

COLLECTION DE L'INSTITUT NÉO-HELLÉNIQUE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
Tome I.

LE DESPOTAT GREC
DE MORÉE

PAR

D. A. ZAKYTHINOS
DOCTEUR ÈS LETTRES

TOME PREMIER
HISTOIRE POLITIQUE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LES BELLES LETTRES"
95, BOULEVARD RASPAIL, 95
1932
Tous droits réservés



A MES PARENTS
ALEXIS N. ZAKYTHINOS
ET
EVANTHIA A. ZAKYTHINOS
EN BIEN RECONNAISSANT TÉMOIGNAGE

PRÉFACE

Le despotat grec de Morée, dont nous nous sommes proposé d'écrire l'histoire, tient dans la vie de l'Empire byzantin aux temps des Paléologues une place considérable. Au XIII^e siècle et surtout avant la mort de Michel VIII, il fut la scène d'une lutte âpre et sans merci entre Grecs et Francs, lutte qui, au fond, n'était qu'une phase du conflit diplomatique, militaire et religieux qui suivit la destruction de l'Empire latin de Constantinople. Aux siècles suivants et malgré la décadence de l'Empire des Paléologues, le despotat de Mistra connut des jours de gloire; il s'étendit territorialement et finit par absorber complètement l'ancienne principauté d'Achaïe; grâce à sa position privilégiée, il parvint à exercer une influence considérable dans la politique internationale de l'époque. Au point de vue intellectuel et artistique, la capitale du Péloponnèse présente pour les historiens de la civilisation byzantine un intérêt particulier. Mistra est le centre d'un mouvement intellectuel à la tête duquel se trouve un philosophe de la Renaissance, un véritable humaniste, Georges Pléthon Gémistos. C'est surtout un centre d'art byzantin; les églises de Mistra, les fresques qui ornaient leurs murs et leurs coupoles, qui « par leur recherche du pittoresque, de l'expression, du pathétique, par le sentiment religieux qui les anime, constamment font penser aux primitifs italiens » (1), témoignent d'une renaissance de l'art byzantin en Laconie.

L'histoire du despotat de Mistra a, de très bonne heure, attiré l'attention des savants. Du Cange a été à plusieurs

(1) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e édition, t. II (Paris, 1926), p. 817.

reprises amené à parler dans ses ouvrages de l'État grec du Péloponnèse. Mais c'est surtout vers le début du XIX^e siècle que cette histoire fut mise en lumière grâce aux recherches d'un grand savant français, J. A. Buchon, qui s'occupa principalement de la principauté d'Achaïe et des autres États francs de la Grèce. L'œuvre historique de Buchon a été la première contribution sérieuse à l'étude de l'histoire de la péninsule au Moyen âge. La publication de chroniques inédites ou mal connues, de documents diplomatiques, d'inscriptions, de textes littéraires, a singulièrement facilité l'étude de cette période. Vers cette même époque un autre savant, le professeur allemand Ph. Fallmerayer, publiait une *Histoire de la péninsule de Morée au Moyen âge*, en 2 volumes, ouvrage qui a suscité une grande discussion philologique et historique, la *Question slave*. Le livre de Fallmerayer, très intéressant par les théories qui y sont exposées, ne doit être consulté qu'avec prudence.

La publication de l'ouvrage monumental de Charles Hopf, qui porte le titre *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit* (en 2 volumes, Leipzig, 1867-1868), a marqué une ère nouvelle dans l'étude de l'histoire de la Grèce au Moyen âge. Ch. Hopf a consulté un grand nombre de documents inédits, conservés dans des archives de plusieurs pays, en particulier de l'Italie. Son travail a, de ce fait, un mérite particulier. Il n'en est pas moins vrai qu'il présente des défauts considérables. Tout d'abord, sa forme extérieure est extrêmement lourde et dépourvue de toute élégance, ce qui le rend difficile à lire et parfois même moins clair qu'on ne le souhaiterait. En outre, on y a plus d'une fois remarqué des fautes matérielles assez grossières. Georges Recoura écrit à propos de Hopf : « Une longue fréquentation de ses ouvrages nous a fait perdre bien des illusions à cet égard. Comme on le verra au cours de ce livre, ses inexactitudes, parfois volontaires, sont innombrables et la légèreté de beaucoup de ses

hypothèses est stupéfiante (1). » Il y a, certes, dans l'immense publication de Hopf, bien des erreurs qui témoignent d'une certaine légèreté; mais nier la valeur de l'ouvrage de l'historien allemand et lui reprocher d'avoir fait preuve de mauvaise foi, est, croyons-nous, exagéré et injuste. En ce qui concerne l'histoire du Péloponnèse à l'époque qui nous occupe, nous avons à signaler que Hopf a essayé de tirer partie des sources inédites et en premier lieu des Archives de Naples et de Venise. En outre, une grande partie de son ouvrage intitulé *Chroniques gréco-romanes* se rapporte à l'histoire de la Morée franque.

Bien des années plus tard, un historien grec, Spyridion Lambros, a conçu le projet d'écrire une histoire du despotat grec de Morée. Avant d'aborder son sujet, Lambros a jugé utile de publier des textes inédits ou mal connus se rapportant à l'histoire des Paléologues et du Péloponnèse. Outre les nombreux articles, publiés dans le Νέος Ἑλληνομνήμων et ailleurs, il a préparé un grand ouvrage sous le titre : Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, dont il n'a vu paraître que les premiers fascicules. La publication de l'ouvrage a été continuée sous la direction de professeurs grecs, MM. J. Voyatzidès et Dyovouniotis. L'œuvre de Lambros est d'un grand intérêt non seulement pour l'histoire du despotat, mais encore pour l'histoire de l'Empire byzantin sous les Paléologues.

Un autre savant grec, le juriste Antoine Monferratos, a écrit une monographie sur les Paléologues en Morée (Οἱ Παλαιολόγοι ἐν Πελοποννήσῳ). Il a surtout essayé de mettre en relief les renseignements donnés par les documents vénitiens.

Il faut enfin signaler les savantes publications de M. Gabriel Millet. Nous aurons, plus bas, à parler longuement des travaux entrepris par le professeur français

(1) G. Recoura, *Les Assises de Romanie* (Paris, 1930), p. 11.

à Mistra et sur ses théories à propos du mouvement artistique dans cette ville. Nous nous bornons pour le moment à noter la publication des inscriptions de Mistra, qui sont une source de premier ordre pour l'histoire du despotat (1).

En commençant cet ouvrage, nous avions l'intention de donner l'histoire du despotat de Morée en un seul volume. Malheureusement, pour des raisons d'ordre pratique, nous avons été obligé de le diviser en deux parties et de n'en publier que la première. La deuxième partie, qui paraîtra ultérieurement, sera consacrée à l'étude des institutions, de la vie sociale et du mouvement artistique et littéraire. Elle comprendra les chapitres suivants : I. *Gouvernement et Administration*. II. *La population de la péninsule. Observations ethnologiques*. III. *La vie sociale*. IV. *Les seigneuries grecques en Morée*. V. *Mouvement économique. Commerce et Industrie*. VI. *L'Eglise grecque de Morée*. VII. *Le mouvement littéraire et artistique*.

Ce premier volume est consacré à l'étude de l'histoire politique de la Morée byzantine entre les années 1262 et 1460. On y trouvera, en outre, un chapitre sur les Paléologues en exil. Nous avons essayé, dans cette première partie, de mettre en relief tous les renseignements connus sur l'histoire du despotat et sur ses relations avec d'autres puissances. On peut distinguer deux grandes périodes dans l'histoire de l'État grec de Morée. L'une s'étend de 1262 à 1348; c'est la période pendant laquelle les possessions byzantines du Péloponnèse étaient gouvernées par un gouverneur impérial. L'autre s'étend de 1348, date où Manuel Cantacuzène fut nommé despote de Mistra, à 1460. L'histoire de la première période fait l'objet du premier chapitre. Les deux chapitres suivants sont consacrés à l'histoire de la deuxième période.

(1) Sur tous les ouvrages signalés plus haut, consulter la notice bibliographique à la fin de ce volume.

En terminant cette brève Préface, nous tenons à remercier vivement tous ceux qui nous ont aidé à mener à bonne fin notre travail. Que nos chers maîtres, MM. Charles Diehl et Hubert Pernot, veuillent trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance. M. Diehl nous a constamment guidé dans notre travail; il a bien voulu examiner attentivement notre manuscrit et nous donner ses précieux conseils. M. Pernot, qui n'a pas cessé de nous encourager pendant notre séjour en France, nous a également guidé dans nos recherches. Nous sommes très heureux que cet ouvrage fasse partie d'une collection qui paraît sous sa direction. Nous devons aussi exprimer notre gratitude à Mlle Germaine Rouillard, professeur à l'École pratique des Hautes Études, qui nous a initié à l'étude des institutions byzantines et à la Paléographie grecque, et à Mlle Polymnie Lascaris, docteur ès lettres, lectrice à la Sorbonne, qui nous a constamment encouragé et a facilité notre tâche, en mettant à notre disposition la Bibliothèque de l'Institut néo-hellénique.

Paris, le 10 mai 1931.

D. A. Z.

CHAPITRE PREMIER

LES POSSESSIONS BYZANTINES DE MORÉE DU TRAITÉ DE CONSTANTINOPLE A LA FONDATION DU DESPOTAT (1262-1348)

La prise de Constantinople par les Latins de la Quatrième Croisade (1204) eut pour résultat l'émiettement de l'Empire byzantin et la fondation de petits États francs sur le territoire qui avait jadis appartenu aux empereurs grecs. Un des plus importants de ces États était le Royaume de Thessalonique, fondé par Boniface de Montferrat : il comprenait théoriquement la Macédoine byzantine, la Thessalie, la Grèce continentale et la plus grande partie de la péninsule de Morée dont quelques places avaient été déjà cédées aux Vénitiens. Nous disons « théoriquement » ; en réalité la soumission de ces pays était loin d'être accomplie. Tout à fait intéressante est l'histoire de la soumission de cette province de Morée où se formera plus tard la principauté d'Achaïe, un des plus florissants et des plus durables États francs d'Orient. Pendant que les Croisés étaient en train d'assiéger Constantinople, un baron franc, Geoffroy de Villehardouin, qui n'avait pas suivi le principal corps de l'armée, débarquait en Messénie où une violente tempête l'obligea à se réfugier. Là il fut mis au courant des grands événements qui s'étaient déroulés, à savoir de la destruction de l'Empire et de l'établissement des Latins à Constantinople, et prit part aux guerres civiles entre les divers seigneurs locaux qui se disputaient l'hégémonie de la péninsule. Quelques mois plus tard, il alla rejoindre l'armée de Boniface et s'allia à Guillaume de Champlitte que le roi de Thessalonique avait chargé de la soumission de la Morée.

La tâche n'était pas très facile. Certaines régions se soumirent sans aucune résistance ; au contraire, celles qui étaient gouvernées

par des seigneurs locaux ne furent occupées qu'après de longs efforts. En Corinthie et en Nauplie, trois grandes forteresses opposèrent une résistance acharnée. La forteresse de Corinthe, gouvernée au commencement par Léon Sgouros et, après la mort de celui-ci, par Théodore Ange, tint longtemps en échec les troupes de Boniface de Montferrat et ne capitula qu'en 1210. De même Nauplion fut occupé peu de temps après et la forteresse d'Argos en 1212.

Malgré ces succès, la soumission définitive de la Morée ne fut accomplie qu'en 1248 par le prince Guillaume II de Villehardouin. A cette date, Monemvasie, la ville héroïque de Laconie, qui avait résisté jusqu'alors à de longs sièges, tomba aux mains des conquérants. La prise de cette forteresse escarpée, de ce Gibraltar de la Grèce, comme on l'a avec raison surnommée, facilita la soumission des tribus slaves de Laconie : c'est ainsi que les Byzantins cédèrent le pas aux Francs.

Par suite de ces grands succès, la principauté d'Achaïe se trouva à l'apogée de sa gloire. Mais cette prospérité ne devait pas durer longtemps ; onze années plus tard, en 1259, un événement d'une grande importance vint restaurer le pouvoir byzantin dans la péninsule de Morée.

Le despotat grec d'Épire se trouvait depuis longtemps en rapports hostiles avec l'Empire de Nicée. En 1254, Jean Vatatzès obligea le despote Michel II à reconnaître sa souveraineté. Mais le despote n'avait pas renoncé à ses prétentions sur la Macédoine orientale et il épiait toujours le moment favorable pour se débarrasser de la suzeraineté de la cour de Nicée. Après la mort de Vatatzès, Michel II, malgré le traité de paix conclu avec Théodore II Lascaris (1), se révolta et déclara la guerre aux Grecs de l'Empire asiatique.

Lorsque Théodore II mourut (1258), le successeur légitime du trône des Lascarides avait à peine huit ans (2). Le despote d'Épire, encouragé par ses derniers succès et par la faiblesse du souverain de l'Empire, étendit ses possessions jusqu'à l'Axios (Vardar) et se prépara à une expédition décisive (3). Il s'efforça surtout de profiter de la haine qui existait entre les Grecs de l'Empire et les Latins et, à ces fins, il se lia de parenté avec deux princes occidentaux, le roi de

(1) Acropolite, I, p. 133.

(2) *Ibid.*, p. 154.

(3) *Ibid.*, p. 157.

Sicile Manfred de Hohenstaufen qui épousa la fille du despote, Hélène, et le prince d'Achaïe qui épousa en deuxième nocces Anne ou Agnès, également fille du despote grec (1).

Ce fut en vain que Michel Paléologue essaya d'éviter cette rupture. Il envoya auprès de Michel II l'ambassadeur Théodore Philès qui lui fit des propositions très avantageuses (2). De même il envoya auprès de Manfred le préposé à l'Encrier (*ἐπὶ τοῦ κανικλείου*) Nicéphore Alyatès, et une autre ambassade auprès du prince d'Achaïe (3). Toutes ces démarches restèrent vaines et Michel Paléologue se trouva obligé de faire face à l'ennemi, en organisant une expédition sous le commandement de son frère Jean et d'Alexis Stratégopoulos, le futur libérateur de Constantinople.

C'est à cette guerre que furent mêlés le prince d'Achaïe et ses barons, venus pour prêter leur secours au despote d'Épire.

La principale bataille fut livrée sur les champs de Macédoine près de Pélagonie, à l'automne de l'année 1259. Les Francs, abandonnés par les troupes du despote et du fils naturel de celui-ci, furent battus et beaucoup d'entre eux emmenés en captivité. Le prince, voyant la victoire perdue, chercha son salut en se cachant derrière un tas de paille ; mais, reconnu par un soldat byzantin, il fut, lui aussi, fait prisonnier (4).

Telle fut la bataille connue dans l'Histoire sous le nom de bataille de Pélagonie, dont les conséquences furent, ainsi que nous le verrons dans la suite, d'une importance particulière pour la formation ethnique de la péninsule grecque (5).

I. — Le traité de Constantinople et son importance

Lorsque les prisonniers furent présentés au basileus, alors à Lampsakos (6), les négociations commencèrent avec une mutuelle

(1) *Ibid.*, p. 157-158. Sur la vie d'Hélène on lira avec profit l'étude de M. M. Dendias, 'Ελένη Ἀγγελίνα Δούκαινα, βασίλισσα Σικελίας καὶ Νεαπόλεως, *Ἡπειρωτικὰ Χρονικά*, I (1926), p. 219-294.

(2) Acropolite, I, p. 163-164.

(3) *Ibid.*, p. 165.

(4) *Ibid.*, p. 170. Pachymère, I, p. 86. Grégoras, I, p. 75.

(5) Sur la bataille de Pélagonie, voir l'étude récente de M. Dendias, *Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pélagonie*, *Mélanges Charles Diehl*, t. I^{er} (Paris, 1930), p. 55-60.

(6) Acropolite, I, p. 173. Ephraïm, vers 9433-5.

cordialité. D'après la *Chronique de Morée*, Michel VIII traita ses adversaires avec courtoisie et, en général, il leur accorda tous les honneurs dus à leur rang (1).

Michel Paléologue, voyant l'occasion favorable pour regagner la Morée, arrachée à l'Empire byzantin depuis plus d'un demi-siècle, proposa aux captifs francs de leur rendre la liberté contre la cession de la péninsule. De même il leur promettait de les combler de richesses, afin qu'ils pussent acheter des fiefs dans leur pays natal. Mais Villehardouin et ses barons refusèrent toute cession territoriale et déclarèrent au basileus qu'ils étaient disposés à acheter leur liberté moyennant une riche rançon, d'après les coutumes de leur pays (2). Ainsi les premiers pourparlers échouèrent et les nobles francs durent regagner leur prison.

Trois ans passèrent. Les souffrances de la captivité et des événements malheureux, comme la chute de l'Empire latin de Constantinople, rendirent le prince plus traitable. Un nouvel accommodement fut tenté; l'empereur lui-même se montrait maintenant moins exigeant. Bref, un traité fut conclu, suivant lequel les prisonniers francs durent acheter leur liberté moyennant une cession de territoires.

Comme l'accord conclu entre le basileus et Guillaume de Villehardouin est d'un intérêt capital pour l'histoire de la Morée byzantine, et comme les renseignements que nous avons sur cet accord ne sont pas complets ni assez clairs, nous croyons utile d'insister un peu sur les conditions et le caractère du traité.

Examinons d'abord les renseignements donnés par les chroniqueurs occidentaux, à savoir les quatre versions de la *Chronique de Morée* et l'*Histoire de la Romanie* de Marino Sanudo Torsello l'ancien. Trois des versions de la *Chronique de Morée*, la grecque (3), la française (4) et l'italienne (5), aussi bien que l'*Histoire de la Romanie* (6), nous apprennent que le prince dut racheter sa liberté en cédant aux Byzantins trois forteresses, celles de Monemvasie,

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4206 et suiv.

(2) Voir les discours que l'auteur de la *Chronique de Morée* attribue au basileus et au prince. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4222 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 313 et suiv., p. 115 et suiv.

(3) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4329 et suiv.

(4) *Livre de la Conquête*, § 317, p. 118.

(5) Apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 447.

(6) Sanudo, *Istoria del regno di Romania*, apud Hopf, *ibid.*, p. 108.

de Mistra et du Grand Magne, cette dernière bâtie par Guillaume II sur l'emplacement de l'ancienne Maïna. La version aragonaise ajoute à celles-ci la forteresse de Corinthe qui, d'ailleurs, toujours d'après le témoignage de ce même texte, ne fut pas livrée aux Byzantins parce que le châtelain opposa une résistance obstinée (1). A part cela, toutes les sources en question font mention d'un second engagement entre l'empereur et le prince, engagement suivant lequel non seulement ils devaient vivre en bonne intelligence, mais en plus ils seraient obligés de venir au secours l'un de l'autre contre un ennemi quelconque.

D'autre part, les renseignements dus aux historiens grecs sont beaucoup plus précis et, nous pouvons dire, plus sincères. C'est surtout Georges Pachymère, un historien du XIII^e siècle (né en 1242 et mort vers 1310), écrivain dont l'intelligence et la véracité ont été souvent prouvées, qui nous donne les renseignements les plus détaillés. Voici en traduction le passage relatif au traité : « ... Quant au basileus, dit-il en préambule, ... voyant que la rançon était suffisante... et ayant envisagé la vassalité future du [prince] franc, aussi bien que la gloire et le profit matériel que les Romains pourraient en tirer, il se décida à traiter avec lui. Il lui rend donc la liberté, à lui et à ceux de ses compagnons qui avaient survécu à ce dur emprisonnement, à des conditions formelles, et lui accorde tous les honneurs dus. Et leur familiarité fut telle que le basileus vint jusqu'à le faire parrain de son fils... » Et il ajoute un peu plus bas : « Les conditions du traité étaient les suivantes : le prince de Romanie [Guillaume] devait céder au basileus les forteresses du Péloponnèse que voici ; celles de Monemvasie, du Magne, d'Hiérakion (Guéraki), de Mistra (quant à Nauplion et Argos il n'avait pas pris une résolution définitive) et en même temps tout le canton qui s'étend autour de Cinsterne et qui est très long et très riche. Par surcroît, le prince devait s'appeler à perpétuité vassal des Romains et du basileus, et porter un titre en signe de vasselage. D'autre part, le basileus devait accorder au prince la dignité de domestique (δομέστικος) et l'envoyer, lui et les siens, avec grand honneur au Péloponnèse (2). »

(1) *Libro de los Fechos*, § 307, p. 69.

(2) Pachymère, I, p. 77-78. On trouvera une libre traduction de ce passage dans Buchon, *Recherches et Matériaux*, I, p. 184-185. Il est à noter que

Les renseignements fournis par Pachymère sont confirmés par un document du temps des Paléologues dont nous aurons plus bas l'occasion de parler. C'est un rapport d'un métropolite de Monemvasie adressé au patriarche œcuménique de Constantinople. Nous y lisons la phrase suivante : « Ce prince, Guillaume de Villehardouin, fut en si bons termes avec le basileus et les Romains qu'il parvint à des dignités accordées par le gouvernement impérial (= βασιλικὸν ἀξίωμα) et fut honoré de la dignité de grand domestique... (1). » Le rapport en question, malgré les anachronismes qu'on y rencontre (2), est d'autant plus intéressant que le prélat grec semble avoir eu sous les yeux des textes que nous n'avons malheureusement pas conservés. Nous ne savons pas si le métropolite de Monemvasie avait pris connaissance de l'œuvre historique de Pachymère ; il est certain qu'il avait consulté le passage d'Ephraïm auquel nous avons renvoyé plus haut. Une phrase de ce même passage nous permet de penser que l'auteur de ce rapport avait connu en outre des lettres, émanant de Villehardouin, où il était question des conditions de ce traité (3).

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de noter que dans un poème du Crétois Athanase Skléros (xvii^e siècle), il est dit que Villehardouin fut le parrain du fils de Michel VIII (4). Notons enfin que la version aragonaise de la *Chronique de Morée* confirme l'attribution au prince du titre de domestique ou, comme dit ce texte, du titre de grand maréchal (5).

Revenons au passage cité de Pachymère. Grâce à lui nous pouvons nous rendre compte des clauses du traité de Constantinople. Nous apprenons d'abord que, outre les trois forteresses mentionnées par

Buchon a mal compris le texte en traduisant (p. 185) que le canton de Cinsterne était aussi « conservé en litige » avec Nauplion et Argos. Nous croyons que le sens du passage est très clair et que les mots ἐν ἀμφιβάλοις ἐτίθει se rapportent seulement à Ἀνάπλιον καὶ Ἄργος et non pas à la phrase suivante. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, t. II, p. 36, a commis la même faute.

(1) Sp. Lambros, Ἀναφορά μητροπολίτου Μονεμβασίας, Νέος Ἑλληνομνήμων, t. XII (1915), p. 291.

(2) E. Dragoumis, Χρονικὴν Μορέως τοπωνυμικά, τοπογραφικά, ιστορικά, (Athènes, 1921), p. 148, note 2.

(3) C'est ainsi que nous comprenons la phrase suivante du rapport : « ... καθὼς ἔχομεν τοῦτο καὶ ἀπὸ τῶν ἱστοριῶν καὶ ἀπὸ τῶν ἐκείνου γραμμάτων δεικνύειν, τῶν εἰσέτι καὶ νῦν περισφζομένων ».

(4) Sathas, Ἑλληνικά Ἀνέκδοτα, t. II, p. 303, vers 544 et suiv.

(5) Libro de los Fechos, § 305, p. 68.

les historiens occidentaux, Guillaume de Villehardouin avait cédé aux Byzantins la forteresse de Guéraki (1) et toute la contrée de Cinsterne. L'exactitude des renseignements fournis par Pachymère relativement à la forteresse de Guéraki est prouvée par le fait que nous trouvons plus tard les barons dépossédés de cette place forte, les de Nivelet, établis comme seigneurs de la baronnie de Richolichi (2). Quant à la contrée de Cinsterne, nous apprenons par un document vénitien de l'année 1278 qu'elle appartenait, à cette époque et même avant, aux Byzantins et qu'elle était gouvernée par un certain Mesopotamites, haut fonctionnaire impérial (3).

Un deuxième point du traité de Constantinople est mis en lumière d'une manière très nette dans le passage de Pachymère : quelles seraient les conditions qui devraient régler les relations futures entre le gouvernement de Byzance et la principauté d'Achaïe. Les auteurs de la *Chronique de Morée* ont évité de parler de cette deuxième stipulation ; ils parlent très vaguement d'une alliance conclue entre le basileus et le prince. Au contraire, le passage cité de l'historien byzantin est sur ce point très précis et très clair : pour obtenir sa libération, le prince dut reconnaître la souveraineté de l'Empire et porter un titre en signe de vassalité (4).

Nous croyons que c'est Pachymère qui nous a conservé les conditions authentiques du traité. Les chroniqueurs occidentaux, étant d'une époque postérieure et d'une intelligence moindre, prévenus d'autre part en faveur du prince, ne peuvent pas être considérés comme des témoins bien renseignés et impartiaux. En ce qui concerne le vasselage du prince, il nous paraît une conséquence naturelle de la destruction de l'Empire latin de Constantinople. On sait que le prince d'Achaïe portait, avant la bataille de Pélagonie, le titre de grand sénéchal de Romanie (5) et qu'il dépendait directement de

(1) M. Ren. Rodd, *The princes of Achaia and the Chronicles of Morea* (Londres, 1907), I, p. 212, confond la forteresse de Guéraki avec celle de Beaufort. Pour la première nous en parlerons un peu plus loin ; pour la deuxième, voir l'excellent travail de M. Dragoumis que nous avons cité p. 204 et suiv.

(2) Libro de los Fechos, § 624, p. 137.

(3) Tafel et Thomas, *Urkunden*, t. III, p. 232 : « ... ad Cinsternam per Mesopotamiti, capitaneum ibi pro domino imperatore... »

(4) Cf. Finlay, *A History of Greece* (éd. Tozer), III, p. 360.

(5) Buchon, *Rech. et Matér.*, I, p. 159 : Guillaume de Ville-Hardouin, prince d'Achaye et seneschal de Romanie.

l'empereur latin. Or, après la chute de l'Empire, la suzeraineté sur tout le territoire franc de la Grèce revenait naturellement aux vainqueurs. Il est vrai que les Byzantins n'arrivèrent pas à imposer leur pouvoir sur ces seigneurs féodaux et que ces derniers s'assurèrent la protection des puissances occidentales. Mais, comme Guillaume de Villehardouin se trouvait à cette époque en prison, la reconnaissance du vasselage fut plus facile ; elle fut d'ailleurs plus avantageuse pour le prince, étant donné que celui-ci fut revêtu de la dignité de grand domestique, dignité correspondante à celle du grand sénéchal (1).

Après la conclusion du traité les formalités nécessaires suivirent. Un délégué franc, Geoffroy de Bruyères, fut envoyé en Morée pour demander confirmation du traité et pour livrer aux Byzantins les forteresses cédées. Une assemblée, composée surtout des femmes des prisonniers, sous la présidence de la princesse, eut lieu à Nikli. En vain Guy de la Roche, duc d'Athènes, s'efforça de démontrer les dangers auxquels la principauté serait exposée à cause de cette concession et d'écarter cette menace persistante contre les possessions franques d'Orient (2). Les nobles dames opposèrent une résistance obstinée et le traité fut ratifié (3).

L'assemblée terminée, le seigneur de Karytaine passa en Laconie et livra aux Byzantins les forteresses cédées. En même temps deux nobles dames, Marguerite, fille de Jean de Neuilly, et la sœur de Jean de Chauderon, suivirent l'envoyé impérial à Constantinople comme otages. Toutes ces formalités remplies, la liberté fut rendue aux prisonniers francs qui gagnèrent la Morée, après une absence de trois années et furent solennellement accueillis par la noblesse et le peuple.

Le traité de Constantinople porta un coup funeste à la domination franque en Orient. Nous aurons plus bas le loisir de montrer com-

(1) Cf. Dragoumis, *op. cit.*, p. 143-148.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4429 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 325, p. 120-121. *Libro de los Fechos*, § 299 et suiv., p. 67 et suiv. Au contraire, Sanudo, p. 108, dit que le duc d'Athènes s'efforça de convaincre les dames de l'assemblée que les prisonniers devaient être libérés à tout prix. R. Rodd, *op. cit.*, I, p. 215, est d'avis que l'affirmation de Sanudo est plus probable.

(3) On trouvera un joli récit de cette assemblée, dû au marquis Terrier de Loray, dans l'étude : *Un parlement de dames au XIII^e siècle*, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon*, année 1880 (Besançon, 1881), p. 205-211.

ment ce petit territoire byzantin, récemment acquis, permit d'anéantir peu à peu le pouvoir franc de Morée. Pour le moment, nous nous bornons à résumer l'histoire des places que les Byzantins venaient d'occuper, et à démontrer ainsi quelle était leur importance pour l'Empire.

Parmi ces nouvelles possessions, Monemvasie était jusqu'alors la plus importante. Bâtie sur un énorme rocher tombant à pic dans la mer toujours houleuse (1), elle n'est accessible par terre que par un isthme l'unissant avec le continent. Si nous en croyons la Chronique dite de Monemvasie (2) et l'historien grec du xve siècle, Georges Phrantzès (3), originaire de cette ville, la colonisation de cet endroit remonte au règne de l'empereur Maurice (582-602). En tout cas, il est certain qu'en 746, année où elle fut dévastée par la peste désastreuse qui causa tant de malheurs à la péninsule hellénique, c'était une des villes les plus florissantes du Péloponnèse. Sa situation avantageuse, qui en faisait une place militaire de premier ordre, lui assura pendant de longs siècles l'indépendance et la protégea contre la piraterie, ce fléau des populations de la Méditerranée durant le Moyen âge. C'est ainsi que, lorsque, en 1147, l'amiral de la flotte normande Georges d'Antioche, qui avait inspiré la terreur à toutes les côtes grecques, assiégea la riche et prospère Monemvasie, il se vit obligé d'abandonner ses projets, après avoir subi des pertes considérables (4).

Mais l'importance militaire de cette place apparut surtout pendant la conquête de la Morée par les Francs. Gouvernée par des archontes locaux, elle résista héroïquement aux assauts obstinés des princes d'Achaïe. Ce fut en vain que Guillaume II, aidé par des navires vénitiens et d'autres seigneurs féodaux de la Grèce, assiégea pendant trois années (1245-1248) le rocher et le château par terre et par mer. Malheureusement, les rudes guerriers qui avaient résisté à la force des armes, ne purent en faire autant contre la famine ; ayant épuisé toute ressource et mangé, comme le raconte

(1) Edrisi (éd. A. Jambert), II, p. 125.

(2) N. A. Bees, Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικὸν dans Βυζαντινὰ, I (1909), p. 64.

(3) Phrantzès, p. 398. Cf. W. Miller, *Monemvasia* dans *The Journal of Hellenic Studies*, t. XXVII (1907), p. 229 et suiv.

(4) Nicétas Choniates, p. 97-98. Cf. F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et la Sicile*, t. II (Paris, 1907), p. 137.

d'une façon tragique la *Chronique de Morée* (1), des chats et des souris, ils furent obligés d'abandonner leur riche ville à la merci du conquérant.

Monemvasie n'était pas seulement une place importante au point de vue militaire ; elle était plus encore une échelle fréquentée et une ville commerçante des plus importantes de la Morée. Les navires des Occidentaux qui, poussés vers la Méditerranée orientale soit par le pieux désir de visiter la terre qui fut la scène de la vie du Seigneur, soit par l'avidité passion de l'argent et du pillage, passaient le promontoire de Malée, y trouvaient toujours un port de refuge. L'Itinéraire de saint Willibald (2) nous apprend — quoique l'on ait fort discuté sur le passage en question (3) — que, lorsque ce saint se rendait à Jérusalem (723), il fut obligé d'aborder à Monemvasie.

En outre, il est très probable que Monemvasie était aussi un port d'exportation de ce vin, devenu plus tard renommé, qui est encore aujourd'hui connu sous le nom de « Malvasie » ou « Malvoisie ». En tout cas, nous savons avec certitude que l'activité commerciale de Monemvasie était considérable et qu'au temps de Michel Acominate des navires des Monemvasiotes étaient amarrés dans le port du Pirée (4).

Après Monemvasie, le Magne était la plus importante des nouvelles possessions byzantines. Quoique l'on soit, par une fausse étymologie, porté à croire que la fondation de cette forteresse remonte aux temps de Justinien (5), la première mention certaine que nous en ayons est de beaucoup postérieure (6). Constantin VII Porphyro-

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 2932.

(2) Pertz, *Monum. Germ. Hist. Scriptores*, t. XV, p. 93.

(3) Voir C. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 106.

(4) Michel Acominate, *Τὰ σωζόμενα* (éd. Sp. Lambros), II, p. 137. D'un document de 1278, nous apprenons qu'un navire attaqué par des pirates était chargé de vin de Monemvasie. Cf. Tafel et Thomas, *Urkunden*, t. III, p. 241.

(5) A. Petridès, dans *Παρνασσός*, t. X (1886), p. 509. Sur l'histoire du Magne et l'étymologie de ce nom, nous avons une étude de M. P. A. Phourikis, publiée dernièrement dans la revue *Ἀθηνᾶ*, t. XL (1928), p. 26-59, sous le titre : « Παρατηρήσεις εἰς τὰ τοπωνύμια τῶν Χρονικῶν τοῦ Μορέως. Μάνη. ». Nous croyons que l'étymologie faisant venir ce nom d'un mot albanais, signifiant *mûrier* est inadmissible, étant donné que nous n'avons aucune trace d'une émigration d'Albanais en Grèce avant le XIV^e siècle. Cf. D. A. Zakythinos, dans la revue *Ἑλληνικά*, 3 (1930), p. 258-259.

(6) A. Mirambel, *Étude descriptive du parler maniote méridional* (Paris, 1929), p. 14 et suiv.

généte, dans son précieux traité sur l'Administration de l'Empire, nous donne des renseignements très curieux sur les habitants de Maïne. « Il faut savoir, dit-il, que les habitants de la forteresse de Maïne ne sont pas de la même origine que lesdits Slaves, mais qu'ils descendent des anciens Romains [Grecs] ; ils sont encore jusqu'ici appelés par les indigènes Hellènes, parce que, à une époque reculée, ils furent idolâtres et adoraient les idoles, suivant les coutumes des anciens Grecs. Ces Maniotes, sous le règne de feu l'empereur Basile [867-886], furent baptisés et convertis à la foi chrétienne (1). » Ces renseignements furent plus tard confirmés par un document un peu postérieur, mais relatif à des personnes et événements à peu près contemporains de l'impérial écrivain. Il s'agit de la *Vie de saint Nikon le Metanoïte* qui, vers le milieu du X^e siècle, prêcha l'Évangile aux populations de la Grèce continentale et de l'île de Crète, récemment arrachée par Nicéphore Phocas aux Arabes (960). Nikon consacra la plupart de sa vie à la tâche difficile de convertir au Christianisme les populations de Laconie. Maïne fut parmi les villes de cette province — abandonnée par l'administration centrale — que marqua profondément la prédication du saint (2).

Pendant la domination franque et particulièrement après la prise de Monemvasie (1248), le Magne prit une importance militaire considérable. Guillaume de Villehardouin, ayant soumis les Slaves, crut nécessaire de faire bâtir une série de châteaux, destinés à assurer et à imposer son pouvoir en Laconie. Ainsi fut bâtie la nouvelle forteresse du Magne qui, pour être distinguée de l'ancienne forteresse byzantine, fut depuis lors appelée Le Grand Magne (3).

La forteresse de Mistra, qui était destinée à jouer le rôle le plus éminent dans l'histoire de la péninsule et à devenir un jour un des plus considérables centres d'art byzantin, fut aussi bâtie par le prince, après la prise de Monemvasie, sur un contrefort du Taygète, dominant l'ancienne ville de Sparte. Elle avait aussi pour but de protéger le pays, souvent turbulent, et de tenir en haleine les Slaves, toujours prêts à se révolter. Malheureusement pour la principauté, cette place forte n'était pas destinée à servir longtemps les

(1) *De administrando Imperio*, III, p. 224.

(2) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. 3 (1906), p. 161. Du même, *Μικταί Σελίδες* (Athènes, 1905), p. 401-406.

(3) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 3006-3007. Cf. v. 4425.

intérêts francs ; elle devait devenir un jour une menace pour les parties de la Morée occupées par les Latins (1).

En voyant encore aujourd'hui les ruines de Mistra et sa position dominant le pays, on constate bien que les paroles d'un empereur grec qui vint finir ses jours dans cette ville n'ont pas été dites sans raison. « L'acropole, dit Jean Cantacuzène, est inexpugnable, à cause de sa force autant naturelle qu'artificielle (2). »

La forteresse de Guéraki fut bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Géronthré (Γερωνθράι), après la prise de Monemvasie, par le baron Jean de Nivelet et faisait, avant le traité de Constantinople, partie des possessions de ce seigneur (3). Aujourd'hui Guéraki est une obscure bourgade de Laconie, connue seulement pour ses belles fresques byzantines (4).

On voit, d'après ce bref exposé, que la situation des nouvelles possessions byzantines de Morée était prépondérante, par rapport aux autres villes du Péloponnèse. Le rôle de ces forteresses devait être important pour les Grecs, non seulement au point de vue militaire, mais surtout au point de vue civilisateur. Comme nous essayerons de le montrer au cours de cette Histoire, le territoire cédé par les Francs fut le point de départ de la reconquête de la péninsule. Outre cela, la restauration du pouvoir byzantin dans le Péloponnèse permit au gouvernement de Constantinople d'exercer, directement ou par l'entremise des despostes de Mistra, une influence diplomatique remarquable sur tous les peuples qui se rencontraient sur le territoire hellénique.

Encore plus important pour l'hellénisme fut le rôle civilisateur que ces possessions de Morée devaient jouer pendant les trois derniers siècles de la vie de l'Empire. Les populations helléniques du Péloponnèse, abandonnées depuis des siècles à la discrétion des stratèges byzantins et des archontes locaux, durent, sans doute, trouver auprès du gouvernement de Mistra une protection particulière. La formation

(1) Buchon, *Rech. et Matér.*, I, p. L.

(2) Cantacuzène, III, p. 89.

(3) Χρονικόν τοῦ Μορέως, v. 3165-3167. *Livre de la Conquête*, § 219, p. 79.

(4) Ad. Adamantion, 'Εργασίαι εἰς Μυσθράν dans les Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθῆναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας pour l'année 1906 (Athènes, 1907), p. 170-171. Du même, Μυστράς-Γεράκι dans la revue Παναθήναια, t. XVI (1908), p. 9-11. R. Traquair, dans le *Annual of the British School at Athens*, t. XII (1905-1906), p. 263 et suiv. G. Sotériou, dans l'Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, t. I (1924), p. 346 et suiv.

d'un État grec, la réorganisation de l'Église, abolie en grande partie par suite de l'établissement en Grèce du clergé catholique, préparèrent la renaissance de l'hellénisme en Morée. Car, il faut bien le noter, c'est grâce au despotat de Mistra que la population grecque de Morée résista aux influences latines et parvint, au contraire, à assimiler les éléments étrangers.

Enfin, l'armée et la flotte impériales y puisèrent de nouvelles forces, en employant ces braves guerriers qu'étaient les Gasmules de la Morée et que Michel VIII a su de bonne heure transporter avec leurs familles à Constantinople (1).

II. — Les guerres contre les Francs

Parmi les événements de l'histoire du Péloponnèse pendant la période qui nous occupe (1262-1348), le conflit entre les Grecs et les Francs de la principauté d'Achaïe tient, sans aucun doute, une place prépondérante. C'est d'ailleurs un des points de cette histoire sur lequel nous sommes le mieux renseignés grâce à une chronique de l'époque, la *Chronique de Morée*, qui nous est parvenue en quatre versions différentes et à laquelle nous avons déjà renvoyé.

Nous essayerons de mettre en relief dans les pages suivantes cette lutte qui, pendant de longues années, prit un caractère de guerre de races. Nous assisterons à la décadence de la principauté d'Achaïe, menacée par des ennemis extérieurs et surtout par l'anarchie qui suivit la mort de Guillaume de Villehardouin ; nous verrons comment les Grecs de Mistra surent profiter de cette situation pour recouvrer les territoires arrachés par les Francs à l'Empire.

Nous disions un peu plus haut que la principale source, pour cette période troublée, est la *Chronique de Morée*. Comme ce curieux document a été l'objet d'une critique sévère et sa véracité plus d'une fois mise en doute, nous jugeons utile de faire précéder notre exposé de quelques considérations critiques.

La *Chronique de Morée* est une œuvre de caractère populaire. L'auteur ou le compilateur ne se souciait pas trop de la vérité de sa narration ; son but était de plaire à ses lecteurs, ou peut-être à ses

(1) Pachymère, I, p. 309.

auditeurs, en évoquant dans une assemblée de rudes guerriers les exploits d'une époque passée. En même temps, l'œuvre était destinée à instruire, à exciter la bravoure de la jeunesse et plus d'une fois nous trouvons dans la Chronique des conseils pratiques. Par suite, la narration prend souvent un ton de panégyrique et beaucoup des renseignements fournis sont exagérés et invraisemblables. On chercherait en vain chez nos auteurs le sens historique que nous trouvons chez des historiens d'une période de décadence ; un manque très frappant de proportions caractérise l'exposé ; souvent des détails insignifiants sont traités amplement, tandis que des événements d'une importance capitale sont passés sous silence.

Mais, malgré ces défauts manifestes, la *Chronique de Morée* demeure toujours une source considérable, très souvent la seule source de l'histoire du Péloponnèse. Des travaux modernes, comme ceux de Schmitt, Adamantiou, Rodd, Longnon et Dragoumis (1), ont démontré que le jugement défavorable de Hopf (2) a été un peu prématuré et injuste. Tout particulièrement, une grande partie de la version française et la version aragonaise ont été composées dans un esprit différent ; les compilateurs s'efforcent très souvent de nous fournir des détails précis et d'éviter de narrer des faits incroyables. Nous nous efforcerons donc, dans le récit suivant, de vérifier les renseignements fournis par les différentes versions de la Chronique, soit à l'aide des autres historiens, byzantins ou occidentaux, et des documents, soit en faisant une étude comparée des oppositions présentées par les différentes versions de la même Chronique. En outre, nous essayerons d'exercer une critique raisonnée à propos de tout ce qui nous paraîtra exagéré ou invraisemblable.

Outre les versions de la *Chronique de Morée* et les quelques passages des historiens contemporains, des documents provenant surtout des chancelleries pontificale et napolitaine seront utilisés dans le récit de la guerre gréco-franque. Nous nous sommes volontiers servi de ces documents. Ils sont, comme source, beaucoup plus sûrs que les historiens qui pour la plupart vécurent bien après les événements racontés. En effet, ils émanent des personnages qui

(1) Voir la notice bibliographique à la fin de cet ouvrage. Sur la *Chronique de Morée*, en tant que monument littéraire, nous parlerons dans la deuxième partie de notre travail et dans le chapitre consacré au mouvement intellectuel.

(2) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. xxi de la Préface.

participèrent à ces événements, et par ce fait même, ils sont extrêmement intéressants. Malheureusement ces sources diplomatiques présentent de grands inconvénients. Tout d'abord elles ne nous renseignent que sur tout ce qui concerne les préparatifs militaires et les projets des hauts personnages dont elles émanent ; sur les événements qui se passent en Morée, elles ne nous renseignent qu'exceptionnellement.

Un autre grand inconvénient consiste en ce que ces documents, provenant des chancelleries occidentales, nous permettent de voir les choses du point de vue franc et non pas du point de vue grec. Nous nous bornons à ces brèves considérations ; au cours de notre exposé nous nous efforcerons d'élucider, d'après ces principes, les problèmes qui se poseront.

* * *

Il paraît que Guillaume de Villehardouin, en dépit des serments d'amitié et de vassalité prêtés à Michel Paléologue, ne perdait point l'espoir de recouvrer les forteresses cédées dans un moment de nécessité suprême (1). C'est dans cette intention qu'il eut, tout de suite après sa libération, le soin de régler tous les différends existant entre lui et les Vénitiens d'Eubée, en concluant avec eux, le 16 mai 1262, le traité de Thèbes (2). La conclusion de ce traité, qui mit fin aux dissensions de Villehardouin avec ses anciens vassaux, marque justement le commencement d'une entente et d'une collaboration entre les puissances franques de la Grèce contre le pouvoir croissant de l'Empire byzantin.

La guerre entre le prince d'Achaïe et les Byzantins de Mistra n'est pas un fait isolé dans l'histoire de l'Empire à cette époque. Au contraire, elle doit être étudiée comme une des phases de la lutte de l'Occident contre l'Empire byzantin, par suite de la destruction de l'Empire latin de Constantinople. Il est donc intéressant d'examiner quelle fut l'attitude des puissances occidentales à l'égard de la guerre de Morée. Et tout d'abord, voyons quel fut le rôle qu'y joua le pouvoir pontifical. Tout de suite après la conclusion du traité de Constantinople, le pape Urbain IV se hâta de déclarer que les

(1) R. Rodd, *op. cit.*, I, p. 219.

(2) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 46-55. Hopf, *ibid.*, p. 108-110.

serments prêtés par le prince dans des conditions défavorables ne seraient pas un empêchement sérieux à la restauration du pouvoir latin dans le territoire, récemment arraché par un basileus *schismatique et usurpateur* (1). En même temps, il chargea l'évêque latin de Modon de convaincre Guillaume à annuler les conventions avec Michel VIII (2). L'intervention du pape fut, paraît-il, provoquée par l'empereur expulsé de Constantinople, Baudouin II, qui, s'étant réfugié auprès du roi de Sicile, Manfred, mettait tout en œuvre pour restaurer son empire (3).

Le rôle d'Urbain IV fut plus direct et plus effectif au cours même de la guerre. Les lettres pontificales de cette époque nous permettent de conclure que, vers le mois de juillet de l'année 1262, Baudouin II, des envoyés de Venise et des barons et prélats de Morée se réunirent, sous la présidence du Pontife, au palais de Viterbe, pour prendre des mesures communes contre Michel Paléologue (4). De la même époque date une lettre adressée du palais pontifical aux Frères Mineurs de France, lettre par laquelle le pape donnait à cet ordre monastique des instructions relatives à une croisade destinée à secourir la principauté menacée d'Achaïe. Ce même document nous apprend que les Vénitiens se chargeraient de transporter les croisés gratuitement (5). Le 5 juin 1262, Urbain IV s'adressa au roi de France, saint Louis, en le priant de venir au secours de la Morée (6). Vers la même époque, l'envoyé du pape, Bernard de Nimpha, se rendit en Angleterre pour rassembler des secours en argent (7). Des secours en argent furent aussi envoyés au prince d'Achaïe par l'entremise du pape (8). Le 27 avril de l'année suivante, une circulaire pontificale fut adressée aux évêques latins de Patras, de Corinthe, d'Athènes, de Coron, de Modon, de Lacédé-

(1) Pachymère, I, p. 88. Urbain IV, *Registres* (éd. J. Guiraud), II, p. 292. Cf. E. Jordan, *Les origines de la domination angevine en Italie* (Paris, 1909) p. 387-388.

(2) André Dandolo, apud Muratori, XII, col. 364 : « Princeps autem vehementius accensus cum Michael Palaeologo colligatus est, de quo papa certoratus eum monuit, ut colligationem dissolverat; alioquin episcopo Methonis imposuit, ut apostolica auctoritate ad haec annullanda ipsum compelleret. »

(3) Pachymère, I, p. 88.

(4) Urbain IV, *op. cit.*, p. 47.

(5) *Ibid.*, p. 46-48.

(6) *Ibid.*, p. 48.

(7) *Flores Historiarum* (éd. H. R. Luard), t. II (Londres, 1890), p. 478-479.

(8) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 57. Cf. P. Kalligas, *Μελέται Βυζαντινῆς Ἱστορίας*, p. 255.

mone, d'Argos, d'Olénos, et de Nègrepont, circulaire par laquelle le pape exhortait ces prélats à secourir les Francs du Péloponnèse, en donnant une somme d'argent ou en préparant des machines de guerre (1).

Comme toutes ces mesures ne furent pas aussi efficaces qu'il l'avait espéré, Urbain IV essaya d'obtenir l'apaisement de la guerre gréco-franque par la voie diplomatique. Il engagea donc des pourparlers avec Michel Paléologue, concernant l'union des Églises et, le 18 juillet 1263, il lui adressa une lettre qui fut, semble-t-il, transmise par des envoyés chargés de discuter les conditions de l'union. Dans cette lettre, le pape exhorte Michel VIII à mettre fin aux hostilités du Péloponnèse qui causent tant de malheurs (2). « ... Que la haine, dit-il, profondément excitée déjà par toi contre ledit prince d'Achaïe cesse, que le terrible fracas des armes s'apaise, que les incursions hostiles soient écartées et les assauts précipités des guerres refrénés (3). »

Il semble que cette démarche du pape fut infructueuse, parce que plus tard il se trouva de nouveau obligé de propager l'idée d'une croisade, destinée à restaurer l'Empire renversé de Constantinople et à secourir le prince d'Achaïe (4). Ainsi, dans une lettre adressée, le 13 mai 1264, à l'évêque de Trajectum (en Belgique, aujourd'hui Maëstricht), Henri de Vianden, Urbain IV insiste sur le besoin d'une croisade pour secourir les populations franques du Péloponnèse (5).

Il faut encore ajouter quelques mots sur l'attitude d'Urbain à l'égard des Génois. Nous verrons un peu plus loin quelles furent

(1) Urbain IV, *op. cit.*, II, p. 102-103. Cf. C. Baronii, Od. Raynaldi et J. Laderchii, *Annales ecclesiastici denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab A. Theiner*, t. XXII (Barri-Ducis, 1870), p. 99. Delaville-le-Roulx, *Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, t. III (Paris, 1899), p. 69-70.

(2) Urbain IV, *op. cit.*, II, p. 134-140.

(3) *Ibid.*, p. 140 : « ... a tua magnitudine pro munere petimus speciali, ut saltem divine majestatis intuitu, cessent penitus interim commotae iam per te contra memoratum Achayae principem simultates, terribiles armorum strepitus conquiescant, hostiles arceantur incursus et precipites bellorum impetus refrenentur. » Cf. une lettre de l'empereur byzantin au pape, *ibid.*, p. 356-357 et une autre de ce dernier, adressée, le 1^{er} août 1263, à Guillaume de Villehardouin, où il est justement question des pourparlers engagés avec Michel VIII. *Ibid.*, p. 151.

(4) Urbain IV, *op. cit.*, p. 293-294.

(5) G. Brom, *Bullarium Trajectense*, t. I^{er} (Haga-Comitis, 1892), p. 115-117. Cf. Baronius-Raynaldus-Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXII, p. 140.

les conditions qui poussèrent les Génois à entreprendre une guerre contre le prince. Pour le moment nous nous bornons à noter que, dès le début de l'alliance gréco-génoise, le pape fit plusieurs démarches pour obliger le podestat et la commune de Gênes à renoncer à l'amitié et l'alliance avec les Byzantins et à se réconcilier avec les Vénitiens (1). Les Génois, encouragés par l'appui du baliseus, ne se montrèrent pas disposés à céder aux appels fréquents du pontife, cause pour laquelle ce dernier finit par les excommunier (2).

A côté du pape, les Vénitiens et les Génois jouèrent dans la guerre de Morée un rôle plus direct et plus important. Par la voie du commerce plutôt que des armes, les deux villes de l'Italie du Nord avaient pu pénétrer dans les affaires du Levant et tenir une place considérable dans la vie économique de l'Empire. Venise surtout, grâce à la quatrième Croisade, parvint à l'apogée de son pouvoir, de telle manière que le doge portait à cette époque le titre de seigneur *quartae partis et dimidia totius imperii Romaniae* (3). Les places acquises par Venise, lors du partage de l'Empire byzantin, facilitèrent singulièrement l'expansion coloniale de la République. « Si l'on considère, dit M. Diehl, la répartition géographique de ces acquisitions territoriales, on y reconnaîtra sans peine le sens pratique que les Vénitiens apportaient dans tous leurs actes. Ce qu'ils s'étaient fait donner, c'étaient les territoires fertiles, les côtes, les meilleurs ports, les points stratégiques les plus importants. Ils s'étaient rendus maîtres de la grande route maritime qui va de Venise à Constantinople, et dans le nouvel Empire latin, ils s'étaient assuré une situation prépondérante (4). »

Or, la chute de l'Empire latin de Constantinople et la récupération du détroit d'Hellespont (Dardanelles) par les Grecs causèrent à la République des pertes énormes et enlevèrent aux commerçants vénitiens le commerce si avantageux du Bosphore. Les colonies

(1) Urbain IV, *ibid.*, II, p. 72-73, 102, 341-342, 361-362.

(2) *Annales Ianuenses*, édition de Cesare Imperiale, tome IV (Rome, 1926), p. 44 : « ... Qui [Urbain] primo anno sui pontificatus [1261] excommunicavit Ianuenses, pro eo quod contra Venetos fecerant conventionem cum Palaeologo. » Cf. F. Donaver, *La Storia della Repubblica di Genova*, I (Gênes, 1913), p. 149. G. Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, I (Halle a. S., 1895), p. 111-112.

(3) S. Romanin, *Storia documentata di Venezia*, II (Venise, 1912), p. 185. Cf. Acropolite, I, p. 13. V. Lazzarini, *I titoli dei dogi di Venezia*, extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. Série, t. V, partie 2 (1903), p. 30.

(4) Ch. Diehl, *Une République patricienne. Venise* (Paris, 1916), p. 52.

florissantes de la mer Noire ne tarderaient pas à subir toutes les conséquences fâcheuses de ce changement.

Mais ce n'était pas tout. Michel Paléologue, qui se rendait dûment compte de l'importance prépondérante de Venise dans les affaires de l'Orient latin, ne se borna pas à s'opposer par ses propres forces aux intérêts vénitiens ; il alla plus loin, en ranimant cette haine qui existait depuis longtemps entre Venise et Gênes. Le traité de Nymphaeum, conclu le 13 mars 1261 entre les Byzantins et les Génois, donna à la ville de Ligurie la prépondérance dans le commerce du Levant et arma la main d'un ennemi mortel de Venise (1). Car le traité de Nymphaeum n'était pas seulement un accord commercial et pacifique ; il était, plus encore, un engagement suivant lequel les Génois étaient obligés de venir au secours de l'empire contre ses ennemis. Il est pourtant à noter que les délégués Génois se réservèrent le droit de ne pas déclarer la guerre contre un certain nombre d'États ou de seigneurs, parmi lesquels était le prince d'Achaïe (2).

Il est évident que l'importance de l'amitié gréco-génoise n'échappa point à l'attention de la République. Le danger était double et imminent. La flotte byzantine, dirigée par le redoutable Philanthropénos et secondée par les Génois, ne tarderait pas à attaquer les possessions de la République en Orient. D'autre part, l'exploitation exclusive du Bosphore par les Génois portait un coup funeste à la navigation vénitienne (3). Le danger commun et le besoin d'une défense bien organisée et simultanée suggérèrent au doge Renierio Zeno l'idée d'unir ses efforts à ceux du pontife et du prince d'Achaïe (4).

(1) On trouvera une nouvelle édition de ce traité dans les *Atti della Società Ligure di Storia patria*, t. XXVIII (1898), p. 791-809. Cf. C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero Bizantino e i Turchi*, *Ibid.*, p. 658, et suiv. Du même, *Storia della marina italiana dal trattato di Ninfao alla caduta di Constantinopoli* (Livorno, 1902), p. 3. M. da Canale, *Cronaca veneta* dans l'*Archivio Storico Italiano*, VIII, p. 408. G. Caro, *op. cit.*, I, p. 105 et suiv. F. Donaver, *op. cit.*, I, p. 146-148. Ch. Diehl, *Venise*, p. 59. H. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, II (Gotha, 1920), p. 11. G. I. Bărtianu, *Les origines de la guerre de Curzola* (1294-1299), tirage à part des *Mélanges d'histoire générale* (Cluj, 1927), p. 6.

(2) V. le texte du traité, *op. cit.*, p. 803.

(3) N. Iorga, *Les Dardanelles : réminiscences historiques*, *Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique*, t. III (1915), p. 68-69.

(4) Monachi Patavini, *Chronicon* apud Muratori, t. VIII, col. 717 : « Princeps autem confederatus cum Venetis terre marique Palaeologum totis viribus impugnabat. »

Les Archives de Venise nous permettent de constater que le gouvernement vénitien, dès le début du conflit, prit une série de mesures pour défendre ses possessions orientales (1). Déjà, vers le commencement de l'année 1263, les navires génois sillonnaient les mers helléniques, en prêtant leur secours aux entreprises militaires contre le prince (2). Les navires vénitiens ne tardèrent pas à faire face à l'ennemi et ils connurent un grand succès, en battant les Génois à la bataille navale des Sept Puits (Settepozzi), près de Nauplie (3).

Comme on le voit par cette brève digression, la politique des États occidentaux en Orient tendait à mettre un obstacle aux entreprises militaires de Michel VIII et à restaurer l'Empire latin de Constantinople. Tout, donc, favorisait la rupture des relations entre le prince et le basileus. Le prétexte ne tarda pas à se présenter. Guillaume de Villehardouin, peu après son arrivée en Morée, se rendit, à la tête d'un détachement, en Laconie, pour visiter, dit la *Chronique de Morée*, le pays préféré de toutes ses possessions (4). Les Byzantins de Mistra, voyant les mouvements suspects du prince, jugèrent prudent d'avertir le gouverneur impérial (κεφαλῇ), Michel Cantacuzène, qui se trouvait à Monemvasie et de conclure un traité d'alliance avec les Slaves du Taygète, les Milingues (5). En même

(1) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 44-45.

(2) *Annales Ianuenses*, p. 51 : « Item eodem anno cum exercitus galearum nostrarum, quae erant numero 38, navigarent ad Malvaxiam [Monemvasie] ex precepto imperatoris causa portandi ad ipsum locum, qui per imperatorem tenetur, quaedam guarnimenta... » D'après André Dandolo, apud Muratori, XII, col. 370, les Génois envoyèrent au basileus 30 « galeas bene munitas ».

(3) *Annales Ianuenses*, p. 51. Romanin, *op. cit.*, II, p. 272. Caro, *op. cit.*, I, p. 123-141. C. Chapman, *Michel Paléologue* (Paris, 1926), p. 62.

D'après une Chronique vénitienne, conservée dans le manuscrit italien 1410 de la Bibliothèque Nationale de Paris (fol. 109^{vo}), cette bataille aurait eu lieu « ad uno luoco chiamato la Sidra e sette pozi ». Ce renseignement nous permet d'identifier cet endroit avec l'île grecque Τῶρα (sidra !). Cf. *Cod. Par. ital.* 318 f. 43^{vo}.

(4) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4515 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 329 p. 123. Le *Libro de los Fechos* ne parle pas de cette excursion du prince ; il dit tout simplement (§ 310, p. 69) que les Grecs commencèrent la guerre et que les Grecs qui étaient sujets du prince se révoltèrent et passèrent dans les châteaux de l'empereur.

(5) Les Milingues (Μιληγγοί) étaient une des plus importantes tribus slaves du Péloponnèse. Elle est attestée déjà depuis le x^e siècle dans le fameux passage de Constantin VII Porphyrogénète, *De admin. imp.* III, p. 220 et suiv. Le passage de l'écrivain impérial se rapporte à des événements du viii^e et du ix^e siècles. Cf. F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle* (Paris, 1926), p. 15. P. G. Zerlentis, *Μιληγγοί καὶ Ἐξερῖται, Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ* (Hermoupolis, 1922).

temps, un messenger spécial se rendit précipitamment à Constantinople pour porter au basileus la nouvelle de la révolte du prince et pour demander des secours (1).

Nous ne savons pas comment la nouvelle de la révolte du prince fut accueillie par Michel VIII, déjà fort préoccupé par l'attitude de l'Occident à son égard. En tout cas, il agit avec une prudence et une célérité extraordinaires. Il organisa une expédition sous le commandement de son frère, Constantin Paléologue, revêtu de la dignité de sebastocrator et accompagné par le parakimomène (παρακοιμώμενος) Macrénos (2), le grand domestique Alexis Philès et d'autres dignitaires Byzantins (3). L'armée, composée surtout de mercenaires turcs, fut transportée par des navires génois à Monemvasie, vers le commencement de l'année 1263 (4). En même temps la flotte byzantine, dirigée par Philanthropénos, après avoir mis à sac les îles de Paros, Naxos, Cos et la ville de Karystos, se dirigea vers le Péloponnèse et s'empara de toutes les côtes méridionales de Laconie (5).

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4531 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 330, p. 124.

(2) La famille des Macrénos tenait une place considérable dans l'administration de l'Empire sous les Paléologues. Sous les règnes d'Andronic II et Andronic III, nous trouvons un certain Constantin Macrénos qui portait le titre de domestique des thèmes. V. L. Petit et B. Korablev, *Actes de Chilandar*, I, *Viz. Vremennik*, 17 (1910), p. 116, 118 (document de l'année 1319). L. Petit et V. Regel, *Actes d'Esphigménou*, *Ibid.*, t. 12 (1906), p. 23 (document de l'année 1334).

(3) Pachymère, I, p. 205-206. Le Χρονικὸν τοῦ Μορέως vers 4546 et suiv. et le *Livre de la Conquête*, § 131, p. 124 disent que le basileus organisa d'abord une expédition sous les ordres de Macrénos et plus tard une deuxième sous le sebastocrator Constantin. Le *Libro de los Fechos*, § 311, p. 70, dit vaguement que l'empereur envoya « un capitaine avec quelques gens ». L'affirmation de Pachymère paraît plus probable. Cf. Dragoumis, *op. cit.*, p. 158-159. R. Rodd, *op. cit.*, I, p. 220.

(4) Dans une lettre d'Urbain IV (*Registres*, II, p. 100), datée du 7 mai 1263 et adressée aux Génois, nous lisons le passage suivant : « ... per naves et galeas et alia vasa vestra nuper introduxeritis magnam bellatorum ejusdem schismatici in civitatem Monovasio... quantitatem » Cf. *Cronica di Venezia Codex Paris. Ital.* 337, f. 118^{ro}. Constantin Paléologue est aussi mentionné dans un Typicon byzantin de l'époque. Nous apprenons par ce document qu'en mourant, il prit l'habit et échangea son nom contre celui de Callinicos. H. Delehaye, *Deux Typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Académie royale de Belgique, Classe des lettres et des sciences morales et politiques, 2^e série, t. XIII, fasc. 4 (Bruxelles, 1921), p. 23 et 80. Cf. p. 145-146.

(5) Pachymère, I, p. 205. Cf. Champan, *op. cit.*, p. 59. On serait porté à identifier les opérations de la flotte byzantine contre les côtes de Laconie avec la bataille navale de Settepozzi dont nous avons parlé plus haut. Cependant Pachymère ne dit pas un mot sur un engagement avec les Vénitiens, ce qui rend l'identification peu probable.

Le premier effort du sebastocrator fut de soumettre à son pouvoir ces populations redoutables du Taygète, en partie slaves, et de s'assurer leur alliance; et, en effet, il y parvint facilement au moyen de divers privilèges qu'il accorda, au nom du basileus, aux archontes locaux (1). Ceci obtenu, il se mit à assiéger la ville de Lacédémone (La Crémonie, comme l'appelaient d'habitude les Francs) et, ayant comme base d'opérations Monemvasie, il pillait continuellement les territoires du prince (2). Par surcroît, il eut le souci de perfectionner la défense du pays, en faisant bâtir des châteaux et des forteresses sur les montagnes et à tous les points stratégiques de ses possessions (3).

Le siège de Lacédémone continuait, lorsque le prince se rendit à Corinthe pour demander des secours aux autres seigneurs francs de Grèce. Le régime féodal de la Morée franque ne permettait en effet pas la formation d'une armée bien organisée et homogène, si bien que le pays était dépourvu de défense sérieuse. Il est d'autre part à noter que les Grecs, sujets du prince, ne formaient pas un élément très fidèle aux Francs; au contraire, quand s'en présentait l'occasion, ils désertaient l'armée de leurs seigneurs féodaux et s'unissaient aux troupes grecques. Tout cela n'échappa évidemment pas à l'attention du sebastocrator. Le moment était très favorable pour porter la guerre au centre des possessions francs. Le siège de Lacédémone fut levé et décision fut prise de marcher sur Andravida, capitale de la principauté (4).

En effet, l'armée byzantine se mit sans retard en route à travers le pays qui s'étend aux pieds de la montagne de Chélmos et, vers le soir, elle gagna la bourgade de Véligosti (Veligourt). Là, les troupes

(1) *Livre de la Conquête*, § 333, p. 125.

(2) Pachymère, I, p. 207.

(3) Sanudo, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 116 : « ... e occupò molti lochi e fece castelli forti e passi fortissimi... »

(4) *Livre de la Conquête*, § 337, p. 127. Le *Libro de los Fechos* (§ 312-330, p. 70-74) fait précéder son récit de la campagne sur Andravida d'une narration qui ne se trouve pas dans les trois autres versions et que nous résumons très brièvement. D'après le compilateur aragonais, le seigneur de Karytaine, Geoffroy de Bruyères, guerroyait avec courage et succès contre les Grecs. Le capitaine de l'empereur, voyant qu'il ne pouvait pas battre son brave adversaire, s'efforça de nouer des intrigues et de tirer vers lui les vassaux grecs du seigneur de Karytaine. Mais la lettre que le capitaine envoya aux archontes grecs fut découverte par le chambrier de Geoffroy et ce dernier, se rendant au rendez-vous fixé dans cette lettre, parvint à attirer les Grecs dans un guet-apens et à les massacrer avec leur capitaine.

byzantines firent leur premier campement; elles mirent au pillage toute la contrée, détruisirent les semences, mais, vu l'heure tardive, aucune entreprise ne fut tentée contre le château qui était bien fortifié et gardé par les gouverneurs francs.

Le lendemain matin, les Byzantins quittèrent Véligosti, en se dirigeant vers la campagne de Karytaine (1), et passèrent la nuit aux bords d'un affluent de l'Alphée (Charbon). Le matin suivant, ils se mirent de nouveau en route et arrivèrent à Liodora, tout en suivant le courant de l'affluent. Chemin faisant, une troupe de mercenaires turcs incendia le monastère catholique de la Vierge d'Isova, dont les ruines existent encore aujourd'hui et sont souvent appelées par les habitants des localités voisines, qui en ont gardé le souvenir, Palatia (Παλάτια) (2). D'après l'opinion de Hopf et d'autres historiens modernes, qui ont adopté les théories de celui-ci, ce fut durant cette expédition que la ville de Kalavryta fut occupée par les Grecs sur Geoffroy de Tournay (3). Il est vrai que dans un document vénitien de 1278, la ville est mentionnée comme appartenant aux Byzantins (4); mais la théorie de Hopf ne repose en réalité sur aucun témoignage précis et incontestable et doit, par conséquent, être examinée avec beaucoup de réserves. Quant à Geoffroy de Tournay, nous savons qu'il prit part à la bataille de Tagliacozzo et qu'il fut très favorablement accueilli par Charles d'Anjou, qui le chargea à diverses reprises d'importantes missions auprès de Guillaume de Villehardouin (5). Mais il n'est plus question de lui comme seigneur de Kalavryta (6).

Quoi qu'il en soit, les troupes byzantines poursuivirent leur marche et arrivèrent à Prinitza où elles campèrent. Les habitants

(1) Sur cette forteresse v. Bon, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, 1928, p. 127-128.

(2) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 89. Cf. N. A. B[ees], *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 6 (1928), p. 276.

(3) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 287.

(4) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 175.

(5) Fr. Cerone, *La sovranità Napoletane sulla Morea e sulle isole vicine, Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, 41 (1916), p. 27, note 4.

(6) Il est pourtant à noter que les *Assises de Romanie*, qui furent rédigées au commencement du XIV^e siècle et plus précisément entre les années 1303 et 1330, ont conservé le souvenir de Geoffroy de Tournay dans le passage que voici : *A far vendeta de sangue non se convien seno a li equali de Miser lo Principo, zoe a lo ducha de Athenes, a lo signor de Niexia... et a lo signor de Collovrata (= Kalavryta) che fo de Dornay (= de Tournay)*. Georges Re-coura, *Les Assises de Romanie* (Paris, 1930), p. 191.

Le premier effort du sebastocrator fut de soumettre à son pouvoir ces populations redoutables du Taygète, en partie slaves, et de s'assurer leur alliance; et, en effet, il y parvint facilement au moyen de divers privilèges qu'il accorda, au nom du basileus, aux archontes locaux (1). Ceci obtenu, il se mit à assiéger la ville de Lacédémone (La Crémonie, comme l'appelaient d'habitude les Francs) et, ayant comme base d'opérations Monemvasie, il pillait continuellement les territoires du prince (2). Par surcroît, il eut le souci de perfectionner la défense du pays, en faisant bâtir des châteaux et des forteresses sur les montagnes et à tous les points stratégiques de ses possessions (3).

Le siège de Lacédémone continuait, lorsque le prince se rendit à Corinthe pour demander des secours aux autres seigneurs francs de Grèce. Le régime féodal de la Morée franque ne permettait en effet pas la formation d'une armée bien organisée et homogène, si bien que le pays était dépourvu de défense sérieuse. Il est d'autre part à noter que les Grecs, sujets du prince, ne formaient pas un élément très fidèle aux Francs; au contraire, quand s'en présentait l'occasion, ils désertaient l'armée de leurs seigneurs féodaux et s'unissaient aux troupes grecques. Tout cela n'échappa évidemment pas à l'attention du sebastocrator. Le moment était très favorable pour porter la guerre au centre des possessions francs. Le siège de Lacédémone fut levé et décision fut prise de marcher sur Andravida, capitale de la principauté (4).

En effet, l'armée byzantine se mit sans retard en route à travers le pays qui s'étend aux pieds de la montagne de Chélmos et, vers le soir, elle gagna la bourgade de Vélégosti (Veligourt). Là, les troupes

(1) *Livre de la Conquête*, § 333, p. 125.

(2) Pachymère, I, p. 207.

(3) Sanudo, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 116 : « ... e occupò molti lochi e fece castelli forti e passi fortissimi... »

(4) *Livre de la Conquête*, § 337, p. 127. Le *Libro de los Fechos* (§ 312-330, p. 70-74) fait précéder son récit de la campagne sur Andravida d'une narration qui ne se trouve pas dans les trois autres versions et que nous résumons très brièvement. D'après le compilateur aragonais, le seigneur de Karytaine, Geoffroy de Bruyères, guerroyait avec courage et succès contre les Grecs. Le capitaine de l'empereur, voyant qu'il ne pouvait pas battre son brave adversaire, s'efforça de nouer des intrigues et de tirer vers lui les vassaux grecs du seigneur de Karytaine. Mais la lettre que le capitaine envoya aux archontes grecs fut découverte par le chambrier de Geoffroy et ce dernier, se rendant au rendez-vous fixé dans cette lettre, parvint à attirer les Grecs dans un guet-apens et à les massacrer avec leur capitaine.

byzantines firent leur premier campement; elles mirent au pillage toute la contrée, détruisirent les semences, mais, vu l'heure tardive, aucune entreprise ne fut tentée contre le château qui était bien fortifié et gardé par les gouverneurs francs.

Le lendemain matin, les Byzantins quittèrent Vélégosti, en se dirigeant vers la campagne de Karytaine (1), et passèrent la nuit aux bords d'un affluent de l'Alphée (Charbon). Le matin suivant, ils se mirent de nouveau en route et arrivèrent à Liodora, tout en suivant le courant de l'affluent. Chemin faisant, une troupe de mercenaires turcs incendia le monastère catholique de la Vierge d'Isova, dont les ruines existent encore aujourd'hui et sont souvent appelées par les habitants des localités voisines, qui en ont gardé le souvenir, Palatia (Παλάτια) (2). D'après l'opinion de Hopf et d'autres historiens modernes, qui ont adopté les théories de celui-ci, ce fut durant cette expédition que la ville de Kalavryta fut occupée par les Grecs sur Geoffroy de Tournay (3). Il est vrai que dans un document vénitien de 1278, la ville est mentionnée comme appartenant aux Byzantins (4); mais la théorie de Hopf ne repose en réalité sur aucun témoignage précis et incontestable et doit, par conséquent, être examinée avec beaucoup de réserves. Quant à Geoffroy de Tournay, nous savons qu'il prit part à la bataille de Tagliacozzo et qu'il fut très favorablement accueilli par Charles d'Anjou, qui le chargea à diverses reprises d'importantes missions auprès de Guillaume de Villehardouin (5). Mais il n'est plus question de lui comme seigneur de Kalavryta (6).

Quoi qu'il en soit, les troupes byzantines poursuivirent leur marche et arrivèrent à Prinitza où elles campèrent. Les habitants

(1) Sur cette forteresse v. Bon, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, 1928, p. 127-128.

(2) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 89. Cf. N. A. B[ees], *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, 6 (1928), p. 276.

(3) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 287.

(4) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 175.

(5) Fr. Cerone, *La sovranità Napoletane sulla Morea e sulle isole vicine, Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, 41 (1916), p. 27, note 4.

(6) Il est pourtant à noter que les *Assises de Romanie*, qui furent rédigées au commencement du XIV^e siècle et plus précisément entre les années 1303 et 1330, ont conservé le souvenir de Geoffroy de Tournay dans le passage que voici : *A far vendeta de sangue non se convien seno a li equali de Miser lo Principo, zoe a lo ducha de Athenes, a lo signor de Niexia... et a lo signor de Collovrata (= Kalavryta) che fo de Dornay (= de Tournay)*. Georges Re-coura, *Les Assises de Romanie* (Paris, 1930), p. 191.

de Scorta, voyant la progression rapide de l'armée impériale, vinrent tous se soumettre et aider le sebastocrator en lui servant de guides (1).

L'armée byzantine, ainsi que nous l'avons vu, traversa victorieusement une grande partie du pays franc sans rencontrer de difficultés sérieuses. Elle n'était plus loin d'Andravidia et la soumission définitive de la principauté paraissait maintenant très aisée. Ceci nous montre d'une manière nette que la défense du territoire franc laissait beaucoup à désirer. Mais au moment même où le sebastocrator Constantin voyait ses projets en train de se réaliser, il connut pour la première fois le revers de la fortune.

Lorsque Guillaume de Villehardouin partit pour Corinthe, afin de s'assurer le secours du duc d'Athènes et des autres seigneurs francs, il laissa comme baile un de ses vassaux, nommé Jean de Catavas ou Carevas, qui était un vaillant soldat, mais souffrant de podagre. Or celui-ci, voyant la marche de plus en plus menaçante de l'armée grecque, songea à lui opposer enfin un obstacle. Il monta, à la tête d'un groupe de 300 ou 312 chevaliers, à Kresthéna et de là il passa à un endroit nommé Agridi de Kounoupitza ('Αγρίδι Κουνουπίτζας) (2), d'où il put constater la supériorité numérique de ses adversaires. Néanmoins, sans perdre son sang-froid, il se mit à encourager ses soldats en disant que ce n'est pas le nombre qui rend une armée invincible, mais la bravoure et l'expérience. La *Chronique de Morée* attribue à ce baron une longue allocution plus ou moins imaginaire et pleine de rhétorique et d'humeur chevaleresque (3).

Le soleil se levait, lorsque les chevaliers francs, sous le commandement de Jean de Catavas, arrivèrent devant les troupes byzantines à Prinitza. Constantin Paléologue ordonna alors qu'un détachement de mille soldats se préparât à affronter l'ennemi. Les deux

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 4675-4677.

(2) Sur l'emplacement de cet endroit, voir l'ouvrage de Dragoumis, p. 133.

(3) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 4717-4756. Le *Libro de los Fechos*, § 351-357, p. 78-79, dit que Jean de Catavas envoya au campement des Grecs des espions pour se renseigner sur le nombre et la disposition des troupes ennemies et, quand il eut appris que ces derniers « jouaient aux tables et aux échecs, et mangeaient et buvaient », il les attaqua et parvint à les battre. Le récit de la version aragonaise est très important, car il nous permet dans une certaine mesure de comprendre comment l'armée grecque fut battue par un groupe de chevaliers infiniment inférieur au point de vue numérique. Sur la question, nous reviendrons tout à l'heure.

armées se rencontrèrent ce même matin et une bataille fut livrée qui dura jusqu'à midi. Au commencement on avait cru que les Francs seraient battus et massacrés par les Byzantins auxquels la supériorité numérique donnait l'avantage. Mais vers l'heure de midi, les Francs, après avoir défait leurs adversaires, s'avancèrent jusqu'à la tente du sebastocrator qui, stupéfait du résultat inattendu de la bataille, eut à peine le temps de s'enfuir. La défaite des troupes byzantines fut complète ; les soldats furent massacrés, dit la *Chronique*, « comme par la faux dans la prairie (1) », et ils l'auraient tous été si l'âpreté du terrain et la forêt voisine n'avaient pas couvert leur retraite. Les Francs gagnèrent à cette bataille plus de mille chevaux.

Ceux qui avaient participé à la bataille de Prinitza, ne pouvant pas expliquer cette victoire inespérée, l'attribuèrent à une intervention divine. Les uns racontaient que la Vierge, indignée contre les Grecs à cause des actes de vandalisme commis contre le couvent d'Isova, avait contribué à leur défaite. Les plus superstitieux prétendaient avoir vu un chevalier montant un cheval blanc à la tête des troupes franques, et que ce chevalier n'était autre que Saint-Georges (2).

En faisant le récit de cette bataille, nous avons suivi l'exposé de la *Chronique de Morée* ; beaucoup de points, pourtant, ne paraissent pas tout à fait clairs ni vraisemblables. Nous ne pouvons par exemple pas expliquer pourquoi le sebastocrator Constantin qui, toujours d'après la *Chronique de Morée*, avait à sa disposition une très grande armée, n'aurait pas voulu utiliser ses nombreuses réserves et se serait contenté du résultat de l'engagement entre les Francs et le détachement de mille soldats. La défaite de l'armée byzantine à Prinitza est un fait historique, étant donné qu'elle est aussi attestée par Marino Sanudo, un chroniqueur digne de foi (3) ; mais les circonstances dans lesquelles elle a eu lieu ne sont sans doute pas celles que la *Chronique* nous décrit. La narration du *Libro de los Fechos*, comme nous l'avons noté plus haut, est différente de celles des autres versions ; elle nous laisse supposer que les

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως v. 4779 : « οὕτως ἐσφάζαν τοὺς Ρωμαίους, ὡς φάλκος [εἰ] τὸ λιβάδι. »

(2) *Ibid.*, v. 4787-4802.

(3) Sanudo, p. 118.

Francs durent leur victoire à l'imprudence des Grecs et non à leur bravoure surnaturelle. Nous sommes portés à croire que la Chronique a donné de cette bataille une description plus ou moins imaginaire. Il est probable que les barons francs ne livrèrent pas à Prinitza une bataille contre le corps principal de l'armée byzantine, mais contre un de ses détachements. Il est évident que les sources dont nous disposons aujourd'hui ne nous permettent que des hypothèses assez faibles. Un fait pourtant demeure incontestable, c'est que le récit de la Chronique n'est pas très persuasif.

Après la défaite de Prinitza, Constantin Paléologue se retira avec ses troupes à Mistra. L'hiver, survenu, apaisa pour un certain temps les hostilités de Morée.

Avec le retour du printemps (1264), et notamment au mois de mars, les opérations reprirent avec plus d'ardeur. Les troupes byzantines, dispersées pendant l'hiver, se réunirent de nouveau dans la plaine de Sapikos (1) arrosée, dit joliment la *Chronique de Morée*, par les eaux des sources transparentes et le pays, endormi pendant la période hivernale, retentissait maintenant des cliquetis d'armes et du bruit des soldats et des chevaux (2).

Le sebastocrator n'avait pas modifié son plan d'opérations ; il croyait toujours qu'il fallait attaquer l'ennemi au cœur même de ses possessions. Il se dirigea donc de nouveau contre Andravida et, après une courte station à Karytaine, il arriva à Sergiana et précipitamment à un endroit nommé Saint-Nicolas de Mesikli. C'est là que l'armée établit son campement et les pentes de la montagne furent couvertes de soldats.

Le lendemain matin le prince, dont les démarches auprès des seigneurs francs n'avaient pas donné de résultats satisfaisants, avisé de l'arrivée de l'armée du sebastocrator Constantin, apparut en ces lieux et rangea ses gens en ordre de bataille. L'avant-garde de l'armée byzantine était dirigée par Michel Cantacuzène, un des plus prudents et vaillants officiers de Paléologue. Cantacuzène,

(1) L'éditeur de la *Chronique grecque*, John Schmitt, a rapproché le nom de cette plaine du mot grec « σάπιος » (= σεσηπός, pourri). M. Dragoumis, *op. cit.*, p. 68, identifie la plaine de Sapikos avec le Σαπολίβαδον d'aujourd'hui. Quant au nom, nous avons à ajouter que dans un document de l'année 1184, nous rencontrons le nom Σαπημένον dont l'étymologie n'est pas différente de celle de Sapikos. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 236.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως v. 5016-5026.

chargé de faire des reconnaissances (1), chevaucha vers le campement des Francs, mais en revenant son cheval s'abattit dans un fossé. Les soldats du prince, voyant leur redoutable ennemi à leur merci, se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Le sebastocrator Constantin, après avoir arraché aux Francs le cadavre de Cantacuzène, et pressé peut-être par eux (2), se retira à Nikli et mit le siège devant cette ville (3).

Pendant que les Byzantins étaient en train d'assiéger Nikli, un grave événement vint jeter dans l'embarras le sebastocrator. Les chefs des mercenaires turcs Melik et Salik, dont la solde était en retard depuis six mois, se révoltèrent et réclamèrent leur arriéré. Et, ayant reçu de la part du sebastocrator une réponse défavorable, ils s'en allèrent en emmenant, d'après les uns (4), toutes, d'après les autres (5), une grande partie de leurs troupes qu'ils engagèrent ensuite au service de Guillaume de Villehardouin.

La révolte des mercenaires turcs eut une grande influence sur le moral de l'armée byzantine. Il paraît même que Constantin Paléologue leva le siège de Nikli et partit pour Constantinople, auprès de son frère Michel VIII, après avoir confié le commandement des

(1) *Libro de los Fechos*, § 342, p. 76. La *Chronique grecque* (v. 5061 et suiv.), aussi bien que le *Livre de la Conquête* (§ 341-343, p. 132-133) disent que Cantacuzène tomba de son cheval pendant qu'il faisait des démonstrations devant les Francs. Nous avons préféré la narration du compilateur espagnol, parce qu'elle est plus conforme au caractère prudent de ce brave gouverneur.

(2) Le *Libro de los Fechos*, § 344, p. 77, dit que le prince poursuivit les Grecs qui se mirent à fuir, jusqu'aux montagnes et aux bocages. Au contraire, la version grecque, v. 5084 et le *Livre de la Conquête*, § 345, p. 134, disent que le prince se contenta du succès obtenu grâce à l'accident de Cantacuzène et qu'il évita d'exposer ses gens à un péril manifeste.

(3) Le *Libro de los Fechos*, § 341-342, p. 76, place la mort de Cantacuzène avant la bataille de Prinitza. M. Dragoumis, *op. cit.*, p. 167 et suiv., s'efforce de démontrer que l'ordre chronologique de ces événements est celui que la version aragonaise en donne. Il remarque, entre autres, qu'il n'était pas possible que le chroniqueur passât sous silence le nom d'un si vaillant soldat, comme l'était Cantacuzène, en racontant la sanglante bataille de Prinitza, et il en conclut que l'accident de Sergiana était antérieur à cette bataille. Mais cet argument *ex silentio* n'est pas très probant. Au contraire, nous pouvons remarquer que l'ordre chronologique de la Chronique aragonaise est très troublé. Dans le § 338, p. 75, elle dit que le prince était allé à Corinthe ; un peu plus bas (§ 339, p. 76), en exposant la bataille de Prinitza, elle introduit le prince, sans rien dire de son retour. Cela prouve que le compilateur espagnol a tout simplement changé l'ordre des événements.

(4) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 5117 et suiv.

(5) Sanudo, p. 118. Le *Libro de los Fechos*, § 360, p. 80, dit que Melik seulement abandonna les Grecs avec 1500 de ses mercenaires. Il est à noter que Sanudo place la révolte des Turcs avant la bataille de Prinitza.

troupes de Morée et l'initiative des opérations contre le prince au grand Domestique Philès et au Parakimomène Macrénos (1).

L'appoint des mercenaires turcs assura aux Francs la supériorité sur l'armée grecque et leur permit de passer à l'offensive. Guillaume de Villehardouin s'efforça alors de porter la guerre dans le Péloponnèse méridional, tout près des possessions byzantines. Pour cette tâche difficile, le secours des mercenaires turcs lui fut inappréciable. Habitué à ce genre de guerre peu familière aux barons francs, les Turcs, sous le commandement d'Ancelin de Toucy, parvinrent à attirer l'armée grecque dans le dangereux défilé de Makry-plagui (Μακρὸ πλάγι). Le premier engagement eut lieu entre les mercenaires d'Ancelin de Toucy et les soldats du général grec Alexis Cavallarios. Au commencement, les Francs furent tellement pressés par Cavallarios qu'ils reculèrent dans le défilé. Mais la victoire finale fut remportée par Ancelin de Toucy qui battit les Grecs et les obligea à fuir jusqu'à la crête de la montagne (2).

Les pertes de l'armée byzantine furent énormes. En revenant à Véligosti, le prince trouva un grand nombre de prisonniers grecs, parmi lesquels Macrénos, Philès et Alexis Cavallarios. Philès mourut emprisonné au château de Clermont. Cavallarios fut, paraît-il, libéré, car nous le retrouvons plus tard à la tête de l'armée byzantine (3). Macrénos fut échangé contre un prisonnier franc, très probablement Philippe, frère d'Ancelin de Toucy (4). Mais revenu à Constantinople et accusé de trahison, il eut les yeux crevés (5).

Après la bataille de Makry-plagui, le prince ordonna à Ancelin

(1) Il est certain que Constantin n'était pas en Morée pendant la bataille de Macry-plagui. Pachymère, I, p. 207.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 5379.

(3) Pachymère, I, p. 324. Un certain Michel Cavallarios, mentionné par Pachymère, I, p. 411 (cf. Buchon, *Rech. et Matér.*, I, p. 201) et dans un chrysobulle d'Andronic II (1324) comme κριτὴς τοῦ κατὰ τὴν Πελοπόννησον θεοφρουρήτου φορσάτου est probablement de la même famille, v. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 102-103.

(4) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 5414-5418.

(5) Pachymère, I, p. 208-209. Le Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 5411-5584 et le *Livre de la Conquête*, § 373-385, disent que Constantin Paléologue tomba aussi aux mains du prince. Le *Libro de los Fechos*, § 372, p. 82, raconte que le sebastocrator fut fait prisonnier par les Turcs qui, pourtant, persuadés moyennant une riche rançon, le libérèrent et s'enfuirent avec lui. Le récit de Pachymère, d'après lequel Constantin quitta la péninsule avant la bataille, paraît plus probable.

de Toucy et à Jean de Catavas de se rendre en Laconie et de s'efforcer de surprendre la forteresse de Mistra, dépourvue, après l'emprisonnement des généraux grecs, de défense sérieuse (1). Ceux-ci, arrivés en Laconie, trouvèrent la ville de Lacédémone déserte, tous les Grecs s'étant réfugiés dans la forteresse de Mistra. Le prince fit venir de nouveaux habitants. Une tentative contre Mistra échoua (2) et les troupes franques, après avoir pillé toute la contrée d'Hélos jusqu'à la ville même de Monemvasie, se retirèrent à Nikli (3).

Peu de temps après, les habitants de Scorta se révoltèrent contre le prince et assiégèrent les châteaux de Bucelet et de Karytaine. Contre les rebelles, fut envoyé Ancelin de Toucy qui parvint facilement à les réduire et à mettre à sac leur pays (4).

Nous avons exposé les détails les plus intéressants de la bataille de Makry-plagui, d'après le récit de la *Chronique de Morée*, seule source pour l'histoire de ces événements. La défaite des troupes byzantines est aussi attestée par Pachymère (5). D'après la *Chronique*, la catastrophe de Makry-plagui aurait eu lieu en 1264, une année après la bataille de Prinitza. Hopf et, après lui tous les historiens modernes, ont adopté la chronologie fournie par ce document. M. Dragoumis s'est efforcé dernièrement de trouver une base chronologique plus solide ; il a rapproché la date des événements de l'apparition de la comète dont parle Pachymère et qui avait eu lieu en 1264 (6). Malheureusement, ce rapprochement ne peut être étayé de solides arguments : en réalité le passage de Pachymère où il est question de la comète ne fait pas allusion à la guerre gréco-franque de Morée (7).

Faut-il donc accepter la chronologie fournie par la *Chronique* et

(1) Le *Livre de la Conquête*, § 386, p. 150, dit par erreur que ce fut Jean de Saint-Omer qui fut chargé d'occuper Mistra. Il y a là un anachronisme. On sait que Jean de Saint-Omer ne fut mêlé aux choses de Morée que seulement après son mariage avec Marguerite de Neuilly. Cf. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 289. Rodd, *op. cit.*, I, p. 230, note 2.

(2) Sp. Lambros, *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, VI, p. 350, dit que Villehardouin occupa, pendant cette expédition, la ville de Mistra. Du récit de la *Chronique* résulte tout à fait le contraire.

(3) *Livre de la Conquête*, § 388, p. 150-151.

(4) *Ibid.*, § 393, p. 152.

(5) Pachymère, I, p. 208.

(6) Dragoumis, *op. cit.*, p. 177, note 3.

(7) Pachymère, I, p. 223.

adoptée par les historiens modernes ? Certains faits contradictoires nous font hésiter. Voyons d'un peu plus près les éléments que nous donnent le récit de la Chronique et le passage si souvent cité de Pachymère. On se rappelle que l'initiative de la bataille de Makryplagui fut confiée à Ancelin de Toucy qui, dit toujours la Chronique, avait des raisons d'être content du résultat de l'engagement, car il voulait échanger un des prisonniers grecs contre son frère Philippe, ancien baile de l'Empire latin de Constantinople, que Michel Paléologue tenait à cette époque en prison (1). Philippe de Toucy, aussi bien que son frère Ancelin, sont des personnages bien connus. Philippe fut en effet chargé du gouvernement de l'Empire durant le voyage de l'empereur Baudouin II en Occident (1245-1248) (2) ; plus tard, ainsi que nous le verrons, il participa aux expéditions contre les Byzantins de Morée comme amiral de Charles d'Anjou. Ancelin de Toucy qui, lui aussi, entra au service du roi de Naples, prit part à la bataille de Pélagonie et fut emmené en captivité en même temps que son souverain (3). Sur l'emprisonnement de Philippe de Toucy, nous n'avons, à notre connaissance, d'autres renseignements que ceux de la *Chronique de Morée*. En conséquence, la date du séjour de ce seigneur à Constantinople ne nous est pas connue.

Le passage de Pachymère nous donne quelques renseignements dignes d'être retenus. Il y est question du Parakimomène Macréno, qui fut accusé de trahison. L'historien byzantin raconte que la sœur de Michel Paléologue, Eulogie, qui était, en même temps, belle-mère de Philès, accusa Macréno d'avoir favorisé la défaite des armées grecques avec l'intention de se rapprocher des Latins et d'épouser la fille de Théodore II Lascaris, Eudocie, qui était restée veuve de son premier mari et qui se trouvait en Morée (4). Nous savons que cette princesse épousa, après la mort de son père, un seigneur franc de Morée, Matthieu II de Walincourt, baron de Véligosti et de Damala (5). Hopf, dans ses précieuses *Notices généalogiques*, dit que Matthieu de Walincourt mourut peu avant

(1) *Livre de la Conquête*, § 373, p. 144. Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 5231-5232.

(2) Kalligas, *Μελέται Βυζαντινῆς Ἱστορίας*, p. 216-217.

(3) *Acropolite*, I, p. 170.

(4) Pachymère, I, p. 208.

(5) Pachymère, I, p. 180. Cf. A. Miliarakis, *Ἱστορία τοῦ Βασιλείου τῆς Νικαίας* (Athènes, 1898), p. 483.

l'année 1264 (1). Malheureusement, nous ne pouvons pas tenir compte de cette chronologie, car elle a été établie par Hopf d'après le récit de la *Chronique de Morée* et le passage de Pachymère.

On voit donc que les éléments fournis par les deux sources dont nous disposons ne nous permettent pas de dater d'une façon précise les événements qui suivirent la bataille de Prinitza. Plus précieux et plus intéressants que ces sources narratives sont les documents vénitiens de l'époque. D'après Pachymère, la défaite de l'armée byzantine aurait eu lieu après le départ du sebastocrator Constantin pour Constantinople. Or, des documents vénitiens attestent la présence de ce prince en Morée bien après l'année 1264 (2). Il y a notamment un passage qui nous permet d'affirmer que le sebastocrator était encore en 1270 dans le Péloponnèse (3). On peut évidemment supposer que Constantin Paléologue, rappelé provisoirement dans la capitale, aurait de nouveau gagné la Morée. Mais ce n'est là qu'une hypothèse peu fondée. Un autre passage de ce même document doit particulièrement attirer notre attention : « Item cum hoc sit, quod, cum quidam fidelis Venetus discretus vir nomine Thoma, archidiaconus Mothoni, transiret per partes Cristiane una cum domino Episcopo Mothonensi et multis aliis, inventus fuit per quendam egregium virum, Savastogratoram nomine, et gentem, qui habebat exercitum, videlicet domini imperatoris, *dum vellet ire Clarentiam*, et captus per ipsos una cum episcopo et his, qui secum fuerant (4). » Cet événement eut lieu à l'époque où Marc Bembo était châtelain de Modon (5), à savoir vers l'année 1270 (6). Malheureusement, les sources que nous possédons aujourd'hui ne permettent pas d'insister davantage et de tirer de toutes ces constatations des conclusions plus précises sur la date des événements qui nous occupent. Néanmoins, un fait demeure, croyons-nous, incontestable : savoir que la chronologie établie d'après les indications de la *Chronique de Morée* ne correspond pas toujours à la réalité.

(1) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 472.

(2) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 231 et 232.

(3) *Ibid.*, p. 255. Le document date de l'année 1278 ; il y est dit que l'événement en question se passa huit années avant cette date (iam sunt octo anni elapsi et plus). Cf. p. 254.

(4) *Ibid.*, p. 170.

(5) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 171.

(6) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 378.

Quoi qu'il en soit, la guerre du Péloponnèse fut désastreuse non seulement pour les Grecs, mais encore pour les Francs. La dépopulation du pays était considérable. Si nous devons en croire Marino Sanudo (1), une femme se maria sept fois, et ses sept maris successifs trouvèrent tous la mort sur les champs de bataille.

Pour cette raison, un accommodement fut tenté entre Guillaume de Villehardouin et Michel VIII. La guerre s'apaisa pour un certain temps et des pourparlers furent engagés relativement à un projet de mariage entre Isabelle de Villehardouin et le fils de Michel, Andronic, plus tard Andronic II. Il semble que le prince était disposé à consentir à cette union, mais les pourparlers échouèrent très vite devant le refus formel des vassaux de Villehardouin qui avaient, non sans raison, peur d'être dépossédés de leurs fiefs moréotes (2).

La trêve entre les Francs et les Byzantins en Morée ne devait pas durer longtemps. En 1267 la politique des puissances occidentales, qui faisaient de la guerre du Péloponnèse un moyen de pénétration dans la vie de l'Empire byzantin, mit de nouveau face à face les deux ennemis. Pour mieux se rendre compte de l'importance politique que prit le conflit gréco-franc après la date susdite et pour faire entrer l'histoire locale dans un cadre historique plus général, il ne serait peut-être pas inutile de rappeler très brièvement quels étaient à cette époque les principaux facteurs de la politique orientale.

Le long conflit entre la papauté et les empereurs germaniques de la famille de Hohenstaufen devait trouver une solution définitive au temps du pape Clément IV. Ce dernier, peu après son avènement au trône pontifical, eut recours au comte d'Anjou et de Provence, Charles, frère de saint Louis de France, et lui offrit le royaume de Naples et de Sicile. Charles d'Anjou accepta et, après la bataille de Bénévent et la mort de Manfred de Hohenstaufen (26 février 1266), s'empara du pouvoir et du royaume de son adversaire germanique (3). Dès les premiers mois de son règne, le nouveau roi de Naples tourna son attention vers l'Orient, dont l'accès lui était ouvert par les droits de son prédécesseur. En effet, il n'hésita pas à occuper plus tard

(1) Marino Sanudo, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 135-136. Cf. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 290.

(3) C. Cantù, *Histoire des Italiens* (traduction française par A. Lacombe), t. V, p. 228 et suiv. A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire* (translated from the Russian by Mrs S. Ragozin), t. II (Madison, 1929), p. 279.

l'île de Corfou, qui avait été donnée en dot par le despote d'Épire Michel II à sa malheureuse fille Hélène, épouse de Manfred (1).

Mais c'est surtout après le traité de Viterbe que les prétentions de l'ambitieux roi de Sicile commencèrent à se réaliser. Le 27 mai 1267, un traité fut conclu dans le palais pontifical de Viterbe, en présence du pape Clément IV, entre Charles d'Anjou et l'empereur détrôné de Constantinople, Baudouin II, qui, après avoir vainement sollicité le secours de Manfred, du roi de France et d'autres seigneurs de l'époque, s'était réfugié auprès du nouveau roi de Naples et de Sicile. D'après ce traité, l'empereur déchu transmettait à Charles ses droits sur l'Empire détruit de la Romanie, à l'exception des îles de Lesbos, Samos, Cos, Chio et de la ville même de Constantinople qu'il se réservait comme possessions personnelles; Charles d'Anjou, d'autre part, prenait l'engagement de restaurer dans six ou, au plus tard, sept ans l'Empire latin d'Orient (2). De la part de Guillaume de Villehardouin, théoriquement vassal de Baudouin, était présent et signa, comme témoin, le traité, Léonard de Veroli, chancelier de la principauté d'Achaïe (3).

La conclusion du traité de Viterbe fut pour le roi de Naples le point de départ d'une politique ambitieuse et impérialiste vis-à-vis de Byzance. Elle fut aussi la cause de beaucoup de malheurs. Une des causes qui provoquèrent la décadence des provinces asiatiques de l'Empire byzantin fut, sans aucun doute, la politique orientale de Charles. Son adversaire, Michel VIII et les successeurs de celui-ci, ayant à lutter contre un ennemi si redoutable et si adroit, négligèrent longtemps les possessions byzantines de l'Asie Mineure d'où devait surgir un jour la grande puissance turque. D'autre part, les troubles qui suivirent les Vêpres siciliennes furent pour la plupart le résultat inévitable de cette ambitieuse politique (4).

(1) Del Giudice, *Codice Diplomatico di Carlo I d'Angiò*, I, p. 278, 298 et 307.

(2) On trouvera le texte de ce traité dans Buchon, *Recherches et Matériaux*, I, p. 30-37. Une édition plus soignée est due à Del Giudice, *Codice Diplomatico*, II, p. 30-44. Cf. Fr. Cerone, *op. cit.*, *Archivio Stor. per le Prov. Napoletane*, 41, p. 22-23. Carabellese, *Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente* (Bari, 1911), p. 8. A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 280.

(3) Del Giudice, *ibid.*, p. 44. Buchon, *Rech. et Matér.*, I, p. 193 et *Nouvelles recherches*, I, p. 201, dit que Guillaume de Villehardouin assistait à la conclusion du traité. Cette opinion, fondée sur le récit de la *Chronique de Morée*, est, comme nous le verrons tout à l'heure, erronée.

(4) Sur la politique balkanique de Charles d'Anjou nous citons, à titre bibliographique, une étude de Miskolczy István, *Anjou Károly Bilkáni*

Le prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin, se rencontra pour la première fois avec Charles d'Anjou déjà avant le traité de Viterbe. Un sauf-conduit, accordé par le roi de Naples à Villehardouin, le 17 février 1267, nous apprend que celui-ci quitta, à cette date, le royaume, pour aller à Rome où il devait se rencontrer avec le pape Clément IV (1). Un autre sauf-conduit fut accordé ce même jour à l'évêque latin de Lacédémone venant de Rome et se dirigeant vers la Morée où il portait des secours en nature (2). Nous ne savons malheureusement pas si le voyage de Guillaume en Italie avait une importance quelconque pour les événements qui se préparaient. En tout cas, la présence de Villehardouin à Viterbe, lors de la conclusion du traité, nous paraît fort improbable, car, autrement, on ne pourrait pas expliquer pourquoi il n'a pas signé personnellement l'acte, mais chargea de cette mission son chancelier Léonard de Veroli. D'après un témoignage du chroniqueur italien Matteo Spinello di Giovenazzo, le prince aurait entrepris un nouveau voyage en Italie au mois de décembre 1267 (3). Il faut, évidemment, n'accepter le renseignement en question que sous les plus expresses réserves ; il pourrait y avoir confusion chronologique entre les deux voyages de Guillaume, celui du mois de février 1267 et celui qu'il entreprit une année plus tard à l'occasion des événements que nous exposons en leur temps.

Après la signature du traité de Viterbe, Charles d'Anjou envoya en Morée, vers le commencement de l'année 1268, une ambassade composée d'Ancelin de Toucy, d'Henri de Saint-Memmie, chanoine de la cathédrale de Chartres, du chevalier Hugo Iscat et

politikája, Acta litterarum ac Scientiarum Regiae Universitatis Franciscose Josephinae, Sectio philologico-historica, I, fasc. 2 (Szeged, 1925), p. 57-80, avec un bref résumé en italien. Ignorant le hongrois, nous ne pouvons avoir d'opinion sur cette étude. Nous notons seulement que l'auteur n'a pas connu les travaux fondamentaux de Carabellese et de Cerone.

(1) Del Giudice, *op. cit.*, I, p. 237. Fr. Cerone, *op. cit.*, *Arch. Stor. per le Prov. Nap.*, 41, p. 18.

(2) Cerone, *ibid.*, p. 18-19.

(3) Matteo Spinello di Giovenazzo, apud Muratori, VII, col. 1095. Cf. Buchon, *Recherches historiques*, I, p. 215. D'après la *Chronique de Morée*, le prince se serait rendu en Italie pour la première fois à l'occasion du mariage de sa fille avec Philippe d'Anjou. Ce même texte dit que Guillaume entreprit un nouveau voyage pour prêter son secours à son souverain lors de la bataille de Tagliacozzo. La chronologie est manifestement erronée. La bataille de Tagliacozzo eut lieu en 1268, tandis que le mariage fut célébré beaucoup plus tard, en mai 1271.

du notaire Guillaume Alifi, pour traiter avec le prince. Celui-ci devait déterminer sa femme, la princesse Anne ou Agnès, et les barons d'Achaïe, à prêter le serment de vassalité au roi de Naples. L'accord fut ratifié par Charles, le 17 juin de cette même année (1).

Le prince Guillaume se rencontra encore une fois avec son souverain à l'occasion de la bataille de Tagliacozzo, pour laquelle il avait été invité à prêter son secours. Avant de quitter la Morée pour se rendre en Italie, Villehardouin conclut avec les Byzantins de Mistra une trêve d'un an. A la bataille du 23 août 1268 contre Conradin, les chevaliers de Morée, parmi lesquels se signala (sans parler du prince) le baron de Karytaine Geoffroy de Bruyères, montrèrent une bravoure remarquable et, si nous devons en croire la *Chronique de Morée*, Guillaume, par son expérience militaire, contribua à la victoire de son souverain (2).

Après la bataille de Tagliacozzo, Charles d'Anjou et Guillaume de Villehardouin se retirèrent à Naples. Guillaume ne quitta son souverain que vers le mois de mars ou d'avril de l'année suivante (3), quand il fut rappelé dans son pays menacé par les Byzantins. Il est très probable que pendant le séjour du prince à la cour de Naples, il fut pour la première fois question d'un projet de mariage entre le fils de Charles, Philippe, et la fille de Villehardouin, Isabelle, mariage que la *Chronique de Morée* présente comme un fait antérieur à la bataille de Tagliacozzo. Il est en tout cas certain que la défense des possessions moréotes du royaume préoccupa sérieusement Charles d'Anjou et son vassal, car, quelques mois après le départ de ce dernier, le 15 septembre 1269, une ambassade du roi de Naples, dont faisait partie le baron d'Arcadie Érar d'Aunoy, fut envoyée à Venise pour traiter avec le doge Lorenzo Tiepolo (4) et conclure une

(1) C. Minieri Riccio, *La genealogia di Carlo I d'Angiò* (Naples, 1867) p. 206-207. Del Giudice, *op. cit.*, II, p. 34. Cf. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 291. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 23.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, vers 6963 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 487, p. 190. *Libro de los Fechos*, § 401-406, p. 88-90. Villani, apud Muratori, XIII, col. 249. Fr. Cerone, *ibid.*, p. 27.

(3) Fr. Cerone, *ibid.*, p. 36.

(4) D'après Sanudo, apud Muratori, XXII, col. 567, ce doge « teneva in feudo dal despota della Morea certi terreni nella Morea ». Cf. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 40.

alliance contre l'Empire byzantin (1). En outre, le voyage du prince eut pour effet de resserrer les liens existant entre le souverain et son vassal ; dans une lettre du 27 janvier 1269, dont nous parlerons plus bas, Charles s'exprime à ce propos de la façon suivante : « Nos intérêts, dit-il, et ceux de l'illustre prince d'Achaïe, sont liés de telle manière qu'ils ne peuvent pas et ne doivent pas pour un certain temps se séparer (2). »

Les Archives angevines de Naples (3) nous fournissent des renseignements très précieux pour l'histoire de la guerre du Péloponnèse, qui nous montrent d'une manière directe les mesures prises par Charles d'Anjou à l'égard de ses possessions moréotes. Il va sans dire que nous ne parlerons pas ici de la politique orientale du roi de Naples ; nous nous bornerons à rappeler quelques faits relatifs à la principauté d'Achaïe et à la guerre entre Grecs et Francs en Morée.

Un chroniqueur italien, Ptolémée de Lucca (Ptolemaeus Lucensis), dit que, dès 1269, Charles d'Anjou envoya d'Apulie en Grèce une armée contre Michel Paléologue qui, d'après ce même chroniqueur, avait usurpé l'Empire latin de Constantinople (4). Il ne faut pas, évidemment, prendre à la lettre ce témoignage ; en tout cas, dès cette époque, Charles commença à montrer un vif intérêt pour les affaires de la principauté et pour la guerre contre les Grecs de Mistra. Le 27 janvier 1269, le roi de Naples ordonna au gouverneur de Corfou, Guarnieri Alemanno, d'obéir au prince de Morée et d'exécuter ses ordres (5). Il y a là un témoignage incontestable de la grande influence que Villehardouin exerçait sur son souverain. Déjà, dès 1268, Charles d'Anjou, pour faciliter les opérations militaires contre les troupes de Michel VIII, avait envoyé en Morée des gouverneurs de confiance, portant le titre de bailes. Ce fut très probablement Galeran d'Ivry qui, le premier, fut chargé du

(1) Del Giudice, *Codice Diplomatico*, I, p. 300-301. Buchon, *Nouvelles recherches*, I, p. 226. *Codex Parisinus ital.*, 337, fol. 120^{vo} : « In questo anno medesimo il papa, re Carlo de Puia, il re de Franza mandò ambassatori a Venetia e fece far pace et liga per anni 15. » Cf. Rodd, *op. cit.*, I, p. 249.

(2) Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 31.

(3) Sur ces archives, voir le travail principal de P. Durrieu, *Les Archives angevines de Naples* (Paris, 1886), 2 volumes.

(4) Ptolemaei Lucensis, *Historia ecclesiastica*, apud Muratori, t. XI, col. 1162.

(5) Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 31.

gouvernement de la principauté (1). Son successeur, Philippe de Lagonessa, prit possession de ses fonctions cette même année (2).

En même temps des mesures encore plus directes et plus efficaces furent prises par la Cour de Naples. Comme par suite de la guerre l'agriculture était tout à fait négligée en Morée et que les ressources du pays étaient, par conséquent, loin de suffire aux besoins de la population et de l'armée, il parut absolument nécessaire d'importer des vivres d'Apulie. Des sommes considérables d'argent furent aussi mises à la disposition du prince. Le 12 février 1269, le roi ordonna de verser à Guillaume mille deux cents onces d'or (3). Le 7 juin de cette même année, il ordonna aux gouverneurs de la Terra di Lavoro de permettre l'exportation de quatre chevaux, de deux cents truies et d'autant de salmes d'orge pour les besoins de la principauté (4). Le 18 juillet, à la demande d'Érard d'Aunoy, on autorisa l'exportation de mille six cents salmes de blé et de cinq cents salmes d'orge (5). L'année suivante, les rapports entre la principauté et le royaume de Naples devinrent encore plus étroits. Le 21 janvier 1270, Charles d'Anjou donna à Villehardouin l'autorisation d'exporter deux mille salmes de blé (6). Peu de temps après, une nouvelle et importante exportation de céréales et d'huile fut autorisée (7). En général, le roi de Naples « n'a », comme dit le savant italien G. Carabellese, qui a bien connu et étudié les Archives angevines, « jamais cessé d'envoyer en Achaïe et en Morée de grandes quantités de froment et de vivres (8) ».

Des expéditions navales et militaires furent aussi entreprises

(1) La *Chronique de Morée* (*Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, v. 6536) dit que le commandant des troupes auxiliaires envoyées de Naples était Galeran d'Ivry. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 292, a remarqué que d'Ivry ne fut nommé baile de la principauté que beaucoup plus tard, après la mort de Guillaume. Il semble pourtant que Hopf se soit trompé, car dans un document angevin publié en partie par Cerone, *ibid.*, p. 24, il est dit que Galeran était « olim capitaneus Principatus Achaye, qui precessit Philipppo de Gonessa ».

(2) Buchon, *Nouvelles recherches*, II, p. 327-328. Buchon dit que ce document date du 11 février 1270. Mais d'après Cerone, *ibid.*, p. 24, il daterait plutôt de 1268.

(3) Fr. Cerone, *ibid.*, p. 33-34.

(4) *Ibid.*, p. 35.

(5) *Ibid.*, p. 44.

(6) Buchon, *Nouvelles recherches*, I, p. 221. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 47.

(7) Carabellese, *op. cit.*, p. 10.

(8) *Ibid.*, p. 32.

pendant tout le règne de Charles. Une très grande expédition fut préparée en 1270, sous le commandement de l'amiral Philippe de Toucy ; mais des circonstances difficiles obligèrent le roi de Naples à l'ajourner pour un temps indéterminé (1). Au mois de mars de cette même année, Philippe de Santa Croce (de Sancta Cruce), à Bari, reçut l'ordre de préparer une flottille de vingt-cinq galères, qui devait aller en Morée porter des secours au prince (2). Cette flottille était prête à quitter le port au commencement du mois de mai sous le commandement d'Ancelin de Toucy (3). Le 6 avril, une autre flottille fit voile sous les ordres de Hugo de Conches ; ce même jour partit pour l'Achaïe le prince Guillaume lui-même, qui était venu de nouveau à Naples solliciter des secours de son souverain et régler personnellement les dernières conventions relatives au mariage de sa fille avec Philippe d'Anjou (4). Le 11 mai, Philippe de Santa Croce fut chargé de préparer une nouvelle expédition qui devait gagner la Morée sous le commandement de Jean de Chauderon, envoyé du prince à la cour de Naples (5). Vers la même époque, l'amiral de la flotte angevine en Romanie, Jean de Conches, reçut l'ordre de se rendre en Albanie (Sclavonie) et ensuite en Morée pour secourir le prince Guillaume contre les Grecs de Mistra devenus de plus en plus dangereux (6). Il est aussi à noter que des troupes mercenaires de Sarrasins furent envoyées en Morée sous les ordres d'un certain Abraham (7).

Le mariage du jeune prince Philippe d'Anjou avec Isabelle de Villehardouin, célébré avec magnificence à Trani le 28 mai 1271 (8), rapprocha davantage encore la cour royale de Naples de celle d'Andravida. A partir de ce moment, l'intérêt de Charles d'Anjou pour ses possessions de Morée devint plus vif et le désir de débarrasser la principauté d'un ennemi aussi incommode que les Byzantins lui

(1) *Ibid.*, p. 11-12.

(2) *Ibid.*, p. 14. Cerone, *ibid.*, p. 51 où l'on trouvera le texte de l'ordre de Charles.

(3) Carabellese, *op. cit.*, p. 17.

(4) Cerone, *ibid.*, p. 52.

(5) Del Giudice, *Diplomi di Carlo I d'Angiò riguardanti cose maritime* (Naples, 1871), p. 7-8. Buchon, *Nouvelles recherches*, I, p. 224. Sur le voyage de Jean de Chauderon, cf. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 48-50.

(6) Carabellese, *op. cit.*, p. 14.

(7) Cerone, *ibid.*, p. 201, note 2.

(8) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 291. Pour les détails voir Cerone, *ibid.*, p. 54-58 et p. 193-200.

suggéra l'idée de nommer à la place du baile des personnages d'un mérite particulier.

Il semble que Philippe de Toucy resta en Morée toute l'année 1271 (1). Le roi donnait souvent des ordres relatifs à l'approvisionnement des troupes parties en Achaïe sous le commandement de Toucy (2).

Nous ne savons pas exactement à quelle époque le successeur de Toucy, Philippe de Lagonessa, fut révoqué. En 1272, un nouveau baile, Dreux de Beaumont (Drogone di Belmonte), plus tard maréchal du royaume, fut envoyé à la tête des secours en Achaïe (3). Il fut remplacé en 1273 par Guillaume de Barres (4). Le nouveau baile sollicita et obtint du sebastocrator de Thessalie un prêt de cinq cents cinquante lires de gros vénitiens, destinés aux dépenses de la guerre contre les Grecs. L'acte en fut rédigé à Thèbes, le 2 octobre 1273 (5). Le 13 mai de cette année, Charles ordonna à Nicolas de Galiano de préparer trois bateaux pour transporter des chevaux nécessaires aux troupes moréotes (6). Le 24 février de l'année suivante, le « protontino » de Tarente reçut l'ordre de se rendre à la tête de deux cents marins et de seize pilotes à Brindes, où il devait rejoindre les navires prêts à partir pour Clarentza (7). Le 4 avril 1274, le baile Guillaume de Barres fut rappelé et chargé d'une autre mission. A sa place fut nommé vicaire du roi et capitaine général des troupes royales, Guillaume de Villehardouin lui-même. Par le même décret fut nommé maréchal d'Achaïe, Raynald de Fayella (8).

Il semble pourtant que ces excellentes relations entre le souverain et le vassal ne tardèrent pas à se brouiller. Vers la fin de l'année 1275, le prince Guillaume et sa femme Anne furent invités à envoyer en Provence une ambassade solennelle pour traiter avec Charles

(1) Carabellese, *ibid.*, p. 18.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 26-27. Cerone, *ibid.*, p. 207. Dreux de Beaumont avait épousé, en 1269, Eve, fille d'Anseau de Cayeux, chambellan de Romanie, et reçu en dot des domaines en Morée. Il faut noter à ce propos que Charles d'Anjou nommait à la place des bailes des personnages ayant des relations avec des familles de la péninsule et en général des officiers qui s'intéressaient personnellement aux affaires de Morée.

(4) Carabellese, *op. cit.*, p. 27 et 29, note 1.

(5) Cerone, *op. cit.*, 41, p. 217.

(6) *Ibid.*, p. 224.

(7) C. Minieri Riccio, *Il regno di Carlo I d'Angiò*, *Archivio Storico Italiano*, 3^e série, t. XXIII, p. 49.

(8) *Ibid.*, p. 52. Cf. Carabellese, *ibid.*, p. 24.

d'Anjou des différends qui existaient entre la Cour royale et la maison princière d'Achaïe (1). Nous ne pouvons malheureusement pas dire quelles étaient les difficultés en question. Il est en tout cas probable qu'un accommodement fut ménagé. En effet, vers la fin de l'année suivante, Villehardouin, qui se trouvait, à ce qu'il semble, dans une situation difficile, envoya à Naples l'amiral Guillaumin Guercio très probablement pour demander des secours. Charles répondit, le 13 octobre 1276, par un messenger spécial, porteur de lettres importantes qui, à notre connaissance, n'ont pas été jusqu'ici retrouvées ni publiées, et exhorta le prince à résister contre l'ennemi (2).

Il résulte de tous ces détails, parfois fastidieux, que Charles d'Anjou montra à l'égard de Guillaume de Villehardouin et de ses possessions moréotes un vif intérêt. Il en résulte aussi que des opérations militaires furent entreprises contre les Grecs. Des troupes plus ou moins nombreuses, des navires et des vivres furent mis à la disposition du prince. De même des personnages éminents de la cour de Naples, comme Philippe de Toucy, furent chargés du commandement de ces troupes et cela nous montre très nettement l'importance que prirent entre les années 1268 et 1278 les opérations contre les armées de Michel Paléologue. On peut donc se demander, non sans raison, quels sont les détails de cette guerre dont nous ne connaissons jusqu'ici que les préparatifs. Malheureusement, les renseignements que nous possédons à ce sujet sont d'une pauvreté extrême. La *Chronique de Morée* qui, seule, pourrait nous renseigner, est, comme nous allons le voir, loin de satisfaire notre curiosité.

Dès l'année 1270, un des neveux de Michel Paléologue, très probablement Alexis Philanthropénos (3), à la tête d'une armée composée de mercenaires turcs, coumans (4) et grecs de l'Asie Mineure, se trouvait en Morée et de toute manière il dévastait le pays et ruinait les sujets du prince. Les forces dont disposait ce dernier, après

(1) Cerone, *op. cit.*, 41, p. 252 « ... super controversia, quae vertebatur inter nostram curiam et eosdem... »

(2) Carabellese, *op. cit.*, p. 30. Sur Guercio, voir Minieri Riccio, *op. cit.*, *Archivio Stor. Ital.*, 4^e série, t. V (1880), p. 184.

(3) *Libro de los Fechos*, § 415, p. 91, Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 6487. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 292.

(4) Vers la même époque, nous rencontrons des mercenaires coumans en Thessalie. Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 200.

son retour de Naples en 1269, étaient insuffisantes pour mettre un obstacle à l'impétuosité du gouverneur de Mistra. Par suite, des secours furent demandés à Naples. Au commencement de l'année 1272, arriva à Clarentza le baile Dreux de Beaumont à la tête de troupes angevines (1). Il prit personnellement le commandement de l'armée franque et, accompagné de Guillaume, se rendit à Nikli où il établit la base de ses opérations. Peu après, Geoffroy de Bruyères, seigneur de Karytaine, et le seigneur d'Akova, Gautier II de Rozières, vinrent rejoindre l'armée principale dans la plaine de Karytaine. Après délibération entre les principaux barons, on décida d'attendre l'ennemi à Nikli (2). Ceci décidé, l'armée franque fut divisée en détachements ; elle entra dans la contrée de Gardalévos et de Tsakonie et pilla le pays, jusqu'à la ville même de Monemvasie (3). Mais le gouverneur de Mistra évita de faire front aux Francs, parce qu'il avait reçu du basileus l'interdiction formelle de s'exposer au péril en engageant avec le prince une bataille dans la plaine (4). Villehardouin, d'autre part, n'a pas voulu entreprendre d'attaque directe contre les places fortes des Byzantins, parce que le pays entre Nikli et Lacédémone était couvert d'épaisses forêts et protégé par des places naturellement fortes. Il se contenta donc de piller la contrée avec succès et se retira à Nikli ; plus tard, il partit avec de Beaumont pour Clarentza, après avoir confié la défense des frontières gréco-franques à un détachement sous les ordres de Jean de Nivelet, ancien seigneur de la baronnie de Guéraki occupée par les Byzantins en 1262 (4).

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 6657.

(2) *Ibid.*, v. 6651 et suiv. *Livre de la Conquête*, § 465, p. 180.

(3) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 6661 et suiv.

(4) La partie de la *Chronique de Morée* qui se rapporte aux événements que nous venons d'exposer très brièvement, est une des parties les plus altérées et les plus incompréhensibles de ce texte. Tout d'abord le récit est très pauvre et insuffisant. L'ordre chronologique des événements est aussi troublé. D'après la *Chronique*, le pillage de Gardalévos et de Tsakonie eut lieu après le premier voyage du prince en Italie et avant la bataille de Tagliacozzo. Nous avons montré plus haut que les détails donnés par la *Chronique*, en ce qui concerne les voyages de Villehardouin en Italie, ne sont pas toujours exacts. Il paraît, par conséquent, plausible, que les événements dont nous parlons durent se passer après le mariage de Philippe avec Isabelle et la nomination de Dreux de Beaumont comme baile d'Achaïe (1272). Il est aussi à noter que cette même *Chronique* dit que les Grecs, profitant de l'absence du prince en Italie lors de la bataille de Tagliacozzo, déclarèrent la guerre aux Francs et que, lorsque Guillaume gagna la Morée, il trouva le seigneur de Karytaine qui guerroyait vaillamment contre les troupes de Mistra. Nous rappelons que Geoffroy de

Il convient de dire quelques mots sur les péripéties de quelques Grecs de Morée qui, faits prisonniers pendant la guerre en question, furent, dès le commencement de l'année 1273, transportés en Italie (1). Cette tragique histoire a été pour la première fois racontée par le savant italien Fr. Cerone, qui a très bien connu les Archives de Naples et nous a laissé un travail fort important sur les relations de Charles d'Anjou avec la principauté d'Achaïe, travail auquel nous avons déjà à plusieurs reprises renvoyé. Nous préférons donner ici en traduction le passage du vivant récit de l'historien italien. « Le 28 février 1274, dit-il, Charles ordonnait au châtelain de Trani de livrer tous les prisonniers au chevalier Geoffroy Du Bois Guillaume lequel devait les conduire, avec une escorte sûre, au château de Canosa ; il lui recommandait vivement de les empêcher de parler à quiconque. Et comme, au milieu de tant et de si graves soucis, son âme vindicative et irascible ne cessait jamais de se révolter contre ceux qu'il considérait comme ses ennemis, il ne se contenta pas non plus de ce transfert des prisonniers ; il craignait toujours qu'ils ne lui échappassent ; aussi, pour calmer ses appréhensions, il ordonna au gouvernement de Pouille de faire fabriquer des chaînes pour tenir continuellement attachés ces infortunés, des cadenas et d'autres serrures pour la prison souterraine du château, d'après les instructions que le châtelain lui-même lui avait données. La misère infinie des otages albanais, enfermés dans les prisons du château d'Aversa et à moitié nus, nu-pieds, affamés, implorant la mort comme une délivrance, était chose coutumière au régime pénitentiaire de l'époque ; et les prisonniers de Canosa étaient traités de la même manière. Pourtant, malgré une stricte vigilance, ils réussirent à faire parvenir au souverain une supplique. Ils implorèrent la grâce d'envoyer dans leur pays un des leurs, chargé de

Bruyères prit aussi part à la guerre contre Conradin, mais sa présence en Morée peut être expliquée par le fait qu'il aurait quitté Naples avant son souverain. Sur les détails de cette guerre nous ne savons rien, car la narration de la Chronique s'arrête brusquement. Buchon, *Recherches et Matériaux*, I, p. 196, remarque ceci : «... par une lacune du manuscrit, elle [la Chronique] ne fait aucune mention des événements de cette guerre. » L'hypothèse de Buchon est très intelligente, mais elle ne nous paraît pas tout à fait persuasive. Pour nous la chose s'explique par le trouble qui caractérise en général le récit de ces événements. Il est aussi à noter que le *Libro de los Fechos* ne parle que de la campagne entreprise par le prince avec Dreux de Beaumont en 1272.

(1) Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 228.

rassembler parmi leurs parents l'argent nécessaire à leurs besoins les plus urgents. Charles consentit et, le 9 juin 1274, ordonna au châtelain de Canosa d'introduire la personne désignée auprès de ces prisonniers pour recueillir les informations nécessaires, en l'avertissant que, dans les lettres, rien d'autre ne devait être contenu que la demande d'argent. Il semble que ces infortunés trouvèrent le moyen de fléchir l'âme du roi à leur égard, puisque ce dernier, le 26 juin 1274, écrivit audit châtelain, qui était le chevalier Jean de Burlace le jeune, qu'il lui avait été humblement exposé que les captifs grecs se mouraient d'une manière si inhumaine dans la prison âpre et horrible, qu'ils se consumeraient dans la sombre agonie des prisons, si l'on ne venait en aide à leur misère « avec un remède d'une piété bénigne ». Dans ce but il envoya à Canosa le chevalier Du Bois Guillaume pour fixer, de concert avec lui, un régime de surveillance plus « sain, soigné, convenable et modéré » et qui évitât en même temps un malheur, à savoir une évasion.

Il est évident qu'une voix plus qu'impérieuse était intervenue en leur faveur, en rendant moins âpres les sentiments du féroce monarque angevin. Nous en avons une preuve incontestable quand nous lisons que, envoyés par l'empereur en titre de Constantinople, Blanco, son valet, et Nicolas d'Otrante furent autorisés à faire appeler les incarcérés et à s'entretenir avec eux, en présence du maître Milone de Meldis (Milon de Meaux), religieux et familier du roi » (1).

La lutte gréco-franque de Morée s'apaisa un peu pendant toute la période des pourparlers entre Michel Paléologue et le pape Grégoire X concernant l'union des Églises et le concile de Lyon (2). L'empereur de Byzance, fort inquiet de la politique orientale de Charles d'Anjou, s'efforçait, par des combinaisons très adroites, d'anéantir les efforts de ce dernier pour la restauration de l'Empire latin de Constantinople. Les pourparlers qu'il engagea avec la papauté en vue de l'union des Églises avaient pour but de disposer favorablement, envers l'Empire grec, la cour pontificale de Rome,

(1) Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 229-230.

(2) Sur le concile de Lyon, voir Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio*, XXIV, col. 33 et suiv. W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz* (Berlin, 1903), p. 520 et suiv. J. Dräseke, *Der Kircheneinigungsversuch des Kaisers Michael VIII Paläologos*, *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 34 (1891), p. 330 et suiv.

déjà assez préoccupée de l'influence grandissante du roi de Naples (1). Suivit le grand concile de Lyon (1274) et l'union plus ou moins apparente des Églises. Charles d'Anjou accueillit, évidemment avec beaucoup de réserves, cette nouvelle tendance de la politique des papes, jadis défenseurs fervents de la restauration de l'Empire latin d'Orient (2). Il céda pourtant à la volonté du pontife, qui, par sa lettre du 7 novembre 1273, l'avait prié de permettre aux délégués byzantins de débarquer à Bari (3). Le 7 janvier de l'année suivante, Charles ordonna au gouverneur de Brindes de laisser libre accès au navire qui devait porter les représentants du basileus (4). Grégoire X procéda à de pareilles démarches auprès de l'empereur de Constantinople, Philippe et du prince d'Achaïe, Guillaume de Villehardouin (5).

Après le concile de Lyon, le pape, par sa lettre du 28 juillet, promettait à Michel Paléologue qu'il se chargerait de réconcilier l'empereur grec avec le roi de Naples et l'empereur titulaire de Constantinople (6). Mais cette tentative ne tarda pas à échouer, non seulement à cause de l'intransigeance des deux princes occidentaux, mais encore à cause des troubles intérieurs qui suivirent à Byzance le concile de Lyon (7).

Le 1^{er} mai 1278, Guillaume de Villehardouin, mort à Kalamata (son fief patrimonial où il était né), disparut de la scène de l'histoire de la Grèce franque. Avec sa mort commence pour la principauté de Morée une période de décadence (8). Villehardouin était un homme très capable, d'une énergie remarquable, un chevalier brave. Par son gouvernement sage et modéré, il était parvenu à gagner la confiance non seulement de ses vassaux francs, mais encore de la population indigène qui devait, plus tard, souffrir de la cruauté de ses successeurs. La mort de Villehardouin ne fut pas le seul malheur

(1) A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 284.

(2) Del Giudice, *La famiglia di Re Manfredi*, *Archivio Storico per le Province Napoletane*, 5 (1880), p. 285-286.

(3) Grégoire X, *Régistres* (éd. J. Guiraud), p. 75. Cf. p. 124.

(4) C. Minieri Riccio, *Archivio Stor. Italiano*, 3^e série, t. XXIII, p. 35-36. Cf. Del Giudice, *ibid.*, p. 285.

(5) L. Wadding, *Annales Minorum*, II, p. 374 (année 1273).

(6) Grégoire X, *Régistres*, p. 208.

(7) A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 363 et suiv.

(8) J. Longnon, *Les Français d'outre-mer au Moyen âge* (Paris, 1929), p. 210-211 et p. 253 et suiv.

de la principauté ; le plus grand malheur fut qu'il mourut sans laisser d'héritiers mâles.

D'après le traité de Viterbe et les conventions particulières entre Villehardouin et le roi de Naples, la possession de la principauté d'Achaïe devait passer directement à Philippe d'Anjou. Mais celui-ci étant mort une année (entre janvier et mars 1277) (1) avant son beau-père, Charles d'Anjou devint possesseur immédiat de la principauté et, dès le mois d'octobre 1278, ajouta à ses nombreux titres celui de prince d'Achaïe (2).

Charles d'Anjou gouverna ses possessions moréotes au moyen de bailes, envoyés spécialement de Naples en Morée. Le lendemain de la mort de Guillaume, le 2 mai, le roi envoya en Achaïe des troupes auxiliaires sous les ordres de Gilles de Saint-Lie ; le jour suivant, il ordonna à ce dernier d'obéir au prince dont il ignorait la mort (3). Il semble que ce fut Jean de Chauderon qui se chargea provisoirement du gouvernement de la principauté. Le 15 mai furent envoyées de Naples de nouvelles troupes, sous les ordres d'Eustache d'Hardicourt (4). Quelques mois plus tard le roi Charles envoya en Morée Galeran d'Ivry, investi de la dignité de baile et de vicaire général d'Achaïe. A la place de celui-ci, rappelé en 1280, fut envoyé Philippe de Lagonessa, maréchal du royaume. Son successeur, Guy de Tremblay ou de Trémouille, conserva le gouvernement de la principauté de 1282 à 1285 (5). Il fut remplacé, à cette date, par le duc d'Athènes, Guillaume de la Roche. A celui-ci succéda, en 1287, Nicolas de Saint-Omer, qui conserva le titre de baile jusqu'à l'an 1289. Après lui, Guy de Charpigny gouverna la principauté pendant quelques mois (6). Il est évident que cette manière de gouverner le pays, par des bailes fréquemment déplacés et remplacés, n'était point avantageuse aux intérêts de la principauté. Non seulement

(1) Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 247.

(2) Durrieu, *Les Archives angevines de Naples*, I, p. 190-191.

(3) Cerone, *op. cit.*, *Arch. Stor. per le Prov. Napoletane*, 42 (1917), p. 61 et 67.

(4) Cerone, *op. cit.*, 42, p. 60.

(5) Il est à noter que le roi de Naples, par décision du 30 octobre 1282, nomma baile de Morée Narjon de Toucy ; mais cet ordre fut annulé le 3 du mois suivant. Le même jour Guy de Tremblay fut nommé à cette place. Minieri Riccio, *Memorie della guerra di Sicilia*, *Arch. Stor. per le Prov. Napoletane*, 1 (1876), p. 95-96.

(6) On trouvera une liste des bailes de Morée dans les précieuses notices généalogiques dressées par Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 471.

les Grecs et les autres ennemis durent profiter de l'anarchie intérieure pour étendre leur pouvoir au détriment de l'État franc, mais les barons mêmes perdirent l'ancienne ardeur qui souvent avait sauvé le pays du péril étranger.

Nous ne pouvons, évidemment, pas suivre le développement de la situation intérieure de la principauté de Morée. Nous nous bornons à exposer le peu que nous savons sur les relations des Francs et des Grecs de Mistra. Nous avons dès l'abord indiqué que nos renseignements sont loin d'être satisfaisants. Les sources sont d'une pauvreté extrême. La Chronique qui, malgré ses nombreux défauts, ne manque pas tout à fait d'intérêt, ne nous donne la moindre indication. En effet elle s'attache d'habitude aux exploits d'un personnage éminent. Or, comme les bailes de Morée, à cause de leur trop bref séjour, n'étaient pas gens à attirer la sympathie et l'admiration d'un chroniqueur populaire, la Chronique a omis entièrement de parler de cette période de la lutte gréco-franque. Nous sommes, par conséquent, réduits aux renseignements, assez médiocres d'ailleurs, puisés aux Archives de Naples.

Galeran d'Ivry, le premier baile après la mort de Guillaume de Villehardouin, se trouva obligé de continuer la guerre contre les gouverneurs de Mistra. Nous ne savons malheureusement pas les détails de cette nouvelle phase de la guerre de Morée. Il semble pourtant que les troupes franques souffrirent beaucoup pendant cette période. Une bataille, engagée en Arcadie, sous le commandement de Gautier de Sumoroso (1), fut désastreuse pour les Francs. Sumoroso fut tué et le seigneur d'Arcadie Érard d'Aunoy emmené en captivité (2).

(1) Gautier de Sumoroso ou de Sumeroso est connu comme « justicier de la Terre d'Otrante ». Fr. Cerone, *op. cit.*, 41, p. 30, 32, 33.

(2) *Historiae Sabae Malaspiniae Continuatio*, apud R. Gregorio, *Bibliotheca Scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere* (Panorme, 1792), II, p. 336 : « Iuvat [Charles d'Anjou] interim principem Achaiae et Athenarum ducem, cum quibus contra Graecos inerat foedus eorumque multorum militum frequenti destinatione defendit... ; Festinat ergo illuc frequenter capitaneus novus et gentem in oppositum Palaeologi ; sed militia Palaeologi multipliciter huc usque praevaluit, tum quia multitudinis nomen, quia cum animositas Gallorum sit audax... et invadit prompte Graecos et duces eorum... Dominus Gualterius de Sumoroso per Graecos interemptus in conflictu extitit et gens tota periit, Gominusque doffridus de Polosi... missus contra Graecos numquam rediit, quoniam cum comitiva sua Graecorum numerositate devictus extitit et detentus. Quamplures etiam

La guerre continua de la même manière sous le gouvernement de Philippe de Lagonessa. En Italie Charles s'efforçait toujours de trouver des alliés disposés à l'aider à restaurer l'Empire latin. Le 3 juillet 1281, un nouveau traité fut conclu entre Venise et le roi de Naples, relativement aux préparatifs de la croisade contre Michel Paléologue (1). Le résultat en fut très médiocre. L'expédition si souvent méditée ne fut jamais réalisée.

Pendant toute l'année 1283, Charles s'occupa à maintes reprises des affaires de Morée. Au mois de mai de cette année, des instructions furent données au baile Guy de Trémouille, relatives à l'organisation de la garnison locale de Morée. Le souverain lui ordonna d'éviter de se servir de troupes indigènes, composées de gens provenant des fiefs moréotes et habitant la principauté. Il lui donna ensuite l'autorisation de frapper, comme auparavant, des monnaies à l'atelier de Clarentza pour payer les mercenaires, choisis de préférence parmi les Turcs ou les Bulgares. Ce même document nous apprend que très souvent les mercenaires de l'armée franque passaient à l'armée des Grecs (2). Tout cela nous montre d'une manière très significative la décadence de l'ancienne aristocratie féodale de l'époque des Villehardouins.

Vers le mois de décembre de ladite année, le roi Charles ordonna l'échange des prisonniers. Des personnages très importants furent à cette occasion mis en liberté, parmi lesquels Guillaume de Vaux, Henri de Bourgogne et Geoffroy de Battaglia (3).

Dans un document du 22 décembre de la même année, nous trouvons une indication relativement à une expédition navale en Morée (4).

De ce même mois date une lettre de Charles d'Anjou, adressée au despote d'Épire Nicéphore I^{er} (1271-1296) qui aurait, semble-t-il, demandé son aide contre les Grecs. De cette lettre n'existe malheureusement plus que le court résumé des Archives de Naples. Charles répond au despote d'Épire qu'il a écrit au baile de Morée, Guy de

virī famosi apud Volchiam et alias Arcadiae et Romaniae partes cum militia destinati causa belli cum Graecis corruerunt ». Cf. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 316-317.

(1) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 289.

(2) C. Minieri Riccio, *Il regno di Carlo I d'Angiò*, *Archivio Stor. Italiano*, 4^e série, t. V (1880), p. 182-183.

(3) *Ibid.*, p. 361.

(4) *Ibid.*, p. 364.

Tremblay et au duc d'Athènes, de lui envoyer les secours demandés (1).

Le 11 décembre 1282, Michel VIII Paléologue mourut, en laissant comme héritier au trône de Byzance son fils Andronic. Deux années plus tard, le 7 janvier 1285, mourait à Naples son grand adversaire, Charles d'Anjou. Son successeur Charles II, aussi bien que le nouveau souverain de l'Empire grec, ne suivirent pas la politique de leurs pères. Charles II continua à gouverner ses possessions moréotes au moyen de bailes jusqu'à l'an 1289.

Pour la période qui s'étend entre la mort de Charles I^{er} et 1289, nous n'avons pas la moindre indication sur les relations gréco-franques en Morée. Au contraire, nous sommes mieux renseignés en ce qui concerne les rapports entre la cour de Byzance et celle de Naples. En 1288, des pourparlers furent engagés relativement à un mariage projeté entre Michel, fils d'Andronic, plus tard Michel IX, et Catherine de Courtenay, fille du prétendant à l'Empire de Constantinople, Philippe. Par une lettre à Robert, baile du royaume de Sicile, le pape Nicolas IV faisait savoir, le 3 juin 1288, à la cour de Naples, l'intention d'Andronic de marier son fils à l'héritière de l'Empire latin (2). Au mois de septembre de l'année suivante les pourparlers continuaient encore. Plus tard, en 1291, des ambassadeurs furent de nouveau envoyés pour traiter de ce mariage. Un ambassadeur de Charles II se rendit aussi à Constantinople, mais toutes ces négociations échouèrent à la fin et le prince Michel épousa une princesse arménienne, Xéné-Maria (3).

* *

L'anarchie féodale qui suivit la mort de Guillaume de Villehar-

(1) *Ibid.*, p. 361 : « Magnifico domino Nichiforo Comneno dispoto littere responsales de succursu petito contra Paleologum scismaticum et scribitur nobili Duci Athenarum et domino Guidoni de Tremulay balio et vicario generali in principatu Achaye quod ei succurant quia non multitudine gentium constat victoria, sed in experta bone militie probitate. » Puisque nous parlons ici des relations entre Charles I^{er} d'Anjou et Nicéphore d'Épire, nous devons ajouter que vers l'année 1281 une alliance fut conclue entre ces deux seigneurs. Après la conclusion de cet accord, Charles ordonna à Lagonessa, par une lettre du 30 septembre 1281, de mettre en liberté le fils du despote, Michel, qui était otage à Clarentza. Del Giudice, *La famiglia di Re Manfredi*, p. 295-296. Cf. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 529, où il est dit par erreur que Michel était otage à Naples.

(2) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXIII (Barri-Ducis, 1871), p. 34.

(3) Sur toutes ces négociations voir l'intéressante étude de M. G. I. Brătianu, *Notes sur le projet de mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue*

douin ne s'apaisa qu'en 1289. Le 16 septembre de cette année (1), Florent de Hainaut, seigneur de Braine-le-Comte et de Hall, épousa Isabelle de Villehardouin et fut investi du pouvoir de prince d'Achaïe, avec le consentement du roi de Naples Charles II. Florent, désireux de gouverner en personne ses possessions, se rendit en Morée tout de suite après la célébration de son mariage, et s'occupa de l'organisation intérieure du pays. Du premier coup d'œil il constata que la situation de la principauté était lamentable ; l'agriculture était abandonnée, les produits du pays ne suffisaient pas à nourrir la population ; aussi les divers gouverneurs, soucieux surtout de la défense du pays, se contentaient de demander des vivres en Apulie. Généralement les occupations de la paix étaient inconnues, toute la péninsule était transformée en champ de bataille et la population fatiguée et exténuée par les hostilités continuelles.

Florent de Hainaut était un homme très capable et assez résolu pour donner à la situation la seule solution possible et efficace : obtenir une paix de longue durée avec les Byzantins (2). En effet, dès les premiers mois de son établissement en Morée, il s'adressa au gouverneur de Mistra, en lui proposant la conclusion d'un traité de paix (3). Comme le pouvoir de ce dernier était limité et la durée de son gouvernement annuelle, la question fut traitée directement avec le basileus. La proposition de Florent ne rencontra pas de difficultés sérieuses. Andronic II Paléologue, pour le moment en mau-

et Catherine de Courtenay, *Revue historique du Sud-Est européen*, t. I^{er} (1924), p. 59-63. Sur un projet de mariage entre Michel IX et Yolande, sœur de Frédéric II de Sicile, et un autre projet de mariage entre un des fils d'Andronic de second lit (1311) et la fille de Catherine de Courtenay et de Charles de Valois, v. C. Marinescu, *Tentatives de mariage de deux fils d'Andronic II Paléologue avec des princesses latines*, *ibid.*, p. 139-143.

C'est ici qu'il faut noter que Charles II, par une lettre du 1^{er} juin 1291, chargea le prince Florent et un certain *Petrus de Insula* (Pierre de l'Isle) de traiter d'un projet de mariage entre Philippe II de Tarente et la fille d'un despote grec. L'éditeur de cette lettre, Minieri Riccio (*Saggio di Codice diplomatico. Supplemento I*, p. 56-57), dit qu'il s'agit d'un projet de mariage avec la fille du despote d'Achaïe (despoto di Acaia). Le savant italien se trompe. Il s'agit des négociations pour un mariage entre Philippe et une fille du despote d'Épire Nicéphore, comme il résulte d'ailleurs d'un autre document du 25 juin 1293 que Minieri, lui-même, a publié (*ibid.*, p. 65). Le mariage de Philippe II de Tarente avec la fille du despote Nicéphore Thamar-Angela fut, en effet, célébré le 1^{er} septembre 1294 (Cf. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 470).

(1) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 333. Du même, *Chroniques gréco-romanes*, p. 469.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 8670. *Livre de la Conquête*, § 597, p. 240.

(3) *Ibid.* Vers 8674 et suiv. et § 598, p. 240.

vais termes avec les Turcs d'Asie Mineure, les Bulgares et le despote d'Épire Nicéphore, accueillit volontiers la proposition du prince. Il envoya à ces fins en Morée un délégué plénipotentiaire, Philanthropénos, qui traita avec Florent et conclut avec lui un traité de paix à Clarentza en 1290 (1). Plus tard le traité fut ratifié par Andronic en présence de Jean de Chauderon, connétable de la principauté, et Geoffroy d'Aunoy, seigneur d'Arcadie, envoyés spécialement à Constantinople (2).

De cette manière la paix fut établie au Péloponnèse et dura six années. Pourtant des événements d'une importance secondaire troublèrent durant cette période de calme et d'organisation intérieure les relations pacifiques des deux peuples. Ces événements furent très probablement provoqués par le fait que Florent de Hainaut, malgré les conventions du traité, n'hésita pas, suivant les instructions de son souverain (3), à prêter son secours au despote d'Épire Nicéphore contre les troupes d'Andronic II.

En 1293 les Slaves de Jannitza, sur l'initiative de deux archontes riches de la localité, Phanaras et Lianort, s'emparèrent du château de Kalamata, ville natale de Guillaume de Villehardouin et fief personnel de sa fille Isabelle. Le prince Florent, aussitôt mis au courant de cette occupation, chargea d'abord le grand connétable Jean de Chauderon de faire auprès des Slaves les démarches nécessaires pour les décider à rendre le château par la voie pacifique. Mais, comme ces tentatives d'arrangement amical se heurtèrent au refus des Slaves, Florent s'adressa au gouverneur de Mistra, en lui indiquant que l'occupation de Kalamata était une violation manifeste du traité. En même temps il vint assiéger le château. Le gouverneur de Mistra répondit à la démarche du prince que les Slaves n'obéissaient pas à ses ordres et que par conséquent il ne pouvait intervenir et obliger les rebelles à renoncer à l'occupation de la forteresse. On se décida donc à demander l'intervention directe du basileus et à cet effet furent envoyés à Constantinople Jean de Chauderon et Geoffroy d'Aunoy. Andronic Paléologue, voulant

(1) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 8707-8757. D'après le *Libro de los Fechos*, § 455, p. 100, le traité fut conclu directement avec le basileus.

(2) Χρονικὸν τοῦ Μορέως, v. 8758-8775. *Livre de la Conquête*, § 601-605, p. 241-243.

(3) Minieri Riccio, *Saggio di Codice diplomatico. Supplemento I*, p. 95 (Lettre de Charles II, datée du 1^{er} juillet 1295).

traîner la question en longueur, fit de sérieuses difficultés aux délégués francs. Les dignitaires de la cour mettaient aux barons de Morée des obstacles de façon que ces derniers ne pouvaient obtenir d'audience auprès du basileus. Enfin, grâce à l'intervention d'un certain Sir Pierre (1), envoyé du roi de Naples à Constantinople, chargé de traiter avec le basileus du mariage de Michel IX avec Catherine de Courtenay, les ambassadeurs de Florent purent voir Andronic et lui exposer l'objet de leur ambassade. L'empereur de Byzance, sur l'intervention de l'envoyé du roi de Naples Charles II, promit aux barons Francs de donner au gouverneur de Mistra les instructions nécessaires, afin que le différend s'arrangeât au gré du prince. Enfin la forteresse de Kalamata fut rendue aux Francs par la ruse d'un Grec nommé Georges Sgouromallis (2), qui portait le titre de « protoallagator » (3).

Deux années plus tard, en 1295, eut lieu un nouvel événement,

(1) De ce personnage parle, outre la *Chronique française* (§ 706, p. 280), l'historien Pachymère (t. II, p. 195), qui l'appelle Συρπέρρος. D'après Hopf, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 352, ce serait Pierre de Syrie (Cf. *Livre de la Conquête*, § 709, p. 281). M. Brătianu, *Revue hist. du Sud-Est européen*, I, p. 61, se demande s'il s'agit de Pierre de Ferrières, chancelier du royaume de Naples en 1269, ou de Pierre de Bahier, vice-maire « justicier ». A notre avis, ce serait plutôt un certain « Petrus de Insula » (Pierre de l'Isle) qui fut chargé, le 1^{er} juin 1291, de traiter avec le despote d'Épire Nicéphore d'un projet de mariage entre Philippe de Tarente et Ithamar, fille du despote grec. Minieri Riccio, *Saggio di Codice Diplomatico, Supplemento I* (Naples, 1882), p. 56-57. Voyez plus haut p. 61, note.

(2) D'après Hopf, *Ibid.*, p. 343, Sgouromallis serait un gasmule de père grec nommé Sgouros et de mère française de la famille de Mailly ! Mais, comme l'a déjà remarqué M. Adamantiou, *Tὰ Χρονικά τοῦ Μορέως*, p. 595, le nom de ce personnage est grec et désigne « celui qui a les cheveux crépus ». D'autres membres de cette famille sont connus; nous en parlerons à temps.

(3) *Livre de la Conquête*, § 721, p. 287. Ce texte fait précéder de la narration de l'occupation de Kalamata le récit de l'événement de Corinthe. L'ordre chronologique que nous donnons dans notre exposé est celui qu'a établi Hopf, *ibid.*, p. 342. La présence de Sir Pierre à Constantinople et la mention de Jean de Chauderon, mort en 1294, sont des preuves incontestables que la prise de Kalamata et l'ambassade à Constantinople se passèrent en 1293. Sur la dignité de Sgouromallis, le *Livre de la Conquête* dit (p. 287) qu'elle était celle de « protoallagator ». M. Longnon remarque avec raison dans son commentaire que le mot doit être écrit « protoallagatoras », c'est-à-dire πρωτοαλλαγάτωρ. Sur cette dignité voir Pseudo-Codin, *De officialibus*, p. 40-41. Dans une inscription de Mistra, en date de 1330, nous trouvons un certain Platynteris revêtu de cette dignité. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra, Bulletin de Correspondance hellénique*, 23 (1899), p. 123. Dans un autre document de 1247, il est question de la dignité de ἀλλαγάτωρ. M. Goudas, *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἀθῶ μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 4 (1927), p. 217.

moins important que le premier, mais très instructif au sujet des relations des deux peuples. Lorsque Florent de Hainaut gagna pour la première fois la Morée, beaucoup de ses parents le suivirent, pour faire fortune, dans ce pays éloigné que les Croisades avaient rendu fameux en Occident. Parmi ceux-ci se trouvait Gautier, frère d'Engilbert de Liedekerke, grand connétable de la Morée et neveu du prince. Gautier fut élevé en 1292 à la dignité de gouverneur de Corinthe. C'était un chevalier très vaniteux et il menait une vie désordonnée et dispendieuse. Aussi, pour subvenir à ses dépenses, il se livrait très souvent à une sorte de brigandage. Parmi ses victimes était un riche Grec de Kalavryta, nommé Photius Zassès, qui, après avoir subi dans la prison de Corinthe toute sorte d'outrages et de tourments, fut obligé d'acheter sa liberté par une rançon considérable en argent.

Photius, aussitôt mis en liberté, ne songea qu'à se venger. Il épiait donc le moment favorable pour s'emparer de l'arrogant Flamand. Un jour, avisé que Gautier de Liedekerke devait passer par un endroit situé sur la route qui conduisait de Patras à Corinthe, il se cacha avec ses gens et attendit son adversaire. Bientôt une barque entra dans le petit port de Saint-Nicolas au Figuier et un beau chevalier en débarqua. Photius, feignant de chasser, s'approcha du chevalier inconnu, il se jeta sur lui et le frappa à plusieurs reprises en criant : « Or, prenès, monseignor Gautier, vostre loier ». L'entourage du chevalier, stupéfait de cette agression imprévue, comprit alors la tragique méprise ; Photius, au lieu de tuer son ennemi mortel, avait frappé, à son insu, le seigneur de Vostitza Guy de Charpigny. C'est en vain que les gens du baron mortellement blessé, aussi bien que Zassès lui-même, s'efforcèrent de le sauver ; Guy de Charpigny mourut quelques jours après à Corinthe (1).

La mort d'un seigneur d'élite et d'esprit modéré, quoiqu'elle ne fût que la conséquence d'une tragique méprise, causa une grande émotion dans les milieux francs. Florent et son conseil s'adressèrent au gouverneur de Mistra, et demandèrent des réparations. Ce dernier refusa formellement de punir le meurtrier involontaire et l'affaire n'eut pas de conséquences plus graves. La paix fut maintenue (2).

(1) *Livre de la Conquête*, § 662 et suiv., p. 264 et suiv.

(2) *Livre de la Conquête*, § 690 et suiv., p. 274 et suiv.



Cet accident, quoique sans influence sur les relations des deux peuples, est très intéressant, car il nous montre d'une manière frappante quelle était la conduite des conquérants envers la population grecque.

Vers l'automne de l'année suivante (1296), les relations gréco-franques se tendirent de nouveau et cette fois la paix fut définitivement compromise. Ce nouveau conflit eut lieu dans les conditions suivantes. Il y avait dans la contrée de Scorta, près de Vervéna, une plaine où avait lieu une foire commune aux Francs et aux Grecs. Pendant une réunion, un seigneur franc nommé Girard de Rémy, qui habitait le casal de Nemnitza, outragea et frappa un riche Grec de la Grande Arachove, nommé Corcondile (1). Ce dernier, d'accord avec son gendre Aninos, « cellérier » du château de Saint-Georges et aidé par le chef d'un détachement de cent mercenaires turcs, Léon Mavropapas, s'empara par ruse de ladite forteresse (2).

Le prince Florent se rendit immédiatement en Arcadie et mit le siège devant le château de Saint-Georges. Sa femme Isabelle passa personnellement à Naples pour demander des secours et vers la fin du mois de septembre elle se trouvait à Brindes, où elle devait s'embarquer pour l'Achaïe avec 50 hommes de guerre et des secours en céréales, accordés par le roi de Naples, Charles II (3).

Pour faciliter la prise de Saint-Georges, Florent fit bâtir une forteresse qu'il nomma Beaufort. En même temps, il s'efforça de s'assurer le secours des archontes locaux et en effet il parvint à attirer à lui un Slave nommé Spanos avec un détachement de deux cents hommes de guerre (4). Après quoi il attaqua avec toutes ses forces le château, mais sans succès. L'hiver venu, le prince se retira à Andravida et confia la continuation du siège à ses officiers et aux barons locaux. Ce même hiver, le 23 janvier 1297, Florent mourut et laissa le pays dans une situation critique (5).

(1) *Ibid.*, § 802-803, p. 319-320.

(2) *Livre de la Conquête*, § 802-816, p. 319-324.

(3) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 346.

(4) *Livre de la Conquête*, § 823, p. 326.

(5) *Ibid.*, § 826-827, p. 327. Hopf, *op. cit.*, I, p. 346. *Le Libro de los Fechos*, § 472-482, p. 103-106, raconte d'une façon différente les détails de ce conflit. D'après le chroniqueur espagnol, le basileus, irrité contre Florent, parce que ce dernier avait prêté son secours au despote d'Épire Nicéphore, envoya en Morée un capitaine avec l'ordre de piller et de molester tout le pays franc. Ce capitaine, arrivé en Morée, provoqua par ses gens une rixe

Après la mort de Florent, sa veuve Isabelle de Villehardouin gouverna personnellement la principauté franque de Morée (1297-1301) (1). De cette époque datent les tornèses qui portent l'inscription suivante : « Ysabelle P. Ach. de Clarentia » (2). Isabelle continua la guerre contre les Grecs. Au mois de septembre de 1298, elle obtint de son souverain, Charles II de Naples, l'autorisation d'emmener en Achaïe des chevaux et d'exporter des céréales, destinés aux opérations de Morée (3). Au mois d'août 1299, le conflit s'apaisa de nouveau. Charles II, qui n'était pas disposé à continuer la politique impérialiste de son père, envoya à cette date, en Grèce, Geoffroy de Porto, pour s'entendre avec les barons d'Achaïe, de Négrepont, le duc d'Athènes, Nicolas de Saint-Omer et le seigneur de Salona, Thomas, sur la conclusion d'un traité de paix avec Andronic II (4).

*
* *

Le 13 février 1301, Isabelle de Villehardouin se remaria pour la troisième fois avec Philippe I^{er} de Savoie, qui conserva le titre de prince d'Achaïe jusqu'à l'an 1307. Le nouveau prince gagna ses possessions vers la fin de l'année 1301 (5). D'une lettre du pape Clé-

sanglante parmi les Grecs et les Francs durant la foire de Nikli. Les Grecs se firent battre et le gouverneur de Mistra demanda aux châtelains de Nikli des réparations. Celui-ci ayant refusé, le capitaine grec provoqua une nouvelle rixe, qui se termina par la fuite des Grecs. Alors un détachement de l'armée byzantine prit part au conflit et chassa les Francs jusqu'à la porte même de Nikli et, profitant du trouble général, les soldats Grecs entrèrent dans le château et s'emparèrent aisément de la ville. En même temps ils se rendirent maîtres de la forteresse de Chalandritza et d'autres petits châteaux. Le prince envoya des troupes contre les Grecs, mais le capitaine de Mistra, voyant que la défense de Nikli était difficile, abattit les murs et fit bâtir deux nouvelles forteresses, Mouchli et Képiana. Après quoi il se rendit sur la frontière pour soutenir la lutte contre les Francs. *Libro de los Fechos*, § 485-486, p. 106.

(1) D'après Cerone, *op. cit.*, *Arch. Stor. per. le Prov. Napol.*, t. XLII (1917), p. 11, le comte palatin Richard Orsini de Céphalonie aurait occupé la place de baile angevin de Morée de 1299 à 1300.

(2) Giulio De Petra, *Catalogo del tesoretto di tornesi trovato in Napoli, Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, t. XI (1886), p. 484.

(3) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 349.

(4) *Ibid.*, p. 350. Cf. R. Rodd, *op. cit.*, II, p. 37. De cette époque datent les armoiries trouvées à Oréos, en Eubée, et appartenant à la famille de Florent. G. Gerola, *Uno stemma dei conti di Annonia nell'isola di Negroponte*, *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. série, t. XXXV (1918), p. 183-187.

(5) Datta, *Storia dei Principi di Savoia del ramo d'Acaia*, I (Turin, 1832), p. 38, II, p. 30-31.

ment V, adressée quelques années plus tard, le 1^{er} avril 1308, à l'évêque de Bisaccia, au prévôt d'Aix et à Bertrand de Léoncel, chanoine de cette ville, collecteurs de la dîme, nous apprenons que le Saint-Siège avait ordonné de lever la dîme pour deux ans sur les terres de Philippe de Savoie, en Romanie et aux diocèses d'Arles, Aix, Embrun, Vienne et Lyon, dans le but de recouvrer les terres occupées en Achaïe par les Grecs schismatiques (1).

Contrairement à Florent de Hainaut, Philippe était d'un tempérament belliqueux, et, dès son arrivée en Morée, il commença à piller le territoire grec et à endommager les possessions de ses adversaires et la population (2).

Envers ses vassaux, Philippe de Savoie se conduisit très mal. Il confisqua les biens d'un des seigneurs les meilleurs et les plus estimés de la péninsule, Nicolas III de Saint-Omer. Ne s'intéressant point à l'organisation intérieure du pays ni à la prospérité de ses sujets, il abandonna le gouvernement à son entourage. D'autre part son avidité causa de grands malheurs, non seulement aux familles nobles et riches, mais encore à la population pauvre. C'est ainsi que se produisit, en 1304, une nouvelle révolte des Grecs de Scorta. Le prince Philippe, suivant le conseil d'un de ses barons, Vincent de Marays, imposa aux archontes de Scorta un nouvel et lourd impôt que ces derniers ne pouvaient payer. Sur l'initiative de deux grands seigneurs de cette contrée, Georges et Jean Micronas, les habitants se révoltèrent et se décidèrent à demander l'intervention des Byzantins de Mistra pour éviter le paiement de l'impôt. Ils envoyèrent donc à cet effet deux délégués, Guillaume Macris et Nicolas Zilianaris, à Mistra, pour traiter de l'occupation des châteaux de Scorta, appartenant au prince. Le gouverneur des possessions byzantines de Morée, en collaboration avec les habitants de Scorta, profitant de l'absence de Philippe, engagé dans la guerre de Néo-Patras, s'empara des châteaux de Sainte-Hélène et de Crève-cœur dont il abattit les murs (3). Ensuite, les troupes byzantines attaquèrent la forteresse de Beaufort qui était gouvernée par un

(1) Delaville-le-Roulx, *Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, t. IV (Paris, 1906), p. 170-171.

(2) *Libro de los Fechos*, § 505, p. 111. E. Baluze, *Vitae Paparum Avenionensium*. Nouvelle édition par G. Mollat, t. I (Paris, 1916), p. 26-27. Cf. t. II (Paris, 1928), p. 74-75.

(3) *Livre de la Conquête*, § 918-929, p. 362-366.

châtelain de valeur, Gratien de Boucere. Comme le premier assaut resta sans succès, le château fut assiégé. Au secours de Beaufort accourut le capitaine de Scorta Nicolas de Mauro (1) qui, d'ailleurs, n'osa pas attaquer l'ennemi, mais campa près de la montagne voisine, en attendant l'envoi de nouveaux secours (2). Un peu plus tard, Philippe lui-même, à la tête d'une armée composée des troupes de l'archevêque de Patras Jean I^{er}, du seigneur de Chalandritza Giorgio I^{er} Ghisi et du seigneur de Vostitza Hugues II de Charpigny, se rendit à Scorta pour secourir les assiégés. Mais les Byzantins, informés de l'arrivée d'une armée considérable, levèrent le siège et se retirèrent sur leur territoire (3).

Vers l'an 1308 commence pour les possessions byzantines de Morée une période de renaissance et de prospérité. Les basileis byzantins, voyant que le gouvernement du pays par des gouverneurs annuellement remplacés n'était pas avantageux pour les intérêts de l'Empire, se décidèrent à créer un gouvernement d'une durée plus longue et d'une juridiction plus étendue. Le premier qui fut élevé à ce pouvoir était un jeune descendant de l'illustre famille des Cantacuzènes, très probablement petit-fils de Michel Cantacuzène qui fut tué par les Francs à Sergiana, et père du futur empereur de Byzance. Cantacuzène gouverna la Morée pendant huit ans (1308-1316 environ) qui furent, paraît-il, très fructueux pour le pays. Malheureusement les affaires extérieures et surtout la guerre contre les Francs ne permirent pas au jeune gouverneur de s'occuper sérieusement de l'organisation intérieure.

Cantacuzène continua la guerre contre les Francs. Philippe de Savoie fut dépossédé de ses possessions de Morée pour sa conduite envers son souverain Charles II de Naples, qui éleva à la dignité de prince de Morée son fils Philippe de Tarente (1307-1313). Philippe entreprit une grande expédition en Morée, avec l'intention de recouvrer ses terres et les châteaux enlevés par les Grecs (4).

(1) Ce personnage est mentionné dans un document angevin de 1311. Buchon, *Recherches historiques*, I, p. 443.

(2) *Livre de la Conquête*, § 934, p. 368.

(3) *Ibid.*, § 935-940, p. 368-370.

(4) *Libro de los Fechos*, § 520, p. 114. Nous ne savons pas la date du départ de Philippe. Dans un document du 7 juin 1309, il est dit que le prince de Tarente ajourna son départ pour quelques mois. R. Caggese, *Roberto d'Angiò e i suoi tempi* (Florence, 1922), I, p. 102. Dans une lettre adressée à l'évêque d'Ostie Bertrand, Marino Sanudo l'ancien écrit : « ... Postmodum verò...

Charles II prit le soin d'assurer à son fils des circonstances favorables pour cette expédition. Le 25 septembre 1308, ordre fut donné à Jean Quirini, capitaine des galères du royaume en Romanie, de se rendre à Modon pour traiter avec les commandants de la flotte vénitienne Marc Minotto, Pierre Contarini, Marc Morosini et le châtelain de cette ville de la manière la plus convenable de protéger les transports maritimes (1). Le 16 mai 1309, le roi de Naples Robert, frère de Philippe, chargea le maréchal du royaume de Sicile, Thomas Marzano (2), du commandement des troupes destinées à l'Achaïe (3). Le 24 de ce même mois, Thomas de Marzano reçut l'ordre de partir pour Clarentza (4). Le 11 du mois suivant, le seigneur de Salona, Thomas, fut élevé à la dignité de maréchal des troupes de Philippe de Tarente (5).

Après de longs préparatifs, Philippe se rendit en Morée où il commença, sans retard, la guerre contre les Grecs. Dans une bataille livrée près du château de Tripotamos, les Byzantins de Mistra furent battus et perdirent un nombre considérable de forteresses (6).

Philippe ne tarda pas à se lasser de cette vie pénible et à quitter la Morée. En partant, il confia le gouvernement de la principauté au maréchal Thomas de Marzano, baile de 1309 à 1313 (7), qui continua la guerre contre les Grecs. Cantacuzène, dans une bataille livrée dans le défilé de Gérina, battit les troupes de Thomas et recouvra les places fortes que Philippe avait récemment occupées (8).

transivit princeps Taranti in Romaniam cum magna comitiva militum et navigiorum et accepit principatum Amoreae, qui tenebatur per dominum Philippum de Sabaudia, et etiam aliqua castra quae tenebantur a Graecis ». Fr. Kunstmann, *Studien über Marino Sanudo den älteren, Abhandlungen der Histor. Classe der Kön. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, 7 (1853), p. 775.

(1) G. Giomo, *Lettere di Collegio, rectius Minor Consiglio, Miscellanea di Storia Veneta* (Venise, 1910), p. 284-285.

(2) N. Barone, *La Ratio Thesaurariorum della cancelleria Angioina, Archivio Stor. per le Prov. Napoletane*, 11 (1886), p. 176.

(3) R. Caggese, *op. cit.*, I, p. 100.

(4) C. Minieri Riccio, *Genealogia di Carlo II d'Angiò, Arch. Stor. per le Prov. Napoletane*, 7 (1882), p. 225.

(5) Giomo, *op. cit.*, p. 334.

(6) *Libro de los Fechos*, § 523, p. 115.

(7) Le 25 février 1313 nous rencontrons Thomas à Naples. Caggese, *ibid.*, I, p. 185.

(8) D'après le *Libro de los Fechos*, § 528, p. 116, ce serait Andronic Asan qui aurait recouvré les forteresses en question. On sait qu'Asan ne vint en Morée qu'en 1316.

Le baile napolitain fut, plus tard, obligé de conclure une trêve avec Cantacuzène (1).

Les relations entre les Byzantins et Louis de Bourgogne, époux de Mahaut de Hainaut, fille d'Isabelle de Villehardouin et de Florent de Hainaut (1313-1316), furent amicales. Dans la lutte que ce prince entreprit contre l'usurpateur Ferdinand, infant de Majorque et époux d'Isabelle de Sabran, petite-fille de Guillaume de Villehardouin, les Grecs envoyèrent deux mille hommes d'armes qui contribuèrent à la victoire remportée par le prince légitime sur le prétendant espagnol (2). Ces renseignements que nous avons puisés dans la Chronique aragonaise sont confirmés par une lettre que Nicolas d'Oria adressa de Morée, le 5 mai 1316, au roi d'Aragon, Jacques II. « Que votre Majesté royale, dit-il dans un passage très intéressant, sache en plus que l'infant Ferdinand remporta dernièrement en Achaïe un grand triomphe avec deux cents chevaliers et trois mille hommes de pied, battit vaillamment le comte de Céphalonie (3), son adversaire, qui lui résistait avec sept cents chevaliers et cinq mille gens de pied de nationalité grecque, et occupa leur camp » (4).

Malheureusement le jeune Cantacuzène n'a pas eu le temps de montrer suffisamment ses excellentes qualités de gouverneur et de soldat, car il mourut, vers 1316, tué très probablement sur le champ de bataille, à l'âge de vingt-neuf ans (5).

Après la mort de Cantacuzène, ce fut Andronic Asan ou Asén, homme d'un mérite tout particulier, qui fut chargé du gouvernement de la Morée byzantine. Il était fils du roi expulsé de Bulgarie, Jean III Asén (6) et d'Irène, fille de Michel VIII Paléologue. Cette famille royale bulgare vint se fixer sur le territoire de l'Empire byzantin où, grâce aux liens de parenté qui les unissaient avec les Paléologues, beaucoup de ses membres parvinrent aux plus hautes digni-

(1) *Libro de los Fechos*, § 529, p. 116.

(2) *Libro de los Fechos*, § 609, p. 134. Pour les détails, voir l'excellent travail de M. A. Rubió y Lluch, *Contribució a la biografia de l'infant Ferrán de Mallorca, Estudis Universitaris Catalans*, t. VII (1913), p. 291-379.

(3) Il s'agit de Jean I^{er} Orsini, seigneur de Leucade et comte palatin de Céphalonie.

(4) Rubió y Lluch, *Ibid.*, p. 371.

(5) Cantacuzène, I, p. 85.

(6) Grégoras, I, p. 132-133. Cf. C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876), p. 277 et suiv.

tés. Nous aurons plus tard l'occasion de parler d'autres membres de cette même famille qui jouèrent un rôle primordial dans les affaires du despotat. Andronic Asan, lié de parenté avec le tout-puissant Jean Cantacuzène, prit part aux guerres civiles de l'époque et y joua un rôle aussi important que déloyal (1).

Le nouveau gouverneur de Mistra sut très adroitement profiter de l'anarchie intérieure qui suivit la mort subite du prince Louis de Bourgogne (2 août 1316). Sa veuve Mahaut de Hainaut fut obligée d'épouser, contre sa volonté, le comte de Gravina, Jean, frère du roi de Naples Robert (mars 1318). Ce mariage, ainsi contracté, ne tarda pas à se rompre. La princesse Mahaut épousa en secret le chevalier Hugues de la Palisse, fait qui permit au roi Robert de déposséder la fille d'Isabelle de Villehardouin de tous ses droits sur la principauté d'Achaïe.

Robert de Naples et son frère, Jean de Gravina, gouvernèrent la principauté par l'entremise de bailes. Le 8 mai 1317 fut envoyé en Morée, comme recteur et capitaine d'Achaïe, Eustache Pagano de Nocera, pour défendre la principauté contre les incursions des ennemis qui s'efforçaient de l'occuper (2). Quelques mois après, le 30 septembre, Robert envoya de nouveau Conrad Spinola, amiral du royaume, et Thomas de Lentino avec des troupes et des chevaux (3). Le 2 juillet fut nommé vicaire de la principauté, Frédéric Trogisio ou de Troys (4). Son successeur Ligorio Guindazzo resta en Morée de 1321 à 1322, date où il fut remplacé par Perronet de Villamastray (1322-1323). Celui-ci rappelé, Nicolas de Joinville fut envoyé comme baile de la principauté (1323-1325) (5).

Andronic Asan resta en Morée jusqu'à l'an 1321 (6). Pendant

(1) Cantacuzène, III, p. 294. Sur l'origine bulgare d'Andronic Asan, nous avons à ajouter que dans une inscription funéraire de Naples se rapportant à Thomas Asan, fils du gouverneur de Mouchli, Démétrius, il est dit «... Cuius [de Thomas] maiores regum adfinitate clari Triballis ac Corinthiis dominati sunt. » O. Mastrojanni, *Sommario degli atti della cancelleria di Carlo VIII a Napoli, Archivio Stor. per le Province Napoletane*, 20 (1895), p. 589. Il est à noter que par le nom de Triballes (Τριβαλλοί) on désignait d'habitude les Serbes et non pas les Bulgares. Cf. C. Amantos, *Τὰ ἐθνολογικὰ ὀνόματα εἰς τοὺς Βυζαντινοὺς συγγραφεῖς, Ἑλληνικά*, 2 (1929), p. 103.

(2) Minieri Riccio, *Genealogia di Carlo II d'Angiò, Archivio Stor. per le Province Napoletane*, t. VII (1882), p. 254.

(3) *Ibid.*, p. 259-260.

(4) *Ibid.*, p. 473.

(5) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 471.

(6) Grégoras, I, p. 362-363. D'une lettre, adressée entre les années 1340

toute cette période il mena une guerre sans merci contre les Francs du Péloponnèse. Parmi les premiers succès de son gouvernement, si nous devons en croire le *Libro de los Fechos*, il faut compter la prise de la ville d'Akova ou de Mategriffon (1), dont il corrompit le châtelain. La prise de cette ville lui assura la sécurité dans la contrée de Scorta et lui servit de point de départ pour l'occupation d'une grande partie de cette province. En effet, peu de temps après la prise d'Akova, la forteresse de Karytaine fut obligée de capituler (2). Le siège fut également mis devant le château de Saint-Georges. Le baile de Morée, Frédéric Trogisio, ayant avec lui l'évêque d'Olénos Jacques de Chypre, le grand connétable de la principauté Barthélemy Ghisi, le grand commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem Jean de Vaux et celui de l'ordre teutonique en Morée, accourut au secours de la forteresse menacée (3). Mais Andronic eut le temps de s'emparer par ruse de Saint-Georges avant l'arrivée des troupes franques et, ce qui était plus grave, de leur dresser un guet-apens. Il laissa dans la forteresse prise une grande partie de ses forces et il fit arborer sur les remparts les bannières de la principauté. Lorsque les troupes franques, sous le commandement de Trogisio, s'approchèrent des murs, les Grecs restés dehors sous les ordres d'Andronic feignirent de s'enfuir. Les Francs, satisfaits de ce succès, se préparaient à entrer dans le château, lorsque brusquement ils furent attaqués de deux côtés. Les pertes de l'armée angevine furent considérables. Parmi les morts se trouvait le commandeur de l'ordre teutonique. L'évêque d'Olénos et Barthélemy Ghisi furent faits prisonniers (4). Le premier fut libéré sur-le-champ grâce à sa qualité de prélat, mais Ghisi fut conduit à Constantinople et ne fut mis en liberté que quelques années plus tard (5).

et 1345 par Grégoras à Andronic Asan, v. R. Guiland, *Correspondance de Nicéphore Grégoras* (Paris, 1927), p. 228. Voir aussi la notice biographique de M. Guiland sur Asan, *ibid.*, p. 392-393, où la mission d'Andronic en Morée n'est pas mentionnée. Asan portait le titre de gouverneur de Mistra. Pourtant dans un document génois il est appelé despote (dispotus), *Atti della Società Ligure di Storia patria*, t. XXVIII (1896), p. 515. De même il est mentionné dans un document impérial de l'année 1320 et dans un autre de 1332. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 104, 107 et 108.

(1) *Libro de los Fechos*, § 641, p. 140.

(2) *Ibid.*, § 642, p. 140-141.

(3) *Ibid.*, § 643, p. 141.

(4) *Ibid.*, § 648-652, p. 142-143.

(5) *Ibid.*, § 654, p. 143.

Il semble qu'Andronic Asan eut à faire face non seulement aux Francs de la principauté d'Achaïe, mais aussi aux Catalans qui, à la suite de la bataille de Céphise (1311), s'étaient emparés du duché d'Athènes. Malheureusement nos renseignements sur la question sont d'une extrême pauvreté. Nous savons simplement que les Catalans s'attaquèrent aux possessions byzantines de Morée et que le gouverneur de Mistra se préoccupa sérieusement de cette invasion (1).

Des puissants intérêts dynastiques exigèrent la présence d'Andronic Asan à Constantinople. Ainsi, le valeureux gouverneur de Morée fut obligé d'abandonner l'œuvre de restauration qu'il avait menée avec tant de succès.

Vers cette même époque, en 1321, les principaux barons d'Achaïe, indignés de l'indifférence de leurs souverains angevins, se décidèrent à demander l'intervention de Venise avec l'espoir d'échapper aux attaques des Grecs et des Catalans qui, ayant soumis le duché d'Athènes en 1311, ravageaient très souvent le territoire de la principauté. Nous avons conservé deux documents très intéressants sur la question. Le 11 juin 1321, Jean de Vaux, grand commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Jacques, évêque d'Olénos (Oliva), et Benjamin, chancelier de la principauté, accréditèrent par un acte rédigé à cette date le frère Pierre Gradenigo auprès du doge de Venise et le chargèrent de négociations relatives au mauvais état de la péninsule. « Voyant, dit ce texte, la faiblesse de notre État et l'insuffisance des précautions prises par nos souverains, aussi bien que les incursions des ennemis de ladite principauté, tant Grecs que Catalans, qui s'efforcent d'occuper notre territoire et de nous soumettre à leur pouvoir, nous cherchons à prendre des mesures qui nous assureront une meilleure situation et faciliteront notre défense (2). » Pierre Gradenigo s'adressa ce même jour, 11 juin 1321, au doge de Venise Jean de Superan, lui expliqua les

(1) Nous devons les renseignements en question à un document vénitien de 1320, où il est dit que le gouverneur de Mistra n'avait pu satisfaire aux demandes des citoyens de Venise lésés par des Grecs, à cause de l'invasion catalane. « *Sed non potuit propter Catellanos, qui tunc veniebant contra terras domini imperatoris ipsi capitaneo promissas.* » Thomas-Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, I, p. 136.

(2) Mas-Latrie, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen âge, Mélanges historiques, Choix de documents*, t. III (Paris, 1880), p. 54-55.

conditions de la défense et la situation intérieure de la principauté, en le priant d'accepter la souveraineté de cette malheureuse province (1). Nous ne savons pas quelle fut la réponse de la République, mais, en tout cas, la démarche des barons francs nous montre très clairement leur désespoir et l'insuffisance de la maison régnante de Naples (2).

Après le départ d'Andronic Asan, fut nommé gouverneur du Péloponnèse le grand domestique et futur empereur Jean Cantacuzène. Mais l'homme d'État byzantin, occupé par des affaires plus graves et plus intéressantes, trouva moyen de se soustraire à cette charge (3).

Entre temps le prince d'Achaïe, Jean de Gravina, se décida à se rendre personnellement en Morée pour mettre un obstacle à la décadence rapide de la principauté et pour recouvrer les forteresses perdues (4). Il débarqua donc en 1325 à Clarentza (5) et il commença sans retard les préparatifs d'une grande campagne contre les Grecs. A cette fin il réunit sous ses ordres les forces des divers seigneurs francs, parmi lesquels étaient Pietro dalle Carceri de Nègrepont, Barthélemy Ghisi, Nicolas Sanudo, duc de l'Archipel, Guillaume Frangipani, archevêque de Patras, et Étienne Mauro, seigneur d'Arcadie et de Saint-Sauveur (6). Cette armée, ainsi composée, se rendit sans retard à Scorta et mit le siège devant le château de Karytaine (7).

Pour faire une diversion, le chef militaire Protokynégos (8) se mit

(1) *Ibid.*, p. 55-57.

(2) Il est certain que vers cette époque beaucoup de barons francs quittaient la Morée pour s'installer ailleurs. Lorsque le dauphin Humbert II se rendit à Smyrne (1346), il y trouva beaucoup de Latins de Morée. Cf. M. C. Faure, *Le dauphin Humbert II à Venise et en Orient, Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, 27 (1907), p. 531.

(3) Cantacuzène, I, p. 85.

(4) Kunstmann, *Studien über Marino Sanudo*, op. cit., p. 776.

(5) *Libro de los Fechos*, § 655, p. 144.

(6) *Ibid.*, § 657-658, p. 144-145.

(7) *Ibid.*, § 659, p. 145.

(8) Le mot « protokynégos » (πρωτοκυνηγός) désigne une dignité de la cour de Constantinople, correspondante à celle du grand veneur de l'Occident. V. Pseudo-Codin, *De officialibus*, p. 39. Nous pouvons donc supposer que le personnage en question avait autrefois la dignité de protokynégos. Mais, comme ce mot se trouve aussi comme nom de famille, nous préférons l'opinion d'après laquelle le nom de notre personnage n'avait rien de commun avec sa dignité. Chez Cantacuzène, I, p. 341-342, il est question d'un certain Protokynégos. Il est à noter que les noms de famille de cette catégorie,

à piller le pays franc dépourvu de défenseurs (1). Mais Jean de Gravina se lassa très vite de la vie pénible de la campagne et au printemps de l'année suivante il quitta définitivement la Morée, après avoir chargé du commandement des opérations le duc de l'Archipel Nicolas Sanudo (2). Ce dernier continua la guerre contre les Grecs et ils les battit au cours d'une rencontre acharnée livrée dans un casal nommé Motitza (3).

Dans un document daté du 12 octobre 1330 et émanant du pape Jean XXII, il est question d'une incursion des Grecs contre le duché d'Athènes. « Les Grecs, dit Minieri Riccio qui a résumé le contenu de ce document, ayant occupé le duché d'Athènes et d'autres possessions en Romanie de Gautier, duc d'Athènes et comte de Brienne et Lecce, ce dernier demanda des secours au pape Jean XXII... » (4). C'est là un détail de la guerre gréco-franque que nous ignorions auparavant. Nous croyons pourtant que les choses ne se passèrent pas comme elles sont exposées dans le résumé que nous venons de citer et que les démarches du comte de Brienne avaient pour but la réoccupation du duché non point sur les Grecs, mais sur les Catalans, qui s'en emparèrent en 1311 après la bataille du Copaïs. On sait en effet que Gautier de Brienne entreprit en 1331 une campagne contre l'Épire et la Béotie, et qu'il fut très vite obligé de renoncer à son projet de restaurer son pouvoir à Athènes par la force des armes (5). Par conséquent il ne s'agit pas d'un détail inconnu de la lutte de Morée.

En 1333, la principauté d'Achaïe fut cédée à Catherine de Valois, veuve de Philippe de Tarente et par conséquent belle-sœur de Jean de Gravina, qui reçut alors en apanage le royaume d'Albanie. Catherine conserva la principauté jusqu'à l'année 1346. Comme ses prédécesseurs, la nouvelle princesse de Morée entreprit une expédition pour défendre et recouvrer ses terres moréotes. Le 24 juillet

comme, par exemple, Sakkelarios, Protopsaltès, Chartoularios, etc., sont très communs en Grèce aujourd'hui. Le nom Hiérakarios, qui a à peu près le même sens, s'est conservé aujourd'hui sous la forme *Ἱερακάρης*.

(1) *Libro de los Fechos*, § 660, p. 145.

(2) *Ibid.*, § 662, p. 145.

(3) *Ibid.*, § 663-668, p. 145-147.

(4) C. Minieri Riccio, *Genealogia di Carlo II d'Angiò*, *Archivio Stor. per le provincie Napoletane*, 7 (1882), p. 673.

(5) Hertzberg, *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, (trad. grecque P. Carolidès), t. II, p. 335-336.

1338 le roi de Naples, Robert, ordonna aux fonctionnaires royaux des ports de Pouille de préparer les navires nécessaires pour transporter en Achaïe Catherine de Valois et ses fils, avec trois cents hommes d'armes et autant de chevaux, avec des munitions (1).

Il paraît que Catherine rencontra de grandes difficultés. Sur les opérations militaires contre les Grecs, nous n'avons pas la moindre indication. Mais les plus grandes difficultés auxquelles la princesse se heurta ne provenaient pas des ennemis extérieurs, mais des vassaux mêmes de la principauté. Nous avons conservé une lettre d'une importance capitale, adressée par Robert de Naples aux prélats et aux barons d'Achaïe et datée du 24 décembre 1340. Par cette lettre, le roi de Naples exhorte les vassaux de la principauté d'être fidèles à Catherine de Valois, et cela parce qu'il avait appris que l'archevêque de Patras, Roger, l'évêque d'Olénos, le baron Philippe de Joinville et d'autres avaient fait alliance avec les Grecs (2).

Ce document est d'autant plus précieux qu'il confirme le renseignement donné par l'historien et homme d'État byzantin Jean Cantacuzène à l'occasion d'une proposition des Francs de Morée. Lorsqu'en 1341 le grand Domestique se trouvait à Didymotique, une délégation, composée de l'évêque de Coron et de Jean Sidéros, proposa à Cantacuzène la soumission des Francs à l'Empire à condition que ces derniers conservassent leurs fiefs, moyennant les mêmes impôts qu'ils payaient jusqu'alors à leurs seigneurs féodaux. Cantacuzène accueillit avec un grand plaisir la proposition et promit aux délégués de se rendre au printemps suivant en Morée pour régler les détails de cette soumission. Il envoya en même temps Jacques Vourlas pour préparer le terrain (3). Malheureusement les graves événements de l'année suivante empêchèrent Cantacuzène de réaliser ses promesses.

* * *

Avant de terminer ce paragraphe nous devons dire quelques mots à propos d'un personnage qui fut élevé à la dignité de gouverneur

(1) Minieri Riccio, *op. cit.*, *Archivio Stor. per le Prov. Napoletane*, t. VIII (1883), p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 225.

(3) Cantacuzène, II, p. 74-76.

de Mistra. Dans un éloge que Georges Scholarios — le futur patriarche de Constantinople (1453-1459), qui passa une partie de sa vie en Morée —, consacra au saint d'Achaïe, Léonce (Λεόντιος), il est dit que le père de ce dernier, André, était gouverneur de tout le Péloponnèse (1). Un autre document hagiographique précise que le gouvernement d'André avait lieu sous le règne « du pieux empereur Andronic » (2). Mais, comme ce texte ne précise pas l'empereur auquel il est fait allusion, à savoir Andronic II le vieux ou Andronic III le jeune, nous devons placer le gouvernement de cet André entre les années 1282-1341. Il est pourtant à noter que la qualification de « pieux » — quoique à la longue elle finit par perdre son sens primitif — convient plutôt à Andronic II. Malheureusement nous ne connaissons que le prénom de ce personnage. M. Voyatzidis pense qu'il pourrait appartenir à une des nobles familles de Morée, comme celles de Eudémonoïanni, Sophianos et Mamonas (3). C'est possible, mais, à vrai dire, nous n'avons pour le prouver aucun argument plausible.

III. — État intérieur

Nous avons exposé plus haut tout ce que nous savons sur la guerre entre les Grecs et les Francs en Morée avant la fondation du despotat. Nous devons tout de suite avouer que cette guerre sanglante et dispendieuse n'a pas donné un résultat définitif. La manière primitive de faire la guerre, la difficulté de communication entre le centre et la base des opérations, le manque d'un gouverneur fixe et surtout l'occupation des troupes byzantines dans l'Asie Mineure et la Grèce continentale, ne permettaient pas de tenter un coup décisif ; au contraire on se contentait de part et d'autre des escarmouches et des pillages.

Néanmoins les Byzantins connurent quelques succès considérables en 1320, année où, comme nous avons vu, le brave et prudent gouverneur Andronic Asan s'empara des forteresses de Karytaine,

(1) Georges Scholarios, *Ἐγκώμιον τοῦ ὁσίου Λεοντίου τοῦ ἐν Ἀχαΐᾳ*. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, t. II, p. 166.

(2) Νέον Λειμωνάριον (Athènes, 1873), p. 458.

(3) Voyatzidis, *apud* Lambros, *ibid.*, p. μδ'. Cf. p. λη'-μδ' de l'Introduction.

de Saint-Georges, de Mategriffon, etc. Ces succès permirent aux Byzantins d'étendre leurs possessions à l'Est jusqu'à la côte orientale d'Arcadie et précisément jusqu'au bourg d'Astros, à l'Ouest jusqu'à Karytaine et au Nord jusqu'à la grande cité d'Akova. D'autre part l'élément franc qui se trouvait encore dans la péninsule était loin d'inspirer des inquiétudes sérieuses. L'anarchie et l'affaiblissement de cette partie de la population rendaient impossible la tentative de restauration de l'ancienne gloire de la principauté.

Le danger ottoman devenant de jour en jour plus menaçant, les empereurs de Byzance regardaient avec espoir vers ce territoire libre au milieu des possessions latines. Un des plus grands hommes d'État de Byzance, Jean Cantacuzène, avait avec raison considéré l'unification du pouvoir grec dans toute la péninsule hellénique, comme le commencement d'une renaissance de l'Empire. Voilà comment il s'exprime à ce propos : « ... Car, si avec l'aide de Dieu, dit-il, nous parvenons à nous associer les Francs du Péloponnèse, les Catalans qui habitent l'Attique et la Béotie seront obligés d'adhérer à nous bon gré, mal gré. Ceci obtenu et le pouvoir grec s'étendant sans interruption, comme auparavant, du Péloponnèse à Byzance, nous pouvons prévoir qu'il ne nous sera pas difficile de punir les Serbes et les autres barbares voisins qui depuis longtemps injurient notre pouvoir » (1). Malheureusement la guerre civile qui suivit paralysa les préparatifs de cette entreprise.

Nous avons vu plus haut les mesures militaires que les Paléologues prirent pour protéger et étendre leur pouvoir en Morée. Mais leur sollicitude ne se borna pas à des mesures militaires. A côté de la défense du pays, les empereurs byzantins eurent le souci d'assurer par une série de mesures, aux populations moréotes, la prospérité, du moins dans les limites où l'époque, par excellence troublée, le permettait.

La première chose qui attira, comme il est naturel, l'attention de la cour de Constantinople, était l'Église. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'Église ne répondait pas seulement à un besoin spirituel de la population ; elle était plus encore un élément civilisateur et remplaçait le sentiment national des peuples d'aujourd'hui.

(1) Cantacuzène, II, p. 80.

Particulièrement pour le Péloponnèse et les autres provinces grecques où l'influence politique de l'Occident était considérable, l'Église grecque a beaucoup contribué au maintien de l'hellénisme.

Avant la prise du Péloponnèse par les Francs, la métropole de Corinthe était le siège ecclésiastique le plus considérable de la péninsule (1). Mais, après la prise de cette ville par les Latins et l'établissement en Grèce des évêchés catholiques, la métropole de Corinthe fut abolie et son Église tomba dans l'obscurité. Lorsqu'en 1262 une partie de la péninsule fut reprise par les Byzantins, la prépondérance ecclésiastique passa à la métropole de Monemvasie qui était à cette époque la plus illustre de toutes les nouvelles possessions de Morée (2). Déjà sous le règne du restaurateur de l'Empire, des mesures importantes avaient été prises pour l'organisation de la Morée byzantine. Mais c'est surtout sous le règne d'Andronic II Paléologue que l'Église de Monemvasie fut l'objet de la sollicitude et de la sympathie impériales.

Au mois de juin de l'année 1293, Andronic Paléologue promulgua en faveur de la métropole de Monemvasie une bulle d'or, par laquelle il déterminait très attentivement le rôle et les droits du prélat de cette ville dans l'Église du Péloponnèse. Il loue dans le préambule les qualités de Monemvasie, sa situation avantageuse, l'escarpement de la place qui lui assure la sécurité, la multitude et la prospérité des habitants, la noblesse du gouvernement, la pratique des arts, la richesse et la variété du commerce et enfin sa situation naturelle, qui en font un des plus remarquables ports de l'Empire (3). Ensuite Andronic accorde au métropolitain de Monemvasie tous les honneurs

(1) Le Quien, *Oriens Christianus*, II, col. 155 et suiv. L. Duchesne, *Les anciens évêchés de la Grèce*, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. XV (1895), p. 378. H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum*, dans les *Abhandlungen der Philosophisch-Philologischen Classe der königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, t. XXI (1899-1901), p. 556.

(2) F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle* (Paris, 1926), p. 246. Sur l'histoire de l'Église de Monemvasie consulter l'étude de Chysostomos Démétriou, *Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας καὶ αἱ ὑπ' αὐτὴν ὑπαγόμεναι ἐπισκοπαὶ μέχρι τοῦ 18^{ου} αἰῶνος*, dans *Θεολογία*, 7 (1929), p. 139-151. Cf. Métropolitain de Paramythia Athénagoras, *Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας*, *ibid.* 8 (1930), p. 228-252.

(3) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca*, V, p. 159. Nous citons cet intéressant passage : « ...καὶ γὰρ δὴ τὰ τε ἄλλα κοσμεῖ τὸ ἄστυ καὶ θέσεως εὐκαιρία, καὶ πρὸς ἀσφάλειαν ἐρυμνότης, καὶ πλῆθος μάλιστα οἰκητόρων, καὶ πολυοὐβία καὶ πολιτείας εὐγένεια, καὶ τεχνῶν ἀσκήσεις καὶ ἀγορᾶς δαψίλεια πάντων πᾶσα, εὐεμπορώτατον τε εἰ δὴ τι καὶ ἄλλο μάλιστα πρὸς ἅπαντα πλοῦν καὶ θαλάσσης ἅπαντα μέρη θέσεως εὖ ἔχον... »

qui sont dus au métropolitain de Side, ville de Pamphylie (aujourd'hui Eski-Adalia) (1). En outre, il lui attribue le titre d'exarque de tout le Péloponnèse (2), il subordonne à son pouvoir les évêchés de Coron, de Modon et d'Androusa en Messénie (3) et lui donne l'autorisation de se servir, en s'adressant aux évêques et en général à tous les religieux de son diocèse, du mois et de l'indiction (ménologe), au lieu de toute autre signature (4).

Plus tard, au mois de juin de l'année 1301, Andronic II confirma, par une nouvelle bulle d'or, les possessions de la métropole de Monemvasie et déterminait soigneusement leurs limites. En outre, par ce même chrysobulle, il exempta les possessions en question de toute obligation envers le fisc public et de toute vexation de la part des fonctionnaires de l'Empire chargés de la perception des impôts (5).

Monemvasie ne fut pas la seule ville qui attira l'attention de la cour impériale de Constantinople. L'embellissement par des édifices nouveaux, par des dotations de toute sorte, d'une autre ville naissante, de Mistra, préoccupa non moins Andronic II, souverain dévoué par excellence aux choses de l'Eglise. Nous reviendrons dans un chapitre de la deuxième partie de cet ouvrage, consacré au mou-

(1) *Ibid.*, p. 159. Cf. Le Quien, *op. cit.*, I, col. 995-996. Gelzer, *op. cit.* p. 603 : « ...ἐπαπολαύειν [= le métropolitain de Monemvasie] τῆς ἀνηκούσης τῷ τοῦ Σίδης θρόνῳ τιμῆς, ἐν ἅπασιν, καθέδραις τε δηλαδὴ καὶ προελεύσεσι τε καὶ στάσεσι, γραφαῖς τε καὶ ὅλως τοῖς ἐθιμοῖς, ἔργοις ἀρχιερατικοῖς καὶ λειτουργήμασιν ἅπασιν. »

(2) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 159.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.* : « ...αὐτὸν δὲ πάλιν ἐν τοῖς σημειώμασι καὶ γράμμασιν ἰνδικτιῶνα ἐμφαίνειν πρὸς αὐτοὺς καὶ πρὸς πᾶσαν τὴν αὐτοῦ ἐπαρχίαν ἀντ' ἐτέρας ὑποσημανώσεως. » Il en résulte que le métropolitain de Monemvasie avait le droit de ne pas signer par son nom les actes émanant de lui et adressés à des évêques de son diocèse, mais de marquer seulement le mois et l'indiction de l'année. Et, pour nous servir d'un exemple concret, s'il adressait au clergé de sa juridiction une lettre au mois de juin 1293 il pouvait mettre, au lieu de signature, « ἐν μηνὶ Ἰουνίῳ ἰνδικτιῶνος γ' ». Il est à noter que cette façon de signer les actes publics était très souvent employée à Byzance, surtout pour les actes émanant de l'empereur lui-même et qui sont connus sous le nom de « προστάγματα » et de « βασιλικά πιντάκια ». Dans ce cas, la signature était apposée à l'encre rouge. Cf. F. Dölger, *Der Kodikellus des Christodulos in Palermo*, extrait de l'*Archiv für Urkundenforschung*, 1929, p. 40. Le patriarche avait aussi le droit de se servir du ménologe, avec cette différence qu'il employait de l'encre ordinaire noire. Notons enfin que l'impératrice de Constantinople, Marie, signa une lettre datée du 15 février 1213 en employant le ménologe en grec d'après les habitudes de la chancellerie byzantine : « Μηνὶ φεβρουαρίῳ ἰνδ. α' » *Archives de l'Orient latin*, II (1884), Documents, p. 256-257.

(5) Miklosich et Müller, *ibid.* p. 165.

vement artistique et littéraire du despotat, sur les édifices de Mistra. Ici nous devons parler des chrysobulles que les Paléologues promulguèrent en faveur du couvent de la Vierge conductrice de Brontochion. Il y a environ quarante ans qu'un savant grec, mort en septembre 1928, Constantin Zéssiou, publiait pour la première fois une collection de quatre chrysobulles, trois d'Andronic II et un de Michel IX Paléologues, peints sur les murs du couvent en question. Depuis une nouvelle édition, plus soignée et plus complète, a été publiée en 1899 par M. Gabriel Millet.

Quelques années après la prise de Mistra par les Grecs, un archimandrite, Pachomios, dit très souvent Brontochite, fonda dans la ville même un couvent sous l'invocation de la Vierge Conductrice. Pachomios était un homme très remarquable, instruit ; il aimait et protégeait les lettres et il exerçait très probablement une certaine influence sur le gouvernement de Morée (1). En faveur de cet archimandrite et du couvent fondé par lui, les Paléologues prirent des mesures de protection. Avant l'année 1314, Andronic II promulgua en faveur de Brontochion un prostagma que nous connaissons seulement par une mention faite dans le chrysobulle dont nous allons parler. Nous ne savons rien du contenu de cet acte. Mais Pachomios l'ayant jugé insuffisant, Andronic promulgua en 1314 ou 1315 (car l'an de l'indiction ne figure pas dans ce texte et, par conséquent, nous ne pouvons pas l'attribuer avec certitude à l'une de ces deux années) une bulle d'or, par laquelle il confirma les biens de Brontochion et l'exempta de toute charge envers le fisc impérial et le trésor ecclésiastique (2). « Tous ces biens, dit l'empereur de Byzance après avoir énuméré les possessions du couvent, seront conservés en dehors de toute charge (ἐπήρεια), vexation (ὄχλησις) ou concussion (διασεισμός) en vertu du présent chrysobulle de Notre Majesté (3)... » En outre, Andronic II exempta le couvent de toute charge envers les exarques patriarchaux (4).

(1) Sur ce personnage nous avons une épigramme funéraire du poète Manuel Philès. Manuelis Philae, *Carmina* (éd. E. Miller), I, p. 279-286. De même, dans le manuscrit grec 708 de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 223 r^o-v^o, nous trouvons un acrostiche d'un copiste Vasilakès Nomikos dédié à Pachomios. Cf. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. IV, p. 161-162.

(2) G. Millet, *Les Inscriptions byzantines de Mistra*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXIII (1899), p. 100-106. C. Zéssiou (*Ἀθηνᾶ* t. III, p. 461-467) attribua ce chrysobulle à tort à Michel VIII.

(3) G. Millet, *op. cit.*, p. 104.

(4) *Ibid.*, p. 104-105.

Au mois d'août 1319, Michel IX, fils d'Andronic et associé au trône, confirma par un nouveau chrysobulle les exemptions et les privilèges accordés par son père au couvent de Brontochion (1). Le chrysobulle de Michel est une copie *mutatis mutandis* de celui d'Andronic.

Au mois de février de l'année suivante (1320), Andronic promulgua une nouvelle bulle, par laquelle il confirma tous les privilèges antérieurs et, par surcroît, accorda les mêmes exemptions aux nouvelles possessions du monastère (2).

Les victoires d'Andronic Asan sur les Francs profitèrent au monastère de Brontochion ; le gouverneur de Mistra donna en 1321 à ce couvent le métouchion de la Vierge de Vogalè (Θεοτόκος ἡ Βόγαλη) à Scorta, et deux villages, Zourtza (Ζούρτζα) et Mountra (Μουντρά) avec leurs dépendances et leurs colons (3). Cette donation fut confirmée, en septembre 1322, par Andronic II, qui promet, par surcroît, aux religieux de ce monastère de leur céder la partie de ces deux villages occupée par les Francs, quand toute la contrée de Scorta serait de nouveau en son pouvoir (4).

A côté de ce couvent, d'autres furent, vers cette même époque, construits dans la forteresse de Mistra. L'église de la Métropole, consacrée à Saint-Démétrius fut construite en 1310 par Nicéphore, métropolite de Crète et proèdre de Lacédémone (5). Celle des saints Théodores de Brontochion avant l'année 1296 et Péribleptos date à peu près du même temps (6). Par ces diverses fondations, la ville de Mistra, qui devait plus tard devenir la résidence de deux dynasties héréditaires de despotes de Morée, s'embellissait et un mouvement artistique très intéressant commençait à se manifester dans cette capitale du despotat. « Sur l'un des derniers contreforts du Taygète, dit M. Diehl, au-dessus de la plaine où fut Sparte, s'élèvent les

(1) *Ibid.*, p. 106-112. Zéssiou attribue ce chrysobulle à Andronic II, *op. cit.*, p. 467-473.

(2) Millet, *ibid.*, p. 112-115.

(3) *Ibid.*, p. 115-118.

(4) *Ibid.*, p. 118 : « ὅτε εὐδοκήσει ὁ Θεὸς διὰ τῆς προστασίας τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου γενέσθαι τῆς βασιλείας μου τὴν ἅπασαν χώραν τῶν Σκορτῶν, καθέξει ἡ τοιαύτη σεβασμία μονὴ καὶ τὴν εἰς τὸ δηλωθὲν μετόχιον τῆς Βόγαλις, ἀλλὰ δὴ καὶ τὴν εἰς τὰ εἰρημένα δύο χωρία, λατινικὴν μερίδα. »

(5) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin* (2^e édition, Paris, 1926), II, p. 754. Cf. A. Struck, *Mistra, eine Mittelalterliche Ruinenstadt* (Vienne, 1910), p. 74. G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, *op. cit.*, p. 122-123.

(6) Diehl, *ibid.*

ruines de Mistra. Fondée par Guillaume de Villehardouin, résidence des princes francs de Morée, puis capitale des despotes grecs du Péloponnèse, elle est aujourd'hui, depuis qu'au XVIII^e siècle elle fut abandonnée, déserte ou à peu près et délabrée. Et pourtant elle demeure étrangement vivante et curieuse. Sous la haute forteresse des Villehardouins qui couronne la montagne, toute une ville du Moyen âge s'étend sur les pentes, avec son enceinte de murailles et de tours, ses rues, ses maisons, ses palais, ses monastères, ses églises (1)... » Nous reviendrons sur ces édifices dans un autre chapitre.

La bienfaisance impériale ne se borna pas à l'organisation ecclésiastique du pays. Andronic II, se rendant dûment compte de l'importance commerciale de Monemvasie, voulut pousser et faciliter de toute manière le développement économique de cette ville. A l'instar de Coron et de Modon, qui étaient devenues, sous l'occupation vénitienne, deux ports très fréquentés, le basileus de Byzance se décida à faire de Monemvasie un port d'exportation et d'importation sans égal dans la péninsule de Morée.

Il résulte d'un chrysobulle par lequel Andronic confirma en 1284 les privilèges antérieurs de Monemvasie (2), que déjà Michel VIII, à une date que nous ne pouvons malheureusement pas préciser, avait accordé aux habitants de cette ville des facilités pour le paiement de l'impôt indirect de douane et de circulation connu sous le nom de commercium (κομμέριον).

Son fils Andronic II alla plus loin. Au mois de novembre de l'année 1317, il promulgua une nouvelle bulle d'or, par laquelle furent définitivement déterminés les nouveaux privilèges de Monemvasie. Le document en question est un des plus précieux de la chancellerie impériale de cette époque, car il nous donne des détails très intéressants sur l'organisation et l'administration financières de l'Empire aux temps des Paléologues (3). Malheureusement, on n'a pas jusqu'à ce moment essayé de donner une étude approfondie sur ce document et d'élucider les multiples problèmes qui s'y posent.

(1) Ch. Diehl, *L'Empire byzantin sous les Paléologues, Études byzantines* (Paris, 1905), p. 236.

(2) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 154-155. Zachariä von Lingenthal, *Jus Graeco-romanum*, III, p. 605-606.

(3) A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines dans la Byzantinische Zeitschrift*, 28 (1928), p. 322.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage nous nous servirons de cet acte, en étudiant l'organisation financière du despotat de Morée. Pour le moment nous nous bornons à donner d'une façon générale un résumé du chrysobulle d'Andronic concernant surtout les exemptions accordées à Monemvasie.

Le chrysobulle d'Andronic se rapporte principalement au paiement de l'impôt de douane que nous désignons d'habitude par le mot latin grécisé *κομμέριον* (1), et des autres charges de la contribution commerciale. La perception du commerce sur les Monemvasiotes ou ceux qui traitent avec eux sera réglée d'après le lieu où se fait le vente ou l'achat des marchandises imposables. Dans le cas où les transactions commerciales se passaient dans la ville même de Constantinople, les Monemvasiotes étaient tenus de payer au trésor de l'Empire un commerce de 1 pour 100 sur la valeur de la marchandise vendue ou achetée, importée ou exportée (2). Dans le cas où les Monemvasiotes feraient leurs achats ou la vente de leurs marchandises dans les villes de Sozopolis, Agathopolis, Nicomédie, dans les îles, dans toutes les villes du Péloponnèse ou dans n'importe quelle ville de l'Empire, exception faite de la capitale, ils jouiraient d'une exemption totale (3). De même par ce chrysobulle Andronic exempté les Monemvasiotes du paiement de toute charge envers le fisc public, quelque prétexte que puissent mettre en avant les fonctionnaires impériaux (4). De la même immunité jouiraient aussi les navires des Monemvasiotes ou encore les navires qui transporteraient des marchandises appartenant à des Monemvasiotes (5).

(1) Sur cet impôt v. G. Millet, *Sur les sceaux des commerçants byzantins*, *Mélanges Schlumberger*, p. 305. Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der Byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts* (Leipzig-Berlin, 1927), p. 62. Germaine Rouillard, *Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra*, *Mélanges Diehl*, I, p. 283-284.

(2) Le texte de ce chrysobulle se trouve dans Miklosich et Müller, *op. cit.*, V, p. 165-168 et dans Zachariä von Lingenthal, *op. cit.*, III, p. 635-638. Il est à noter que le texte de ce document a été aussi conservé dans l'œuvre historique de Georges Phrantzès, p. 400-405. Voici le passage auquel nous faisons allusion (Miklosich et Müller, p. 166) : « ... εὐεργετὶ ἡ βασιλεία μου αὐτοὺς κοινῶς ὅλους τοὺς Μονεμβασιωτάς, ... ἵνα ἐφ' αἷς ἂν ποιῶσι πραγματείας διδῶσιν εἰς τὸ κομμέριον τῆς θεοδοξάστου Κωνσταντινουπόλεως ὑπὲρ ἐκβολῆς ποσότητα νομισμάτων ῥ' νόμισμα α' καὶ ὑπὲρ ἐκβολῆς καὶ ἀγορᾶς ἑτέρας πραγματείας ποσότητος νομισμάτων ῥ' νόμισμα α' ... ».

(3) Miklosich et Müller, p. 167.

(4) *Ibid.*, p. 166-167.

(5) *Ibid.*, p. 167.

On voit par tout cela quelle fut la sollicitude des empereurs de Byzance à l'égard de leurs nouvelles possessions de Morée. Les privilèges surtout, qu'Andronic accorda aux Monemvasiotes, nous montrent assez clairement que la plus grande préoccupation de la cour de Constantinople fut de renforcer le commerce national, pour pouvoir ainsi faire face à la concurrence des commerçants occidentaux, en particulier des Vénitiens et des Génois, qui exploitaient très adroitement les ressources économiques de l'Empire.

Malheureusement, malgré ce vif intérêt du gouvernement central, la population de Morée se trouvait dans des conditions extrêmement désavantageuses. Elle fut très souvent en butte non seulement à l'avidité et à l'injustice des hommes, mais encore aux phénomènes de la nature. Ainsi le tremblement de terre du 8 août 1303 causa de graves dégâts à une grande partie du Péloponnèse et surtout aux villes de Coron et de Modon (1).

La piraterie était le fléau le plus constant de cette population. Pratiquée, comme nous verrons tout à l'heure, par une partie de la population grecque de Monemvasie, elle était un moyen de s'enrichir au détriment des petits propriétaires. On sait qu'à une époque antérieure au x^e siècle, la piraterie était principalement pratiquée par les Arabes. Ceux-ci, prenant comme point de départ l'île de Crète, ravageaient constamment les côtes grecques et semaient la terreur sur leur passage. Les grandes victoires de Nicéphore Phocas (960) et de l'amiral Nicéas Ooryphas, avaient brisé le pouvoir des Arabes de Crète et d'Italie méridionale et avaient soulagé pour quelque temps les malheureuses populations du littoral grec. A partir du xi^e siècle commencent les expéditions des Occidentaux en Orient, soit directement contre l'Empire byzantin, soit contre les infidèles de la Terre sainte. Ces expéditions, même si elles n'étaient pas dirigées contre les Byzantins, n'étaient point avantageuses pour les habitants des pays où elles passaient. Parmi les plus redoutables pirates de cette époque il faut citer les Normands de Sicile.

Une nouvelle période commence pour la piraterie après l'établissement des Occidentaux dans le bassin de la Méditerranée orientale. Les divers petits seigneurs des îles de la mer Égée n'hésitaient pas à s'y livrer. Des différends entre deux ou plusieurs barons

(1) Pachymère, II, p. 393.

locaux devenaient très souvent la cause de courses de pirates qui saccageaient sans le moindre scrupule les côtes de la puissance ennemie. Les guerres entre Vénitiens et Génois ne firent qu'aggraver la situation. La flotte byzantine qui, pour un certain temps sous le règne de Michel VIII, avait de nouveau connu des jours de succès, était devenue, surtout à partir du règne d'Andronic II, impuissante et incapable d'établir l'ordre dans les mers grecques.

Sur la piraterie des côtes méridionales du Péloponnèse nos renseignements nous permettent de nous représenter, d'une manière évidemment incomplète, dans quelles conditions vivaient les habitants de ce littoral. Nous avons conservé quelques documents, vénitiens et génois, relatifs à des dédommagements exigés par les deux républiques italiennes en faveur de ceux de leurs citoyens qui furent victimes des Grecs. Il va sans dire que ces documents ne nous renseignent qu'exceptionnellement sur des actes de brigandage commis par des Occidentaux au détriment des Grecs, car nous ignorons les protestations de l'empereur byzantin auprès des gouvernements des deux républiques pour les dommages causés à des sujets grecs. Nous avons pourtant, par-ci, par-là, quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt.

Les Vénitiens qui se livraient au trafic en Orient ne se contentaient pas de piller et de ravager les côtes grecques ; très souvent ils emmenaient du butin humain qu'ils vendaient ensuite à bon prix. Des Grecs, et surtout des Grecs de Crète, servaient d'habitude de rameurs dans les navires vénitiens. Le livre du professeur russe V. Lamansky a jeté sur cette question une pâle lueur (1). Cette même île de Crète servait de repaire à des pirates vénitiens qui mettaient à sac le littoral grec. Dans un document de l'année 1299 il est question de captifs grecs de Monemvasie incarcérés dans les prisons de Crète (2). Dans un autre document, postérieur de vingt ans, nous lisons des détails tragiques sur la vie des populations de Morée à cette époque. Des pirates de Crète s'attaquèrent à un casal dans le voisinage de Monemvasie et emmenèrent du bétail et deux hommes (3). Vers la même époque ils emmenèrent encore six

(1) V. Lamansky, *Secrets d'État de Venise*, Saint-Petersbourg, 1884.

(2) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 378 «... pro concambio faciendis pro quibusdam hominibus de Monovasia, quos in carcere inveneramus Crete... »

(3) Thomas-Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, I, p. 125-126.

hommes, quatre enfants et puis de nouveau trente hommes qu'ils vendirent pour cinq cents hyperpres (1). D'autres Vénitiens de Coron et de Modon firent prisonniers quarante Grecs de Morée qu'ils vendirent en Crète, à Rhodes et à Chypre (2). Ce même document nous apprend un événement digne d'être noté : peu avant 1320, deux navires vénitiens, venant de Constantinople, entrèrent dans le port de Monemvasie. Les habitants de cette ville, sans rien soupçonner, montèrent sur les navires pour vendre, comme d'habitude, leurs produits aux marchands vénitiens. Mais soudain les bateaux levèrent l'ancre et les malheureux Monemvasiotes furent livrés à d'autres navires de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et vendus comme esclaves (3).

Il est aussi à noter que dans des documents occidentaux de l'époque nous trouvons parfois mention, très rarement par malheur, de la vente d'esclaves grecs provenant du Péloponnèse. Ainsi dans un acte rédigé par le notaire génois Lamberto di Sambuceto, le 2 février 1300, à Famagouste de Chypre, il est question de la vente de deux esclaves grecs de Monemvasie (4). Dans d'autres documents catalans étudiés récemment par le savant espagnol Rubió y Lluch, on trouve des indications précieuses sur des esclaves grecs en Catalogne (5). En ce qui concerne la Morée, nous notons que dans un des documents en question nous lisons que le navire catalan portant le nom de San Cristofol et commandé par un certain En Bartomeu Albesa de Majorque, avait rapporté d'Arcadie vingt-six esclaves

(1) *Ibid.*, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 127.

(3) *Ibid.*, p. 127 : « Item ac mense julii... galee due Venetorum, venientes de Constantinopoli, iverunt Monovasiā ; et ibi multi Monovasioti ascederunt dictas galeas et dicte galee iverunt ad capud Maleam, ubi invenerunt galeas Hospitalis et dederunt omnes homines Monemvasiotes (lege : Monemvasiotes) dictis galeis hospitalis (sic !), qui vendiderunt dictos homines et res, quos Veneti retinuerunt. » Sur la piraterie dans les eaux de la Méditerranée grecque à cette époque, voir les intéressantes pages que M. W. Miller a consacré à ce sujet dans son *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι* (trad. grecque par Sp. Lambros), I, p. 221-226.

(4) C. Desimoni, *Actes passés à Famagouste de 1299 à 1301 par-devant le notaire génois Lamberto di Sambuceto*, *Archives de l'Orient latin*, II (1884), p. 27 (Documents) : «... Item tappetum unum, sclavi duo Griffoni (= Grecs) de Marvasia, qui sunt pro redemptione ». Cf. du même, *Notes et observations sur les actes du notaire génois Lamberto di Sambuceto*, *Revue de l'Orient latin*, 2 (1894), p. 19.

(5) Rubió y Lluch, *Mitteilungen zur Geschichte der Griechischen Sklaven in Katalonien im XIV. Jahrhundert*, *Byzantinische Zeitschrift*, 30 (1929-1930), p. 462-468.

grecs (28 septembre 1358) (1). Une étude attentive des documents de ce genre ajoutera des détails intéressants au peu que nous connaissons sur le commerce d'esclaves dans l'Orient byzantin (2).

Monemvasie, qui avait beaucoup souffert des incursions des pirates étrangers, était le port d'attache d'une bande de pirates (3), Grecs et Génois, qui dévalisaient les marchands qui doubtaient le cap Malée pour aller à Constantinople ou, au contraire, pour gagner les côtes italiennes et celles de l'Albanie angevine (4). Parmi ces pirates, se trouvait un redoutable Génois, Jean de lo Cavo, qui, de concert avec les gens du pays, dévalisait très souvent les marchands vénitiens. Un document italien nous a conservé les noms de cette bande dont, il faut le noter, faisaient partie des personnages issus de grandes familles grecques. En voici quelques-uns : Michel Spanos (5), très probablement le Spanos qui aida le prince Florent contre les Grecs ; Guillaume de Monemvasie (6), d'origine, semble-t-il, italienne ; Pierre Caravelle (7), italien lui aussi ; Constantin Maniatis (8) ; André de Monemvasie (9) ; Mamonas (10), Démonoioannis (Εὐδαίμονογιάννης), issus tous deux de puissantes familles de Morée (11) ; Cosmas de Monemvasie (12), Georges Makrychéros (13) ; Andronic Kavakès, issu d'une famille bien connue en Morée (14) ; Paul Sophianos, de la grande famille de Monemvasie (15), etc. Dans les documents vénitiens ou génois relatifs aux dommages causés par les Grecs aux habitants de Venise et de Gênes et inversement, dommages qui, d'après les conventions existantes entre l'Empire

(1) *Ibid.*, p. 464.

(2) L'on trouve quelques indications sur le commerce d'esclaves dans Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, II, p. 555-563.

(3) Cf. G. I. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle* (Paris, 1929), p. 145.

(4) Voir, par exemple, G. Giomo, *Regesto di alcune deliberazioni del Senato Misti*, *Archivio Veneto*, 31 (1886), p. 183 (30 octobre 1302).

(5) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 233.

(6) *Ibid.*, p. 248-251.

(7) *Ibid.*, p. 248.

(8) *Ibid.*, p. 261.

(9) *Ibid.*, p. 164.

(10) *Ibid.*

(11) *Ibid.*, p. 192-193.

(12) *Lista dei soddisfazioni e delle restituzioni da darsi come indennizi ai Genovesi*, dans les *Atti della Società Ligure di storia patria*, t. XXVIII (1896), p. 528, 533.

(13) *Ibid.*, p. 529-530.

(14) *Ibid.*, p. 516.

(15) *Ibid.*, p. 516.

et les deux républiques italiennes, devaient être réparés par l'État intéressé, dans ces documents, disons-nous, nous trouvons le récit plus ou moins détaillé d'un certain nombre d'actes de brigandage, commis près des côtes de Laconie. De ceux-ci nous ne mentionnerons qu'un seul, parce qu'il est très caractéristique. Vers l'an 1274 un Vénitien bien connu, Jean Michiel, venant de « Naples » (il s'agit très probablement de Naples de Romanie, c'est-à-dire de Nauplion), entra dans le port de Monemvasie. Là, deux navires, dirigés par le Génois Jean de lo Cavo et Morcheto, attaquèrent le sien et le dévalisèrent dans le port de Monemvasie, sous les yeux des habitants (1).

Mais ce n'étaient pas seulement les pirates grecs ou étrangers qui pillaient les côtes du Péloponnèse. De grandes courses, organisées par les flottes des puissances ennemies de l'Empire ou de la principauté franque, ravageaient de temps à autre le pays et répandaient la terreur chez les habitants du littoral. Si nous devons en croire deux historiens byzantins du xv^e siècle, Laonic Chalcocondyle et Georges Phrantzès, qui vécurent dans le Péloponnèse, déjà vers le milieu du xiii^e siècle, le chef d'une tribu turque, Ertogroul, le père du futur fondateur de l'Empire ottoman, organisait des expéditions navales contre l'île de Nègrepont, l'Attique et la Morée et il emportait, à la suite de ce pillage, beaucoup de butin et d'esclaves (2).

Les possessions byzantines de Morée ne souffrirent pas moins, pendant la prise de Monemvasie et du Magne par l'amiral catalan Roger de Lluria, ou, comme on dit plus souvent en français, Loria. Il est vrai que l'expédition, entreprise en 1292 contre la Morée, n'était pas principalement dirigée contre les Grecs ; le plan de Lluria était de frapper les Francs, sujets, comme on sait, du royaume de Naples. C'est donc sous ce prétexte qu'il entra dans le port de Monemvasie. Envers les habitants il feignit l'amitié, mais, la nuit tombée, il s'empressa de donner l'assaut à la ville et la livra à la fureur des marins. Nous empruntons les détails de cet assaut et du sac qui

(1) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 225-226. Cf. K. Hopf, *Veneto-Byzantinischen Analekten*, dans les *Sitzungsberichte des Phil.-Histor. Classe der Wiener Akademie*, t. XXXII, année 1859, p. 437.

(2) Chalcocondyle, p. 12. Phrantzès, p. 76. Sur l'exactitude de ce renseignement, voir N. Jorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, t. I (Gotha, 1908), p. 150.

suit au vivant récit de l'historien Barthélemy de Neocastro, récit qui, malgré l'influence manifeste de Virgile et de la poésie latine, demeure très intéressant et émouvant. « Mais, vers minuit, dit l'auteur de l'*Histoire de Sicile*, on se met aux rames, d'après l'ordre de l'amiral, et en reculant ils trouvent les habitants du Phare qui dormaient. Et pendant qu'ils tenaient la ville, la clameur des matelots s'élève ; alors les Grecs (*Danai* !) effrayés, s'éveillent de leur sommeil... ; les hommes se mettent à fuir nus, hors de sens, les femmes à pleurer et à pousser des cris de détresse ; ils abandonnent les vieillards et les enfants ; et la ville est dépouillée de tous ses biens, sans pourtant que du sang humain soit versé ». Le butin que Roger de Lluria emporta de Monemvasie était considérable. Parmi les nombreux prisonniers se trouvait le métropolitain de cette ville (1).

Ensuite l'amiral Catalan se dirigea vers le Magne qu'il occupa par ruse. Il fit arborer sur les mâts de ses galères les bannières de Saint-Marc et il entre dans le port de la ville. Les habitants, croyant que les vaisseaux appartenaient à des marchands vénitiens, coururent au bord de la mer pour vendre leurs marchandises. Lorsque les Catalans virent que le butin était satisfaisant, ils arrêtèrent les Maniotes, les emmenèrent à bord de leurs navires et les vendirent en Sicile comme esclaves (2).

Ce n'était pas tout. Dès le commencement du XIV^e siècle, les nouveaux ennemis de l'Empire byzantin, les Turcs ottomans, devenaient de jour en jour plus menaçants pour l'Europe méridionale. Les pirates Turcs ne se bornaient plus maintenant au pillage des côtes de l'Asie Mineure, mais ils commençaient à ravager la péninsule hellénique tout entière (3). Dans une lettre du 10 avril 1330, Marino Sanudo l'ancien qui, comme on sait, prêcha avec zèle la croisade contre les infidèles, écrit que le Péloponnèse est la proie des Catalans et des Turcs (4). Dans un autre passage non moins

(1) Bartholomei de Neocastro, *Historia Sicula*, apud Muratori, XII, col. 1185-1186. Nouvelle édition dans la Collection *Raccolta degli storici Italiani*, t. XIII (part. III), Bologna, 1921, p. 133-134. Cf. *Livre de la Conquête*, § 761, p. 302. *Libro de los Fechos*, § 487, p. 107. N. Specialis, *Libri VIII rerum sicularum* apud Muratori, X, col. 960. Ramon Muntaner, apud Buchon, *Chroniques étrangères*, p. 330.

(2) *Livre de la Conquête*, § 762, p. 302.

(3) N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, *Byz. Zeitschrift*, t. XV (1906), p. 183.

(4) Fr. Kunstmann, *op. cit.*, p. 778.

significatif, il dit que les Turcs, ayant soumis presque toute l'Asie Mineure, s'en vont, de là, piller les îles et les provinces de la Grèce. « Ils ravagent, dit-il, les îles de la Romanie et même ils abordent la terre ferme, en pillant les provinces et en les épuisant profondément, sans épargner ni le sexe ni l'âge, car ils tuent les vieillards et emmènent en captivité les jeunes qu'ils vendent comme esclaves » (1). De même Jean Cantacuzène parle à maintes reprises des courses des Turcs contre la Grèce, sans d'ailleurs donner des renseignements plus précis (2).

Le redoutable émir d'Aïdin, Oumour-beg (mort en 1348), était parvenu à organiser une flotte considérable qui dominait dans la mer Égée et rendait la défense des côtes impossible. La situation s'aggrava davantage pendant la guerre civile entre Cantacuzène et la cour de Constantinople, et surtout lorsque le premier eut recours aux troupes d'Omour-beg. L'historien contemporain, Nicéphore Grégoras, nous donne le renseignement particulièrement intéressant que voici : « Tous ceux-ci, dit-il en parlant des habitants de l'Eubée, du Péloponnèse, de la Crète, de Rhodes, etc., Oumour-beg les pillait, en organisant des courses quand il voulait et il tirait d'eux des tributs annuels assez considérables (3). » Ce renseignement nous oblige à parler d'un document de cette époque relatif aux rapports entre l'émir turc et la papauté. Il s'agit d'une lettre qu'Oumour-beg aurait envoyée, en 1346, au pape Clément VI. En tête de cette lettre, dont nous possédons le texte latin et une traduction en italien, l'émir s'intitule de la façon suivante : « Morbasianus Hebenesi cum fratribus Cerabi et Inbahit imperatoris Organi collaterales pugilles et partibus Acaie domini (4). » Cette lettre a depuis longtemps attiré l'attention des savants, mais très tôt des doutes furent,

(1) Fr. Kunstmann, *op. cit.*, p. 778. Bongars, *Gesta Dei per Francos* (Hanovre, 1611), II, p. 307.

(2) Cantacuzène, I, p. 537 et III, p. 85. Sur les incursions des Turcs au XIV^e siècle on consultera aussi avec profit l'étude récente de M. Sp. Théotoky, *Ἡ πρώτη συμμαχία τῶν κυριάρχων κρατῶν τοῦ Αἰγαίου κατὰ τῆς καθόδου τῶν Τούρκων ἀρχομένου τοῦ ΙΔ' αἰῶνος*, *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 7 (1930) p. 283-298.

(3) Grégoras, II, p. 597. Cf. N. Jorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, p. 169.

(4) J. Gay, *Le pape Clément VI et les affaires de l'Orient* (Paris, 1904), p. 172. La traduction italienne se trouve apud F. G. Dragomanni, *Collezione di Storici e Cronisti Italiani editi e inediti*, t. IV (Florence, 1845), p. 260-262. Cf. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, I, p. 440.

à juste titre, formulés à propos de son authenticité. On est aujourd'hui d'avis que la lettre en question est une pièce apocryphe fabriquée par un adversaire de la croisade ou des Vénitiens (1). Malgré cela, le fait même que le falsificateur de la pièce crut nécessaire d'ajouter aux titres d'Oumour-beg celui de seigneur d'Achaïe demeure inexplicable.

On sait que, à la suite des démarches du pape Clément VI, une croisade fut entreprise contre les Turcs de l'Asie Mineure, sous le commandement du dauphin Humbert II, croisade qui, malgré les succès considérables qu'elle remporta au commencement, finit par échouer (2). Durant les négociations, le pontife se trouvait en rapports suivis avec les Vénitiens ; nous possédons une lettre envoyée par Clément VI, le 26 mai 1345, au doge de Venise. Nous voulons surtout noter le passage où le pape trace, en quelque sorte, le tableau de la situation des pays d'Orient devant les invasions turques. Les Turcs, ces infidèles païens, qui désirent détruire complètement la chrétienté, se servant d'une flotte très grande, entrent par mer dans les pays occupés par des fidèles et y commettent des actes de violence et de pillage. Les îles grecques, la Romanie elle-même, sont en proie à la fureur de ces infidèles et, chose encore plus néfaste, les habitants de ces pays ravagés sont emmenés en captivité et vendus comme des bêtes (3).

Nous avons essayé, dans les pages précédentes, de donner une idée de la situation intérieure des possessions byzantines de Morée, de 1262 à 1348. Il est évident que notre esquisse n'est qu'une représentation très pâle d'une tragique réalité, car les sources dont nous disposons sont extrêmement pauvres et médiocres. Nous avons

(1) Gay, *Ibid.*, p. 172.

(2) Pour les détails voir, excepté l'ouvrage de Gay, M. C. Faure, *Le dauphin Humbert II à Venise et en Orient, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 27 (1907), p. 509-562.

(3) *Ibid.*, p. 546 : « ... Gentes illorum infidelium, paganorum, qui vulgari lingua Turchi vocantur, sitientes sanguinem populi christiani, ad extinctionem fidei catholicae, anelantes..., cum maxima quantitate lignorum navalium armatorum, in partibus Romaniae et aliis locis fidelium convicinis, easdem christianorum fines fuerant per mare ingressi, ac in christianos et loca ac insulas eorundem atrociter sevientes, per mare discurerant et discurrere non cessabant, dampnificantes et depopulantes loca et insulas fidelium partium earundem, ipsa quoque incendio miserabiliter supponentes, et, quod nefandius erat, fideles eosdem abducebant in praedam eosque subiciebant horribili et perpetue servituti, ipsos vendentes ut animalia ac eos ad abnegandum fidem catholicam compellentes... »

néanmoins pu constater que le plus grand malheur de cette population moréote avait été le manque d'un gouvernement fixe et l'absence presque totale d'une défense maritime. Le besoin de donner aux possessions de Morée un gouvernement fixe, capable de faire face non seulement aux ennemis extérieurs mais encore aux archontes locaux, qui tendaient à fomenter une anarchie féodale, imposa à la cour de Constantinople la formation en Morée d'un despotat.

C'est de la fondation et de la vie de ce despotat sous la famille des Cantacuzènes que nous parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

LE DESPOTAT DE MORÉE SOUS LES CANTACUZÈNES (1348-1384)

Au début de février 1347, Jean Cantacuzène, après une guerre civile longue et désastreuse pour l'hellénisme, devenait le maître de la capitale et, le 8 de ce même mois, il se faisait officiellement proclamer empereur des Romains. D'après les conventions arrêtées entre lui et la régente Anne de Savoie, Jean VI devait régner seul dix années et, ce délai écoulé, associer au trône le successeur légitime, Jean Paléologue.

Cantacuzène se trouva devant une situation déplorable. Tout le pays s'étendant entre la Macédoine méridionale et les faubourgs de Constantinople était ruiné par la guerre civile et les incursions des Turcs, devenues plus fréquentes du fait que les deux adversaires demandaient souvent l'intervention de cet ennemi mortel de l'Empire. Nous ne pouvons pas dire que Cantacuzène se montra aussi adroit que les circonstances, extrêmement difficiles, l'exigeaient. Malgré ses talents éminents et son expérience militaire, il ne lui fut pas possible d'empêcher la décadence rapide de la monarchie. Néanmoins Cantacuzène était de beaucoup plus capable que ses deux prédécesseurs et la politique extérieure connut sous son règne quelques succès considérables.

Pour le Péloponnèse, Cantacuzène prit une décision plus importante et plus durable. Voyant que le gouvernement de cette province par des hauts fonctionnaires, envoyés de Constantinople, laissait beaucoup à désirer, il se décida à lui donner des gouverneurs dévoués et à créer une sorte de principauté qui, tout en reconnaissant la souveraineté de l'empereur, jouirait de l'autonomie administrative. Ainsi fut créé le despotat de Morée. Voici les raisons que Cantacuzène donne de sa décision, raisons qui nous dépeignent en

même temps la réalité sous un jour très sombre : « Le Péloponnèse, dit l'impérial écrivain, était entièrement ravagé non seulement par les Turcs qui organisent des courses contre le pays et par les Latins qui habitent le canton appelé par les Grecs Achaïe, et qui sont soumis à un prince, mais surtout par les habitants mêmes qui se trouvent continuellement en guerre entre eux et qui pillent leurs biens et s'entre-tuent. De même les villages, n'ayant aucune défense, sont exposés aux assauts des ennemis extérieurs, tandis que les villes sont la proie des habitants ; aussi on attend leur disparition totale. Tout cela obligea le basileus à prendre des mesures à leur égard et, ne pouvant faire quelque chose de mieux, il envoya son fils Manuel avec des navires pour gouverner le Péloponnèse et pour prendre toutes mesures susceptibles pour faire face à la situation (1). »

Comme on vient de l'apprendre par le passage cité, c'était Manuel, fils puîné de Jean Cantacuzène, qui, le premier, fut investi de la dignité de despote du Péloponnèse et chargé de continuer l'œuvre héroïque que ses aïeux avaient commencée dans cette province.

I. — Manuel Cantacuzène

Manuel prit possession de ses fonctions vers la fin de l'année 1348 (2). Avant de venir aux détails du gouvernement de ce despote, nous devons rappeler ce que ses contemporains pensaient de lui et exposer brièvement ce que nous savons sur l'époque de sa vie antérieure à son élévation au despotat.

Lorsque Manuel fut envoyé pour gouverner les possessions moréotes de l'Empire, il n'avait pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans (3). Son père parle à plusieurs reprises, dans ses Mémoires, de lui et de son frère aîné Matthieu. Mais il y a surtout un passage

(1) Cantacuzène, III, p. 85.

(2) De la narration de Cantacuzène il résulte que Manuel gagna la Morée à la date indiquée. La *Chronique brève* d'autre part dit que le despote arriva en Morée en 6857 (an du monde), sans indiquer l'indiction (p. 515). Par conséquent nous ne pouvons pas préciser si Manuel gagna la Morée durant les quatre derniers mois de l'année 1348, ou au commencement de l'année suivante.

(3) Cantacuzène, II, p. 359, dit qu'en 1343 ses deux fils n'avaient pas encore l'âge d'adolescent : « ... μήπω τὴν μεираκικὴν ὑπερβάντες ἡλικίαν. »

où Jean Cantacuzène fait l'éloge de ses deux fils : «... Ils ne le cédaient, dit-il, à personne quant à la prudence et au raisonnement... à cause de leur intelligence naturelle et de leur inclination vers le bien; aussi, ayant pendant longtemps participé à côté du basileus, leur père, aux campagnes entreprises, ils n'étaient pas seulement habiles aux choses militaires et courageux, hardis et forts devant les dangers, mais encore capables de se rendre compte de la situation, d'agir dûment en cas de danger et de donner des conseils à d'autres. C'est pour cela que leur père demandait souvent leur opinion, surtout pour tout ce qui exige une étude attentive, et il se rendait à leurs raisons la plupart du temps, non point s'empressant à leur faire plaisir (car la gravité des circonstances ne le permettait pas), mais parce qu'il trouvait leurs conseils particulièrement convenables (1). » On serait porté à croire que l'amour paternel a égaré Cantacuzène loin de la vérité. Mais, malgré le caractère élogieux de ce passage, nous croyons qu'il ne renferme pas trop d'exagération. D'ailleurs un autre historien de cette époque, Nicéphore Grégoras, répète à propos de Manuel à peu près ce que nous lisons dans le passage cité (2).

Manuel joua un rôle considérable durant les pourparlers gréco-serbes entre les années 1342 et 1343. Il assistait aux négociations personnelles de son père avec Étienne Doušan de Serbie et, après la conclusion entre eux de l'accord qui assura à Cantacuzène l'amitié et l'alliance du kral, Manuel resta auprès de ce dernier comme otage (3). Pour obtenir cet accord favorable, Cantacuzène s'efforça avec succès d'attirer vers lui la sympathie et l'appui du puissant Grand Voïvode serbe Jean Oliver, seigneur des provinces d'Ovčepolje et de Lesnovo (4). A tout cela Manuel prit part et même,

(1) *Ibid.*, II, p. 359.

(2) Grégoras, II, p. 638.

(3) Cantacuzène, III, p. 290-292.

(4) Sur ce personnage voir K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I (Gotha, 1911), p. 382 et 388. Une étude spéciale a été écrite sur ce personnage par I. Radonić, *Über den Despoten Jovan Oliver und seine Frau Anna Maria*, dans *Glas de l'Académie royale serbe*, XCIV, année 1914. Nous connaissons cette étude par une brève analyse donnée dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I (Bucarest, 1914), p. 54-55. Dans une inscription grecque de l'année 1348-1349, trouvée au monastère de Lesnovo, nous lisons la mention suivante : « πανευτυχιστάτη βασίλισσα Μαρία ἡ Αυδέρισσα. » Elle était épouse d'Oliver et, très probablement, sœur utérine de Doušan du deuxième mariage d'Ouroš. Cf. Jireček, *ibid.* Il est à noter que le despote Oliver, devenu seigneur indépendant, frappa des monnaies d'argent avec l'aigle

pour faciliter l'accord, il promit d'épouser la fille du seigneur serbe (1). Mais ce mariage ne se réalisa pas. Finalement Manuel épousa Isabelle, fille de Guy de Lusignan, prince de Galilée (et, plus tard, roi de la Petite Arménie 1343-1345), et de Marie de Bourbon (2). Une inscription trouvée, il y a plus de vingt ans, à Mistra et publiée par M. Millet, se rapporte à l'épouse de Manuel (3).

Peu après Manuel fut élevé à la dignité de gouverneur de la ville de Bérrohoa que Jean Ange venait d'occuper au nom de Cantacuzène. Il garda cette dignité jusqu'à la date (1347) à laquelle Étienne Doušan s'empara de cette ville (4).

bicéphale. N. A. Mouchmov, *Particularités des monnaies bulgares*, *Byz. Zeitschrift*, 30 (1929-1930), p. 628. A titre bibliographique nous signalons l'étude récente de G. Radojičić, *Novac despota Stevana s dvoglavnim orlovima*, *Prilozi*, IX (1929) p. 199-200, citée par M. M. Lascaris dans *Byzantion*, 5 (1929-1930) p. 55. Sur une fresque de Marie Oliver voir Jean Ebersolt, *Les Arts somptuaires de Byzance* (Paris, 1923) p. 123.

(1) Cantacuzène, III, p. 290-292. Grégoras, II, p. 638.

(2) Léonce Machéras, I, p. 38. *Libro de los Fechos*, § 685, p. 151. Cf. Du Cange, *Les familles d'outre-mer* (Paris, 1869), p. 147. V. Langlois, *Documents pour servir à l'histoire des Lusignans de la Petite Arménie*, dans la *Revue archéologique*, XVI^e année (1859), p. 116.

(3) G. Millet, *Inscriptions inédites de Mistra*, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1906, p. 453-459. Elle est ainsi conçue : « Ζαμπέα ντὲ Δεζηνάω ». Dans d'autres documents cette Isabelle s'appelle « despina » (Cf. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 12). M. Millet observe ceci : « Il est donc très vraisemblable qu'Isabelle devint ou sa [de Manuel] seconde femme ou celle de son frère Matthieu, ou encore celle d'un de ses neveux. » (*Ibid.*, p. 459). De même A. Struck, *Mistra*, p. 87, dit qu'Isabelle était femme de Matthieu. Comme nous l'avons dit, rien ne prouve que le projet de mariage avec la fille d'Oliver se réalisa. Au contraire, il est très probable que ce projet fut abandonné très vite à cause de la rupture des relations gréco-serbes. Qu'une fille de Guy de Lusignan épousa Manuel Cantacuzène, c'est ce qu'atteste le passage cité de Machéras que M. Millet, semble-t-il, n'a pas connu. Machéras dit que l'épouse de Manuel s'appelait Marie. Il semble que le chroniqueur cypriste a confondu le nom de la fille de Guy de Lusignan avec celui de sa mère qui, comme nous venons de le dire, s'appelait Marie. A part le renseignement de Machéras, nous avons un autre renseignement d'un historien occidental, selon lequel Pierre I^{er} de Lusignan, se rendant en Orient, s'arrêta à Modon pour voir sa parente Isabelle, femme du despote. N. Iorga, *Philippe de Mézières* (Paris, 1896), p. 385, note 2. Nous croyons que, après cette digression, nous ne pouvons plus douter que Manuel épousa la fille du roi de la Petite Arménie. Il est à noter que la présence d'Isabelle de Lusignan en Morée encouragea l'installation d'Arméniens dans le despotat. Une inscription conservée au Musée de Mistra fait mention d'un Joseph l'Arménien de la Grande Arménie. [τοῦ δεσποτοῦ (ἡμῶν) θεοῦ κυριε (καὶ) θεοτοκε [βο]υθ'ητέ] ησοση ο αρμενιο[ς] ο απο την μεγαλην α[ρ]με[ν]ιαν. » Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, op. cit., p. 155. D'après Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 200, note 5, « le despotat était [en 1377] aux mains de la princesse Isabelle de Lusignan ».

(4) Cantacuzène, III, p. 32 et 147. Grégoras, II, p. 673.

Cette même année, Manuel fut élevé à la dignité de despote, et, durant l'absence de son père et de son frère Matthieu, il fut chargé du gouvernement de la ville de Constantinople. Pendant les troubles de Galata, il était encore gouverneur et prit personnellement part aux opérations contre les rebelles (1).

Telle fut la vie publique de Manuel Cantacuzène avant l'année 1348. Reste maintenant à examiner son œuvre politique intérieure et extérieure pendant sa longue carrière comme despote de Morée.

Nous avons vu un peu plus haut ce que dit Jean Cantacuzène des relations qu'avaient entre eux les archontes grecs de Morée (2). La première, donc, et la plus grave question qui se posait au jeune despote, était d'apaiser leur haine mutuelle et de faire régner l'ordre parmi ces seigneurs agités et indociles. Manuel n'hésita pas à entreprendre cette tâche lourde et malaisée pour un jeune gouverneur. Néanmoins il y parvint, et pour un certain temps la paix et la tranquillité furent rétablies. Et, comme une paix stable était conclue avec les Francs voisins, le despote en profita pour développer et cultiver les ressources économiques [du pays et, comme nous dit Cantacuzène, « ce Péloponnèse, jadis plus désert que la Scythie, commençait à être cultivé et déjà il promettait beaucoup pour sa prospérité future » (2).

Mais l'ordre ainsi rétabli ne devait pas durer longtemps. Les seigneurs du pays ne voulant pas renoncer à leurs occupations préférées, la rapine et les troubles intérieurs, et ne pouvant non plus lutter entre eux à cause de la présence du despote, ils se réunirent et décidèrent de déclarer la guerre au gouvernement central de Mistra. Les choses se passèrent dans les conditions suivantes. Pour rendre la lutte contre les pirates turcs plus efficace, Manuel avait songé à organiser une petite flotte locale destinée à protéger les côtes du Péloponnèse. Mais comme le trésor public était assez peu riche et comme la cour de Constantinople, occupée de problèmes plus sérieux, ne pouvait lui venir en aide, il se décida à rassembler l'argent nécessaire parmi les archontes du pays. De cette collecte, se chargea avec empressement un certain Lampoudios qui, dépossédé par ses adversaires, avait réussi à recouvrer ses biens grâce à la faveur de Cantacuzène. Ce Lampoudios, profitant du rôle à lui

(1) Cantacuzène, III, p. 63, 68-77. Grégoras, II, p. 849.

(2) Cantacuzène, III, p. 85-86.

confié, parcourut toute la péninsule en propageant l'idée de la révolte contre le despote. Ses efforts ne furent pas vains. Les seigneurs qui ne songeaient qu'à secouer le joug de leur gouverneur ne tardèrent pas à devenir de chaleureux partisans de la révolte et, à un moment donné, les rebelles, après avoir soumis la campagne et s'être assuré la collaboration des châtelains du pays, marchèrent contre Manuel. Celui-ci n'avait alors que fort peu de forces militaires pour se défendre. Néanmoins, escorté de trois cents soldats qu'il avait amenés avec lui de Constantinople et de quelques mercenaires albanais, il fit face à Lampoudios et à ses partisans et parvint à disperser sans bataille les troupes indisciplinées des rebelles.

Une partie des principaux auteurs de cette révolte se soumit sans aucune résistance au despote. D'autres continuèrent la guerre et ils ne furent réduits qu'après de grandes pertes. Mais en général Manuel se montra indulgent à tous et au bout de quelque temps l'ordre fut rétabli définitivement (1).

Le gouvernement de Manuel fut encore une fois troublé par des luttes sociales. Lorsqu'en 1355 Jean Cantacuzène, contraint par la situation intérieure du pays, abdiqua le trône de Constantinople et se retira provisoirement au couvent des Manges, le nouvel empereur, Jean V Paléologue, désireux d'anéantir la famille de son prédécesseur et beau-père, nomma gouverneurs de Mistra les deux fils d'Isaac Asan, Michel et André (2). Autour d'eux se groupèrent tous les seigneurs de Morée, mécontents du gouvernement sévère de leur despote, et très vite toutes les places fortes du pays passèrent aux amis des Paléologues, sauf une, très probablement Mistra ou Monemvasie, qui resta fidèle à l'ancien gouverneur. Manuel, s'appuyant sur cette ville, continua avec ténacité la guerre contre les forces impériales et les archontes locaux, et fatigua les Asan à un tel point qu'ils se trouvèrent obligés de renoncer à le soumettre. A la victoire de Cantacuzène contribua, paraît-il, l'attitude défavorable des Vénitiens à l'égard de Michel et André Asan, attitude causée par le fait

(1) Cantacuzène, III, p. 86-87.

(2) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, I, p. 450. D'après V. Parisot, *Cantacuzène, homme d'État et historien* (Paris, 1845), p. 246, Isaac Asan lui-même fut chargé du gouvernement de Morée. Mais ce savant a dû mal comprendre le passage de Cantacuzène qui est très clair et très précis. De même P. Kalligas se trompe, *Μελέται Βυζαντινῆς Ἱστορίας*, p. 542, en disant que les deux gouverneurs étaient fils de Jacob Asan, au lieu d'Isaac.

que ces derniers pillaient souvent le territoire vénitien de Morée (1).

Un peu plus tard, Jean V, voyant que la soumission de Manuel était difficile, dut confirmer sa nomination comme despote. Ainsi Manuel encore une fois évita d'être chassé de Morée et le peuple put se livrer de nouveau aux occupations de la paix, la culture et l'élevage (2).

Vers cette même époque, Jean Cantacuzène et son fils, jadis associé au trône, Matthieu, qui, fait en 1357 prisonnier par les Serbes et livré par eux à l'empereur contre rançon, fut obligé de renoncer aux brodequins de pourpre, se réfugièrent auprès de Manuel en Morée. Les partisans des Paléologues, s'efforçant de semer la discorde entre les membres de la famille Cantacuzène, firent répandre le bruit que Matthieu aspirait à la dignité de despote de Morée et que le voyage de son père avait pour but de soutenir et de réaliser ces aspirations. Ce bruit, comme il est naturel, inquiéta Manuel. Mais Jean, à peine arrivé en Morée, intervint ; il réussit à convaincre Manuel que ce bruit n'avait aucun fondement et qu'il était répandu exprès par leurs ennemis. Après cette explication, les deux frères se réconcilièrent et ils vécurent dorénavant en bonne intelligence. Jean Cantacuzène passa auprès de ses fils plus d'une année (1359-1360) et ensuite il gagna Byzance (3).

Nous ne savons malheureusement pas si Matthieu participa directement au gouvernement de Morée. Dans les sources dont nous disposons aujourd'hui, nous ne trouvons presque aucune mention de ce personnage avant la mort de Manuel. Jean Cantacuzène dit simplement que Manuel, ayant appris que Matthieu n'avait aucune visée sur le despotat, exprima à son père le désir d'abdiquer en faveur de son frère aîné (4). En tout cas nous avons le droit de supposer que Matthieu occupa auprès de son frère une charge administrative considérable.

Ces deux dangers écartés, Manuel se livra à l'organisation intérieure du pays. Ce que nous savons sur cette tâche difficile est malheureusement fort peu et trop insuffisant pour donner une idée

(1) *Archives de Venise, Misti XXVI*, fol. 195, XXVII, fol. 191, apud Hopf, *op. cit.*, I, p. 450.

(2) Cantacuzène, III, p. 88-89.

(3) *Ibid.*, III, p. 358-360. J. Dräseke, *Zu Johannes Kantakuzenos, Byz. Zeitschrift*, 9 (1900), p. 76.

(4) Cantacuzène, III, p. 360.

complète de l'œuvre intérieure de Manuel. Cependant deux faits capitaux peuvent nous renseigner sur la valeur et les vertus de ce despote.

Manuel s'aperçut de très bonne heure que ce qui faisait le plus tort au pays était l'absence d'une défense sérieuse. Il se mit donc au travail pour combler cette énorme lacune. Nous avons vu plus haut, en parlant de la révolte de Lampoudios, que le despote, désirant organiser une petite flotte locale et n'ayant pas les moyens nécessaires, s'était adressé aux divers seigneurs de Morée et leur avait demandé des secours matériels. Si les seigneurs locaux avaient été capables d'estimer à sa valeur la proposition de leur despote et si, au lieu d'épuiser la malheureuse population par des troubles intérieurs, ils étaient venus en aide à un gouverneur capable et consciencieux, une œuvre défensive remarquable aurait été accomplie, qui aurait épargné à la population hellénique de la péninsule beaucoup de souffrances. Nous ne savons pas si, après la répression de la révolte, Manuel put réaliser ses projets, mais l'entreprise seule de cette tâche fait honneur à ce gouverneur.

Un autre problème, plus grave peut-être, préoccupa le despote de Morée. Les guerres contre les Francs, les troubles civils, la piraterie extrêmement florissante et active, les incursions turques avaient diminué la population de Morée d'une façon inquiétante et, comme l'a dit Cantacuzène, la péninsule était « plus déserte que la Scythie ». Il fallait donc fortifier et, si possible, renouveler la population, donner au pays, non seulement des guerriers nouveaux, mais surtout des cultivateurs qui pussent développer l'agriculture presque abandonnée. Manuel donna à ce problème une solution avantageuse non seulement pour la Morée, mais encore pour la Grèce continentale. Il transplanta, à une époque que nous ne pouvons déterminer, un assez grand nombre d'Albanais, cette race qui quelques années auparavant avait commencé sa vie historique parmi les États de la péninsule gréco-slave.

Nous sommes renseignés sur cette colonisation par un historien grec du x^ve siècle, Théodore Cantacuzène Spandonis. Celui-ci, dans un traité sur l'origine des Turcs, dédié au dauphin de France Henri, plus tard Henri II, nous donne sur l'établissement des Albanais en Morée les détails suivants : « A cette époque, dit-il, Jean Cantacuzène, pour assurer son pouvoir et ses affaires, maria son fils

nommé Matthieu à la fille du roi de Serbie, qui donna à Cantacuzène, à titre de dot, toute l'Albanie. Ce dernier, voulant affirmer sa souveraineté et dominer les Albanais à sa façon, expulsa tous les hommes de valeur qui s'y trouvaient : une partie fut transplantée près de Constantinople... tandis qu'un grand nombre d'entre eux furent établis comme colons en Morée (1). »

Le passage cité de Spandonis est sujet à discussion. Tout d'abord il n'est pas exact que Matthieu Cantacuzène ait épousé la fille d'Étienne Doušan ; du moins, dans les Mémoires de son père, où les pourparlers avec le roi de Serbie sont soigneusement exposés, il n'est point question de ce mariage ni d'un projet de mariage de Matthieu à une princesse serbe. On parla seulement, ainsi que nous l'avons vu, d'un projet de mariage entre Manuel et la fille du despote Oliver. D'autre part nous sommes suffisamment renseignés sur la personne qu'épousa Matthieu ; c'était une princesse byzantine, Irène, fille du despote Démétrius Paléologue, fils d'Andronic II. Ce mariage fut célébré, durant l'hiver de l'année 1339, à Thessalonique (2). Donc, tout ce que Spandonis raconte sur les circonstances qui poussèrent Manuel Cantacuzène à favoriser la transplantation des Albanais en Morée est sans valeur et ne résiste pas à la critique historique.

Mais, si des données historiques nous obligent de conclure que les faits secondaires du témoignage de Spandonis sont inexacts, nous ne pouvons pourtant pas mettre en doute et nier le fait même de la colonisation, d'autant plus que Jean Cantacuzène atteste la présence de mercenaires albanais en Morée vers l'an 1350 (3). L'histoire et les détails de la transplantation de ce nouvel élément ethnique

(1) D'après l'original, écrit en italien, *Della origine delli imperatori ottomani* apud Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire grecque au Moyen âge*, t. IX, p. 144. Il y a de ce même traité une ancienne traduction française publiée par Charles Schefer en 1896.

(2) Cantacuzène, I, p. 534. Cf. V. Parisot, *Cantacuzène*, p. 143. Du Cange, *Historia Byzantina* (Paris, 1680), I, p. 216 et 291. Du même, *Illyricum vetus et novum* (Posonii, 1746), p. 62. Une inscription de Mistra ainsi conçue : « Τὸν κοσμοπροσκυνητὸν σταυρικὸν τύπον ἀργυροκοσμεῖ ἀδελφοῦ βασιλέως Εἰρήνη θυγάτηρ Παλαιολογῖνα σωτηρίας ἐντευξιν, λύτρον πταισμάτων. » se rapporte, d'après l'opinion de l'éditeur (Boeckh, *CIG*, t. IV, p. 353, n° 8765), à l'épouse de Matthieu. Dans ce cas, comme le remarque le même éditeur, l'inscription daterait d'une époque antérieure à la mort de Michel IX, à savoir avant 1320. L'identification proposée par Boeckh repose sur des arguments très faibles.

(3) Cantacuzène, III, p. 87. Cf. J.-G. Hahn, *Albanesische Studien* (Jena, 1854), I, p. 319 et 341.

nous sont tout à fait inconnus. Mais l'histoire de l'expansion albanaise en Thessalie et en Grèce continentale pourrait peut-être indiquer la route suivie par les Albanais pour venir au Péloponnèse.

Les Albanais étaient un peuple connu bien avant le XIII^e et le XIV^e siècles (1). Mais, isolé à cause de la disposition géographique du pays et menant une vie dure dans les montagnes, il n'avait pas pu former une unité nationale. Il était divisé en petites tribus, gouvernées par des chefs que Cantacuzène nomme *φύλαρχους* (2). Le contact avec les Grecs du despotat d'Épire, les Vénitiens, les Angevins de Naples et, plus tard, avec les Serbes et Étienne Doušan, eut pour résultat de montrer aux Albanais la route vers le Sud ; doués d'une force guerrière incomparable, ils ne tardèrent pas à se répandre dans la Thessalie et surtout dans les contrées montagneuses (3). Cette expansion fut singulièrement facilitée par le fait que les divers seigneurs, grecs ou occidentaux, ayant besoin de soldats et de cultivateurs, accordaient des privilèges aux Albanais qui venaient se fixer dans leurs domaines.

Déjà en 1325, un défenseur fervent de la croisade contre les infidèles, Marino Sanudo l'ancien, dans une lettre adressée à l'archevêque de Capoue, chancelier du royaume de Naples, se plaint des pillages auxquels les Albanais se livraient dans la Thessalie. « Cette race, dit-il, a détruit complètement tout ce qui était en dehors des murs des châteaux (4). » Huit années plus tard, lors de l'expédition d'Andronic III en Thessalie, douze mille Albanais vinrent se soumettre volontairement et implorer la grâce impériale (5). Mais cette soumission n'était qu'apparente, car, peu après, les tribus de Thessalie se révoltèrent de nouveau et Andronic dut organiser une deuxième expédition à laquelle participèrent des troupes d'Oumourbeg, et qui eut pour résultat de réduire complètement les rebelles (6). Il ne faut pourtant pas croire que ce fut leur soumis-

(1) L. de Thallóczy, C. Jireček et Em. Sufflay, *Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, I (Vienne, 1913), p. III-VI. J. C. Jireček, *Albanien in der Vergangenheit*, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 40 (1914), p. 15 et suiv. C. A. Chekrezi, *Albania past and present* (New-York, 1919), p. 10 et suiv. C. Amantos, *Οἱ βόρειοι γείτονες τῆς Ἑλλάδος* (Athènes, 1923), p. 134 et suiv. A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 304 et suiv.

(2) Cantacuzène, I, p. 474. Jireček, *op. cit.*, p. 19.

(3) Jireček, *Ibid.*

(4) Bongars, *Gesta Dei per Francos*, II, p. 293.

(5) Cantacuzène, I, p. 474.

(6) Cantacuzène, I, p. 495-501. Grégoras, I, p. 146, 545.

sion définitive. Lorsque, en 1341, Andronic III mourut, ils crurent le moment favorable pour ravager le pays et ils pillèrent beaucoup de villes d'Acarnanie (1).

L'an 1358 marqua pour l'expansion albanaise en Grèce un succès considérable. Le despote d'Épire Nicéphore II, dépossédé en 1339 de ses possessions par Andronic III, avait réussi en 1356 à recouvrer ses terres; et, pour assurer cette fois son pouvoir, il se tourna vers les Serbes et demanda en mariage la sœur de la veuve d'Étienne Doušan, en répudiant sa première femme, Marie Cantacuzène, qui dut se réfugier auprès de son frère Manuel, en Morée. Mais les Albanais, dont l'importance était grande dans le despotat d'Épire, opposèrent à ce projet une résistance obstinée qui ne tarda pas à créer une situation très fâcheuse pour le despote. Cette opposition aboutit à un conflit et, dans une bataille livrée près du village d'Achéloos, Nicéphore périt et ainsi le despotat d'Épire fut définitivement détruit (2).

Le territoire qui avait jadis appartenu aux despotes d'Épire fut occupé par Syméon Ouroš « Paléologue » qui, un peu plus tard, fut obligé d'abandonner l'Épire et l'Étolie aux Albanais. Ainsi furent créées deux principautés albanaises, l'une sous Ghin Bua Spata à Achéloos et Angelocastron, et l'autre à Arta et Rogoi sous Pierre Lioša (3). Ghin Bua Spata parvint très vite à étendre ses possessions vers le Sud et, en 1378, il occupa la ville de Naupaktos (Lépante), qui appartenait aux Angevins de Naples (4).

Tout cela nous permet de suivre, d'une manière évidemment approximative, la route que les Albanais suivirent pour se rendre en Morée. Il est très probable que ces nouveaux colons du despotat appartenaient à la principauté d'Angelocastron et qu'ils durent peut-être traverser le golfe de Patras pour gagner le Péloponnèse. Il faut enfin noter que cette Marie Cantacuzène, qui après la rupture des relations avec son mari se réfugia auprès de son frère à Mistra, ne fut peut-être pas étrangère à ce mouvement des Albanais vers la Morée (5).

(1) Cantacuzène, II, p. 15, 81-82.

(2) *Ibid.*, III, p. 319. *Epirotica*, p. 212-213. Jireček, *op. cit.*, p. 20.

(3) *Epirotica*, p. 215. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 37.

(4) Hertzberg, *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος* II, p. 420. Jireček, *op. cit.*, p. 21.

(5) Il ne serait peut-être pas sans intérêt de noter que, vers la même époque, les possessions catalanes d'Athènes et de Thèbes furent envahies

La colonisation des Albanais en Morée, sous le gouvernement de Manuel Cantacuzène, n'est que le commencement de la descente de cette race guerrière vers le Sud. Plus tard, au temps du despote Théodore Ier, une nouvelle vague d'Albanais se dirigea vers la péninsule et occupa les contrées désertes et montagneuses du pays. Les phases et les résultats de cette émigration nous occuperons plus d'une fois dans les chapitres suivants.

Manuel s'intéressa vivement à l'embellissement de sa capitale. Il s'efforça, dans la mesure où la situation intérieure du pays le lui permettait, de fonder des églises nouvelles et d'autres édifices. Suivant l'exemple de son père qui, au mois d'avril de l'année 1348, promulgua un chrysobulle en faveur du monastère du Mega-Spilaion (Μέγα Σπήλαιον) au Péloponnèse (1), il fonda à Mistra un monastère sous l'invocation de notre Seigneur Donneur de la vie. En juin 1365, ce monastère fut, par une charte scellée d'une bulle de plomb du patriarche de Constantinople Philothée, soumis au trône patriarcal et fut, à la demande du despote, exempté de toute charge envers le trésor ecclésiastique, à l'exception d'une prestation annuelle qu'il devait payer à l'exarque patriarcal du Péloponnèse (2).

Une année plus tard, en mai 1366, le même patriarche de Constantinople, Philothée, confirma les possessions du monastère de Brontochion et la suzeraineté de celui-ci sur les deux métochia de Saint-Jean, près de Kapsaloi, et de Saint-Blaise, près du village de Brysis, avec leurs dépendances et leurs parèques (3).

par des bandes albanaises et qu'un grand nombre de ces pillards s'installèrent en Attique et en Béotie. Nous citons un passage intéressant d'une lettre du 28 mai 1368 : « Belingerius Soleri civis Thebarum fidelis presens in auditorio magne nostri curie querulose narravit quod dum Petrus de Puteo [Pierre de Pons] civis Thebarum fidelis noster in dicti vicariatus officio presideret eidem exponenti tamquam castellano castri nostri Veteranisse [Vitrinitza] mandavit expresse quod armaret seu armari faceret predictus exponens quamdam barcam nostre curie ibi sistentem pro habendis rumoribus hostium nostrorum Albanensium ad cuius executionem mandati dictus exponens preter dilacionem aliquam dictam barcam armari fecit et dum pro dicta causa navigaret a dictis nostris hostibus Albanensibus dicta barca capta fuit ». Gregorovius, *Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν*, II, p. 308-309. La lettre en question fut publiée par le traducteur Sp. Lambros d'après une copie envoyée à celui-ci par Rubió y Lluch.

(1) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 191-193. Cf. N. A. Bees, *Verzeichnis der Griechischen Handschriften des Peloponnesischen Klosters Mega Spilaion*, I (Leipzig, 1915), p. vii de la préface.

(2) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, I, p. 472-474.

(3) *Ibid.*, p. 479-483.

Manuel fut aussi le fondateur de l'église de Sainte-Sophie à Mistra, comme nous l'apprend la poésie politique gravée sur les murs et conservée par une copie de Fourmont (1), aussi bien que les monogrammes de ce despote conservés sur les murs de l'église (2).

* * *

De même que sa politique intérieure, l'œuvre extérieure de Manuel Cantacuzène fut dirigée par un esprit de prudence. Elle consiste surtout en entreprises militaires. Avec les Francs, Manuel s'efforça de conserver une paix relative, indispensable pour l'organisation intérieure et pour la défense du pays contre les incursions des Turcs. Il est évident que la présence à la cour de Mistra d'une despine latine, comme l'était la femme de Manuel, facilitait singulièrement l'accord et la bonne entente entre les Grecs et les Francs de la principauté. Voilà ce que nous dit à ce propos l'empereur et historien Jean Cantacuzène : « Quant aux Latins de la principauté (οἱ πρίγκιπι ὑπήκοοι), au commencement, eux aussi, s'empressaient à faire la guerre au despote et à endommager les villes... Mais en peu de temps les hostilités entreprises tournèrent à leur détriment, car c'étaient eux surtout qui souffraient de la guerre. Voyant donc que la guerre leur causait de grandes pertes, ils envoyèrent une ambassade et sollicitèrent et obtinrent du despote la conclusion d'un traité de paix, à condition de rester sous la souveraineté du prince, de devenir ses amis et ses alliés en venant à son secours à l'intérieur ou à l'extérieur du Péloponnèse, lorsqu'il aurait besoin d'eux, et de se nourrir pendant ces campagnes à leurs propres frais (3) ». Nous ne savons pas si, dans l'affirmation de Cantacuzène il n'y a pas d'inexactitudes ou d'exagération. Néanmoins nous avons sur les relations gréco-franques de cette époque le témoignage beaucoup plus précis que nous fournit la version aragonaise de la *Chronique de Morée*, le *Libro de los Fechos*.

(1) Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 145 :

Τικτουσι καὶ γὰρ τὸν Ἰμανουὴλ δεσπότην
καὶ πραγμάτων ἔμπειρος ἐξ εὐβουλίας
καὶ τόνδε σηκὸν ἀνεγείρας ἐκ βάρων
πρὸ τῶν πυλῶν ἔγραψε τῆς ἐκκλησίας.

(2) *Ibid.*, p. 142, 145, 146.

(3) Cantacuzène, III, p. 89-90.

Ce que dit Cantacuzène d'une collaboration des troupes grecques et franques contre un ennemi extérieur, est confirmé d'une façon incontestable par un passage du *Libro de los Fechos*, relatif à une expédition organisée par les diverses puissances de Morée contre les Turcs.

Nous avons vu dans le chapitre précédent quelle était la situation créée en Morée par les invasions turques (1). Pendant toute la période qui nous occupe maintenant, le danger turc devenait de jour en jour plus menaçant et la lutte contre ces hordes orientales plus dure et plus difficile. Un important document de cette époque, la Vie de Charles Zeno, en parlant de Patras, dit que l'archevêque de cette grande ville était obligé de faire continuellement la guerre aux Turcs (2).

Ces événements ne furent pas sans inquiéter la cour pontificale. Le pape Innocent VI procéda, en 1357, à des démarches ayant pour but de secourir les fidèles de Morée. Il s'adressa à Robert de Tarente, prince de Morée et empereur de Constantinople, pour demander son intervention en faveur de la principauté (3). En même temps il s'adressa au roi de Sicile Louis, et, par une lettre dans laquelle il décrivait la situation des malheureuses populations d'Achaïe, il accrédita auprès de lui l'archevêque de Salerno, Bertrand, qui fut chargé de prêcher la croisade contre les Turcs. « Ayant pitié, dit le pape dans cette lettre (12 octobre 1357), des malheureux fidèles du Christ qui habitent le pays d'Achaïe et que la fureur inhumaine et la persécution hostile des infidèles Turcs torturent (*excruciant*) sans merci, et désirant apporter quelque remède à leurs grandes souffrances, nous avons écrit à notre cher fils Robert, empereur de Constantinople, ton illustre frère, par une autre lettre, rédigée d'après le plan contenu dans le billet ci-joint (4). »

Plus tard le pape Grégoire XI, par une lettre du 6 novembre 1375, recommanda à la reine de Naples, Jeanne I^{re}, [un moine de l'ordre

(1) Le Péloponnèse a aussi beaucoup souffert de la guerre entre les Vénitiens et les Génois (1373-1381). Démétrius Cydonès, dans une lettre adressée à Jean Lascaris Calophéros, dit que les communications étaient interrompues entre la capitale et la Morée à cause de la guerre. Gius. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance* (Paris, 1930), p. 61.

(2) *Vita Caroli Zeni*, apud Muratori, XIX, col. 212.

(3) F. Cerasoli, *Innocenzo VI e Giovanna I Regina di Napoli*, *Archivio Storico per le prov. Napoletane*, 23 (1898), p. 20.

(4) F. Cerasoli, *ibid.*, p. 19-20.

des Mineurs et la pria de venir au secours des Francs de Morée épuisés par les incursions des Turcs qui « serraient de près la principauté d'Achaïe » (1).

La situation devint très difficile à cause de l'événement suivant : En 1361, Roger I^{er} de Lluria succéda à Matthieu Moncada au gouvernement du duché catalan d'Athènes. Lluria, comme d'ailleurs son prédécesseur, suivit une politique hostile aux Vénitiens d'Eubée, de sorte que, deux années plus tard, le baile de cette île, Pietro Gradenigo, se trouva obligé de lui déclarer la guerre. Roger, impuissant à entreprendre une lutte contre les Vénitiens, fit face à cette situation d'une manière très peu avantageuse non seulement au pays, mais encore à lui-même. Il eut recours aux Turcs. Mourad accepta avec empressement l'appel du gouverneur catalan, et peu après la ville de Thèbes fut occupée par ces alliés dangereux et le pays, y compris même les possessions latines d'Achaïe, fut mis à sac (2).

C'est vers cette époque, semble-t-il (3), que les divers seigneurs de Morée, à l'instigation de Manuel, si nous devons en croire Cantacuzène, se réunirent contre les Turcs. Parmi les alliés se trouvaient le despote grec de Morée, le baile de la principauté d'Achaïe Gautier de Lor, les Vénitiens de Coron et de Modon et les Hospitaliers de Rhodes. Les Vénitiens mirent à la disposition de l'armée alliée quelques navires, ainsi que les Hospitaliers qui confièrent le commandement de leurs galères à Raymond Bérenger, plus tard grand-maître de l'ordre. L'armée, ainsi composée, se dirigea vers la ville de Mégara, tandis que la flotte longeait la

(1) F. Cerasoli, *Gregorio XI e Giovanna I Regina di Napoli*, *Archivio Stor. per le prov. Napoletane*, 25 (1900), p. 6-8 «... Ipsi Turchi appropinquaverunt nimium principatui Achaïe... »

(2) Baronius, Laderchius, Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, t. XXVI (1872), p. 102. Lettre d'Urbain V de l'année 1364 «... In civitate Thebana et aliis circumvicinis partibus infidelium Turcorum profana multitudo moretur ac terras fidelium principatus Achaïae et circumstantium partium impugnare assidue molitur... »

(3) D'après Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 139, cet événement aurait eu lieu en 1357. Nous croyons que nous devons le placer un peu plus tard. On sait que les Turcs ravagèrent l'Attique et la Morée peu après l'année 1361. D'autre part l'action de Bérenger en Orient commence en 1358, date à laquelle il fut nommé commandeur de Cos, et surtout en 1362, lorsqu'il fut nommé Grand-Précepteur. Le 15 avril de cette année, il prit la commanderie d'Aix. Par conséquent la victoire de Mégara doit être placée entre les années 1358 et 1362.

côte méridionale de l'Attique. Les troupes alliées parvinrent à capturer trente-cinq navires turcs qu'ils incendièrent. Leurs équipages s'enfuirent à Thèbes (1).

La version aragonaise de la *Chronique de Morée* dit que les seigneurs de Morée se contentèrent de ce succès et qu'ils regagnèrent, tout de suite après cette victoire, leur pays. Mais dans le passage, si souvent cité, de Cantacuzène, il est question d'une expédition que Manuel entreprit en commun avec les Francs contre Roger de Lluria (2). Nous croyons donc qu'il faut probablement rapprocher la victoire de Mégara de l'expédition contre Roger dont parle Cantacuzène, et voir dans cette dernière la continuation des hostilités, d'autant plus que le *Libro de los Fechos* dit que les Turcs se réfugièrent, après leur défaite, à Thèbes.

Manuel Cantacuzène joua un grand rôle dans les querelles de succession qui suivirent la mort de Robert de Tarente (1364). Comme ce dernier ne laissa pas d'enfants, la succession à la principauté d'Achaïe fut disputée entre sa femme, Marie de Bourbon, fille de Louis comte de Clermont et veuve en premières nocces de Guy de Lusignan, roi de la petite Arménie, et son frère Philippe III de Tarente. Marie de Bourbon possédait en Morée de grands domaines (3) et voulait imposer à la principauté le fils qu'elle avait eu à son premier mariage, Hugues de Lusignan. Les barons d'Achaïe et surtout le très puissant archevêque de Patras, Ange I^{er} Acciaiuoli, étaient favorablement disposés envers Philippe de Tarente, et ils cherchaient à faire échouer les projets du jeune Lusignan. Ceci fut la cause d'un conflit entre Marie et Ange Acciaiuoli. En 1366, Marie de Bourbon et son fils, à la tête d'une armée assez nombreuse, attaquèrent la forteresse de Patras. La défense de cette forteresse était dirigée par le jeune et héroïque Vénitien Charles Zeno qui, durant six semaines, résista aux assauts de l'ennemi et qui parvint, non seulement à libérer la ville d'un danger imminent, mais encore à repousser les troupes de Marie jusqu'au château de Navarin (Port Junch), où elle se réfugia et où se trouvait prisonnier le baile de Philippe de Tarente (4).

(1) *Libro de los Fechos*, § 685, p. 151.

(2) Cantacuzène, III, p. 90.

(3) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 227.

(4) Ernest Gerland, *Neue Quellen zur Geschichte des Lateinischen Erzbistums Patras* (Leipzig, 1903), p. 39 et suiv.

Marie et Guillaume de Talay, le gouverneur de Navarin, ne pouvant pas faire face à l'ennemi par leurs propres forces, demandèrent le secours de Manuel Cantacuzène, gendre de la princesse de Bourbon, et de Guy d'Enghien, seigneur d'Argos et de Nauplion, lié aussi de parenté avec Marie (1). Les deux seigneurs accoururent à l'appel de leur parente en détresse et, pour opérer une diversion, ils ravagèrent la plaine d'Élide et dévastèrent les alentours d'Andravida et le casal de Manolada (2).

Entre temps le siège de Navarin fut levé grâce à Amédée VI de Savoie qui, poursuivant sa croisade vers l'Orient, fit escale à Modon et vint en aide à la cousine de sa femme. L'archevêque de Patras fut obligé de conclure à Modon, au mois de juillet de cette même année, un traité de paix et de payer à titre de dédommagements une forte somme à Marie (3). Une partie de cette somme, huit mille ducats vénitiens, fut partagée entre Manuel et les autres chevaliers qui avaient prêté leur secours contre les partisans de Philippe (4). Mais, malgré ce traité, Hugues de Lusignan, de concert avec Manuel, son beau-frère, continua à ravager le pays de ses adversaires jusqu'à l'année 1370, où sa mère conclut un accord avec Philippe de Tarente et renonça à ses prétentions sur la principauté d'Achaïe (5).

Entre les années 1374 et 1376, un nouveau conflit s'engagea entre les Grecs et les Francs. François de Sanseverino (6) qui, durant ces années, gouverna la principauté au nom de la reine de Naples, Jeanne I^{re}, s'empara du bourg grec de Gardiki que gouvernait, au nom du despote, un certain Syryannis Gilopoulos. Mais le château de ce bourg était bien fortifié, de sorte que le baile napolitain fut obligé de l'assiéger. Cantacuzène, avisé par les frères de Gilopoulos, marcha contre les Francs et une bataille fut livrée, dans laquelle les Grecs furent battus. Néanmoins Sanseverino leva le siège de

(1) *Libro de los Fechos*, § 697, p. 153-154.

(2) *Ibid.*, § 698, p. 154.

(3) Gerland, *op. cit.*, p. 40. C. Kerofilas, *Amedeo VI di Savoia nell' impero Bizantino* (Rome, 1926), p. 14-16.

(4) *Libro de los Fechos*, § 702, p. 154-155.

(5) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, I, p. 413.

(6) François de Sanseverino est le destinataire d'une lettre de la reine Jeanne (19 juillet 1376), relative à des réparations demandées par un marchand vénitien. V. Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 130.

Gardiki et se retira à Clarentza, sans avoir pu s'emparer du château (1).

* * *

Le peu que nous savons sur les relations gréco-franques pendant la longue durée du gouvernement de Manuel, nous permet de constater que la politique de ce dernier ne fut pas hostile aux éléments occidentaux de la Grèce. Il en fut de même en ce qui concerne ses relations avec la papauté. Marié à une princesse latine et évidemment catholique, il subit sans doute assez profondément l'influence des mœurs occidentales et prit à l'égard du schisme qui séparait l'Église grecque et l'Église romaine une attitude différente de celle de ses contemporains et de ses compatriotes. Nous avons vu plus haut qu'il n'hésita pas à collaborer avec les Hospitaliers de Rhodes. Un autre fait est beaucoup plus caractéristique. Nous avons conservé une lettre du pape Grégoire XI adressée, en décembre 1374, à Manuel. Ce fut peu après la conférence de Thèbes où les diverses puissances de l'Orient et de l'Occident furent invitées pour prendre des mesures communes contre les Turcs. Nous citons un des plus intéressants passages de cette lettre : « ... Ea propter, dit Grégoire XI, a dilecto nobili viro Cassiano domicello Constantinopolitano, se tuum asserente devotum laetanter audito, quod tua nobilitas desiderio magno desiderat universos Graecos a dicta oboedientia deviantes et ad eam efficaciter reduci, et perseveranter persistere in eadem et quod tu et genitor tuus, utpote potentes opere et sermone in hac parte potestis post imperialem celsitudinem prae ceteris efficacius operari ; nos de huiusmodi tua dispositione, quam ambigimus tibi divinitus esse datam, laetificati quam plurimum, eidem nobilitati praesentibus reseramus, nos nuper nuntios nostros super tractanda unitate Latinorum et Graecorum Constantinopolim destinasse. Quare te hortamur in Domino et rogamus attentius quatenus per te et eundem genitorem tuum et alios (prout poteris) opereris, quod hoc tuum desiderium impleatur ; sciturus quod huiusmodi tractatus, favente Deo, ex eo commodius poterit et fieri citius consummari, quo nos in fine aestatis proxime secuturae intendimus... ad Sacram Urbem cum Romana curia nos transferre. Ceterum, cum dicaris prope civitatem Patracensem aliosque catholicos tuam habere

(1) *Libro de los Fechos*, § 714-722, p. 157-159.

potentiam, Patracensem et alias catholicas ecclesias eorumque praelatos et populos tuae nobilitati, ex quo audimus te habere supradictum propositum, cum multa fiducia commendamus : sperantes, quod praefatis favendo catholicis id, quod latet in tuo corde, per effectum efficacis operis demonstrabis (1). » M. R. Guiland dans une brève notice qu'il a consacrée à la vie et à l'œuvre de Manuel, faisant allusion à la lettre dont nous venons de citer la plus grande partie, remarque ceci : « Un passage curieux, dit-il, de la Correspondance des papes semblerait indiquer qu'il songea peut-être à se rapprocher de Rome (2). » Nous ne croyons pas que Manuel ait songé à un rapprochement spirituel avec la papauté. A notre avis, le rapprochement avec la cour pontificale avait surtout des motifs politiques. Il ne faut pas oublier que Manuel Cantacuzène, vivant au milieu de petits États latins et ayant avec ces derniers des intérêts communs en ce qui concernait la lutte contre le danger ottoman, était obligé d'entretenir des relations amicales avec la papauté. En outre, les relations entre le despote et la Cour de Constantinople ne furent pas, à ce qu'il semble, très bonnes. Jean V fut obligé de reconnaître Manuel comme despote de Morée ; mais pendant la longue durée du règne de ce dernier, l'empereur de Byzance se désintéressa du sort du despotat de Morée. Du moins les sources n'en parlent pas. Étant donc donné que Jean V se trouvait en bons termes avec les papes, désireux d'obtenir l'union des Églises, il est permis de supposer que Manuel cherchait à obtenir l'amitié du pape dans l'espoir que ce dernier pourrait intervenir en sa faveur auprès du basileus.

En 1380 Manuel Cantacuzène mourut à Mistra où il fut très probablement enterré (3). Il avait gouverné dignement pendant trente-deux années le despotat de Morée.

C'est sans aucun doute une des plus grandes et des plus nobles figures qui aient existé dans ce despotat. Son œuvre que les sources dont nous disposons aujourd'hui nous permettent à peine d'entre-

(1) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXVI, p. 235. Cf. O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome* (Varsovie, 1930) p. 306-307. A. A. Vasiliev, *Il viaggio del imperatore bizantino Giovanni V Paleologo in Italia, Studi Bizantini e Neellenici*, 3 (1931), p. 163.

(2) R. Guiland, *Correspondance de Nicéphore Grégoras* (Paris, 1927), p. 313.

(3) *Chronique brève*, p. 516.

voir, est d'un homme de grande valeur, ayant échappé à la démoralisation sociale qui l'entourait. Capable de se rendre dûment compte des réalités politiques de son temps, il abandonna l'impérialisme extrême de ses prédécesseurs et s'efforça de grouper autour de lui toutes les petites puissances contre l'ennemi commun, les Turcs. D'autre part, sa sollicitude pour les affaires intérieures du despotat, pour la colonisation du pays et pour le développement des sources économiques nous montre d'une façon très nette sa clairvoyance politique et administrative. Démétrius Cydonès, le grand savant de l'époque des Paléologues, a fait l'éloge de Manuel dans une lettre qu'il envoya au despote même, à Mistra. En voici un passage intéressant : « Pour toi, dit-il, il n'y a rien de plus précieux que les lois, rien de préférable que la justice et ta prudence fait honneur à ton règne. Tu entreprends tout, ayant comme guide la sagesse et tu l'apprécies à tel point, que tu la considères comme la seule vertu propre à l'homme et que tu cherches l'amitié de ceux qui l'ont, en te croyant heureux lorsque tu peux leur rendre service (1). »

Manuel avait aussi le goût des arts et des lettres. Nous avons vu plus haut ce qu'il fit pour contribuer à l'embellissement de sa résidence, de la ville de Mistra. Il était aussi lié d'amitié avec deux des plus grands hommes de son temps, Démétrius Cydonès (2) et Nicéphore Grégoras (3). C'est ce que nous montrent les lettres de ces deux savants, lettres qui n'ajoutent malheureusement pas grand chose à ce que nous savons de la vie et de l'œuvre du despote.

Avec la mort de Manuel Cantacuzène finit la prospérité de la famille des Cantacuzènes. Ses successeurs, comme nous le verrons tout à l'heure, étaient de beaucoup inférieurs à ce despote vraiment digne des éloges, tout flatteurs qu'ils soient, que lui adressait Démétrius Cydonès.

(1) Boissonade, *Anecdota nova*, p. 294-295. Notons que ce même Cydonès, dans une lettre envoyée « au philosophe Georges » (*ibid.*, p. 303), dit à propos du Péloponnèse : « Σὺ δ' ἔφου Μακάρων νήσους τὴν Πελοποννησίαν εἶναι σκιά. τοῦτο γὰρ ἐγὼ τὰ παρ' ὑμῖν καλεῖν ἄξιόν, τῶν μὲν πόλεων οἰχομένων, τῶν δὲ νόμων πεπατημένων, αἰσχροῦ δὲ δοκοῦντος τοῦ λοιποῦ σωφρονεῖν ». Nous ne pouvons malheureusement pas fixer la date où cette dernière lettre fut écrite.

(2) *Ibid.*, Gius. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, p. 9-13.

(3) Bezdeki, *Nicephori Gregorae epistulae XC*, dans l'*Ephemeris Dacoromana de l'École roumaine de Rome*, t. II (1924), n° 76. R. Guiland, *op. cit.*, p. 231.

II. — Matthieu Cantacuzène

Après la mort de Manuel, ce fut son frère aîné Matthieu qui lui succéda au gouvernement du despotat (1). Il semble que Matthieu, à cette époque, d'un âge assez avancé, n'ait pas voulu d'un titre inférieur à celui qu'il avait jadis porté et qu'il transmit, de son vivant, le gouvernement de Morée à son fils Démétrius (2). Néanmoins il est très probable qu'il continua, à côté de son vieux père, à s'intéresser aux affaires du despotat et qu'il se réserva le rôle de conseiller pour les affaires publiques.

Jean Cantacuzène vécut pendant de longues années auprès de ses deux fils à Mistra. Il embrassa très tôt la vie monastique. D'une lettre d'Urbain V, datée du mois de novembre 1367 et envoyée à l'ex-empereur de Byzance, résulte que ce dernier était déjà moine à cette date (3). Il semble pourtant qu'il ne cessa pas de se mêler aux affaires publiques, comme nous le montre la lettre d'Urbain V, aussi bien que celle de Grégoire XI que nous avons citée plus haut et dans laquelle il est question de lui. De même une inscription de Sainte-Sophie à Mistra fait l'éloge de Jean Cantacuzène, mais ce document paraît antérieur à son abdication (4).

Matthieu est un personnage bien connu dans l'histoire de Byzance (5). Mais ce que nous savons sur la période de sa vie postérieure à son abdication est fort insuffisant pour satisfaire notre curiosité. Ce triste personnage semble avoir dû très vite échanger la pourpre impériale et la splendeur de la capitale contre une dignité assez médiocre, dans une province éloignée. Quoique beau-frère de Jean V, il préféra mener une vie obscure et sans intérêt plutôt que de participer de nouveau à l'administration de l'Empire.

Un document patriarcal non daté, mais qui peut avec certitude

(1) Manuel II, *Oraison funèbre à Théodore Paléologue*, Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, t. III, p. 37.

(2) *Ibid.*, Cf. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 13.

(3) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXVI, p. 144.

(4) Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 144-145.

(5) Voir Dino Muratore, *Una principessa Sabauda sul trono di Bisanzio, Giovanna di Savoia imperatrice Anna Paleologina* (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, IV^e série, t. XI, Chambéry, 1909), *passim*.

être attribué à l'an 1364 (1), nous apprend que Matthieu renouvela, à cette date, le serment de fidélité qu'il avait prêté, lors de son abdication forcée, à l'empereur de Byzance, son beau-frère Jean V Paléologue (2). Nous ne savons malheureusement pas quelle cause poussa ce dernier à obliger Matthieu à renouveler son serment de fidélité à la maison régnante.

Sur l'action politique de Matthieu Cantacuzène, pendant les longues années qu'il passa en Morée, nous n'avons que deux renseignements dignes d'être retenus. L'un nous est fourni par l'humaniste du xiv^e siècle, Démétrius Cydonès. Dans une lettre que celui-ci envoya en Morée au prince byzantin, il fait allusion à des victoires remportées par les Grecs sur les barbares insolents et à la prospérité qui régnait en Laconie « gouvernée par des lois meilleures et plus sages que celles de Lycurgue » (3). L'éditeur de cette lettre, M. Gius. Cammelli, est d'avis qu'elle fut écrite entre les années 1380 et 1383, après la mort de Manuel Cantacuzène (4). Il est, toutefois, à noter que cette chronologie est basée sur un contresens. En réalité la lettre fut rédigée du vivant de Manuel et elle nous apprend que, déjà avant 1380, Matthieu avait participé au gouvernement du despotat (5).

L'autre renseignement nous est fourni par une lettre que le roi d'Aragon Pierre IV envoya à Matthieu, après son voyage en Grèce et son séjour dans le duché catalan d'Athènes qui, après la mort du roi de Sicile, Frédéric III, passa aux mains des rois d'Aragon. Par cette lettre, datée du 18 septembre 1380, Pierre IV recommande aux Cantacuzènes de Mistra les duchés d'Athènes et de Néo-Patras (6).

Ce document est très intéressant, non seulement parce qu'il nous

(1) Dans ce document une phrase montre que le serment fut prêté par Matthieu en présence du patriarche Philothée, récemment rappelé sur le trône patriarcal, après une absence de neuf années : « ἀρτίως δὲ ἔλκει καὶ εὐδοκία θεοῦ... ἐπανήλθομεν εἰς τὸν πατριαρχικὸν θρόνον... »

(2) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, I, p. 448-450.

(3) Gius. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, p. 79.

(4) *Ibid.*, p. 77.

(5) *Ibid.*, p. 79 : « Ταῦτα γὰρ σε πιστεύομεν πάντες δυνήσεσθαι, βασιλέως μὲν πατρὸς ἡσυχουμένου τὰ δέοντα, βασιλέως δὲ υἱοῦ συμπονοῦντος. » Cette dernière phrase ne se rapporte pas à Matthieu lui-même, comme le pense M. Cammelli, mais à Manuel. La traduction de l'érudit italien est, à notre sens, erronée.

(6) D. Antonio Rubió y Lluch, *Los Navarros en Grecia y el ducado Catalán de Atenas en la época de su invasión* (Barcelone, 1886), p. 233-234.

montre d'une façon directe comment ce petit territoire grec de Morée arriva à exercer une influence politique assez importante parmi les divers États de la Grèce latine, mais encore parce qu'il nous éclaire sur quelques traits caractéristiques de la psychologie de ce curieux personnage qu'est Matthieu Cantacuzène. « Nous avons reçu, dit Pierre IV, avec un grand plaisir la lettre de votre excellence scellée d'une bulle d'or (1). » Et sur l'adresse de cette lettre nous lisons ceci : « Au très illustre et magnifique prince Matthieu par la grâce de Dieu empereur et *modérateur* des Romains. » Tout cela nous montre que Matthieu, bien qu'obligé de renoncer au pouvoir impérial, continua pourtant à porter avec une faiblesse d'âme caractéristique les signes extérieurs de son ancienne gloire.

Matthieu mourut trois années après la mort de son frère, en 1383, et quelques jours avant son père qui termina sa vie mouvementée et triste, le 15 juin de cette même année (2).

* * *

Matthieu n'appartient pas seulement à l'histoire byzantine, mais aussi à la littérature de son temps. Nous avons de lui deux essais philosophiques, un sur « l'amour de la science » (Περὶ φιλομαθίας) et un autre sur « les trois facultés de l'âme » (Περὶ τῶν τριῶν τῆς ψυχῆς δυνάμεων) (3). Il a aussi écrit un commentaire théologique sur le *Cantique des Cantiques* (4).

Matthieu était en rapports avec les plus grands savants de son époque. Démétrius Cydonès lui envoya une lettre sans aucun intérêt historique (5). M. Guiland a publié dernièrement une longue lettre que Grégoras adressa à Matthieu entre les années 1347 et 1348 (6). Son intérêt historique est très mince.

(1) « Litteras excellencie vestre bulla munitas aurea jocundo vultu recepimus. »

(2) J. Müller, *Byzant. Analekten*, p. 393. D'après H. Wharton et R. Gerius, *Appendix ad Historiam Literariam...* G. Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia Leteraria*, II (Oxford, 1743), p. 56 et Fabricius, *Bibliotheca graeca* (Harples), t. VII, p. 793, Matthieu se serait, après sa déposition, retiré dans un monastère du Mont-Athos où il aurait fini ses jours.

(3) K. Krumbacher, *Ἱστορία τῆς Βυζαντινῆς Λογοτεχνίας*, trad. grecque, II, p. 162.

(4) A. Ehrhard, apud Krumbacher, *ibid.*, I, p. 269.

(5) Guiland, *op. cit.*, p. 313.

(6) *Ibid.*, p. 236-243.

Nous avons aussi conservé un éloge de Matthieu, écrit par Nicolas Cabasilas. Il se trouve dans le manuscrit grec 1213 de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 289^{ro}-292^{vo} (1). C'est un panégyrique qui n'est pas sans intérêt historique. Malheureusement il fut écrit antérieurement à l'abdication de Matthieu et par conséquent il ne contient aucun renseignement sur sa politique en Morée.

III. — Démétrius Cantacuzène

Après la mort de Matthieu et de Jean, ce fut le fils du premier, Démétrius, qui succéda au gouvernement du despotat. Matthieu avait deux fils, Jean qui était, paraît-il, l'aîné, et Démétrius. Le premier reçut, lors de l'abdication de son père, la dignité de despote ; le second fut élevé à celle de sebastocrator (2). Jean est un personnage très obscur. Tandis que nous avons sur sa descendance des détails assez précis (3), sa propre vie nous est tout à fait inconnue.

Démétrius n'avait aucune des vertus politiques et intellectuelles qui caractérisaient tous les membres de sa famille. Fort ambitieux et porté à l'anarchie et la révolte, il médita de briser tout lien l'unissant avec la cour de Constantinople et de créer une principauté indépendante. L'empereur de Byzance, Jean Paléologue, afin d'opposer un obstacle aux ambitions du nouveau despote, envoya son fils Théodore en Morée avec des troupes pour remplacer le rebelle. La plus grande partie de la population se déclara en faveur du « porphyrogénète », mais Démétrius, secondé par des Latins et des Turcs, poursuivit contre Théodore une lutte âpre durant une année. Heureusement la mort de Cantacuzène, survenue en 1384, débar-

(1) M. Jugie, *Nicolas Cabasilas, Éloge de Mathieu Cantacuzène, Échos d'Orient*, 1910, p. 338-343. Du même, *Nicolas Cabasilas, panégyriques inédits de Mathieu Cantacuzène et d'Anne Paléologine, Izvestia de l'Institut Archéologique Russe de Constantinople*, 15 (1911), p. 112-121. Nous connaissons cette deuxième publication seulement par une brève note de M. A. H[eisengerg] dans la *Byzant. Zeitschrift*, 21 (1913), p. 561-562. Le manuscrit grec suppl. 676 de la Bibliothèque Nationale de Paris contient (f. 102^{ro}-103^{vo}) une notice biographique sur Matthieu, qui paraît dater du XVIII^e siècle. Sa valeur historique est évidemment limitée. Elle ne contient, d'ailleurs, aucun renseignement sur la vie de Matthieu en Morée.

(2) Cantacuzène, III, p. 358.

(3) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 536.

rassa le nouveau despote d'une guerre civile et d'un rival redoutable (1).

Avec la mort de Démétrius, la famille des Cantacuzènes céda définitivement le pas à celle des Paléologues. Théodore I^{er} fut le premier qui gouverna les possessions Moréotes de l'Empire, après la chute de la dynastie des Cantacuzènes (2).

(1) Manuel II, Paléologue, *op. cit.*, p. 39-40. Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 13. Monferratos, *Οἱ Παλαιολόγοι ἐν Πελοποννήσῳ*, p. 6.

(2) M. Gius. Gerola vient de publier un intéressant article sur l'effigie d'un certain Jean Cantacuzène qui portait le titre de despote et que l'érudit italien identifie avec le fils aîné de Matthieu. Cette identification est tout à fait convaincante. M. Gerola va encore plus loin et s'efforce de démontrer (p. 387) que Jean fut le dernier despote de Mistra de la dynastie des Cantacuzènes. A notre sens, il est un peu risqué de se montrer si affirmatif, puisque les sources narratives et surtout l'Oraison funèbre écrite par Manuel II n'en soufflent mot. Il est plus probable que le titre de despote que portait Jean Cantacuzène était purement honorifique. Notons enfin que le savant italien place la mort de Matthieu à l'an 1391. G. Gerola, *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno, Byzantion*, 6 (1931), p. 379-387.

CHAPITRE III

LE DESPOTAT SOUS LES PALÉOLOGUES

(1383-1460)

Nous avons vu, au chapitre précédent, dans quelles conditions Théodore Paléologue, après la mort de son cousin, le despote Démétrius Cantacuzène, prit possession de la Morée byzantine et y installa la famille des Paléologues.

Ainsi une nouvelle dynastie succéda à celle qui avait gouverné le despotat de 1348 à 1383. Contrairement à celle des Cantacuzènes dont les rapports avec l'Empire n'avaient pas été toujours très étroits, la nouvelle dynastie entretint d'étroites relations avec le centre. Ce fait doit être particulièrement noté, car bien des aspects de la politique intérieure et extérieure du despotat peuvent y trouver une explication. En effet, ainsi que nous le verrons plus bas, des empereurs de Byzance, comme Manuel II et Jean VIII, interviennent dans le gouvernement de Morée et inversement des personnages du despotat exercent très souvent une influence remarquable dans les affaires de l'Empire et y jouent parfois un rôle capital.

Durant les soixante-dix-sept années que les Paléologues régnèrent à Mistra, cinq princes de cette famille impériale se succédèrent dans le gouvernement du despotat. Théodore I^{er} régna de 1383 à 1407 ; son neveu Théodore II régna seul de 1407 à 1428 et à partir de cette date jusqu'à l'année 1443 il s'associa ses frères Constantin et Thomas ; Théodore II ayant en 1443 réussi à se faire donner en apanage les possessions byzantines de la mer Noire, ses deux frères se partagèrent le gouvernement du Péloponnèse ; mais, quelques années plus tard, dans les premiers mois de 1449, le despote Constantin fut couronné empereur de Byzance et le despotat de Morée fut partagé entre Thomas et son frère Démétrius ; ces deux princes régnèrent

à Mistra de 1449 à la soumission définitive du Péloponnèse aux Turcs (1460).

Les Cantacuzènes léguèrent aux Paléologues un petit État comprenant la Laconie et une grande partie de l'Arcadie d'aujourd'hui. En Achaïe, en Messénie et en Nauplie, d'autres petits États féodaux s'étaient constitués sous la souveraineté des princes francs ou sous la domination vénitienne. Au bout de quarante-sept années les Paléologues parvinrent à unifier la péninsule sous leur pouvoir ; seules les possessions de Venise en Messénie et en Nauplie étaient restées indépendantes. Le despote Constantin, qui devait un jour mourir sur les remparts de Constantinople, avait même conçu l'idée de fonder un État grec comprenant le Péloponnèse, l'Attique et la Grèce continentale ; il étendit en effet son pouvoir jusqu'au Pinde, mais son élan fut très vite brisé par l'expédition turque de 1446.

Ces grands succès militaires permirent aux despotes de Morée de former un État grec remarquable qui, avec Constantinople et quelques places de la mer Noire, constituait au ^{xv}^e siècle l'Empire byzantin. Mistra, la capitale du despotat, devint un des principaux centres politiques de la Grèce. Elle devint aussi le centre d'un mouvement intellectuel extrêmement intéressant ; la philosophie, la rhétorique y étaient représentées par des savants comme Pléthon Gémistos, Bessarion et Jean Eugenikos ; l'histoire par Georges Phrantzès, originaire de Monemvasie, et par l'Athénien Laonic Chalcocondyle qui passa une grande partie de sa vie en Morée et qui nous a conservé un grand nombre de détails concernant l'histoire de la péninsule ; et enfin et surtout l'extraordinaire renaissance de l'art byzantin en Laconie prouve une fois de plus que, pendant ces derniers siècles de décadence, la civilisation gréco-byzantine était encore florissante dans ces régions lointaines du Péloponnèse.

Malheureusement des périls très graves, intérieurs et extérieurs, menaçaient constamment le despotat des Paléologues. A l'intérieur des dissensions se manifestèrent très souvent entre les despotes. Théodore II fut aux prises avec son frère Constantin à propos de la succession au trône de l'Empire. Plus tard Démétrius et Thomas engagèrent une lutte ouverte et demandèrent l'intervention d'une puissance étrangère, de Venise. Après la prise de Constantinople par les Turcs les deux frères, au lieu de s'unir contre l'ennemi com-

mun, se trouvèrent l'un en face de l'autre et n'hésitèrent pas à faire appel au sultan. On conçoit bien que ces luttes intestines n'étaient point un élément de force pour le despotat.

Mais ce qui rendait la situation encore plus précaire, c'était la lutte presque constante entre le gouvernement central et les archontes locaux. Nous avons eu plus haut l'occasion de parler de la grande insurrection qui troubla le gouvernement de Manuel Cantacuzène. Il semble que ce despote avait réussi à imposer son pouvoir. La nouvelle dynastie des Paléologues se trouva, comme il était naturel, dans une situation très difficile ; il est vraisemblable que la mort de Démétrius Cantacuzène n'apaisa pas tout à fait la haine entre les deux familles ; les Paléologues se trouvèrent très probablement obligés de lutter contre les partisans de la dynastie déchue. D'autre part, Théodore Paléologue, à cause de sa parenté avec les empereurs de Byzance, représentait, en quelque sorte, le pouvoir absolu, ce qui rendait un accord avec les seigneurs féodaux presque impossible. Nous verrons ultérieurement tous les détails connus sur ces guerres civiles. Nous verrons aussi comment les despotes, pour faire face à cette situation, favorisèrent l'installation en Morée des tribus albanaises. Cette colonisation eut des conséquences fort graves. Les nouveaux colons albanais, que la population indigène n'était pas arrivée à absorber et à assimiler, constituèrent, surtout dans les régions de Corinthie, un élément ethnique tout à fait à part qui, l'occasion venant à se présenter, se révolta et se crut en mesure de disputer aux Grecs l'hégémonie de la péninsule. C'était évidemment là une cause de faiblesse pour le despotat.

Au point de vue économique, l'État grec du Péloponnèse n'était pas non plus très fort. Les guerres continuelles contre les Latins, les invasions des Turcs, les luttes civiles et l'instabilité politique ne favorisaient guère le développement de l'agriculture. Nous avons vu plus haut que, avant 1383, les Francs avaient dû importer du blé et de l'huile de l'Italie méridionale ; plus tard Manuel II Paléologue, dans un passage que nous citerons dans la suite, se plaint de l'insuffisance de la culture et nous apprend que de vastes domaines étaient en friche et ne servaient que de repaires aux bandits. Les Vénitiens, d'autre part, se plaignaient très souvent de la rareté de la main-d'œuvre. Il semble pourtant que, dans le sud de Laconie et du côté de la Messénie, la culture ait été plus soignée. Le voyageur et archéo-

logue italien Cyriaque d'Ancône, qui visita la Morée à deux reprises, en 1436 et 1447, nous parle avec admiration des champs cultivés et des vergers d'arbres fruitiers. Les principaux produits du pays étaient les raisins frais, le raisin de Corinthe, le vin et la soie. Des navires de la ville commerçante de Monemvasie transportaient ces produits à Constantinople ou à d'autres ports de l'Empire, mais, de très bonne heure, la concurrence des républiques maritimes de l'Italie paralysa petit à petit le commerce grec. Les despotes de Mistra favorisèrent, pour des raisons politiques, la pénétration des Occidentaux en Morée, ils leur accordèrent des privilèges et, de cette manière, le despotat perdit une de ses plus grandes ressources économiques.

L'instabilité politique favorisa aussi la formation de grandes propriétés rurales aux dépens des petits propriétaires. Les Mélissènes, les Cantacuzènes, les Asans, les Sophianos, les Raouls, les Philanthropénos étaient les maîtres de vastes domaines patrimoniaux. Ces seigneurs, on le sait, n'étaient pas toujours en bons termes avec le gouvernement central ; les percepteurs d'impôts se trouvaient dans l'impossibilité de s'acquitter de leurs devoirs ; ils étaient très souvent obligés de céder devant la volonté de ces archontes tout-puissants. Quelques-uns de ces seigneurs, comme par exemple Georges Gémistos et ses fils, qui étaient bénéficiaires de deux fiefs en Morée, parvenaient à se faire accorder l'autorisation de percevoir directement et à leur profit certaines charges sur les paysans. Quant à ces derniers, ne pouvant pas payer les lourds impôts et voulant se soustraire aux corvées, ils quittaient leur pays et se réfugiaient sur le territoire vénitien. Tout cela diminuait considérablement les revenus du trésor du despotat et préparait une grave crise financière.

Si ces difficultés intérieures ne faisaient qu'affaiblir le despotat, les périls extérieurs qui le menaçaient n'étaient pas moins redoutables. Contrairement à la dynastie des Cantacuzènes, les Paléologues poursuivirent avec tenacité une politique impérialiste. S'efforçant de réaliser les ambitions d'Andronic II et de soumettre toute la péninsule à leur pouvoir, ils entreprirent de longues guerres contre les puissances voisines, la principauté franco-navarraise d'Achaïe, l'archevêché de Patras, la seigneurie de Corinthe, l'État de Charles Tocco en Élide et le duché d'Athènes. Il est vrai qu'après de longues luttes, les despotes grecs parvinrent à mener à bien ces

entreprises ; il n'est pas moins vrai que tous ces conflits avaient pour résultat d'épuiser les forces du despotat et d'accroître l'indiscipline intérieure.

Théodore I^{er} Paléologue entra aussi en conflit avec Venise. Nous verrons plus bas tous les détails connus sur cet événement qui troubla les relations amicales des despotes avec la République. Ce ne fut d'ailleurs pas la seule fois que ces relations se brouillèrent. Nous aurons, dans les paragraphes qui suivent, à parler de toute une série de documents vénitiens qui nous renseignent suffisamment sur les rapports entre les deux puissances (1). On se rendra compte de l'habileté avec laquelle Venise est arrivée à pénétrer dans les affaires du despotat et comment elle a profité des difficultés où il se débattait pour étendre son influence politique et commerciale. Malgré les incidents plus ou moins graves, constants à la frontière gréco-vénitienne en Messénie ou en Nauplie, malgré les discussions diplomatiques et les menaces du Sénat, les Paléologues de Mistra ne cessaient pas de poursuivre une politique de rapprochement et de collaboration avec Venise. C'était assurément une politique très avantageuse ; Venise était une grande puissance méditerranéenne qui avait, dans une certaine mesure, bien des intérêts communs avec les Grecs de Mistra, comme par exemple la lutte contre les Turcs, et qui pouvait protéger le despotat contre ces ennemis redoutables. Il est regrettable que le gouvernement vénitien n'ait jamais envisagé sérieusement une alliance avec les Grecs contre la puissance croissante des sultans. Il s'efforçait d'éviter tous les périls par la voie diplomatique. On sait quel fut le résultat de cet opportunisme. En Morée, après la soumission du despotat grec, les possessions vénitiennes, malgré les grands sacrifices de la métropole, ne tardèrent pas à tomber entre les mains des Turcs.

En réalité la politique, suivie par Venise en Morée, s'inspirait de principes tout à fait différents. Le plus grand effort de la diplomatie savante et habile de la République fut d'empêcher autant que pos-

(1) Nous avons cru nécessaire de suivre de très près toutes les négociations engagées entre les despotes grecs et la République de Venise, et de mettre en valeur tous les détails fournis par les documents. L'analyse de tous ces documents, très précieux pour l'histoire du despotat de Morée, nous entraîne souvent à examiner les choses du côté vénitien. C'est là un grand inconvénient qu'on ne peut pas malheureusement éviter, car, faute de sources diplomatiques byzantines, nous ne pouvons pas connaître le point de vue grec.

sible la formation dans la péninsule d'un État grec ou latin homogène et puissant qui aurait pu inquiéter ses possessions de Nauplie et de Messénie. C'est ainsi que nous pouvons expliquer l'attitude que le gouvernement vénitien prit lors des campagnes victorieuses de Théodore II et de Constantin Paléologues. Il faut d'ailleurs noter que la sourde opposition de Venise fut très préjudiciable au despotat. Il ne serait peut-être pas exagéré d'affirmer que si la guerre contre les Grecs et les Latins dura si longtemps, ce n'est point à cause de la puissance de cette principauté d'Achaïe, tombée dans l'obscurité, mais à cause de l'attitude de Venise, intéressée à ce qu'un État hostile aux Grecs existât en Morée. Les despotes grecs qui au point de vue économique dépendaient de la République vénitienne, durent maintes fois céder devant la volonté du Sénat ; seul Constantin Paléologue s'efforça de se libérer de cette tutelle passablement onéreuse, mais, ainsi que nous le verrons ultérieurement, il eut alors à résoudre un problème économique très grave.

Mais le plus grand péril venait de l'Orient ottoman. On se rappelle que, durant le règne de la dynastie des Cantacuzènes, les Turcs organisaient, par mer ou par terre, des expéditions qui mettaient à sac le pays et emmenaient en captivité les habitants. Durant le règne des Paléologues, le péril ottoman ne fit que s'aggraver. Les Turcs battirent successivement tous les peuples de la péninsule balkanique et devinrent maîtres absolus du sud-est européen. L'Empire byzantin était réduit à Constantinople, à quelques places de la mer Noire et au despotat de Morée. Huit grandes expéditions militaires furent entreprises par les sultans contre les Paléologues de Mistra ; en 1395 et 1397 Théodore I^{er} fut battu ; en 1423 et 1431 le pays fut dévasté ; en 1446, Constantin Paléologue, qui avait étendu son pouvoir en dehors de Morée, fut vaincu et obligé de se retirer à Mistra ; en 1453 une autre expédition empêcha les despotes de venir au secours de la capitale assiégée ; après la prise de Constantinople, le sultan entreprit personnellement deux campagnes contre la Morée, l'une en 1458 et l'autre en 1460. Cette dernière eut pour résultat la soumission définitive du despotat de Morée aux Turcs.

Après ce coup d'œil d'ensemble venons aux détails de l'histoire du despotat de Morée entre les années 1383 et 1460.

I. — Théodore I^{er} Paléologue

Le premier prince de la famille des Paléologues qui fut élevé à la dignité de despote de Morée fut Théodore, fils de Jean V et d'Hélène Cantacuzène. Il régna à Mistra, de 1383 à 1407, date de sa mort.

Théodore, durant les vingt-quatre ans qu'il gouverna, dans des conditions (il faut tout de suite le noter) très fâcheuses, le despotat grec de Morée, fit preuve d'une habileté politique remarquable et de talents administratifs, qui auraient pu rendre de grands services au Péloponnèse hellénique. Malheureusement, la valeur morale de ce despote n'était pas à la hauteur de ses qualités intellectuelles et plus d'une fois son manque de scrupules affligea la population hellénique de Morée et nuisit aux intérêts de l'Empire byzantin. En étudiant les détails de l'histoire du despotat sous Théodore, nous pourrions mieux comprendre la figure de ce despote, gouverneur à la fois capable et corrompu.

Théodore commença sa carrière par une mauvaise action. Pour récompenser le baile vénitien à Constantinople, Pierre Grimani, des services rendus à son père et à son frère Manuel, et du secours qu'il lui avait prêté pendant son conflit avec Démétrius Cantacuzène, le despote céda vers le commencement de l'année 1384 la ville de Monemvasie aux Vénitiens de Morée. Le Sénat accepta cette donation le 29 mars de cette même année (1). Heureusement, les habitants de la ville, et surtout la famille des Mamonas, qui gouvernaient la localité, s'opposèrent à cette cession et ainsi fut écarté le péril de voir les Vénitiens établis dans cette place (2). Il est très probable que Théodore se décida à faire cette donation parce qu'il ne pouvait pas imposer son pouvoir à ces archontes indisciplinés qui troubleront plus d'une fois son gouvernement.

Comme nous le verrons ultérieurement dans le chapitre consacré au gouvernement et l'administration du despotat, le lien entre le pouvoir central de Mistra et les archontes locaux qui gouvernaient héréditairement les diverses places soumises au despote, n'était pas toujours étroit et sûr. Quelques-uns de ces archontes, comme les

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 13. Cf. Gerola, *op. cit.*, *Byzantion*, t. 6, p. 385, note 2. Grimani était à cette date baile de Coron.

(2) Hopf, *ibid.*

Mamonas et les Mélissènes, possédaient en Morée de grands domaines patrimoniaux, ce qui leur permettait d'exercer une grande influence sur les habitants du pays et d'avoir par conséquent des soldats dévoués, s'ils venaient à rompre toutes relations avec la capitale. Ici encore, comme dans l'Asie Mineure au ^x^e siècle, l'aristocratie féodale fut un danger persistant pour le despotat. Et, comme les chefs des insurrections féodales trouvaient pendant le ^x^e siècle un refuge à la cour de Bagdad, de même les seigneurs grecs de Morée trouvaient toujours un appui auprès des Turcs, des Vénitiens ou des Navarrais qui savaient profiter de ces discordes intestines.

La configuration de la Grèce, divisée par les montagnes en petits cantons, favorisa beaucoup l'installation des archontes locaux. Cet élément géographique joua un grand rôle dans l'histoire grecque depuis les temps les plus reculés jusqu'à la guerre de l'Indépendance (1). Pendant le Moyen âge, la cour byzantine eut à lutter contre les tribus slaves du Péloponnèse, que la disposition géographique du pays rendait souvent irréductibles. Plus tard, à la veille de l'établissement des Latins en Grèce, un grand nombre de petits seigneurs grecs avaient fondé des seigneuries presque indépendantes. « Partout, dit M. Diehl, on trouve de vastes domaines dont les maîtres agissent en véritables seigneurs, appuyés sur une armée qui leur appartient en propre, sur une autorité territoriale que nul ne leur conteste plus (2). » Parmi ces tyrans locaux, il faut citer Léon Sgouros, qui régna sur Nauplie, Corinthe et Argos, et pour un certain temps sur Athènes; Léon Chamarétos, qui possédait de vastes domaines en Laconie, les Mélissènes et les Cantacuzènes, grands seigneurs féodaux de Messénie, et les Mamonas, les gouverneurs de Monemvasie.

Comme il est naturel, cette aristocratie féodale n'était pas toujours disposée à tolérer un chef qui n'était pas issu de son sein et dont les intérêts se trouvaient plus d'une fois opposés aux siens. C'est pour cela qu'une lutte sociale qui se préparait depuis longtemps et s'était manifestée déjà sous Manuel Cantacuzène, préoccupa et troubla dangereusement le gouvernement de Théodore I^{er}. Cette lutte sociale est un des points les plus intéressants de l'histoire intérieure du

(1) J. Longnon, *Les Français d'outre-mer*, p. 207 et 223.

(2) Ch. Diehl, *Byzance*, p. 178.

despotat et par conséquent il sera très instructif de voir de plus près ses phases et ses détails.

La mort de Démétrius Cantacuzène n'avait pas mis fin à l'opposition des nombreux archontes qui restèrent fidèles à l'ancienne famille régnante. Une longue et curieuse inscription, gravée sur les murs de l'église de la Vierge de Parori, à Mistra, et que nous a conservée une copie de Fourmont, se rapporte en grande partie aux dissensions de Théodore avec ses sujets (1). Malheureusement, ce précieux document est d'une obscurité, d'une incohérence incroyables, de sorte que nous pouvons à peine en tirer quelques détails plus ou moins certains. D'après cette inscription, les archontes locaux de Morée, « ne respirant que jalousie, mensonge, querelles et meurtres », se seraient efforcés de se débarrasser du despote par tous les moyens et de devenir les maîtres absolus du despotat (2). Théodore, nous dit ce même document, mena avec résistance une longue guerre contre les rebelles et, au bout de cinq années, il parvint à les réduire (3). Néanmoins il se montra à tous indulgent et il leur rendit le bien pour le mal (4).

Un des plus redoutables ennemis de Théodore était Paul Mamonas. Issu de la grande famille péloponnésienne des Mamonas, il avait succédé à son père dans le gouvernement de Monemvasie. Profitant des querelles entre Théodore et les Cantacuzènes, il essaya de briser tout lien l'unissant au despotat et il songea à créer une principauté lui appartenant en propre (5). Ces ambitieux projets se heurtèrent très vite à l'opposition du despote qui songea à mettre fin à cette anarchie féodale. Mamonas, comme nous l'apprenons par une lettre de Démétrius Cydonès à un certain « Georges le philosophe », — très probablement Georges Pléthon (6) —, s'adressa au basileus, mais sans obtenir de réponse favorable. Alors le gouverneur s'adressa au baile d'Eubée et lui proposa de céder Monemvasie aux Vénitiens. Le Sénat de la République répondit à cette proposition le 5 mars 1394, et la repoussa, craignant une compli-

(1) G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 151-154.

(2) *Ibid.*, p. 152, III, v. 2, 3.

(3) *Ibid.*, p. 152, III v. 4, II v. 12 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 152, III v. 5, 8-9.

(5) Phrantzès, p. 57.

(6) Boissonade, *Anecdota nova*, p. 302.

cation dans ses relations avec Bajazet (1). D'autre part, le despote envoya à Venise une ambassade qui, le 24 juillet de cette même année, demanda l'intervention de la République en sa faveur. Si le Sénat se décidait à mettre à la disposition de Théodore quelques navires, ce dernier pourrait très facilement réduire l'archonte rebelle de Monemvasie (2).

Il semble que Théodore ne tarda pas à réaliser son plan. Au cours de cette même année, les biens de Mamonas furent confisqués et la ville passa aux mains du despote. L'archonte grec dut céder à la volonté de son souverain, mais il ne perdit jamais des yeux la riche Monemvasie que sa famille avait pendant des siècles gouvernée et défendue contre les attaques des Occidentaux. Désirant regagner ses possessions et ne se souciant guère de l'intérêt public, il se réfugia auprès de Bajazet et sollicita son intervention. Le sultan turc invita Théodore et son frère Manuel II à se présenter devant lui. En effet, les deux frères rencontrèrent Bajazet près de la ville de Serrès (1394), où l'empereur turc, en présence de Jean VII et de Mamonas, adressa des reproches aux Paléologues. Cette entrevue fut très humiliante pour l'empereur byzantin et son frère et, comme nous le verrons plus bas, elle aurait eu des conséquences très fâcheuses pour le despote, si d'autres événements très graves n'étaient pas survenus (3). En tout cas, la ville de Monemvasie, avec ses alentours fut occupée, au nom du sultan, par Omar-beg (4) ; Mamonas ne put jamais recouvrer ses terres (5) qui ne tardèrent pas à être restituées au despote.

(1) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 56. Max Silberschmidt, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des Türkischen Reiches nach Venezianischen Quellen* (Leipzig, 1923), p. 89 : « ... satis dubia foret intro-missio loci Malvasie de qua scripserunt nobis baiulus, capitaneus et consiliarii nostri Nigropontis et possit nos inducere in magnos errores et pessimas consequentias cum isto Basaito domino Teucrorum quae penitus sunt vitandae. »

(2) Silberschmidt, *ibid.*, p. 89-90.

(3) Phrantzès, p. 57. Chalcocondyle, p. 80.

(4) Manuel II, *Oraison funèbre*, p. 56 : « Μονεμβασία γὰρ ἤδη εἰληπτο, λύτρον μάταιον δοθεῖσα πρὸς τοῖς ἄλλοις πολυχνίοις, οὐτ' ἄλλοις οὐτε φαύλην δύναμιν ἔχουσιν ».

(5) Sur la famille des Mamonas, nous avons une étude assez détaillée d'Antoine Miliarakis, *Οικογένεια Μαμωνᾶ* (Athènes, 1902). Miliarakis dit (p. 31 et suiv.) que les immunités accordées aux Monemvasiotes par une bulle d'argent de Théodore (Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 171 et suiv.) avaient pour but de soulager la population ruinée par suite de la dévastation de 1394. Néanmoins, nous croyons que ce document doit être postérieur et qu'il émane très probablement de Théodore II. Nous reviendrons plus bas sur ce sujet.

Un autre événement qui eut lieu vers cette même époque est très instructif sur les relations de Théodore avec ses vassaux, car il nous montre que, à côté de cette féodalité laïque, existait dans une certaine mesure une féodalité ecclésiastique assez puissante. On a conservé en grande partie les procès-verbaux des séances du synode de Constantinople, documents dont la valeur historique est souvent très grande. Parmi d'autres pièces et dans le procès-verbal de la séance du 23 août 1395, nous trouvons insérées une lettre de Théodore adressée au basileus et une autre du patriarche Antoine IV au despote (1). De tous ces documents et surtout de la lettre du despote, il résulte qu'un métropolitain de Patras, qui peut être identifié avec le métropolitain Maximos (2), aurait expulsé le gouverneur de la forteresse de Grévénon, Francopoulos, frère du protostrator Manuel, et qu'il aurait aidé un certain Sarakénopoulos (3), ennemi mortel du despote, à devenir maître du château en question (4). Le patriarche et le synode de Constantinople examinèrent la plainte portée par Manuel et invitèrent le métropolitain de Patras à se présenter à Constantinople. Malheureusement, nous ne savons rien sur le résultat de cette affaire. En parlant de ce Sarakénopoulos, le despote dit qu'il portait le titre de protostrator, qu'il n'était pas fidèle à son souverain et qu'il incitait le peuple à la révolte. Quant au métropolitain de Patras, il dit qu'il a voulu imiter l'exemple de son confrère d'Athènes, Dorothee, qui fut accusé d'avoir fait appel aux Turcs contre les Acciaiuoli (5).

Il va sans dire que ce que nous savons sur ces luttes intestines n'est pas suffisant pour nous donner une idée, même vague, de la réalité. Les archontes grecs ne furent, à ce qu'il semble, jamais absolument fidèles et loyaux envers leur souverain. Dans un rapport

(1) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, II, p. 249-255.

(2) Voyez le catalogue des métropolitains de Patras, dressé par Aristarchy-bey chez Gerland, *op. cit.*, p. 250.

(3) D'après Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 58, ce Sarakénopoulos serait issu de la famille vénitienne d'Eubée des Saracino. Nous ne trouvons pas cette hypothèse assez justifiée. Il semble, au contraire, que ce personnage soit un Byzantin dont les aïeux, d'origine arabe, convertis à la foi chrétienne, avaient été établis dans le territoire de l'Empire. Il est à noter que nous avons conservé un sceau de plomb du XI^e ou XII^e siècle qui appartenait à un certain Jean Sarakénopoulos, C. M. Constantopoulos, *Βυζαντινά μολυβδόβουλλα ἐν τῷ Ἐθνικῷ Νομισματικῷ Μουσείῳ Ἀθηνῶν*, *Journal International d'Archéologie numismatique*, 7 (1904) p. 289.

(4) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 250.

(5) *Ibid.*

des châtelains de Modon et de Coron, Antoine Bembo et Marino Caravello, au doge de Venise, daté du 1^{er} avril 1397, il est dit, entre autres, que ce « despote est détesté par tous les siens » (1). Cette lutte sociale devenait de jour en jour plus aiguë, à mesure que la propriété rurale, sous l'influence du régime féodal de la principauté d'Achaïe, se concentrait dans les mains d'un petit nombre de seigneurs locaux (2).

Cette situation n'était point avantageuse pour le despote qui, continuellement en guerre avec ses voisins, les Vénitiens surtout et les Navarrais, avait besoin d'une armée disciplinée et dévouée. Au contraire, la haine des archontes locaux était si grande, leur démoralisation si profonde qu'on vit très souvent des Grecs combattre aux côtés des Navarrais contre leurs propres compatriotes. Des soldats et surtout des personnages jouissant d'une influence politique ou militaire, désertaient impudemment l'armée byzantine pour gagner celle des adversaires et dévaster les territoires du despote (3). Manuel Paléologue, dans l'Oraison funèbre qu'il consacra à son frère, a insisté sur la mauvaise conduite des barons grecs. « Je dirai, dit-il, quelque chose qui doit vraiment provoquer des larmes. Quelques-uns des nôtres, non point des gens du peuple, ni de ceux qui sont considérés comme des roturiers, passant du côté des ennemis, au commencement autant que possible clandestinement (car ils avaient, je crois, honte), mais plus tard ouvertement... devinrent pour nous un mal difficile à guérir (4). »

Dans cette lutte sociale, Venise n'était pas sans avoir quelque responsabilité. La politique habile de la République sut très adroi-

(1) Cité par N. Jorga, *Gesch. des Osmanischen Reiches*, I, p. 282-283.

(2) Dans les lettres de Démétrius Cydonès, récemment publiées, il y a quelques indications, très vagues malheureusement, qui nous permettent de conclure que Théodore I^{er} entra en conflit avec son frère Manuel, plus tard Manuel II. D'après ces indications, Manuel, après la prise de Thessalonique (1383-1387), dont il avait été le gouverneur, se réfugia à Lémnos. Ensuite il gagna, avec ses partisans, la Morée. Mais, comme les possessions du despotat n'étaient pas assez étendues pour être partagées en deux apanages, les deux frères se trouvèrent face à face. Gius. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, p. 85, 90-91, 92 et suiv., 94 et suiv., et 97. Cf. la notice historique de l'éditeur, p. 81-82.

(3) Lettre de l'évêque d'Argos, Jacques, adressée, en 1385, au cardinal Ange Acciaiuoli et publiée par Gregorovius, *Επιστολαὶ ἐκ τῆς ἀλληλογραφίας τῶν Ἀρχιεπισκόπων* dans *Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν* (trad. Sp. Lambros), t. II, p. 642-643. En voici un passage intéressant : « ... cuius [du despote] facta male vadunt, quia barones sui sunt sibi rebelles et sunt cum Navarrensibus. »

(4) Manuel II, *Oraison funèbre*, p. 67.

tement profiter de ces troubles intérieurs. Cette anarchie fut en effet une des premières et des plus grandes causes qui obligèrent le despote à renoncer à l'occupation de la ville d'Argos. Les châtelains de Modon et de Coron suivaient avec un grand intérêt l'évolution de la crise et tenaient au courant le gouvernement central de leur pays. Une fois même, Venise avait essayé de dresser, pour des motifs politiques, les Albanais contre Théodore, mais sans aucun résultat (1). En permettant d'autre part aux rebelles grecs de se réfugier en territoire vénitien, et en leur donnant toutes sortes de facilités, elle rendait la tâche du despote plus difficile et la lutte plus âpre. C'est pour cela que le despote, lors de la conclusion du traité avec Venise en 1394, ajouta une clause aux termes de laquelle les deux parties contractantes ne devaient pas soutenir, favoriser ou même accepter des rebelles dans leurs territoires (2).

Pour faire efficacement face à cette situation, Théodore encouragea et permit l'installation en Morée de tribus étrangères. A une époque que nous ne pouvons pas fixer d'une manière précise (3), dix mille Albanais, accompagnés de leurs familles et emmenant leurs bêtes, vinrent près de l'isthme de Corinthe et, d'après le témoignage de Manuel II, demandèrent l'autorisation de s'établir dans les territoires du despotat (4). Le despote accepta leur demande et ainsi eut lieu une nouvelle colonisation de tribus albanaises. Les conséquences politiques de cette colonisation furent considérables. Tout d'abord Théodore s'assura de cette manière l'avantage numérique sur les forces des rebelles. En utilisant ces rudes et braves soldats, qu'étaient les Albanais, le despote pouvait réduire facilement les archontes indisciplinés et devenir redoutable à ses voisins étrangers (5). En outre, la colonisation des Albanais eut pour effet de renforcer cette population fatiguée par les longues guerres et par les incursions des Turcs et d'améliorer l'agriculture, longtemps négligée à cause des troubles civils. « Les nouveaux venus, dit Manuel II dans un passage très intéressant,

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 57.

(2) Sp. Lambros, *Ἐγγράφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηνῶν*, (Athènes, 1906), p. 382.

(3) Cette colonisation se passa très probablement pendant que Théodore était maître de Corinthe (à partir de 1394).

(4) Manuel II, *op. cit.*, p. 40-41.

(5) Manuel II, *Oraison funèbre*, p. 43.

s'installaient dans des cantons déserts; on abattait les forêts et on rendait le pays propre à être habité et cultivé. Beaucoup de contrées sauvages n'avaient d'autre utilité que d'offrir des refuges aux brigands; sous la main de cultivateurs experts, elles furent diversementensemencées et plantées » (1).

* * *

Mais, malgré cette lutte âpre et persistante, malgré cette situation intérieure continuellement troublée et incertaine, Théodore, pendant toute la longue durée de son règne, ne cessa pas de montrer une activité politique et militaire considérable. Contrairement à la politique pacifique de la maison princière des Cantacuzènes, le nouveau despote, dès les premières années de son gouvernement, montra des tendances impérialistes.

De très bonne heure Théodore, prévoyant que cette politique devait l'exposer un jour aux attaques des seigneurs francs et vénitiens de Morée, eut le soin de s'assurer l'amitié et l'alliance d'un des principaux princes de l'Orient latin, Nerio Acciaiuoli, dont il épousa, avant l'année 1385 (2), la fille aînée, Bartholomea. Cette princesse était, selon l'expression d'un écrivain presque contemporain, la plus belle femme de son temps (3).

En 1388, Théodore et son beau-père entrèrent avec Venise en un long conflit politique à propos de la ville d'Argos. En 1377, le dernier seigneur français d'Argos et de Nauplion, Guy d'Enghien, mourut et laissa comme héritière sa fille Marie, âgée à peine de treize ans (4). Les parents de la jeune fille, craignant une usurpation de la part des seigneurs voisins, demandèrent la protection de Venise qui, naturellement, accepta avec empressement l'occasion qu'on lui offrait et, le 17 mai de cette même année, Marie épousa

(1) *Ibid.*, p. 40. Cf. Georges Gémistos, Προθεωρία εἰς τὸν Ἐπιτάφιον Μανουὴλ Παλαιολόγου εἰς τὸν ἀδελφὸν Θεόδωρον, Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, III, p. 5.

(2) On dit d'habitude que cette union eut lieu en 1388. D'après Gregorovius, Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν, t. II, p. 647, ce mariage est antérieur à l'année 1385, car dans une lettre de cette date, Bartholomea est mentionnée avec le titre de « despina ».

(3) Chalcocondyle, p. 207. Cf. Ch. Diehl, *Figures byzantines*, II, p. 284.

(4) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 474.

un citoyen vénitien, Pierre Cornaro (1). Ce dernier gouverna personnellement ses possessions, mais sa mort, survenue en 1388, exposa Marie à de nouveaux périls. Le gouvernement vénitien profita très adroitement de la faiblesse de la veuve de Cornaro. Il parvint à persuader Marie de vendre ses droits et par contrat, conclu le 12 décembre 1388, Venise devint maîtresse de Nauplion et d'Argos (2), places qui, selon l'expression d'un document émanant du Sénat, étaient opportunément situées pour l'acquisition de tout le Péloponnèse (3). Malheureusement pour la République, les choses ne se passèrent pas sans incidents. Avant que les officiers de Venise aient pris possession de ces deux nouvelles acquisitions, Théodore et Nerio, du consentement des habitants grecs de ces villes (4), les occupèrent par force (5).

Le Sénat, devant cette situation, nomma Perazzo Malipiero gouverneur de Nauplie et d'Argos (26 janvier 1389), et l'autorisa à traiter avec le despote et le duc d'Athènes à propos de l'occupation des deux villes (6). Un document vénitien, daté du 18 février de ladite année et se rapportant aux instructions données par le Sénat à Malipiero, nous apprend quelques détails intéressants : tout d'abord, que les châtelains de Coron et de Modon furent mis au courant du conflit et qu'ordre leur fut donné de préparer leurs troupes en cas de guerre. Le doge fait également connaître à Malipiero qu'une démarche a été tentée auprès de Théodore et de Nerio, et qu'on leur a notifié que l'occupation des deux villes était regardée comme un acte de violence envers la République. Nous apprenons enfin que Malipiero fut chargé de s'adresser au despote et à son beau-père, de leur exposer quels étaient les droits de Venise sur les

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 25.

(2) Thomas-Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, II, p. 211-213. Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 195. Cf. R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. série, t. XXX (1915), p. 152.

(3) « ... nam sint situata ad acquirendum totum residuum Amoree », cité par Cessi, *ibid.*

(4) An. Navagiero, *Storia della Repubblica Veneziana*, apud Muratori, t. XXIII, col. 1073 : « ... I popoli di quelle [de ces villes] si sottomisero a disposizione della Morea. » *Cronica Veneta, Codex Parisinus Ital.*, 337, fol. 139^{ro} : « Quelli da Argos e da Napoli de Romania se havea dato ai signori dispoti cum le arte che aveva usado e sottomesse el dicto dispoti al Turcho et cum el suo adjutorio loi tolse delle man della Signoria. »

(5) Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 153 (IV, vers 16).

(6) Cessi, *ibid.*, p. 153.

villes en litige, et de dire à Théodore que le Sénat espérait qu'il conserverait une amitié souvent promise (1). Malipiero se rendit en Grèce, il parvint à recouvrer la ville de Nauplion (2), mais Argos resta aux mains des Grecs.

Les pourparlers avec Théodore échouèrent très vite. Néanmoins Venise évita de déclarer au despote et à son beau-père une guerre ouverte. On se contenta, au commencement, d'entrer en relations avec les Navarrais, l'archevêque de Patras et les Slaves du Magne (*cum Sclavis de Magna*), qui offrirent leur concours aux châtelains de Coron et de Modon, Nicolò Zeno et Bernardo da Mula (3). Le 30 mai 1389, le capitaine général du Golfe fut chargé de venir au secours de Malipiero (4). En même temps, le 22 juin, il fut décidé d'envoyer en Grèce une somme de quatre mille ducats destinés à être distribués aux divers agents de la République (5). Le même jour, le Sénat se décida à interdire l'importation des figues et des raisins, provenant du duché d'Athènes, à Venise et aux autres possessions vénitiennes du Levant. De même on interdit l'exportation du fer de Coron et de Modon à destination du despotat et du duché d'Athènes (6). En outre, les Vénitiens d'Eubée, suivant les instructions du Sénat, barrèrent le pont de l'île (7) et ainsi l'accès en fut interdit aux gens de Nerio (8).

Malipiero alla plus loin. Aidé par le capitaine général du Golfe, Loredano, et par le vice-capitaine Trevisan, il occupa la forteresse de Vasilopotamon qui appartenait au despote (9). Le Sénat, mis au

(1) E. Gerland, *op. cit.*, p. 160.

(2) *Chronique brève*, p. 516 : « Έτους 6897 [= 1389 ou 1390] ἐπαρέλαβεν ἡ ἐκλαμπροτάτη ἡμῶν αὐθεντία [= Venise] τὸ Ἀναύπλι ».

(3) Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 154.

(4) *Ibid.*, p. 155.

(5) Cessi, *ibid.*, p. 159, note 1 : « ... Cui [à Malipiero] committatur quod dictum premium dividere debeat inter illos nostros fideles qui fuerunt et sunt in dictis locis, ut sint magis ferventes ad nostrum honorem. »

(6) F. Gregorovius, *Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν*, II, p. 239 : « Ficus neque uva passa quae nascatur in terris... praedicti Domini Nerii Romaniae bassae et ducaminis nullo modo possint conduci... ad civitatem Venetiarum vel ad alias nostras terras. Scribatur castellanis nostris Coroni et Mothoni quod prohibito facta per ipsos de ferro et vomeris non portandis ad partes praedictorum nobis placet... »

(7) Sur ce pont, v. Phrantzès, p. 160.

(8) Cessi, *op. cit.*, p. 158-159, note 5 : « ... Faciendo clausuram rasiarum, quae conducuntur ad loca nostra de locis domini Nerii, erit ad maius damnum locorum suorum quam nostrorum ». Monferratos, *op. cit.*, p. 8, a très mal compris et traduit le passage de Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 59.

(9) R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 158.

courant de cette occupation, ordonna aux officiers de Nauplie de bien garder la forteresse jusqu'à ce que le gouvernement ait pris une décision à son sujet (1). Il paraît que Bajazet intervint en faveur de Théodore et qu'il adressa des lettres aux châtelains de Coron et de Modon à propos de la prise de Vasilopotamon (2).

Au mois de décembre 1389, des envoyés du despote à Venise firent à propos d'Argos beaucoup de promesses qui, d'ailleurs, n'eurent aucun résultat pratique (3).

Le 16 août de cette même année, Victor Morosini succéda à Malipiero, rappelé à Venise. Le nouveau gouverneur de Nauplion ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Les pourparlers directs avec Théodore ne devaient pas aboutir à une solution définitive, car le despote ajournait toujours la question par de belles promesses et des détours infinis.

Cependant, la politique habile de Venise ne restait pas inactive. Désirant éviter un conflit militaire avec les Byzantins de Mistra, conflit dont les conséquences seraient funestes au trésor de la République, les agents diplomatiques de Venise en Orient s'efforçaient de créer une atmosphère hostile au despote et à son beau-père parmi les divers seigneurs étrangers de Morée. Dès le commencement de l'année 1390, le Sénat vénitien discuta longuement le projet d'une alliance avec les Navarrais (4). La séance du 28 janvier 1390 fut très mouvementée ; on finit par rejeter la proposition. Mais quelques jours après, on se décida à accréditer auprès du vicaire des Navarrais, Pierre de Saint-Supéran, trois ambassadeurs plénipotentiaires pour conclure un traité d'alliance ayant pour but la récupération d'Argos. Mais, comme personne ne voulut accepter la responsabilité de cette mission, on chargea les châtelains de Coron et de Modon d'entrer en pourparlers avec les Navarrais (5).

En même temps, d'autres pourparlers furent engagés avec le prince de Morée, Amédée VII de Savoie, dont l'ambassadeur, Jean Lascaris Calophéros (6), avait sollicité l'intervention de

(1) *Ibid.*

(2) N. Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire, Académie roumaine, Bulletin de la Section historique*, t. II (1914), p. 318.

(3) R. Cessi, *ibid.*, p. 157.

(4) Iorga, *ibid.*, p. 317, note 3.

(5) Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 159-160.

(6) Nous reviendrons plus bas sur ce personnage.

Venise (1). Après de longues discussions, un traité fut conclu entre Venise et Amédée, suivant lequel la République prenait l'engagement de transporter les troupes du prince en Morée, tandis que ce dernier se chargeait de restituer à la Seigneurié la ville d'Argos (2).

Entre temps, en été 1389, le grand connétable de la principauté, Asan Zaccaria, à l'instigation de Venise, attira dans un guet-apens le duc d'Athènes Nerio Acciaiuoli que le Sénat considérait comme le premier auteur de l'occupation d'Argos (3), et le fit prisonnier (10 septembre) (4). La famille de Nerio, et surtout son frère Donato, s'efforça de libérer le duc d'Athènes. Aux pourparlers furent mêlées des puissances italiennes, comme la ville natale de Nerio, Florence, et Gênes (5). Parmi les principales conditions de la délivrance du duc, posées par les Navarrais, était la restitution à Venise de la ville d'Argos (6). Donato Acciaiuoli répondit à cette proposition que Théodore avait occupé la ville contre la volonté de son beau-père, mais qu'on s'efforcerait de disposer le despote grec à rendre Argos, moyennant une forte somme d'argent (7). Enfin, le 22 mai 1390, fut conclu entre le châtelain de Coron et de Modon, Philippe Pisani, Michel Contarini, provéditeur de ces deux villes (8), et Gabriel Emo, représentants de Venise, d'une part ; Asan Zaccaria représentant de la principauté, d'autre part, et Nerio Acciaiuoli, un traité par lequel le duc d'Athènes obtint sa liberté à des conditions assez dures. La restitution d'Argos était parmi les principaux engagements de Nerio (9).

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 53.

(2) Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 209. R. Cessi, *Amedeo di Acaia e la rivendicazione dei Domini Sabaudi in Oriente*, *Nuovo Archivio Veneto*, année 1919, p. 25-27 : « Item quod predictus dominus Amedeus teneatur et debeat procurare et cum effectu modum tenere de accipiendo, quam citius poterit, de manibus et potestate domini despote civitatem Argolicensem cum castro, iuribus et pertinentiis suis... » Les lettres de Théodore Paléologue à Amédée de Savoie, publiées et étudiées par R. Cessi, ont été tout récemment éditées par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 4-10. Les éditeurs de l'œuvre posthume de Lambros n'ont pas eu connaissance de la publication de Cessi.

(3) Gregorovius, *op. cit.*, II, p. 239 : « Raynerius de Azaiolis, socer dicti despote, esse dicitur factura et causa principalis omnium predictorum » (31 mai 1389).

(4) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 14.

(5) R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 161.

(6) *Ibid.*, p. 162-163.

(7) Buchon, *Nouvelles Recherches*, II, p. 242-243.

(8) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 380.

(9) Mas-Latrie, *Documents concernant divers pays de l'Orient latin*, Biblio-

Mais cette victoire diplomatique de Venise n'eut pas des résultats aussi rapides qu'on l'avait espéré. Le despote Théodore, qui était absent pendant la conclusion du traité et qui, par conséquent, n'avait pas reconnu les concessions faites par son beau-père, refusa de rendre la ville d'Argos aux Vénitiens. L'attitude du despote ne fut pas sans froisser le duc d'Athènes qui lui en garda rancune jusqu'à la fin de sa vie (1).

Théodore continua à piller les territoires vénitiens (2). Il paraît même que, en février 1391, il sollicita l'intervention des Turcs contre les Vénitiens (3). La principauté d'Achaïe fut mise à sac par les troupes grecques qui emmenèrent des bestiaux appartenant aux Navarrais (4).

Au mois de juillet 1391, l'évêque d'Argos fit savoir au Sénat que le despote était disposé à renoncer à l'occupation des places en litige, aux conditions suivantes : la République s'engagerait à retirer toute réclamation relative à des dommages causés par le despote, à ne pas soutenir les fugitifs et les rebelles du despotat et à lever toutes les mesures prises depuis le commencement du conflit à propos des relations commerciales des deux États, à savoir, les restrictions apportées au commerce vénitien dans les territoires grecs de Morée. De plus, il demandait une somme d'argent que le Sénat fixa à cinq mille ducats (5). Mais cette fois encore les pourparlers échouèrent.

Pendant que les agents diplomatiques de la République en Morée s'efforçaient d'obtenir un accommodement directement avec Théodore, à Venise on poursuivait avec succès les pourparlers avec le prince d'Achaïe, Amédée VII de Savoie. Après de longs débats, un nouveau traité fut conclu entre Venise et Amédée, le 30 mai 1391. Par ce traité, Venise prenait l'engagement de transporter le prince avec ses troupes en Morée, tandis que ce dernier

thèque de l'École des Chartes, 58 (1897), p. 98-102. Sp. Lambros, *Ἐγγραφα*, p. 368-371, 372. Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 206.

(1) N. Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 236.

(2) R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 166.

(3) *Ibid.*

(4) R. Cessi, *Amedeo di Acaia*, p. 30 (11 avril 1391) : « ... Per unum nostrum navigium veniens de ipsis partibus habuimus qualiter dispotus Amoree tamquam male dispositus de mense februario elapso fecit discurrere gentes suas per principatum predictum, damnificando patriam et predam animalium asportando et sic iterum dispositus facere videbatur. »

(5) R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 168, note.

se chargeait de restituer à la République la ville d'Argos. Amédée promettait de mettre le siège devant cette ville, de la réduire et de la livrer aux officiers vénitiens (1). Cette convention ne devait pas se réaliser, car Amédée, trouvant les conditions imposées par Venise très dures, renonça vite à l'alliance vénitienne (2).

L'année suivante, en 1392, les transactions avec Théodore se poursuivirent par l'intermédiaire du duc de Naxos, François Crispo, sans d'ailleurs aboutir à un résultat satisfaisant (3).

Les préparatifs militaires des Turcs, dirigés contre la Morée, et le besoin impérieux d'une union de toutes les puissances de la péninsule contre cet ennemi commun, persuadèrent Théodore qu'une politique amicale avec Venise pourrait seule lui assurer son pouvoir. C'est pourquoi, en 1394, il se laissa convaincre par le duc de Naxos, François Crispo, qui s'efforçait de résoudre le conflit en faveur de Venise (4), et, le 27 mai de cette même année, un traité fut conclu entre les Vénitiens et les Byzantins de Mistra, traité qui est d'une importance capitale pour les relations gréco-vénitiennes à cette époque (5).

On a heureusement conservé une traduction en idiome vénitien du traité en question qui fut très probablement rédigé en grec et en latin, comme c'était l'habitude pour tous les documents concernant les relations internationales. Nous donnons ci-dessous une analyse détaillée de ce traité, en laissant seulement de côté quelques détails d'une importance politique secondaire. Le traité en question fut conclu à Modon entre Nicolas Vallaresso (6) et Philippe Correr, châtelains de Modon et de Coron et représentants de Venise, et Manuel Francopoulos, Manuel Paléologue Lascaris, Démétrius Gazès et un certain Pierre Vendramino, citoyen, à ce qu'il semble, vénitien, représentants de Théodore (7).

On conclut tout d'abord une paix stable et sincère entre les deux

(1) R. Cessi, *Amedeo di Acaia*, p. 33.

(2) *Ibid.*, p. 37.

(3) R. Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, p. 170. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 54.

(4) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 56.

(5) *Chronique brève*, p. 516. Le texte de ce traité a été publié par Sp. Lambros, *Ἐγγράφα*, p. 374-385. Cf. Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 223-224.

(6) Ce personnage a été aussi chargé d'une ambassade auprès de Bajazet (13 février 1396). Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 330.

(7) Lambros, *ibid.*, p. 374.

parties traitantes (1). En vertu de cet accord, Venise promet de donner au despote, à sa femme et à tous les siens, un refuge dans les territoires vénitiens où ils pourront trouver un asile sûr en cas de nécessité suprême (2). Le despote, de son côté, s'engage à rendre aux châtelains de Coron et de Modon la ville d'Argos avec ses territoires, ainsi que les places de Kivérion et de Thermésion (3). Après la restitution de ces places, lesdits châtelains s'engagent à livrer à Nerio Acciaiuoli la ville de Mégara et au despote la tour de Vasilopotamon, qui avait été occupée par la flotte vénitienne lors de l'occupation d'Argos par Théodore (4). De plus, lesdits châtelains promettent de restituer au duc d'Athènes une partie de la rançon déposée par lui lors de sa libération, à savoir vingt-trois mille hyperpres. Le reste sera payé à Venise à la personne légitimement autorisée par Nerio (5).

Quelques décisions furent aussi prises à propos des populations grecques de Nauplion et d'Argos. Les habitants de ces deux villes, ainsi que ceux de toutes les autres possessions de Venise qui, pour quelque raison que ce fût, étaient débiteurs du despote ou des sujets de ce dernier, seraient contraints par les recteurs de la République à régler leurs dettes (6). De même les personnes qui, à partir du jour où le traité entrerait en vigueur feraient un dépôt en argent ou posséderaient des biens mobiliers ou immobiliers sur le territoire de l'une des parties traitantes, ne seraient pas dépossédées ou molestées, mais elles auraient pleine liberté d'aller, de venir, de vendre, d'acheter et seraient traitées en amies et alliées (7). Les habitants grecs d'Argos qui désiraient quitter cette ville et se fixer dans les territoires du despotat, auraient le droit de le faire dans le délai de trois mois après la signature du traité (8). En vertu de cette même convention, tous les fiefs cédés par Théodore à trois ou quatre personnes dans le territoire d'Argos seraient respectés et confirmés par le gouvernement vénitien qui aurait liberté de percevoir sur les bénéficiaires de ces fiefs les mêmes droits seigneuriaux

(1) Lambros, *ibid.*, p. 379.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 379-380.

(5) *Ibid.*, p. 380.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*, p. 381.

(8) *Ibid.*, p. 382.

que ces derniers payaient lors de l'occupation byzantine (1).

Pour empêcher les conflits entre les gouverneurs et les fonctionnaires des deux États traitants, étaient prévues quelques conditions que les deux parties s'engageaient à respecter. Si les habitants d'un des États traitants causaient des dégâts aux sujets de l'autre État ou à l'État même, satisfaction serait donnée sur réquisition de la partie lésée, les auteurs de ces dégâts seraient punis (2). De même on s'engageait de part et d'autre à ne pas donner libre passage à des ennemis marchant contre les possessions de l'une des parties traitantes ou même contre le duché d'Athènes (3). Les rebelles et les fugitifs ne seraient pas admis sur les territoires des deux puissances (4). Le despote Théodore s'engage également à ne pas fabriquer et à interdire à ses sujets la fabrication de monnaies portant les insignes de la République (5).

Pour tous les différends qui pourraient surgir entre les deux puissances, on constituerait une commission arbitrale, composée de trois nobles vénitiens et de trois nobles Grecs, qui s'efforceraient de trouver un compromis amical. Si ce compromis ne pouvait être obtenu par l'arbitrage, les deux parties traitantes feraient leur possible pour éviter un conflit militaire et chercheraient un moyen d'arranger les différends, suivant les cas qui se présenteraient (6).

Dans ce traité, plein de renseignements intéressants, un point surtout doit retenir notre attention. C'est l'article relatif à la fabrication de monnaies vénitiennes. L'accord obtenu à ce sujet par le traité de 1394 nous permet de nous former une idée du régime monétaire du despotat de Morée.

Les despotes grecs de Mistra, du moins à notre connaissance, n'ont jamais frappé de monnaie portant leur effigie et mise en circulation dans les possessions du despotat (7). Leur puissance étant

(1) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 383.

(2) *Ibid.*, p. 380-381.

(3) *Ibid.*, p. 382.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 381-382. Il est à noter que, dans un traité conclu, en 1219, entre Théodore 1^{er} Lascaris et Jacques Tiepolo, baile de Venise à Constantinople, nous trouvons une clause analogue. Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, p. 207 : « Conventum est inter hoc, quod nec Imperium meum, neque tuus dispotatus [= le doge] habeat licentiam formare yperperos, vel manuelatos, aut stamena equalis forme alterius partis. »

(6) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 383.

(7) G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin* (Paris, 1878), p. 322.

considérée comme une dépendance de l'Empire grec, on se servait très probablement de la monnaie qui était généralement en cours dans toutes les possessions de l'Empire (1). Il est pourtant certain que les monnaies byzantines n'étaient pas les seules en circulation dans le Péloponnèse. A cause de la grande influence commerciale et économique que Venise exerçait à cette époque dans tout l'Orient chrétien et musulman, et à mesure que la confiance du public, grec ou étranger, envers la politique financière des Paléologues diminuait (2), la monnaie vénitienne devenait la plus estimée dans presque toute la péninsule des Balkans. Dans les documents privés de l'époque, nous constatons très souvent que les traitants font leurs paiements en ducats vénitiens (3). D'autre part, le régime monétaire local que la République avait adopté pour ses possessions d'Orient facilitait la propagation des valeurs vénitiennes parmi les populations grecques de la péninsule (4).

Le grand humaniste de la Renaissance, Georges Pléthon Gémistos, dans la longue dissertation qu'il envoya à Manuel II à propos de la situation du Péloponnèse, s'exprime d'une manière très véhémement contre l'usage des monnaies étrangères dans le despotat. Nous citons en grec ce précieux passage : « Ἴσως οὐδ' ἐκεῖνο παρετέον, dit-il, τό

(1) Nous devons pourtant noter que, d'après le témoignage de Théodore Spandonis Cantacuzène (Sathas, *Documents*, IX, p. 156), un des vassaux de Thomas Paléologue, Théodore Bokhalis, avait le droit de frapper monnaie. (*Havea costui jurisdiction di batter moneta*). A notre connaissance, on n'a jamais trouvé de monnaies de ce seigneur et nous croyons que le témoignage de Spandonis peut être, pour le moment, mis en doute.

(2) On a un témoignage vivant de cette méfiance dans les documents privés du xiv^e et du xv^e siècles. Ainsi, dans un acte de l'année 1323, nous lisons la phrase suivante : « ... Πεπράκαμεν δὲ τοῦτο [= τὸ ἀμπέλιον] ἐπὶ τμήματος νομισμάτων ὑπερπύρων ΕΥΣΤΑΘΜΩΝ πενήκοντα. » L. Petit et B. Korablev, *Actes de Chilandar, Vizant. Vremennik*, 17 (1910), p. 199 (en appendice). Cf. *Ibid.*, p. 208 (année 1324), p. 217 (année 1325), p. 221 (année 1326), etc.

(3) Cf. deux actes de notaire, un de l'année 1322 et un autre de 1373. On y lit les phrases suivantes : « ... ἐπὶ τμήματι νομισμάτων ὑπερπύρων ἐνεήκοντα, ἀπερ καὶ ἐλάβομεν ἀφ' ὧν διὰ δουράτων βενετικῶν, ἰστώντων οὐγγίας ἐνεήκοντα. » Actes de Chilandar, *op. cit.*, p. 180. Cf. *ibid.*, p. 184, 219, etc. Et « ... καὶ ἔλαβον παρ' ὧν τὰ εἰρημένα ἐξακόσια ὑπερπύρα διὰ βενετικῶν δουράτων πραττομένων καὶ ἀψόγων, ἰστώντων οὐγγίας ἐξακοσίας. » Chr. Kténas, Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν Ἀθῶν... μονῆς τοῦ Δοχειαρίου, Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 4 (1927), p. 302. Cf. G. I. Bratianu, *L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des Républiques italiennes au XIII^e siècle*, *Mélanges Diehl*, t. I^{er}, p. 45.

(4) Voyez, par exemple, sur l'« hyperpre du royaume de Crète » (Perperus regni Crete), N. Papadopoli, *Di alcune monete veneziane per Candia*, *Archivio Veneto*, 2 (1871), p. 421.

γε τοῦ νομίσματος ἄτοπον ὡς διορθωτέον. Σφόδρα γὰρ που εὐήθες τοῖς « ξενικοῖς » τούτοις καὶ ἅμα « πονηροῖς » χαλκοῖς χρωμένους, ἄλλοις μὲν κέρδος τι φέρειν, ἡμῖν δ' αὐτοῖς πολὺν τὸν κατάγελων... » (1)

Gustave Schlumberger, commentant l'article en question de ce traité, écrit : « Si le despote était forcé de faire une pareille promesse, c'est que, très probablement, il s'était en réalité rendu coupable de cette fraude monétaire et il est possible qu'un jour, parmi les nombreux sequins ou matapans à types vénitiens, mais à légendes plus ou moins irrégulières, on retrouve ceux qui furent frappés par Théodore Paléologue, despote de Misithra (2). » Jusqu'à ce moment, on n'a pas eu la chance d'en trouver ; mais, même si l'on en trouve, on ne pourra pas d'une manière incontestable démontrer que ces fausses pièces furent fabriquées par le despote ou par ses sujets. Ce qui est à retenir ici, c'est que Théodore et ses sujets n'hésitaient pas à émettre de fausses monnaies, imitant les légendes vénitiennes. Cette imitation frauduleuse était très courante au Moyen âge. « A une époque, disent Engel et Serrure, où l'exagération du seigneurage et le surhaussement continu des espèces mettaient une si grande différence entre la valeur nominale et la valeur réelle des monnaies, les voisins d'un État à circulation métallique étendue pouvaient réaliser d'énormes bénéfices en imitant, même à titre et à taille égaux, les monnaies de cet État (3). »

Nous nous bornons pour le moment à ces brèves indications. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre consacré dans la deuxième partie de cet ouvrage à la vie économique du despotat.

(1) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 262. M. A. Andréadès dans son étude, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin*, *Byzantion*, I (1924), p. 79, note 1, a donné de ce passage la traduction que voici : « On ne saurait, en outre, méconnaître l'urgence de remédier à l'état de la monnaie ; car il est vraiment absurde de se servir de ces pièces qui sont aussi de fausses monnaies en cuivre et dont ce sont les autres qui récoltent le bénéfice, tandis que nous, nous n'en gardons pour notre part que le ridicule... » Nous avons à remarquer que M. Andréadès a laissé tomber le mot principal du passage : ξενικοῖς, à savoir des monnaies étrangères (s'agit-il d'une faute typographique ?) ; quant à la traduction du mot χαλκοῖς par monnaies en cuivre, nous croyons qu'il ne faut pas lui attribuer ce sens précis ; à notre avis, le philosophe de Mistra voulait désigner la monnaie en général avec une nuance péjorative.

(2) G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, p. 322.

(3) Engel-Serrure, *Traité de Numismatique du Moyen âge*, t. I^{er} (Paris, 1891), p. LXXIII.

Avec le traité de Modon finit le long conflit qui, pendant quatre ou cinq ans, préoccupa sérieusement Théodore. Argos fut livré aux Vénitiens le 11 juin, quinze jours après la conclusion du traité (1). Il est vrai que cette solution ne fut pas avantageuse pour le despote qui avait espéré étendre ses possessions vers la partie nord-est de la péninsule. Mais, si nous examinons ce traité au point de vue de ses résultats, nous devons avouer que cet échec ne fut pas aussi grand qu'il paraît l'être au premier abord. En mettant fin à cette situation trouble, en obtenant une paix durable avec la principale puissance de la Grèce latine, le despote pourrait concentrer ses efforts vers d'autres directions, se préparer contre les invasions des Turcs et réduire les rebelles qui ne cessaient pas de nouer des intrigues contre leur souverain.

En effet Théodore, peu après la conclusion du traité, engagea avec Venise des pourparlers à propos de la défense du pays contre les Turcs. Le 25 août de l'année 1394, le Sénat donna aux châtelains de Coron et de Modon des instructions, suivant lesquelles ces derniers devaient s'efforcer d'obtenir la réconciliation des Navarrais avec le despote de Mistra et le duc d'Athènes. Le gouvernement vénitien promit aussi de participer aux dépenses pour la défense du pays. Il exigea, à cet effet, la concession d'Héxamilion, car, dit un document vénitien, les Turcs, sachant que la forteresse est occupée par la République, ne risqueraient pas une tentative contre la Morée (2).

Au cours de cette même année, un autre événement d'une importance capitale préoccupa sérieusement Théodore. Le 25 septembre 1394, Nerio Acciaiuoli mourut à Athènes. Par son testament, dont nous avons conservé le texte, le duc florentin laissait, comme principale héritière de ses biens, sa fille puînée Francesca, femme du seigneur de Céphalonie, Charles Tocco, tandis que, à sa fille aînée Bartholomea, femme du despote, il ne légua que la somme de 9.700 ducats d'or que ce dernier lui devait (3). Ce fut la conséquence

(1) Lettre de Paul Danizi à Donato Acciaiuoli (30 juillet 1394), publiée par Sp. Lambros, *Ἐγγράφα*, p. 114 : « ... Argho fut renduto alli Viniziani di 11 giugno... »

(2) M. Silberschmidt, *Das orientalische Problem*, p. 91-92 : « ... Cognoscimus etiam quod si ipsi Turchi sentient illud fortitium et illa custodia fore in manibus nostris magis caverint de volendo intrare patriam quam si foret in manibus aliorum. »

(3) Buchon, *Nouvelles Recherches*, II, p. 258-259. Lambros, *Ἐγγράφα*, p. 150.

de la rupture des relations entre Théodore et Nerio, due à l'attitude du premier lors de l'emprisonnement de son beau-père. Ce testament fut très mal accueilli par le despote auquel Nerio avait, semblait-il, promis en dot la ville de Corinthe (1).

Une lettre de l'évêque latin d'Argos, Jacques, nous apprend que Théodore, tout de suite après la mort de son beau-père, occupa tous les châteaux dépendant de la châtellenie de Corinthe et qu'il était en train d'assiéger la ville même. Il avait comme auxiliaires le fils naturel de Nerio, Antoine Acciaiuoli, et l'Espagnol Bertrand de Mota (2). Un autre témoin oculaire de ce siège, le notaire italien Nicolas Martoni, qui nous a laissé une description fort précieuse de son voyage à travers la Grèce, rapporte que l'accès par terre à la ville de Corinthe ne lui fut pas possible à cause de la guerre menée avec vigueur entre Théodore et Charles Tocco (3). Le voyageur italien ajoute que le comte de Céphalonie avait sous ses ordres des troupes turques et qu'il avait obtenu l'alliance du « seigneur de la Turquie », à savoir du sultan (4). Nous ne connaissons pas d'autres détails sur ce conflit. Il est en tout cas certain que Charles Tocco, soit contraint par le résultat de la guerre, soit pour des raisons politiques, céda à Théodore la ville de Corinthe (5).

Ainsi la grande ville du Péloponnèse devenait, après de longues années d'occupation étrangère, une possession grecque. Il est vrai que la situation intérieure de cette ville était lamentable. Nicolas

(1) Chalcocondyle, p. 208, 213.

(2) Gregorovius, *op. cit.*, II, p. 653 : « Post cuius [de Nerio] obitum, despotus cepit omnia castra castellaniae Corinthiensis ; etiam rocem et civitatem Corinthim tenet obsesam ; bastardus autem praefati domini Nerii et Beltranetus sunt totis viribus con despoto ac secum manent in campo pugnantes contra Corinthi... » Sur Mota, v. M. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 21 et 28.

(3) L. Legrand, *Nicolai de Marthono notarii, Liber peregrinationis ad loca sacra*, *Revue de l'Orient latin*, III (1895), p. 652-653 : « Ad civitatem Coranti non potuimus accedere per terram propter brigam magnam tunc vertentem inter ducem Cifalonie et despotum Morenum... de terris hereditariis domini Raynerii... qui fuit socer dictorum ducis et dispoti. »

(4) L. Legrand, *ibid.*, p. 653 : « Qui dux magnam Turchorum gentem armigeram secum habebat et colligatus erat cum domino Turchie contra dictum despotam. »

(5) W. Miller, *op. cit.*, II, p. 30-31. L'auteur anonyme de la « *Via sive iter a civitate Venetiarum usque ad Tanaim sive Tanam* », rédigée entre les années 1404 et 1407, dit à propos de Corinthe : « Hanc possidet dominus dispositus [= le despote Théodore I^{er}], quod penes nosidem quod rex sonat. » N. Jorga, *Un viaggio da Venezia alla Tana*, p. 2 [extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, t. XI (1896), 1^{re} partie].

Martoni parle dans son intéressant récit de la dépopulation de Corinthe, et s'étonne en constatant l'absence d'une forte muraille et de fortifications sérieuses. Néanmoins, l'occupation de Corinthe était pour le despote grec un événement d'une grande importance, étant donnée la position géographique extrêmement avantageuse au point de vue commercial et militaire de cette ville. Ce fut en effet la possession de Corinthe qui permit aux Grecs d'occuper et de conserver l'isthme qui devait jouer un rôle capital dans l'histoire du despotat et dans la lutte contre les Turcs.

Un des premiers soins de Théodore fut de restaurer le célèbre siège métropolitain de Corinthe, qui avait été supprimé par les Francs lors de l'occupation de la Morée (1). En mémoire de la victoire et de la reprise de la ville on érigea, à côté de la porte principale, une statue de Théodore, sur laquelle fut gravée l'épigramme ci-dessous, qui fut rédigée par un certain moine Marc (2). L'épigramme exalte la gloire du despote de Mistra qui s'empara de la ville sur les « Italiens occidentaux ».

Ἄστεος τήνδε πόλιν ἄθρει μοι, ξένε,
 ἦν ποτε, φεῦ τῆς τροχαλοπετρωμένης,
 χερσὶν ἀλοῦσαν Ἰταλῶν ἐσπερίων,
 ἀνάκτων γόνος, πορφυρανθῆς δεσπότης
 χειρὶ σθεναρᾷ καὶ φρενῶν βάθει πλέων
 ἀντιμετῆξεν εἰς φορὰς παλινδρόμους.
 καὶ γε θεσπίσας ἐξ ὕψους διανοίας
 τὸ σφὸν οὕτως ὑπερθεῖν ἐγράφη βρέτας,
 λόγους αὐθέκτοις θεαταῖς πᾶσι λέγον
 ἄληστον αὐτοῦ μνήμην εἰς μακροὺς χρόνους.
 Σκοπεῖτε λοιπὸν ὅσον οὗτος ἐν βίῳ
 λαμπρὸν ἀπηνέγκατο πάμμεγα κλέος (3).

Ce n'était pas tout. D'autres ennemis plus incommodes que cette Venise prudente et opportuniste, plus redoutables que Charles

(1) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XII (1915), p. 309. J. Müller, *Byzantinische Analekten*, p. 394 et suiv.

(2) Sp. Lambros avait autrefois identifié l'auteur de cette épigramme avec Marc Eugenikos, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. II, p. 444. Mais dans une publication postérieure, le savant grec a révisé son opinion et conclu que Marc Eugenikos ne pouvait pas être l'auteur de l'épigramme. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, t. I^{er}, p. XXVI-XXVII de l'introduction.

(3) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II, p. 444. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 11.

Tocco, entouraient de tous les côtés le despotat : des ennemis extérieurs, comme les Turcs et des ennemis tout proches, comme les Navarrais qui vers la fin du XIV^e siècle s'installèrent dans la péninsule de Morée. C'est surtout contre ces derniers que Théodore mena une guerre longue et continuelle, presque aussi longue que son règne.

Les Navarrais devinrent les maîtres des territoires ayant jadis appartenu à la principauté latine d'Achaïe dans des conditions singulières. Après la mort de Philippe II (III) de Tarente, survenue le 25 novembre 1373, les barons de Morée reconnurent la suzeraineté de Jeanne I^{re}, reine de Naples. Cette dernière épousa, en quatrième nocces, Otton de Brunswick Grubenhagen, qui céda, en 1377, la principauté de Morée à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1). Cet arrangement rencontra l'opposition obstinée du neveu de Philippe de Tarente, Jacques de Baux, fils de Marguerite de Tarente et de François de Baux, duc d'Andria et de Montescaglioso (2). Jacques de Baux était le seul descendant légitime de Philippe de Tarente, ce qui lui permit d'aspirer aux principautés de Tarente et de Morée (3). L'« empereur de Constantinople », comme s'appelait non sans présomption le jeune prétendant, se décida, en 1380, à recouvrer ses terres et à imposer son pouvoir aux barons d'Orient. Il envoya à cet effet en Grèce une compagnie de mercenaires navarrais, sous le commandement de Pierre Bordo de Saint-Supéran, connu aussi sous le nom de Saint-Exupéry, et de Bernard Varvassa.

Les Navarrais quittèrent la péninsule italienne, s'emparèrent, au passage, de l'île de Corfou et se dirigèrent vers la Grèce centrale (4). Ils occupèrent la ville de Lévia (5) et d'autres places de Béotie, et devinrent maîtres de la ville d'Athènes dont l'Acropole résista héroïquement (6). Peu après, le gouverneur catalan, Gal-

(1) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 470. Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 200.

(2) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 470.

(3) G. Noblemaire, *Histoire de la Maison des Baux* (Paris, 1913), p. 213.

(4) Rubió y Lluch, *Los Navarros en Grecia*, p. 38-39. Du même, *Conquista de Tebas en 1379 por Juan de Urtubia*, *Académie Roumaine. Bulletin de la section historique*, t. XI (1924). *Congrès de Byzantinologie de Bucarest. Mémoires*, p. 171 et suiv.

(5) Rubió y Lluch, *Περὶ τῶν Καταλανικῶν φρουρίων τῆς Ἑπειρωτικῆς Ἑλλάδος*, (trad. grecque) Athènes, 1912, p. 20.

(6) Pour les détails, v. Rubió y Lluch, *Los Navarros en Grecia*, p. 87-113.

ceran Peralta (1), réussit à recouvrer la ville et, à la suite de cet échec, les Navarrais furent obligés de quitter l'Attique et de se diriger vers la Morée. Là ils furent plus heureux. La ville de Vostitza (Aegion), tomba la première entre leurs mains (2). Ensuite ils s'emparèrent par mer de la forteresse de Navarin (Zonklon) et, faisant de cette place leur base d'opérations, ils ne tardèrent pas à occuper deux grandes forteresses de Messénie, Androusa et Kalamata.

Ces entreprises et ces conquêtes furent réalisées toujours au nom de Jacques de Baux. Maiotto de Coccarelli gouverna les places occupées comme baile de l'empereur en titre de Constantinople, et ce n'est qu'après la mort de celui-ci, survenue le 7 juillet 1383, que les Navarrais se déclarèrent autonomes. Cela leur fut singulièrement facilité par l'anarchie qui suivit les querelles de succession entre Charles III de Naples et Louis I^{er} d'Anjou, et la vente de la principauté d'Achaïe par Marie de Bretagne aux Hospitaliers de Rhodes. Maiotto de Coccarelli réussit à s'assurer l'amitié des Vénitiens de Morée avec lesquels il conclut, le 18 janvier 1382, un traité de paix et de bon voisinage (3). Ce traité fut renouvelé le 26 juillet 1387 (4). Le successeur de Coccarelli, Pierre de Saint-Supéran, continua à porter le titre de vicaire général de Morée (1386-1396), et ce n'est qu'en 1396 que le roi de Naples, Ladislas, lui accorda la dignité de prince d'Achaïe (1396-1402) (5).

C'est donc avec ces Navarrais que Théodore engagea un long et âpre conflit. Les causes en étaient multiples. Tout d'abord, les Grecs de Mistra n'ont jamais cessé de considérer ces princes latins d'Achaïe comme des usurpateurs, qu'ils devaient à tout prix éloigner de la péninsule. Les empereurs byzantins du XIII^e siècle et

(1) Sur ce personnage, v. Rubió y Lluch, *Els darrers prohoms d'Atenes de l'època catalana, Eine Festgabe zum Geburtstag Geh. Rat Prof. Dr Hein. Finke* (Münster i. W., 1925), p. 209-232, étude que nous connaissons seulement par une brève analyse de M. L. Nicolau d'Olwer, *Les dernières études sur les Catalans en Grèce, Byzantion II* (1925), p. 637-638.

(2) Rubió y Lluch, *Los Navarros en Grecia*, p. 167-168. Nous n'entrons pas dans les détails de ces événements, car le but de cet exposé est de donner quelques informations indispensables sur l'établissement des Navarrais en Grèce. Le lecteur trouvera toutes les informations nécessaires dans les travaux de l'éminent savant espagnol, Rubió y Lluch, que nous venons de citer.

(3) Mas-Latrie, *Documents concernant divers pays de l'Orient latin, Bibliothèque de l'École des chartes*, 58 (1897), p. 81-87.

(4) *Ibid.*, p. 87-98.

(5) P. Kalligas, *op. cit.*, p. 595.

les despotes des XIV^e et XV^e siècles ne perdirent jamais l'espoir de restaurer leur pouvoir sur toute la péninsule du Péloponnèse. En outre, l'établissement des Navarrais en Messénie ne fut point avantageux pour la famille des Acciaiuoli, qui possédaient de grands domaines dans cette contrée (1). Tout cela rendait les relations entre Théodore et les Navarrais très tendues et un conflit militaire ne tarda pas à éclater.

Comme les renseignements relatifs à cette guerre ne sont pas pour la plupart puisés à des sources purement narratives, notre exposé sera, pour ainsi dire, fragmentaire. Déjà, en 1385, on avait ouvert les premières hostilités. Une lettre de l'évêque latin d'Argos, Jacques, adressée, très probablement en 1385, au cardinal Ange Acciaiuoli, nous apprend quelques détails intéressants. A ce moment la guerre était encore à ses débuts. Nerio Acciaiuoli, qui n'était alors que le maître de Corinthe, vint au secours du despote; il s'abstint toutefois de déclarer une guerre ouverte aux Navarrais, et justifia son attitude, en disant que ses troupes alliées à celles du despote ne se dirigeaient pas contre les Espagnols, mais contre les archontes rebelles. Cependant la situation était très tendue; de part et d'autre on se préparait fiévreusement; Nerio avait pris la décision de déclarer la guerre aux Navarrais et le conflit définitif paraissait proche et inévitable (2). L'évêque d'Argos ajoute que vers cette même époque, arrivèrent en Morée cent cavaliers, venant de Thessalonique et destinés à la guerre contre les Navarrais (3).

Malheureusement, nous ne savons rien du résultat de ces préparatifs et, pour toute cette période, jusqu'au 10 septembre 1389 (4), jour où Nerio fut emmené en captivité par les Navarrais, nous n'avons presque aucun renseignement. Nous avons raconté plus haut la fâcheuse aventure du duc d'Athènes et nous avons vu quels avaient été ses résultats politiques. Il est évident que le seigneur florentin fut irrité de cette humiliation et qu'il garda rancune à ces Navarrais perfides et déloyaux. Aussi, tout de suite après sa libération, il songea à se venger. A côté de la guérilla que le despote n'avait pas cessé de mener contre Pierre de Saint-Supéran, Nerio

(1) W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, II, p. 271.

(2) Gregorovius, *op. cit.*, II, p. 642-643.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 649.

parvint à s'associer Amédée VII de Savoie qui, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, avait des prétentions sur la principauté d'Achaïe. Théodore ne fut pas étranger à ces négociations; au contraire, il prit part aux pourparlers et traita même directement avec le comte de Savoie.

Au commencement de l'année 1388, les ambassadeurs du prince d'Achaïe gagnèrent la Morée avec l'intention de se rendre compte de la situation de la principauté et de se mettre en rapport avec les Navarrais. Théodore, qui suivait non sans quelque méfiance les mouvements d'Amédée, s'empressa d'accréditer, auprès des ambassadeurs de ce dernier, Andronic Sophianos (1), qui fut chargé d'entamer des pourparlers avec les envoyés piémontais (2). Le 15 février de ladite année, Théodore adressa une lettre à Amédée, relativement aux négociations engagées (3). Les transactions furent reprises avec plus de zèle en janvier 1389 par l'entremise de Pierre de Narbonne, ambassadeur d'Amédée, qui fut chargé de se mettre en contact avec Théodore et de suivre attentivement le développement du conflit entre les Grecs et les Vénitiens (4). Le comte de Savoie poursuivit avec énergie les négociations. Pendant que Jean Lascaris Calophéros (5) s'efforçait d'obtenir un accord favorable avec Venise, accord qui ne devait pas être avantageux pour le despotat grec, Pierre de Narbonne traitait en Morée avec Théodore. Le 21 oc-

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 52, dit, par erreur, que Sophianos se rendit à Piémont pour traiter avec Amédée.

(2) R. Cessi, *Amedeo di Acaia*, p. 13.

(3) *Ibid.*, p. 14.

(4) *Ibid.*, p. 17-18.

(5) Il convient de dire, incidemment, quelques mots à propos de ce curieux personnage de la Grèce latine. Jean Lascaris Calophéros (Καλόφερος) était un Grec originaire, semble-t-il, de Morée. Il fut de très bonne heure apparenté à une grande famille franque de la péninsule, les barons de Saint-Sauveur et d'Arcadie Mauro; il épousa Lucie, la fille d'Érard Mauro (F. Cesaroli, *Gregorio XI e Giovanna I regina di Napoli*, *Arch. Stor. per le Prov. Napoletane*, 24, 1899, p. 417-418. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 472, dit par erreur que la femme de Lascaris était fille d'Étienne Mauro). Calophéros se brouilla, paraît-il, avec son beau-père pour des raisons de dot. Grégoire XI, par une lettre datée du 8 décembre 1374, exhorte les deux seigneurs à se réconcilier (Cesaroli, *ibid.*). Quelques années plus tard, nous trouvons Lascaris Calophéros au service d'Amédée VII. Il servit de son mieux le prince qui nomma Lascaris comte de Céphalonie. Dans plusieurs lettres émanant de Grégoire XI et datant de 1373, Lascaris est appelé *Miles Constantinopolitanus* (Cesaroli, *ibid.*, p. 16, 404, 417-418 et 419). L'action diplomatique de Calophéros a été dernièrement étudiée par O. Halecki, *op. cit.*, p. 91-101, 272-282, et *passim*.

tobre 1389, le despote de Mistra promet de soutenir les prétentions d'Amédée sur la principauté d'Achaïe. « Il n'y a rien, dit-il dans une lettre qu'il envoya au comte de Savoie à la date susdite, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour mon frère et seigneur, l'empereur de Constantinople, et que je ne fasse avec promptitude et grande joie pour votre excellence (1). »

Au cours de l'année suivante, les négociations se poursuivirent. Le despote répondit immédiatement à une lettre d'Amédée par laquelle ce dernier accréditait auprès de Théodore un de ses envoyés (2). Malheureusement, les deux lettres ne nous permettent pas de tirer aucune conclusion à propos du développement des pourparlers. Entre le 21 février et le 1^{er} juillet de l'année 1391, une ambassade grecque se trouvait à Turin (3). Après l'échec des négociations avec Venise, le comte de Savoie s'efforça de nouer des relations plus étroites avec le despote grec et le duc d'Athènes. Au mois de décembre 1391 furent envoyés, à Théodore et à Nerio, Bertino Provana et Umberto Fabri (4). Leur mission fut couronnée de succès, car le 18 de ce même mois le despote de Mistra répondait par une lettre adressée, selon l'opinion de R. Cessi, à Jean Galéas Visconti, qu'il était prêt à faire tout pour l'honneur d'Amédée (5).

Toutes ces négociations aboutirent à un traité d'alliance, conclu, le 29 décembre 1391, entre Nerio Acciaiuoli et Amédée VII de Savoie (6). Dans ce traité, le rôle de Théodore est soigneusement déterminé comme le montre le passage suivant : « De même, moi, Nerio susdit, promets d'agir efficacement, afin que le sérénissime seigneur, le despote des Romains, aide de tout son possible le prince [Amédée] dans toutes les entreprises mentionnées plus haut,

(1) R. Cessi, *Amedeo di Acaia*, p. 18-19.

(2) Datta, *Storia dei principi di Savoia del ramo d'Acaia, signori del Piemonte*, II, p. 268. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 249-250.

(3) R. Cessi, *ibid.*, p. 29.

(4) *Ibid.*, p. 39.

(5) *Ibid.*, p. 40 : « Itaque super hoc sciat Excellentia vestra quod semper nos sumus parati ad omnia precepta et mandata vestra et ad quod libet quod spectaret ad augmentum status et honoris magnificentie vestre ». Malgré l'affirmation de Cessi, nous croyons que cette lettre est adressée à Amédée lui-même.

(6) Sp. Lambros, *Ἐγγράφα*, p. 405-407. Lambros a donné une nouvelle édition de ce traité d'après une autre copie des Archives de Turin. Νέος Ἑλληνομνημίων, t. XV (1921), p. 100-103. Cf. Iorga, *Thomas III, marquis de Saluces* (Paris, 1893), p. 57. Cessi, *ibid.*, p. 40-42. Ce dernier ignore l'édition de Lambros.

et afin qu'il ne fasse rien de contraire, en général ou en partie, à toutes les promesses faites ; et, par surcroît, que ledit despote promette solennellement d'aider par soi-même et par ses hommes, et avec toutes ses forces ledit prince ou son représentant (*eius locum tenentem*) à réoccuper et à augmenter la principauté d'Achaïe susdite (1). »

Tous ces projets et toutes ces promesses, si soigneusement exposés sur le papier, ne furent jamais réalisés, car le comte de Savoie, se heurtant à l'indifférence et même à l'opposition de Venise, dut peu après renoncer à l'occupation de la principauté. Malgré cela, ces négociations et la conclusion du traité en question eurent une influence très grande sur les relations gréco-navarraises. En soutenant les prétentions d'Amédée de Savoie, le despote grec ne faisait que nuire aux intérêts de ses adversaires.

La politique habile de Théodore réussit ainsi à isoler en quelque sorte les Navarrais. Venise, empêchée maintenant par les conventions du traité de 1394, ne pouvait plus leur prêter son secours. De même, le roi de Naples, Ladislas, se montrait très favorable à l'égard de Nerio (2), et enfin la ville de Patras se trouvait à ce moment aux mains d'Ange Acciaiuoli (1394-1400), oncle de Bartholomea et de Théodore (3). La situation était donc très grave pour les Navarrais. Il ne leur restait plus qu'à recourir aux Turcs. En effet, Pierre de Saint-Supéran n'hésita pas à s'adresser à Bajazet qu'il visita personnellement en 1394 (4).

De cette manière les Turcs se mêlent de nouveau à l'histoire du despotat, et la guerre entre Théodore et les Navarrais prend par conséquent une importance plus grande. Il convient donc d'examiner, à côté du conflit avec les Navarrais, le développement des relations entre le despote et Bajazet.

Au cours du XIV^e siècle, les Turcs ottomans, maîtres déjà d'une grande partie de l'Asie Mineure, commencèrent à s'installer sur

(1) Sp. Lambros, *Ἐγγράφα*, p. 406.

(2) P. Kalligas, *op. cit.*, p. 590.

(3) On a conservé une lettre de Théodore, écrite en grec et adressée à Ange Acciaiuoli. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 250-251. Elle ne porte pas de date et ne paraît pas avoir une importance politique. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 110-111.

(4) *Archives de Venise, Sen. Misti*, 42, f. 256 (19 mai 1394), cité par Silberchmidt, *Das Orientalische Problem*, p. 90.

les territoires de l'Empire byzantin et des autres États slaves ou latins de la péninsule balkanique (1). Leur expansion en Europe fut très rapide. En 1354, Gallipoli tombait aux mains des Turcs. La prise, en 1361, de la célèbre ville d'Andrinople, assura aux sultans un point de départ pour la soumission des peuples balkaniques, dont la décomposition sociale et politique allait croissant de jour en jour. Deux années plus tard, une autre grande ville de la péninsule, Philippopoli, fut prise et en peu de temps Mourad devenait le maître d'une grande partie de la Thrace et de la Macédoine orientale. La défaite des Serbes à Čirmen près de l'Hebros, pendant cette tragique nuit du 25 au 26 septembre 1371, facilita l'avance rapide des troupes ottomanes. Après cette défaite, et entre les années 1373 et 1374, presque toute l'ancienne Macédoine fut soumise (2). Les villes de Kavalla, Drama, Serrès, Zichna, Berrhoea, furent prises. Thessalonique fut aussi saccagée (3).

La désastreuse bataille de Kossovo (15 juin 1389) porta un coup funeste au monde slave et facilita la descente des Turcs vers le Sud (4). Ce jour même, Bajazet succéda à son père Mourad, tué au cours de la bataille par le héros serbe Miloš Obilić. Durant le règne du nouveau sultan, auquel l'Histoire a donné le surnom de Foudre, l'Empire byzantin subit les plus grandes humiliations. Une grande partie des possessions européennes de l'Empire agonisant tombèrent aux mains de l'ennemi. Tandis que Bajazet avait pris personnellement le commandement des troupes de l'Asie Mineure, le pacha Evrenos-beg battait successivement en Europe les Valaques, les Bulgares, dont la capitale fut prise en juillet 1393, les Magyars, le César de Thessalie Manuel Ange Philanthropénos (5) et occupait le duché de Néo-Patras.

L'occupation de la Thessalie par les Turcs et l'établissement dans cette province d'Evrenos-beg comme seigneur féodal, inspira à

(1) Pour les détails de cette expansion, v. N. Jorga, *Geschichte des Osman-Reiches*, I, p. 196 et suiv.

(2) Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 437-438.

(3) Müller, *Byz. Analekten*, p. 393. Cf. Jorga, *Ibid.*, p. 255.

(4) Jireček, *ibid.*, II, p. 119-120.

(5) On dit souvent que le dernier grand César de Valachie fut Alexis Ange, mais des documents publiés, il y a quelques années, par M. Bees nous apprennent que le dernier César fut en réalité Manuel Ange. N. A. Bees, *Serbisch-Byzantinische Urkunden des Meteoronklosters*, p. 36 et 38. Cf. Jireček, *Gesch. der Serben*, II, p. 108 et *Archiv für Slavische Philologie*, t. XXXIII (1911), p. 50.

juste titre de grandes inquiétudes aux divers seigneurs de Morée. Cependant, l'union entre les chrétiens de la péninsule ne se réalisa pas. Au contraire, les seigneurs moréotes continuèrent à se battre sous les yeux de l'ennemi commun. En outre, la démarche de Pierre de Saint-Supéran auprès de Bajazet devait avoir des conséquences très fâcheuses, non seulement pour Théodore et les Vénitiens, mais pour la principauté même d'Achaïe.

Nous disions plus haut qu'au printemps 1394, le vicaire navarrais se trouvait auprès de Bajazet. Vers cette même époque, le gouverneur de Monemvasie, Paul Mamonas, eut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, recours au sultan turc. Ce dernier qui passa à cette époque en Europe, invita les seigneurs chrétiens de la péninsule balkanique à se rendre à Serrès où il avait installé son camp. Manuel II et Théodore n'osèrent pas enfreindre la volonté de l'ennemi. Ils se trouvèrent obligés de se rendre à Serrès et de subir les plus grandes humiliations.

Avant d'en venir aux détails de cet événement, nous croyons utile d'en fixer la date. Hopf, et après lui presque tous les historiens modernes, admet que la conférence de Serrès se passa en 1396 (1). Berger de Xivrey, dans son remarquable ouvrage sur Manuel Paléologue, se fondant surtout sur un passage de Phrantzès où il est question de Constantin Dragaš (2), dit que l'entrevue de Serrès se trouva fixée « au plus tard au troisième ou au quatrième mois de l'année 1391 (3) ». La date donnée par Berger de Xivrey nous paraît inadmissible, car en 1394, ainsi que nous l'avons dit, Mamonas était encore maître de Monemvasie. Or, pendant la réunion de Serrès, il était dépossédé de ses fiefs.

La date proposée par Hopf est aussi erronée (4). Laonic Chalcondyle, dans un passage fort intéressant, dit que Bajazet dut ajourner son expédition en Morée, car il se trouva obligé de marcher

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 61.

(2) Phrantzès, p. 58.

(3) Berger de Xivrey, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de l'empereur Manuel Paléologue, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres*, XIX (1853), p. 73. Berger de Xivrey a établi la chronologie en question d'après la date de la mort du seigneur serbe. Or, M. G. Radojčić a démontré, dans une publication récente, que ce personnage périt à la bataille de Rovine, qui eut lieu le 17 mai 1395. G. S. Radojčić, *La chronologie de la bataille de Rovine, Revue historique du sud-est européen*, V (1928), p. 136-139.

(4) Silberschmidt, *op. cit.*, p. 95-96.

contre les Hongrois (1). Ce témoignage semble confirmer l'hypothèse de Hopf. Il ne faut pourtant pas attribuer une grande importance à ce détail, car ce passage se trouve en contradiction avec un témoignage qui n'a pas encore attiré l'attention des savants. C'est un passage de l'Oraison funèbre de Manuel II, où l'empereur de Byzance dit que Bajazet obligea Théodore à lui promettre la cession de la ville d'Argos (2). C'est un témoignage qu'on ne saurait pas contester, étant donné que l'auteur de ce traité fut un des personnages qui participèrent à l'entrevue de Serrès. Nous sommes donc en mesure d'affirmer que cet événement eut lieu avant le 11 juin 1394, jour où Argos fut rendu aux Vénitiens.

Ce que nous permet de conclure l'étude comparée des sources narratives, semble confirmé par les sources diplomatiques de l'époque, à savoir les documents vénitiens. Nous disions plus haut que Saint-Supéran était, au printemps de l'année 1394, auprès du sultan turc. C'est ce que nous apprend un document vénitien du 19 mai de ladite année (3). Ce même document dit que le basileus de Byzance et son frère Théodore, revenus de Serrès, rapportaient la nouvelle que Bajazet songeait « au duché d'Athènes et aux possessions du despote et à d'autres provinces de ces régions (4) ». Tous ces renseignements nous permettent de fixer d'une manière irréfutable la date de la réunion de Serrès au commencement de l'année 1394, et, plus précisément, aux environs du mois de mai (5).

Il résulte du récit de l'empereur Manuel, que Bajazet décida de détruire définitivement le despotat de Morée et de mettre à mort les deux Paléologues (6). De l'exécution des ordres du sultan fut chargé le fils de Khaïreddin-Pacha, Ali, qui, pour des raisons d'intérêt personnel, ajourna l'exécution jusqu'à ce que Bajazet eût changé d'idée et se fût borné à ordonner l'occupation de Morée. Théodore, contraint par Ali, envoya aux châtelains du despotat des lettres par lesquelles il donnait des instructions relatives à la cession des for-

(1) Chalcocondyle, p. 69.

(2) Manuel II, *op. cit.*, p. 56. « Πέμψας οὖν ἓνα δῆμιον, πολὺ παρενεγκότα τοὺς ἄλλους θηριωδία τε καὶ ὠμότητι (Ὁμούρης ὄνομα αὐτοῦ) αἰτεῖ τὸ Ἄργος παρ' αὐτοῦ, συνάμα πλείοσιν ἄλλοις ».

(3) Silberschmidt, *op. cit.*, p. 90.

(4) Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 325-326.

(5) Cf. Jireček, *Byzantinische Zeitschrift*, 1909, p. 585.

(6) Manuel II, *op. cit.*, p. 55.

teresses grecques aux envoyés turcs (1). Mais avant que ces derniers fussent arrivés en Morée, Théodore réussit à échapper à la garde turque et, descendant le cours du Spercheios, il arriva après de grandes péripéties dans ses possessions juste à temps pour empêcher le despotat d'être livré aux Turcs (2).

L'héroïque exploit du despote devait avoir pour la Morée des conséquences très fâcheuses. Théodore, de concert avec son beau-père Nerio Acciaiuoli, envoya sans retard une ambassade à Venise pour demander le secours de la République (3). Les ambassadeurs grecs se trouvaient à Venise vers la fin du mois d'août (4). Le Sénat prit des mesures de protection à l'égard de Patras et d'Argos, envoya des balistaires à Nerio et des étoffes en cadeau au despote (5).

Entre temps, le général turc Evrenos-beg préparait son expédition contre la Morée. Pendant que Timourtach mettait à sac la ville d'Athènes, Evrenos franchissait l'Isthme de Corinthe et entrait dans le territoire du despotat.

Ce n'était pas la première fois que le pacha turc venait en Morée. Il était à la tête des troupes qui, en 1387 et 1388, ravagèrent le pays, jusqu'aux portes mêmes de Coron et de Modon (6).

Pendant la campagne de 1395, Evrenos ne rencontra pas de difficultés sérieuses, le pays étant dépourvu de défense capable d'arrêter une armée nombreuse. Il occupa Léontarion, grande bourgade récemment bâtie sur l'emplacement de l'ancien Vélégourt des Francs, et, avec l'aide des troupes navarraises, il soumit la grande cité d'Akova (7). Evrenos-beg se contenta du résultat de cette incursion et ne tarda pas à gagner la Thessalie. Cependant les Grecs continuèrent la guerre contre les Navarrais, et au cours d'une bataille, livrée le 4 juin de cette même année, le général byzantin Démétrius Raoul ou Ral, commandant des troupes albanaises de Léontarion, battit les Navarrais et emmena en captivité un grand nombre d'entre eux. Pierre de Saint-Supéran se trouvait parmi les prison-

(1) *Ibid.*, p. 60.

(2) *Ibid.*, p. 62-63. Chalcocondyle, p. 69.

(3) Iorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 328.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 314. Stefano Magno, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 185 : « Turcae Moream invadunt. »

(7) *Chronique brève*, p. 516.

niers (1). Cette victoire fut très avantageuse pour le despote, car parmi les prisonniers il y avait des rebelles grecs qui avaient déserté les troupes grecques pour s'allier aux Navarrais (2).

Pierre de Saint-Supéran ne resta pas longtemps prisonnier du despote, car ce dernier, contraint par Venise qui envoya à cet effet en Morée Fantino Georgio, consentit à libérer le chef des Navarrais, contre une rançon de cinquante mille hyperpres, somme que la République paya au nom du prisonnier sur gage des forteresses de Zonklon et de Vostitza (3). Pierre fut mis en liberté au mois de décembre de l'année susdite (4). Cette solution qui ne fut peut-être pas celle que le despote désirait donner à la question, fut une victoire politique de Venise qui voyait non sans inquiétudes l'accroissement de l'influence byzantine en Morée.

Suivit la désastreuse bataille de Nicopolis (1396) et la déplorable défaite de l'armée chrétienne. Bajazet, débarrassé maintenant de ses ennemis occidentaux, passa en Asie Mineure où d'autres préoccupations exigeaient sa présence, mais il n'oublia pas la Morée. En effet, au printemps de l'année suivante (1397), Evrenos-beg et Iakoub-pacha, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, apparurent auprès de l'isthme de Corinthe, détruisirent les fortifications d'Héxamilion, abandonnées cette fois encore à la merci de l'ennemi, et se préparèrent à marcher sur les possessions du despote.

Ce fut en vain que Théodore, impuissant à faire face à une armée nombreuse et redoutable, envoya à Venise Démétrius Sophianos pour implorer l'intervention de la République (29 avril) en faveur de son maître. Ce fut en vain que ce même ambassadeur offrit à Venise de lui vendre la ville de Corinthe, menacée par les Turcs. Le gouvernement vénitien suivit une politique opportuniste et, redoutant une rupture des relations avec le sultan, rejeta toutes ces propositions (5).

Ainsi Théodore devait affronter seul l'ennemi. L'armée turque

(1) *Ibid.*, Manuel II, *op. cit.*, p. 43-44. Cf. Jorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, I, p. 286-287. Georges Gémistos, Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 5.

(2) Manuel II, *op. cit.*, p. 44.

(3) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 57-58.

(4) *Chronique brève*, p. 516.

(5) Hopf, *ibid.*, p. 63.

fut divisée en deux corps dont l'un, sous le commandement de Iakoub-pacha, s'attaqua à la ville d'Argos récemment acquise par les Vénitiens. Les premiers assauts furent repoussés par les habitants et le général turc se vit obligé de mettre le siège devant la ville. Au commencement on résista avec une ténacité singulière; mais, par suite d'une panique provoquée parmi les gens chargés de la défense du côté gauche de la muraille, les Turcs prirent le dessus, sautèrent sur les remparts et, en peu de temps, s'emparèrent de la ville. Des scènes atroces suivirent. Après un massacre sans merci, les habitants d'Argos furent faits prisonniers. Si nous devons croire les historiens Chalcocondyle et Phrantzès, plus de trente mille esclaves furent transplantés en Asie Mineure (1). La ville d'Argos, jadis prospère et peuplée, fut transformée en ruines (2).

Pendant que Iakoub-pacha était en train d'assiéger Argos, les troupes turques, dont le commandement avait été confié à Evrenos-beg, entrèrent dans les possessions du despote qu'elles pillèrent jusqu'aux portes mêmes de Coron et de Modon (3). Dans une bataille, livrée le 21 juin près de Léontarion, les troupes de Théodore furent battues (4). Les généraux turcs, après avoir ravagé tout le pays, se retirèrent en Thessalie.

Ces deux invasions turques portèrent un coup funeste à ces puissances de Morée toujours agitées et belliqueuses. Cependant, il ne faut pas croire que les deux expéditions d'Evrenos furent les seules entreprises dirigées contre la Morée aux temps de Bajazet. Constantement, dans les documents vénitiens de cette époque, il est question, à côté des pirates catalans qui pillaient le littoral péloponnésien (5), des pirates et des troupes turques qui étaient devenus la terreur de la mer et de la campagne grecques. La dévastation s'étendait souvent jusqu'aux murs des deux cités vénitiennes de Messénie, de Coron et de Modon. Un document est à ce sujet très significatif. C'est une gratification accordée par le Sénat à un haut fonctionnaire, au chancelier de Modon, Nicolas Carandulo (9 avril

(1) Chalcocondyle, p. 98-99. Phrantzès, p. 83.

(2) J. Delaville-le-Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle*, I (Paris, 1886), p. 350-353.

(3) Phrantzès, p. 83.

(4) *Chronique brève*, p. 516-517.

(5) *Misti XLII fol. 152^{vo}*, 176, cité par Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 54. N. Jorga, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 323.

1403) qui déclarait « n'avoir plus de quoi vivre, les Turcs ayant dévasté les environs de telle manière, *quod nullus audet stare securus extra fortalities*, c'est-à-dire que personne n'ose rester en sécurité hors des fortifications (1) ». Dans un autre document, du 6 mai 1401, il est question d'une incursion des Turcs, provoquée par les Navarrais au cours de laquelle beaucoup de paysans furent emmenés en captivité. « C'est nous, dit ce document, qui avons éprouvé et qui éprouvons encore la douleur de ladite invasion des Turcs et des dégâts, causés aux pauvres campagnards, surtout parce que nous constatons qu'ils se trouvent entre les mains des Turcs et qu'ils sont emmenés par eux en captivité avec un si grand péril pour leur vie (2)... »

Cette situation difficile, la crainte d'une nouvelle descente des Turcs, aussi bien que la détresse économique de l'Empire en général et le péril auquel était exposée Constantinople (3), découragèrent Théodore, très fatigué déjà par une longue maladie. Il s'adressa de nouveau à Venise. Mais ce fut en vain que Démétrius Sophianos implora, une deuxième fois, la faveur du gouvernement vénitien; l'accord récemment conclu entre Bajazet et le capitaine général du Golfe, Pierre Arimondo (juillet 1399), empêchait la République de venir en aide au despote (4). La seule chose qu'il obtint fut l'autorisation de se retirer avec son entourage à Venise, « s'il y était contraint par les Turcs (5) ».

De toutes ces circonstances, défavorables pour Théodore, surent très adroitement profiter les Hospitaliers de Rhodes. Les grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui, comme nous l'avons indiqué plus haut, se mêlèrent très tôt aux affaires du Péloponnèse, songèrent à se rendre maîtres d'une grande partie du nord-est de la péninsule. Le grand-maître Hérédia avait en vain essayé de s'emparer de Corinthe (1384-1387), qui appartenait alors à Nerio Acciaiuoli (6). Cependant, les conditions avaient changé.

(1) N. Iorga, *Notes et extraits*, t. I, p. 137.

(2) C. N. Sathas, *Documents*, t. II, p. 30 : « ... de incursione Turchorum praedicta et damnis datis pauperibus rusticis... nos portavimus et portamus cordialem dolorem, maxime considerantes quod sint in Turchorum manibus et per eos in captivitatem ducti cum tanto periculo animarum suarum... »

(3) Manuel II, *op. cit.*, p. 68-69.

(4) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 64.

(5) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 96.

(6) Delaville-le-Roulx, *La France en Orient*, I, p. 385.

« Jamais, dit Delaville-le-Roulx, la constitution, au profit de l'Ordre, d'un État assez fort pour servir de base et d'appui à une action commune de la chrétienté contre les infidèles, n'avait paru plus opportune qu'à ce moment (1). » Le grand-maître de l'Ordre, Philibert de Naillac, mis dûment au courant de la situation par son Précepteur en Achaïe, Eustache Haste (2), accrédita, en février 1400, auprès de Théodore, cinq plénipotentiaires, Palamède de Giovanni, Dominique d'Allemagne et les prieurs, d'Angleterre, Gautier de Grendon, d'Aquitaine, Gérard de Foucherolles et de Toulouse, Raymond de Lescure, chargés de traiter avec Théodore de la vente de Corinthe (3). En même temps, Renaud de Giresme fut envoyé à Constantinople pour obtenir le consentement de Manuel (4).

Après de longues transactions, Théodore se laissa persuader et céda, non sans le consentement de l'empereur byzantin et de leur mère Hélène (5), la ville de Corinthe aux Hospitaliers. L'Ordre en prit possession au printemps 1400 (6).

La ville de Corinthe acquise, les Hospitaliers s'efforcèrent d'acheter le despotat tout entier. Le gouverneur de Corinthe, Elie de Fossat, se chargea de la question et, rapidement, il parvint à convaincre le despote de céder à l'Ordre Kalavryta et Mistra et de se retirer à Monemvasie (7). Le 23 mai, Kalavryta passait aux mains des Hospitaliers (8). Mais le peuple grec, très mal disposé envers les Occidentaux et surtout envers les religieux latins, ne voulut pas approuver l'acte de son despote et défendit avec fanatisme sa liberté nationale. Lorsque les représentants de l'Ordre vinrent prendre possession de la ville récemment acquise, la populace en émeute se rua sur eux et les menaça de mort. L'intervention du métropolite grec calma les esprits et sauva la vie aux frères de l'Ordre (9). Le peuple désigna comme

(1) Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 277.

(2) Hopf, *ibid.*, p. 65. Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 277.

(3) Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 278. D'après Phrantzès, p. 63. Théodore se serait personnellement rendu à Rhodes pour négocier la vente. Mais du récit de Manuel et des documents ne résulte rien de pareil.

(4) Delaville-le-Roulx, *ibid.*, p. 279.

(5) Manuel II, *op. cit.*, p. 70.

(6) Delaville-le-Roulx, *ibid.*

(7) Manuel II, *ibid.*, p. 91.

(8) Delaville-le-Roulx, *ibid.*, p. 280. Ceci résulte d'un document de cette date.

(9) Phrantzès, p. 63. Chalcocondyle, p. 97-98, et Bosio, *Dell' istoria della sacra religione*, II, p. 154, disent, au contraire, que le métropolite grec était le promoteur de l'émeute.

gouverneur provisoire le métropolite qui, après de longs efforts, réussit à réconcilier les habitants avec Théodore (1).

La vente du despotat aux Hospitaliers fut très mal accueillie par Bajazet qui voyait avec une grande inquiétude l'établissement de l'Ordre en Morée (2). Si nous en croyons Manuel II, le sultan turc envoya d'Asie Mineure à Mistra un délégué spécial qui devait conclure avec le despote un traité de paix et d'amitié, et demander en échange l'expulsion immédiate des Hospitaliers du despotat (3).

La défaite de Bajazet à Ancyre (20 juillet 1402) et sa mort, survenue le 8 mars de l'année suivante dans les prisons de Timourleng, eurent pour effet d'encourager le despote qui exigeait maintenant la restitution de Corinthe. Manuel II, récemment revenu de son voyage en Europe (4), se chargea d'arranger la question en faveur de son frère et au profit de l'Empire. Un contrat conclu le 5 mai 1404 à Vasilopotamon entre l'empereur byzantin et les représentants de l'Ordre Elie de Fossat et Dominique d'Allemagne, mit fin au différend entre Théodore et les chevaliers de Saint-Jean. D'après cet accord, ces derniers devaient renoncer à la possession des places contre la somme de quarante-trois mille ducats, plus 3.500 ducats que l'Ordre avait dépensés pour l'entretien des châtelainies en question (5). Manuel versa immédiatement seize mille ducats (6). Le reliquat fut payé en plusieurs termes; le dernier versement eut lieu à une époque postérieure au 3 novembre 1408, après la mort de Théodore, par l'entremise de Jean Crispo de Naxos et de Pierre Zeno d'Andros (7). La ville de Corinthe fut restituée à Théodore le 14 juin 1404 (8).

Un autre différend surgit à cette époque entre Théodore et l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Après la défaite de Bajazet, le despote de Mistra occupa, avec le concours des Hospitaliers de Morée,

(1) Phrantzès, p. 63-64. Manuel II, p. 91.

(2) Manuel II, *op. cit.*, p. 79.

(3) *Ibid.*, p. 79-80.

(4) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 132-133.

(5) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 68. Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 301. Cf. Démétrius Chrysoloras, Σύγκρισις παλαιῶν ἀρχόντων καὶ νέου τοῦ νῦν αὐτοκράτορος Μανουῆλ Παλαιολόγου, Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 239.

(6) *Ibid.*

(7) Hopf, *ibid.*, p. 69.

(8) *Chronique brève*, p. 517.

l'ancien comté de Salona et de Zeitoun (1), que le sultan turc avait conquis sur Hélène Cantacuzène veuve de Fadrique d'Aragon et nièce de Démétrius Cantacuzène, cousin et prédécesseur de Théodore (2). Plus tard, Soliman I^{er} céda la forteresse de Salona aux Hospitaliers. Malgré l'opposition des Grecs et de Théodore, le grand-maître Philibert de Naillac décida de soutenir avec énergie les droits de l'Ordre. De cette difficile mission fut chargé, le 14 août 1404, le chevalier Nicolas Séguin, qui devait faire des démarches auprès des princes de la famille des Paléologues, Théodore, Manuel II, Jean VII, seigneur alors de Thessalonique, et de Jacques Cattilusio de Lesbos, personnage très influent sur la famille impériale de Byzance (3). L'ambassade de Séguin finit d'ailleurs très mal, car il tomba aux mains des Turcs et ne fut mis en liberté que moyennant une rançon de 400 ducats vénitiens, payée par Théodore (4). Ainsi, l'Ordre se vit obligé de renoncer à ces prétentions d'autant plus que les Grecs de Salona étaient fort mal disposés envers les religieux catholiques (5).

Pendant ces événements, le despote n'avait pas abandonné la lutte contre les Navarrais. Comme nous sommes très insuffisamment renseignés sur cette nouvelle phase de la guerre moréote, nous ne pouvons, évidemment, pas nous rendre compte des conséquences de ce conflit. Dans un document vénitien, daté du 22 avril 1401, il est dit que le prince de Morée eut de nouveau recours aux Turcs qui causèrent de grands dégâts aux possessions de la République (6). D'autres documents de cette époque font vaguement allusion à ces dévastations (7). Un passage d'un de ces documents est très significatif, car il nous apprend que les troupes grecques chargées de faire la guerre au prince navarrais saccageaient très souvent les territoires vénitiens de Messénie. Aussi nous voyons qu'à cette date, le Sénat vénitien chargea le baile de Constan-

(1) Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers à Rhodes*, p. 303, dit qu'il s'agit du comté de « Zonklon ». Cette dernière forteresse se trouvant en Morée et sous la domination navarraise, nous croyons qu'il s'agit ici de la ville de Zeitoun.

(2) Delaville-le-Roulx, *ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 68.

(5) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας*, II, p. 53-54. C. N. Sathas, *Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου* (Athènes, 1865) p. 207-209.

(6) Sathas, *Documents*, II, p. 25.

(7) Sathas, *Documents*, II, p. 17 et 24.

tinople, Fr. Foscarini, de réclamer des dédommagements au basileus (1).

La mort, en novembre 1402, de Pierre de Saint-Supéran, débarrassa Théodore d'un ennemi incommode. La veuve du prince, Marie, gouverna pendant les deux années suivantes au nom de ses enfants encore mineurs. Durant cette période, le despote ne fut pas, à ce qu'il semble, inquiété par les Navarrais. Ayant entre temps récupéré les possessions qu'il avait cédées aux Hospitaliers, Théodore s'intéressa à l'organisation intérieure du pays. D'après Manuel II, peu après que se fût heureusement terminé le différend avec l'Ordre de Saint-Jean, le Péloponnèse connu, sous le règne de Théodore, des jours de prospérité et de paix (2).

C'est vers cette époque que le despote de Mistra céda, par une bulle d'argent, à la métropole de Monemvasie, la contrée dite Helikouvounon avec la tour qui s'y trouve et les autres dépendances. La bulle d'argent ne nous est pas parvenue, mais cette donation nous est connue par un chrysobulle de Manuel II, promulgué en septembre 1405 (3), chrysobulle par lequel l'empereur de Byzance confirma la donation de son frère (4).

Les relations avec les Navarrais ne tardèrent pas à se brouiller. La princesse Marie, veuve de Pierre de Saint-Supéran, fut très tôt dépossédée par le baron d'Arcadie, le Génois Centurione II Zaccaria, qui devait être le dernier prince d'Achaïe (1404-1430). Celui-ci, dès la première année de son gouvernement, entra en conflit avec Léonard II Tocco de Céphalonie, dont il envahit les possessions de Morée, cédées par le prince Pierre de Saint-Supéran. Léonard sollicita l'intervention du roi de Naples Ladislas qui, par une lettre datée du 15 mars 1404, invita le nouveau prince à restituer les biens confisqués au seigneur de Céphalonie et à mettre en liberté les châtelains et les gens de ce dernier (5). Théodore, de son côté, ne

(1) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 105.

(2) Manuel II, *op. cit.*, p. 91.

(3) Monferratos, *op. cit.*, p. 24, attribue ce chrysobulle à Théodore. De même la date de ce document n'est pas, comme l'indiquent Hopf, *op. cit.*, II, p. 69 et Monferratos, *ibid.*, 14 septembre 1404, mais tout simplement septembre 1405, indiction 14 ! La date 1406 donnée par Zachariä von Lingenthal, *Jus graecoromanum*, V, p. 713, est aussi erronée.

(4) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 168-170. Nouvelle édition Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 122-123.

(5) Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 98-99.

tarda pas à déclarer la guerre à Centurione, guerre qui dura les deux dernières années de la vie du despote. Malheureusement, ici encore, les détails nous échappent. Nous savons seulement que les opérations militaires étaient menées de part et d'autre avec une grande activité (1) et que d'autres seigneurs de Morée, comme Charles Tocco et l'archevêque de Patras Étienne Zaccaria, frère du prince, s'allièrent au despote (2).

Les renseignements que nous possédons sur l'influence exercée par cette nouvelle phase de la guerre gréco-navarraise sur les relations du despotat avec Venise sont fort détaillés. Ce conflit ne fut point avantageux pour Venise, car les deux adversaires mettaient souvent à sac les territoires vénitiens et causaient de graves dommages aux sujets de la République (3). Les villages d'Avrami et de Spanochori subirent des dommages estimés à trente mille hyperpres (4). Le châtelain de Coron, dans son rapport au Sénat, daté du 16 octobre 1407, donne des précisions en ce qui concerne les dégâts causés par les troupes du despote aux Vénitiens de Morée, dégâts qui s'élèvent, selon les calculs de ce même châtelain, à plus de cent mille hyperpres (5). Devant cette situation, extrêmement défavorable pour les sujets de Venise et pour le commerce vénitien, le Sénat décida d'agir. Au mois de février 1407, des instructions furent données à Jean Loredano, ambassadeur à Constantinople, qui devait exposer à Manuel II l'état des relations de Venise avec le despotat et le prier d'inviter son frère à changer de conduite à l'égard de la République (6). A peu près en même temps, le 1^{er} mars de ladite année, Nicolas Foscolo fut chargé de se rendre en Morée pour réclamer la restitution et les satisfactions que Théodore avait jusqu'alors refusées (7). L'ambassade de Foscolo n'aboutit

(1) Sathas, *Documents*, II, p. 155.

(2) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 69. Il est à noter qu'une lettre envoyée par Centurione au doge de Venise et datée du 10 novembre 1401, a été écrite à Mistra (*data a Misistra*). Predelli, *I Libri Commemorativi*, III, p. 284. S'il ne s'agit pas d'une erreur soit du chancelier, soit de l'éditeur de ce document, la présence de Zaccaria à Mistra nous est inexplicable. Nous devons voir dans ce fait un événement d'une importance politique ? Pour le moment, rien ne peut confirmer cette hypothèse.

(3) Sathas, *Documents*, II, p. 15.

(4) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 69.

(5) Sathas, *ibid.*

(6) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 156.

(7) Sathas, *ibid.*, p. 166-168.

à aucun résultat, car, en arrivant à Mistra, l'envoyé vénitien trouva le despote à son lit de mort (1).

Un autre événement troubla vers cette même époque les relations avec Venise. Il paraît qu'un certain Lampoudios, gouverneur de la forteresse byzantine d'Astros (*Astrici, Stella*) (2), se livrait très souvent à des pillages au détriment des possessions vénitiennes de Nauplie. Les recteurs de Nauplie et d'Argos procédèrent à des représailles et, à une époque antérieure au mois de décembre 1407, occupèrent la forteresse d'Astros. Un ambassadeur de Manuel II se plaignit au Sénat; celui-ci répondit, le 8 décembre de ladite année, que les recteurs avaient occupé Astros parce qu'ils étaient molestés par les Grecs et qu'une décision définitive interviendrait quand le Sénat aurait pris connaissance des rapports officiels attendus de Nauplie (3). La réponse fut en effet transmise au basileus byzantin par l'ambassadeur de Venise, Pierre Zeno; les instructions données à celui-ci, le 20 juillet 1408, nous apprennent que le Sénat se déclara disposé à céder la forteresse, si le basileus prenait l'engagement de satisfaire aux réclamations des Vénitiens de Nauplie, victimes de Lampoudios, et de restituer à la République les localités de la contrée de Zeitoun, occupées par les Grecs (4).

En 1407, Théodore I^{er} Paléologue, après une longue maladie (5), mourut à Mistra (6). Peu avant sa mort, il prit l'habit et, selon la coutume byzantine bien connue, échangea son nom contre celui de Théodoret (Θεοδώρητος μοναχός) (7). Il fut enterré dans le monastère de la Vierge de Brontochion où « dans la chapelle au nord du narthex, sous une arcade au-dessus d'un tombeau », nous lisons

(1) Hopf, *ibid.*

(2) M. N. A. Bees, Μνητα τοῦ Ἀστρους κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας, *Byz. Zeitschrift*, 1908, p. 97-99, parlant de ce différend, dit qu'il ne s'agit pas de la forteresse d'Astros, mais d'une tour moins importante, portant très probablement le nom de *Kastritzi* (Καστρίτσι = petit château) que les documents vénitiens auraient altéré. L'opinion de M. Bees nous paraît inadmissible, car dans le document en question, outre le nom *Astrici*, nous lisons aussi le nom *Stella*, ce qui ne justifie aucunement l'hypothèse d'une altération phonétique. En outre, dans un autre document, que M. Bees n'a pas connu, la *turris* est qualifiée de *castrum et locus* (v. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 160 et 164). Nous croyons donc qu'il s'agit de la forteresse d'Astros.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 160.

(4) *Ibid.*, p. 164.

(5) Manuel II, *op. cit.*, p. 102-103.

(6) *Chronique brève*, p. 517. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 164.

(7) G. Millet, *Inscriptions byzantines de Mistra*, p. 119.

l'inscription funéraire que voici : « Ὁ αὐτάδελφος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἀγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως διὰ τοῦ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθεὶς Θεοδώρητος μοναχός (1). »

Théodore Paléologue fut, sans aucun doute, un despote remarquable. Gouverneur adroit, il excellait surtout en politique étrangère. Durant son long règne, il parvint par sa diplomatie savante et habile à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire du Péloponnèse, à étendre ses territoires dans la partie nord-est de la péninsule et même hors de Morée, en Phocide, et enfin à imposer pour un certain temps le pouvoir central à l'aristocratie locale. Il est très regrettable que nous soyons si mal et si insuffisamment renseignés sur la politique intérieure de Théodore. Son activité concernant l'organisation intérieure du pays nous échappe presque totalement. Il est vrai qu'à côté de ces vertus intellectuelles et politiques, Théodore fit plus d'une fois preuve de défauts de caractère qu'on ne saurait nier. La cession de Monemvasie aux Vénitiens, dictée par les discordes intérieures, la vente du despotat aux Hospitaliers de Rhodes, sont des actes qui témoignent d'une certaine médiocrité d'âme. Bien que les circonstances fussent extrêmement difficiles pour l'hellénisme, ce despote se montra inférieur à sa mission. Ses qualités morales n'étaient pas à la hauteur de ses qualités intellectuelles (2).

II. — Théodore II Paléologue

Théodore I^{er} Paléologue ne laissa pas d'enfants légitimes (3). Ses enfants naturels ne pouvant lui succéder, ce fut son neveu Théodore, fils de Manuel II, qui devint despote de Morée.

(1) *Ibid.* M. Millet a attribué cette épigramme à Théodore II Paléologue. Nous croyons que le tombeau au-dessus duquel se trouve l'inscription est celui de Théodore I^{er}, car son neveu et successeur mourut très loin de Mistra, à Selymbrie, et fut enterré dans le fameux monastère de Pantocrator à Constantinople. Phrantzès, p. 203. Notons que M. Millet a soutenu cette deuxième hypothèse dans une publication ultérieure : *Portraits byzantins, Revue de l'art chrétien*, XLI (1911), p. 447-449.

(2) C'est en terminant ce paragraphe que nous devons dire un mot sur un sceau de Théodore, conservé avec un document du 17 février 1391, dans les Archives royales de Turin. Il a été publié pour la première fois par Sp. Lambros, dans l'étude Ὁ δικέφαλος αἰετὸς τοῦ Βυζαντίου, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. VI (1909), p. 456-457. Cf. W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας*, II, p. 12. Il est malheureusement en mauvais état de conservation. Au milieu, il porte l'aigle bicéphale et tout autour une inscription fort endommagée.

(3) Chalcocondyle, p. 206.

Théodore II, déjà du vivant de son oncle, avait été envoyé en Morée pour se mêler aux affaires du despotat et se préparer, en quelque sorte, à la carrière qui lui était destinée (1). Lors de la mort de son oncle, il était encore mineur. D'après Hopf, pendant la minorité du jeune porphyrogénète, le gouvernement des possessions byzantines de Morée aurait été confié au protostrator Manuel Francopoulos (2) qui, comme nous l'avons vu plus haut, avait représenté Théodore à la conclusion du traité avec Venise en 1394. L'hypothèse de Hopf est très vraisemblable ; mais c'est toujours une hypothèse que rien pour le moment ne confirme.

Pendant la minorité de son fils, l'empereur Manuel s'intéressa personnellement à l'administration du despotat ; il s'efforça d'améliorer la défense du pays, d'imposer le pouvoir central aux archontes locaux et d'assurer, par une politique habile et prudente, de bonnes relations avec les puissances voisines. Nous avons vu plus haut ce qu'il fit pour obtenir la restitution d'Astros qu'avaient occupé les Vénitiens. Il alla plus loin encore. Un document vénitien nous permet de conclure que Manuel songea à obtenir quelques-unes des places de la République en Argolide par un accord amical. C'est pour cela que, vers la fin de l'année 1407, fut envoyé à Venise Michel Chrysoloras ; cet ambassadeur demanda, entre autres, la cession aux Byzantins de la ville de Nauplion. Le Sénat vénitien répondit le 8 décembre de cette même année et fit, non sans quelque indignation, savoir à l'ambassadeur byzantin que la République ne pouvait pas vendre ses possessions pour lesquelles on avait fait de grandes dépenses (3). Il permit, au contraire, à l'ambassadeur de Manuel, de disposer de l'argent que Bartholomea, la veuve du despote Théodore I^{er}, avait fait déposer en Crète, lors du vivant de son mari (4).

Quelques années après ces négociations infructueuses, Manuel II entra en rapports avec l'empereur d'Allemagne Sigismond, ennemi mortel de la République de Venise. Une lettre envoyée par Sigismond, au printemps de l'année 1412, à l'empereur de Byzance, nous permet de constater que l'empereur germanique s'efforçait de

(1) *Ibid.*, p. 206, E. Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue* (Paris, 1893), p. 13.

(2) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 70.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 159-160.

(4) Hopf, *Geschichte Griechenlands*, II, p. 70.

convaincre Manuel de suivre une politique hostile aux Vénitiens (1). Ce qui est particulièrement à retenir ici, c'est que dans cette lettre il est question de Modon et de Coron, et de la récupération de ces deux places par les Grecs. L'empereur d'Allemagne promet d'appuyer cette entreprise (2). Comme nous le verrons plus bas, Manuel Paléologue ne jugea pas prudent de suivre les conseils de Sigismond, mais poursuivit une politique d'amitié avec la grande puissance coloniale d'Italie.

L'œuvre la plus remarquable de Manuel fut la construction de la fameuse muraille d'Héxamilion (3) et l'organisation intérieure du despotat.

En bons termes avec les Turcs depuis quelque temps, le basileus de Byzance profita de cette trêve pour se rendre au Péloponnèse et s'occuper personnellement des affaires de la péninsule. En effet il quitta, en juillet 1413, la capitale, s'empara en passant de l'île de Thasos que gouvernaient en seigneurs indépendants les Raouls Branas (4), et passa l'hiver de l'année suivante à Thessalonique (5). Pendant son séjour dans la deuxième ville de l'Empire, Manuel promulgua, en novembre 1414, une charte (πρόσταγμα) en faveur du monastère de Dochiarion au Mont-Athos (6). Une autre charte fut, en 1415, octroyée au monastère de la Grande Laure (7).

(1) H. Finke, *Acta Concilii Constanciensis*, t. I^{er} (Münster, i. W., 1896), p. 394-399.

(2) *Ibid.*, p. 398 : « Item pro recuperatione Moton et Choron in Morea posset in terra etiam per gentes nostras subveniri nec posset Turcorum adiutorium, in quibus Veneti ipsi confidunt, in hac parte ipsos relevare, quia nos in tantum possemus et vellemus eis obviare in terra et dare impedimenta et nedum in subventionem eorumdem succurrere valeant, sed in propriis laribus metuerint se persistere posset. » Cf. G. Beckmann, *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen* (Gotha, 1902), p. 57.

(3) On connaît une ville de la Chersonèse, sur l'emplacement de l'antique Lysimachia, qui porte ce nom. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 116. On rencontre même le nom de famille Έξαμύλης. Schlumberger, *ibid.*, p. 668.

(4) Phrantzès, p. 96. Mazaris, *Νεχρικὸς Διάλογος*, Boissonade, *Anecdota graeca*, III, p. 177. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 165. L'île de Thasos avait été, en 1357, cédée à Alexis, le grand primicier, et à Jean, beau-frère de Jean V. Thomas-Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, II, p. 166.

(5) Phrantzès, *ibid.*

(6) Chr. Kténas, *Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν Ἀθῶ ... μονῆς Δοχειαρίου*, Έπετηρίς Έταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, IV (1927), p. 307-308. Pour la chronologie, voir A. Sigalas, *Έλληνικά*, I (1928), p. 431-432.

(7) Mgr S. Eustratiadis, *Ιστορικά Μνημεῖα τοῦ Ἀθῶ*, Έλληνικά, II (1929), p. 384.

De Thessalonique Manuel adressa, le 28 novembre 1414, une lettre au roi d'Aragon Ferdinand I^{er}. Cette lettre est d'autant plus intéressante pour l'histoire de la Morée byzantine et pour la politique extérieure du despotat, qu'elle nous permet de constater que Théodore II était entré directement en rapports avec la famille royale d'Aragon. Il semble que le roi Ferdinand avait promis au despote de venir à son secours. «... Nous avons, dit Manuel, éprouvé une très grande joie, en apprenant que Votre Excellence a fait connaître à notre illustre fils, le despote de Morée le Porphyrogénète, qu'Elle avait l'intention de se rendre avec de très grandes forces en Morée, pour le profit des Chrétiens en général et spécialement de nous-mêmes... (1) ».

Au printemps de l'année suivante, Manuel poursuivit son voyage. Il s'arrêta en Eubée (Nègrepont) où le baile vénitien, suivant les instructions du Sénat, fit au basileus un accueil magnifique (2). Le 13 mars 1415, Manuel débarqua au port de Kenchréai (Κενχρεαί), près de Corinthe (3). Il se mit sans retard à l'œuvre et, si nous en croyons Mazaris, la muraille d'Héxamilion fut construite au bout de vingt-cinq jours (4). Outre cette muraille, Manuel fit construire deux bourgs pour servir de refuge à la population et à la garde en cas d'invasion (5).

A peine l'œuvre accomplie, Manuel adressa au Sénat vénitien une lettre par laquelle il informait le gouvernement de Venise de la construction des fortifications de l'Isthme et le priait de donner aux gouverneurs vénitiens de Morée l'autorisation de contribuer à la défense d'Héxamilion. Le Sénat répondit, le 23 juillet, qu'ordre était donné aux bailes et recteurs de Morée de secourir les troupes byzantines de l'Isthme en cas de péril (6). En réalité, le gouvernement de Venise donna aux gouverneurs de Morée des instructions différentes. Au commencement on décida d'écrire aux recteurs de

(1) C. Marinesco, *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon*, extrait du *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine*, XI (1924), p. 9.

(2) Sathas, *Documents*, III, p. 110.

(3) Phrantzès, p. 107. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 165. Du même, *Ἐνθυμήσεων, ἥτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII (1910), p. 152-153.

(4) Mazaris, p. 178. Cf. Démétrius Chrysoloras, apud Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 243.

(5) Mazaris, *ibid.*, Cf. Berger de Xivrey, *op. cit.*, p. 160-162.

(6) Sp. Lambros, *Τὰ τεῖχη τοῦ Ἰσθμοῦ τῆς Κορίνθου κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας* dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1905), p. 461-462.

Nauplie et de leur donner l'autorisation de venir en aide à la garde grecque d'Héxamilion, selon les circonstances et s'ils le jugeaient utile pour la sécurité des possessions vénitiennes (1). Mais ce même jour, une autre décision fut prise par le Sénat. Les bailes de Coron et de Modon, aussi bien que les recteurs de Nauplie et d'Argos, reçurent l'ordre de refuser tout secours au basileus ou à ses officiers, en s'excusant sur ce qu'ils n'avaient que les troupes absolument indispensables à la défense du pays (2). L'année suivante, Manuel essaya de nouveau de persuader le Sénat de contribuer à la défense d'Héxamilion. Ce fut Nicolas Eudémonoïanni qui fut chargé de cette mission. Mais, cette fois encore, Venise refusa et répondit au basileus byzantin que, par suite des opérations des Turcs contre l'île d'Eubée, la République avait été entraînée à beaucoup de dépenses et qu'on ne pouvait par conséquent pas contracter un nouvel engagement (3).

La construction d'Héxamilion fut un des plus brillants succès de la politique de Manuel en Morée. Cette longue muraille s'étendant du Golfe d'Athènes (Σαρωνικός) au Golfe de Corinthe, faisait du Péloponnèse une presque île dont l'accès serait malaisé par terre, si, bien entendu, ces fortifications étaient convenablement gardées. Ce n'était pas la première fois que l'attention des habitants était attirée sur cette place forte. Depuis les guerres médiques, les habitants du Péloponnèse s'étaient rendu compte de sa position avantageuse. L'empereur Valérien y fit construire une grande muraille qui, ruinée par le temps et les invasions des Barbares, fut reconstruite par Justinien (4). Phrantzès même raconte que, pendant les travaux pour la construction des fortifications, on trouva une inscription ainsi conçue : « Φῶς ἐκ φωτός Θεὸς ἀληθινὸς ἐκ Θεοῦ ἀληθινοῦ, φυλάξῃ τὸν αὐτοκράτορα Ἰουστινιανὸν καὶ τὸν πιστὸν δοῦλον αὐτοῦ Βικτωρίνον καὶ πάντας τοὺς ἐν τῇ Ἑλλάδι οἰκοῦντας, τοὺς ἐκ Θεοῦ ζῶντας » (5).

Théodore I^{er} s'efforça, ainsi que nous l'avons vu, de convaincre

(1) *Ibid.*, p. 466-467. Sathas, *Documents*, III, p. 116.

(2) *Ibid.*

(3) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 465. Les documents vénitiens relatifs à ces négociations ont été reproduits par Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 127-131.

(4) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας*, II, p. 64-65.

(5) Phrantzès, p. 108.

les Vénitiens de participer aux dépenses de la construction d'Héxamilion. Le Sénat refusa et le projet fut abandonné. En 1401, pour la deuxième fois, le despote grec avait songé à entreprendre en commun avec les Hospitaliers de Rhodes cette œuvre immense, mais il se heurta très vite à l'indifférence de Venise, dont la politique tendait à obtenir des compromis amicaux et assurer de cette façon ses possessions orientales, et il dut renoncer à son projet (1).

Malheureusement, la construction de ces fortifications devait devenir la cause d'un âpre conflit entre Manuel et les archontes de Morée toujours agités et prêts à se révolter. Comme il est naturel, la construction d'Héxamilion exigea certains sacrifices de la part de la population grecque et surtout de la part des divers petits seigneurs du pays. En effet, ainsi que le rapporte l'historien Chalcocondyle, une grande partie de la population se rendit à l'appel du souverain et chacun, dans la mesure de ses ressources, contribua soit par des prestations en nature, soit par son propre travail, à l'entreprise (2). Tel ne fut pas le cas de tout le monde. La précieuse *Satire de Mazaris* et un traité de Démétrius Chrysoloras qu'on avait autrefois attribué à Jean Argyropoulos (3), nous donnent quelques renseignements très intéressants (4). D'après ces deux sources, beaucoup des seigneurs locaux s'opposèrent à ce que la muraille fût reconstruite, ils essayèrent de la démolir et finirent par déclarer la guerre à Manuel. Celui-ci se trouva obligé de marcher sur les rebelles et ne tarda pas à les réduire. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers et emmenés à Constantinople (5).

D'autres complications suivirent. Pour suffire aux besoins de la défense des fortifications de l'Isthme, Manuel, et après son départ, Théodore imposèrent aux paysans et aux seigneurs du pays des

(1) Sathas, *Documents*, II, p. 27.

(2) Chalcocondyle, p. 184.

(3) Sp. Lambros, *Ἀργυροπούλεια*, p. VIII et suiv. L'auteur de ce traité a été identifié par M. Treu, *Demetrios Chrysoloras und seine hundert Briefe*, *Byz. Zeitschrift*, 20 (1911), p. 115 et suiv.

(4) Mazaris, p. 178-179. Chrysoloras, apud Lambros *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 243. Cf. J. Dräseke, *Byzantinische Hadesfahrten*, *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum*, XXIX (1912), p. 343 et suiv.

(5) Chalcocondyle, *ibid.* *Chronique brève*, p. 517. D'après cette dernière source les archontes rebelles furent faits prisonniers, le 30 mars 1415. D'après une note conservée dans un manuscrit du monastère de Saint-Denys au Mont-Athos et publiée par Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1905), p. 456, cet événement aurait eu lieu le 15 juillet de ladite année. Cette deuxième date paraît plus plausible.

corvées et d'autres charges (φλωριατικόν) (1). Les paysans grecs et albanais, pour se soustraire à ces lourds impôts, abandonnaient les territoires du despotat pour se réfugier dans les possessions vénitiennes où ils trouvaient toute sorte de facilités. Le 18 septembre 1415, un ambassadeur de Manuel demanda au gouvernement l'extradition de ces fuyards (2). Le résultat fut, à ce qu'il semble, nul. En 1418, une nouvelle discussion diplomatique fut engagée entre le Sénat et le gouvernement de Mistra, discussion qui ne devait d'ailleurs aboutir à aucun résultat à cause de la rupture des relations gréco-vénitiennes (3). Nous sommes fondés à croire que les représentants de Venise en Morée favorisaient l'établissement de Grecs dans les possessions de la République. « Nos terres et nos possessions, dit un document vénitien de l'époque (11 juin 1418), sont ouvertes à tout le monde et ceux qui veulent s'y fixer et vivre honnêtement (*bene*) peuvent venir en toute sécurité (4). » Ce qui poussait le Sénat à faciliter l'installation de paysans grecs, c'était le manque d'ouvriers et d'agriculteurs. Plus d'une fois les châtelains de Coron et de Modon se plaignirent de l'insuffisance de travailleurs (5). Beaucoup plus tard, en 1437, le Sénat, pour arrêter le dépeuplement croissant de ses colonies du Péloponnèse occidental, dut abolir certains impôts et corvées qui pesaient sur les colons étrangers (6).

Manuel prolongea son séjour en Morée jusqu'au mois de mars de l'année 1416 (7). Durant toute cette période, le basileus byzantin s'occupa de différentes questions relatives à la politique extérieure et à l'organisation intérieure du despotat. Avec les Vénitiens, Manuel s'efforça de maintenir les relations d'amitié et de bon voisinage; plus encore, il voulut s'assurer leur concours pour la défense du pays et former une ligue contre les Turcs. Néanmoins, la visite de l'empereur

(1) A. M. Andréadès, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας* (Athènes, 1918), p. 499.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 239.

(3) Sathas, *Documents*, III, p. 177.

(4) *Ibid.*

(5) Ainsi, le 13 octobre 1407, les Vénitiens de Coron envoyèrent à Venise un ambassadeur, François Gezo, qui exposa au Sénat qu'on ne pouvait plus « trouver à prix d'or des ouvriers agricoles »; et que « le possession e terre dei diti vostri citadini son per la maor parte silvestre et en gran disolation ». Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 158.

(6) *Ibid.*, III, p. 437.

(7) Phrantzès, p. 108. Une lettre envoyée de Constantinople, le 25 mars, au roi d'Aragon, confirme la date donnée par Phrantzès. Marinesco, *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon*, p. 10.

de Byzance en Morée ne fut pas sans causer certaines inquiétudes au gouvernement vénitien. Des mesures de protection furent tout de suite prises et au cours de la séance du 11 juin 1415, le Sénat décida de renforcer la défense du pays qui était jusqu'alors confiée à des stipendiaires de nationalité grecque (1). En réalité, Manuel n'avait pas de mauvaises intentions à l'égard des Vénitiens sur la collaboration desquels il avait beaucoup compté. Sa principale préoccupation fut d'anéantir le pouvoir des Navarrais et de réduire le prince Centurione qui était toujours mal disposé envers les Grecs et constituait un péril continu pour le despotat de Mistra. Nous n'avons malheureusement pas de renseignements sur la politique de Manuel à l'égard de Centurione. Si pourtant nous en croyons l'historien Ducas, l'empereur réussit à imposer son pouvoir à la principauté d'Achaïe et à obliger Centurione à connaître sa souveraineté (2).

La situation intérieure du despotat était encore plus grave et plus difficile. Ce qui menaçait le plus le gouvernement central de ce petit État, c'était la formation d'une grande aristocratie féodale qui n'était pas disposée à supporter la suzeraineté d'un prince mineur. Constamment se succédaient des conflits plus ou moins considérables entre les despotes et les archontes. Il est évident que ces conditions étaient loin d'aider le gouvernement de Mistra à imposer son pouvoir à la population. Au point de vue économique, la situation n'était pas non plus satisfaisante. Les impôts étaient défectueusement perçus; les populations agricoles aimaient mieux se réfugier sur les territoires étrangers que de payer les lourdes contributions. D'autre part, le mauvais aloi de la monnaie byzantine, aux temps des derniers Paléologues, inspirait au public une méfiance justifiée (3). Aussi de très grands personnages, comme par exemple un certain Georges Eudémonoianni, grand stratopédarque du despote Théodore II, déposaient leur argent à Coron et

(1) Sathas, *Documents*, III, p. 113.

(2) Ducas, p. 102. C'est à cet événement que fait allusion Bessarion dans un passage de la *Monodia in obitu Manuelis Palaeologi*. Migne, *P. G.*, t. 161, col. 618 : « Quot urbes nuper, quot oppida, et situ et natura locorum munitissima, in Peloponneso recepit! » Version grecque, Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 287.

(3) Voir sur cette question les excellents travaux de M. Adrien Blanchet, *Les dernières monnaies d'or des empereurs de Byzance*, *Revue numismatique*, 1910, p. 78-90 et de M. A. Andréadès, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin*, *Byzantion*, I (1924), p. 78.

à Modon, et il va sans dire que ces dépôts représentaient non point des valeurs byzantines, mais des valeurs vénitiennes (1).

De même la sécurité des personnes et des biens laissait beaucoup à désirer. La démoralisation sociale était profonde. Nous avons conservé, outre cette satire de Mazaris, si précieuse et si intéressante pour l'histoire intérieure du Péloponnèse au commencement du xve siècle, deux autres textes qui ne sont pas moins significatifs : l'un, une lettre d'Isidore, plus tard métropolite de Monemvasie, adressée à Manuel II; l'autre, un éloge de ce même empereur écrit par Démétrius Chrysoloras. Ce deuxième texte est plus long et plus détaillé. En voici un passage intéressant qui nous montre d'une façon tragique ce qu'était la vie sociale dans le Péloponnèse, et précisément dans la partie sud de cette péninsule, pendant la période qui nous occupe. Les habitants de ces lieux, dit Chrysoloras, « en apparence pieux, sont en vérité impies et plus sauvages que les bêtes féroces, n'obéissant ni à Dieu ni aux lois de la nature; l'avidité, les rapines, le sang de leurs compatriotes font leur joie; ils rivalisent d'efforts avec les marchands d'esclaves et même ils l'emportent sur eux et gagnent ainsi l'impiété comme couronne. Mais les marchands d'esclaves agissent parfois contre les étrangers, tandis que ceux-ci contre les gens de la même race et, plus encore, contre des parents, des amis sincères et enfin, chose incroyable, même contre les personnes les plus chères... (2). » Il est évident qu'il s'agit dans notre passage de la fameuse *vendetta* des Maniotes, odieuse coutume qui existait chez les habitants de cette localité jusqu'à la fin du siècle dernier.

Un passage de la *Satire de Mazaris* n'est pas moins intéressant. Il relève d'un autre côté de cette société moréote du xve siècle. « Si tu veux, dit Mazaris, examiner l'âme des Péloponnésiens... et les injustices qu'ils commettent jour et nuit l'un au détriment de l'autre, les sentiments qu'ils ont envers l'empereur, et les crimes auxquels ils se livrent et les conventions entre eux, les parjures et les meurtres, tu trouveras les âmes de tous ceux-ci orgueilleuses, respirant le meurtre, avides, enflées d'orgueil et se réjouissant toujours

(1) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 22.

(2) Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 240. Cf. du même, *Τὸ ἔθος τοῦ μασχαλισμοῦ παρὰ τοῖς Μανιάταις τῶν μέσων αἰώνων*, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1905), p. 181-182.

des rixes sanglantes; tu trouveras la foi toujours faussée et pleine de duperie et de ruse; tu trouveras enfin que chacun d'eux, dans ses rapports avec les autres, fait en quelque sorte trois parts de lui-même; car diffèrent en lui ses paroles, ses pensées et ses actions (1). »

Mais le plus précieux document se rapportant aux efforts de Manuel II en Morée, est une lettre due à la plume de ce même empereur et adressée à Euthyme, patriarche de Constantinople. En voici le passage relatif à la situation du Péloponnèse. « Il paraît, dit l'auguste écrivain, que c'est la destinée du Péloponnèse de préférer les rixes intestines à la paix; même si l'un ne fournit pas à l'autre un prétexte de rixe, personne n'est assez naïf pour ne pas en inventer de soi-même; car tous veulent faire usage des armes — et s'ils les employaient là où il faut, leur situation serait meilleure. Et moi, étant au courant de tout cela, je ne me soucie de rien autant que d'arriver à les réconcilier entre eux. Ces soucis m'ont souvent empêché de manger et de dormir suffisamment et j'ai négligé tout à fait les choses nécessaires (2). »

Ce dernier document nous montre d'une façon directe la sollicitude de Manuel pour la pacification de la Morée. Quelles furent les mesures que l'empereur prit pour réaliser cette tâche difficile, nous ne pouvons pas le savoir. Les panégyristes de Manuel, notamment Isidore de Monemvasie (3) et Démétrius Chrysoloras (4), disent que le séjour de l'empereur de Byzance en Morée eut pour effet de rétablir la paix entre les seigneurs locaux et le gouvernement de Mistra et d'adoucir, en quelque sorte, les mœurs des habitants. Il y a là sans doute une exagération. Mais il est d'autre part incon-

(1) Mazaris, p. 170-171.

(2) Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, p. 77-78. Le passage suivant d'une lettre adressée par le moine Isidore, plus tard métropolite de Kiev, à Manuel II est particulièrement significatif : « Lorsque le navire se fut approché du Péloponnèse et que nous eûmes débarqué dans le port de Vitylo, nous aperçûmes au sommet de la montagne une ville; elle est appelée du même nom que le port et elle paraît une ville ancienne et grecque, comme nous l'avons déduit des inscriptions gravées sur des colonnes. Au contraire, la population n'est pas composée de Grecs, mais de barbares dont la cruauté surpasse celle des Scythes. » W. Regel, *Analecta Byzantino-russica* (Saint-Petersbourg, 1891), p. 65. Ainsi que l'a fort justement remarqué Regel (*ibid.*, p. XLVIII), ces « barbares » sont des Albanais.

(3) Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνημων*, II, p. 181.

(4) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, III, p. 242. Cf. Anonyme, *Éloge à Manuel Paléologue*, *ibid.*, p. 166.

testable que la visite de Manuel au Péloponnèse améliora beaucoup la situation intérieure du despotat.

De cette époque date un document des plus intéressants et des plus précieux que la littérature grecque médiévale ait produits. C'est un mémoire que le grand humaniste de la Renaissance, Georges Pléthon Gémistos, a adressé à Manuel à l'occasion de la construction de la muraille d'Héxamilion. Le grand philosophe platonicien, vivant depuis longtemps dans la capitale du despotat, eut l'occasion d'étudier de très près la situation du Péloponnèse grec, de chercher les causes du malaise social et économique, et d'élaborer un plan de réformes financières et administratives qui, à son sens, pourraient préparer une renaissance de l'hellénisme dans la Morée. C'est justement le sujet du mémoire qu'il envoya à l'empereur Manuel Paléologue (1).

Il est généralement admis que le mémoire en question a été écrit lors du séjour de Manuel en Morée (2). C'est d'ailleurs l'opinion que suggère de premier abord le passage que voici : « και αὐτός, δ', ὁ βασιλεῦ, πρὸς πολλὰς τε ἄλλαις και καλαῖς ταῖς εὐεργεσίαις και τὸ μέγα τοῦτο ἔργον και λαμπρὸν « ἑναγχος » ταύτης προὔβαλον, τὴν τοῦ ἱσθμοῦ δὴ ταύτην διατείχισιν... (3). » Il y a pourtant quelques indications dans le texte qu'on ne saurait pas passer sous silence et qui nous obligent à reviser notre opinion. Le mémoire commence par la phrase suivante : « Ὁ μὲν πρὸς Ἰταλῶν τοὺς ἐν Πελοποννήσῳ δυναστεύοντας τοῖς πάντα κρατίστοις υἱέσι πολεμηθεὶς πόλεμος καλῶς και μετὰ πολλοῦ μάλιστα τοῦ περιόντος κατατέθειται (4). »

Il s'agit manifestement de la guerre que Théodore et l'associé au trône, Jean, plus tard Jean VIII, entreprirent contre le prince d'Achaïe Centurione, guerre dont nous parlerons en temps opportun. Nous savons que le prince Jean se rendit en Morée en automne 1416 et qu'il y resta jusqu'à la fin de l'année 1418 (5). Il faut donc,

(1) Pléthon envoya aussi une lettre à Manuel. Sp. Lambros, qui donna dernièrement une nouvelle édition de cette pièce (*Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, III, p. 309-312), pense que la lettre fut adressée à Jean VIII. Cette opinion est inadmissible, car nous lisons vers la fin de la lettre la phrase suivante : « ...τῷ θεῷ ἡμῶν ἡγεμόνι σὺ τε υἱεῖ » (p. 312); nous savons d'ailleurs que Jean VIII n'a pas eu d'enfants.

(2) Kalligas, *op. cit.*, p. 624. Miller, *op. cit.*, II, p. 68.

(3) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, III, p. 250.

(4) *Ibid.*, p. 246.

(5) V. plus bas.

de toute nécessité, placer la rédaction de l'ouvrage de Pléthon entre ces deux dates.

Un autre détail vient confirmer cet ordre chronologique. En terminant le rapport, Pléthon dit ceci : « Ἐμοὶ μὲν δὴ ἅ τε συμφέρειν ἡγοῦμαι καὶ δι' ἃ εἴρηται ἐπιδέδεικται τε ταῦτα ἤδη μὲν καὶ τοῖς θειοτάτοις σοῖς υἱέσιν ἐν τῷδε τοῦ λόγου τῷ σχήματι (1). »

Par conséquent, Manuel n'était plus en Morée à la date où le document fut rédigé.

Outre le mémoire que le philosophe de Mistra envoya à Manuel, nous avons conservé un autre rapport adressé au despote Théodore II. Il est très difficile de dater, même d'une manière approximative, ce deuxième document. Comme dans le mémoire adressé à Théodore nous trouvons à peu près les mêmes théories philosophiques, parfois aussi les mêmes expressions, que nous rencontrons dans le plan que Pléthon envoya à Manuel, nous serions tentés de conclure que les deux mémoires furent rédigés à la même époque. Il y a pourtant une grande difficulté. Le mémoire envoyé à Manuel commence par une phrase dans laquelle l'écrivain exprime sa joie de l'heureuse issue de la guerre contre les Navarrais; au contraire, dans celui qui fut adressé au despote, nous constatons que Pléthon caractérise la situation du Péloponnèse de critique, à cause des invasions des Turcs (2). Étant donné donc que les troupes turques envahirent la Morée en 1423, nous ne serions pas loin de la vérité si nous fixions comme date de la rédaction du mémoire l'année susdite. Il faut en outre noter que, en tout cas, la date de la rédaction n'est pas postérieure à l'an 1425, car Manuel était encore vivant (3).

Les réformes proposées par Pléthon se rapportent surtout à l'administration militaire et à la politique financière du despotat.

D'après Pléthon, l'habitude de confier le sort du pays à une armée composée de mercenaires étrangers est très mauvaise (4). Il est donc indispensable de former une armée nationale (5). Mais, pour avoir une armée exclusivement consacrée à la défense du

(1) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 265.

(2) Migne, *P. G.*, t. CLX, col. 841 et 844. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 113-135, a donné une nouvelle édition de ce mémoire.

(3) Migne, *ibid.*, col. 864-865.

(4) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 252.

(5) Migne, *ibid.*, col. 849-852.

pays, il faut d'abord assurer aux troupes des moyens de subsistance; car les soldats doivent être dispensés des soucis de la vie journalière et exemptés de toute charge envers l'État (1). Ceci exige évidemment une réforme fondamentale de la société.

Pléthon distingue trois classes sociales : a) les travailleurs (τὸ αὐτουργικὸν) à savoir les cultivateurs et les éleveurs (2); b) les ouvriers, les marchands et les trafiquants (τὸ διακονικόν, ὅσον δημιουργικόν τε καὶ ἐμπορικὸν καὶ καπηλικὸν φύλον) (3); et c) les archontes (τὸ ἀρχικὸν φύλον), à savoir les gouverneurs, les chefs militaires et les fonctionnaires civils (4). Une partie de la population ainsi composée s'occupera des travaux des champs. Ces travailleurs seront appelés *Εἰλωτες* et dispensés du service militaire; par contre, ils seront tenus de payer des impôts (5) qui permettront à l'État de subvenir aux besoins et aux dépenses de l'armée, de la flotte et des administrations civiles.

Une grande partie des mémoires de Pléthon se rapporte à la nature et à la perception des impôts. Ici encore, il distingue trois catégories : a) les corvées (*ἀγγαρεῖαι*); b) la contribution en espèces ou en argent (*τακτὸς ὅρος χρημάτων εἴτε κέρματος*); et c) la remise à l'État d'une partie déterminée des produits (*ἡ ῥητὴ τῶν γιγνομένων μοῖρα*) (6). La première de ces catégories est, d'après Pléthon, la plus lourde de toutes les charges et convient plutôt aux esclaves (*πολὺ τὸ δούλειον ἔχων*) (7). Les contributions en espèces ou en argent sont aussi lourdes et très souvent injustes, car il n'est pas aisé de fixer les impôts payables d'après les ressources du contribuable (8). Au contraire, la remise à l'État d'une partie déterminée des produits est une contribution moins lourde que les autres, d'autant plus qu'elle est payée à un moment où le contribuable, ayant récemment récolté ses produits, ne se trouve pas dans l'impossibilité de s'acquitter de ses devoirs envers le fisc public (9).

Le système proposé par Pléthon tendait surtout à l'unification

(1) Migne, *op. cit.*, col. 849.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 254.

(6) Migne, *ibid.*, col. 852.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*, col. 853.

des impôts directs ou indirects (1). La perception des impôts à plusieurs reprises et sous différents noms causait, comme il est naturel, de grandes difficultés à l'administration financière et donnait lieu à des abus au détriment soit de l'État, soit de la population. D'après l'opinion de Pléthon, on devait remplacer toutes ces contributions par une seule payée en espèces et suivant l'importance de la production annuelle. Quand à la répartition des impôts, il proposa les trois catégories suivantes : a) ceux qui cultivent par leur propres moyens des terres leur appartenant seront tenus de payer au fisc le tiers de la production; b) ceux qui cultivent des terres appartenant à l'État ne garderont que le tiers des produits; et c) ceux qui cultivent des terres communes payeront au fisc la moitié de la production (2).

On a dit, et non sans raison, que les théories de Pléthon reposent sur les idées platoniciennes exposées dans la *République* (3). Quelques-uns ont rapproché les opinions du philosophe de Mistra de celles de Jean-Jacques Rousseau et de Saint-Simon (4). D'aucuns même trouvent dans les mémoires de Pléthon des éléments qui rappellent les théories communistes du dernier siècle (5). Nous croyons, nous aussi, que le système philosophique de Platon et les idées du philosophe athénien sur l'organisation de la société et de l'État ont très profondément influencé la pensée de notre réformateur. Tout particulièrement la division de la société en trois classes et le système de la répartition du travail reposent entièrement sur les opinions exposées dans la *République* de Platon (6).

Il est évident que les réformes proposées par Pléthon ne devaient pas attirer l'attention des gouverneurs de Mistra. Grand penseur plutôt qu'homme d'État, l'humaniste grec ne pouvait pas se rendre

(1) *Ibid.*, col. 861. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 251.

(2) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 255.

(3) V. par exemple, Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας*, p. 67 et suiv. A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II p. 415.

(4) Vasiliev, *ibid.*, p. 338.

(5) N. Kazazis, Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων καὶ ὁ κοινωνισμὸς κατὰ τὴν Ἀναγέννησιν, Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον, Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, 1902-1903 (Athènes, 1904) p. 5-48.

(6) Sur les traités de Pléthon on peut consulter avec profit, outre les articles que nous avons eu l'occasion de citer, les études suivantes : H. F. Tozer, *A Byzantine Reformer, The Journal of Hellenic Studies*, VII (1886), p. 353-380. J. Dräseke, *Plethons und Bessarions Denkschriften « über die Angelegenheiten im Peloponnes »*, *Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum, Geschichte und Deutsche Literatur*, XXVII (1911), p. 102-119.

compte que le système proposé n'était pas fait pour la société qui l'entourait et que ses réformes sociales et financières étaient inapplicables. Il est pourtant injuste de passer sous silence un certain nombre de remarques qui, contrairement à ce que l'on dit très souvent, témoignent d'un esprit positif et éclairé. Nous avons déjà parlé d'un passage du mémoire à Manuel où Pléthon exprime son indignation sur la circulation des monnaies étrangères. Il revient à maintes reprises sur ce point et finit presque par proposer l'abolition de la monnaie (1). Non moins intéressantes sont ses idées sur le commerce. Il faut de toute manière éviter l'importation d'articles de luxe, comme par exemple les vêtements, du moment que le pays est en mesure de fournir les matériaux, la laine et le lin, qui permettront à l'industrie locale de faire les étoffes nécessaires (2). Pour cette raison, l'État doit imposer de lourds impôts d'importation ou d'exportation (κομμέρκιον) sur les articles de ce genre; au contraire, on doit exempter de toute charge d'importation les articles dont le pays a besoin, comme c'est le cas pour le fer et les armes (3).

Les idées de Pléthon sur les supplices sont très avancées. Il s'exprime avec horreur et répugnance contre la coutume de châtier les coupables par des mutilations. « Priver, dit-il, quelqu'un de ses membres, c'est une coutume barbare et non pas hellénique. » Pour cette raison, il propose de supprimer ces supplices barbares et cruels et de les remplacer par des condamnations plus humaines, notamment les travaux forcés (4).

Il faut ajouter quelques mots sur un passage qui a permis à certains savants de rapprocher les idées de Pléthon sur la propriété des systèmes philosophiques et sociaux modernes. Le voici : « Ἵσως δ' ἂν ἀκόλουθον ἂν δόξειε τοῖς ἤδη εἰρημένοις καὶ τήνδε τὴν γνώμην εἰσενεγκεῖν, τὴν γῆν ἅπασαν ὥσπερ ἴσως ἔχει κατὰ φύσιν κοινὴν ἅπασιν τοῖς ἐνοικοῦσιν εἶναι, ἀντιποιεῖσθαι δὲ μηδὲνα ἰδίᾳ χωρίου μηδενός, ἐξεῖναι δὲ παντὶ τῷ ἐθέλοντι φυτεύειν ὅπῃ βούλεται καὶ ἐποικοδομεῖν καὶ ἀροῦν γῆς τι τοσοῦτον ὅποσον δύναται τε καὶ βούλεται (5)... »

Et il conclut : « Καὶ πάντα δ' ἂν οὕτως ἐνεργά τε εἶη καὶ ἔγκαρπα

(1) Lambros, *op. cit.*, III, p. 263. Migne, *op. cit.*, col. 853.

(2) Lambros, p. 263.

(3) *Ibid.*, p. 264.

(4) *Ibid.*, p. 262.

(5) *Ibid.*, p. 260.

καὶ οὐδὲν ἀργὸν ἢ ἀτημέλητον, εἰ παντὶ ἐξείη τῷ ἐθέλοντι ἐπὶ τοῖς ἴσοις πανταχῇ ὅποι βούλοιτο ἐργάζεσθαι, ὥστ' ἂν καὶ τῷ κοινῷ καὶ τῷ ἰδίῳ μᾶλλον τι ταῦτα λυσιτελεῖν (1). »

La réforme de la propriété rurale proposée par Pléthon est manifestement influencée par la philosophie et la pensée anciennes. Pourtant dans les passages cités, se pose un autre problème économique qui a plus d'une fois dans le passé inquiété et préoccupé le gouvernement et la cour de l'Empire byzantin : le problème de terres incultes. On sait que, par suite des invasions des barbares et d'autres fléaux (ἀπό τινος ἐπιδρομῆς εἴτε ἄλλης θεομηνίας) (2), les paysans byzantins se trouvaient souvent obligés de quitter leurs terres, ce qui causait au trésor impérial de très grandes pertes. On sait aussi que les gouvernements byzantins, pour subvenir aux besoins du budget de l'Empire, créèrent une institution connue sous le nom d'ἐπιβολή (3). Nous n'insisterons pas davantage sur cette question; ce que nous voulons seulement noter, c'est que le philosophe de Mistra, en parlant de terres incultes et abandonnées, avait très probablement sous les yeux, non seulement les dialogues de Platon, mais d'autres textes relatifs à la législation byzantine.

*
*
*

Après le départ de Manuel (mars 1416), le gouvernement du despotat fut confié à Théodore II et à son frère et associé au trône Jean VIII, qui, d'après le témoignage de Phrantzès, gagna la Morée pendant l'automne de cette même année (4). Les deux frères entrèrent très tôt en conflit avec les Navarrais. Le prince d'Achaïe Centurione Zaccaria, ayant en 1414 obtenu par l'intermédiaire de Venise une trêve avec Charles Tocco (5), jouit pour un certain temps d'une paix

(1) *Ibid.*, p. 261.

(2) Traité de la Marcienne. F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der Byzantinischen Finanzverwaltung*, p. 119.

(3) Sur la question v. Monnier, *L'ἐπιβολή*, *Nouv. Revue historique de droit français et étranger*, XVI (1892), p. 125-164, 494-542, 637-672, XVIII (1894), p. 433-486, XIX (1895), p. 59-103. F. Dölger, *op. cit.*, p. 128 et suiv.

(4) Phrantzès, p. 109. Il est à noter que la plupart des historiens modernes (Hertzberg, *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, II, p. 530, Monferratos, *op. cit.*, p. 40, etc.), se fondant sur le passage de Phrantzès, placent la descente de Jean en Morée en 1417. En vérité, Phrantzès dit que Jean gagna la Morée pendant l'automne de l'année du monde 6925, ce qui correspond aux quatre derniers mois de l'année 1416. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολογία καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 174.

(5) Sathas, *Documents*, III, p. 62.

relative. Le voyage de l'empereur byzantin en Morée, comme nous l'avons vu plus haut, eut pour effet d'obliger le prince à reconnaître la suzeraineté de la cour de Constantinople. Mais cette soumission, imposée par des circonstances extrêmement difficiles pour la principauté, ne devait pas durer longtemps; Centurione ne tarda pas à violer le serment de vassalité prêté au basileus et à demander la protection du gouvernement de sa ville natale, Gênes (1). L'intervention des Génois ne fut pas sans inspirer des inquiétudes sérieuses au gouvernement vénitien qui s'efforça d'éloigner de toute manière ces voisins incommodes. L'ambassadeur vénitien André Foscolo, qui fut, le 31 mars 1416, chargé d'engager des pourparlers avec le prince, devait aussi se présenter devant le basileus, s'il était encore en Morée ou, à défaut, devant le despote Théodore pour les mettre au courant des projets de Centurione et leur indiquer les dangers auxquels le despotat serait exposé dans le cas où les Génois s'installeraient en Morée. Foscolo devait inviter les princes grecs à réagir, pour éviter les complications qui pourraient surgir parmi les puissances de la péninsule (2).

La rupture, de la part de Centurione, des liens de vassalité envers l'Empire et l'initiative de Venise, sérieusement préoccupée de l'intervention des Génois dans les affaires de la Morée, ne tardèrent pas à provoquer une nouvelle guerre entre les Grecs et les Navarrais. Au mois de mai de l'année 1417, Jean VIII et Théodore, à la tête d'une armée composée de dix mille cavaliers et cinq mille fantassins, marchèrent sur les possessions du prince Centurione qui fut pris au dépourvu (3). Ils mirent le siège devant la ville d'Androusa qui ne tarda pas à capituler (4). Ensuite fut pris le château de Saint-Archange (5). Pendant que le corps principal de l'armée était en train d'assiéger Androusa, des bandes de cent ou deux cents Albains parcouraient le pays du prince et mettaient tout à sac (6). Centurione, épouvanté des progrès rapides des deux Paléologues, se réfugia à Clarentza où il fut de nouveau attaqué par les Grecs (7).

La situation était extrêmement critique pour la principauté.

(1) Sathas, *Documents*, I, p. 54-55.

(2) *Ibid.*, p. 58-59.

(3) *Cronica Dolfina*, citée par Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 267, note 3.

(4) *Ibid.* Sanudo, apud Muratori, XXII, col. 916.

(5) *Cronica Dolfina*, *ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

A Venise, où l'on suivait avec un grand intérêt les opérations militaires de Morée, on croyait que la lutte entre les Grecs et les Navarrais devait être définitive et au détriment de ces derniers (1). Le prince ne tarda pas à se rendre compte que l'alliance contractée avec les Génois ne pouvait pas lui rendre de grands services, car le gouvernement de la ville de Ligurie ne se souciait pas trop des affaires du Péloponnèse. Il ne restait plus aux Navarrais qu'à renoncer à l'amitié génoise pour implorer l'intervention de Venise. En effet, un ambassadeur plénipotentiaire, le docteur Condio, fut accrédité auprès du Sénat vénitien (2).

Il est très intéressant de suivre — et c'est le point sur lequel nous sommes le mieux renseignés — l'attitude de Venise à l'égard de cette guerre qu'elle avait dans une certaine mesure provoquée. Au commencement, le gouvernement vénitien se montra favorable aux Grecs. On se contenta de renforcer la défense de Modon et de Coron où furent envoyés soixante-quinze soldats à pied (3) et deux galères de Corfou (4). De même le capitaine général du Golfe fut mis au courant de la situation et chargé d'assurer la défense des possessions vénitiennes de Morée (5). Mais cette politique de neutralité ne dura pas longtemps. Les progrès rapides des Grecs, leur expansion sur des territoires voisins de ceux de la République, inspirèrent de grandes inquiétudes au gouvernement vénitien. De même les pillages et les rapines auxquelles les troupes des Paléologues se livraient très souvent dans les territoires vénitiens disposèrent mal la République envers les vainqueurs. Entre temps, le danger génois était écarté par le prince même qui venait maintenant solliciter le secours du Sénat. Ce fut là une très grande humiliation pour la ville de Ligurie.

Dans ces circonstances, le gouvernement vénitien se décida à intervenir. Le 25 juillet 1417, il fut répondu à Condio, ambassadeur du prince à Venise, que le Sénat se chargerait volontiers de pacifier les belligérants (6). En effet, le 7 du mois suivant, des instructions furent données à Bernabo Loredano, qui fut chargé de se rendre en

(1) Sathas, *Documents*, I, p. 67.

(2) Sanudo, apud Muratori, XXII, col. 916.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 267.

(4) Sathas, *ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 68.

Morée pour essayer de conclure une trêve entre les deux ennemis et de demander des réparations pour les dommages causés aux citoyens de Venise (1). En même temps, le baile de Constantinople, Jean Zeno (2), reçut l'ordre de se présenter à Manuel et de se plaindre de la part du gouvernement vénitien de la mauvaise conduite dont les deux princes avaient fait preuve à l'égard d'une puissance amie, comme l'était la République. Il fut aussi chargé de demander des réparations (3). Loredano se rendit en Morée, et engagea des pourparlers avec les Grecs et les Navarrais. Le 6 septembre de cette même année, le Sénat lui envoya des instructions supplémentaires. Il lui indiquait que la guerre de Morée n'était point avantageuse au commerce vénitien en Grèce et que par conséquent un arrangement serait à souhaiter (4). Dans le cas où les troupes grecques s'attaqueraient à la ville de Patras, l'ambassadeur vénitien devait se plaindre auprès de Jean VIII et soutenir les droits de la République sur cette ville (5). Si, malgré ces démarches, les hostilités ne cessaient pas, Loredano pouvait offrir à Jean la restitution de Patras en échange des Vénitiens arrêtés et des indemnités dues aux habitants de Coron et de Modon (6).

La mission de Loredano ne fut pas, à ce qu'il semble, très heureuse. Le 29 novembre de ladite année, le Sénat dut renouveler les instructions données à l'ambassadeur plénipotentiaire en Morée et faire savoir à ce dernier que les intérêts de la République exigeaient un accommodement aussi rapide que possible entre les Grecs et les Navarrais. Loredano fut chargé d'intervenir par tout moyen et d'obtenir la pacification du pays (7).

Pendant ce temps, la guerre contre Centurione continuait sans interruption. Au mois de juin de l'année 1418, la principauté d'Achaïe se trouvait dans un état critique. L'envoyé de l'archevêque de Patras à Venise, Florio de Ravenne, fit au Sénat une description

(1) *Ibid.*, p. 72-74 et 76-77.

(2) Sanudo, apud Muratori XXII, col. 916.

(3) Sathas, *Documents*, I, p. 65-66.

(4) *Ibid.*, p. 80.

(5) Dans une chronique vénitienne inédite (*Codex Paris. Ital. 787*, fol. 101^{vo}), nous lisons à propos de cette question la phrase suivante : « Di agosto el signor principio della Marcha, arcivescovo de Patras, dete Patras alla signoria di Venezia, azò la non andasse in man dello imperador Juanne. » Cf. Sathas, *ibid.*, I, p. 91.

(6) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 269.

(7) Sathas, *Documents*, I, p. 90.

intéressante de la situation (13 juin 1418). La guerre sévissait dans les possessions de la principauté de Morée ; la ville même de Patras était menacée par les troupes grecques ; Centurione avait perdu la plus grande partie de son territoire et la ville de Clarentza était récemment tombée aux mains de l'aventurier italien, Oliverio Franco, qui est appelé dans un document vénitien de l'époque « capitaine du despote (1) ». Le frère du prince d'Achaïe était prisonnier dans le château de Clarentza (2). Le seul succès de Centurione, pendant toute cette guerre, fut la mise à sac de la ville de Tavia (3).

La mort d'Anne, épouse de Jean VIII, survenue vers la fin de ladite année, éloigna de Morée le jeune empereur qui, avant de partir, engagea des pourparlers avec Centurione et conclut avec lui un armistice (4). A la place de Jean fut envoyé en Morée le prince Thomas, accompagné de Georges Phrantzès, le futur historien de la destruction de l'Empire grec (5).

Le résultat de cette guerre ne fut pas définitif. La médiation et même l'opposition de Venise empêchèrent la ruine complète de la principauté d'Achaïe. Néanmoins, les défaites subies par Centurione préparèrent et hâtèrent la chute de cette principauté, jadis, sous les princes de la famille des Villehardouins, prospère et glorieuse. Seule la politique opportuniste de Venise permit à Centurione d'éviter la débâcle de son petit État.

D'autres complications politiques, assez graves, suivirent le conflit avec les Navarrais. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, les troupes grecques chargées des opérations contre le prince, mettaient très souvent à sac les possessions vénitiennes ; nous avons aussi vu que le Sénat fit à ce propos des démarches auprès de Manuel II, ainsi qu'auprès des deux princes, Jean et Théodore. Mais le résultat en fut nul, car les troupes de Mistra continuèrent à causer de grands dégâts aux sujets de la République en Morée. Aussi la tension des relations entre les deux puissances était très grande. Des engage-

(1) *Ibid.*, p. 102.

(2) *Ibid.*, p. 91.

(3) *Chronique brève*, p. 517. Sur cet événement et sur l'histoire de la ville de Tavia, v. Sp. Lambros, dans la *Byz. Zeitschrift*, VII (1897), p. 311 et suiv. et Μικταλ σελίδες, p. 448-456.

(4) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 79. Rubió y Lluch, *Los Navarros en Grecia*, p. 200.

(5) Phrantzès, p. 110.

ments plus ou moins graves eurent lieu entre les troupes du despote et les garnisons des villes vénitiennes. Au commencement de l'année 1418, un détachement d'Albanais sous le commandement d'un certain Korakas, attaqua une place près de Modon, dite Kynégos, et appartenant aux Vénitiens ; la garnison locale se défendit ; un engagement s'ensuivit, au cours duquel plusieurs Albanais furent tués (1). Vers cette même époque un autre événement vint troubler davantage les relations gréco-vénitiennes : un village vénitien près de Coron, nommé Spanochori (Σπανοχώρι), fut détruit par les troupes grecques (2).

Un ambassadeur byzantin se présenta, au mois de juin 1418, devant le Sénat pour traiter des vexations que les Vénitiens prétendaient avoir subies du fait des Grecs du despotat. L'envoyé expliqua au Sénat que les pillages en question avaient été en partie provoqués par l'attitude des châtelains de Coron et de Modon qui favorisaient manifestement les Navarrais et infligeaient aux Grecs toutes sortes d'injures (3). De même l'ambassadeur du despote fit savoir au Sénat que les chefs de l'armée de Mistra tenaient très régulièrement à informer les gouverneurs vénitiens quatre jours avant de marcher sur l'ennemi et se plaignit enfin de ce que les châtelains en question avaient entrepris de construire une fortification sur le territoire grec (4). Le Sénat répondit le 11 juin, il essaya de réfuter les affirmations de l'ambassadeur byzantin et, par son langage sévère, lui fit comprendre que la République ne serait pas disposée à tolérer davantage la conduite des princes grecs (5). Relativement à la construction de la forteresse d'Avrami, le Sénat répondit, le 4 juillet, que, d'après les nouvelles qu'on avait récemment reçues, le gouverneur grec d'Androusa voulut empêcher les châtelains d'élever la forteresse en question. Le Sénat exprima son étonnement et notifia à l'ambassadeur du despote qu'au cas où le gouverneur d'Androusa continuerait à molester les Vénitiens de Coron, le gouvernement se trouverait obligé de prendre des mesures sévères (6).

(1) Sathas, *Documents*, III, p. 176.

(2) *Ibid.*, p. 175.

(3) *Ibid.*, p. 174 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 176-177.

(5) *Ibid.*, p. 174 et suiv.

(6) *Ibid.*, p. 183.

Les menaces du Sénat restèrent infructueuses, semble-t-il, car, le 25 septembre de ladite année, les châtelains de Coron et de Modon relatèrent au gouvernement de Venise que les Grecs et les Albanais avaient commis de nouveaux pillages et causé de nouveaux dommages aux sujets de la République (1). Le Sénat se décida cette fois à agir énergiquement. Le 9 novembre, on envoya par l'intermédiaire des châtelains une lettre où l'on invitait le despote grec à donner satisfaction aux Vénitiens de Morée. En cas de refus, les châtelains devaient procéder à des représailles et confisquer aux Grecs et aux Albanais, sujets du despotat, des biens dont la valeur suffirait à couvrir les dommages en question (2). Nous ne savons malheureusement pas le résultat de cette discussion diplomatique entre Venise et le despote de Mistra Théodore, dont le voisinage était, selon l'expression d'un document vénitien, plus incommode que celui des Turcs (3). Ce que nous savons avec certitude, c'est que la discussion n'était pas encore terminée en 1420 et que le 19 avril de cette année, le Sénat se plaignit de nouveau à Manuel des vexations subies par Coron et Modon (4). Comme nous verrons plus bas, les dommages que les Vénitiens éprouvaient continuellement en Morée donnèrent de nouveau lieu à des discussions entre les deux puissances.

C'est ici qu'il faut parler d'un point de détail de l'histoire du despotat et de ses relations avec Venise, point obscur et sujet à diverses explications. Il s'agit de l'occupation de Monemvasie par les Vénitiens entre les années 1419 et 1428. C'est l'historien allemand Charles Hopf qui, pour la première fois, se fondant sur des documents vénitiens, conclut que Monemvasie fut, durant neuf années, occupée par Venise. « On ne sait pas, dit Hopf, si Grégoire Mamonas désigna dans son testament, comme héritier Venise ou si les habitants de la ville, menacés souvent par les pirates, demandèrent après sa mort la protection de la République ; en tout cas Venise avait, en 1419, pris possession de cette importante place forte de la péninsule (5). » Les historiens modernes

(1) *Ibid.*, p. 185.

(2) Sathas, *Documents*, III, p. 185-186.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 281.

(4) Hip. Noiret, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète* (Paris, 1892), p. 272.

(5) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 79.

ont adopté l'opinion de Hopf (1). La question a été reprise par l'historien anglais, M. William Miller, dans un article très intéressant sur l'histoire de Monemvasie (2). M. Miller a publié les documents qui servirent de témoignages à Hopf et il a adopté, lui aussi, l'opinion de l'historien allemand (3).

Pourtant, dans cette question, quelques points ont besoin d'être élucidés. Hopf a parlé de Grégoire Mamonas, fils de Paul Mamonas, comme d'un seigneur absolu de Monemvasie, ayant le droit d'en disposer par testament. Or, ainsi que nous l'avons vu plus haut, Paul Mamonas fut dépossédé par Théodore I^{er} en 1394. Son fils Grégoire n'a jamais, du moins à notre connaissance, recouvré la ville paternelle ; il mourut, comme nous le rapporte son beau-frère Phrantzès, dans une des villes de la mer Noire où il fut chargé d'une fonction administrative, probablement pour être éloigné du Péloponnèse (4).

D'autre part, nous avons attentivement étudié les documents vénitiens publiés par M. Miller. Ce sont trois délibérations du Sénat, datées la première du 9 janvier 1420 (5), la deuxième du 19 février 1421 (6) et la troisième du 9 février 1428 (7). Elles se rapportent toutes à des facilités concernant le paiement des impôts, accordées par le Sénat vénitien à des marchands de Monemvasie et de Romanie. Dans les documents en question, ces marchands sont caractérisés comme des « Citoyens fidèles » de la République (*Attenta humili et devota supplicatione fidelium civium nostrorum mercatorum Monovaxie et Romanie...*) (8). C'est surtout ce détail qui fit croire à Hopf que Monemvasie fut occupée par les Vénitiens. Nous pensons, au contraire, que l'interprétation de Hopf est erronée et que la ville de Laconie n'a jamais été occupée par les Vénitiens à cette époque. Pour nous, les délibérations du Sénat sont relatives à des marchands, sujets fidèles de la République, installés à Monemvasie où ils avaient peut-être un petit quartier vénitien reconnu

(1) V. par exemple, Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, II, p. 272.

(2) W. Miller, *Monemvasia*, *The Journal of Hellenic Studies*, t. XXVII (1907), p. 229-241 et 300-301.

(3) Miller, *ibid.*, p. 235.

(4) Phrantzès, p. 109.

(5) Miller, *ibid.*, p. 300. Cf. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 300.

(6) Miller, *ibid.*, p. 300-301.

(7) *Ibid.*, p. 301.

(8) *Ibid.*, p. 300 et 301.

par le gouvernement de Mistra. Rien, à notre sens, ne nous autorise à tirer la conclusion que Hopf a cru pouvoir en dégager. D'autres raisons renforcent notre opinion. Nous ne trouvons pas, ni dans les sources narratives ni dans les documents — et nous en possédons un assez grand nombre — qui se rapportent aux relations gréco-vénitiennes pendant toute cette période, la moindre indication à propos de cet événement, qui devait indubitablement attirer l'attention des contemporains, notamment de Phrantzès, originaire de cette ville, et provoquer une discussion diplomatique entre les deux puissances intéressées. Nous croyons par conséquent que les documents que nous possédons aujourd'hui sont loin de confirmer l'opinion de Hopf et que l'occupation de Monemvasie par les Vénitiens entre les années 1419 et 1428 peut être considérée comme une erreur historique.

La paix entre Théodore II et les autres seigneurs étrangers de Morée dura jusqu'à l'année 1421. Pendant cette période, le despote de Mistra s'efforça d'améliorer ses relations avec Venise et, en concluant d'autres alliances, de s'assurer la suprématie sur les puissances moréotes et des secours dans sa lutte contre les Turcs. Il envoya à cet effet à Venise Nicolas Eudémonianni qui, au mois de janvier 1420, proposa au Sénat l'échange des « places qui forment des enclaves dans les territoires des deux parties (1). » Le Sénat adopta cette idée et pria Théodore d'envoyer à Venise un mandataire spécial (2). Le résultat de ces pourparlers nous est inconnu.

Théodore, s'efforçant de nouer des relations amicales avec les puissances occidentales, se mit en rapports avec la papauté. Le moment favorable se présenta, lorsque le pape Martin V, par une lettre écrite le 8 avril 1418, donna à Jean, Théodore, Andronic, Constantin, Démétrius et Thomas Paléologues l'autorisation d'épouser des princesses latines à condition de respecter leur foi catholique (3). En effet, deux des princes Paléologues se décidèrent à épouser des princesses latines; Jean VIII, veuf de sa première femme Anne, épousa Sophie de Montferrat (4), Théodore, Cléopé

(1) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 301.

(2) *Ibid.*

(3) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXVII (1874), p. 475. Cf. Berger de Xivrey, *op. cit.*, p. 166-167. Sylvestre Syropoulos (éd. Creighton), p. 4-5.

(4) Ch. Diehl, *Figures byzantines*, II, p. 273 et suiv.

Malatesta (1). Le mariage contracté, le despote de Mistra promulgua, le 29 mars 1419, une bulle d'argent par laquelle il promettait à sa future épouse de respecter ses croyances religieuses, de lui permettre d'avoir un chapelain particulier qui célébrât les offices d'après le rite occidental et de conserver ses habitudes et la manière de vivre italienne. De même, dans le cas où Théodore mourrait le premier, Cléopé aurait le droit de rester auprès des parents de son mari ou bien de revenir à la maison paternelle (2). Ce fut Nicolas Eudémonianni qui conduisit la future « despine » en Morée. Le 16 juillet 1420, le Sénat vénitien donna à l'ambassadeur byzantin l'autorisation de conduire Cléopé de Fano à Chioggia sur une galère vénitienne (3). Le 30 août, le gouvernement vénitien donna à Orsato Giustiniano, commandant des galères d'Alexandrie, les instructions nécessaires (4). Le mariage fut célébré à Mistra, le 19 janvier 1421 (5).

Il convient de dire quelques mots sur cette union qui eut pour résultat politique d'assurer à Théodore la faveur de Martin V. Il semble que le despote grec, malgré les promesses solennelles qu'il fit avant le mariage, ne tarda pas à comprendre que la différence des croyances religieuses serait un inconvénient très grave pour la vie en commun avec sa femme, surtout à cette époque où les relations entre les deux Églises étaient très tendues. Tout autorise à croire que Théodore s'efforça de contraindre Cléopé à embrasser l'orthodoxie. On a conservé une curieuse lettre de Battista Malatesta de Montefeltro, parente et, vraisemblablement, dame d'honneur de Cléopé, adressée au pape Martin V. Cette lettre ne porte pas de date, mais, ainsi que l'a remarqué M. Iorga, elle est en tout cas antérieure à 1431, année de la mort du pontife romain. Ladite lettre exhorte le pape à venir en aide à une fille constante, Cléopé, épuisée, dit-elle, par « une guerre domestique et une lutte intestine (6) ». Nous n'avons malheureusement pas d'autres détails sur ce

(1) Chalcocondyle, p. 206.

(2) Gius. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente Cristiano e coi Turchi* (Florence, 1879), p. 150. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 102-103.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 306. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 143.

(4) *Ibid.*, p. 307. Cf. F. Tarducci, *Gianfrancesco Gonzaga, signore di Mantova*, *Archivio Storico Lombardo*, 3^e série, t. XVIII (1902), p. 66.

(5) Berger de Xivrey, *op. cit.*, p. 166-167.

(6) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 197 : « Eya ergo, sanctissime pater, con-

sombre drame de famille. Nous avons pourtant conservé un certain nombre de « Monodies » prononcées par les différents savants de Mistra, lors de la mort de la « despine ». Nous en connaissons quatre. L'une est très courte et sans aucun intérêt historique (1). Les trois autres sont beaucoup plus longues et furent rédigées par des personnages bien connus dans l'histoire de la littérature byzantine. L'une d'elles, qui est la seule publiée, est due au philosophe Georges Gémistos Pléthon (2) ; une autre, conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, a été écrite par Bessarion (3) ; la troisième, fort intéressante et conservée aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, est l'œuvre de Nicéphore Cheilas (Χειλάς), personnage bien connu dans l'histoire de Morée (4).

Cléopé mourut très jeune (5), en 1433, et fut enterrée à l'église de Zoodote à Mistra (6). Elle se convertit très probablement à l'orthodoxie (7) ; Pléthon dit qu'elle adopta le rite grec et qu'elle changea ses habitudes italiennes « molles et relâchées, pour apprendre la sévérité et la modestie de nos mœurs, si bien qu'elle ne le cédait à aucune des femmes de chez nous (8) ». En mourant, elle laissa à Théodore une fillette (9), nommée Hélène, qui épousa, le 3 février 1442, le roi de Chypre, Jean II (10).

surge in defensionem constantissime filie, que tibi sanguine et spiritu conjuncta est eoque vigilantius quo nunc acrius impugnata agnoveris, a bello utique domestico et intestina pugna... »

(1) Iriarte, *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci manuscripti*, I (Madrid, 1769), p. 535. Cf. Lambros, *Παλαιολογία και Πελοποννησιακά*, IV, p. 153.

(2) Pléthon, *Patrologie grecque*, t. CLX, col. 940-952. Cf. Lambros, *ibid.*, p. 161-175.

(3) *Cod. Par. graecus*, 2540, fol. 61^{vo}-70^{ro} : « Μονωδία ἐπὶ τῇ θειοτάτῃ καὶ εὐσεβεστάτῃ κυρίᾳ ἡμῶν, τῇ αὐδιμῶ καὶ μακαρίτιδι βασιλίσῃ κυρᾷ Κλεόπῃ τῇ Παλαιολογίνα, συγγραφείσα παρὰ τοῦ ἐν ἱερομονάχοις Βησσαρίωνος ».

(4) *Cod. Par. graecus* 2540, fol. 71^{vo}-71^{ro} : « Μονωδία ἐπὶ τῇ θειοτάτῃ καὶ εὐσεβεῖ κυρίᾳ ἡμῶν, τῇ αὐδιμῶ καὶ μακαρίτιδι βασιλίσῃ Κλεόπῃ τῇ Παλαιολογίνα, πονηθεῖσα πρίγκιπι τῷ Χειλᾷ ». Ces éloges funèbres furent, entre temps, publiés par Sp. Lambros avec une épigramme du cardinal Bessarion. Sp. Lambros, *ibid.*, p. 144-176.

(5) *Cod. Par. gr.* 2540, fol. 77^{ro} : « ...καὶ ἐξ ἡμῶν ἀπάρασα τῇ τῆς ἡλικίας ἀκμῇ... »

(6) Phrantzès, p. 158.

(7) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, IV (1907), p. 419-421.

(8) *Patrologie grecque*, t. CLX, col. 944. Nous avons emprunté la traduction de ce passage au vivant récit que M. Diehl consacra à l'union de Théodore et de Cléopé. *Figures byzantines*, II, p. 285-286.

(9) *Cod. Par. gr.* 2540 fol. 72^{vo} : « ...πενθεῖ δ' ἡ κείνης, φεῦ, φιλάτῃ θυγάτηρ... ».

(10) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 536. Sur le mariage de la fille de Théodore II, Scholarius (Sp. Lambros, *Παλαιολογία και Πελοποννησιακά*, II, p. 11-12) dit : « ...καὶ παιδὸς ἀρίστης πεφηνέναι πατὴρ [Théodore] καὶ παρ'οικίας εὐγενεστάτης ταύτῃ πλέξαι τοὺς γάμους... »

Le mariage de Théodore II avec une princesse italienne assura au despotat de Morée la faveur du pape Martin V. Sur les relations de Théodore avec la papauté, nous ne sommes pas suffisamment renseignés. Il est pourtant certain que, lors de la mort de Manuel II (1425), le despote se trouvait en excellents rapports avec Martin V qui, dans une lettre qui ne doit pas être beaucoup postérieure à la mort de l'empereur de Byzance, exprime son espoir que Théodore continuerait la politique de son père à l'égard de l'Église romaine, et qu'il se donnerait pour tâche de convertir ses sujets et ses proches au catholicisme. Cette même lettre nous apprend que le pontife accrédita auprès de Théodore un certain Luc d'Offida, frère de l'ordre de Saint-Augustin (1). De même, si nous devons en croire une source narrative concernant le Concile de Florence, Martin V remit leurs péchés à tous ceux qui voudraient se rendre en Morée et contribuer par leur service personnel à la garde et à la défense des fortifications d'Héxamilion (2). Nous reviendrons plus tard sur les relations de Théodore avec la papauté.

* * *

En 1421 recommença la lutte entre les divers seigneurs de Morée. Le despote Théodore s'attaqua aux possessions du prince Centurione et occupa la forteresse de Grisi et d'autres places fortes limitrophes des possessions vénitiennes (3). Les sujets de la République furent de nouveau exposés aux pillages des troupes grecques. Maniatchori (Μανιατοχώρι) et quatre autres places furent ravagées et les habitants dépouillés de tous leurs biens, *usque ad camisiā* (jusqu'à la chemise), dit très naïvement un document vénitien de l'époque (4). Venise se vit obligée d'engager de nouveaux pourparlers avec le despote. Celui-ci, aussi bien que son père Manuel, attribuaient la responsabilité des pillages et des rapines aux châtelains de Coron et de Modon qui, disaient-ils, favorisaient les ennemis du

(1) Eug. Cecconi, *Studi storici sul concilio di Firenze* (Florence, 1869), p. 30-31.

(2) Sylvestre Syropoulos, *Historia vera Unionis non verae*, p. 4-5. Cf. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 18 (1924), p. 43.

(3) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 80.

(4) Sathas, *Documents*, I, p. 109.

despotat en leur donnant des armes et en leur prêtant de toute manière leur secours (1). Le 18 mai 1421, fut envoyé en Morée Benoît Emo, choisi comme baile de la République à Constantinople ; celui-ci devait se documenter sur la question, demander tous les renseignements nécessaires sur les différends avec les Grecs et, ceci fait, se présenter au despote pour lui demander des réparations (2). Dans le cas où Théodore ne se montrerait pas disposé à satisfaire aux demandes de la République, l'ambassadeur vénitien devait se plaindre au basileus (3).

Mais d'autres événements plus graves obligèrent Théodore et le gouvernement vénitien à remettre pour un certain temps la discussion sur les réparations. En 1421 mourut le sultan Mahomet I^{er} qui fut un prince pacifique et très favorablement disposé envers les Grecs. Son successeur Mourad II (1421-1451), exaspéré par la politique à la fois hostile et maladroite de Manuel, éprouva, dès le début de son règne, des dispositions très défavorables envers les Paléologues et, le 8 juin 1422, vint mettre le siège devant Constantinople. Il est vrai que la tentative de Mourad finit par échouer et que l'armée turque, après de grandes pertes, se trouva obligée de lever le siège et de se retirer. Cela pourtant n'écarta pas les dangers qui menaçaient continuellement l'Empire en détresse. La présence sur le trône des sultans d'un prince belliqueux, inspirait au vieil empereur Manuel et à son entourage les plus vives inquiétudes. L'écho ne tarda pas à s'en répandre en Morée. Théodore, qui avait été abandonné à ses propres forces, très insuffisantes d'ailleurs, éprouva le besoin de se réconcilier avec ses adversaires d'hier pour opposer ainsi à l'ennemi un front commun. Venise servit cette fois de médiatrice. Le 28 février 1422, le Sénat vénitien donna aux châtelains de Coron et de Modon l'autorisation de s'entremettre entre Théodore II, le prince Centurione et le despote de Janina et comte palatin de Céphalonie Charles Tocco, pour la conclusion d'une trêve d'une année (4). Après de longues et laborieuses négociations, les envoyés des parties traitantes, accompagnés du chancelier de Modon, Richard de Glemona, se rendirent, le 17 décembre de ladite

(1) *Ibid.*, p. 112.

(2) *Ibid.*, p. 109. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 310.

(3) Sathas, *ibid.*, p. 110.

(4) *Ibid.*, I, p. 128.

année, à Venise où fut conclue la trêve en question (1). En même temps, le despote de Mistra engagea des pourparlers avec l'envoyé de l'ordre des Hospitaliers, Sance de Lissardois, chargé de traiter avec le prince grec, Centurione et l'archevêque de Patras, Étienne, de la défense du pays contre les invasions des Turcs (2). Les rapports entre Théodore et l'archevêque de Patras étaient, à ce qu'il semble, excellents. Le pape Martin V s'adressa à cette époque à Manuel et le pria d'inviter le despote à maintenir la paix qu'il avait récemment conclue avec Étienne de Patras (3).

Théodore ne se contenta pas de ces alliances. Il voulut surtout s'assurer la collaboration et la protection de Venise. Dans ce dessein, fut envoyé à la capitale de la République un ambassadeur plénipotentiaire, Manuel Kavakès, qui proposa au Sénat la cession des fortifications de l'isthme de Corinthe aux Vénitiens, à condition que ceux-ci se chargeassent de la défense de cette place (4). Le Sénat répondit, le 24 février de cette même année, qu'il serait disposé à accepter aux conditions suivantes : les habitants de toute la province de Corinthe et surtout les possesseurs des grands domaines ruraux devraient contribuer, chacun dans la mesure de ses revenus, à la défense d'Héxamilion ; les divers archontes de la province n'auraient pas le droit de guerroyer entre eux, mais, un différend venant à surgir entre eux, ils devraient s'adresser à la Seigneurie qui s'occuperait volontiers de leur contestation ; enfin et surtout, Théodore devrait céder à Venise la ville même de Corinthe, place indispensable à la défense du pays et la sécurité des habitants (5). Ces négociations se poursuivirent peu après en Morée entre Théodore et Dolfin Venier, chargé de cette difficile mission le 2 avril 1422 (6).

L'ambassade de Venier en Morée est extrêmement intéressante, d'autant plus qu'elle nous montre d'une façon singulièrement vivante l'esprit et les tendances de la politique de Venise en Morée, à

(1) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 81. Sanudo, apud Muratori, XXII, col. 973.

(2) E. Gerland, *op. cit.*, p. 171-173.

(3) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXVII (1874), p. 524.

(4) *Cronica Veneziana, Codex Paris. Ital.* 337 fol. 184^{vo} : « Anchora in questo tempo el vene a Venetia alla Signoria duo ambascadori per nome del spoti [sic ! — despote] della Morea per tractar accordo cum la Signoria. »

(5) Sathas, *Documents*, I, p. 126.

(6) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 318.

l'époque qui nous occupe. Profitant d'un moment de faiblesse, le gouvernement vénitien songea à acquérir la province et la ville de Corinthe, une des meilleures villes pour le commerce de la Romanie. C'est dans cet esprit que furent rédigées les instructions données à Dolfin Venier. L'ambassadeur vénitien devait tout d'abord demander au despote satisfaction pour les dommages commis par les Grecs au détriment des citoyens de la République ; il devait aussi repousser la proposition faite par l'ambassadeur byzantin relativement à la cession aux Vénitiens de territoires dans le voisinage de Coron et de Modon et à proximité du fleuve Alpheios (Charbon) : il pouvait seulement accepter, à titre de dédommagement partiel, les places de Grisi (1) et de Maniatochori (2). Le refus de Venise d'accepter les places offertes étonna le despote qui exprima sa surprise à Venier. Celui-ci, dans une lettre envoyée de Morée au mois de juillet de ladite année, exposa au Sénat le résultat des pourparlers engagés avec Théodore et indiqua au gouvernement vénitien qu'il serait très prudent d'accepter la proposition, car en cas contraire, ces places pourraient passer aux mains des infidèles, ce qui porterait tort aux possessions de la République en Morée. Quant aux fortifications d'Héxamilion, l'ambassadeur fit savoir au gouvernement de Venise, que leur situation était très avantageuse et en mesure d'assurer la défense du pays (3). Le Sénat répondit à Venier le 22 juillet et lui donna les instructions suivantes : l'ambassadeur vénitien devait d'abord examiner attentivement la situation intérieure du pays et voir ensuite si les divers seigneurs de la péninsule étaient disposés à céder à la République une partie de leurs possessions et à quelles conditions (4). Il devait tout particulièrement se rendre à Héxamilion, examiner sa situation militaire et s'informer des dépenses qu'exigeraient son entretien et sa garde en temps de paix comme en temps de guerre (5). Quant aux négociations avec Théodore, Venier devait affirmer au despote grec que l'intention de Venise n'était pas d'étendre ses possessions, mais de leur assurer des alliés pour voisins (6). Pourtant, on serait

(1) *Codex Par. Ital.* 337, fol. 184^{vo}.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 319.

(3) Sathas, *Documents*, I, p. 116.

(4) *Ibid.*, p. 115.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 116.

disposé à accepter toutes les places qui, avant la guerre, avaient appartenu aux Navarrais et, par surcroît, toute la contrée de Pachy avec le mont Anemodouri et les forteresses du haut et bas Gardiki. Si Théodore trouvait les prétentions de la République excessives, Venier pourrait se contenter des places récemment recouvrées sur les Navarrais (1). En ce qui concerne la cession d'Héxamilion, l'ambassadeur vénitien devait affirmer au despote que le gouvernement de Venise se contenterait de la possession des fortifications et du territoire qui s'étend à un ou deux milles du côté de la péninsule ; qu'elle était disposée à laisser au despote la châtellenie de Corinthe et, au besoin, Vostitza et Diakopton (Διακοπτόν) avec toute la contrée qui s'étend de Vostitza à Corinthe, la ville et le district de Patras restant sous la domination vénitienne (2). Les dépenses nécessitées par la garde de l'isthme de Corinthe seraient payées moitié par Venise et moitié par le gouvernement de Mistra (3). Pour faciliter les négociations, Venier pouvait promettre à Nicolas Eudémonoïanni ou à ses fils un fief d'un revenu annuel de cinq cents ducats et soudoyer les chefs des tribus albanaises (4).

Les pourparlers engagés par Venier avec les divers seigneurs de Morée eurent pour effet de faciliter les négociations finales qui devaient reprendre à Venise. En effet, en décembre 1422, les ambassadeurs du despote, de Manuel II, de Centurione et de Charles Tocco se rendirent à la capitale de la République (5). Le Sénat désigna une

(1) *Ibid.*, p. 117.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 117-118. *Codex Paris. Ital.* 337, fol. 184^{vo}-185 : « Atrovandose del dicto millesimo Dolfin Venier provedador della Signoria li scrisse notificandoli come dom. le despoti della Morea... per la grande molestia che i dava li Albanesi et etiam dio per lo grand pericolo de' Turchi, liqual di et nocte studiava deffan la Morea et menar via le aneme, per queste et molte altre cason el dispoti haveva conferido cum el dicto s. Dolfin Venier et cum li castellani de Modon et de Coron che iera contento de dar la dicta Morea alla Signoria de Venetia, fazando in quella razon et justicia et guardandola cum molta zente d'arme da pe et da cavallo et balestieri a cason che ella non vada alle man de' Albanesi et de' Turchi... Cum questa condition che el dicto dispoti romanisse nel suo dispotado, et seria questo cason de diez ar quegli luogi liqual saria molto fructevoli et utili al stado della signoria de Venetia. » Le même passage *mutatis mutandis*, *Codex Paris. Ital.* 787, fol. 106^{ro}. Cf. *Codex Paris. Ital.* 318, fol. 102^o.

(5) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 81. *Codex Paris. Ital.* 337 fol. 185^{ro} : « El dispoti della Morea et li altri signor, come fo l'arcivescovo de Patras, vedando non poder tegnir la Morea, et per el simel l'imperador de Constantinopoli, el dispoti della Saina (sic ! = Céphalonie, ou Janina), tuti mando sue ambassade alla Signoria di Venetia... »

commission spéciale composée de Santo Venier, Andrea Contarini, Zorzi Corner, Paul Correr et Nicolas Zorzi, pour discuter avec les ambassadeurs Moréotes les conditions du traité (1). Il paraît que l'envoyé du despote, Manuel Kavakès, commença par donner des réponses vagues et à la fin il avoua qu'il n'avait pas d'instructions définitives de son maître (2). Le Sénat pria Kavakès de demander des instructions supplémentaires (3), mais ces négociations échouèrent alors définitivement. Tel fut le résultat fatal de la politique impérialiste de Venise.

Pendant que les seigneurs chrétiens étaient en train de discuter sur les conditions d'une ligue contre les Turcs, Mourad II ne restait pas inactif. Au commencement de l'année 1423, il ordonna à Tourakhan-bey de marcher sur la Morée. Tourakhan, à la tête des nombreuses troupes de Thessalie, attaqua, le 21 mai (4), les fortifications d'Héxamilion; il s'en empara sans difficultés sérieuses — car la défense de cette place laissait beaucoup à désirer — et les mit en ruines. Ensuite, il marcha sur les possessions du despote. Mistra, Léontarion, Gardiki et Tavia furent ravagées par l'ennemi. Un grand nombre d'Albanais trouvèrent la mort à Tavia qui fut attaquée par les troupes de Tourakhan le 5 juin (5).

En dehors des renseignements que nous fournissent sur cette expédition les chroniqueurs grecs, renseignements pour la plupart très sommaires, nous avons conservé d'autres témoignages de source vénitienne. Et tout d'abord, deux passages très intéressants du chroniqueur vénitien Sanudo le jeune. D'après l'un de ces passages, les troupes turques, au nombre de vingt-cinq mille soldats, entrèrent dans la Morée qu'elles mirent à sac et emportèrent un riche butin. Mais, attaquées par les Grecs, elles furent battues et obligées d'abandonner une grande partie du butin et des esclaves (6). Le

(1) *Cod. Par. Ital.* 337, *ibid.* : « ... et alidido la signoria i capitoli et petition sporti, misto el disegno che i haveva porto del dicto paese della Morea per la signoria i fo dado auditori che fo Sancto Venier, Andrea Contarini, Zorzi Corner, Polo Corer et Nicolò Zorzi per disputado la cason cum li dicti ambassadori... »

(2) Hopf, *ibid.*

(3) Sathas, *Documents*, I, p. 125-126.

(4) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 335. D'après la *Chronique brève*, la prise d'Héxamilion aurait eu lieu le 22 de ce même mois.

(5) *Chronique brève*, p. 518. Phrantzès, p. 117-118. Chalcocondyle, p. 283. Sp. Lambros, *Néος Ἑλληνομνημίων*, t. VII, p. 154.

(6) Sanudo, apud Muratori XXII, col. 970. Cf. *Codex Par. Ital.* 337 f. 186^{vo}.

deuxième passage précise le nombre des captifs. Il y aurait eu plus de 1.260 Vénitiens, pour la plupart de nationalité grecque, et 6.020 Grecs. Ce même passage nous apprend que Charles Tocco fit cause commune avec les Turcs et facilita ainsi la marche des troupes de Tourakhan (1). Nous pouvons rapprocher ce dernier renseignement d'un document vénitien, daté du 6 août de ladite année, suivant lequel un ambassadeur de Tocco se présenta devant le Sénat et rapporta que son maître avait reçu des Turcs ordre de marcher contre le despote de Mistra et qu'il se trouvait obligé de mettre à la disposition du général turc un contingent de trois cents hommes à cheval. Le gouvernement vénitien, à qui Tocco demanda conseil, répondit qu'il devait plutôt s'allier au despote contre les Turcs (2).

Plus intéressante encore que les deux passages de Sanudo est une lettre d'un recteur inconnu de Morée, adressée, durant la campagne de Tourakhan, au gouvernement ducal de Crète. Cette lettre nous montre l'attitude que les Vénitiens de Morée prirent à l'égard des infortunées populations de la péninsule. Voici comment s'exprime le haut fonctionnaire vénitien. « ... Après le départ des galères susdites, une nouvelle inattendue et triste se répandit, nouvelle de laquelle nous doutons, à savoir que les troupes turques composées de dix mille hommes à cheval, sous le commandement d'un certain Tourakhan-bey, se présentèrent le 21 mai devant la muraille d'Héxamilion qu'elles trouvèrent dépourvue de toute garde et défense, car elle fut abandonnée des Grecs lâches et vils aussitôt l'ennemi apparut. Les Turcs entrèrent sans bruit et se mirent à ruiner et à détruire lesdites fortifications et ensuite une partie des troupes resta là pour accomplir l'œuvre de la destruction, tandis que le principal corps de l'armée se répandit par toute la patrie, en faisant prisonniers un grand nombre de personnes et en causant beaucoup d'autres déprédations; enfin, ils vinrent camper devant Mistra qui est la grande ville du despote des Grecs et ils courent tous les jours jusqu'aux portes de cette cité. Ils ne sont pas encore apparus dans nos territoires et nos casaux pour commettre quelque dommage; nous en sommes étonnés et nous ne pouvons pas croire qu'ils nous

(1) Sanudo, *ibid.*, col. 978. *Codex Par. Ital.* 318, fol. 106^{vo}.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 344.

épargneront, mais nous pensons qu'ils veulent d'abord frapper les Grecs (1). »

L'expédition de Tourakhan-bey en Morée porta un nouveau coup à cette malheureuse population de la péninsule. Aussi elle montra encore une fois combien l'abîme qui séparait les seigneurs chrétiens de cette province était profond et la collaboration entre eux difficile. Venise, la seule puissance qui pouvait entreprendre efficacement la défense du pays contre les invasions turques, suivait volontiers une politique opportuniste qui au fond ne faisait que ruiner sa domination et ses colonies commerciales en Orient.

Après le départ des Turcs, de nouvelles péripéties survinrent en Morée. Théodore se trouva obligé de déclarer la guerre au seigneur gréco-florentin d'Athènes, Antoine Acciaiuoli, qui, profitant très probablement de l'expédition turque, aurait ravagé les territoires grecs et peut-être occupé, pour un certain temps, la ville de Corinthe. Malheureusement, les détails et les résultats de cette guerre nous échappent. Tout ce que nous savons à ce propos est réduit à quelques indications très sommaires et obscures qui ne nous permettent pas de tirer aucune conclusion. Dans un document de l'époque, émanant de la commune de Florence et relatif à des privilèges commerciaux, Antoine Acciaiuoli est appelé « signore di Corinto in Romania (2). » Est-ce parce qu'il était vraiment maître de Corinthe ? Nous ne pouvons l'affirmer. D'autre part, dans une lettre datée du 25 septembre 1423 et adressée par Antoine à Nerio Acciaiuoli, nous lisons la phrase suivante : « Mais tâchez, dit cette lettre, de venir bien armé, car nous nous trouvons en guerre avec la Morée, afin que les hommes de la forteresse ne vous maltraitent point (3). » Dans une autre lettre, datée du 20 novembre 1424 et adressée par Charles Tocco à Nerio Acciaiuoli, il est dit : « A cause des nouvelles (*novitate* = νεωτερισμός, καινοτομία) tentatives du seigneur Antoine à Corinthe, nous avons à craindre la foi barbare des Grecs (4). » C'est malheureusement tout ce que nous savons sur la question ; c'est vraiment insuffisant pour nous permettre de nous former une opinion sur le conflit et surtout sur ses causes.

- (1) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 335.
- (2) Buchon, *Nouvelles recherches*, II, p. 287.
- (3) *Ibid.*, p. 272.
- (4) *Ibid.*, p. 285.

Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est que les relations politiques entre le despote Théodore et le seigneur d'Athènes furent brouillées entre les années 1423 et 1424.

La trêve entre Théodore et Centurione dura toute l'année 1423, non sans l'intervention de Venise qui chargea, le 1^{er} septembre de cette même année, les châtelains de Coron et de Modon d'exhorter les deux parties à respecter le traité (1). Il paraît même que les anciens adversaires pensèrent à rendre leurs relations plus intimes par un mariage entre les deux maisons princières (2). Mais cette situation était imposée par la crainte des Turcs et, aussitôt le péril écarté, les hostilités devaient recommencer. Déjà, le 30 décembre 1423, le despote Théodore se plaignit au Sénat et accusa Centurione d'avoir violé les conventions du traité ; il demanda donc la punition du prince d'après les stipulations arrêtées lors de la conclusion de la trêve (3). La guerre éclata peu après. Au mois de juillet de l'année suivante, le despote s'attaqua aux possessions des Navarrais et parvint à faire prisonnier Centurione (4). Les territoires vénitiens de Coron et de Modon furent, comme d'habitude, mis au pillage. Le Sénat dut élever de nouvelles protestations. Le 17 avril, le baile de Constantinople fut chargé de se présenter à Manuel pour lui demander des réparations et le prier d'intervenir et d'empêcher son fils de molester les Juifs, protégés de la République (5). Le despote ayant entre temps multiplié ses incursions sur les territoires vénitiens de Messénie, le baile de Constantinople fut de nouveau, le 16 juillet, chargé de comparaître devant le basileus et de lui faire savoir que, pour la dernière fois, le gouvernement de Venise procédait à une démarche amicale (6).

Une nouvelle guerre éclata en Morée, en 1427, non plus entre les Navarrais de la principauté et les Grecs de Mistra, mais entre ces derniers et Charles Tocco. Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler incidemment de ce personnage et de ses relations avec les despotes Théodore I^{er}, dont il était beau-frère, et Théodore II. Charles Tocco parvint par une politique habile à créer en Épire et

- (1) Sathas, *Documents*, I, p. 152.
- (2) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 82.
- (3) Sathas, *Documents*, I, p. 159-160.
- (4) Hopf, *ibid.*, p. 83.
- (5) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 366.
- (6) *Ibid.*, p. 370-371.

dans les îles Ioniennes un des États les plus remarquables de la Grèce latine. Nous avons vu comment son mariage avec la fille puînée de Nerio Acciaiuoli, Francesca, lui permit de se mêler aux affaires du Péloponnèse. Obligé par Théodore I^{er} de rendre la ville de Corinthe aux Grecs, il s'éloigna provisoirement de la péninsule pour y revenir, plus tard, puissant et dans des conditions singulièrement avantageuses. En effet, il parvint, en 1421, à acheter la ville de Clarentza, occupée, ainsi que nous l'avons dit, par l'aventurier italien Oliverio Franco. S'appuyant sur cette place, Tocco réussit en peu de temps à étendre son pouvoir sur presque toute la province d'Élide jusqu'au fleuve Alpheios et à la montagne de Pholoé (1). Les intérêts des Grecs, comme d'ailleurs ceux du prince Centurione furent, naturellement lésés. Mais le gouvernement de Mistra, en conflit avec les Navarrais et les Vénitiens, voyant d'autre part en la personne de Tocco un adversaire présumé de Centurione, finit par reconnaître son extension territoriale (2). Malheureusement pour Tocco, ces relations amicales ne tardèrent pas à se brouiller. Dans l'hiver de l'année 1426, le seigneur de Clarentza s'attaqua aux Albanais, sujets du despotat, et fit saisir une grande partie de leur bétail, que ces colons de la Morée byzantine conduisaient d'habitude, pendant la mauvaise saison, dans les plaines grasses et tempérées d'Élide (3). Ce fut la cause de la rupture des relations entre Tocco et le despote de Mistra.

Un texte grec d'une importance capitale, publié voici à peine quatre ans, nous fournit sur cette guerre des détails très intéressants, demeurés jusqu'ici entièrement inconnus. D'après ce texte, le basileus Jean VIII, qui avait jadis joué un rôle considérable dans les affaires du despotat, aussitôt la nouvelle de la rupture avec Tocco connue à Constantinople, se rendit en Morée et se mit à la tête des troupes de Mistra. Il marcha sans retard sur Clarentza, capitale de l'État de Tocco, et l'assiégea par terre et par mer. Le despote d'Épire, pour faire diversion et détourner les forces navales de l'empereur, fit préparer ses navires auxquels vinrent s'ajouter quelques autres appartenant à des commerçants mar-

(1) Anonyme, *Éloge à Manuel II et Jean VIII*, publié par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 195.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

seillais, et mit à la tête de cette flottille son fils naturel Turno (1). La flotte grecque était dirigée par un certain Léontarios (2). Les navires des deux puissances adversaires se rencontrèrent près des petites îles Échinades (Ἐχινάδες), à l'ouverture du golfe de Patras. Une bataille navale y fut livrée ; la flotte du despote d'Épire fut lamentablement défaite ; un grand nombre des navires de Tocco furent capturés avec les équipages et les soldats qui les montaient ; d'autres préférèrent chercher le salut en se jetant sur les côtes rocheuses voisines. Le navire à bord duquel se trouvait Turno Tocco fut sauvé par miracle. Les navires impériaux l'ayant bloqué, l'équipage et les soldats furent obligés de se déclarer esclaves du basileus ; d'autres furent tués ; les rameurs se réfugièrent en désordre dans la cale du bâtiment. Les Grecs prirent à la remorque le vaisseau-amiral et se mirent à poursuivre les autres, lorsque le lien se brisa et le navire de Turno, secondé par un vent favorable, réussit à échapper ; mais, contraint par les navires impériaux qui se mirent à sa poursuite, il vint se jeter sur la côte de l'île de Leucade, une de celles qui appartenaient à l'État insulaire du despote d'Épire (3). Le brave Léontarios fit plus de cent cinquante prisonniers ; parmi ceux-ci se trouvait un des neveux de Charles (4).

La bataille navale d'Échinades marqua le dernier succès de la flotte de l'Empire byzantin, dont de nombreux bâtiments sillonnaient autrefois en vainqueurs la Méditerranée et la mer Noire. Elle devait aussi avoir des résultats très avantageux pour le despotat de Morée. Nous n'y insisterons pas pour le moment, parce que nous reviendrons là-dessus au paragraphe suivant de ce chapitre.

Pendant que ces heureux événements se passaient en Élide, le despote Théodore se trouvait en conflit diplomatique avec Venise.

(1) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 196. Cf. sur Turno la brève notice de Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 530.

(2) Lambros, *ibid.* Il s'agit très probablement du général Démétrius Léontarios. Ce personnage nous est connu par d'autres sources (v. Lambros-Voyatzidis, *ibid.*, p. μζ' de l'introduction) et par deux épigrammes funéraires de Jean Eugénikos. V. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, p. 213-214. Voici un passage de la deuxième épigramme :

Γαίης Αἰσονίων μέγ' ἔρεισμα, φάος ἐν δεινοῖς,
πολλοὺς μὲν πολέμους ἀποέργαθε πατρίδος αἰῆς,
πολλάκις δ' ἠρίστευσεν ἐνὶ προμάχοισι λέων ὡς
ἀνδράσι πλειοτέροισιν ὑπερμενέως πολεμίζων
πολλοῖσι δ' ἔργοις ἐνίδρωσε, μέγα κλέος αὖξων.

(3) Sp. Lambros, *op. cit.*, III, p. 197.

(4) *Ibid.*, p. 197.

Le 28 février 1427, le Sénat, informé que les Grecs continuaient à piller les possessions vénitiennes, décida d'envoyer en Morée un ambassadeur pour traiter avec le despote (1). Le 2 avril fut choisi Marc Miani (2). Mais le départ de ce dernier fut ajourné à cause de la guerre de Jean VIII avec le despote d'Épire (3). Enfin, le 24 juillet, Miani reçut les instructions du Sénat relatives à sa mission (4) et le lendemain il fut muni des lettres de créance (5). D'après ces instructions, l'ambassadeur vénitien devait recueillir toute information concernant le différend qui existait avec les Grecs, notamment à propos des forteresses de Saint-Elie, de Myloi et de Nikli. Le Sénat était disposé à rendre les trois forteresses en litige, si d'abord Théodore prenait l'engagement de dédommager les sujets de la République (6). Dans le cas où un accommodement ne pourrait intervenir, Miani devait proposer de confier la solution du différend à un arbitrage, au pape, ou au Collège des cardinaux, ou même au seigneur de Mantoue, Malatesta, beau-père de Théodore (7). L'ambassade de Miani n'aboutit, à ce qu'il semble, à aucun résultat, très probablement à cause des complications intérieures qui préoccupèrent à cette époque la famille des Paléologues (8).

Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, le gouvernement de la Morée byzantine fut partagé entre Théodore II et Constantin Paléologues. Mais avant d'en venir aux détails de cette nouvelle période du règne du despote de Mistra, nous croyons nécessaire de faire ressortir très brièvement les principaux événements qui marquèrent le gouvernement de Théodore II entre les années 1407 et 1428.

En ce qui concerne la politique intérieure, le voyage et le séjour de Manuel II en Morée peuvent être considérés comme l'événement le plus important de ces vingt années. L'empereur de Byzance, profitant de ce long séjour, fit construire la fameuse muraille d'Héxamilion qui devait faciliter singulièrement la défense de la péninsule, il imposa le pouvoir central aux seigneurs indisciplinés et

(1) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 448-449.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 451.

(4) Sathas, *Documents*, III, p. 323-324.

(5) *Ibid.*, I, p. 186-187.

(6) *Ibid.*, III, p. 323-324.

(7) *Ibid.*, p. 324.

(8) *Ibid.*, p. 336.

rebelles et s'adonna à la tâche difficile d'améliorer les conditions de la vie sociale du despotat.

La politique extérieure marque indubitablement de plus grands succès. Malgré les grandes pertes que le despotat subit par suite des invasions turques, surtout celle de l'année 1423, les troupes de Mistra, sous le commandement de Jean VIII, « qui fut assurément l'un des meilleurs et des plus remarquables parmi les derniers souverains qui régnèrent sur Byzance (1) », menèrent avec ténacité des guerres victorieuses. Le prince d'Achaïe, Centurione Zaccaria, obligé par Manuel de reconnaître la souveraineté de l'Empire, fut à maintes reprises battu par les Grecs. Une grande partie de ses possessions passa aux mains du despote. Un autre seigneur italien de Morée, Charles Tocco, fut aussi battu; son État fut réduit à la ville de Clarentza et ses alentours. Comme nous allons voir tout de suite, ces victoires préparèrent la chute de tous les États étrangers du Péloponnèse, exception faite des possessions de Venise.

Les rapports politiques avec Venise furent, pendant toute cette période, très étroits. On se rappelle que l'empereur Manuel, lui-même, avait songé à s'assurer la protection et la collaboration de la République italienne. Le Sénat sut très adroitement décliner cette charge. Plus tard, Théodore II poursuivit avec fidélité la politique de ses prédécesseurs qui comptaient beaucoup, et même trop, sur l'amitié et l'alliance de Venise. C'étaient surtout les intérêts économiques et commerciaux qui suggéraient au gouvernement du despotat, comme d'ailleurs à la cour de Byzance, cette politique de rapprochement avec les Vénitiens. Nous avons exposé plus haut tous les détails, parfois fastidieux, que nous connaissons sur les relations veneto-grecques à cette époque. On peut en dégager quelques considérations générales sur les tendances de la politique vénitienne en Morée. On sait que l'expansion coloniale de Venise n'avait pas pour but, comme ce fut le cas avec les Croisés francs, la formation d'un empire en Orient; si les Vénitiens furent obligés d'occuper quelques points stratégiques, ce fut exclusivement pour faciliter les conditions du trafic et propager l'action économique de leur marine marchande. Il s'agissait donc d'avoir quelques places avantageusement situées et dont la défense n'exigerait que de minimes sacrifices. Par conséquent la politique vénitienne tendait

(1) Ch. Diehl, *Figures byzantines*, II, p. 272.

à entretenir de bonnes relations avec les puissances voisines. Nous avons vu qu'en effet, malgré les déprédations que les Grecs causaient dans les territoires de Modon et de Coron, le Sénat évita soigneusement un conflit militaire avec le despote. Il se contenta d'un conflit latent, beaucoup plus dangereux qu'une lutte ouverte. Mais on pourrait se demander si les difficultés qui surgissaient constamment dans les relations de Venise avec le despote Théodore II étaient seulement provoquées par le fait que les Grecs endommageaient les possessions de la République. Nous croyons pouvoir affirmer que ce ne fut pas là la seule cause de l'opposition du gouvernement vénitien. Ce qui inquiétait beaucoup plus les doges de Venise, c'était la formation en Morée d'un État grec assez fort pour causer des torts sérieux aux possessions vénitiennes de Morée. Le morcellement du territoire de la péninsule en petites principautés impuissantes facilitait singulièrement la politique de la République. La possibilité de disposer à gré de ces petites puissances, de les armer les unes contre les autres, selon les circonstances, demeurait pour Venise le meilleur moyen de conserver ses possessions et surtout d'exploiter sans sacrifices les ressources économiques du pays. Nous sommes donc fondés à croire que l'opposition du Sénat fut en partie provoquée par le fait que le despotat de Morée, après ses dernières victoires, devenait un État considérable dans la péninsule. Nous croyons aussi que le renseignement, suivant lequel les châtelains de Coron et de Modon fournissaient des armes au prince Centurione, n'est pas dépourvu de fondements.

Comme nous aurons l'occasion de le voir plus bas, la politique suivie par le gouvernement du despotat, sous le règne de Constantin Paléologue, fut en ce qui concerne les relations avec Venise, tout à fait différente.

III. — Théodore II, Constantin et Thomas Paléologues

Les victoires remportées par les troupes grecques de Mistra sur le prince d'Achaïe Centurione et le despote d'Épire Charles Tocco, devaient avoir de très grandes conséquences pour l'expansion du pouvoir grec en Morée. Pendant que Jean VIII marchait sur Clarentza, le despote Théodore, ennuyé par des difficultés de famille (1),

(1) Chalcocondyle, p. 206.

se décidait à renoncer au despotat et à se retirer dans un monastère (1). L'empereur de Byzance se chargea personnellement d'arranger la question et désigna comme successeur de Théodore leur frère Constantin qui avait jusqu'alors gouverné les possessions byzantines de la mer Noire. Mais, lorsque Constantin vint prendre possession du despotat, Théodore, pressé, à ce qu'il semble, par son entourage, changea d'avis et refusa de céder la place à son frère (2). Jean voulut éviter un conflit entre Théodore et Constantin. Il s'efforça de trouver un accommodement et de créer en Morée un nouvel apanage pour ce dernier.

Les circonstances étaient singulièrement favorables. Charles Tocco, récemment battu et humilié, était disposé à traiter avec les Byzantins, pour éviter les difficultés qui pouvaient un jour mettre en péril ses possessions et même sa vie. On s'accorda donc très facilement. Le despote d'Épire consentit à céder ses possessions de Morée à Constantin, comme dot de sa nièce, fille de Léonard Tocco, Madeleine, appelée plus tard, suivant la coutume byzantine bien connue, Théodora. L'historien Georges Phrantzès, le fidèle et dévoué serviteur du dernier empereur de Byzance, prit, le 1^{er} mai 1428, possession de la capitale de Tocco, Clarentza (3). Le mariage de Constantin avec Théodora fut célébré à Myloi, le 1^{er} juillet (4).

L'établissement de Constantin en Morée est un des plus grands événements de l'histoire du Péloponnèse au x^ve siècle. À côté de ces deux despotes de la famille des Paléologues qui le précédèrent et qui, malgré leurs qualités et leurs mérites incontestables, n'ont jamais été que des personnages médiocres, Constantin apparaît comme une figure imposante. Ayant unifié la Morée sous le pouvoir grec, il songea à réaliser une politique tendant à la fondation d'un nouvel État grec. Il occupa en effet, pour un certain temps, l'Attique et une grande partie de la Grèce continentale jusqu'au Pinde. Jamais, après la mort de Michel VIII, l'Empire byzantin n'a connu de succès aussi considérables que ceux dont il est redevable au des-

(1) *Ibid.* Phrantzès, p. 123-124. Nous avons conservé un éloquent discours que Jean Eugénikos adressa à Théodore à propos de la décision de ce dernier d'entrer dans un monastère. Eugénikos loue la décision du despote et compare les vanités de ce monde aux joies de la vie religieuse. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, p. 67-111.

(2) Chalcocondyle, p. 240. Phrantzès, p. 124.

(3) Phrantzès, p. 128.

(4) *Ibid.*, p. 129.

pote de Morée. L'élévation de Constantin au despotat marque indubitablement le commencement d'une renaissance politique et militaire, interrompue malheureusement par les invasions turques et les troubles intérieurs de la maison des Paléologues.

Les possessions cédées à Constantin par Charles Tocco à titre de dot n'étaient pas suffisantes pour assurer à ce prince la suprématie sur les puissances étrangères voisines, notamment sur l'archevêché de Patras et la principauté franco-navarraise d'Achaïe. Pour cette raison on parvint à convaincre Théodore de céder à son frère la ville de Vostitza avec ses dépendances au nord de la péninsule, et toute la partie qui s'étend à l'est du Taygète, en Laconie, à savoir la grande forteresse du Magne, celles de Zarnata (1), Gastitza, Diaseston, Melé, Drachion (2) et Polianon (3). De plus, il lui céda toute la contrée qui s'étend près du golfe de Messénie, contrée très fertile et peuplée où se trouvaient des forteresses remarquables, comme Androusa, Kalamata, Jannitza, Pédéma, Nésion, Spitali, Aétos, Néocastron, Ithomé, Archange, etc. Ces forteresses avaient jadis appartenu au grand protostrator Nicéphore Mélissène qui, en mourant, avait confié la tutelle de son fils Nicolas, encore mineur, et la gérance de ses vastes domaines au despote Théodore (4). Au moment où Phrantzès prit, au nom de Constantin, possession des forteresses en question, celles-ci étaient gouvernées par Léon Francopoulos (5). Ainsi, l'apanage de Constantin comprenait une grande partie du nord-est de la péninsule, la grande et commerçante ville de Vostitza, et presque toute la Messénie méridionale avec une partie de la Laconie.

Tout autorise à croire que les trois frères s'arrangèrent de façon à conserver l'unité de la Morée byzantine. En effet, nous voyons que Jean VIII, Théodore, Constantin et Thomas s'attaquèrent en commun, le 1^{er} juillet 1428, à la ville de Patras. La tentative échoua ; on parvint seulement à réduire trois bourgs voisins et à obliger leurs habitants à payer un tribut de cinq cents sous d'or par

(1) Sur l'histoire ecclésiastique de cette ville v. Per. Zerlenti, *Τάξις ιεραρχική τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ἁγίων τοῦ Θεοῦ ἐκκλησιῶν. Ἡ μητρόπολις Ζαρνάτας καὶ αἱ ἐν Μάνῃ ἐπισκοπαί*, (Hermoupolis, 1922).

(2) Il s'agit manifestement du bourg de Δυρράχιον. Sur l'évêché de Dyrrhachion, v. Zerlenti, *ibid.*, p. 46-48.

(3) Phrantzès, p. 130-131.

(4) *Ibid.*, p. 130-133.

(5) *Ibid.*, p. 134.

an (1). Après quoi Théodore se retira à Mistra, Constantin avec sa jeune épouse à Chloumoutzion, et Thomas à Kalavryta. Au mois d'octobre, Jean VIII gagna la capitale (2), après avoir confirmé par un chrysobulle, daté de ce même mois, la cession au philosophe Pléthon Gémistos de deux fiefs, Brysis et Phanarion (3), cession faite par le despote Théodore en novembre 1427 (4).

La tentative contre Patras ne fut pas sans inquiéter les Vénitiens. Ceux-ci, informés déjà depuis le 30 mai 1428, des intentions des Paléologues (5), chargèrent, le 31 août, Jean Correr de se présenter au camp du basileus et de le prier d'épargner une ville chère au gouvernement de la République (6). En même temps ils traitaient avec le pape Martin V et s'efforçaient de l'amener à leur céder ses droits sur la ville menacée par les troupes grecques (7).

Malgré ces protestations et une sourde opposition de Théodore, le despote Constantin ne renonçait pas au projet d'occuper Patras. Il s'efforça d'abord, en envoyant deux ambassadeurs, Andronic Lascaris et Pédiatès, de s'assurer la faveur des notables grecs de Patras, laïques ou ecclésiastiques, et de préparer ainsi son entrée dans la ville (8). Après ces négociations, Constantin décida d'attaquer. Le 1^{er} mars 1429, les troupes grecques se mirent en marche contre la ville, avec le projet de faire prisonniers les habitants qui étaient en dehors des fortifications et de mettre au pillage le quartier juif. Mais les notables de la ville, s'étant aperçus des mouvements de l'armée du despote, envoyèrent le chanoine Marc demander quelles étaient les intentions de Constantin. Ayant reçu la réponse que ce dernier était décidé à s'emparer de toute manière du château, on se précipita dans la ville pour préparer la défense (9).

Le 20 mars, fête des Rameaux, les troupes de Constantin, les

(1) *Ibid.*, p. 129.

(2) *Ibid.*, p. 130.

(3) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 173-176. Sp. Lambros *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 331-333. Cf. S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου*, *Ἑλληνικά*, I (1928), p. 376 et suiv.

(4) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 174-175. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 104-105. Le despote Théodore II, en septembre 1433, par une nouvelle bulle d'argent, confirma les donations précédentes. Sp. Lambros, *ibid.*, p. 106-109.

(5) *Cronaca Zancaruola*, citée par Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 474.

(6) Iorga, *ibid.*, p. 478-479.

(7) *Ibid.*, p. 478.

(8) Phrantzès, p. 135-136.

(9) *Ibid.*, p. 137.

palmes à la main, se mirent à assiéger Patras (1). Les premiers assauts furent infructueux et l'on dut prolonger le siège. Cependant les Grecs engageaient avec les habitants de la ville de petites escarmouches; au cours de l'une d'elles, Phrantzès fut fait prisonnier (2). Le siège ne dura pourtant pas longtemps. Au commencement du mois de mai, les autorités de Patras engagèrent des négociations avec Constantin et convinrent de céder la ville au cas où l'archevêque Pandolphe Malatesta, parti en Italie pour demander des secours, ne serait pas de retour à la fin du mois. Constantin occupa la forteresse de Saravale, leva le siège le 5 mai et se retira dans ses possessions (3).

Le mois de mai passa sans que l'archevêque Malatesta regagnât la Morée. Le 1^{er} juin Constantin, malgré l'opposition du sultan qui lui notifia que la ville de Patras était tributaire des Turcs et qu'il ne devait par conséquent pas s'en emparer (4), marcha sur la ville et invita les habitants à se rendre. En effet, les notables de la grande cité se réunirent, le 5 juin, dans l'église de l'apôtre André et prêtèrent le serment de fidélité à Constantin (5). Le château résista encore longtemps et ne capitula qu'au mois de mai de l'année suivante (6).

Restait à obtenir l'assentiment du sultan Mourad. De cette tâche difficile et délicate fut chargé l'historien Phrantzès qui devait, quelques mois après devenir le premier gouverneur byzantin de Patras (7). Le fidèle serviteur du despote parvint, après de longues négociations, à obtenir le consentement du sultan (8). D'autres ambassadeurs de Constantin furent chargés de traiter avec le pape et les Vénitiens (9).

Au moment où Phrantzès passa à Naupaktos (Lépante) pour se rendre auprès du sultan, l'archevêque de Patras, Pandolphe Mala-

- (1) Phrantzès, p. 137-138.
- (2) *Ibid.*, p. 139 et suiv.
- (3) *Ibid.*, p. 145-146.
- (4) *Ibid.*, p. 146-147 et 150.
- (5) *Ibid.*, p. 149-150.
- (6) *Ibid.*, p. 156. Chalcocondyle, p. 240. Jean Dokeianos, apud Sp. Lambros, *Παλαιολόγια και Πελοποννησιακά*, I, p. 228. Du même, Lettre à Constantin Paléologue, *ibid.*, p. 244. Cf. Thomopoulos, *Ιστορία της πόλεως Πατρών*, (Athènes, 1888), p. 314-324. E. Gerland, *op. cit.*, p. 65 et suiv. Émile de Borchgrave, *Croquis d'Orient : Patras et l'Achaïe* (Bruxelles, 1908), p. 298.
- (7) Phrantzès, p. 156-157.
- (8) *Ibid.*, p. 152-153.
- (9) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 85.

testa, revenait avec des galères catalanes pour recouvrer son archevêché. Il paraît même qu'il s'adressa au sultan et lui demanda de s'opposer à l'occupation de la ville par les Grecs (1). Le concours que Malatesta avait espéré de ses alliés catalans ne fut pas grand. Les aventuriers espagnols, ayant à leur tête un certain Trocha Barila (2), préférèrent piller les côtes grecques que de prêter leur secours à Malatesta. Le 12 août, ils occupèrent la ville de Clarentza que Constantin dut plus tard racheter pour la somme de six mille ducats vénitiens (3), ou douze mille sous d'or (4). Après cet échec, Malatesta continua à demander aux diverses puissances de son pays des secours pour recouvrer ses possessions jusqu'à sa mort, survenue le 17 avril 1441, à Pesaro où il fut enterré (5).

D'autres succès suivirent la prise de Patras. Pendant que Constantin marchait sur la ville d'Achaïe, son frère Thomas était en train d'assiéger la forteresse de Chalandritza qui appartenait à Centurione (6). Le prince navarrais, battu par les Paléologues et abandonné par Venise, sa protectrice d'autrefois, dut consentir à marier sa fille Catherine à Thomas et à lui donner comme dot toutes ses possessions, excepté la baronnie d'Arcadie (7). Cette union fut contractée au mois de septembre 1429; le mariage fut célébré, en janvier de l'année suivante, à Mistra (8). Deux années plus tard, en 1432, mourut le dernier prince d'Achaïe; la baronnie d'Arcadie fut usurpée par Thomas qui mit la veuve de Centurione, sa belle-mère, dans une prison où elle finit ses jours (9). Nous aurons

- (1) Phrantzès, p. 152-153.
- (2) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 511.
- (3) *Ibid.* D'après Phrantzès, p. 156, Clarentza fut prise le 17 juillet. *Codex Paris. Ital.* 787, fol. 125^{ro}: « ... Il capetanio di Catelani chi havea preso Chiarenza al nome del Papa in la Morea, quelle havea venduta per ducati sei millia al fratel dell'imperatore de Costantinopoli et retenuti tutti i Giudei su le sue galie... »
- (4) Phrantzès, p. 156. D'après Chalcocondyle, p. 241, la somme payée serait seulement cinq cents sous d'or.
- (5) *Cronaca Riminese*, apud Muratori, XV, col. 939. Deux inscriptions rappellent encore aujourd'hui le passage de cet archevêque de Patras, v. Thomopoulos, *Χριστιανικά ἐν Πάτρας Ἐπιγραφαί, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας*, I, p. 523-525.
- (6) Phrantzès, p. 148.
- (7) *Ibid.*, p. 154. Chalcocondyle, p. 242. Sur le passage de Phrantzès, voir N. A. Bees, *Ein verkannter Dorfname in der Chronik des Georgios Phrantzes*, *Byz.-Neugriechische Jahrbücher*, 8 (1931), p. 261-265.
- (8) Phrantzès, *ibid.*
- (9) Chalcocondyle, p. 242.

plus bas l'occasion de parler de Jean Asan, fils naturel du prince.

Avec la chute de l'ancienne principauté d'Achaïe disparaissent aussi les dernières possessions de l'Ordre teutonique de Morée. Mostenitza, qui constituait le plus grand et le plus riche des fiefs de l'Ordre, tomba aux mains des Grecs (1). Le premier prieur de l'ordre de cette localité, Jean de Niklasdorf, implora, en même temps que le pape et les Vénitiens, la faveur de l'empereur de Byzance Jean, à l'égard des chevaliers de l'ordre et de leurs possessions (2). Nous ne savons pas quel fut le résultat de cette démarche ; il paraît pourtant probable que l'ordre teutonique n'arriva jamais à recouvrer ses terres. L'historien allemand F. Rühl, qui a consacré une brève monographie à l'histoire de l'Ordre en Grèce (3), nous donne à propos de cette question les renseignements suivants : « Il n'y a pas de doute, dit-il, que Jean de Niklasdorf rapporta alors que Mostenitza avait été prise par le despote ; il semble pourtant que ce renseignement ne reposait que sur un bruit dépourvu de tout fondement. Les Archives publiques de Königsberg ont même conservé une correspondance postérieure qui prouve justement le contraire. En 1433, un chevalier, Jean Franke, recommandé par le roi de Danemark, proposa au grand-maître d'acquérir le château, en butte aux incursions continuelles des Turcs et du despote, moyennant un revenu annuel de cent florins et quelques services (4). » Nous ne pouvons malheureusement pas former une opinion sur la question, car le savant allemand n'indique pas les sources qu'il a consultées.

C'est ainsi que finit le conflit entre les Grecs et les princes occidentaux d'Achaïe, conflit qui dura presque sans interruption de la restauration du pouvoir grec dans la péninsule jusqu'à l'époque qui nous occupe. Ce fut une longue lutte pour la prépondérance de deux éléments nationaux différents. Les Grecs en sortirent victorieux. Presque toute la péninsule de Morée, excepté les possessions vénitiennes de Coron et de Modon, de Nauplie et d'Argos avec leurs dépendances, était maintenant, après plus de deux cents cin-

(1) Sur les possessions de l'ordre à Mostenitza, nous avons conservé un document vénitien, en date du 10 août 1402, publié par l'auteur anonyme de l'article « *Quatre pièces relatives à l'Ordre teutonique en Orient* », *Archives de l'Orient latin*, II (1884), Documents, p. 168-169.

(2) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 96.

(3) F. Rühl, *Der Deutsche Orden in Griechenland, Nord und Süd. Eine deutsche Monatschrift*, 89 (Breslau, 1899), p. 327-341.

(4) *Ibid.*, p. 341.

quante ans d'occupation étrangère, au pouvoir des Grecs. Une renaissance militaire et même une renaissance politique suivit ces succès. La Morée byzantine devient maintenant le centre de l'action de l'hellénisme. Malheureusement, malgré ces heureux résultats, malgré ce dernier éclat, le despotat de Morée ne pourra pas échapper au sort de l'Empire millénaire et cette renaissance est en quelque sorte mêlée à l'agonie suprême de Byzance.

Des difficultés extérieures, et surtout des troubles intérieurs arrêterent très vite le premier élan de Constantin. Au mois de novembre 1429 mourut au château de Saint-Omer sa vertueuse épouse, Théodora. Sa mort plongea dans la désolation le despote et son entourage. Elle fut provisoirement enterrée dans une église de Clarentza et plus tard ses restes furent transportés à Mistra et enterrés dans l'église de Zoodote (1). Nous avons conservé un long discours de consolation adressé par Jean Eugénikos à Constantin, peu après la mort de Théodora (2). Ce document est très riche en méditations philosophiques sur la vie et la mort, mais au point de vue historique, son intérêt est nul. Plus intéressante est une épigramme funéraire due à la plume de Bessarion (3).

Au mois d'août 1430, le grand stratopédarque Marc Iagros et l'hégoumène du monastère du Pantocrator à Constantinople, Makarios Macris, revenant d'une ambassade au pape Martin V, s'arrêtèrent en Morée pour informer officiellement Thomas que son frère et basileus lui avait conféré la dignité de despote (4). La création d'un troisième despotat avait pour but de confirmer l'apanage que Thomas possédait en Morée depuis quelques années. La capitale du nouveau despote était la ville de Kalavryta. Très favorablement disposé envers son frère Constantin, Thomas consentit, en mars 1432, à échanger ses États contre ceux de son frère ; Thomas prit possession de Clarentza avec ses dépendances, tandis que Constantin transporta sa capitale à Kalavryta (5).

Entre temps, les Turcs entreprirent deux expéditions contre la

(1) Phrantzès, p. 154.

(2) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, I, p. 117-122. Cf. p. 161 de l'introduction.

(3) Migne, *P. G.*, 161, col. 621-622. Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνημων*, IV (1907), p. 425-426. Du même, *Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά*, IV, p. 94-95.

(4) Phrantzès, p. 156.

(5) *Ibid.*, p. 158.

Morée. En 1428, des navires turcs, après avoir ravagé l'île d'Eubée, vinrent piller les côtes de Messénie, et surtout les possessions vénitiennes de Coron et de Modon. La nouvelle parvint à Venise le 22 avril de cette année (1). Une autre expédition paraît avoir été plus considérable. Vers la fin du printemps de l'année 1431, une armée turque, sous le commandement de Tourakhan-bey, s'attaqua à la muraille d'Héxamilion qu'elle mit en ruine (2). Malheureusement les détails de cette campagne nous échappent. A cette même époque, une maladie épidémique sévit à Patras (3).

Toutes ces difficultés avaient, comme il est naturel, arrêté le premier élan de Constantin. Ce fut à peine, en 1435, qu'il put reprendre sa politique impérialiste. Au commencement de l'été, le duc Antoine Acciaiuoli mourut à Athènes sans laisser d'enfants. Sa veuve Marie, une fille de Léon Mélissène, grand seigneur de Morée et cousin germain de Nicéphore dont nous avons parlé plus haut, demanda le secours de Constantin. Le despote grec envoya sans retard l'historien Phrantzès à la tête d'un détachement et muni d'une bulle d'argent avec l'ordre d'occuper les villes d'Athènes et de Thèbes, et de donner à Marie en échange d'autres places de Laconie, voisines de ses possessions paternelles. Mais l'intervention de Tourakhan-bey et l'occupation par celui-ci de la ville de Thèbes, rendirent la tâche de Phrantzès très difficile; l'homme d'État byzantin, suivant les instructions de son maître, regagna la Morée sans avoir obtenu aucun résultat (4).

Malheureusement, des dissensions très graves se manifestèrent entre les trois despotes, surtout entre Théodore et Constantin. Comme Jean VIII n'avait pas eu d'enfants, Théodore, qui était le fils puîné de Manuel se croyait, non sans raison, le successeur légitime au trône de l'Empire. Au contraire, l'empereur manifestait une préférence particulière pour le brave et actif Constantin. On se rappelle que Théodore avait singulièrement facilité l'établissement de Constantin en Morée et cela parce qu'il espérait que son frère se contenterait de son apanage en Achaïe. En vérité, les projets de Constantin étaient autres. Le 23 septembre 1435, accompagné de son

(1) *Codex Paris. Ital.* 318, fol. 116^{ro}.

(2) Phrantzès, p. 157.

(3) *Ibid.*

(4) Phrantzès, p. 159. Cf. D. Kambouroglou, *Oi Χαλκοκονδύλαι* (Athènes, 1926), p. 98.

dévoué serviteur Phrantzès, il se rendit à Constantinople pour régler définitivement la question de la succession (1). Il s'efforça en même temps de s'assurer l'appui de Mourad (2). Au mois de mars de l'année suivante, Théodore, lui aussi, se rendit à Constantinople pour nouer des intrigues et pour s'opposer de toute manière à la réalisation des projets de son frère (3). Les négociations entre Jean VIII et les despotes furent extrêmement difficiles; elles finirent par échouer. Au mois de juin, Constantin gagna la Morée où vint peu après le rencontrer le despote Théodore, qui avait quitté la capitale avec l'intention de se battre contre ses deux frères. En effet, des engagements plus ou moins graves eurent lieu entre les armées de Théodore et de Constantin. Jean VIII envoya, vers la fin de 1436 ou le commencement de 1437, le moine Denys, autrefois métropolite de Sardes, et Georges Disypatos, diplomate bien connu, qui réussirent à apaiser le conflit engagé entre les deux frères (4). Plus tard, le moine Grégoire Mamas Mélissène, futur patriarche de Constantinople comme Grégoire III (1443-1450), et ce même Disypatos arrivèrent à régler le différend. Suivant l'accord conclu alors entre les trois frères, Constantin devait se rendre à la capitale tandis que Théodore et Thomas resteraient en Morée comme despotes (5). Le 24 septembre 1437 (6), Constantin regagna la capitale où il devait remplacer l'empereur Jean, parti le 27 novembre en Italie pour participer au concile de Florence et aux débats relatifs à l'union des Églises (7).

* * *

L'histoire intérieure du despotat de Morée entre les années 1437 et 1443 est très pauvre en événements dignes d'être retenus. Après

(1) Phrantzès, p. 160-161.

(2) *Ibid.*, p. 162.

(3) *Ibid.*, p. 161.

(4) *Ibid.*, p. 162.

(5) *Ibid.*, p. 162-163.

(6) D'après Phrantzès, p. 163, Constantin aurait gagné la capitale le 24 septembre 1439. Il doit y avoir une erreur dans la chronologie donnée par l'historien Monemvasiote, car nous savons que Constantin remplaça l'empereur parti en Italie en novembre 1437 (v. Sylvestre Syropoulos, *Vera historia unionis* [éd. R. Creyghton] p. 51). Phrantzès, d'autre part, rapporte que le despote voyagea sur le même navire que le chanoine Marc, envoyé du pape à Jean, fait qui, évidemment, serait incompréhensible, étant donné que, en septembre 1439, Jean se trouvait en Italie. Cf. Syropoulos, *ibid.*

(7) Syropoulos, *ibid.*, p. 51 et suiv.

le départ de Constantin, les deux despotes, Théodore et Thomas, restèrent dans leurs apanages en Morée. Théodore garda le despotat de Mistra ; Thomas maintint son pouvoir sur la partie nord-ouest de la péninsule. Nous n'avons pas de renseignements sur les rapports des deux frères, mais tout laisse supposer que la paix régna pendant cette période entre les deux princes.

De cette époque datent deux bulles d'argent que le despote Théodore promulgua en faveur des habitants de Monemvasie. L'un de ces documents ne porte pas de date (1), l'autre est de décembre 1442 (2). Nous n'avons aucun indice qui nous permette de dater, même d'une manière approximative, la première de ces bulles ; mais, comme toutes deux se rapportent à des privilèges accordés aux Monemvasiotes, on pourrait les rapprocher l'une de l'autre et supposer que la première est à peu près de la même époque que la deuxième. Quoi qu'il en soit, le contenu de ces chartes est très intéressant non seulement pour l'histoire de la grande ville maritime du Péloponnèse que fut Monemvasie, mais surtout pour la connaissance des institutions, si insuffisamment connues, du despotat. En nous réservant d'examiner ces documents du point de vue des institutions dans un autre volume, nous donnons ci-dessous l'analyse de leur contenu.

Par la première de ces bulles, Théodore conféra aux habitants de Monemvasie des exemptions concernant la perception de certains impôts et d'autres privilèges touchant à des questions d'ordre administratif. La plus importante exemption est relative au paiement de l'impôt indirect du commerce (*κομμέριον*), perçu, comme on sait, sur les marchandises importées ou exportées. En vertu de la bulle en question, les Monemvasiotes en seraient ainsi entièrement exemptés, ainsi que (3) de l'impôt indirect, que les habitants du despotat payaient au trésor public pour avoir le droit de participer comme marchands aux foires annuelles (4). Ils seraient aussi exemptés, de même que leurs animaux et leurs navires, de toute espèce de corvées (5). Ils jouiraient du droit de succession et seraient exemptés

(1) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 171-174.

(2) *Ibid.*, p. 174-175. Voyez aussi la note que nous avons consacrée à ces documents à la p. 128, de ce volume.

(3) *Ibid.*, p. 171.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 172.

de l'impôt dit *κριτικόν*, leurs affaires devant dorénavant être soumises pour être jugées à un service d'administration judiciaire (*σεκρέτον*), organisé à cet effet à Monemvasie (1). De même les Monemvasiotes jouiraient du droit de voyager librement dans toutes les villes du despotat, de vendre, donner, échanger et, en un mot, de disposer de leur biens à volonté (2). Si quelqu'un, recherché pour un délit quelconque, se réfugiait à Monemvasie, il y jouirait du droit d'asile, exception faite pour ceux qui auraient été inculpés de crime de haute trahison et qui auraient été mêlés à une émeute dirigée contre la personne ou l'armée du despote (3).

Par la bulle d'argent du mois de décembre 1442, Théodore accorde de nouveaux privilèges aux habitants de Monemvasie et précise quelques points du droit successoral qui sera en vigueur dans cette ville. Au cas où quelqu'un mourrait après avoir disposé par testament de ses biens, les fonctionnaires du despotat devraient procéder d'après les dispositions testamentaires du défunt. Dans le cas contraire, ses biens seraient distribués à ses proches parents, ascendants ou descendants (4). Si le défunt n'avait pas de proches parents, les deux tiers de ses biens seraient distribués à ses parents éloignés et le troisième serait perçu par la commune pour la réparation, l'entretien et la défense de la muraille de la ville (5). Dans le cas enfin où quelqu'un mourrait sans laisser de parents, sa propriété serait confisquée par la commune pour la même raison (6). En second lieu, le despote Théodore donna aux Monemvasiotes la liberté de dépenser pour l'entretien de ces fortifications tous les revenus provenant des amendes imposées aux habitants de cette ville (7).

Quels motifs poussèrent Théodore à accorder ces larges privilèges, nous ne le savons malheureusement pas. Tout autorise à croire qu'il y fut poussé par des raisons politiques. Il est vrai qu'une grande partie de ces privilèges avait été accordée aux Monemvasiotes au XIII^e siècle par les empereurs Michel VIII et Andronic II ; malgré cela, les nouvelles exemptions devaient sans doute porter un grand

(1) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 172.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 173-174.

(4) *Ibid.*, p. 174.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 175.

(7) *Ibid.*

préjudice au trésor du despotat, épuisé déjà par l'anarchie économique qui régnait dans la péninsule. Il est donc très probable que ces privilèges furent accordés pour des raisons politiques qu'on ne saurait préciser sans risquer des hypothèses assez peu plausibles. Des sources nouvelles nous éclairciront peut-être plus tard ce détail.

Cependant l'empereur de Byzance, après un long séjour en Italie, regagna, le 1^{er} février 1440, Constantinople (1). Par conséquent, Constantin, qui avait pendant toute cette période remplacé son frère, n'avait plus de raisons de prolonger son séjour à la capitale. Il y resta pourtant toute l'année et le 27 juillet de l'année suivante il se rendit à Lesbos où fut célébré son mariage avec Catherine, fille de Dorino Cattiluso, mariage qui avait été négocié par Phrantzès au mois de décembre de l'année précédente (2). En septembre, il quitta Lesbos et se rendit au Péloponnèse, d'où il reprit, par l'intermédiaire de son fidèle Phrantzès, les pourparlers avec Mourad, Jean et Démétrius, relativement à la succession au trône (3). A ce dernier, il proposa l'échange de ses possessions de Morée contre celles que Démétrius avait en apanage sur les bords de la mer Noire (4). Les négociations d'ailleurs échouèrent, car Démétrius se préparait à marcher sur Constantinople (5). En juillet 1442, Constantin fut de nouveau obligé de quitter la Morée pour venir au secours de la ville impériale menacée par les troupes de Démétrius et celles de Mourad. En allant à Constantinople, le despote fut contraint de s'arrêter à Lesbos où il fut assiégé par la flotte turque. Il ne put reprendre son voyage qu'en novembre 1442. Pendant le siège de Lesbos mourut, à Palaiocastron de cette île, la seconde femme du despote, Catherine (6).

A Constantinople les négociations reprirent. Le 1^{er} mars 1443, Constantin réussit à convaincre son frère Jean de lui céder la ville de Selymbrie sur la mer de Marmara que Phrantzès fut chargé de gou-

(1) Syropoulos, p. 328.

(2) Phrantzès, p. 192-193.

(3) *Ibid.*, p. 193-194.

(4) *Ibid.*, p. 194.

(5) *Ibid.* Sur le siège de Constantinople par Démétrius et les autres détails de cette guerre civile, v. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, II, p. 52 et suiv. et J. Voyatzidis, *Νέα πηγή Βυζαντινῆς ἱστορίας*, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 18 (1924), p. 85 et suiv.

(6) Phrantzès, p. 149.

verner (1). Sur ces entrefaites arriva à Constantinople le protostrator Léon Francopoulos, envoyé par Théodore pour traiter avec Jean et Constantin; Théodore, désireux de se rapprocher de Constantinople, proposa à Constantin d'échanger le despotat de Mistra contre l'apanage de la mer Noire. Toutes ces négociations aboutirent à un accord, en vertu duquel Constantin devenait maître du despotat de Mistra et Théodore prenait en échange la ville de Selymbrie (2). Au mois d'octobre de cette même année, le despote de Mistra regagna la Morée (3).

L'arrangement obtenu entre les deux frères mit fin pour un certain temps à l'anarchie qui régnait dans le Péloponnèse. La mort de Théodore, survenue en juillet 1448 (4), débarrassa Constantin d'un adversaire incommode. Constantin resta en Morée jusqu'au 6 janvier 1449, jour où il fut couronné empereur de Byzance. Avant d'examiner les détails de cette nouvelle période du gouvernement du despote de Mistra, il est nécessaire de parler de la politique extérieure du despotat depuis l'année 1428 jusqu'à l'époque qui nous occupe (1428-1443).

Parmi toutes les puissances occidentales et balkaniques qui, au cours du xve siècle, entretenaient des rapports fréquents avec les Grecs de Mistra, Venise tient indubitablement une place prépondérante. Poursuivant une politique d'expansion commerciale et économique, la République italienne s'efforça toujours de renforcer son influence sur les princes grecs de Morée. C'est donc par l'étude des relations avec Venise qu'il faut commencer ce bref exposé de la politique extérieure du despotat.

On se rappelle que l'ambassade de Marc Miani n'avait abouti à aucun résultat à cause des difficultés intérieures qui préoccupaient à cette époque la famille des Paléologues et que nous avons exposées plus haut. Entre temps, les possessions vénitiennes de Messénie

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 195-196.

(3) *Ibid.*, p. 196. D'après une autre source de la même époque, Constantin regagna Mistra le 20 décembre 1443. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 90.

(4) Phrantzès, p. 203. Nous avons conservé un sceau de Théodore portant une inscription ainsi conçue : « ΘΕΟΔΩΡΟΣ ΕΝ ΧΡ(ΙΣΤ)Ω ΤΩ ΘΕΩ ΕΥΣΕΒΗΣ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΗΤΟΣ Ο ΠΑΛΕΟΛΟΓΟΣ » (*sic*) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, I (1904), p. 421-422. Cf. W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 65.

étaient la proie des bandes indisciplinées des Albanais du despotat. Au mois d'août 1428, des envoyés des châtelains de Coron et de Modon, et d'autres représentants des citoyens vénitiens de ces places, rapportèrent au Sénat que les dommages commis par le despote ruineraient totalement les territoires de la République, si l'on ne mettait pas un terme à cette hostilité sourde entre les deux puissances. Le 4 de ce même mois, le Sénat décida de mettre fin à cette situation par la voie pacifique et le 7, trois jours plus tard, fut nommé ambassadeur en Morée Jean Correr (1). Les instructions reçues par ce dernier nous renseignent suffisamment sur le but de l'ambassade en question. Jean Correr devait se rendre compte des dommages causés par les gens de Théodore et étudier le différend qui existait entre les deux États à propos de l'occupation des trois forteresses, de Saint-Élie, Myloi et Nikli, dont il a été question plus haut. Après s'être documenté, l'ambassadeur vénitien devait se présenter devant Jean VIII ou, à défaut, devant Théodore, pour demander la cessation immédiate des vexations et des dédommagements pour les sujets de la République (2). En cas de refus, il devait proposer à Théodore le renvoi du différend devant l'arbitrage soit du pape, ou de l'Assemblée des cardinaux, soit de la commune de Florence, de l'Université de Bologne ou enfin du despote serbe Georges Branković (3). Si le despote grec demandait à l'ambassadeur quelle était la décision de Venise en ce qui concerne la défense en commun de la muraille d'Héxamilion, Correr devait réserver sa réponse; il pouvait pourtant assurer qu'il n'avait pas d'instruction à ce sujet, mais qu'il espérait que, une fois le traité de paix et d'amitié conclu, la République ne refuserait pas son appui (4). Correr devait aussi s'informer attentivement de la situation du pays et rassembler tous les renseignements nécessaires sur les mesures que le gouvernement vénitien devrait prendre au cas où le conflit avec les Grecs de Mistra serait jugé inévitable (5).

(1) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 474 et 477. Cf *Codex Paris. Ital.* 318, fol. 116^{vo}: « Adi XXXI dicto uno ambassador a la Morea che fo messir Zuan Chorer —fo de misser Felippo— et questo per trattar la paxe con messir lo zuspoti (sic = despote) de la Janua (= de Janina) et per altri della Morea bassa. »

(2) Sathas, *Documents*, III, p. 336.

(3) *Ibid.*, p. 337.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 337-338.

Cette dernière instruction nous montre assez que les relations entre les deux États étaient extrêmement tendues. Pourtant les négociations se poursuivirent régulièrement. Les pourparlers commencés entre Théodore et Correr à Mistra furent repris peu de temps après à Venise. Au mois de janvier 1429 nous trouvons à la capitale de la République un ambassadeur du despote Théodore. Cette ambassade était surtout relative à diverses questions concernant les habitants des deux pays (1). Le 14 juillet de ladite année, le Sénat communiqua aux châtelains de Coron et de Modon que, après de longues négociations, le despote Théodore acceptait la médiation de trois princes et que le gouvernement vénitien avait indiqué Pandolphe Malatesta, le beau-père de Théodore, le seigneur de Mantoue Jean-François Gonzaga et le comte d'Urbino, Guy-Antoine (2). Nous ne savons malheureusement rien sur le résultat de ces négociations; nous ignorons si l'arbitrage eut en effet lieu et quelle fut la sentence rendue. Il paraît pourtant probable que les négociations échouèrent très vite.

Un autre événement, vers la fin de l'année 1429, mit aux prises les Vénitiens et Théodore. Le patriarche de Constantinople, à l'instigation du despote de Mistra et du consentement de l'empereur Jean, conféra à l'évêque de Maïne (Magne) en Laconie (3) le droit d'ordonner les prêtres grecs de l'île de Crète, fonction réservée depuis les premières années de la domination vénitienne à l'évêque grec de Coron. Le Sénat s'occupa de la question et, le 17 décembre 1429, décida d'interdire pour un certain temps la création de nouveaux prêtres grecs en Crète (4). Il est à noter que cette interdiction ne fut annulée que le 25 octobre 1435, le patriarche de Constantinople ayant d'abord défendu à l'évêque de Maïne d'ordonner des prêtres du diocèse de Crète (5).

Avec l'expansion du pouvoir grec et la destruction des petites principautés latines de Morée que le Sénat savait si adroitement manier à son gré, Venise perdit beaucoup de son ancienne influence

(1) *Ibid.*, p. 366-367.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 497.

(3) Dans le document relatif publié par Noiret, *Documents inédits*, p. 337, il est dit : «... quod per despotum Amoree creatus fuit unus episcopus Maïne graecus... ». En vérité il ne s'agit pas de la création d'un nouvel évêché, car l'évêché de Maïne existait déjà depuis longtemps.

(4) Noiret, *Documents inédits*, p. 337-338. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 507.

(5) Iorga, *Ibid.*, p. 579.

dans les affaires de l'Orient grec. Il est vrai que la politique du doge François Foscari tendait surtout à créer une grande puissance vénitienne, non plus dans le Levant, mais en Italie du Nord (1). On sait que les grandes guerres que Venise mena avec tant de tenacité dans la péninsule italienne eurent pour effet de diminuer l'intérêt que le gouvernement vénitien portait à ses possessions orientales. Malgré cela la politique des despotes de Morée, et surtout de Constantin, avait pour but d'anéantir l'influence de Venise dans la péninsule. Il paraît même que les deux despotes, comme d'ailleurs la cour de Constantinople, se laissaient volontiers influencer par des princes ouvertement hostiles à la République et entretenaient avec eux des relations assez étroites. Nous faisons allusion à une lettre extrêmement intéressante, émanant de l'empereur d'Allemagne Sigismond, et envoyée, le 10 octobre 1429, aux despotes Théodore et Constantin. Par cette lettre l'empereur fait savoir aux princes grecs qu'il avait récemment conclu une trêve avec Mourad II, pour avoir ainsi la liberté de résister à l'insolence de ces « ennemis communs », — c'est l'expression de Sigismond — des Vénitiens (2). L'empereur d'Allemagne chargea l'ambassadeur de Jean VIII, Jean Disypatos (3), d'expliquer aux despotes ses intentions à l'égard de Venise (4). Cette lettre nous montre suffisamment les vraies tendances de la politique des despotes en ce qui concernait leurs relations avec la République.

Ce changement fondamental dans la politique extérieure des Paléologues n'échappa point à la vigilance du gouvernement vénitien. Le Sénat décida de réagir. On sait que le commerce de Morée était, depuis la prise de la péninsule par les Latins, aux mains des marchands vénitiens, et que les produits du despotat étaient prin-

(1) Hertzberg, *Ιστορία τῆς Ἑλλάδος*, II, p. 611 et suiv.

(2) « Propter sevam tyrannidem communium hostium Venetorum, qua nostra et imperii sacri iura conantur dietim surripere, firmavimus cum Amorrhath, Teucrorum domino, per triennium treugam inducias, ut ipsorum insolentis commodius resistere. »

(3) Sur ce personnage, v. entre autres Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 2.

(4) Iorga, *ibid.*, p. 252. Cette lettre a été reproduite par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, III, p. 323. Dans la phrase « commissimus strenuo militi Dissipato, fideli nostro, ut nobis super illo nostri parte informationem prebeat clariorem », nous croyons qu'il faut lire « vobis » à la place de « nobis ». Sur les relations de Venise avec Sigismond, v. Bruno Spors, *Die Beziehungen Kaiser Sigmunds zu Venedig in den Jahren 1433-1437* (Kiel, 1905).

cipalement exportés par des sujets de la République. D'autres villes d'Italie, comme par exemple Florence (1), faisaient le commerce en Morée, mais l'importance de leur exportation n'était pas aussi grande. Le gouvernement de Venise, pour obliger les princes Paléologues à renoncer à leur politique hostile, se décida à déclarer au despotat une guerre économique. Le 19 juin 1430, la question fut portée devant le Sénat qui, pour empêcher l'exportation des produits grecs, prit la décision d'imposer des droits de douane sur les marchandises exportées de Morée ou importées dans le despotat. Les marchands vénitiens qui portaient des étoffes et d'autres marchandises à Mistra et, en général, à toutes les villes du despotat, étaient tenus de payer aux fonctionnaires de la République un droit d'entrée de 3 pour 100 sur la valeur de la marchandise (2). Quant aux articles exportés du despotat, notamment la soie et les grains, les exportateurs seraient tenus de payer un impôt de 10 pour 100 sur la valeur : 1 pour 100 serait prélevé par le percepteur et le reste mis à la disposition des communes de Coron et de Modon (3). Le 5 juillet 1434, on proposa l'abolition de ce lourd impôt, mais la proposition fut rejetée par 67 voix contre 16 (4).

Il n'est pas nécessaire de connaître à fond les conditions du commerce du Levant au Moyen âge pour se rendre compte que l'impôt de 10 pour 100 sur les marchandises exportées était excessif. D'habitude, les villes commerçantes d'Italie payaient à l'Empire byzantin un impôt d'exportation ou d'importation de 3 pour 100 et même de 2 pour 100. Ainsi les mesures prises par le gouvernement vénitien ne furent pas sans provoquer une grave crise dans le commerce et en général dans la vie économique du despotat. Néanmoins Constantin, malgré ces difficultés de la situation intérieure, ne voulut pas entrer en pourparlers avec les Vénitiens, mais il essaya de donner, à ce problème économique, une solution décisive et préjudiciable aux intérêts de Venise. Il décida d'entamer des négociations avec une autre ville maritime de l'Adriatique, Raguse, et de lui accorder des privilèges commerciaux. Il accrédita donc à cet effet, auprès du gouvernement de Raguse, un ambassadeur, Georges Paléologue Can-

(1) Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen âge*, II, p. 296.

(2) Sathas, *Documents*, III, p. 380-381.

(3) *Ibid.*, p. 381.

(4) *Ibid.*, p. 423.

tacuzène, porteur de différentes propositions. Les Ragusains accueillirent avec plaisir les ouvertures du despote grec et demandèrent (16 février 1431) la liberté de commerce dans le despotat aux conditions exposées par l'envoyé, à savoir la liberté de circulation contre paiement d'un impôt de douane de 3 pour 100 sur la valeur de la marchandise exportée; pour les étoffes de luxe et de soie connues sous le nom de « bladie » (βλαττία) et pour l'argent et les perles, on demanda une exemption totale (1). Nous ne savons pas si ces négociations aboutirent à un traité de commerce avec les Ragusains et si les privilèges en question furent confirmés par Constantin (2). En tout cas nous trouverons plus tard des marchands ragusains entretenant des rapports amicaux avec les despotes grecs et jouant un rôle important dans la vie économique du despotat de Morée (3).

En juillet 1430, nous trouvons un ambassadeur de l'empereur de Byzance, Jean VIII, à Venise, négociant à propos de l'occupation des trois forteresses connues. Le 19 dudit mois, le Sénat répondit à l'ambassadeur byzantin que les places en question avaient été régulièrement acquises par la République; le prince Centurione les avait cédées à Adam de Melpignano, citoyen vénitien, lequel les avait, à son tour, données à Venise (4). Après ces négociations nous perdons de nouveau les traces de l'action politique de Venise en Morée. Il paraît que vers l'an 1434, un *modus vivendi* fut établi entre Grecs et Vénitiens. Mais les rapines commises au détriment du territoire de la République par le despote Thomas et ses frères, provoquèrent de

(1) Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 292-293. Sur les rapports commerciaux entre l'Empire byzantin et Raguse, v. Tafel et Thomas, *Griechische Original-Urkunden zur Geschichte des Freistaates Ragusa*, dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, section philosophique et historique, t. VI (Vienne, 1851), p. 507-537.

(2) Le 17 février 1431, Georges Paléologue Cantacuzène envoya au despote une lettre, par laquelle il lui donna des renseignements sur les négociations commerciales engagées à Raguse. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, IV, p. XI et suiv. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 29-30.

(3) Il est à noter que déjà vers 1370 les Ragusains faisaient le commerce avec le despotat. Ainsi dans un acte passé entre les Ragusains et la commune d'Ancône, le 22 octobre 1372, nous lisons la phrase suivante : « Salvo, excepto et oservato, che nelle dicte mercantie non se intendano ne se intendere se debbja spetie, cuccharo, coptone, ne seta de Clarençia... ne de drappi de seta de Morea de le dicte parti... » V. Makuscev, *Monumenta Historica Slavorum Meridionalium*, t. I, vol. I (Varsovie, 1874), p. 112-113. Cf. Heyd, *op. cit.*, II, p. 296.

(4) Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 523. Cf. Sathas, I, 150-151.

nouvelles complications. En juillet 1434, le Sénat se trouva obligé de prendre des mesures rigoureuses et, le 29 de ce même mois, on décida d'ordonner aux châtelains de Coron et de Modon de procéder à des repréailles, pour dédommager les sujets de la République. Mais, sur la proposition d'André Bembo, on se décida à ajourner la question, pour attendre les réponses du despote et de l'empereur (1).

La tension des relations entre Venise et les despotes de Morée fut très nuisible aux intérêts de la population grecque de Messénie soumise à la domination vénitienne. Le gouvernement de Venise, voyant que l'élément grec de ses possessions de la Morée occidentale, à cause de l'expansion du despotat dans les contrées voisines, subissait profondément l'influence des despotes et ne gardait qu'une fidélité précaire à la Seigneurie, décida de restreindre les libertés dont jouissait la population indigène et d'anéantir l'influence de Mistra. Ainsi, le 28 novembre 1436, le Sénat invita l'évêque grec de Coron à quitter la ville et à habiter à une distance de quatre ou cinq milles; cette mesure fut provoquée par le fait que le prélat grec, résidant dans la ville, groupait autour de lui tous les fidèles de son diocèse et devenait ainsi un chef national aux yeux de la population asservie. Cette attitude, dit notre document, est pour plusieurs raisons intolérable (2).

Les colonies vénitiennes de Messénie passaient à cette époque par une grave crise économique. Le déficit du budget de Coron était considérable (3). Les pirates catalans, parmi lesquels Lope de Balbaio (4) et Rabano (5) étaient des plus redoutables, ainsi que les navires turcs, rendaient très difficile la navigation dans la Méditerranée orientale. Mais ce qui était encore plus dangereux, c'était la dépopulation croissante des possessions vénitiennes. Le Sénat prit des mesures très efficaces. Le 12 juin 1437, sur demande du châtelain de Coron Jean Corner, on décida d'abolir toutes les charges, impôts ou corvées, pesant sur les tribus étrangères qui venaient se fixer sur le territoire vénitien (6).

(1) Sathas, *Documents*, III, p. 424.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 10. L'évêque de Coron réside dans la ville « ubi continue fit concursus et asunantia multorum Graecorum, quod non est, pluribus respectibus, tolerandum. »

(3) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 109.

(4) *Ibid.*

(5) Sathas, *Documents*, III, p. 439.

(6) *Ibid.*, III, p. 437.

Tandis que les Vénitiens perdaient de jour en jour beaucoup de leur ancienne influence sur les affaires de Morée, le pouvoir pontifical y gagnait continuellement du terrain. La politique orientale du pape Eugène IV (1431-1447) et le concile de Florence, qui établit l'union des Églises, attirèrent l'attention du monde occidental sur l'Empire chrétien d'Orient menacé par les infidèles. Dès que commencèrent les longues transactions qui précéderent le concile de Florence, Constantin se prononça en faveur de l'union et de la politique occidentale de son frère et empereur Jean VIII. Comme il est naturel, cette politique attira la sympathie du pape à l'égard du Péloponnèse et son vif intérêt pour la protection de cette province qui avait tellement souffert des invasions turques. A l'occasion du voyage de Jean VIII en Italie, le pape voulut régler un différend économique existant entre le despote Théodore et l'Église catholique de Modon. Par une lettre datée du 10 octobre 1438, le pontife fit connaître au doge de Venise que l'empereur de Byzance consentait à inviter son frère Théodore à restituer à l'Église de Modon les biens qu'il retenait. Seulement Jean imposait comme condition la reconnaissance, par l'évêque catholique, de la souveraineté de l'Empire sur les territoires restitués et le pape demanda, par sa lettre, le consentement du gouvernement vénitien (1).

Après le concile de Florence, au mois de mai 1441, Eugène IV adressa à Constantin une lettre par laquelle il l'exhortait à tenir la promesse qu'il avait faite en présence de l'évêque de Coron, Christophe Garantoni, personnage bien connu dans l'histoire ecclésiastique du Péloponnèse (2), et à faire de son mieux pour que se maintînt et se confirmât l'union récemment réalisée entre les deux Églises (3).

A côté de Constantin, Théodore s'efforça aussi d'entrer en rapports avec Eugène IV, comme il l'avait jadis fait avec Martin V. Ainsi nous voyons que, vers le mois de janvier de l'année 1443, un ambassadeur de Théodore vint à Rome implorer l'intervention de la papauté, pour empêcher la province de Morée et tant de milliers de personnes qui l'habitaient de tomber aux mains des Turcs (4).

(1) Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 354.

(2) Cecconi, *op. cit.*, p. 26.

(3) Mansi, *Amplissima Collectio Conciliorum*, t. XXXIb, col. 1743.

(4) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, t. XXVIII, p. 400-404.

En effet, le pape Eugène IV, dans la fameuse encyclique (*Ad perpetuam rei memoriam*) qu'il émit à ladite date, souligna particulièrement le danger auquel était exposée la péninsule du Péloponnèse (1).

Théodore s'efforça aussi d'entrer en rapports avec un autre personnage de l'Occident, le duc de Bourgogne Philippe le Bon. Le savant belge, J. Van den Gheyn, a publié une lettre du patriarche de Constantinople, Grégoire III, par laquelle ce dernier certifiait l'authenticité d'une relique envoyée par Théodore II au duc de Bourgogne (2). Malheureusement la lettre ne porte pas de date. L'éditeur pense qu'elle a dû être écrite en 1446 (3). Le raisonnement qui a permis au savant belge d'établir cette date est le suivant : le patriarche Grégoire III fut élevé au trône patriarcal en 1445 ; une année plus tard nous perdons les traces de Théodore ; par conséquent la lettre fut envoyée entre ces deux limites, très probablement en 1446. Il y a là deux erreurs chronologiques : le patriarche Grégoire fut en vérité élevé au trône patriarcal en 1443 (4) ; quant à Théodore, nous savons d'une manière incontestable qu'il mourut en juillet 1448. Par conséquent, la date donnée par l'éditeur ne repose sur rien. A notre avis, la lettre fut envoyée en 1443, c'est-à-dire avant que Théodore quittât la Morée. La relique en question n'existe plus ; mais ce que nous devons en retenir, c'est que le despote de Mistra voulait par cette donation s'attirer la sympathie du duc de Bourgogne. Un passage de la lettre du patriarche nous le montre clairement : « Le despote, dit-il, lui envoie cette relique, parce qu'il désire avoir avec lui une amitié sincère (5). » (*Ἐκπέμπει δὲ ταῦτα αὐτῷ, διότι βούλεται ἔχειν μετ' αὐτοῦ γνησίαν φιλίαν*). En effet, nous aurons dans les pages qui suivent l'occasion de noter la présence de soldats bourguignons parmi les auxiliaires envoyés par le pape.

(1) *Ibid.*, p. 402-403. : « Nondum, ut ita dixerimus, illo audito, et ecce dilecti filii illustris principis Theodori despote fratris dicti imperatoris Romaeorum, qui Moreae dominatur, supervenit orator eadem et similia narrans, et instanter supplicans, ut providere conemus, ne locus ille Moreae, totque millia animarum illic habitantium in servitutem perveniant Turcorum. »

(2) V. Van den Gheyn, *Une lettre de Grégoire III, patriarche de Constantinople, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*, V^e série, t. V (1903), p. 69-92.

(3) *Ibid.*, p. 75.

(4) M. I. Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες* (Constantinople, 1890), p. 466-467.

(5) J. Van den Gheyn, *op. cit.*, p. 72. Notons que la lettre originale est accompagnée d'une traduction latine.

IV. — Constantin et Thomas Paléologues

Nous disions plus haut que, vers la fin de l'année 1443, Constantin Paléologue consentit à échanger son apanage de la mer Noire contre le despotat de Mistra que gouvernait jusqu'alors son frère Théodore II. Ainsi la Morée byzantine était maintenant partagée entre Constantin et Thomas. Le premier possédait la plus grande et la meilleure partie de la péninsule, ayant comme capitale la ville de Mistra; les possessions de Thomas étaient moins importantes; le despote résidait très probablement à Léontarion, ville que l'archéologue italien Cyriaque d'Ancône a visité au mois de juillet 1447 (1).

Deux grands problèmes préoccupèrent, dès les premiers mois de son gouvernement, le despote Constantin : la défense du pays et la réorganisation de tous les services de l'administration civile et militaire. En effet, au printemps de l'année suivante (1444), Constantin, de concert avec son frère Thomas et les autres archontes de Morée, fit reconstruire la muraille d'Héxamilion, considérée, non sans raison d'ailleurs, comme la seule fortification qui pouvait résister aux assauts de l'ennemi (2). Ce fut pour la deuxième fois au cours du xve siècle que les Paléologues bâtirent la muraille d'Héxamilion, mise en ruines en 1423 par les troupes turques de Tourakhanbey. Nous avons conservé un curieux document qui se rapporte à la reconstruction de la muraille par Constantin. C'est une longue lettre que le cardinal Bessarion envoya de Rome au despote de Mistra entre les années 1444 et 1446 (3). La lettre en question rappelle à beaucoup de points de vue les fameux rapports de Pléthon Gémistos, et elle est d'une importance capitale pour l'histoire

(1) R. Sabbadini, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione autografa del Peloponneso trasmessa da Leonardo Botta*, dans les *Miscellanea Ceriani* (Milan, 1910), p. 203.

(2) Phrantzès, p. 196. Chalcocondyle, p. 319-320. *Chronique brève*, p. 519. Lamentation de Constantinople apud Ellissen, *Analekten der mittel-und neu-griechischen Literatur*, III, p. 114-117. Georges Scholarios, *Oraison funèbre de Théodore II*, apud Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, II, p. 7.

(3) Sp. Lambros, 'Υπόμνημα τοῦ καρδινάλιου Βησσαρίωνος εἰς Κωνσταντῖνον Παλαιολόγον, Νέος Ἑλληνομνήμων, III (1906), p. 12-50. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 32-45.

intérieure du Peloponnèse à cette époque. Comme jadis Gémistos, le cardinal Bessarion exprime à Constantin sa joie pour la reconstruction d'Héxamilion. Mais, comme une fortification n'est pas suffisante pour protéger la péninsule, le grand humaniste indique au despote grec une série de mesures qui pourraient faciliter la défense du pays et contribuer à la renaissance économique et intellectuelle de cette province. Et tout d'abord il conseille à Constantin de transporter la capitale du despotat à l'isthme de Corinthe; de cette manière la défense en serait beaucoup plus commode (1). L'organisation de l'armée laisse beaucoup à désirer. « Je sais, dit Bessarion qui passa une grande partie de sa jeunesse à Mistra, je sais que les Péloponnésiens sont braves et prudents; mais je sais aussi qu'ils sont dépourvus d'armes et d'une préparation militaire à cause soit de la cruauté des gouverneurs et des impôts durs, soit encore de la mollesse et de l'inertie qui ont dominé la race (2). » Bessarion indique à Constantin comment il pourrait créer une armée disciplinée. Comme Pléthon Gémistos, Bessarion propose la division de la population en deux classes, les laboureurs et les soldats; chacun n'exercerait qu'un seul métier (3). Il faut aussi favoriser l'établissement en Morée des colons qui voudraient venir s'y fixer (4).

Les opinions de Bessarion sur les questions économiques et sociales reposent entièrement sur les idées exposées par Gémistos dans ses rapports. Bessarion conseille à Constantin de combattre le luxe (5). Il lui recommande aussi de soigner la culture de la terre et de prendre des mesures concernant le commerce, à savoir d'interdire l'exportation des produits indispensables à la population grecque et de favoriser l'importation des articles qu'on ne peut pas fabriquer en Morée (6); le despote doit en outre protéger et développer l'industrie locale. Quant à la vie intellectuelle, Bessarion propose l'envoi en Italie de jeunes étudiants qui pourront devenir, en Grèce, le noyau d'une élite cultivée (7). De même pour les arts; des jeunes gens pourraient apprendre en Italie la mécanique (μηχανική), la

(1) Νέος Ἑλληνομνήμων, *ibid.* p. 16-17.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 18.

(4) *Ibid.*, p. 17.

(5) *Ibid.*, p. 21.

(6) *Ibid.*, p. 24.

(7) *Ibid.*, p. 24-25.

sidérurgie (σιδηροποιητική), l'art de fabriquer des armes (όπλοποιητική) et l'art des constructions navales (ναυπηγική) (1). De cette manière on pourrait exploiter les riches ressources du pays, les immenses forêts, les mines, etc., et diminuer les importations. Il est très intéressant de voir dans ces conseils l'esprit libre et éclairé de ce grand humaniste de la Renaissance qui représente, dans la pensée grecque, ce qu'on pourrait aujourd'hui appeler l'occidentalisme.

L'organisation des services administratifs n'était pas moins délicate. La dislocation de tous les rouages de l'administration du despotat était tellement avancée qu'une réorganisation paraissait à cette époque presque impossible. L'esprit de centralisation de l'ancienne administration byzantine avait disparu; à cette époque presque tout dépendait de l'aristocratie féodale dangereusement puissante. Constantin n'a pas été assez résolu pour donner à la question une solution définitive. Il dut adapter le système de ses prédécesseurs et se borner à mettre à la tête de toutes les villes importantes des personnes de confiance. Ainsi le gouvernement de Sparte avec ses dépendances fut confié à Georges Phrantzès; celui de Corinthe à Jean Cantacuzène (2); du gouvernement de Patras fut chargé Alexis Lascaris (3). Un certain Paléologue était, en 1447, gouverneur de Vitylo (Οἴτυλον) (4). A côté de ces changements, Constantin créa une dignité correspondante à celle de premier ministre de nos jours (καθολικός μεσάζων), fonction qu'il réserva à Sophianos Eudémonoïanni (5).

Le despote de Mistra prit aussi soin de s'assurer la collaboration et l'appui de certains archontes et grands seigneurs de Morée, en leur accordant des privilèges et en leur cédant des fiefs. Par une bulle d'argent, datée du mois de février 1444, il céda à Démétrius Mamonnas Grégoras le village de Prinikon avec une tour dans la contrée

(1) *Ibid.*, p. 25-26.

(2) Sabbadini, *op. cit.*, p. 230.

(3) Phrantzès, p. 200. Alexis Lascaris est mentionné dans une lettre de Jean Eugénikós à Bessarion, Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, p. 165.

(4) Sabbadini, *op. cit.*, p. 109 « ... Pro Spartano principe Constantino praefectus. » (Cyriaque d'Ancône).

(5) Phrantzès, p. 200. Sur la fonction consulter G. Millet, *Inscriptions inédites de Mistra, Bulletin de Correspondance hellénique*, 30 (1906), p. 462-466.

de Hélos (1). D'autres terres furent données à Démétrius Paléologue Dermocaïte et à Jean Rossotas dans la circonscription de Patras (2). Par une autre bulle d'argent, non datée, Constantin donna à Michel Kavakès des terres, en échange d'autres territoires que ce dernier céda au monastère de Pépélénitza (3).

Constantin Paléologue favorisa, à ce qu'il semble, l'agriculture. Le voyageur et archéologue italien Cyriaque d'Ancône qui visita, en 1447, le Péloponnèse et parcourut presque toutes les contrées de Laconie et de Messénie, parle avec admiration des plaines fertiles, des vallées cultivées, des arbres fruitiers et surtout des vignes et des oliviers (4).

Il est aussi certain que Constantin s'efforça de relever le courage de cette population fatiguée et découragée. Il organisa une sorte de jeux publics où les plus vaillants de ses sujets recevaient une récompense. Voici comment s'exprime à ce propos ce même Cyriaque d'Ancône : « Les habitants, dit-il, me montrèrent un endroit clos par de grosses (5) pierres où une fois par an la jeunesse indigène voisine vient disputer la palme d'un concours, offerte, d'après les anciennes habitudes, par le prince; ce concours est appelé ἀνδροδρομος

(1) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 258-259. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 17-18. A. Papadopoulos-Kerameus, *Διάφορα Ἑλληνικά γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Πιερουπόλει Μουσείου τῆς Α. Ε. τοῦ κυρίου Νικόλας Λικχάλτσεφ*, ἐκδιδόμενα μετὰ παραρτήματος καὶ προλόγου (Saint-Petersbourg, 1907), p. 27-29, considère cette pièce comme fabriquée.

(2) Cette donation ne nous est connue que par une bulle d'argent postérieure, émanant de Thomas Paléologue. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 258. Ce document porte la date du mois d'octobre 1440. Cette chronologie est inadmissible; à notre avis, le document fut promulgué entre le 6 janvier 1449 et le 29 mai 1453. La bulle commence par la phrase que voici : « Ἐπεὶ προεργετήθησαν παρὰ τοῦ αὐθέντου βασιλέως, τοῦ ἀδελφοῦ μου, ὄντος τότε δεσπότη... » Il s'agit, sans doute, de Constantin, car aucun des frères de Thomas ne fut élevé au trône après avoir été despote de Morée, excepté le dernier empereur de Byzance. Il faut donc, de toute nécessité, supposer que notre document fut promulgué après le 6 janvier 1449 et avant le 29 mai 1453.

(3) *Codex Paris. gr.* 3067, fol. 55^{ro}-55^{vo}. Publiée par Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 239-240 et attribuée à Thomas Paléologue.

(4) Sabbadini, *op. cit.*, p. 210 : « Ubi per diem morantes plerasque alias lata in planicie villas inspeximus, cultis agris vinetisque et oliveis arboribus uberes. » Et plus bas, p. 218 : « At et cum ex itinere pulchram et densis hinc inde vineis arboribusque et amoenis pratis virentem et placidissimam vallem hilari animo conspexissem. »

(5) Nous croyons qu'il faut écrire : « locum lapidibus ingentibus terminatum » au lieu de la leçon donnée par le texte : « Locum lapidibus ingenitis terminatum. »

et πενταστάδιον; à savoir, ils s'efforcent de parcourir un espace de cinq stades pieds nus et portant seulement leurs vêtements de dessous, et celui qui obtient le premier prix gagne dix drachmes qu'on appelle aujourd'hui hyperpres, le deuxième en gagne cinq, le troisième trois et ainsi de suite (1) ».

Après la reconstruction de la muraille d'Héxamilion, Constantin commença les préparatifs pour une guerre offensive. La situation politique et les opérations militaires de la chrétienté contre les Turcs favorisaient singulièrement les projets du despote de Mistra. Dans le nord de la péninsule balkanique, le héros hongrois Hunyadi menait avec tenacité et succès une guerre continuelle contre les troupes de Mourad. Le pape Eugène IV s'efforçait d'autre part, par l'intermédiaire du cardinal Julien Cesarini, de convaincre le roi de Hongrie, Ladislas, de violer le traité de paix récemment conclu avec Mourad et de déclarer la guerre au sultan turc. Pendant toute cette période de négociations et de pourparlers, Constantin se trouvait en contact avec les principaux membres de cette ligue chrétienne. Georges Phrantzès raconte qu'il fut, au mois de juillet 1444, chargé de diverses ambassades auprès du légat du pape, Julien Cesarini, du roi de Hongrie Ladislas et de l'amiral vénitien, Alvise Loredano (2). Une lettre du cardinal de Saint-Ange nous permet de constater que ces ambassades étaient relatives à des négociations concernant la lutte commune contre les Turcs «... Nous sommes aussi informés, dit-il, que Dragasès, le frère de l'empereur de Constantinople qui s'est rendu en Morée, voyant la puissance de ces barbares se dissiper et sachant que des guerres de toutes parts se préparaient contre eux, ne cesse de rassembler ses sujets avec l'intention de déclarer la guerre à ces mêmes Turcs, aussitôt que la très heureuse armée hongroise ouvrira les hostilités (3). »

En effet, quelques mois avant la mise en route de l'armée de Ladislas et de Hunyadi, le despote Constantin commençait ses premières incursions dans l'Attique, pays, comme on sait, tributaire des Turcs. Athènes et Thèbes, les deux grandes villes du duché d'Athènes, furent réduites et le duc Nerio II Acciaiuoli, obligé de

(1) Sabbadini, *ibid.*, p. 218.

(2) Phrantzès, p. 194.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 110. Une nouvelle édition de cette intéressante lettre a été donnée par R. Wolkan, *Der Briefwechsel des Eneas Sylvius Piccolomini*, I (Vienne, 1909), p. 283.

reconnaître la souveraineté du despote de Morée et de payer un tribut annuel (1).

L'année suivante, malgré la défaite déplorable des armées chrétiennes à Varna et la mort de Ladislas (2), Constantin Paléologue poursuivit l'offensive. Ayant comme base d'opérations la muraille et les fortifications d'Héxamilion, il partit avec ses troupes de Morée et trois cents soldats envoyés à son secours par le duc de Bourgogne, au mois de mars ou d'avril (3), et mit de nouveau à sac la Béotie, la Phocide et presque toute la Grèce continentale jusqu'au Pinde (4). Le gouverneur vénitien de Vitritza fut obligé de quitter la ville (5). Au contraire, les Albanais et les Valaques du Pinde reconnurent avec plaisir la souveraineté du despote grec qui confia leur gouvernement à un chef valaque (6).

Pendant que Constantin était en train de soumettre la Grèce continentale, un de ses meilleurs généraux, le gouverneur de Vostitza (Aegion), Jean Cantacuzène, ayant sous ses ordres un petit nombre de fantassins et de cavaliers, passait le golfe de Corinthe et mettait le pied sur la rive opposée de Phocide où il parvint à réduire quelques-unes des villes soumises depuis des années aux Turcs. Si nous en croyons le voyageur italien Cyriaque d'Ancône, qui visita peu de temps après ces événements la ville de Vostitza et connut de près le gouverneur byzantin, Jean Cantacuzène fut le libérateur de la très importante ville de Lidorikion à laquelle, au dire de ce même Cyriaque d'Ancône, on donna depuis cet exploit le nom de Cantacuzinopolis (7).

Les nouveaux succès de Constantin et l'expansion du pouvoir des

(1) Chalcocondyle, p. 319-320. Ducas, p. 223. *Chronique brève*, p. 519. Cf. Kalligas, *op. cit.*, p. 670. Mijatovich, *Constantine, the last emperor of the Greeks* (Londres, 1892), p. 80.

(2) A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 343.

(3) Stefano Magno, *Estratti degli Annali Veneti*, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 195 : « Constantino Peloponnesi despotae trecenti milites de Burgundia auxiliomissisunt, qui martio vel aprili anni 1445 in Peloponnesum venere. »

(4) Chalcocondyle, p. 341.

(5) Kalligas, *op. cit.*, p. 670.

(6) *Ibid.* Hertzberg, *op. cit.*, II, p. 637. W. Miller, *op. cit.*, II, p. 114.

(7) Sabbadini, *op. cit.*, p. 230-233. Jean Cantacuzène est aussi connu par un document du 22 juin 1446 émanant du pape Eugène IV; par ce document le pontife attribue au gouverneur de Vostitza le titre de comte palatin de Latran, en récompense du zèle dont il a témoigné pour l'union des Églises. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 418.

despotes de Morée ne furent pas sans provoquer des complications extérieures très graves. La prise de Vittrinitza et l'expulsion du gouverneur vénitien tendit considérablement les relations avec Venise. Mais un autre prétendant vint revendiquer les possessions que Constantin avait récemment conquises. C'était le roi d'Aragon, Alphonse V le Magnanime, dont la politique tendait à restaurer l'ancien pouvoir de son royaume en Italie et en Grèce. Nous possédons une lettre d'Alphonse, datée du 27 novembre 1444, adressée au despote de Mistra et relative aux droits de la couronne d'Aragon sur les duchés d'Athènes et de Néo-Patras. «... Nous avons cru, dit-il, que le duché d'Athènes et de Néo-Patras, qui fait partie de nos titres, pourrait revenir sous notre pouvoir (1).» Il envoya en même temps le marquis de Gerace pour prendre possession des États en question (2). Nous ne savons malheureusement pas quelle fut la réponse du despote grec, mais les événements qui suivirent mirent fin à cette discussion. Quant à la politique orientale du roi d'Aragon et à ses relations avec le despotat grec de Morée, nous aurons plus tard l'occasion d'en parler longuement.

Mais la politique impérialiste de Constantin et les succès qu'il remportait devaient avoir des conséquences beaucoup plus graves. Le duc d'Athènes qui, ainsi que nous l'avons dit, était tributaire des Turcs, demanda en sa faveur l'intervention de son souverain (3). Mourad, qui suivait avec un grand mécontentement les mouvements de Constantin, ne tarda pas à répondre à l'appel de son tributaire. Dans l'hiver de l'année 1446, il se mit personnellement à la tête d'une nombreuse armée et marcha sur le Péloponnèse. Pendant que le corps principal de l'armée traversait la Doride, un détachement sous les ordres de Prilembey s'empara de Lidorikion et de Galaxidion, et obligea le gouverneur de Constantin, Jean Cabasilas, à reconnaître la souveraineté du sultan (4). A la nouvelle de l'approche de l'armée de Mourad, à laquelle vinrent s'ajouter le duc d'Athènes avec ses gens, les despotes Constantin et Thomas, avec tous les archontes de

(1) Fr. Cerone, *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, *Archivio Storico per la provincia Napoletana*, 27 (1902), p. 430-431.

(2) *Ibid.* Cf. Norden, *Papsttum und Byzanz*, p. 732-733. C. Marinescu, *Les relations d'Alphonse V, roi de Naples, avec Jean VIII Paléologue*, dans D. Anastasijević et Ph. Granić, *Deuxième Congrès international des études byzantines* (Belgrad, 1929), p. 162.

(3) Chalcocondyle, p. 322.

(4) Kalligas, *op. cit.*, p. 671.

Morée, se rassemblèrent dans les fortifications de l'isthme pour faire face à l'ennemi (1). L'historien Ducas dit que les troupes grecques d'Héxamilion atteignaient le chiffre de soixante mille hommes (2); ce chiffre semble pourtant un peu exagéré. Le 27 novembre, l'armée turque apparut devant la muraille (3). Avant d'engager une bataille désespérée, Constantin essaya d'entamer des pourparlers avec Mourad. De cette tâche fort difficile fut chargé le père de l'historien athénien, Laonic Chalcocondyle. Le sultan rejeta les propositions du despote, emprisonna Chalcocondyle et exigea la démolition immédiate et sans conditions de la muraille d'Héxamilion. Constantin refusa de livrer sans bataille le dernier espoir du Péloponnèse. Le sultan attendit quelques jours une réponse différente, après quoi il rangea ses troupes le long des fortifications (4). Le lendemain les longs canons de l'armée turque (5) ouvrirent le feu sur la muraille d'Héxamilion; le surlendemain on prépara les machines de siège. Le cinquième jour, vers le soir, les Turcs approchèrent les machines et se préparèrent à donner l'assaut. En effet le lendemain, vers l'aube, les trompettes et les autres instruments orientaux annoncèrent aux assiégés que l'assaut définitif ne devait pas tarder. Peu après les troupes turques s'approchèrent de la muraille et essayèrent de l'escalader. Cependant l'artillerie empêchait les Grecs d'apparaître sur les fortifications. Mourad avec les janissaires, prit part, lui-même, à la bataille (6). Le 10 décembre 1446, les Turcs s'emparèrent d'Héxamilion (7). Un janissaire d'origine serbe, nommé Chitiris (Χιτήρης), fut le premier à monter sur les remparts; d'autres le suivirent. Les Grecs et les Albanais, effrayés, désertèrent leurs places et laissèrent l'accès libre aux Turcs qui, entrés dans les fortifications, mirent à sac les habitations et les biens des assiégés; ils massacrèrent un grand nombre de soldats et firent prisonniers une grande partie de la population (8). Les despotes eurent à peine le temps de fuir (9).

(1) Chalcocondyle, p. 341.

(2) Ducas, p. 223.

(3) Phrantzès, p. 202.

(4) Chalcocondyle, p. 343.

(5) Sur les canons turcs et surtout ceux dont se servit Mahomet II pendant le siège de Constantinople, v. G. Schlumberger, *Récits de Byzance et des Croisades*, première série (Paris, 1916), p. 188-205.

(6) Chalcocondyle, p. 345.

(7) Phrantzès, p. 202.

(8) Chalcocondyle, p. 346-347. *Chronique brève*, p. 519.

(9) Ducas, p. 223.

Mourad, après la destruction de la muraille, assiégea trois cents personnes qui, ayant réussi à échapper pendant cette terrible nuit, s'étaient réfugiées sur une montagne près de Kénchréai nommée Oxy (Ὀξύ), et parvint à les réduire par ruse. Ces malheureux furent tous massacrés (1).

Après ces massacres, le sultan divisa son armée en deux parties dont l'une, sous le commandement de Tourakhan, reçut l'ordre de marcher sur les possessions du despote de Mistra. Mourad lui-même, à la tête d'une armée considérable, se dirigea vers l'Achaïe. Sikyon, la grande cité de Corinthie, fut obligée de capituler. Les habitants furent faits prisonniers et emmenés à Vostitza (*Aegion*), tandis que la ville fut livrée aux flammes (2). Suivant le littoral et ravageant les villages qu'il rencontrait, le sultan arriva à Patras qu'il trouva déserte, les habitants s'étant réfugiés à Naupaktos (Lépante), qui appartenait aux Vénitiens. Seules quatre mille personnes étaient restées dans l'acropole. Les janissaires essayèrent de s'emparer de l'acropole, mais les assiégés résistèrent héroïquement et, versant sur les troupes turques de la résine et du goudron bouilli, parvinrent à leur échapper (3). Mourad, semant partout la terreur, poursuivit cette marche jusqu'à Clarentza (4), après quoi il rencontra les troupes de Tourakhan et quitta la Morée (5).

Les historiens et écrivains byzantins qui parlent de cette expédition de Mourad se plaignent de l'insuffisance de la défense d'Héxamilion. L'historien Ducas, qui consacra quelques lignes à ce grand événement, rapporte que les despotes furent trahis par les Albans (6). Encore plus intéressant est le témoignage de Georges Scholarios, le futur patriarche de Constantinople. Celui-ci, dans l'oraison funèbre qu'il prononça trois mois après la mort du despote Théodore II, s'exprime d'une manière véhémement contre les habitants du Péloponnèse. Voici cet intéressant passage : « Constantin, dit-il, reconstruisit la muraille d'Héxamilion avec l'intention de la défendre ; car il croyait que tous ceux pour lesquels cette muraille était construite s'occuperaient de sa défense ; en vérité, ne pouvant

(1) Chalcocondyle, p. 347-348.

(2) *Ibid.*, p. 348-349.

(3) *Ibid.*, p. 349. *Chronique brève*, p. 519.

(4) Ducas, p. 223.

(5) Chalcocondyle, p. 349.

(6) Ducas, p. 223.

seul arrêter les adversaires et les obliger à partir sans résultat (κενοὺς ἐκπέμψαι), c'est à peine s'il dut son salut à la fuite. Il est vrai qu'il parvint à employer comme entrepreneurs les habitants du Péloponnèse qui, bon gré mal gré, furent obligés de se mettre à la besogne. Mais se conduire véritablement en hommes, ils ne le savaient pas, ou s'ils le savaient, ils ne voulaient pas y consentir ; aussi l'on ne pouvait pas non plus les y obliger. Pour cette raison, la muraille construite grâce à la prudence et la diligence du gouverneur, fut détruite par la trahison et l'imprudence des défenseurs (1).» Nous ne savons pas si la véhémence accusation de Scholarios est tout à fait justifiée ; il demeure pourtant incontestable que l'armée de Morée était très défectueusement organisée et que les Albans n'étaient pas toujours fidèles à leurs souverains.

Quoi qu'il en soit, le désastre était immense. Le pays fut profondément dévasté. Ducas, dans le passage si souvent cité, rapporte que plus de soixante mille personnes furent emmenées en captivité (2). Il ne faut pas croire que ce chiffre soit exagéré, car dans une lettre que le Sénat vénitien envoya, le 19 octobre 1447, à Jean Hunyadi, il est dit que le nombre des captifs atteignit soixante mille (3). Les deux despotes, Constantin et Thomas, traitèrent plus tard avec le sultan et consentirent à payer un tribut annuel (4).

Après la défaite d'Héxamilion, Constantin perdit son premier élan. Durant toute l'année qu'il passa encore en Morée comme despote, l'histoire du despotat de Mistra ne présente pas d'événements dignes d'être retenus, si ce n'est peut-être la visite de Cyriaque d'Ancône au Péloponnèse.

Ce n'était pas pour la première fois que Cyriaque d'Ancône, connu encore sous le nom de Pizzicolti, visita en 1447, peu après la grande invasion, la Morée. Il avait déjà voyagé à travers la Grèce pendant les années 1435 et 1436 (5). Nous avons eu plus haut l'occasion de parler à maintes reprises des renseignements que nous devons à l'archéologue italien. Ici, sans parler de ses voyages et de ses recherches en Grèce, nous nous bornerons à donner quelques indi-

(1) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, II, p. 7.

(2) Ducas, p. 223.

(3) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 221.

(4) Chalcocondyle, p. 349. Andrea Cambini, *Dell'origine de'Turchi*, apud Sansovino, *Historia universale dell' origine, guerre et imperio de' Turchi* (Venise, 1654), I, fol. 145^{ro}.

(5) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι* II, p. 123 et suiv.

cations sur les relations de Cyriaque avec Constantin Paléologue. Ce fut pendant son deuxième voyage que Cyriaque eut l'occasion de connaître de très près celui qui devait être le dernier empereur de Byzance. C'était vers le commencement d'août 1447 que le voyageur italien, venant de Léontarion, où résidait le despote Thomas, arriva à Mistra (1). Là, il connut le philosophe Pléthon Gémistos dont il parle avec admiration et Nicolas (Laonic) Chalcocondyle, le futur historien, « iuvenem ingenuum » (2). Du séjour de Cyriaque à Sparte, nous avons conservé, outre les textes des inscriptions qu'il copia et ses descriptions des anciens monuments, deux souvenirs très intéressants. Le premier est un sonnet que l'archéologue d'Ancône composa en italien près de l'acropole de l'ancienne Lacédémone. Nous possédons de ce poème une traduction en grec, œuvre de Gémistos ou, plus probablement, de Laonic Chalcocondyle (3). De ce sonnet nous citons les derniers vers :

*Dov' è el tuo bon Licurgo, ove Dioscori
Divi gemelli Castore et Polluce,
Anaxandrida, Orthriada et Gilippo,
Euriste et Leonida ove aimori
Atride et Pausania, o chiaro Duce
Lisandro, Aristo, Agesilao et Xanthippo ?
Non Roma, non Philipppo
Dixe, ma el secol vil nostro ad confino
La voltò in Mysithra sub Constantino (4).*

Le second est un petit traité en grec, intitulé « Μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ τάξις κατὰ τοὺς παλαιούς Ρωμαίους », que Cyriaque dédia au despote Constantin (5).

* *

Avant de terminer ce paragraphe sur le gouvernement de Cons-

(1) Sabbadini, *op. cit.*, p. 203. Cf. p. 204 : « Ubi secus antiquam et olim nobilem Lacedæmonum urbem fere XXX stadiis distantem arduis in ripis situm est inexpugnabile oppidum quod hodie Σπαρτοβούριν Μυζιστράτην τε [= Μυζηθράς] dicunt. »

(2) Sabbadini, *op. cit.*, p. 203.

(3) Sp. Lambros, *Ἐπίγραμμα Κυριακοῦ τοῦ Ἀγκωνίτου, Ἐπετηρίδα Φιλολογικοῦ Σολλόγου Παρνασσός*, 7 (1903), p. 39-48. Du même, *Κυριακὸς ὁ ἐξ Ἀγκῶνος ἐν Λακωνικῇ, Νέος Ἑλληνομνήμων*, 5 (1908), p. 420.

(4) K. Anconitani, *Inscriptiones seu Epigrammata graeca et latina reperta per Illyricum* (Rome, 1747), p. 42. Cf. Sabbadini, *ibid.*, p. 222. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 99-101.

(5) G. Castellani, *Un traité inédit en grec de Cyriaque d'Ancône, Revue des études grecques*, 9 (1896), p. 225-230. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *ibid.*, IV, p. 96-98.

tantin Paléologue en Morée entre les années 1443 et 1448, il est nécessaire de compléter notre exposé sur la politique extérieure du despotat de Mistra. Nous avons parlé plus haut des relations diplomatiques de Constantin avec le pape Eugène IV, le légat apostolique et cardinal de Saint-Ange Julien, le roi de Hongrie et de Pologne Ladislas et le roi d'Aragon et de Naples Alphonse V. Il nous reste maintenant à examiner les rapports politiques des deux despotes avec certaines puissances italiennes et balkaniques, particulièrement avec Venise et le prince serbe Georges Branković.

Grâce aux efforts du pape Eugène IV pour la formation d'une ligue chrétienne contre les Turcs, le gouvernement de Venise, abandonnant sa politique opportuniste et conservatrice, décida de prendre part aux opérations de Ladislas et de Hunyadi. En effet, dès le commencement de l'année 1444, la flotte vénitienne sillonnait les eaux de la Méditerranée orientale. Toutes les mesures possibles furent prises par le Sénat pour faciliter les mouvements de l'amiral Alvise Loredano qui est, dans plusieurs documents de l'époque, intitulé *Capitaine de la flotte de notre très saint seigneur le pape* (1), et qui se trouvait, en juillet de cette même année, à Modon (2). Tous ces préparatifs aboutirent, comme on sait, à la sanglante bataille de Varna sur la mer Noire. L'armée chrétienne fut battue, Ladislas périt dans la rencontre et Hunyadi réussit à peine à échapper à la catastrophe. Ainsi Constantin Paléologue qui, avant le départ de l'armée hongroise avait pris l'offensive, fut abandonné à ses propres forces. Venise qui, seule, pouvait venir en aide au despotat menacé, lui fit défaut. La flotte de la Méditerranée fut rappelée et, le 23 février 1446, le Sénat vénitien renouvelait le traité de paix avec le sultan turc (3).

Durant toute cette période, les relations des Grecs de Mistra avec Venise n'étaient pas très étroites. Le gouvernement vénitien continua à restreindre les libertés de la population grecque dans ses possessions de Messénie. Le 22 avril 1444, le Sénat prit des mesures pour réduire le nombre des Grecs qui se trouvaient dans la garnison de Modon; le jour suivant une nouvelle décision du Sénat interdi-

(1) *Classis sanctissimi domini nostri papae capitaneus*. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 181. Cf. Sathas, *Documents*, I, p. 208-211.

(2) Iorga, *ibid.*, p. 181-182.

(3) Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 111. Kalligas, *op. cit.*, p. 671.

sait aux habitants grecs de **Modon** de se réunir et de fonder, pour employer un terme moderne, des associations nationales (1). Il semble pourtant que, vers la fin du règne de Constantin à Mistra, le doge de Venise s'efforça d'entrer de nouveau en rapports amicaux avec le despote grec. L'ambassadeur vénitien, **Alvise Diedo**, proposa à Constantin d'épouser une des filles du doge **François Foscari**. **Phrantzès**, qui nous rapporte ce renseignement, dit que le despote de Mistra accepta avec l'espoir de devenir maître des possessions vénitiennes de Morée (2). Ce mariage ne se réalisa jamais, car Constantin, devenu plus tard empereur de Byzance, trouva que cette union ne lui convenait plus (3). Il est à noter que le renseignement rapporté par **Phrantzès** n'est pas confirmé ni par d'autres sources narratives, ni par des documents diplomatiques (4).

En Italie, les Paléologues de Morée entretenaient de bonnes relations avec la commune de Florence. Par une lettre du 4 mai 1446, le gouvernement florentin remercia le despote de Mistra, très probablement pour les facilités accordées par ce dernier aux marchands de la commune, et exprima son dévouement pour le basileus **Jean VIII** qui, lors de son séjour en Italie, avait eu l'occasion de connaître de près les notables de la grande cité italienne. Malheureusement nous n'avons pas d'autres renseignements sur les rapports du despotat avec les Florentins, rapports qui, comme nous le laisse croire la lettre en question, furent assez étroits (5).

Ce fut aussi en Italie que Constantin, veuf pour la deuxième fois, s'efforça de contracter un troisième mariage. En 1444, les ambassadeurs du despote négocièrent une union avec **Isabelle Orsini**, sœur du seigneur de Tarente. Mais ces négociations, pour des raisons que nous ignorons, échouèrent très vite (6). Après l'échec des pourpar-

(1) **Iorga**, *Notes et extraits*, III, p. 164. « Cum in illo loco nostro Mothoni multi Greci sublevati sint, qui fecerunt quandam congregationem et frataleam in ipsa terra, ubi conveniunt in magno numero et omni die ipsa fratalea crescit, que plerumque se coadunant; quod non est bene factum, multis respectibus, ut omnes intelligere. »

(2) **Phrantzès**, p. 324.

(3) *Ibid.*

(4) **Sp. Lambros**, 'Ο Κωνσταντῖνος Παλαιολόγος ὡς σύζυγος ἐν τῇ ἱστορίᾳ καὶ τοῖς θρύλοις, Νέος Ἑλληνομνήμων 4 (1907), p. 431-433.

(5) **Gius. Müller**, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente Cristiano e coi Turchi*, p. 178. **Sp. Lambros**, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 31.

(6) **Sp. Lambros**, Νέος Ἑλληνομνήμων, 4 (1907), p. 431.

lers que **Phrantzès** entreprit, au mois d'août 1447, avec l'empereur de Trébizonde (1), l'ambassadeur du despote, **Manuel Disypatos**, engagea, en février 1448, des négociations avec le roi de Naples **Alphonse**, à propos d'un projet de mariage entre Constantin et une fille du roi du Portugal; mais cette fois encore sans aucun résultat (2).

Comme nous l'avons indiqué plus haut, la politique extérieure de Constantin Paléologue tendait à anéantir la grande influence que Venise exerçait sur l'Orient grec. Pour cela il s'efforça, dans la mesure où son activité militaire le lui permettait, d'obtenir l'alliance des puissances balkaniques. Les relations avec la République de Raguse continuèrent à être très amicales; elles se développèrent même pendant la deuxième période du gouvernement de Constantin en Morée. Ce fut cette même politique qui suggéra aux despotes de Mistra de nouer des relations avec le prince serbe **Georges Branković**. Le mariage de la princesse grecque **Hélène**, fille du despote **Thomas Paléologue**, avec le fils de **Georges Branković** **Lazare**, plus tard despote sous le nom de **Lazare III Branković** (1456-1458), servit de trait d'union entre les despotes grecs de Morée et les princes serbes. Il est très probable que la république de Raguse ne fut pas étrangère à ces négociations et à cette union. Nous possédons quelques documents de l'époque qui nous permettent de constater que les Ragusains s'intéressèrent vivement à cette affaire. Par un décret du Sénat de Raguse, trois notables ragusains, **Marin de Gondola**, **Alvise de Resti** et **Nicolas de Caboga**, furent, le 21 septembre 1446, chargés d'aller avec les ambassadeurs de **Branković** en Morée recevoir la jeune princesse **Hélène** qu'ils devaient emmener en Serbie (3). Les ambassadeurs en question, avec la princesse **Hélène**, quittèrent le port de **Clarentza** au mois d'octobre (4). Dans les bulles d'argent que les despotes **Thomas** et **Démétrius** promulguèrent en 1451 en faveur de marchands ragusains, ils n'oublièrent pas de faire mention de la complaisance dont le Sénat et le peuple de Raguse

(1) **Phrantzès**, p. 203.

(2) **Sp. Lambros**, Νέος Ἑλληνομνήμων, *ibid.*, p. 433-436.

(3) **Iorga**, *Notes et extraits*, II, p. 419. **Junii Restii** et **Joannis Gundulae**, *Chronica Ragusina* (digessit **Speratus Nodilo**). *Monumenta spectantia Historiam Slavorum Meridionalium, Scriptores*, II (Zagreb, 1893), p. 294.

(4) **Phrantzès**, p. 202. **Chalcocondyle**, p. 342. **Giovanni Musachi**, *Breve Memoria de li discedenti de nostra casa Musachi*, **Hopf**, *Chroniques gréco-romanes*, p. 303.

avaient témoigné envers la jeune princesse byzantine (1). Hélène, après la mort de son mari (1458), maria une de ses filles, Militza, avec Léonard III Tocco et se retira à Leucade où elle devint religieuse sous le nom d'Hypomoné (Ἑπομονή) (2). Elle mourut le 7 novembre 1473 (3).

* * *

Le 31 octobre 1448, mourut à Constantinople l'empereur Jean VIII, âgé de cinquante-six ans (4). Son successeur, le despote Constantin, fut couronné à Mistra le 6 janvier 1449 (5). Le nouvel empereur arriva à la capitale le 12 mars (6). Mais avant de quitter la Morée, il confirma par un beau chrysobulle, octroyé en février de cette même année et récemment publié, la cession aux fils de Pléthon, Démétrius et Andronic Gémistos, des deux fiefs de Phanarion et de Brysis (7). C'est le dernier souvenir que nous possédons du séjour de Constantin à Mistra (8).

(1) Sur ces documents et sur les relations commerciales du despotat avec les Ragusains, on trouvera toutes les indications nécessaires dans les pages suivantes.

(2) Giovanni Musachi, *ibid.*

(3) Sur la vie de cette princesse on consultera le travail principal de M. Michel Lascaris, *Vizantiske princeze u srednjevekovnoj Srbiji, prilog istoriji vizantiskosrpskih od kraja XII do sredine XV veka* (Belgrad, 1926). Nous connaissons ce travail d'une analyse de M. G. A. Sotiriou, *Ἐπετηρίδα Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, tome 3 (1926), p. 354-358.

(4) Phrantzès, p. 203.

(5) *Ibid.*, p. 205. Sur la question du couronnement de Constantin, v. J. Voyatzidis, *Τὸ ζήτημα τῆς στέψεως Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Λαογραφία*, 7 (1923), p. 449-456. Ajoutons que Stefano Magno (Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 195) dit que Constantin fut couronné le 10 décembre 1448, ce qui n'est pas admissible.

(6) Phrantzès, p. 205-206.

(7) S. Kouguéas, *Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Ἑλληνικά*, 1 (1928), p. 371-400. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 19-22.

(8) On a conservé plusieurs effigies de Constantin Paléologue. Sp. Lambros, *Αἱ εἰκόνες Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Νέος Ἑλληνομνήμων*, 3 (1906), p. 229-242 et 4 (1907), p. 238-240. Nous possédons aussi du dernier empereur de Byzance un sceau et une bulle d'or. G. Schlumberger, *Monnaies, bulle et bague byzantines, Revue numismatique*, 3^e série, t. VII (1889), p. 264-265. Il faut pourtant noter que la bulle en question a été pour la première fois publiée avec un fac-similé de la signature de Constantin, dans la revue grecque *Πανδώρα*, t. XIII (1863), entre les pages 200 et 201. Dans cette même revue, même volume, p. 394-395, on a publié une signature en encre noire de Constantin ainsi conçue : « Κωνσταντίνος (sic) ἐν Χ(ριστῷ) τῷ θ(εῷ) ᾧ εὐσεβῆς (sic) δεσπότης Παλαιολόγος ὁ Πορφυρογέννητος ». Mais, ainsi que l'éditeur anonyme l'a remarqué, il s'agit très probablement d'une imitation de la signature du

V. — Thomas et Démétrius Paléologues

Le premier soin du nouvel empereur de Byzance fut de régler sa succession en Morée, de manière à éviter les difficultés qui pourraient surgir entre ses deux frères et successeurs dans le despotat, Thomas et Démétrius. Ce dernier, après l'échec des projets qu'il avait poursuivis avec tant d'opiniâtreté et de mauvaise foi, au lieu de monter sur le trône de l'Empire, dut à la fin se contenter de l'apanage que ses frères lui offrirent en Morée.

Le despote Thomas est un personnage connu dans l'histoire du despotat. Il gouverna son apanage, à côté de ses frères Théodore et Constantin, mais son rôle politique ne fut pas très important jusqu'au départ de Constantin. Démétrius Paléologue était gouverneur des possessions byzantines de la mer Noire. C'était un personnage médiocre; très ambitieux, il n'hésita pas à faire cause commune avec les Turcs pour mettre le siège devant Constantinople. Au concile de Florence où il accompagna son frère Jean VIII, il joua un rôle très peu loyal (1). Durant les onze années qu'il gouverna le despotat de Mistra, il fit preuve d'une immoralité profonde; à plusieurs reprises il eut recours aux Turcs pour combattre son frère Thomas; après la prise de Morée par les Turcs, tandis que son frère se réfugia à Rome, il préféra suivre le sultan et passer les dernières années de sa vie en fidèle serviteur du plus grand ennemi de son pays.

despote. Sp. Lambros, *Σφραγίδες τῶν τελευταίων Παλαιολόγων καὶ τῶν περὶ αὐτοῦς, Νέος Ἑλληνομνήμων*, 1 (1904) p. 416-421. Cf. W. Miller, *op. cit.* II, p. 79 et 137. Malheureusement nous ne possédons pas, à notre connaissance du moins, le sceau de Constantin, despote de Mistra. On a aussi publié un chrysobulle de Constantin Paléologue, datant du mois de janvier 1394 et relatif à des privilèges accordés aux monastères du Mont-Athos. Voyez l'article anonyme, *Bulle de Constantin Paléologue, Bulletin de Correspondance Hellénique*, 3 (1879), p. 402-404. Mais, ainsi que le remarque l'éditeur, il s'agit d'une pièce fabriquée.

(1) Il est à noter que lors du séjour de Démétrius en Italie, l'humaniste vénitien François Contarini prononça en présence du despote grec un discours *de vita et de moribus hominum*. Cette dissertation est contenue dans le Codex Marcianus latinus XIV, 256. « Hanc itaque egi, dit Contarini, cum de philosophia disceptarem sub viro apprimè eruditissimo Paulo Pergolensi, spectante Demetrio, germano Constantinopolitani imperatoris, et toto quasi patriciorum ordine anno ætatis meae XIII. » A. Segarizzi, *Francesco Contarini politico e letterato Veneziano del secolo XV, Nuovo Archivio Veneto*, Nouvelle série, t. XII, 1^{re} partie (1906), p. 278. Cf. p. 273.

Après de longues négociations, Constantin XI parvint à déterminer les limites des apanages des deux despotes. Les possessions de Thomas s'étendaient dans le nord-ouest de la péninsule et comprenaient toute l'Achaïe avec les deux grandes cités de Patras et de Clarentza; cette dernière était très vraisemblablement la capitale du despote (1). Démétrius dominait la partie sud-est de la presqu'île, avec comme capitale la ville de Mistra. Les deux despotes, après avoir prêté serment devant l'empereur, leur mère Hélène et d'autres notables de la noblesse sénatoriale (καὶ πάντων τῶν τῆς συγκλήτου ἐγκρίτων ἀρχόντων), regagnèrent la Morée, Thomas au mois d'août 1449 et Démétrius le 1^{er} du mois suivant (2).

Les deux despotes, malgré les conseils de Constantin, entrèrent de très bonne heure en conflit avec Venise. Déjà, dès le mois d'août 1449, avant l'arrivée de Thomas et de Démétrius en Morée, les habitants de Coron avaient demandé au Sénat l'autorisation de saisir les biens des Grecs de leur ville, en réparation des dommages commis par les officiers du despotat de Mistra. Le 12 de ce même mois, le Sénat décida de charger Benoît Prinli, conseiller de Coron, de se plaindre auprès du despote (3). Il semble que l'autorisation demandée fut accordée aux Coronais et que les biens des Grecs, à savoir les dépôts en argent que les riches du despotat faisaient à Coron ou à Modon, furent en effet confisqués (4). Au mois de septembre 1450, l'ambassadeur de Démétrius, Athanase Lascaris, vint à Venise pour régler le différend qui existait entre la République et le despote. Lascaris exposa au Sénat que Démétrius était disposé à donner réparation des actes de violence commis au détriment des possessions vénitiennes moyennant, outre la restitution des biens confisqués, le secours de la République contre le despote Thomas. Le Sénat répondit le 12 de ce même mois; il fit connaître à l'ambassadeur de Démétrius que le gouvernement avait l'intention de restituer les biens saisis, notamment ceux du grand stratopédarque Georges Eudémonoianni, si le despote voulait faire, le premier, acte de restitution. De plus on n'accepterait la remise de quelques châteaux, proposée par le despote, que seulement dans le cas où ce dernier

(1) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 258.

(2) Phrantzès, p. 206.

(3) Iorga, *ibid.*, p. 242.

(4) *Ibid.*, p. 256.

quitterait le pays ou serait gravement malade. Quant à la demande de secours, le Sénat répondit qu'il désirait rester neutre dans cette lutte fraternelle (1). L'ambassade de Lascaris eut, à ce qu'il semble, pour effet d'apaiser pour un certain temps le différend avec Démétrius.

Au contraire, les négociations avec le despote Thomas furent plus longues et plus pénibles. Comme ce dernier multipliait ses incursions sur les territoires vénitiens de Modon et de Coron et ruinait par ses usurpations les possessions vénitiennes de Messénie, le Sénat, par son décret du 10 octobre 1450, chargea son envoyé en Morée, Nicolas de Canale, de se plaindre au nom du gouvernement auprès du despote (2). Thomas évita de traiter directement avec l'ambassadeur vénitien, mais par une lettre adressée, le 20 décembre de ladite année, au doge François Foscari, il répondit qu'il était prêt à donner satisfaction aux habitants de Coron et de Modon, et il promit d'envoyer un ambassadeur spécial à Venise. Au cas où l'on aurait jugé nécessaire d'avoir recours à un arbitrage, Thomas déclara qu'il accepterait volontiers la médiation du roi de France (3). Mais, comme l'ambassade promise tarda beaucoup à se présenter à Venise, le Sénat chargea, le 9 juillet 1451, l'envoyé Laurent Moro de se plaindre auprès de l'empereur Constantin et de le prier d'inviter ses frères à ne plus ravager les territoires vénitiens (4).

La situation s'aggrava par suite des nouvelles incursions commises par les Grecs dans les territoires vénitiens de Nauplie. Le 10 juillet de cette même année, le Sénat était informé que les Grecs voulant obliger les Albanais, établis dans les possessions de la République, à reconnaître la souveraineté du despote, se livraient à des violences. De même les gouverneurs grecs (*zefali* = κεφαλή) percevaient un impôt sur les troupeaux qui venaient passer l'hiver sur le territoire vénitien et, de plus, ils saisissaient les bestiaux des habitants, ils emprisonnaient leurs personnes et insultaient le recteur lui-même (5). Le 26 juillet, le Sénat promit à ses sujets de Nauplie d'accréditer auprès du despote Démétrius un ambassadeur solennel, Priamo Con-

(1) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 256. Sur le dépôt en argent de Georges Eudémonoianni v. Iorga, *ibid.*, p. 22.

(2) Iorga, *ibid.*, p. 257.

(3) Thomas-Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, II, p. 381. Cf. Iorga, *ibid.*, p. 258.

(4) Iorga, *ibid.*, p. 265.

(5) *Ibid.*, p. 266.

tarini (1). Celui-ci engagea avec Démétrius des négociations, mais sans aucun résultat, car le despote de Mistra finit par refuser catégoriquement toute satisfaction. Le 23 du mois suivant, le Sénat fut obligé de fixer au despote un dernier terme de deux mois; si dans ce délai Démétrius ne payait pas les dédommagements exigés par les sujets vénitiens, le Sénat procéderait à la vente des biens confisqués à Coron (2).

Parallèlement à ces négociations, le gouvernement vénitien traitait avec Thomas à propos des dommages commis par ses sujets dans les territoires de Coron et de Modon. Les Modonais, ayant par un envoyé spécial, Bernard Civrano, informé le Sénat que Thomas ruinait chaque jour les possessions et les propriétés des sujets de la République, on décida, le 28 juillet 1451, d'envoyer à Thomas une lettre et de le prier de cesser toutes violences et de dédommager les habitants de Modon (3). La lettre en question fut remise par le gouverneur de Modon qui reçut, en même temps, l'ordre de négocier directement avec le despote et de tenir au courant de ces pourparlers le gouvernement central (4).

Cette situation incertaine et précaire dura jusqu'au jour où, la capitale de l'Empire prise par les Turcs, le Sénat vénitien crut prudent de modifier sa politique orientale. Durant ces deux années, les Vénitiens continuèrent à se plaindre et à protester contre les ravages et les dégâts causés par les despotes grecs, sans d'ailleurs obtenir de résultat plus ou moins satisfaisant. Ainsi, le 3 mars 1453, le Sénat, pour obliger Thomas à donner satisfaction, décidait d'interdire aux Grecs de Modon de tenir en fief des terres dans ces régions. Pour remédier aux méfaits de l'émigration qui devait en résulter, on prit, ce même jour, des mesures tendant à réduire la taxe perçue sur les nouveaux colons à un ducat d'or par an (5). Le 22 du même mois, le gouvernement vénitien décida d'envoyer en Morée un ambassadeur spécial, Paul Morosini, pour s'occuper de près des affaires des possessions de Messénie et de Nauplie, et demander de la part de Thomas et de Démétrius des réparations (6). Les événements qui

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 267.

(3) Sathas, *Documents*, I, p. 212-213.

(4) *Ibid.*, p. 213.

(5) Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 282.

(6) *Ibid.*

suivirent obligèrent, comme nous venons de le dire, le Sénat à changer d'attitude envers les despotes.

La politique imprudente des deux despotes à l'égard de Venise ne faisait que hâter la ruine intérieure et économique du despotat de Morée. Mais plus graves et plus fâcheuses encore furent les conséquences des rixes fraternelles qui, plus d'une fois au cours de ces années, éclatèrent entre Thomas et Démétrius. En dépit des serments prêtés devant leur mère et Constantin, les deux despotes ne tardèrent pas à entrer en conflit. Thomas, ayant usurpé la contrée de Scorta qui appartenait au despotat de Mistra, Démétrius lui déclara la guerre. Ce fut en vain, ainsi que nous l'avons dit incidemment plus haut, que ce dernier demanda le secours de Venise contre son frère; c'est pour cela qu'il se trouva obligé d'envoyer auprès du sultan son beau-frère Asan pour demander son intervention (1). En effet, peu de temps après, Tourakhan-bey se mit en route pour venir au secours de Démétrius. Le gouverneur turc de Thessalie entra en Morée et obligea Thomas à céder à son frère la ville de Kalamata en échange de la contrée de Scorta qu'il avait usurpée. Les deux frères jurèrent devant Tourakhan de respecter cet arrangement et de vivre dorénavant en paix (2).

L'empereur de Byzance, dès les premiers mois de son règne, s'efforça d'établir un *modus vivendi* avec les Turcs. En effet, au mois de mars 1449, Constantin et ses frères concluaient, par l'intermédiaire d'Andronic Jagari, un traité de paix et d'amitié avec Mourad (3). Malheureusement pour l'Empire, le sultan turc mourut quelques années plus tard, le 8 février 1451. Son successeur, Mahomet II, se montra, au commencement, très favorable aux Byzantins; il traita avec l'empereur de Constantinople et renouvela le traité avec les despotes de Morée (4). Mais cette politique ne devait pas durer longtemps; la conduite maladroite de la cour de Constantinople provoqua la rupture des relations avec les Turcs. En 1452, le jeune et énergique sultan, revenu victorieux de la guerre qu'il

(1) Chalcocondyle, p. 374. Georges Pléthon, Προσφωνημάτων πρὸς τὸν κύριον Δημήτριον δεσπότην τὸν Πορφυρογέννητον, Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 207-210.

(2) Chalcocondyle, p. 378.

(3) Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνημίων, 7 (1910), p. 159. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 91.

(4) Chalcocondyle, p. 376.

avait menée en Asie Mineure contre les Seldjouks de Caramanie, commença les préparatifs pour la guerre contre l'Empire byzantin et le siège de la capitale. Pour empêcher les despotes de venir au secours de Constantin, il envoya, en octobre 1452, le vieux Tourakhan avec ses fils Omar et Achmet, à la tête d'une armée nombreuse, contre la Morée (1). Tourakhan s'empara, sans difficultés sérieuses, de la muraille d'Héxamilion et marcha sur les possessions du despotat. Tout le pays, de la ville de Corinthe au golfe de Messénie, fut mis au pillage et profondément dévasté par les troupes turques. La bourgade de Néocastron (Νεοπολίχνη!) fut forcée de capituler; une autre, Sidérocastron (Σιδεροπολίχνη!), résista héroïquement aux assauts obstinés de l'ennemi (2). Le général byzantin et beau-frère du despote Démétrius, Matthieu Asan, parvint à attirer le fils cadet de Tourakhan, Achmet, à la tête d'un détachement, dans un défilé; au cours d'une bataille entre les deux armées, les Turcs furent battus et Achmet, lui-même, emmené en captivité (3). Le roi d'Aragon et de Naples Alphonse V, par une lettre datée du 2 avril 1453, exprima à Démétrius sa joie et ses félicitations pour cette victoire (4).

En ce qui concerne la politique intérieure des despotes de Morée avant la prise de Constantinople par les Turcs, nous avons encore à signaler deux bulles d'argent de Démétrius Paléologue. La première date du mois de février 1450 (5). Par cette bulle d'argent, Démétrius confirma les privilèges antérieurs de Monemvasie et, de plus, il accorda aux habitants le droit de disposer de l'impôt sur les successions (ἀβιωτίκιον) (6), perçu par les fonctionnaires du despotat, pour la réparation et l'entretien des fortifications de cette ville (7). Par la deuxième bulle d'argent, qui date du mois de juillet de cette

(1) Phrantzès, p. 235.

(2) Chalcocondyle, p. 381.

(3) *Ibid.*, p. 382. Phrantzès, p. 235-236.

(4) Fr. Cerone, *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, *Archivio Storico per la Provincia Napoletana*, 27 (1902), p. 612.

(5) Le document porte la date de 1440. Mais, comme l'a déjà remarqué Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 112, Démétrius n'était pas encore, à cette époque, despote de Morée. Il s'agit très vraisemblablement d'une faute du copiste ou de l'éditeur, car l'indiction 13 que porte le document correspond parfaitement à l'an 1450.

(6) Sur ce mot v. Zachariae von Lingenthal, *Geschichte des Griechisch-römischen Rechts* (3^e édition, Berlin, 1892), p. 141-142 et 263.

(7) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, V, p. 170-171. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 190-191.

même année, Démétrius confirma les privilèges des fils de Georges Gémistos (1).

* * *

Le 29 mai 1453, Constantinople, la ville protégée de Dieu, qui fut pendant de longs siècles l'acropole de la civilisation des peuples chrétiens d'Orient et un des plus importants centres de la politique européenne, tomba aux mains des Turcs. Constantin XI, le seul homme qui aurait pu éviter à sa nation une chute honteuse, périt sur les remparts de la ville. « La mort de Constantin, dit Gustave Schlumberger, ce trépas si noble, est à l'éternel honneur de ce prince. Ce fut une fin sublime pour le séculaire Empire d'Orient (2). » Malheureusement ses deux frères, les despotes de Morée, ne surent pas imiter l'héroïque exemple du dernier empereur de Byzance. Leur premier et principal souci fut de se soustraire à une noble lutte et de chercher le salut, en fuyant et en laissant leur pays et leurs sujets à la merci du vainqueur. Thomas et Démétrius, avec les autres notables de la péninsule pensèrent, un instant, se réfugier en Italie (3). Mais, comme Mahomet II permit aux despotes de conserver leurs apanages en Morée, à condition, bien entendu, de reconnaître sa souveraineté, ils ne donnèrent pas suite à leur projet (4).

Mais de plus grandes épreuves étaient réservées aux derniers Paléologues de Morée. Ce fut alors qu'éclata une révolte générale des Albanais; ceux-ci, maîtres presque absolus de la situation, pillèrent, durant de longs mois, le pays et luttèrent avec opiniâtreté pour l'hégémonie de la péninsule. Le premier et principal meneur de ce soulèvement fut un certain Pierre le boiteux, dont l'historien Laonic Chalcocondyle dit qu'il était un homme de moral médiocre, mais d'une habileté remarquable (5). Les révoltés, après avoir longuement négocié avec les notables grecs pour l'élection d'un nouveau despote, finirent par choisir comme chef le gouverneur du Magne, Manuel Can-

(1) Miklosich et Müller, *ibid.*, III, p. 225-227. Lambros, *ibid.*, p. 192-195.

(2) G. Schlumberger, *Récits de Byzance et des Croisades*. Première série, p. 243.

(3) Chalcocondyle, p. 406.

(4) *Ibid.*, Critobule, p. 102.

(5) Chalcocondyle, p. 406-407.

tacuzène, descendant direct de Jean Cantacuzène, fils aîné de l'empereur Matthieu (1). En peu de temps les rebelles parvinrent à réduire beaucoup de villes de la Morée occidentale et à s'associer la population de la campagne (2). La révolte devint encore plus dangereuse, lorsque le fils naturel du prince Centurione Zaccaria, Jean Asan, emprisonné par Thomas dans le château de Chloumoutzion, réussit, de concert avec un autre archontè grec, Nicéphore Loukanis, à s'échapper et vint s'ajouter au nombre des rebelles (3). Les deux prétendants vinrent mettre le siège devant les villes de Patras et de Mistra et, en même temps, demandèrent au sultan de leur céder le gouvernement de la Morée (4). D'autre part les despotes grecs demandèrent, eux aussi, l'intervention de Mahomet. Ce dernier jugea plus convenable de soutenir les princes légitimes (5).

En effet, au mois de décembre 1453, le fils de Tourakhan, Omar, vint, à la tête de ses troupes, prêter son secours aux despotes (6). Le résultat de cette expédition ne fut pas définitif et peu après, au mois d'octobre 1454, le vieux Tourakhan-bey dut descendre personnellement en Morée pour réprimer complètement la révolte albanaise (7). Le gouverneur turc de Thessalie, ayant avec lui le despote Démétrius, s'attaqua à la forteresse de Vorvotia, où les rebelles albanais avaient conduit leurs femmes avec les enfants. Les troupes turques mirent le siège devant cette place; la nuit tombée, les assiégés, ayant perdu tout espoir, tentèrent de sortir du château, mais, surpris par les Turcs, ils furent pour la plupart emmenés en captivité. Il y avait dix mille prisonniers (8). Ensuite, Tourakhan et le despote Thomas s'emparèrent de la bourgade d'Aétos, qui avait été occupée par le prince Jean Asan Zaccaria (9). Après ces victoires,

(1) *Ibid.*, p. 407. Phrantzès, p. 383. Théodore Cantacuzène Spandonis, apud Sathas, *Documents*, IX, p. 156-157. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 331 et 536.

(2) Sathas, *ibid.*, p. 157 « ... Et perchè era signor della campagna detto Emmanuel... »

(3) Chalcocondyle, p. 407-408. Phrantzès, p. 384. Mas-Latrie, *Les princes de Morée ou d'Achaïe*, p. 27.

(4) Sathas, *ibid.*, Hopf, *ibid.*, p. 331. Chalcocondyle, p. 407.

(5) Chalcocondyle, p. 409.

(6) Phrantzès, p. 383.

(7) Phrantzès, p. 385.

(8) Chalcocondyle, p. 411.

(9) *Ibid.*, p. 412.

les rebelles durent se soumettre et reconnaître la souveraineté des despotes (1). Ces derniers consentirent à payer au sultan un tribut annuel de douze mille pièces d'or (2).

Le soulèvement des Albanais de Morée fut la conséquence inévitable de la grande transplantation de cette race étrangère dans la péninsule sous les gouvernements de Manuel Cantacuzène et de Théodore I^{er} Paléologue. Il est vrai que les nouveaux colons donnèrent à l'agriculture un essor qu'on ne saurait pas méconnaître et que ces rudes guerriers furent un élément des plus actifs de l'armée du despotat. Mais, malgré les larges privilèges dont ils jouissaient, les Albanais restèrent étrangers à la population indigène. Menant une vie tout à fait différente de celle de la population hellénique (3), ils ne furent absorbés et assimilés que très lentement. En conséquence ces colons constituaient, à l'époque qui nous occupe, un élément ethnique tout à fait à part dans la Nation. Le moment favorable se présentant, les Albanais qui occupaient déjà dans l'armée du despotat une place considérable, pensèrent remplacer dans le gouvernement de Morée la race régnante, fatiguée et découragée par de grandes calamités nationales.

Mais cette opposition des deux éléments nationaux, si naturelle qu'elle soit, ne peut pas seule expliquer et justifier suffisamment la révolte albanaise. Celle-ci se présente aussi sous deux aspects différents très caractéristiques : la lutte de l'aristocratie féodale contre le gouvernement central et la restauration d'une famille impériale déchue. Il est vraiment très significatif de voir à la tête des révoltés, non point un seigneur ou un chef de tribu albanais, mais un prince grec appartenant à l'aristocratie féodale et issu de la famille impériale des Cantacuzènes qui, durant les deux siècles de l'existence du despotat de Mistra, jouèrent, soit comme gouverneurs, soit comme despotes, soit même comme généraux et fonctionnaires, un

(1) *Ibid.* Phrantzès, p. 385. Cambini, *Dell'origine de' Turchi* apud Sansovino, *op. cit.*, I, fol. 152. Aeneae Sylvi Piccolomini [Pie II], *Opera quae extant omnia* (Bâle, sans date), *Europa*, p. 405. *The Chronicles of Rabbi Joseph ben Joshua Ben Meir, teh Sphardi* (traduit en anglais par C. H. F. Bialloblotzky), t. I^{er} (Londres, 1835), p. 281.

(2) Chalcocondyle, p. 414. D'après Cambini, *ibid.*, les despotes consentirent à payer un tribut « l'anno diecisette migliaia di ducati d'oro. »

(3) Chalcocondyle, p. 407, dit que les Albanais menaient une vie de nomade, et qu'ils n'avaient pas une habitation fixe. « Εἰς τὸ γένος τοῦτο νομάδες ἅπαντες καὶ οὐδαμῇ σφίσι χρονίαν τὴν διατριβὴν ποιοῦμενοι. »

rôle dont personne ne pourrait contester l'importance. Il n'y a donc pas là une simple coïncidence qui poussa les Albanais à porter leur choix sur Manuel Cantacuzène. Les vieilles rancunes entre les deux familles impériales, l'opposition ouverte ou mal dissimulée entre les Paléologues et les Cantacuzènes furent, à notre avis, une des causes qui, après une lente fermentation, déchaînèrent le grand soulèvement des Albanais. En ce qui concerne l'attitude des archontes de Morée vis-à-vis des despotes, nous avons conservé un document très caractéristique. C'est une lettre que le sultan Mahomet II envoya, le 26 décembre 1454, aux grands seigneurs de la péninsule, tels que les Sphrantzès (Phrantzès?), Manuel Raoul, Sophianos, Démétrius Lascaris, les Diplovataces (Διπλοβατατζαῖοι), les Kavakès, Pepagoménos, Francopoulos, Sgouromallès, Mavropapas, Philanthropénos, etc. Tous ces grands propriétaires avaient demandé au sultan de leur accorder le droit de ne pas dépendre, comme auparavant, des despotes grecs, mais directement de la cour de Constantinople et Mahomet, par la lettre en question, leur fit savoir qu'il accueillait favorablement leur pétition (1). On comprend aisément que toutes ces restrictions avaient pour effet de ruiner complètement le despotat au point de vue économique et de rendre la domination des deux Paléologues de plus en plus nominale.

Il est très intéressant d'examiner l'attitude que prirent vis-à-vis de cette révolte certaines puissances occidentales, en particulier la République vénitienne. Les châtelains de Coron et de Modon, par une lettre du 4 septembre 1453, informèrent le Sénat que les Albanais s'étaient révoltés contre les despotes et qu'ils avaient proposé aux gouverneurs vénitiens de Morée de passer sous la domination de la République. Le Sénat répondit le 2 du mois suivant; il fit connaître aux châtelains que, à cause de la gravité de la question, on enverrait en Morée des ambassadeurs plénipotentiaires et il les chargea d'animer et d'encourager les insurgés (2). Le Sénat s'occupa à plusieurs reprises des affaires de Morée durant les séances des 4, 5 et 17 octobre de cette même année (3). A cette dernière date, le

(1) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 290.

(2) Sathas, *Documents*, I, p. 215: « Volumus ergo et vobis mandamus, quatenus dictos Albanenses tenere debeatis in optima spe, hortando et animando eos ad viriliter agendum usque ad adventum dictorum provisorum per quos ad omnia opportuna providebitur. » Cf. Stefano Magno, *Annali Veneti*, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 199.

(3) Sathas, *ibid.*, p. 215-217.

gouvernement désigna comme ambassadeur Nicolas de Canale; on décida aussi d'envoyer un messenger en Morée pour informer le régiment de Modon de la décision du gouvernement; les officiers de Modon devaient, par surcroît, entrer en rapports avec les rebelles, leur communiquer que le Sénat était disposé à accepter leur demande et les inciter à continuer avec ténacité la lutte contre le gouvernement de Mistra (1). Nous ne savons pas si l'ambassadeur choisi se rendit en effet en Morée et quel fut le résultat de son ambassade. Il est pourtant vraisemblable que le gouvernement vénitien, ayant entre temps reçu des nouvelles relativement à l'attitude des Turcs et l'expédition d'Omar, et désirant éviter de toute manière les complications avec le sultan, jugea prudent de remettre pour un certain temps les négociations avec les insurgés (2). Mais l'évolution de la crise intérieure de Morée obligea le Sénat à intervenir de nouveau. Au mois de juillet 1454, le bruit courut à Venise que les Albanais avaient engagé des négociations avec les Génois et que ces derniers visaient à l'occupation de la péninsule (3). On comprend aisément quelle émotion cette nouvelle provoqua dans la capitale de la République. Ainsi la question fut de nouveau portée devant le Sénat. Le 16 juillet, il fut décidé d'envoyer en Morée comme ambassadeur et provéditeur Victor Capello, qui fut chargé de traiter avec les despotes et les Albanais (4). La longue « Commission » (*Commissio data ser Victori Capello oratori ad partes Amoree*) donnée, à cette même date, à Capello et les instructions supplémentaires communiquées plus tard à l'ambassadeur en Morée, nous permettent de nous rendre suffisamment compte des tendances de la politique de Venise à propos du soulèvement albanais. L'ambassadeur devait, tout de suite après son arrivée à Modon, s'informer très attentivement de la situation et des dommages causés par Thomas dans les possessions de la République. Après quoi il devait se présenter devant le despote Thomas, lui présenter les condoléances du gouvernement pour la mort de son frère Constantin et

(1) Sathas, *Documents*, I, p. 217.

(2) *Ibid.*, p. 218: « ... Deliberavimus non differre amplius missionem nostre ambassiate, quam hactenus mittere nequimus propter alias occupationes et multa negocia nostra... »

(3) Stefano Magno, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 199: « Die XX julii nuntiatum est Albanenses in Peloponneso degentes cum Januensibus de peninsula occupanda tractasse. »

(4) Sathas, *ibid.*, p. 218.

pour la perte de Constantinople, « cette ville célèbre » (*de adverso casu illius inclite urbis*), et lui proposer la médiation de Venise pour le règlement du conflit entre les deux despotes et les chefs des révoltés (1). Dans le cas où Thomas se montrerait disposé à accepter la médiation de l'ambassadeur vénitien, celui-ci devait se présenter devant le despote Démétrius et procéder aux mêmes démarches (2). Assuré du consentement des deux princes grecs, Victor Capello devait rencontrer les chefs des Albanais et le prince Centurione Asan, et négocier avec eux un accommodement avec les despotes (3). Durant toutes ces négociations, l'ambassadeur vénitien ne devait pas perdre des yeux les intérêts de la République; avant la conclusion du traité de paix entre les deux parties belligérantes, il devait décider les despotes à restituer les territoires et les châteaux de Messénie et de Nauplie qu'ils avaient usurpés (4). Les débats du Sénat sur la mission de Capello en Grèce se poursuivirent le 19 juillet. Sur la proposition de plusieurs des membres du corps, on discuta longuement sur le projet de l'occupation d'une partie de la péninsule. Les décisions prises furent, dans leurs grandes lignes, les suivantes: dans le cas où les négociations entre les despotes et les insurgés auraient échoué, Capello devait se retirer à Modon et tenir le gouvernement au courant de l'évolution de la crise. Si d'autre part il voyait que la situation s'aggravait et que la péninsule risquait de tomber aux mains d'une puissance maritime (*ad manus alicuius potentie maritime*), notamment aux mains des Génois ou des Catalans, Victor Capello devait, de concert avec le capitaine général de la mer, occuper pacifiquement les places côtières qui pourraient rendre des services à la République (5).

Muni de toutes ces instructions, Victor Capello quitta Venise entre le 19 et le 30 juillet 1454. A cette dernière date, le gouvernement vénitien, ayant récemment reçu des nouvelles inquiétantes à propos de l'attitude des Génois et par surcroît, informé qu'à Gênes on préparait une nouvelle expédition navale, se décida, cette fois, à intervenir énergiquement. On écrivit donc, ce même jour, au capitaine général de la mer, Jacques Loredano et à l'ambassadeur Vic-

(1) Sathas, *Documents*, I, p. 218.

(2) *Ibid.*, p. 219.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 219-220.

(5) *Ibid.*, p. 220-223.

tor Capello, en leur notifiant que, si une flotte étrangère apparaissait dans le voisinage de Morée avec l'intention de s'emparer de la péninsule, ils pourraient occuper les places offertes soit par les Grecs, soit par les Albanais et les insurgés, de préférence celles du littoral qui, par leur situation avantageuse, deviendraient des ports actifs et utiles à la marine vénitienne (1).

Victor Capello, aussitôt arrivé en Morée, commença à négocier avec les deux parties en conflit. Il envoya, à ce sujet, plusieurs lettres au gouvernement vénitien, lettres dont le contenu nous est malheureusement tout à fait inconnu (2). Nous avons pourtant quelques indications sur la lettre que Capello envoya de Morée le 5 septembre. Par celle-ci il informait le Sénat qu'il avait déjà rencontré les despotes et leurs chanceliers, ainsi que Manuel Cantacuzène et les autres chefs des insurgés (3). La façon dont le Sénat parle de cette lettre nous fait croire que les despotes accueillirent favorablement l'ambassade vénitienne. Le Sénat discuta sur la question au cours des séances du 24 et 26 (4) de ce même mois. Finalement on décida de donner de nouvelles instructions à Capello pour qu'il poursuive les négociations avec les despotes et les Albanais.

Mais, si l'ambassadeur vénitien voyait que les pourparlers n'aboutissaient pas à un accommodement et que les Albanais accueillirent favorablement le projet d'occupation de la Morée par la République, il devait se mettre, sans retard, en rapports avec les despotes grecs. Il devait leur expliquer que le gouvernement vénitien, pour que le Péloponnèse ne tombât pas aux mains des Turcs, avait fait son possible pour obtenir un arrangement amical, mais que ses démarches étant restées vaines, il avait décidé d'acquiescer tout ou partie de la péninsule. On voulait, par conséquent, savoir si les despotes étaient disposés à céder leurs droits et leurs possessions à la République et dans quelles conditions (5). Le résultat de ces négociations ne nous est pas connu; on comprend pourtant aisément que, les Turcs ayant envahi la Morée et obligé les Albanais à se soumettre, les Vénitiens durent très vite renoncer à leurs projets.

(1) Sathas, *Documents*, I, p. 224-225.

(2) *Ibid.*, p. 225 et 228. « Recepimus quamplures literas vestras... »

(3) *Ibid.*, p. 225 et 228.

(4) *Ibid.*, p. 228. Sathas donne comme date de cette séance le 16 septembre. Il s'agit, évidemment, d'une faute d'impression ou d'une bévue de l'éditeur.

(5) *Ibid.*, I, p. 228-229.

Outre Venise et Gênes, une autre puissance de l'Italie s'intéressa directement à la révolte albanaise, en particulier à la libération du fils naturel du dernier prince d'Achaïe. Il semble que Jean Asan Zaccaria, de concert avec les insurgés, avait réussi à occuper quelques places de Messénie et songé à restaurer l'ancienne principauté de son père. A cette fin il s'adressa à Alphonse V de Naples et d'Aragon, dont nous avons à maintes reprises parlé plus haut et lui demanda des secours. Le roi de Naples répondit, le 4 septembre 1454, et fit savoir au prince qu'il se préparait depuis longtemps à venir en aide à la chrétienté d'Orient (1). L'année suivante, Asan renouvela sa requête en envoyant, cette fois, un ambassadeur, François d'Aria. Alphonse lui répondit qu'un ambassadeur napolitain, Jean de Vinginti, devait se rendre en Morée pour se mettre en rapports avec le prince (2).

Sur la vie de Jean Asan Zaccaria, postérieurement à la révolte albanaise, nous avons quelques renseignements qui ne sont pas dépourvus d'un intérêt plus général. Après la prise d'Aétos par les troupes de Tourakhan et de Thomas, Asan se réfugia, à ce qu'il semble, dans le territoire vénitien de Messénie où il fut accueilli par les autorités de Modon. Au cours des deux années qui suivirent, Asan s'adressa à plusieurs reprises au gouvernement de Venise et personnellement à Victor Capello, avec l'espoir d'obtenir une pension (3). En effet, le 8 novembre 1456, le Régiment de Modon reçut du Sénat l'ordre de lui fixer une pension annuelle de quarante ducats tout au plus. Ce qui est à retenir ici, c'est que dans le document relatif à cette mesure, le Sénat explique les raisons qui l'ont poussé à cette générosité. Nous avons jugé convenable, dit à peu près notre document, de fixer une pension annuelle à ce personnage, parce que, comme il résulte des lettres de nos recteurs de Modon et d'autres renseignements, Jean Asan pourrait être, pour plusieurs raisons, utile à Notre Seigneurie et parce que nous ne voulons pas que celui-ci, privé de toutes ressources, se réfugie auprès d'une puissance

(1) Fr. Cerone, *op. cit.*, *Archivio Storico per le Prov. Napoletane*, 27 (1902), p. 834. « Quod autem a nobis presidia et auxilia ad tutandum statum vestrum petitis, respondemus nos continue parari ut commode et hostes Christi in regionibus istis et vestros ac etiam aliorum armatorum devotorum... invadere possimus. »

(2) Fr. Cerone, *ibid.*, p. 835-836.

(3) Sathas, *Documents*, I, p. 229.

étrangère (1). Il faut entendre par là que le gouvernement vénitien, en gardant le prince à son service, voulait écarter l'éventualité d'une entente avec Gênes, pays natal de Centurione, et obtenir certaines concessions de la part des despotes grecs.

Quelques années plus tard, en 1459, nous trouvons Jean Asan à Gênes. Le gouverneur royal de Gênes (*regius in Janua locum tenens*), par une lettre en date du 17 juin 1459, recommanda le « prince de Morée », dépossédé, dit la lettre, par les Turcs, au pape Pie II (2). A cette même date, une autre lettre de recommandation fut envoyée par le gouvernement de Gênes au patriarche d'Aquilée (3). Asan se rendit à Rome où il réussit à s'attirer la sympathie du pape Paul II (1464-1471) qui lui accorda une pension mensuelle. Il mourut à Rome en 1469, quatre années après la mort de son beau-frère et grand adversaire, Thomas, qui, lui aussi, se réfugia, après la prise de Morée, auprès du Saint-Siège (4). Sur la descendance d'Asan, nous savons simplement qu'il avait un fils, emprisonné dans le château de Chloumoutzion, qui fut libéré lors de la révolte albanaise (5). La vie ultérieure de ce personnage et son sort nous sont tout à fait inconnus.

En quittant la Morée, après la répression de la révolte et la soumission des Albanais, le vieux Tourakhan, qui avait eu l'occasion de connaître de très près les affaires de la péninsule, conseilla aux despotes de vivre tranquillement sous la domination du sultan et d'éviter les complications intestines (6). Malheureusement les grandes

(1) *Ibid.*, p. 229-230 : « Cum... intelligatur tam ex pluribus literis rectorum nostrorum Mothoni quam ex aliorum relatione, et dignis respectibus, personam ipsius Johannis Assani in multis casibus que occurrere possent, utilem posse esse dominio nostro, etiam ne destitutus a spe domini nostri ob inopiam et defectum necessariorum ad victum suum, inducatur ad conferendum se [Sathas : te] ad servicia alicuius domini, seu potentie extranee... »

(2) Al. Luxoro, Gius. Pinelli-Gentile e Carlo Astengo, *Documenti riguardanti alcuni dinasti dell'Arcipelago*, dans *Giornale Ligustico di Archeologia, Storia e Belle arti*, 5 (1878), p. 361-362 : « Hic magnificus vir, nunc fortuna et adversis casibus pene miserabilis, dominus Centurionus Jacharias, paulo ante princeps Morearum a Teucris sede sua expulsus, accedit ad conspectum Beatitudinis Vestre, aliquid petiturus quod casibus eius et vitae satisfaciatur. »

(3) *Ibid.*, p. 362.

(4) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 142.

(5) Ceci résulte de la lettre que le roi Alphonse envoya, en 1454, à Asan. Fr. Cerone, *op. cit.*, p. 834 : « Littere vestre nuper nobis reddite pre ceteris in eis narratis primum liberationem vestram ac filii vestri... a carceribus in quibus tot annos iussu sevi cognati vestri detenti fuistis significabant. »

(6) Chalcocondyle, p. 412-413.

insurrections des années 1453 et 1454 avaient mis le pays en très fâcheuse posture. Les despotes eux-mêmes, excités par leur entourage, ne tardèrent pas à se brouiller et à se dresser l'un contre l'autre (1). La situation était, à tous points de vue, décourageante. Une partie considérable de la population, grecque et albanaise, à l'instigation de Nicéphore Loukanis, se révolta de nouveau. Les rebelles songèrent à étendre la révolte dans toute la péninsule, en s'associant le puissant gouverneur de Corinthe et beau-frère du despote Démétrius, Matthieu Asan. Leurs projets se heurtèrent au refus de ce dernier; ils ne consentirent pourtant pas à payer les impôts aux despotes (2).

Cependant le sultan Mahomet envoya à plusieurs reprises en Morée des ambassades pour demander le tribut annuel qui était en retard depuis trois années. Toutes les démarches du sultan restèrent vaines, car les despotes, ne pouvant pas percevoir les impôts sur leurs sujets, n'étaient pas en mesure de payer les tributs (3). Ce fut une des principales causes qui provoquèrent la grande campagne de Mahomet contre le Péloponnèse.

Durant tout l'hiver de l'année 1457, le sultan turc s'occupa des préparatifs nécessaires pour l'expédition projetée. Au commencement du printemps de l'année suivante, Mahomet, à la tête d'une nombreuse armée bien organisée, quitta la ville d'Andrinople, traversa la Thrace, la Macédoine et gagna la Thessalie, où il décida de s'arrêter quelques jours pour attendre les envoyés des despotes (4). Après avoir vainement patienté, le sultan se mit de nouveau en route. Il traversa la Phtiotide, la Phocide, la Béotie sans rencontrer aucun obstacle. Il campa aux bords du fleuve d'Asopos pour attendre le détachement chargé de faire des reconnaissances dans les défilés de Cithéron que l'armée devait traverser pour gagner l'isthme. Ce fut alors qu'arrivèrent les envoyés des Paléologues, portant une partie du tribut, quatre mille cinq cents pièces d'or, et demandant le renou-

(1) Critobule, p. 120.

(2) Chalcocondyle, p. 413-414.

(3) *Ibid.*, p. 442. Critobule, p. 120, dit, au contraire, que les despotes recevaient régulièrement les impôts des Albanais, mais ils préféraient les dépenser pour leurs besoins personnels. Il semble pourtant que le témoignage de Critobule, désireux de justifier tous les actes du sultan, n'est pas impartial. Tout laisse à croire que les impôts étaient très irrégulièrement perçus et que les finances du despotat étaient dans un état lamentable.

(4) Critobule, p. 122.

vellement du traité de paix et de vasselage. Il était malheureusement trop tard; le sultan garda l'argent et répondit, non sans ironie, qu'il était disposé à traiter personnellement quand il serait dans la péninsule (1). L'armée turque se mit de nouveau en route; elle traversa sans aucune difficulté les défilés de Cithéron et, entrée dans la Morée le 15 mai 1458 (2), elle campa non loin de la ville de Corinthe. Comme la place parut à Mahomet très bien fortifiée, on s'efforça d'abord de décider les habitants à se rendre par composition. Le gouverneur ayant refusé, les troupes turques, après avoir dévasté les beaux jardins, les champs fertiles et les vignobles, mirent le siège devant la forteresse (3). Pourtant la ville résista longtemps, à cause de sa position privilégiée, et les assauts obstinés des Turcs furent repoussés avec ténacité par les assiégés. Aussi le sultan se trouva obligé de laisser la moitié de l'armée à Corinthe et de poursuivre sa campagne à l'intérieur de la presqu'île (4). Tous les châteaux qui se trouvaient dans le voisinage de la ville assiégée durent, soit par la force des armes, soit par composition, capituler. En peu de temps, toute la contrée fertile de Corinthie fut soumise (5).

Poursuivant sa marche et semant sur son passage la terreur, le sultan vint mettre le siège devant la bourgade de Tarsos qui ne tarda pas à se rendre; trois cents garçons en furent emmenés pour entrer plus tard dans le corps des janissaires (6). Ensuite il s'attaqua à la ville de Phlious (Πολύφειγον), bâtie sur une montagne escarpée, et l'assiégea; les habitants, Grecs et Albanais, résistèrent, mais, privés d'eau, ils durent engager des pourparlers avec les Turcs. Ce fut alors que les janissaires entrèrent dans la ville, la mirent au pillage et emmenèrent en captivité les habitants (7). Une autre bourgade, Akribé ('Ακριβή), fut occupée par les troupes du sultan (8). Ensuite Mahomet assiégea la forteresse de Roupeli où de nombreux Grecs et Albanais s'étaient réfugiés avec leurs familles; on résista héroïquement aux assauts de l'ennemi et le sultan se préparait à lever le siège et à continuer sa marche, lorsque les assiégés, à bout de force,

(1) Critobule, p. 121.

(2) Phrantzès, p. 387.

(3) Critobule, p. 122.

(4) *Ibid.* Chalcocondyle, p. 443-444.

(5) Critobule, *ibid.*

(6) Chalcocondyle, p. 444.

(7) *Ibid.*, p. 444-445.

(8) *Ibid.*, p. 445.

capitulèrent; la forteresse fut assaillie par les Turcs et la population transplantée à Constantinople (1). Entre temps, Manuel Cantacuzène, le chef de la révolte albanaise de 1453 que le sultan avait, dès le commencement de l'expédition, appelé auprès de lui, fut chargé de traiter avec les habitants de la ville de Pazeniki, mais, soupçonné de trahison, il fut renvoyé. Plus tard il se réfugia en Hongrie où il finit ses jours (2). Pazeniki résista et Mahomet dut lever le siège et partir (3).

Les troupes turques se trouvaient déjà en Arcadie, au cœur même des possessions des Paléologues. Thomas s'était réfugié à Mantinée; Démétrius à Monemvasie. L'armée du sultan campa dans la plaine de Tégée (4). On mit le siège devant la grande ville de Mouchli qui était gouvernée par Démétrius Asan (5); les habitants, privés d'eau, furent obligés de se rendre (6).

Mahomet resta quelques jours à Mouchli, après quoi il marcha sur Patras. En arrivant, il trouva la ville déserte, car les habitants s'étaient réfugiés sur le territoire vénitien de Morée et dans les possessions vénitiennes de la rive opposée du golfe de Corinthe. Seule, la forteresse était défendue par une garde qui ne tarda pas à capituler (7). Les soldats turcs furent autorisés à mettre la ville au pillage et Mahomet, voyant que la contrée était très fertile et que le port était avantageusement situé pour les relations avec l'Occident, repeupla la ville et invita les anciens habitants à regagner leur pays; en plus il leur accorda de larges privilèges et des exemptions (8). Pendant qu'une partie de l'armée était chargée de piller les plaines d'Élide et de Messénie, le sultan, tout en suivant la côte du golfe, se dirigea vers Corinthe, « en entraînant, dit son biographe, Critobule

(1) *Ibid.*, p. 445-446.

(2) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 536. W. Miller, *Ιστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 148.

(3) Chalcocondyle, p. 446-447.

(4) *Ibid.*, p. 447. Critobule, p. 122.

(5) C'est à ce Démétrius Asan que l'écrivain Georges Amiroutzis dédia un petit traité sur le concile de Florence. Il est appelé dans ce document « gouverneur de Nauplie » (πρόξ ἡγεμόνα Ναυπλίου Δημήτριον). Cf. L. Mohler, *Eine bisher verlorene Schrift von Georgios Amirutzes über das Konzil von Florenz*, *Oriens Christianus*, Nouvelle série, 9 (1920), p. 20-35. Sur l'histoire de Mouchli, voir E. Darkó, *Περὶ τῆς ἱστορίας καὶ τῶν μνημείων τοῦ Μουχλίου*, *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 6 (1931), p. 22-29, étude que nous n'avons pas pu nous procurer.

(6) Chalcocondyle, p. 447-448. Critobule, p. 122. Phrantzès, p. 387.

(7) Critobule, p. 123.

(8) *Ibid.*

d'Imbros, tout ce qui se trouvait devant lui comme un torrent (1) ». Vostitza, la grande ville commerçante du Péloponnèse, fut occupée après un court siège (2).

La forteresse de Corinthe résistait encore. Durant les quatre mois du siège, les habitants firent preuve d'une ténacité et d'une bravoure admirables. Malheureusement les vivres devenaient de plus en plus insuffisants et la population commença à se plaindre et à demander la reddition de la ville. Dans ces circonstances extrêmement critiques, le gouverneur de Corinthe, Matthieu Asan, qui dès le commencement du siège se trouvait auprès du despote Démétrius, réussit à échapper à la vigilance de l'armée turque et, par une nuit noire, grim pant, avec soixante-dix hommes, sur les rochers escarpés de l'Acrocorinthe, parvint à gagner la forteresse et y apporter une grande quantité de blé (3). Les assiégés qui, dans un moment de faiblesse avaient songé à se rendre, reprirent courage. Mahomet, arrivé à Corinthe après une longue expédition dans l'intérieur de la péninsule, essaya de nouer des négociations avec Asan, mais celui-ci repoussa toutes les propositions du sultan (4). On décida alors de donner l'assaut définitif. En effet, les canons de l'armée assiégeante battaient sans cesse les remparts de la ville, pendant que les troupes étaient en train d'attaquer la première muraille, déjà passablement endommagée par les assauts précédents. Après une bataille acharnée, les Turcs réussirent à repousser les assiégés et devenir ainsi maîtres de la muraille extérieure qu'ils mirent en ruines (5). Mais la bataille livrée devant la deuxième ceinture des remparts n'eut pas de résultats aussi favorables; l'armée turque fut battue et repoussée vaillamment par les assiégés. Aussi le sultan décida de retirer ses troupes et d'attendre jusqu'à ce que la ville, exténuée par la famine et les souffrances de la guerre, se rendît par composition (6).

Dans la ville depuis longtemps assiégée, la situation devenait de jour

(1) Critobule : « Πάντα τὰ προστυχόντα χειμάρρου δίχην παρασύρων... »

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 124. Chalcocondyle, p. 444.

(4) Chalcocondyle, p. 448-449. Au contraire, Critobule, p. 124-125, dit que Matthieu Asan, voyant que la ville était à bout de force, négocia avec le sultan et consentit à capituler. Phrantzès, p. 387, dit aussi que le gouverneur Asan, envoyé par le despote pour renforcer la défense de la ville, s'empressa de la livrer. « Ὁ δὲ Ἀσάνης ἦν ἀπεσταλμένος σπουδῇ παρὰ τοῦ δεσπότη ἐν αὐτῇ, ὅπως χρηστοτέρως φυλάξῃ τὴν πόλιν, καὶ κείνος δὲ συντομωτέρως παρέδωκεν αὐτήν. »

(5) Critobule, p. 123. Chalcocondyle, p. 450.

(6) Critobule, p. 124.

en jour plus difficile; les vivres étaient presque épuisés et une grande partie de la population se plaignait et demandait la reddition de la forteresse. Le métropolite prit le parti de la population et Matthieu Asan dut se soumettre et parlementer avec Mahomet. En effet quelques jours après, Corinthe fut occupée par les troupes turques (1).

La prise de Corinthe, de cette grande ville qui dominait, par sa situation unique, toute la péninsule de Morée, mit fin à la campagne de Mahomet et à la lutte entre les Grecs et les Turcs. Les despotes durent se résigner à toutes les exigences du vainqueur. D'après un traité conclu à Corinthe même, le tiers de la presqu'île avec les grandes cités de Patras, Corinthe, Vostitza et Kalávryta passa sous la domination du sultan; quant aux despotes, ils gardèrent ce qui restait de leurs apanages et consentirent à payer un tribut annuel de trois mille pièces d'or (2). Mahomet installa dans les forteresses des gouverneurs turcs de confiance et chargea du gouvernement général des possessions du Péloponnèse récemment conquises le fils de Tourakhan-bey, Omar (3). Les prisonniers furent tous envoyés à Constantinople; ceux d'entre eux qui avaient un métier furent répartis dans la ville même, les autres vinrent se fixer dans les champs et les villages voisins (4). Au commencement de l'automne, l'armée turque quitta la Morée. De cette manière prit fin la grande expédition de 1458 qui eut pour effet de dépeupler la péninsule et de réduire presque à rien le pouvoir des despotes grecs (5).

Au mois d'octobre de cette même année, le sultan envoya en Morée un ambassadeur demander en mariage Hélène, fille du despote de Mistra, Démétrius. Ce même ambassadeur reçut le serment de vassalité de Thomas et prit possession de certaines forteresses que ce dernier devait, d'après le traité, céder aux Turcs (6).

La paix, ainsi conclue et à ces conditions extrêmement dures, ne

(1) *Ibid.*, p. 124-125. Chalcocondyle, p. 451-452. D'après Phrantzès, p. 387, et l'auteur inconnu de la *Chronique brève*, p. 521, qui avait très vraisemblablement sous les yeux l'exposition de Phrantzès, la ville de Corinthe fut livrée le 6 août. Ce même Phrantzès dit que Mahomet entra dans la péninsule le 15 mai. Nous savons d'autre part du récit de Critobule que la ville résista pendant quatre mois, ce qui ne correspond nullement aux dates données ci-dessus.

(2) Critobule, p. 125.

(3) *Ibid.* Chalcocondyle, p. 452.

(4) Critobule, p. 128.

(5) Cf. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, p. 91-92. W. Miller, *op. cit.*, II, p. 145-150.

(6) Chalcocondyle, p. 455. Phrantzès, p. 388.

devait pas durer longtemps. Dès le mois de janvier 1459, le despote Thomas, qui avait perdu la plus grande et la plus importante partie de son apanage, songea à secouer le joug du sultan et, aidé des États occidentaux avec qui il se trouvait en rapports suivis, à restaurer son pouvoir sur toute la péninsule (1). La révolte que Thomas fomenta n'était pas seulement dirigée contre le sultan, mais aussi contre le despote Démétrius qui paraissait avoir des rapports secrets avec son futur gendre. Cette nouvelle guerre civile était donc beaucoup plus grave et plus redoutable que celle qui avait éclaté en Morée quelques années auparavant. Tous les historiens de l'époque, parmi lesquels Chalcocondyle, Critobule et Phrantzès tiennent une place prépondérante, sont d'accord sur les causes qui provoquèrent le soulèvement de Thomas et le conflit entre les deux frères. Ils attribuent tous la responsabilité des événements aux seigneurs féodaux qui, mécontents d'être sous la souveraineté des Paléologues et voulant à cette époque d'anarchie générale étendre leurs possessions soit au détriment des despotes, soit au détriment de la population pauvre, auraient excité les ambitions des deux despotes (2). Phrantzès et Chalcocondyle, le premier en particulier, considèrent comme l'instigateur du conflit un certain Nicéphore Loukanis, puissant seigneur de l'entourage de Démétrius (3). Il est hors de doute que cette noblesse féodale, trop puissante, très séditieuse surtout, sut adroitement profiter des ambitions des Paléologues. Il semble pourtant que ce ne fut pas la seule cause du conflit. Les deux despotes de Morée représentent deux aspects différents de la mentalité grecque de l'époque; Démétrius, dépourvu de tout sentiment national, fort hostile aux Occidentaux, quoiqu'il ait à plusieurs reprises traité avec eux, représente dans l'histoire de Morée la mentalité de beaucoup de ses contemporains qui aimaient mieux « voir régner à Cons-

(1) Phrantzès, p. 389. Bessarion, Lettre à Jacques Pincens, apud Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνήμων*, 3 (1906), p. 32-33. «... Sed hoc anno mense Ianuarii immediate praeteriti suscitavit Deus spiritum unius illorum dominorum, qui vocatur Thomas Despotes Moreae Palaeologus, et sumpsit arma contra infideles pro libertate sua ac suorum.» Cf. du même Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 255-258. Aux pages 251-254, on trouvera aussi deux lettres de Pie II datées du mois de juin et du 20 mai 1459 et envoyées à ce même personnage. Le pape incite Jacques Pincens à prêcher la croisade au secours de Thomas.

(2) Critobule, p. 131.

(3) Chalcocondyle, p. 456. Phrantzès, p. 389.

tantinople le turban des Turcs que la mitre des Latins (1) » ; il était disposé à continuer une vie de tributaire sous la domination des sultans turcs. Thomas, au contraire, était indubitablement plus patriote que son frère et représentait le parti des latinophiles (λατινόφρονες, comme on disait à cette époque), c'est-à-dire de ceux, qui s'étaient prononcés en faveur de l'union des Églises et qui croyaient que seule la collaboration avec les puissances occidentales pourrait sauver leur pays. Il faut donc voir dans cette guerre civile l'opposition plus ou moins inconsciente de deux idées, de deux conceptions tout à fait différentes qui dominaient, à cette époque, la pensée grecque.

Il est en effet très intéressant de voir combien les promesses et les dispositions des puissances occidentales encouragèrent le soulèvement de Thomas. Nous verrons plus bas, dans un paragraphe consacré à la politique extérieure du despotat dans les dernières années de son existence, quelles furent les relations diplomatiques des Paléologues de Morée avec l'Occident. Mais, pour mieux comprendre les événements qui nous occupent, il est indispensable de relever quelques détails caractéristiques qui concernent surtout les rapports de Thomas avec la papauté avant et durant la révolte de 1459.

L'avènement au pontificat du pape Pie II, cet humaniste de la Renaissance, marque une ère nouvelle dans la politique orientale de la papauté. Pie II, qui déjà, comme Aeneas Sylvius, s'était vivement intéressé à la lutte de la chrétienté contre les Turcs, se prononça, dès le commencement de son règne, en faveur des chrétiens d'Orient et s'efforça de provoquer une croisade pour venir à leur secours. A côté du pape, un autre personnage, non moins intéressant, le cardinal Jean Bessarion, s'efforçait aussi d'attirer l'attention des peuples de l'Europe centrale vers l'Orient grec. Toutes ces démarches aboutirent à l'Assemblée de Mantoue (2). Le 1^{er} juin 1459, le pape ouvrit à Mantoue une conférence à laquelle participèrent les ambassadeurs des plus grandes puissances de l'Occident et des envoyés des peuples

(1) Nous empruntons la traduction de cette fameuse phrase de Luc Notaras à M. Diehl, *Byzance*, p. 257.

(2) Sur l'Assemblée de Mantoue, voir Mansi, *Amplissima Collectio Conciliorum*, t. XXV, col. 105-134. W. Boulting, *Aeneas Silvius, man of Letters, statesman and Pope* (Londres, 1908), p. 264-284. Cecilia M. Ady, *Pius II, the humanist pope* (Londres, 1913), p. 157-181. H. Vast, *Le cardinal Bessarion* (Paris, 1878), p. 235 et suiv. L. Mohler, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann* (Paderborn, 1923), I, p. 286 et suiv.

balkaniques ; Thomas Paléologue était représenté par des envoyés spéciaux. L'Assemblée de Mantoue dura jusqu'à la fin de l'année 1459. Le 1^{er} juillet de cette même année, un mois après l'ouverture de la conférence, le pape s'adressa aux archontes grecs du Péloponnèse et aux chefs des tribus albanaises et leur exprima toute sa joie de la révolte contre les autorités turques. En même temps, Pie II invita lesdits seigneurs à rester fidèles à leur souverain Thomas Paléologue — de Démétrius il n'est même pas question dans cette lettre — et à continuer avec tenacité la lutte contre le tyran turc « pour la patrie, dit ce document, pour les épouses et les enfants, pour les autels, les temples, les tombeaux et en premier lieu pour la religion même de notre seigneur Jésus-Christ, religion fondée par son sang très précieux » (1). De plus il leur promit de faire tout ce qui était humainement possible pour que les chrétiens d'Occident vinssent sans retard à leur secours (2). A la conférence de Mantoue, Bessarion, tout de suite après le pape, prit la parole et, d'une manière émouvante, il représenta la vie dure et le sort terrible qui étaient réservés à la chrétienté d'Orient sous la domination des infidèles. En outre, le cardinal grec se mit directement en contact avec les principaux hommes d'État, laïques ou ecclésiastiques, des puissances occidentales. Ainsi que nous l'avons indiqué incidemment plus haut, Bessarion, par une lettre en date du 20 mai 1459, où nous trouvons des détails du plus haut intérêt sur la situation économique et sociale de la Morée à cette époque, pria le frère mineur de Marche, Jacques Pincens, de prêcher la croisade en faveur de la population moréote qui, insurgée dans l'intention de secouer le joug turc, ne pourrait pas résister jusqu'au bout si l'on ne venait pas à temps à son secours (3). Cette même lettre nous apprend que le pape avait préparé deux navires de guerre qui devaient transporter les croisés d'Ancône en Morée (4). L'Assemblée de Mantoue terminée, le cardinal Bessarion entreprit un assez long voyage en Allemagne et en Europe centrale, voyage rendu très périlleux par la situation intérieure de ces pays et qui devait montrer combien se trompaient ces

(1) Baronius, Laderchius, Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, 29, p. 199-200.

(2) *Ibid.*, p. 200.

(3) Sp. Lambros, *Νέος Έλληνομνημων*, 3 (1906), p. 33. Le texte de la lettre, reproduite d'après Wadding, p. 31-34. Cf. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 255-258.

(4) *Νέος Έλληνομνημων*, *ibid.*, p. 33.

grands humanistes en fondant des espoirs sur la collaboration des grandes puissances à la lutte contre les Turcs (1).

Aussi le résultat de la conférence de Mantoue fut sans grande portée. Les deux principaux monarques de l'époque, l'empereur d'Allemagne et le roi de France, sur l'appui desquels le pape et Bessarion lui-même avaient le plus compté, firent défaut; ils se contentèrent de se faire représenter par des envoyés spéciaux. Quant aux Vénitiens, ils applaudirent à l'idée de la croisade, mais à la fin ils se montrèrent assez réservés. Pie II s'adressa aux divers seigneurs pour demander leur secours. Le 1^{er} juin, jour de l'inauguration de l'Assemblée, le pontife adressa une lettre aux habitants de Nuremberg, par laquelle il les invita à envoyer des secours au Péloponnèse qui, à peine soulevé contre la domination des Turcs, ne tarderait pas à tomber de nouveau entre leurs mains, si les chrétiens de l'Occident ne lui donnaient pas leur appui (2). « Ce pays, dit le pape dans sa lettre, est si avantageusement situé pour toutes les entreprises par terre et par mer, qu'aucune région en Orient ne pourrait nous être plus utile pour sauver les nôtres et dompter les forces des Turcs (3). »

On réussit pourtant à former un petit détachement de trois cents hommes dont deux cents furent équipés par le pontife lui-même et les autres par la duchesse de Milan, Bianca Maria, femme du duc François Sforza, qui avait joué un rôle important à l'Assemblée de Mantoue (4). Les soldats en question, sous le commandement de Ianonus de Crémone (Giannone da Crema) et de Dothade de Sienne, s'embarquèrent à Ancône sur les deux navires préparés à cet effet par le pape et, peu de temps après, ils gagnèrent la péninsule de Morée. Là, ils se mirent sous les ordres de Thomas Paléologue et, de concert avec les troupes grecques, vinrent mettre le siège devant la ville de Patras. Malheureusement, très tôt, de grandes dissensions se manifestèrent entre les auxiliaires; ils se dispersèrent et disparurent sans gloire (5).

(1) Vast, *Le cardinal Bessarion*, p. 244 et suiv. L. Mohler, *Kardinal Bessarion*, p. 292 et suiv.

(2) Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 168-169.

(3) *Ibid.*, p. 169.

(4) Gobellinus, *Pii II Commentarii* (Rome, 1584), p. III. Cf. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1914), p. 276 et suiv.

(5) Gobellinus, *op. cit.*, p. III: « Ubi [= en Morée] comiter a Graecis excepti Patracensem urbem primo congressu expugnare. Verum dum alia quaedam summa contentione oppugnant oppida, seu virtutis aemulatione, seu praedis

On comprend aisément, par tout ce que nous venons de dire, que ce mouvement en faveur des chrétiens d'Orient et tout particulièrement de la Morée révoltée où Bessarion, le principal et le plus fervent partisan de cette politique (1), avait passé une partie de sa jeunesse auprès de Pléthon Gémistos, ne fut pas sans encourager les projets et les espoirs du despote Thomas.

Quoi qu'il en soit, le Péloponnèse se trouvait, au commencement de l'année 1459, en état de guerre. Les insurgés vinrent mettre le siège devant Patras (2) qui, d'après un renseignement d'origine occidentale, aurait été en effet pris par les rebelles (3). Il paraît pourtant que ce renseignement n'est pas tout à fait exact; l'historien Chalcocondyle, qui connut de très près et, pour ainsi parler, vécut les détails de ces événements dit, au contraire, que les troupes assiégeantes, à l'approche de l'armée turque, durent lever le siège et partir (4). Mais une autre grande ville d'Achaïe, Kalavryta, fut occupée par l'armée de Thomas (5). Ainsi que nous disions plus haut, la guerre entreprise par Thomas n'était pas seulement dirigée contre les Turcs. En effet, après la prise de Kalavryta, les rebelles s'attaquèrent aux possessions de Démétrius, devinrent maîtres des forteresses de Karytaine, Saint-Georges, Vordonia et Kastritzi et passèrent ensuite en Messénie où ils s'emparèrent de Kalamata, Zarnata, Leuktron, du Magne et d'autres places de cette contrée (6). Démétrius, de son côté, se préparait à marcher sur Akova et Léontarion, mais Thomas eut le temps de gagner avec ses troupes la deuxième de ces forteresses et le despote de Mistra se trouva obligé de battre en retraite et de se retirer dans ses possessions (7). Entre temps la révolte gagnait du terrain; les Albanais et les plus puissants seigneurs de Morée, comme Nicolas Francopoulos, Jean Eudémonoïanni, Tzambacon et d'autres, s'étaient alliés à Thomas (8). Ce dernier devint, en peu de temps, maître de la situation (9).

cupiditate inter se dissidentes, incepta reliquere; dispersique milites in diversa cum dedecore abierunt. »

(1) *Ibidem*. « Bessarioni noluit (le pape) denegare, cui ea res cordi erat. »

(2) Chalcocondyle, p. 458.

(3) Gobellinus, *ibid.*

(4) Chalcocondyle, p. 457.

(5) Phrantzès, p. 389.

(6) Phrantzès, p. 390-391.

(7) *Ibid.*, p. 391.

(8) *Ibid.*, p. 391.

(9) Critobule, p. 131-132.

Le sultan Mahomet était, à ce moment, occupé d'une expédition dans le nord de la péninsule balkanique contre les Hongrois et les Albanais. Néanmoins, informé que le despote Thomas s'était soulevé et entretenait des rapports étroits avec les Occidentaux (1), il envoya, sous le commandement de Khamousan, une partie de l'armée de Thessalie (2). Khamousan se rendit en Morée, rencontra les troupes du gouverneur turc du Péloponnèse Achmet et celles d'Omar, et marcha contre les possessions du despote révolté. L'armée turque mit au pillage toute l'Arcadie et vint mettre le siège devant la ville de Léontarion où Thomas et ses partisans s'étaient réfugiés. A l'approche des Turcs, les rebelles se retranchèrent derrière les remparts sur les hauteurs de la ville et se préparaient à faire face à l'ennemi. Le premier assaut de Khamousan fut repoussé; la seconde attaque eut plus de succès, car les troupes grecques, fort mal organisées, furent défaites et, après avoir subi des pertes assez importantes (Chalcocondyle rapporte que deux cents personnes y trouvèrent la mort), elles battirent en retraite et s'enfermèrent dans la principale muraille de Léontarion. Malgré cette défaite, la ville résista jusqu'au bout et l'armée turque, pressée par la famine et par la peste, fut obligée de lever le siège et de se retirer à Mouchli, possession de Démétrius (3).

Ce fut alors, à ce qu'il semble, que les deux frères songèrent à mettre fin à la guerre civile, si désastreuse pour leurs États, et à se réconcilier. Après les négociations nécessaires, Thomas et Démétrius se rencontrèrent à Kastritzi et, en présence du métropolite de Lacédémone, qui célébra à cette occasion une messe solennelle, ils prêtèrent serment de ne plus rompre la paix et de vivre dorénavant en bonne intelligence (4). Malheureusement cette réconciliation ne devait pas être durable. Au cours de ce même hiver, Démétrius viola les conventions et déclara une nouvelle guerre à son frère qui, de son côté, ravagea les possessions du despote de Mistra (5) et commença à piller de nouveau les forteresses occupées par les Turcs (6). Démétrius, ayant perdu toute confiance envers ses sujets, se réfugia avec

(1) *Ibid.*, p. 132.

(2) Chalcocondyle, p. 457.

(3) Chalcocondyle, p. 457-459. Phrantzès, p. 393-394.

(4) Phrantzès, p. 394.

(5) *Ibid.*, p. 394-395.

(6) Chalcocondyle, p. 459.

sa famille à Monemvasie, place imprenable, où néanmoins il fut assiégé par les troupes de son frère (1). Devant cette situation, le despote de Mistra eut recours aux Turcs. En effet son beau-frère, Matthieu Asan, qui fut chargé de cette mission gagna, peu de temps après, la Morée, à la tête d'une armée turque et obligea Thomas à s'enfermer dans la ville de Léontarion. Mais les secours étaient insuffisants et l'on décida d'en demander de nouveaux. Une autre expédition fut donc organisée sous le commandement de Zaganos, ancien gouverneur de Gallipoli, qui marcha contre les partisans de Thomas et les obligea à lever le siège de la petite ville d'Achaïe, située dans la contrée du même nom (2). Thomas essaya encore une fois de traiter avec le sultan. Ce dernier, fort préoccupé des troubles de l'Asie Mineure, accepta les propositions du despote et consentit à conclure un nouveau traité de paix moyennant que celui-ci retirât immédiatement ses troupes des forteresses turques, payât un tribut annuel de trois mille pièces d'or et se présentât dans un délai de vingt jours devant son souverain. Thomas était disposé à se résigner aux dures conditions du sultan, mais ses sujets et surtout les riches seigneurs de son entourage refusèrent de fournir l'argent nécessaire; aussi les négociations échouèrent-elles très vite (3).

L'anarchie du Péloponnèse avait atteint son point culminant, lorsque Mahomet II, voyant avec une inquiétude croissante les démarches du pape et des autres puissances de l'Occident, et craignant que cette grande et riche province ne tombât aux mains d'un seigneur occidental (4), fort mécontent d'autre part de la conduite du despote Thomas, se décida à en finir pour de bon avec les Paléologues de Morée. En effet, au commencement de l'année 1460, le sultan entreprit une nouvelle expédition contre le Péloponnèse, expédition qui devait avoir pour effet la soumission définitive de la péninsule. Il quitta, à la tête d'une nombreuse armée de cavaliers et de gens de pied, la ville d'Andrinople et, en vingt jours, au mois de mai, il arriva à Corinthe (5). D'après les conventions arrêtées entre le sultan et les envoyés du despote Démétrius, ce dernier devait, à l'arrivée de l'armée turque, se présenter devant Mahomet. Ce ne fut

(1) Critobule, p. 132.

(2) Chalcocondyle, p. 470-471.

(3) Chalcocondyle, p. 471-472.

(4) Critobule, p. 132.

(5) *Ibid.*, p. 132. Chalcocondyle, p. 472. Phrantzès, p. 395. Ducas, p. 340.

pourtant pas ainsi que les choses se passèrent. Le despote jugea plus prudent de ne pas comparaître personnellement et il se contenta d'envoyer son beau-frère, Matthieu Asan, avec de magnifiques cadeaux (1). Ceci mécontenta vraisemblablement le sultan qui garda auprès de lui l'envoyé du despote et ordonna à un de ses généraux, Mahomet, de marcher sur la capitale du despotat. En effet, le général turc se rendit en Laconie et mit le siège devant Mistra. Le secrétaire du sultan, Thomas Katavolénos (2), et Khamousan furent chargés de négocier avec Démétrius qui, après une hésitation justifiée, consentit à quitter la ville et à se rendre. Les Turcs devinrent, le 30 mai, maîtres de la ville et de la forteresse de Mistra (3). Le lendemain, le sultan vint avec l'armée principale rejoindre les troupes de Laconie et, comme on devait s'y attendre, il invita le despote déchu et dépossédé à se présenter devant lui. L'historien Critobule, contemporain de ces événements, nous a laissé des détails émouvants sur cette entrevue. Le sultan accueillit Démétrius avec tous les honneurs dus à son rang et à son origine impériale. Lorsque celui-ci entra dans la tente, le sultan se leva de son siège, tendit la main au despote et le fit asseoir auprès de lui, en lui disant des paroles d'amitié et de bienveillance. Comme Démétrius était très intimidé et troublé, Mahomet s'efforça de le consoler et lui promit qu'il s'occuperait personnellement de son avenir (4). Quelques jours après, la femme et la fille de Démétrius, qui se trouvaient à Monemvasie, furent invitées à rejoindre l'armée turque (5).

La capitale du despotat était déjà aux mains des Turcs, mais la soumission de la péninsule était encore loin d'être accomplie. Le despote Thomas se trouvait toujours en Messénie et représentait, en quelque sorte, le pouvoir légitime. En outre, plusieurs places, gouvernées par des archontes presque indépendants et par conséquent directement intéressés au sort de leurs possessions, étaient très bien gardées et difficiles à soumettre. Il fallut donc que Mahomet prolongeât son séjour en Morée pour achever la soumission. En effet, après avoir séjourné pendant quatre jours à Mistra, il continua sa

(1) Critobule, p. 132. Chalcocondyle, p. 472.

(2) Ce personnage est mentionné par Chalcocondyle, p. 501.

(3) Critobule, p. 133. Chalcocondyle, p. 472-473. Phrantzès, p. 395. *Chronique brève*, p. 521.

(4) Critobule, p. 133. Cf. Chalcocondyle, p. 473.

(5) Critobule, *ibid.*

marche à travers la Laconie et l'Arcadie, soumit la forteresse de Vordonia que les habitants venaient de désertier (1) et s'attaqua à la ville de Kastritzi, non loin de Sparte (2). Les habitants, se fiant trop à la position et à l'escarpement de leur ville, repoussèrent toutes les propositions de Mahomet. L'armée assiégea la ville et, en même temps, les janissaires attaquèrent les remparts. Le premier assaut fut vaillamment repoussé par les assiégés qui, en jetant de grosses pierres sur l'ennemi, causèrent de grandes pertes aux troupes du sultan; aussi se trouva-t-on obligé de battre en retraite. Le lendemain un nouvel assaut fut donné; la bataille livrée devant les remparts fut acharnée et sanglante. Cette fois les janissaires devinrent maîtres de la première muraille et ensuite de la seconde; mais l'acropole, où plus de trois cents guerriers se réfugièrent, résista encore quelques jours. Enfin les habitants, désespérés et pressés par la famine, furent reçus à composition. Mais Mahomet viola les conventions, il massacra sauvagement trois cents hommes de guerre, emmena en captivité les femmes et les enfants et mit la ville en ruines. Le gouverneur de Kastritzi, Proinokokkas, fut tourmenté et périt d'une mort atroce (3).

On s'empara ensuite de la ville de Léontarion, que les habitants avaient désertée pour se réfugier à Gardiki, place forte considérée comme imprenable et située sur un escarpement de la montagne de Zygos. C'est devant cette place que le sultan vint mettre le siège. Les janissaires attaquèrent la muraille et parvinrent à pénétrer dans la ville qui fut saccagée; ceux qui étaient enfermés dans l'acropole, n'ayant plus aucun espoir d'être sauvés et tourmentés par la chaleur et la soif, négocièrent avec les assiégeants et se rendirent. Cette fois encore le sultan manqua à sa parole; il fit massacrer tous les assiégés et n'épargna ni les femmes ni les enfants (4). Chalcocondyle rapporte que mille deux cents personnes y furent lâchement, il faut dire le mot, massacrées (5). Seuls, le gouverneur albanais, Manuel Bokhalis et ses parents, purent échapper à ce désastre grâce

(1) Phrantzès, p. 405.

(2) Critobule, *ibid.* Chalcocondyle, p. 473.

(3) Critobule, p. 133-134. Chalcocondyle, p. 473-474. Phrantzès, p. 405.

(4) Chalcocondyle, p. 474-475. Phrantzès, p. 405-406. Au contraire, Critobule dont le récit, comme on sait, est très favorable au sultan, dit que les enfants et les femmes furent emmenés en captivité. Il va sans dire que le récit de Chalcocondyle et de Phrantzès, historiens bien informés sur les événements du Péloponnèse et moins tendancieux, semble plus probable.

(5) Chalcocondyle, p. 475.

au général turc Mahomet, auquel les liait une parenté lointaine. Plus tard ils parvinrent à s'évader par ruse et s'enfuirent à Corfou; finalement ils se réfugièrent à Naples (1).

Après la prise des deux forteresses de Kastritzi et de Gardiki, plusieurs places se soumirent par composition. Corcodile Kladas, celui qui, quelques années plus tard, devait devenir le chef d'une insurrection nationale contre les Turcs, rendit au sultan le château de Saint-Georges. Un certain Sgouromallès Paléologue, beau-frère de Nicéphore Loukanis, rendit la forteresse de Karytaine, l'ancienne baronnie de Geoffroy de Bruyères (2). En Messénie et sur la côte occidentale du Péloponnèse, d'autres places reconnurent la souveraineté du sultan. Salvarion et Arcadie (3), villes bien fortifiées et prospères, firent leur soumission; dix mille personnes furent emmenées en captivité et établies aux alentours de Constantinople (4). Androusa, Kalamata, Ithomé et d'autres châteaux furent tour à tour occupés (5). Ensuite le sultan, maître de la situation, vint visiter les possessions vénitiennes, Modon, Coron et Navarin; le jour même, le despote Thomas, voyant tout perdu (6), s'embarqua à Porto Longo, et, le 28 juillet, arriva à Corfou (7). Les Vénitiens accueillirent magnifiquement le vainqueur et s'empressèrent de renouveler les traités de paix et d'amitié, ce qui, évidemment, n'empêcha pas les troupes turques de ravager le pays et de tuer un grand nombre de sujets de la République (8).

Entre temps, dans la partie nord ouest de la péninsule, les troupes du sultan, sous le commandement du gouverneur du Péloponnèse, Zaganos, remportèrent de nouvelles victoires. Chlounoutzion, ville bien fortifiée et d'une position avantageuse, tomba entre leurs mains (9). La ville de Kalavryta, dont le gouverneur albanais, Doxas, n'était, d'après l'expression de Phrantzès, fidèle ni aux despotes ni

(1) Phrantzès, p. 406.

(2) *Ibid.*, p. 407.

(3) Au Moyen âge, la contrée du Péloponnèse qui s'étend du côté de la mer Ionienne et qui s'appelle aujourd'hui Kyparissia, portait le nom d'Arcadie. Ce dernier nom désigne actuellement le département (νομός) qui se trouve au milieu de la péninsule et qui comprend la grande contrée de Scorta.

(4) Chalcocondyle, p. 475-476.

(5) Phrantzès, p. 408.

(6) Critobule, p. 134-135.

(7) Phrantzès, p. 408. Chalcocondyle, p. 478. Ducas, p. 340.

(8) Chalcocondyle, p. 476.

(9) Phrantzès, p. 409.

au sultan, ni à Dieu même, fut rendue par les habitants; le gouverneur et les siens périrent sur-le-champ d'une mort cruelle; plusieurs personnes furent faites prisonnières que Zaganos, se conformant à l'ordre de son maître, massacra (1). La forteresse de Grévénon résista et le gouverneur turc dut se retirer sans avoir pu l'occuper (2). Une autre forteresse, dont le nom rappelle l'ancienne occupation franque, Saint-Omer, et où les riches propriétaires des alentours avaient déposé leurs biens, capitula; mais Zaganos viola les conventions et emmena en captivité les habitants dont quelques-uns furent tués. La violation des traités de reddition de la part de Zaganos provoqua une méfiance justifiée parmi les populations assiégées qui préféraient périr sur les remparts des forteresses que de tomber aux mains d'un ennemi déloyal. Ceci retarda manifestement la soumission de l'Achaïe. Le sultan, qui avait sur ces entrefaites quitté le territoire vénitien de Messénie et traversé l'Élide, en s'emparant des places qu'il rencontrait sur son chemin, rejoignit les troupes d'Achaïe et, s'étant informé de la conduite de son général, lui ordonna de relâcher les prisonniers de Saint-Omer dont quelques-uns parvinrent à se réfugier sur la côte opposée du golfe de Corinthe (3). Zaganos fut destitué de sa dignité et remplacé dans le gouvernement de Morée par Khamousan (4).

Mahomet décida de rester en Morée pour accomplir la soumission d'Achaïe. Plusieurs villes et forteresses se rendirent sans aucune résistance. Le château de Grévénon qui, peu de temps auparavant avait défié toutes les attaques de l'armée assiégeante, fut occupé par Isas, gouverneur turc de Skoplje. Le tiers de la population fut emmené en captivité (5). D'autres places, comme Vostitza, Kastri-ménon, Listraina, etc., furent soumises sans aucune difficulté à la domination du sultan (6). Il n'en alla pas de même pour une autre ville d'Achaïe, Salmenikon, située entre Patras et Vostitza, sur l'emplacement de laquelle s'élèvent aujourd'hui deux petites bourgades obscures portant ce même nom. Le long siège et la prise de Salmenikon est un des épisodes les plus émouvants et les plus glo-

(1) *Ibid.*, Chalcocondyle, p. 447.

(2) Chalcocondyle, *ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 477-479.

(4) *Ibid.*, p. 481.

(5) *Ibid.*, p. 479.

(6) *Ibid.*, p. 479-480. Phrantzès, p. 409.

rieux de la lutte que les Grecs menèrent avec une tenacité et un héroïsme souvent admirables contre les troupes du sultan, lors de la grande expédition de 1460. Ce qui, par surcroît, rend l'histoire de cet événement plus vivante encore, c'est qu'à côté des sources narratives dont la plus intéressante est le récit assez détaillé de Chalcocondyle, nous avons conservé une lettre émanant du défenseur même de la forteresse en question et écrite durant le siège.

La ville de Salmenikon fut assiégée vers la fin du mois de juillet ou le commencement du mois suivant. Avant de donner l'assaut définitif, le sultan, suivant son habitude, invita les habitants à se rendre; sur leur refus, les janissaires assaillirent les remparts, pendant que l'artillerie tonnait sans arrêt. Les janissaires essayèrent en vain de se rendre maîtres de la muraille et d'entrer dans la ville. Le bourg résista encore sept jours. Mais, l'armée assiégeante avait détourné les eaux de la petite rivière voisine qui porte aujourd'hui le nom de Salmenikon et la population, tourmentée par la soif, se rendit. Six mille personnes environ tombèrent aux mains des Turcs; les prisonniers furent répartis entre les officiers de l'armée, excepté neuf cents garçons qui furent destinés au corps des Janissaires (1). L'acropole, où le gouverneur Constantin Paléologue Graitzas s'était réfugié avec d'autres guerriers, résista encore longtemps. Mahomet engagea des négociations avec les assiégés qui consentirent à livrer la place à condition qu'il leur fût permis de passer avec tous leurs biens meubles sur la côte opposée du golfe de Corinthe, en territoire vénitien, et que le sultan s'éloignât de la ville avec l'armée principale. Le grand conquérant dut accepter les conditions proposées par cette poignée d'hommes et se retira à Vostitza, après avoir chargé Khamousan d'exécuter les conventions. Néanmoins les assiégés ne furent pas tout à fait convaincus de la sincérité des promesses du sultan; avant de tenter une sortie définitive, ils envoyèrent quelques-uns de leurs compagnons pour mettre à l'épreuve les dispositions du général turc et de l'armée assiégeante. Khamousan, malgré les instructions contraires de son souverain, fit arrêter les réfugiés en question et les dépouilla de tous leurs biens que, d'après le traité, ils avaient le droit d'emporter. Il est vrai que Mahomet, sur la plainte des assiégés, remplaça son

(1) Chalcocondyle, p. 480-481.

ancien général par Zaganos; mais les défenseurs de Salmenikon refusèrent, cette fois, de rendre la forteresse. De cette manière le siège se prolongea encore longtemps (1).

Après l'échec de Salmenikon, le sultan ravagea la province de Corinthe, occupa plusieurs places dans la contrée de Phlious et, au commencement de l'automne 1460, quitta la Morée (2). De nombreux prisonniers, deux mille familles et autant de garçons, d'après l'historien Ducas, furent transportés à Constantinople; les garçons furent enrégimentés parmi les janissaires, les familles servirent à repeupler Byzance (3).

Entre temps, le siège de Salmenikon continuait sans aucun succès. Chalcocondyle rapporte que les assiégés résistèrent une année tout entière aux assauts obstinés des Turcs (4). Quoi qu'il en soit, au mois d'octobre 1460, la forteresse n'avait pas encore capitulé, car, à cette date, le brave défenseur de cette place, Constantin Paléologue Graitzas, écrivit la lettre à laquelle nous faisons allusion plus haut. La lettre en question fut envoyée le 1^{er} octobre de l'année susdite à la duchesse de Milan, Bianca-Maria Sforza, qui, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, s'intéressait vivement à la Morée byzantine. Paléologue Graitzas, après lui avoir expliqué d'une manière parfois naïve, mais d'un ton sincère, la situation, exhorte la duchesse de Milan à lui envoyer des secours pour pouvoir sauver la forteresse qu'il tient « au nom de Dieu et de la chrétienté » (5). Nous ne savons malheureusement pas quel fut le résultat de cette demande instantanée; il est pourtant probable que les puissances de l'Italie ne purent rien faire pour Salmenikon qui se rendit, d'après Chalcocondyle, vers le mois de juillet 1461 (6). Les assiégés quittèrent la ville avec les honneurs de la guerre. Ce même Chalcocondyle rapporte que le grand vizir Mahomet dit de Paléologue Graitzas qu'en se rendant en Morée, il n'avait trouvé que des esclaves et que le défenseur de Salmenikon était le seul homme qu'il y eût rencontré (7).

Avec la prise de Salmenikon, la soumission du Péloponnèse fut

(1) Chalcocondyle, p. 481-482.

(2) *Ibid.*, p. 482-483.

(3) Ducas, p. 340. Cf. Critobule, p. 134.

(4) Chalcocondyle, p. 484.

(5) Sp. Lambros, Κωνσταντίνος Παλαιολόγος Γραιτζας, Νέος Έλληνομνήμων, II (1914), p. 260-261. Cf. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 188.

(6) Chalcocondyle, p. 484. Sur la prise de Salmenikon, cf. Phrantzès, p. 409.

(7) Chalcocondyle, p. 484-485.

accomplie. Excepté les possessions vénitiennes et la ville de Monemvasie, toute la péninsule était, vers le milieu de l'année 1461, soumise aux Turcs. De toutes les possessions du despotat de Morée, seule l'imprenable cité de Monemvasie, grâce à sa position privilégiée, put échapper au désastre. Lorsque le despote Démétrius se rendit au sultan, les habitants de Monemvasie reconnurent la souveraineté de Thomas (1) et, peu de temps après le départ de ce dernier, invitèrent un pirate catalan, Lope de Baldaia, à les gouverner (2). Sa domination ne dura pas et les Monemvasiotes, du consentement de Thomas, se mirent sous la haute protection du pape Pie II (3).

De cette manière fut détruit le despotat grec de Morée, fondé par Michel VIII Paléologue deux siècles auparavant, en 1262. Son histoire présente un intérêt qui dépasse les limites locales. Pour le maintien de l'hellénisme dans le Péloponnèse tout particulièrement, ce petit État du XIII^e siècle, qui devint au cours des XIV^e et XV^e siècles une principauté fort considérable, a exercé une influence tout à fait remarquable. Sa chute présente, il est vrai, des épisodes qui ne sont pas à l'honneur de ses gouvernants. Les conflits civils entre les deux Paléologues et les autres seigneurs de la péninsule ne peuvent vraiment pas être jugés avec indulgence. Mais l'historien qui raconte les détails de la prise du Péloponnèse par Mahomet II et, en général, de la lutte contre les Turcs, ne pourra pas, croyons-nous, passer sous silence la ténacité et le dévouement avec lesquels la population moréote fit face aux troupes du sultan.

Quelques années après la destruction du despotat, le peuple de Morée eut de nouveau à lutter contre les infidèles. Mais cette nouvelle guerre fut entreprise à l'instigation et sous le commandement de Venise et, par conséquent, dépasse les limites de cet ouvrage.

* *

Au paragraphe précédent, nous avons eu l'occasion de parler

(1) Phrantzès, p. 405.

(2) Stefano Magno, *Estratti degli Annali Veneti*, apud Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 203-204. : « Monovasia..., sottomessa la Morea da' Turchi, prima introdotto Lupo de Bertagna Corsaro el dominio de quella tene, ma non molto dappoi del governo di quello non se contentando, quello perzò discazzò del castello et tornò in nella sua pristina libertade. » Cf. W. Miller, *Ιστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 166-167.

(3) Baronius, Raynaldus, Laderchius, *Annales ecclesiastici*, 29 (1876), p. 240-242.

incidemment des relations diplomatiques des deux derniers Paléologues avec les principales puissances occidentales, notamment la papauté, la république vénitienne et les ducs de Milan. Il nous reste à compléter cet exposé, en examinant les rapports politiques entre le despotat et certaines puissances de l'Occident, particulièrement le roi de Naples et d'Aragon Alphonse le Magnanime.

Malgré la situation intérieure lamentable, malgré la ruine économique et sociale qui suivit les grandes invasions turques, le despotat de Morée fut, dans ces dernières années de son existence, le centre d'une activité diplomatique remarquable. Des accords commerciaux furent conclus avec des puissances navales et commerçantes comme Florence et Raguse; d'importants traités d'amitié et d'alliance furent conclus entre le roi de Naples et Démétrius. Enfin les despotes grecs entrèrent en rapports avec le roi de France Charles VII le Victorieux et les marquis de Ferrare.

Les traités de commerce que les despotes conclurent avec les Ragusains et les Florentins sont très importants pour l'histoire du commerce de Morée au milieu du XV^e siècle. Les traités avec Raguse furent conclus aux mois de juillet et d'août 1451. Si nous en croyons la chronique connue sous le nom de *Chronica Ragusina*, l'empereur de Constantinople Constantin XI et les despotes Thomas et Démétrius (1) proposèrent au Sénat de la République de négocier un accord commercial (2). Quoi qu'il en soit, un ambassadeur, Bolzo de Bobali, fut envoyé solennellement à Constantinople. Au mois de juin 1451, Constantin accordait à ce personnage une bulle d'or déterminant soigneusement les privilèges dont jouiraient les marchands ragusains soit à Constantinople, soit dans les quelques ports qui restaient encore à l'Empire byzantin (3). Un mois plus tard, le despote Thomas octroyait à ce même personnage une bulle d'argent calquée sur le chrysobulle de son frère et empereur de Byzance. Dans la préface de ce document, le despote exprime toute sa reconnaissance pour les hommages rendus par la République de Raguse à sa fille Hélène lors de son mariage avec le prince serbe Lazare Bran-

(1) Dans le texte, au lieu de Démétrius, il est question de Théodore Paléologue. C'est évidemment une erreur, car Théodore était mort quelques années auparavant.

(2) *Chronica Ragusina*, p. 305-306.

(3) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 228-230. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 23-25.

kovié (1). Les conventions commerciales de l'accord étaient les suivantes : tout d'abord les marchands ragusains étaient autorisés à fréquenter les ports et les villes du despotat, à installer des entrepôts et à nommer un Consul qui s'occuperait des affaires privées de ses compatriotes. En échange, les Ragusains étaient tenus de payer un impôt sur la circulation et la vente qui serait de 1 1/2 pour 100 sur les ventes et achats en gros (χονδρικῶς) et de 2 pour 100 sur les ventes ou achats au détail (κατακοπτικῶς ἡγουν κατὰ τὸ ὀνομαζόμενον ρετάλιον) (2). Au mois d'août de cette même année, le despote Démétrius accorda, lui aussi, aux Ragusains, une bulle d'argent par laquelle ces derniers furent exemptés de toute taxe (3). On peut se demander, et non sans raison, pourquoi des trois frères, seul Démétrius accorda aux Ragusains une exemption totale. Il ne serait pas très aisé de répondre avec certitude à cette question. Mais, étant donné que, à cette époque, les deux despotes se trouvaient en mauvais termes, il est probable que ces larges privilèges avaient pour but de diminuer l'importance commerciale des possessions de Thomas.

A cette même époque à peu près (4), Athanase Lascaris, ambassadeur du despote Démétrius en Italie, accorda, par une lettre, aux Florentins, au nom de son souverain, des privilèges commerciaux que le despote devait plus tard confirmer par une bulle d'argent : les marchands de Florence furent autorisés à fréquenter les ports et villes de Morée appartenant à Démétrius et exemptés de toutes les taxes, sauf pour moitié du commercion, l'impôt sur la circulation et sur la vente (5). Nous ne savons malheureusement pas si la lettre de

(1) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 230. Sp. Lambros, *ibid.*, p. 233-235.

(2) Miklosich et Müller, *ibid.*, p. 230-232. Lambros, *ibid.*, p. 234.

(3) *Ibid.*, p. 232-234. Lambros, *ibid.*, p. 187-189.

(4) Joseph Müller, en publiant pour la première fois ce document (*Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente*, p. 177-178), l'avait attribué à l'année 1439, date inexacte, car à cette époque Démétrius n'était pas encore despote de Morée. Cf. Hopf, *Gesch. Griechenlands*, II, p. 112. En reproduisant ce document dans la grande collection des *Acta et Diplomata graeca*, Müller remarquait : « Diploma tribuendum anno 1389 » (t. III, p. 205-207). Il s'agit, évidemment, d'une faute d'impression et il faut lire, à la place de 1389, 1439. D'après l'opinion de Cerone, *Archivio Storico per le Province Napoletane*, t. XXVII, p. 567-568, note 1, cet acte serait promulgué en 1451. Cette date est de beaucoup préférable et n'est pas en contradiction avec les dates des voyages de l'ambassadeur de Démétrius, Athanase Lascaris, en Italie. Nouvelle édition de cette lettre par Sp. Lambros, *ibid.*, IV, p. 203-204.

(5) Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata*, III, p. 205-207.

Lascaris fut confirmée par le despote; à notre connaissance, il n'a jamais été publié de document, postérieur à cette lettre, se rapportant aux privilèges en question.

Le despote Démétrius entretint des relations amicales avec la commune de Florence. Déjà lors de son voyage en Italie, à l'occasion du concile qui s'était tenu dans cette ville, le despote grec était entré en rapports avec les notables florentins. Dans une lettre, datée du 20 août 1441 et adressée à l'empereur Jean VIII, il est dit que Démétrius se rencontra avec les gouverneurs de Florence et leur exposa la situation de l'Église grecque, persécutée par les infidèles (1). Thomas Paléologue entra aussi en rapports avec les Florentins. Au mois de juin de 1455, nous trouvons à Florence un ambassadeur de Morée, Jean Tzamblakon, cousin de Thomas (2), qui vint implorer le secours de la commune contre les Turcs. On répondit le 18 de ce même mois, et l'on fit savoir au despote que les Florentins étaient prêts à venir en aide à la chrétienté d'Orient, aussitôt que les grandes puissances de l'Occident se décideraient à prendre la croix pour combattre et briser l'Empire des Turcs (3).

Parmi les grandes puissances occidentales auxquelles fait allusion notre document, la cour royale de Naples tient une place des plus importantes. A cette époque se trouvait sur le trône du royaume un souverain remarquable, Alphonse V d'Aragon, le Magnanime. Alphonse, durant tout son règne, ne cessa jamais de rêver la récupération de l'Orient et la restauration, sous son pouvoir, de l'ancien Empire latin de Constantinople, projets qu'un de ses prédécesseurs, Charles d'Anjou, avait poursuivis avec tant de ténacité (4). Mais, cette fois, ces ambitieux projets n'étaient pas dirigés contre l'Empire byzantin dont l'importance était, à cette époque, très peu considérable; le roi de Naples se donna pour tâche de protéger les chrétiens d'Orient et de combattre la grande puissance des Turcs. Au

(1) V. Makuscev, *op. cit.*, t. I, vol. 1, p. 337 « ... [Démétrius Paléologue, frère de l'empereur] facundissime exposuit, quot et quantis persecutionibus sit vexata fidelium ecclesia, que quondam in gloriosis partibus Grecie efflorebant... »

(2) Il s'agit très probablement d'un fils de ce Tzamblakon dont Phrantzès, p. 390, dit qu'il était oncle de la femme de Thomas. Ce Jean Tzamblakon (Zambelaco) est mentionné dans un document du 16 mars 1463. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 191.

(3) Gius. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente*, p. 181-182. Cf. Makuscev, *op. cit.*, p. 547.

(4) A. A. Vasiliev, *op. cit.*, II, p. 344.

contraire, avec les princes grecs, il entretenait des relations amicales, tout particulièrement avec le despote de Morée Démétrius Paléologue. Dès 1448, ce dernier se trouvait en rapports avec Alphonse. D'une lettre, datée du 20 août de ladite année et adressée par le roi de Naples à Démétrius, nous concluons qu'un ambassadeur du despote, Manuel Disypatos, était à cette date auprès du roi (1). Les relations devinrent encore plus étroites au cours des années suivantes. Au commencement de 1451, des négociations importantes eurent lieu à propos d'un projet de mariage entre la fille de Démétrius, Hélène, la malheureuse princesse qui devait un jour épouser le sultan Mahomet II, et un des neveux d'Alphonse. Le 18 janvier de ladite année, le roi de Naples répondit, par l'intermédiaire d'Athanas Lascaris, chargé de toutes ces négociations, qu'il consentait volontiers à ce que la princesse grecque épousât un de ses neveux, soit le fils de l'infant Henri, soit le fils aîné de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre (2). En septembre 1452, Alphonse négociait à propos de ce mariage avec le patriarche de Constantinople. Malheureusement nous ignorons comment le chef de l'Église grecque se trouva mêlé à cette affaire et quelle fut son attitude vis-à-vis de ce projet, parce que toutes les négociations en question furent engagées directement entre le roi de Naples et l'envoyé patriarcal Matthieu (3). Nous avons conservé une seule lettre que le roi d'Aragon Alphonse envoya, le 8 septembre, au patriarche; il y est question de l'ambassade du religieux Matthieu, qui fut chargé d'exposer verbalement au patriarche les détails des pourparlers (4). Il est toutefois certain qu'un mariage fut décidé entre la princesse Hélène et le fils du duc de Calabre (5). En vérité cette union ne se réalisa jamais. La fille de Démétrius était encore trop jeune, puisque née en avril 1442 (6). Le bas âge de la princesse empêcha la célébration immédiate du mariage.

Le despote Démétrius avait des raisons personnelles très graves qui lui suggéraient cette politique de rapprochement avec la cour de

(1) Fr. Cerone, *La politica orientale di Alfonso d'Aragona*, *Archivio storico per la Provincia Napoletana*, t. XXVIII, p. 442.

(2) *Ibid.*, t. XXVII, p. 571-572.

(3) Fr. Cerone, *ibid.*, t. XXVII, p. 602.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 536.

Naples. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le despote de Mistra se trouvait, à cette époque, en conflit avec son frère Thomas qui était plus ou moins ouvertement soutenu par l'empereur Constantin. En conséquence Démétrius avait besoin d'un protecteur puissant; il crut l'avoir trouvé en la personne de l'ambitieux Aragonais. L'importance de ces négociations n'échappa point à la vigilance de Thomas qui, quoiqu'il n'hésitât pas à demander, en février 1456, le secours d'Alphonse, essaya de réagir (1). Au mois de décembre de l'année susdite, à Venise, un envoyé de Thomas exposa au Sénat que Démétrius avait l'intention de marier sa fille à un des neveux du roi de Naples et de lui donner en dot une partie importante de la Morée; l'envoyé du despote souligna surtout les dangers auxquels les possessions vénitiennes pourraient être exposées par suite de l'établissement des Aragonais dans la péninsule et invita le Sénat à une entente avec Thomas. Le Sénat de Venise se montra très réservé; il promit pourtant, le 10 de ce même mois, de s'occuper de l'affaire et de prendre les mesures nécessaires (2). En réalité, le gouvernement vénitien était très peu disposé à intervenir et le despote grec n'obtint pas l'appui et la collaboration du Sénat qui se borna à lui donner l'autorisation de se réfugier sur le territoire de la République, au cas où il se verrait contraint à quitter son pays (3).

Les longues négociations engagées entre le roi de Naples et Démétrius Paléologue, aboutirent à un traité de paix et d'alliance qui fut conclu à Naples, le 5 février 1451, par l'intermédiaire de l'ambassadeur Athanas Lascaris. Ce traité est le document le plus intéressant que nous ayons sur les relations du despote avec le roi Alphonse; il est, par surcroît, très instructif sur les grandes ambitions et les prétentions du prince grec. Il convient, en conséquence, d'en donner ici une brève analyse. Tout d'abord les deux parties traitantes se mettent d'accord sur la conclusion d'un traité de paix, d'amitié et d'alliance (4). Cette alliance ne doit pas rester lettre morte, mais il faut qu'elle se manifeste par l'envoi de part et d'autre de secours toutes les fois que les intérêts des deux princes l'exigeraient. Dans ce cas, la partie secourue serait tenue de loger les troupes auxi-

(1) Cerone, *ibid.*, t. XXVIII, p. 200-201.

(2) Sathas, *Documents*, I, p. 232-233.

(3) *Ibid.*, p. 233-235 (28 décembre 1456).

(4) Fr. Cerone, *op. cit.*, t. XXVII, p. 573-574.

liaires et de leur procurer les vivres nécessaires aux mêmes prix qu'à l'armée indigène (1). Si le roi Alphonse se décidait à déclarer la guerre aux Turcs et se rendait en Morée, Démétrius serait tenu de lui accorder toutes sortes de facilités et de secours; de plus, si le roi le jugeait nécessaire, le despote serait obligé de se mettre à ses côtés avec six ou huit mille cavaliers et avec des gens de pied aussi nombreux que possible. De même, si le roi se décidait à commencer la guerre en Albanie, Démétrius serait tenu de rompre les relations avec les Turcs et de leur déclarer, en même temps, la guerre en Morée (2). Alphonse prenait d'autre part l'engagement de ne pas conclure de paix avec les Turcs sans y imposer une clause spéciale relative au despote et à ses vassaux (3).

Après avoir soigneusement stipulé les conventions de la collaboration militaire contre les Turcs, les deux princes abordent la question du partage des terres que les troupes alliées occuperont si cette guerre avait une issue favorable. L'Empire de Constantinople passerait sous la domination du roi de Naples; par contre, celui-ci serait tenu de céder à son allié la Morée, la Grèce continentale, la Thessalie, la Macédoine avec Thessalonique jusqu'à Serrès et Christopoli et, en plus, toutes les possessions qui avaient jadis appartenu au grand-père maternel du despote, Constantin Dragaš, prince serbe sur le Vardar (4). En outre, si Alphonse se décidait à renoncer à ses possessions orientales ou s'il mourait avant le despote, celui-ci lui succéderait à l'Empire (5).

D'autres conventions d'ordre commercial furent stipulées dans ce traité. Ainsi le despote de Mistra prit l'engagement de traiter d'amis tous les sujets d'Alphonse et de les exempter de tout impôt perçu sur la circulation et sur la vente (6). De même ils se mirent d'accord sur d'autres détails concernant surtout la ratification du traité (7).

L'accord dont nous venons de donner une brève analyse constitue presque un engagement de vassalité de la part de Démétrius

- (1) *Ibid.*, p. 574.
- (2) *Ibid.*, p. 574-575.
- (3) *Ibid.*, p. 575-576.
- (4) *Ibid.*, p. 575.
- (5) *Ibid.*, p. 575.
- (6) *Ibid.*, p. 576.
- (7) *Ibid.*, p. 576-577.

vis-à-vis du roi de Naples. On sait que ces grands projets étaient très loin de la réalité et qu'ils ne se réalisèrent jamais, même en partie. Malgré cela, l'accord de Naples présente pour l'histoire diplomatique de la Morée un intérêt capital, car il nous laisse suffisamment voir les tendances de la politique extérieure de Démétrius. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, cette politique avait pour fin d'assurer au despote de Mistra le trône de l'Empire. Ce fut la grande ambition de Démétrius qui avait tenté, à plusieurs reprises et par des moyens assez peu honnêtes, de s'emparer du pouvoir et de supplanter ainsi ses deux frères, Constantin et Thomas, de beaucoup plus capables que lui.

Après la conclusion du traité, le roi de Naples et d'Aragon ne cessa pas d'être en contact avec Démétrius et d'autres seigneurs grecs de Morée. Ainsi, au mois d'août 1452, nous trouvons à Naples Jean Spagnolo (1), ambassadeur d'un certain Constantin Cantacuzène Paléologue (2). Alphonse répondit, le 30 de ce mois, et promit d'envoyer un ambassadeur pour traiter directement; l'objet de ces négociations nous échappe (3). Le 25 juin 1454, le roi demanda au gouverneur de Corinthe Matthieu Asan de le tenir au courant des préparatifs et des mouvements de l'armée turque (4). Une lettre pareille fut, à cette date, adressée à Francoulis Servopoulos (5). En novembre 1455, le despote Démétrius envoya à Naples un ambassadeur, Michel Asan; le roi promit, par sa lettre du 8 du mois susdit, d'envoyer son conseiller et sénéchal Nunyo Mexia (6). Ce même ambassadeur fut accrédité auprès de Matthieu Asan (7). Mexia devait se rendre en Morée et visiter les fortifications de l'isthme, se renseigner attentivement sur leur importance militaire, demander si des réparations étaient nécessaires et s'informer du nombre de soldats qu'exigerait leur

(1) Ce Jean Spagnolo était gouverneur de Damalas, Liguri et Phanari; comme il résulte d'une lettre que le Sénat vénitien envoya, le 12 novembre 1456, aux recteurs d'Eubée, Spagnolo avait offert aux Vénitiens de céder les places qu'il gouvernait à la République. Sathas, *Documents*, I, p. 230.

(2) D'après Cerone, ce serait un parent du chef de la révolte albanaise Manuel Cantacuzène.

(3) Fr. Cerone, *op. cit.*, t. XXVII, p. 497-498.

(4) *Ibid.*, p. 823-824.

(5) *Ibid.*, p. 824. Nous aurons l'occasion plus bas de parler de ce personnage. Dans la lettre en question il est qualifié de « olim imperialis cancellarius ac iudex Romeorum generalis ».

(6) Cerone, *ibid.*, t. XXVIII, p. 188.

(7) *Ibid.*, p. 189.

défense. En même temps l'ambassadeur royal devait se renseigner sur le nombre des colons albanais, sur leur condition dans le despotat et sur leurs rapports avec le despote. Enfin Mexia fut chargé de recueillir des informations précises sur les forteresses de la péninsule, celles du littoral et celles de l'intérieur, leur importance en général; la ville de Corinthe était particulièrement visée (1). Toutes ces indications sont, évidemment, très intéressantes, mais fort incomplètes. Il est très probable que tous ces renseignements furent recueillis en vue du règlement de la dot de la princesse Hélène, ou même en vue d'un projet d'abandon du despotat au roi Alphonse.

Au cours des deux années suivantes, les relations entre Mistra et Naples devinrent moins étroites. Le 16 avril 1458, peu de temps avant sa mort, Alphonse adressa à Démétrius une lettre, la dernière, à ce qu'il semble, par laquelle il accréditait auprès de lui un ambassadeur, le marquis de Gerace (2).

Nous disions plus haut que les despotes de Morée entrèrent en rapports avec d'autres seigneurs d'Italie et avec le roi de France. Auprès de ce dernier, le despote Démétrius accrédita, par une lettre du 12 décembre 1455, un ambassadeur, Francoulis Servopoulos qui fut chargé de solliciter le secours du souverain contre les Turcs (3). A notre connaissance cette lettre est le seul document que nous ayons sur les relations des derniers despotes de Morée avec les rois de France. Il paraît, en outre, que l'ambassade de Servopoulos n'aboutit à aucun résultat appréciable.

En Italie, les derniers Paléologues entretenirent des relations amicales avec le duc de Milan, François Sforza. Nous avons déjà parlé du rôle que ce seigneur et sa femme, Bianca-Maria, jouèrent durant l'Assemblée de Mantoue. Il convient de donner ici quelques indications supplémentaires. Le despote Thomas Paléologue entra en rapports avec le duc de Milan par l'intermédiaire du pape Calixte III. En effet le pontife, par une lettre écrite au mois de mars 1455, recommandait à Sforza l'envoyé du despote Jean Argy-

(1) Fr. Cerone, *op. cit.*, t. XXVIII, p. 193.

(2) *Ibid.*, p. 211-212.

(3) Du Cange, *Historia Byzantina*, première partie (Paris, 1680), p. 244. Cf. E. Legrand, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe* (Paris, 1892), p. x de l'introduction. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 196-197.

poulos, illustre humaniste de la Renaissance et professeur de grec en Italie (1). Au mois de mars de l'année suivante, un autre ambassadeur de Thomas, Francoulis Servopoulos, quittait la Ville Éternelle pour se rendre à Milan, muni, lui aussi, d'une lettre de recommandation de Calixte (2). On sait quel fut le résultat de toutes ces ambassades; François Sforza s'intéressa vivement à la lutte contre les Turcs et envoya en Morée deux cents hommes de guerre, dont nous avons retracé plus haut les exploits. Quelques années après ces événements, nous trouvons à Milan un autre ambassadeur de Thomas, Nicolas Ralli Issès, accompagnant le chef des troupes auxiliaires envoyées en Morée, Giannone da Crema, qui revenait de son expédition en Grèce (3). Le duc de Milan répondit au despote le 2 octobre 1460, presque trois mois après le départ de Thomas de Morée. Dans cette lettre qui porte la signature d'un certain Christophe Cichus, vraisemblablement grand dignitaire du duc, François Sforza fait de belles promesses à propos d'une expédition projetée par le pape et les autres puissances d'Italie au secours de la Grèce (4). Le jour suivant une autre lettre, rédigée dans le même esprit, fut envoyée à Nicolas Ralli Issès (5).

L'empereur Constantin Paléologue et son frère le despote Démétrius entrèrent, de très bonne heure, en relations avec le marquis de Ferrare Borso. Par une lettre, datée du 18 novembre 1450, Démétrius accréditait auprès du seigneur italien l'ambassadeur, bien connu par d'autres missions délicates, Athanase Lascaris (6). A cette même date, semble-t-il, le gouverneur de Corinthe, Matthieu Asan, donna une lettre de créance à cet ambassadeur (7). En avril de l'année suivante, les deux frères, Constantin et Démétrius,

(1) A. Cappelli, *Giovanni ed Isaaco Argiropulo*, *Archivio Storico Lombardo*, 2^e série, t. VIII (1891), p. 170.

(2) *Ibid.*, p. 168-169. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 205-206.

(3) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, II (1914), p. 278-279.

(4) *Ibid.*, 279-280.

(5) *Ibid.*, p. 281.

(6) C. Cavedoni, *Tre lettere greco-latine, una di Costantino Paleologo ultimo imperatore bizantino e due di Demetrio Paleologo despota del Peloponneso, dirette a Borso marchese d'Este signore di Ferrara, Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di Storia patria per le Provincie Modenesi e Parmensi*, 3 (1865), p. 282-283. Cf. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 79-80. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 26-27, 198-202.

(7) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, I (1904), p. 430. Cf. Iorga, *ibid.*, p. 80. Matthieu Asan est qualifié de « sororius domini mei despote ».

envoyèrent à Ferrare un autre ambassadeur, Andronic Bryenne Léontaris (1). Sur le but de ces ambassades nous n'avons aucun renseignement; il semble pourtant probable que les Paléologues sollicitèrent le secours du marquis de Ferrare contre les Turcs.

(1) Cavedoni, *ibid.*, p. 283-285. Cf. Iorga, *ibid.*, p. 46. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 265-266.

CHAPITRE IV

LES DERNIERS PALÉOLOGUES EN EXIL

En 1460, le despotat grec de Morée fut entièrement occupé par Mahomet II et toute la péninsule moréote, excepté quelques places occupées par les Vénitiens et la ville de Monemvasie, tomba aux mains des Turcs. Mais les derniers représentants de la dynastie impériale des Paléologues qui, durant deux siècles, de 1259 à 1460, régnèrent sur le trône de l'Empire byzantin et sur le despotat de Morée, survécurent à la catastrophe. Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, les deux frères, après la destruction de leurs apanages, suivirent deux chemins différents; Thomas se réfugia à Corfou et ensuite à Rome; Démétrius consentit à accompagner le sultan et à passer le reste de sa vie comme serviteur de celui-ci.

Il n'est pas sans intérêt de suivre ces personnages en exil et de voir comment disparut dans la misère cette famille impériale qui donna à l'Empire des souverains remarquables, comme Michel VIII, Manuel II, Jean VIII et Constantin XI. Commençons par examiner les aventures de Démétrius Paléologue. On se rappelle que lorsque Mahomet II s'empara de la ville de Mistra, le despote, avec sa fille et sa femme, s'étaient rendus au vainqueur qui se comporta envers eux avec courtoisie. Tandis que le sultan poursuivait sa marche victorieuse à travers la Messénie et l'Élide, le despote et sa famille, accompagnés d'une escorte d'honneur, se dirigeaient vers la Béotie où Mahomet, ayant achevé la soumission du Péloponnèse, vint les rejoindre (1). Peu de temps après, ils gagnèrent la ville d'Andrinople. Le sultan s'empessa de réaliser les promesses qu'il avait faites

(1) Chalcocondyle, p. 478. Critobule, p. 135.

envoyèrent à Ferrare un autre ambassadeur, Andronic Bryenne Léontaris (1). Sur le but de ces ambassades nous n'avons aucun renseignement; il semble pourtant probable que les Paléologues sollicitèrent le secours du marquis de Ferrare contre les Turcs.

(1) Cavedoni, *ibid.*, p. 283-285. Cf. Iorga, *ibid.*, p. 46. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 265-266.

CHAPITRE IV

LES DERNIERS PALÉOLOGUES EN EXIL

En 1460, le despotat grec de Morée fut entièrement occupé par Mahomet II et toute la péninsule moréote, excepté quelques places occupées par les Vénitiens et la ville de Monemvasie, tomba aux mains des Turcs. Mais les derniers représentants de la dynastie impériale des Paléologues qui, durant deux siècles, de 1259 à 1460, régnèrent sur le trône de l'Empire byzantin et sur le despotat de Morée, survécurent à la catastrophe. Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, les deux frères, après la destruction de leurs apanages, suivirent deux chemins différents; Thomas se réfugia à Corfou et ensuite à Rome; Démétrius consentit à accompagner le sultan et à passer le reste de sa vie comme serviteur de celui-ci.

Il n'est pas sans intérêt de suivre ces personnages en exil et de voir comment disparut dans la misère cette famille impériale qui donna à l'Empire des souverains remarquables, comme Michel VIII, Manuel II, Jean VIII et Constantin XI. Commençons par examiner les aventures de Démétrius Paléologue. On se rappelle que lorsque Mahomet II s'empara de la ville de Mistra, le despote, avec sa fille et sa femme, s'étaient rendus au vainqueur qui se comporta envers eux avec courtoisie. Tandis que le sultan poursuivait sa marche victorieuse à travers la Messénie et l'Élide, le despote et sa famille, accompagnés d'une escorte d'honneur, se dirigeaient vers la Béotie où Mahomet, ayant achevé la soumission du Péloponnèse, vint les rejoindre (1). Peu de temps après, ils gagnèrent la ville d'Andrinople. Le sultan s'empressa de réaliser les promesses qu'il avait faites

(1) Chalcocondyle, p. 478. Critobule, p. 135.

à Démétrius. Il lui céda en apanage les îles de la mer Égée, Lemnos et Imbros et une partie des îles voisines de Thasos et de Samothrace; le revenu annuel de ces îles atteignait la somme de trois cent mille pièces d'argent (aspres) (1). De plus, il lui céda en Thrace Aenos, ville très importante pour son mouvement commercial, qui appartenait jadis à Palamède Cattilusio et dont le revenu annuel s'élevait aussi à trois cent mille pièces d'argent. En outre le sultan autorisa Démétrius à toucher la somme de cent mille aspres annuellement, au Palais de la monnaie d'Andrinople (2). On comprend aisément que tout cela était suffisant pour assurer au despote et à son entourage une vie tranquille sous la suzeraineté du sultan. En effet, quelques années passèrent sans que Démétrius eût des raisons de se plaindre. Si nous en croyons un chroniqueur qui écrivit un peu après ces événements, il passait la majeure partie de sa journée à la table et à la chasse (3). De cette période de sa vie date un acte (ὀρισμός) qu'il promulgua, en juin 1462, en faveur du monastère de Vatopédi au Mont-Athos (4). Mais, vers l'année 1467, une rupture se produisit entre le despote et Mahomet. Les renseignements que nous possédons à ce propos ne sont pas d'accord sur les causes de cette rupture. Phrantzès, qui ne cessa point de s'intéresser aux péripéties de la famille des Paléologues, a conservé deux versions différentes sur cet événement. D'après la première, le despote Démétrius, après la mort de Matthieu Asan, survenue le 26 mars 1467, ne pouvant plus, à cause de son âge, prendre part aux campagnes de Mahomet, dut renoncer à gouverner son apanage en échange d'une pension annuelle de cinquante mille aspres (5). D'après l'autre version, que Phrantzès considère comme plus vraisemblable, la rupture aurait eu pour cause un détournement de Matthieu Asan au détriment du trésor

(1) Critobule, *ibid.* Chalcocondyle, p. 494. Phrantzès, p. 413-414.

(2) Critobule, p. 135-136.

(3) *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos*, p. 35.

(4) M. Goudas, Βυζαντινά γράμματα τῆς ἐν Ἀθῶν ἱερᾷ μονῆς τοῦ Βατοπεδίου. Ὁρισμός τοῦ δεσπότης Δημητρίου τοῦ Παλαιολόγου, ἀπολυθεὶς κατὰ μῆνα Ἰούλιον τῆς ἰ' Ἰνδικτιῶνος τοῦ 6970 = 1462 ἔτους, Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 2^e série, t. III (1926), p. 35-48. Sur un autre acte relatif aux possessions du couvent de Saint-Paul à Lemnos, voir Joseph Müller, *Historische Denkmäler in den Klöstern des Athos*, Slavische Bibliothek oder Beiträge zur slavischen Philologie und Geschichte, I (1851), p. 174. Cf. A. Sigalas, Ὁρισμός Δημητρίου δεσπότη τοῦ Παλαιολόγου, Ἑλληνικά, 3 (1930) p. 341-345. C. Paparrigopoulos, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, tome V, 1^{re} partie (Athènes, 1925), entre les pages 250 et 251.

(5) Phrantzès, p. 427-428.

de l'Empire (1). Le despote, quoique étranger à cette affaire, aurait été mis en cause et exilé à Didymotique (2). Cette deuxième version est aussi rapportée par l'*Histoire politique de Constantinople* qui, pourtant, dit que Matthieu Asan était innocent, et qu'il fut victime des gardes des marais salants de l'État, qui auraient seuls détourné des sommes importantes (3). Quoi qu'il en soit, il est probable que les relations entre le sultan et le despote furent rompues. Les mêmes textes rapportent qu'un jour Mahomet II, revenant d'une chasse aux alentours d'Andrinople, rencontra le despote qui rendit hommage à son beau-fils. Le sultan, fort ému de la situation du despote, eut pitié de lui, lui donna un de ses chevaux et lui accorda une pension de cinquante mille aspres par an, perçus sur la vente (κομμέριον) de la farine (4).

Le despote Démétrius mourut à Andrinople en 1470, comme moine, sous le nom de David. Sa mort fut précédée de celle de sa fille Hélène, dont les luxueux vêtements et les bijoux furent légués au patriarche de Constantinople (5). La dernière mourut sa femme Zoé, fille de Paul Asan, peu de temps après son mari (6). Ainsi disparut la famille de Démétrius Paléologue.

Le sort de Thomas Paléologue et de ses trois enfants ne fut pas moins tragique. Voyant que tout était perdu et que sa propre vie n'était plus en sécurité, le despote s'embarqua, en juillet 1460, à Porto Longo près de Modon et, le 28 de ce même mois, il gagna Corfou (7). Il y resta jusqu'au 16 novembre (8). Durant son séjour, Thomas entra en pourparlers avec le sultan qui, fort inquiet des relations du despote avec les puissances italiennes, voulut mettre la main sur lui et sa famille, et faire disparaître ainsi les héritiers légitimes de l'Empire byzantin; pourtant, l'ambassade de Georges Ralli qui rencontra Mahomet à Bérrhoea fut sans résultat (9). En même temps, Thomas

(1) *Ibid.*, p. 428.

(2) *Ibid.*

(3) *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos*, p. 35-36. Cf. Sp. Lambros, *Ecthesis Chronica*, p. 24.

(4) Phrantzès, p. 429.

(5) *Historia politica*, p. 36. Cf. Μονοδία ἐπὶ τῇ αὐθεντοπούλλῃ κυρᾷ Ἑλένῃ τῇ Παλαιολογίνῃ, θυγατρὶ τοῦ δεσπότη καὶ Δημητρίου. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 221-229.

(6) Phrantzès, p. 449.

(7) Phrantzès, p. 408.

(8) *Ibid.*, p. 410.

(9) *Ibid.*

traitait avec le pape et les Ragusains. Ces derniers, envisageant les périls auxquels pourrait être exposée leur commune par suite d'une rupture des relations avec les Turcs, ne lui permirent pas de se réfugier à Raguse (1). Au contraire, les négociations avec le pape Pie II furent plus heureuses et le despote fut autorisé à se rendre à Rome.

En effet, le 16 novembre 1460, Thomas quitta sa famille à Corfou et, accompagné des principaux archontes de son entourage, il passa à Ancône, où il apporta la relique de l'apôtre André, conservée jusqu'alors à Patras (2). Il gagna la Ville Éternelle le 7 mars 1461 (3). Là il fut l'objet d'une réception magnifique.

Le 15 de ce même mois, le pape Pie II accorda au despote grec la *rosa aurea*, une rose en or avec des pierres fines, emblème réservé aux rois et aux princes (4). En avril 1462, une grande cérémonie eut lieu à Rome à l'occasion de la translation de la tête de saint André, provisoirement déposée à Narni (5). Le pontife reçut la sainte relique des mains de Bessarion qui prononça une intéressante allocution (6). Un monument, érigé aux abords du pont *Mulvius* (*Ponte Mollo*), a conservé le souvenir de cet événement qui fit sur la population de Rome une impression profonde (7). Cette scène a été peinte sur le tombeau du pontife dans l'église de *Sant' Andrea della Valle* (8).

Nous avons conservé une lettre que Bartolomeo Bonatto adressa, le 9 mars 1461, deux jours après l'arrivée de Thomas à Rome, à la marquise de Mantoue, Barbara. Cette lettre se rapporte à l'entrée du despote dans la ville des papes. « Samedi dernier, dit Bonatto, à savoir le 7 courant, le despote de Morée fit son entrée à Rome; c'est un bel homme d'un aspect beau et sérieux, avec des manières nobles et vraiment dignes d'un seigneur; il doit avoir cinquante-six ans (9). » D'après cette même lettre, il était accompagné de

(1) *Chronica Ragusina*, p. 358.

(2) *Ibid.* Phrantzès, p. 410-411. Sp. Lambros, 'Η ἐκ Πατρῶν εἰς 'Ρώμην ἀνακομιδὴ τῆς κάρας τοῦ Ἁγίου Ἀνδρέου, Νέος Ἑλληνομνήμων, 10 (1913), p. 33-112.

(3) L. Pastor, *Geschichte der Päpste in Zeitalter der Renaissance von der Thronbesteigung Pius' II bis zum Tode Sixtus IV*, p. 215-216.

(4) Sp. Lambros, *op. cit.*, p. 38.

(5) *Ibid.*, p. 50-51.

(6) *Ibid.*, p. 59-63. La réponse du pape, p. 63-64.

(7) *Ibid.*, p. 69.

(8) W. Miller, *Ἱστορία τῆς Φράγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, II, p. 175.

(9) L. Pastor, *op. cit.*, p. 728.

soixante-dix chevaliers et autant de gens de pied (1). Nous savons aussi par d'autres témoignages que sa belle prestance et son allure impressionnèrent tellement les contemporains que l'on prit le prince grec comme modèle pour la statue de saint Paul, érigée à côté des marches extérieures qui conduisent aujourd'hui à l'église de Saint-Pierre à Rome (2).

Le pape Pie II accorda au despote une pension mensuelle de trois cents ducats d'or auxquels les cardinaux ajoutèrent plus tard cinq cents ducats (3). La République de Venise s'empessa aussi de venir en aide à Thomas et conclut avec lui un traité d'alliance contre les Turcs (4).

Le despote Thomas ne perdit jamais de vue ses possessions de Morée. Il espérait toujours recouvrer le despotat avec le secours de Venise et des autres États italiens, et imposer son pouvoir sur la péninsule. Le 6 février 1461, le pape Pie II écrivait aux Florentins que Thomas avait l'intention de se rendre en Morée pour reconquérir son apanage sur les infidèles et invitait les gouverneurs de Florence à lui prêter secours. Le pontife ajoutait que l'entreprise paraissait plus aisée du fait que la ville de Monemvasie était, à cette époque, sous la souveraineté de la papauté (5). Au cours de ce même mois, Pie II, par une encyclique, invita les princes chrétiens et les membres du clergé à venir au secours de Thomas qui préparait une expédition pour recouvrer son despotat (6). La récupération du Péloponnèse, si avantageusement situé, « pourrait devenir, dit le pontife, le point de départ pour le salut des chrétiens (7) ». Ce document nous permet aussi de conclure que Thomas avait embrassé le catholicisme (8).

Au mois d'octobre 1462, le despote de Morée se trouvait à Saint-Séverin. Par une lettre, envoyée à cette date aux notables de

(1) *Ibid.*

(2) W. Miller, *ibid.*, p. 176.

(3) Adolf Gottlob, *Aus der Camera Apostolica des 15. Jahrhunderts* (Innsbruck, 1889), 292. Cf. W. Miller, *ibid.*, p. 175.

(4) Kalligas, *op. cit.*, p. 771-772.

(5) Gius. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente*, p. 189-190. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 248-250.

(6) Sp. Lambros, *ibid.*, p. 259-264.

(7) *Ibid.*, p. 263.

(8) *Ibid.*, p. 262 «... Dominus vero Peloponensi (sic) Thomas excellens princeps et vere catholicus... »

Pérouse, il leur fit savoir qu'il avait l'intention de se rendre à Rome, pour se prosterner devant le pape (1).

Par une autre lettre non datée, il recommanda au marquis de Mantoue, Louis Gonzaga, son compatriote Manuel Asan Sophianos, autrefois riche et puissant, mais pauvre et dans le besoin (2) depuis la destruction de l'Empire.

Au printemps de 1465, le despote manda auprès de lui ses trois enfants restés, ainsi que nous l'avons dit, avec leur mère à Corfou. Entre temps la malheureuse despine Catherine mourut, le 16 août 1462 (3). Les enfants quittèrent alors l'île et, accompagnés de leur précepteur et d'autres archontes, ils gagnèrent, vers le mois de mai 1465, la ville d'Ancône; mais le despote n'eut pas la joie de les revoir, car il mourut le 12 mai de cette année à l'âge de cinquante-six ans et quelques mois (4).

Après la mort de Thomas, le pape Paul II consentit à accorder aux enfants une pension mensuelle de trois cents ducats (5). Le cardinal Bessarion s'intéressa vivement au sort des jeunes Paléologues. Le 9 août, il écrivit au précepteur des orphelins et lui donna des conseils pratiques concernant l'éducation des princes et le règlement des dépenses (6). Il envoya aussi des allocutions que les jeunes André et Manuel Paléologues devaient apprendre par cœur et prononcer devant le pape et devant Bessarion lui-même. Ces allocutions sont conservées dans le manuscrit grec 3043 de la Bibliothèque nationale (7). Comme, en outre, la peste sévissait à cette époque à Rome, le cardinal grec conseilla au précepteur de se rendre avec les enfants à Cingoli où le légat, Jacques de Pincens, et l'évêque d'Osimo se chargeraient de faciliter leur installation (8).

Les trois enfants de Thomas gagnèrent très vraisemblablement

(1) *Ibid.*, p. 241.

(2) *Ibid.*, p. 238.

(3) Phrantzès, p. 413. Charitonimos Hermonymos, 'Επιχρήδιος τῇ ἀοιδίῳ βασιλίδι, Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 267-273.

(4) Phrantzès, p. 415.

(5) Gottlob, *op. cit.*, p. 292. Sp. Lambros, Τρεῖς ἐπιστολαὶ τοῦ καρδινάλιου Βησσαρίωνος, Νέος Ἑλληνομνήμων, 5 (1908), p. 21. Nouvelle édition de ces lettres par Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 284-291 et 292-295. Cf. Phrantzès, p. 416.

(6) Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, *ibid.*, p. 20-28, 35-37.

(7) *Ibid.*, p. 31-32. Elles furent rédigées par Jean Hermitianos et publiées récemment par Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 274-282.

(8) Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, *ibid.*, p. 27-28.

Rome au cours de cette même année. André, l'aîné, était né le 17 janvier 1453 (1); Manuel le 2 janvier 1455 (2); quant à la date de naissance de la princesse Zoé, nous n'avons aucun renseignement; elle était en tout cas plus jeune que ses deux frères. D'après l'historien Phrantzès, l'aîné des fils de Thomas, André, fut élevé par le pape à la dignité de despote de Morée (3).

La princesse Zoé épousa, au mois de juin 1466, un noble romain de l'illustre famille de Caracciolo. Le mariage fut célébré en présence du pape Paul II (4). Phrantzès qui entreprit, à cette époque, un voyage en Italie, assista à cette cérémonie et passa plus d'un mois auprès de ses anciens maîtres (5). Devenue veuve, Zoé épousa, le 2 novembre 1472, en secondes nocces, le tsar de Russie, Ivan III. Le mariage fut célébré avec magnificence au Vatican, en présence du pape Sixte IV qui donna au tsar, en dot, six mille ducats d'or (6). A partir de ce moment, Zoé prit le nom de Sophie. Elle eut de cette union une fille, Hélène, qui épousa le roi de Pologne Alexandre Jagellon et qui mourut en 1513 sans laisser d'enfants (7).

Le fils puîné de Thomas, Manuel, était encore en Italie au mois de janvier 1476. Par une lettre, en date du mois de mars 1473, le pape Sixte IV recommandait le jeune prince au duc de Milan, Galéas Maria Sforza. Il le priait notamment de lui assurer dans l'armée une place digne de son origine (8). Une autre lettre, datée du 26 mars 1474 et envoyée par Louis III Gonzaga à Galéas Sforza, nous apprend que Manuel avait l'intention de se rendre à Milan (9). En janvier 1476 il était de nouveau à Rome d'où il écrivit une lettre à Galéas Sforza; il s'intitule : *Emmanuel Authentopulus* (αὐθεντόπουλος) *Palaeologus Graecorum dominus* (10).

Il semble que Manuel Paléologue se lassa vite de vivre à Rome,

(1) Phrantzès, p. 236.

(2) *Ibid.*, p. 385.

(3) *Ibid.*, p. 424.

(4) *Ibid.*, p. 424.

(5) *Ibid.*, p. 425.

(6) Sur ce mariage, voir surtout le P. Pierling, *Mariage d'un tsar au Vatican, La Russie et le Saint-Siège* (Paris, 1896), I, p. 107-185. Sur la réception de Zoé Paléologue à Sienne, voir le décret de la commune de cette ville (28 juin 1472) et une lettre du cardinal Bessarion (10 mai 1472). Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 311-314.

(7) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 536. W. Miller, *op. cit.* II, p. 176.

(8) Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, IV, p. 308-309.

(9) *Ibid.*, p. 296.

(10) *Ibid.*, p. 310.

d'autant plus que le pape avait réduit, à partir de janvier 1466, sa pension à cinquante ducats par mois (1). Il quitta donc l'Italie et se réfugia auprès du sultan. Celui-ci accueillit favorablement le jeune prince et lui donna un apanage avec une pension. Manuel se maria à une personne dont nous ignorons la situation et eut de ce mariage deux enfants : l'aîné, Jean, conserva la religion de son père et mourut très jeune; au contraire, le cadet, André, embrassa l'islam et vivait encore comme Mahomet pacha sous le règne de Selim I^{er} (1512-1520) (2).

Les aventures d'André Paléologue méritent d'attirer particulièrement notre attention, parce que, étant fils aîné de Thomas et neveu de Constantin XI, il fut considéré comme l'héritier légitime de l'Empire byzantin et du despotat de Morée. Comme nous le disions plus haut, André reçut du pape le titre de despote, titre que nous retrouvons effectivement sur sa bulle dont la légende, en latin, est ainsi conçue : *Andreas Paleologus Dei gratia despotes Romeorum*. La bulle porte, en outre, l'aigle bicéphale et, par-dessus, une couronne avec la croix grecque (3). Paul II lui accorda aussi une pension mensuelle de trois cents ducats d'or; dès le mois de janvier 1466, elle fut réduite à cinquante ducats par mois, que l'héritier des Paléologues continua à toucher régulièrement jusqu'à l'année 1492 (4). Tout porte à croire qu'André passa la plus grande partie de sa vie à Rome. Dans une lettre que François Filelfe adressa, en septembre 1475, à Alamanno Ramnucino, nous lisons que Démétrius Chalcocondyle, l'humaniste grec bien connu de la Renaissance, se rendit, à cette époque, à la Ville Éternelle pour rencontrer « le despote des Romains » (« ... *futurus παρὰ τῶν Ῥωμαίων δεσπότης* ») (5).

Après la mort de Bessarion (1472), le jeune Paléologue se trouva privé d'un protecteur à la fois sévère et puissant. Ses relations avec la papauté devinrent moins étroites. Il dépensait tout son argent en menant une vie déréglée (6) et finit par épouser une personne de

(1) Gottlob, *op. cit.*, p. 292.

(2) *Historia politica*, p. 34. Sp. Lambros, *Ecthesis Chronica*, p. 23.

(3) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημὼν*, I (1904), p. 426.

(4) Gottlob, *op. cit.*, p. 292.

(5) E. Legrand, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe*, p. 184.

(6) Jacobi Volaterrani, *Diarium Romanum*, apud Muratori, XXIII, III^e partie, p. 81 (de la nouv. éd.).

basse condition et de mœurs légères. L'épouse d'André s'appelait Catherine (1) et était très vraisemblablement d'origine italienne. Cette union ne fit qu'accroître le mécontentement des papes, ce qui obligea le despote à se réfugier auprès de sa sœur, en Russie, où, pour des raisons que nous ignorons, il ne resta pas longtemps (2). De retour à Rome, il persuada le pape Sixte IV de lui donner deux mille ducats d'or pour entreprendre une expédition en Morée en vue de recouvrer les possessions de son père (3). A notre connaissance, cette expédition ne fut jamais tentée.

Nous avons conservé un chrysobulle émanant d'André Paléologue et daté du 13 avril 1483, qui est très intéressant par son contenu et surtout par ce qu'il nous laisse entrevoir les ambitions du jeune prince. Ce chrysobulle se rapporte à des privilèges accordés à un noble espagnol, Don Petro Manrique, comte d'Osorno. André lui accorda le droit de porter, lui et ses descendants légitimes, les insignes des Paléologues de Constantinople, de créer des comtes palatins jusqu'au grade d'archevêque et de comte et, en plus, de légitimer les enfants naturels (4). Ce qui est particulièrement à noter, c'est que le chrysobulle en question porte en tête l'invocation habituellement employée par les empereurs de Byzance : *Andre(a)s Paleologus Dei gratia fidelis imperator Constantinopolitanus* (5). Il en résulte que le fils de Thomas aspirait

(1) Gottlob, *ibid.*

(2) Volaterranus, *ibid.* Constantin Lascaris, apud Migne, *Patrologie grecque*, tome 161, col. 964 et 968, dit à propos d'André : « ... ὁ δὲ πρῶτος ἀγύρτης γενόμενος, περὶ πολλὰ τῆς Εὐρώπης πλανᾶται ἔτει 6999 [= 1490 ou 1491] ».

(3) Volaterranus, *ibid.* Cf. W. Miller, *op. cit.*, II, p. 177.

(4) V. Regel, *Хрисовулы Императора Андрея Палеолога 13. Апрель 1483 года. Viz. Vremennik*, I (1894), p. 158. « ... Idcirco presentium tenore, motu proprio consulto ac deliberate, damus, concedimus ac donamus vobis qui supra Don Petro Manrique, comiti de Osorno, heredibusque ac successoribus vestris legitime intransitibus, quod possitis et possint ac liceat arma ac insignia Imperatorum Constantinopolitanorum Paleologorum ferre et ut ipsisque insigniri quo modo et quando et ubi licuerit... Concedimus insuper vobis ac successoribus vestris, ut supra, comites palatinos facere et creare, milites et facere et armare, spuriis legitimare usque ad archiepiscopalem comitumque gradum... » Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 297-298. On y trouvera, en outre (p. 305-306) deux autres chartes d'André sur des cas analogues (12 mai et 22 juillet 1493).

(5) Regel, *ibid.*, p. 157. En grec nous aurions : « Ἀνδρέας ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Παλαιολόγος. »

non seulement au despotat, mais aussi au trône de l'Empire.

La conquête, en 1493, du royaume de Naples par le roi de France Charles VIII, modifia profondément les projets du prince grec. On sait avec quel enthousiasme fut reçu par les réfugiés grecs d'Italie le roi français, dont un poète contemporain originaire d'une noble famille byzantine, Michel Marullus Tarchaniote, dit : « ...*tellus Ausonis hinc vocat, illinc solutis Graecia crinibus* » (1). André Paléologue accueillit Charles VIII comme un libérateur de la Grèce.

Déjà avant l'expédition du roi de France en Italie, le prince byzantin avait visité Paris. Le 31 octobre 1491, Charles VIII, alors à Laval, accordait à André une somme d'argent pour couvrir en partie les frais de voyage de ce dernier, venu en France *pour aucuns grands affaires* (2). Le 16 décembre de cette même année, le roi donnait, de Moutils-les-Tours, des instructions relatives à un versement de trois cents cinquante livres tournois qui permettraient à André Paléologue de retourner à Rome, auprès du Saint-Père (3). Enfin, pendant le séjour de Charles VIII en Italie, le 16 septembre 1494, un traité fut conclu entre le prince grec et le roi de France, traité en vertu duquel le premier cédait à Charles tous ses droits sur l'Empire byzantin, sur Trébizonde et sur la Serbie (4); il réserva pourtant pour lui et pour ses successeurs le despotat du Péloponnèse (5).

Suivirent pour André Paléologue quelques années de tranquillité. Le roi de France n'oublia pas son « grand ami » (*magnus amicus noster*, dit-il lui-même); il lui accorda une pension annuelle de mille

(1) D. A. Zakythinos, *Μιχαὴλ Μάρουλλος Ταρχανιώτης, Ἐπετηρίς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, 5 (1928), p. 205.

(2) Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, p. 301-302. Cf. p. 302-303.

(3) *Ibid.*, p. 303-304.

(4) Foncemagne, *Éclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie; et particulièrement sur la cession que lui fit André Paléologue du droit qu'il avait à l'Empire de Constantinople*, *Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVII (1751), p. 573. M. A. A. Vasiliev a donné une traduction en russe de ce document dans les *Mélanges N. I. Kareev* (Saint-Petersbourg, 1914), p. 275-278, publication que nous connaissons seulement par une note de l'auteur dans son *History of the Byzantine Empire*, II, p. 277.

(5) Foncemagne, *ibid.*, p. 574.

deux cents ducats d'or, par acte signé à Naples le 14 mai 1495 (1). Malheureusement pour André, la conquête de Charles VIII ne fut qu'éphémère; le souverain lui-même mourut peu de temps après, en 1498, sans avoir pu réaliser ses vastes ambitions et l'héritier du trône de Byzance se trouva de nouveau sans ressources. Il paraît que la misère, dans laquelle tomba ce descendant d'une famille impériale, impressionna beaucoup les contemporains. Jacques Volaterranus, au récit duquel nous avons déjà fait allusion, nous dépeint sa situation ainsi : « Aujourd'hui, dit-il, nous voyons André Paléologue à Rome, entouré d'une famille malpropre et couvert de lambeaux; et celui qui, quelques années auparavant ne portait que des vêtements de pourpre et de soie, maintenant couvre à peine ses membres avec un habit sans valeur (2). » En 1502, André Paléologue céda de nouveau ses droits sur l'Empire byzantin au roi d'Aragon et de Castille, Ferdinand le catholique, et à sa femme Isabelle (3).

Il mourut à Rome au mois de juin de cette même année. Sa femme Catherine, ne pouvant pas payer les frais de ses funérailles, s'adressa au pape Alexandre VI qui lui donna la somme de 104 ducats (4). Ainsi disparut dans la misère le dernier représentant des Paléologues.

Sur la descendance des derniers Paléologues après 1502, nous n'avons pas la moindre indication qui puisse résister à la critique historique. Il y a plus d'un siècle, en 1817, un savant anglais publia pour la première fois une inscription, conservée dans la petite église de Landulph, à Cornwall, sur un tombeau d'un certain Théodore Paléologue qui mourut le 21 janvier 1636 et qui serait un descendant de Thomas Paléologue (5). D'après les indications données par

(1) Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, 8 (1911), p. 394-395. Cf. O. Mastroyanni, *Sommario degli atti della cancelleria di Carlo VIII a Napoli*, *Archivio Storico per le Prov. Napoletane*, 20 (1895), p. 533. Cf. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, VI, p. 299-300.

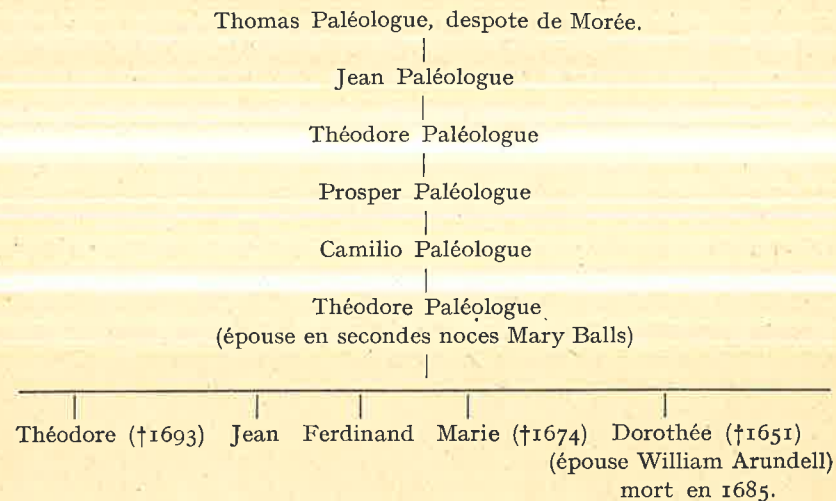
(2) Volaterranus, *ibid.*

(3) Pastor, *op. cit.*, p. 228.

(4) Gottlob, *op. cit.*, p. 292 : « Pro exequiis ipsius despoti. »

(5) Vyvyan Jago, *Some observations in a monumental inscription in the Parish Church of Landulph, Cornwall, Archaeologia, or Miscellaneous tracts relating to Antiquity*, t. XVIII (1817), p. 83-96. Cette inscription a été récemment publiée pour la seconde fois par Const. J. Karadja, *Une branche des Paléologues en Angleterre*, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, 10 (1923), p. 113-115, comme inédite. Cf. G. Danos Pecos, *Ὁ τελευταῖος τῶν Παλαιολόγων, Πανδώρα*, 10 (1860), p. 375-380. Cf. *ibid.*, t. I (1850-1851), p. 18.

cette même inscription, on a pu dresser l'arbre généalogique que voici (1) :



Eugénie, fille d'un certain Théodore Paléologue, visita la Grèce vers la fin du dernier siècle. Elle prétendait descendre de cette même famille des Paléologues d'Angleterre (2). L'on raconte que, durant la guerre pour l'Indépendance, une ambassade grecque visita Cornwall pour se renseigner sur le sort des descendants de cette famille qu'on avait l'intention de restaurer sur le trône du nouveau royaume (3).

En ce qui concerne l'inscription de Landulph et les indications généalogiques qu'elle contient, nous devons formuler de sérieuses réserves. Comme on l'a déjà remarqué (4), les sources dont nous disposons ne font nulle part mention d'un fils de Thomas Paléologue portant le nom de Jean. On peut, évidemment, objecter que le silence des sources ne peut être considéré comme un argument irréfutable. Nous croyons pourtant que cette objection ne peut être étayée d'aucune manière. D'abord Phrantzès, qui connut mieux que tout autre la famille des Paléologues et nota soigneusement la date de la naissance des deux fils de Thomas, n'en parle

(1) Karadja, *ibid.*, p. 114.

(2) Hertzberg, *op. cit.*, II, p. 712 (note du traducteur).

(3) D. Vikélas, *Περὶ Παλαιολόγων, Πανδώρα*, II (1860-1861), p. 24.

(4) W. Miller, *op. cit.*, II, p. 178.

point ; de même, dans les lettres que Bessarion envoya au précepteur des princes à Ancône, il n'en est nulle part question ; enfin, les documents de la chancellerie pontificale, qui ont conservé les noms des autres Paléologues, n'en font jamais mention. Il est donc certain que Jean Paléologue, fils de Thomas, est un personnage fictif. Par conséquent les Paléologues d'Angleterre n'ont rien de commun avec la famille impériale de Constantinople dont, malheureusement, les descendants disparurent dans la misère, loin de leur pays asservi (1).

(1) La composition du présent chapitre avait été terminée, lorsque nous avons pu nous procurer l'étude de Georges E. Typaldos, *Οἱ ἀπόγονοι τῶν Παλαιολόγων μετὰ τὴν ἄλωσιν, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, tome VIII (1922), p. 129-154. Nous regrettons vivement de n'avoir pas pu l'utiliser lors de la rédaction de ces dernières pages. On y trouvera un certain nombre d'indications précieuses sur l'histoire de la maison des Paléologues après la soumission de l'Empire byzantin aux Turcs. D'une manière générale, les indications que nous donnons ci-dessus concordent avec le résultat des recherches de G. Typaldos. Ce qui est surtout à retenir ici, c'est que l'auteur démontre, d'une façon, croyons-nous, irréfutable, qu'André Paléologue avait un fils nommé Constantin. Il est question de lui dans un document du 17 octobre 1508 ; il était vraisemblablement fils de cette Catherine dont parle le document de la chancellerie pontificale mentionné plus haut. Constantin Paléologue avait réussi à se faire nommer commandant de la garde du Pape (Typaldos, *ibid.*, p. 141-142), mais au fond il était un personnage fort médiocre. Antoine Giustiniani, ambassadeur vénitien près le Saint-Siège de 1502 à 1505, s'exprime dans ces termes de lui : « ... *Alli quali*, dit-il, *vol [le pape] dar per capo el fiol del despoto della Morea, che è persona de poco valor, per fama pubblica per tutta Roma, benchè l'aspetto suo dimostrì altramente.* » *Dispacci di Antonio Giustiniani, ambasciatore Veneto in Roma dal 1502 al 1505* (éd. Pasquale Villari), tome I^{er} (Florence, 1876), p. 164. Ce passage date du 21 octobre 1502 ; par conséquent il ne s'agit pas, comme l'on a supposé, d'André Paléologue qui mourut au mois de juin de cette même année, mais d'un fils de celui-ci qu'on peut identifier avec Constantin.

APPENDICE

Nous avons parlé plus haut, p. 189-190, du mariage de Théodore II Paléologue avec la princesse italienne Cléopé Malatesta. Nous avons exposé très brièvement les difficultés du jeune ménage et parlé d'une lettre qui nous autorise à croire que Théodore s'efforça de contraindre sa femme à embrasser l'orthodoxie. De nouveaux documents viennent confirmer cette opinion et élucider ce point de la vie de la princesse italienne. Ce sont deux lettres du pape Martin V adressées l'une à Théodore et l'autre à Cléopé et conservées dans le manuscrit latin 878 de la Bibliothèque Barberine de Rome. Déjà Cecconi a parlé de ces documents et publié une partie du premier (1). Nous avons pu, grâce à M. Silvio Giuseppe Mercati, professeur à l'Université de Rome, nous procurer les photographies de ces documents. Nous en donnons ci-dessous une édition *in extenso*. Que M. S. Mercati veuille trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

I

Lettre de Martin V à Théodore II Paléologue.

Codex Barber. lat. 878, p. 228-229.

Ad Theodorum Imperatorem Constantinopolitanum.

Quoniam unionem orientalis Ecclesiae perpetuo sollicitudinis studio semper optavimus, teque ac clarae memoriae Emmanuelem Romaeorum imperatorem, genitorem tuum, paterna affectione dileximus, hanc nostram affectionem erga personam tuam opere demonstravimus. Nam cum dilectam in Christo filiam nobilem mulierem Cleofe domicellam Pensauriensem, inter caeteras consanguineas nostras carissimam haberemus, summis virtutibus ornatissimam et bonis moribus institu-

(1) E. Cecconi, *op. cit.*, p. 30-31.

tam, eam in consortem tuae excellentiae desponsari, ut sicut in sancto matrimonio, ita omni cultu, fide, religione, doctrina christiana invicem viveretis. Cum autem ad..... salutem et partem eiusdem Cleofe nostrae filiae praedilectae paterna sollicitudine et affectione simus semper intenti, plurimum formidamus, ne propter quotidianam conversationem, quem habet causa tuis et aliis ritui orientalis Ecclesiae et eius caerimoniis (1) assuescat et ad id observandum aliorum suasionibus et exhortationibus inducatur, quod non posset absque gravi mentis nostrae amaritudine et anxietate contingere, praesertim si deviaret a praeceptis Romanae Ecclesiae omnium Christi fidelium matris et divinae ac catholicae fidei disciplina. Quamobrem, optime princeps, nobilitatem tuam per viscera misericordiae Jesu Christi, cuius nomen tibi est commune nobiscum, exhortamus, requirimus et rogamus, ut ipsam Cleofe, cuius status, honor, salus est inter caetera nobis cordi, omnino prohibeas eam alias caerimonias, aut doctrinam, quam mandat Ecclesia et vera Christi religio, iubeat non tenere sibi obsecramus excellentiam tuam alieni ritus a catholicae fidei disciplina observatiam per alios suaderi non sinas, aut eam ad mores et irritum illius patriae observandum tuorum persuasionem et exhortationem seduci, quam quidem observantiam et potes et debes, quantum ad te pertinet, prohibere in..... (2) (sic) dilecte fili, ut tibi vera fateamur, speramus plurimum in virtute et sapientia excellentiae tuae, quod post eiusdem genitoris occasum, qui pro effectu unionis orientalis et occidentalis Ecclesiae, dum vixit, summa cum diligentia laboravit eius sequendo vestigia, causam Dei non deseres, sed illam opere persequeris ac conabis te et tuos cum reliqua christianitate una fide et charitate coniungere. Nam sicut a fide dignis ex Graecia significatum est nobis multorum mentes et animos inflammatos erectos esse percepimus ad persecutionem et consummationem tanti boni proventuri in Ecclesia sancta Dei. Quod si quando tibi et tuis Deus omnipotens hoc salutare consilium inspirabit, ut de christiana religione nobiscum omnia concorditer sentiatis et uni, catholicae Ecclesiae, oboediatis, praeter sempiterna praemia quae parata sunt beatis animabus in Coelo, quanta inde statui tuo et tuorum ac universae Graeciae praesidia et ornamenta provenient? Quod quamprimum te et tuos exequi velle sensebimus, destinare curabimus ad id munus homines divinarum rerum scientia peritissimos

(1) Le manuscrit : caeremoniis.

(2) Lacune laissée par le copiste.

et Apostolicae sedis auctoritate munitos, ut nihil ex parte nostra deficiat, quod te et tuos ac universam Graeciam, sublato illo detestabili inveterato schismate, reducamus ad viam salutis aeternae ac cognitionem catholicae veritatis, ad quae suprema desideria nostra tendunt. Praeterea dilectum filium Lucam de Offida, ordinis fratrum Heremitarum Sancti Augustini, professorem in Theologia magistrum, latorem praesentium destinamus, cui in iis, quae tibi nostri parte reserabit, adhibere velis credentiae plenam fidem. Datum, etc. (sic).

II

Lettre du pape Martin V à Cléopé.

Codex Barber. lat. 878, p. 229-230

Ad Domicellam Cleofe.

Putabamus, dilecta in Christo filia, ut postquam te dilecto filio excellenti principi Theodoro Palaeologo disposito more matrimoniali toro coniuxeramus et ad partes illas projecta fueras alios ad veram fidem Christi et cognitionem catholicae veritatis pro tua sapientia et doctrina, prout teneris et debes allicere et inducere debuisses. Et propterea quia de salute tua paterna semper sumus affectione solliciti, et plurimum formidamus, ne propter quotidianam conversationem cum illis ritui orientalis Ecclesiae assuescas et devies a catholicae fidei documentis, quod mentem nostram non mediocriter anxiaret, tibi in virtute sanctae oboedientiae et sub excommunicationis poena, quam si confeceris te incurrere volumus eo ipso, praecipimus et mandamus, ut quantum nostram gratiam et benedictionem in te desideras conservare omnibus illis patriae ritu, moribus caerimoniisque reiectis, a doctrina catholicae fidei penitus alienis, ad veram christianam religionem et unicam sanctam Romanam Ecclesiam, extra quem (1) non est salus cum omni humilitate et cordis contritione ac paenitentia si forsan excesseris revertatur et in divinis officiis audiendis et missis celebrandis iuxta formam catholicae Ecclesiae consuetam praeter quam in certis casibus per nos et literas nostras tibi permissis atque concessis immu-

(1) A partir d'ici l'édition est faite d'après une copie que M. Mercati a bien voulu nous envoyer.

tabiliter perseveres. Quod si te forsitan contra facere contingat et viam relinquere catholicae veritatis et orientalis Ecclesiae ritui et caerimoniis inherere, quod te tamen non putamus esse facturam si nostris potius monitis obsequentem, arctiorem a nobis poenam consequeris. Caeterum, carissima filia, ut saluti animae tuae, quam semper appetimus, consulatur et in partibus Noricae aliquem locum pro usu et habitatione fratrum tam mendicantium, quam aliorum ordinum, aut presbyterorum secularium, qui inibi iuxta catholicae Ecclesiae documenta vivant et in divinis Domino solemniter cum nostra gratia et licentia sedis Apostolicae construere possis, unam super hoc et quasdam alias literas, quas tibi necessarias esse putavimus ad salutem per dilectum filium Lucam de Offida, ordinis fratrum Heremitarum Sancti Augustini professorem in Theologia magistrum latorem praesentium destinamus, cui in iis, quae tibi pro parte nostra reserabit, adhibe credentiae plenam fidem. Datum, etc. (sic).

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

I. — SOURCES

A. Sources narratives

- Acominate, Choniata, Michel, Τὰ σφζόμενα, éd. Sp. Lambros, tomes I-II, Athènes, 1879-1880.
- Acropolite, Georges, *Opera. Recensuit Augustus Heisenberg*, tomes I-II, Leipzig, 1903.
- Ancône, Cyriaque d'—, *Inscriptiones seu Epigrammata graeca et latina reperta per Illyricum*, Rome, 1747. G. Castellani, *Un traité inédit en grec de Cyriaque d'Ancône, Revue des Études grecques*, 9 (1896) p. 225-230.
- Sp. Lambros, 'Επίγραμμα Κυριακοῦ τοῦ Ἀγκωνίτου, 'Επετηρίς Φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσός, 7 (1903) p. 39-48. R. Sabbadini, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione autografa del Peloponneso trasmessa da Leonardo Botta, Miscellanea Ceriani*, Milan, 1910.
- Annales Ianienses*, éd. de L. T. Belgrano et Cesare Imperiale, tomes I-V, Gênes, 1890-1929.
- Anonyme, Πανηγυρικὸς εἰς Μανουὴλ καὶ Ἰωάννην Η' τοὺς Παλαιολόγους, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 132-199, Athènes, 1926.
- Bessarion, Cardinal Jean, Κωνσταντῖνῳ δεσπότη τῷ Παλαιολόγῳ, éd. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, tome III (1906) p. 12-50. Nouvelle édition Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 32-45, Athènes, 1930.
- Μονοδία ἐπὶ τῇ βασιλίσσει κυρᾷ Κλεόπῃ τῇ Παλαιολογίνῃ, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 154-160, Athènes, 1930.
- Μονοδία ἐπὶ τῷ μακαρίτῃ καὶ αἰοδίμῳ βασιλεῖ κυρῷ Μανουὴλ τῷ Παλαιολόγῳ, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 284-290. Traduction latine, éd. Migne, *Patrologia graeca*, tome CLXI, col. 615-620.
- Στίχοι λαμβικοί ἐπὶ τῇ βασιλίδι κυρίᾳ Θεοδώρα τῇ Παλαιολογίνῃ, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 94-95, Athènes, 1930.
- Cabasilas, Nicolas, éd. M. Jugie, *Éloge de Matthieu Cantacuzène, Échos d'Orient*, 1910, p. 338-343. Du même, *Nicolas Cabasilas, panégyriques inédits de Matthieu Cantacuzène et d'Anne Paléologine, Izvestia de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, 15 (1911), p. 112-121.
- Cambini, Andrea, *Dell' origine de' Turchi*, éd. de Sansovino, *Historia universale dell' origine, guerre et imperio de' Turchi*, tome I^{er}, Venise, 1654.
- Canale, Marino da —, *Cronaca veneta, ou La Cronique des Veniciens de maître Martin da Canal*, éd. F.-L. Polidori, dans l'*Archivio Storico Italiano*, 1^{re} série, tome VIII (1845), p. 229-766.
- Cantacuzène, Jean, *Historiarum libri IV*, éd. L. Schopen, tomes I-III, Bonn, 1828-1831.

(1) Dans cette Bibliographie figurent par ordre alphabétique des auteurs tous les ouvrages et articles cités, sauf les comptes rendus. Les articles anonymes sont classés d'après la lettre initiale du premier mot du titre. Les noms des auteurs de cette bibliographie étant compris dans la *Table des noms propres*, le lecteur peut s'y rapporter pour vérifier aisément les ouvrages et articles cités.

- Chalcocondyle, Laonic, *Historiarum libri X*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1843.
 Outre l'édition de Bonn, dont nous nous sommes servi, nous avons aujourd'hui une nouvelle édition due à E. Darkó. L. Chalcocondylae, *Historiarum demonstrationes, Editiones criticae Scriptorum Graecorum et Latinorum a Collegio philologico classico Academiae Litterarum Hungaricae publici iuris factae*, Budapest, 1922-1923.
- Cheilas, Nicéphore, *Μονωδία ἐπὶ τῇ βασιλείᾳ Κλεόπῃ τῇ Παλαιολογίνα*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 144-152.
- Choniate, Nicétas, *Historia*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1835.
- Chronica Ragusina*, voir *Restius* (même rubrique).
- Chronique brève, Chronicon breve*, éd. Em. Bekker, après le texte de Ducas.
- Chronique de Galaxidi*, éd., C. N. Sathas, *Χρονικὸν ἀνέκδοτον Γαλαξειδίου*, Athènes, 1865.
- Chronique de Monemvasie*, N. A. Bees, *Τὸ περὶ κτίσεως τῆς Μονεμβασίας Χρονικόν*, Βυζαντίς, tome I^{er} (1909).
- Chronique de Morée, The Chronicle of Morea*, éd. John Schmitt, Londres, 1904.
 Voir aussi *Cronaca di Morea, Libro de los Fechos et Livre de la Conqueste* (rubrique : *Sources narratives*).
- Chrysoloras, Démétrius, *Σύγκρισις παλαιῶν ἀρχόντων καὶ νέου, τοῦ νῦν αὐτοκράτορος Μανουῆλ Παλαιολόγου*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 222-245, Athènes, 1926.
- Codin Curopalate, voir *Pseudo-Codin* (même rubrique).
- Constantin VII Porphyrogénète, *De administrando imperio*, éd. Em. Bekker, tome III de l'édition de Bonn, p. 65-270, Bonn, 1840.
- Critobule d'Imbros, *De rebus gestis Mechemetis II*, éd. Ch. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, tome V, p. 40-161, Paris, 1870.
- Cronaca di Morea*, éd. C. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 414-468.
- Cronaca Riminese*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XV, col. 891-968.
- Cronaca Zancaruola*, citée par N. Iorga, *Notes et extraits*, tome I^{er}, p. 474.
- Cronica Dolfina*, citée par N. Iorga, *Notes et extraits*, tome I^{er}, p. 267, note 3.
- Cydonès, Démétrius, *Lettres*, éd. J. F. Boissonade, *Anecdota nova*, Paris, 1844.
 Éd. Gius. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, Paris, 1930.
- Dandolo, André, *Chronicon Venetum*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XII, col. 1-524, Milan, 1728.
- Dokeianos, Jean, *Ἔργα*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I^{er}, p. 221-225, Athènes, 1912-1924.
- Ducas, *Historia Byzantina*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1834.
- Ecthesis Chronica and Chronicon Athenarum*, éd. Sp. Lambros, Londres, 1902.
- Edrisi, *Géographie*, éd. A. Jambert, tomes I-II, Paris, 1840.
- Ephraïm, *Chronographie*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1840.
- Epirotica*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1849.
- Eugénikos, Jean, *Ἔργα*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome I^{er}, p. 47-218, Athènes, 1912-1924.
- Filelfe, François, éd. E. Legrand, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe*, Paris, 1892.
- Flores Historiarum*, édition H. R. Luard, tome II, Londres, 1890.
- Giustiniani, Antoine, *Dispacci di Antonio Giustiniani, ambasciatore Veneto in Roma dal 1502 al 1505*, éd. de Pasquale Villari, tome I^{er}, Florence, 1876.
- Gobellinus, *Pii II Commentarii*, Rome, 1584.
- Grégoras Nicéphore, *Byzantina Historia*, éd. L. Schopen, tomes I-III, Bonn, 1829-1855.
- *Correspondance*, éd. Bezdeki, *Nicephori Gregorae epistulae XC, Ephemeris Dacoromana* de l'École roumaine de Rome, tome II (1924). R. Guillaud, *Correspondance de Nicéphore Grégoras* (Paris, 1927).

- Hermonymos, Charitonymos, *Ἐπικήδειος τῇ αὐτοκράτει βασιλίδι*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 267-273.
- Historia politica et patriarchica Constantinopoleos*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1849.
- Isidore, métropolitain de Kiev, *Epistolae*, éd. W. Regel, *Analecta Byzantinorussica*, p. 59-71, Saint-Petersbourg, 1891.
- Joseph ben Joshua, éd. C. H. F. Bialloblotzky, *The Chronicles of Rabbi Joseph ben Joshua ben Meir, the Sphardi*, Londres, tomes I-II, 1835-1836.
- Lamentation de Constantinople*, éd. A. Ellissen, *Analekten der Mittel- und neugriechischen Literatur*, tome III, p. 106-308, Leipzig, 1857.
- Lascaris, Constantin, *Notitia*, éd. Migne, *Patrologia graeca*, tome 161, col. 965-968, Paris, 1866.
- Libro de los Fechos et conquistas del Principado de la Morea*, éd. A. Morel-Fatio, Genève, 1885.
- Livre de la Conquête de la principauté de l'Amorée*, version française de la *Chronique de Morée*, éd. J. Longnon, Paris, 1911.
- Lucca, Ptolémée de —, voir : *Lucensis*.
- Lucensis, Ptolemaei, *Historia Ecclesiastica*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XI, col. 741-1242, Milan, 1727.
- Machéras, Léonce, *Χρονικὸν Κύπρου, Chronique de Chypre*, éd. E. Miller et C. Sathas, tomes I-II, Paris, 1881-1882.
- Magno, Stefano, *Estratti degli Annali Veneti*, éd. de Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 179-209.
- Malaspinæ, Sabae, *Historiae continuatio*, éd. R. Gregorio, *Bibliotheca Scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere*, tome II, Panorme, 1792.
- Manuel II Paléologue, *Correspondance*, éd. E. Legrand, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, Paris, 1893.
- *Λόγος ἐπιτάφιος εἰς τὸν αὐτάδελφον αὐτοῦ δεσπότην πορφυρογέννητον κύρ Θεόδωρον*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 11-119, Athènes, 1926.
- Martoni, Nicolas, éd. L. Legrand, *Nicolai de Marthono notarii, Liber peregrinationis ad loca sacra, Revue de l'Orient latin*, tome III (1895).
- Mazaris, Νεκρικὸς Διάλογος οὐ Ἐπιδημία Μάζαρι ἐν Ἀδου, éd. J. F. Boissonade, *Anecdota graeca*, tome III, p. 122-186, Paris, 1831.
- Monachus Patavinus, *Chronicon*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome VIII, col. 261-740, Milan, 1726.
- Muntaner, Ramon, *Chronique*, éd. J.-A. Buchon, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, p. 217-564, Paris, 1840.
- Musachi, Jean, *Breve memoria degli discendenti de nostra casa Musachi*, éd. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 270-340.
- Navagiero, André, *Storia della Repubblica Veneziana*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XXIII, col. 921-1216, Milan, 1733.
- Neocastro, Bartolomeo di, *Historia Sicula*, apud *Raccolta degli storici italiani*, tome XIII, part. III, Bologna, 1921. Ancienne édition apud Muratori, tome XII.
- Νέον Λεμωνέριον, Athènes, 1873.
- Nomikos, Vasilakēs, épigramme publiée par Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV, p. 161-162.
- Pachymère, Georges, *De Michaelae et Andronico Palaeologis libri XIII*, éd. Em. Bekker, tomes I-II, Bonn, 1835.
- Philès, Manuel, *Carmina*, éd. E. Miller, tomes I-II, Paris, 1855-1857.
- Phrantzès, Georges, *Annales*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1838.
- Pie II, voir *Sylvius Aeneas* (même rubrique).
- Pléthon, Georges, Gémistos, *Εἰς Μανουῆλ Παλαιολόγον περὶ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ πραγμάτων*, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 246-265.

- Pléthon, Georges, *Γέμιστος*, Μονωδία ἐπὶ τῇ αὐτοκρατορίᾳ βασιλεὺς Κλεόπη, éd. Migne, *Patrologia graeca*, tome CLX, col. 939-952. Nouvelle édition par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 161-175, Athènes, 1930.
- Προθεωρία εἰς τὸν Ἐπιτάφιον Μανουὴλ Παλαιολόγου εἰς τὸν ἀδελφὸν Θεόδωρον, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 3-7, Athènes, 1926.
- Πρὸς τὸν βασιλέα, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome III, p. 309-312, Athènes, 1926.
- Προσφωνημάτων πρὸς τὸν κύρ Δημήτριον δεσπότην τὸν Πορφυρογέννητον, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 207-210, Athènes, 1930.
- Συμβουλευτικὸς πρὸς τὸν δεσπότην Θεόδωρον περὶ τῆς Πελοποννήσου, éd. Migne, *Patrologia graeca*, tome CLX, col. 841-866. Nouvelle éd. par Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome IV, p. 113-135.
- Pseudo-Codin, *De officialibus Palatii Constantinopolitani et de officiis Magnae Ecclesiae liber*, éd. Em. Bekker, Bonn, 1839.
- Restius, Junius et Gundula, J., *Chronica Ragusina, digessit Sp. Nodilo. Monumenta spectantia Historiam Slavorum Meridionalium, Scriptores*, tome II, Zagreb, 1893.
- Saint-Nikon, le Metanoïte, Ὁ βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε, éd. Sp. Lambros, *Νέος Ἑλληνομύμων*, tome III (1906) p. 129-228.
- Sanudo, Marino Torsello l'ancien, *Istoria del Regno di Romania*, éd. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 99-174. Voir aussi *Fr. Kunstmann* (rubrique: *Ouvrages et articles cités*).
- Sanudo, Marino le jeune, *Vitae ducum Venetorum*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XXII, col. 401-1252, Milan, 1733.
- Scholarios, Georges, Ἔργα, éd. Sp. Lambros, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, tome II, p. 3-340, Athènes, 1912-1924.
- Sgouropoulos, voir Syropoulos, *Sylvestre* (même rubrique).
- Skléros, Athanase, Κρητικὸς πόλεμος, éd. C. N. Sathas, Ἑλληνικά Ἀνέκδοτα, tome II, Athènes, 1867.
- Spandonis, Théodore Cantacuzène, *De la origine deli Imperatori Ottomani, ordini della corte, forma del guerreggiare loro, religione, rito et costumi de la natione*, éd. C. Sathas, *Documents*, IX, p. 135-261. Éd. C. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 315-336 (extraits).
- *Petit traité de l'origine des Turcs*, par Théodore Spandonyn Cantacusin, publié et annoté par Ch. Schefer, Paris, 1896. Traduction du traité de Spandonis par B. de Raconis, publiée, pour la première fois, à Paris en 1519.
- Specialis, Nicolaus, *Libri VIII Rerum Sicularum*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome X, col. 915-1092.
- Spinello, Matteo, — di Giovenazzo, *Diurnali*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome VII, col. 1063-1108, Milan, 1725.
- Sylvius, Aeneas, *Opera quae extant omnia*, Bâle, sans date.
- Syropoulos, Sylvestre, *Historia vera unionis non verae*, éd. R. Creighton, La Haye, 1660.
- Vie de Saint-Willibald*, *Vitae Willibaldi et Wynnebalidi*, auctore Sanctimoniali Heidenheimensi, éd. O. Holder-Egger, apud Pertz, *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores*, tome IV, Hanovre, 1887, p. 80-106.
- Villani, Jean, *Historie Fiorentine*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XIII, col. 3-1002, Milan, 1728.
- Vita Caroli Zeni*, voir Zeno, *Jacques* (même rubrique).
- Volaterranus, Jacques, *Diarium Romanum*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XXIII, part. III, Città di Castello, 1904.
- Zeno, Jacques, *Vita Caroli Zeni*, éd. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, tome XIX, col. 199-372, Milan, 1731.

B. Sources inédites

Codex Parisinus graecus,	1213
Codex Parisinus graecus Suppl.	676.
—	Ital. 318.
—	— 337.
—	— 787.
—	— 1410.
— Barb.	lat. 878.

C. Documents

- Assises de Romanie*, édition de Georges Recoura, Paris, 1930.
- Barone, N., *La Ratio Thesaurariorum della cancelleria Angioina*, *Archivio Storico per le Province Napoletane*, tome II (1886) p. 5-20, 175-197, 415-432, 577-596.
- Baronius, C., Raynaldus, Od. et Laderchius, J., *Annales ecclesiastici denuo excusi et ad nostra usque tempora perducti ab A. Theiner*, 37 tomes, Barri-Ducis, 1864-1883.
- Bees, N. A., *Serbisch-byzantinische Urkunden des Meteoronklosters*, Berlin, 1911.
- Bertolotto, G., *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' impero Bizantino*, *Atti della Società Ligure di storia patria*, tome XXVIII (1896) p. 339-573.
- Brom, G., *Bullarium Trajectense*, tomes I-II, Haga-Comitis, 1891-1896.
- Bulle de Constantin Paléologue*, *Bulletin de Correspondance hellénique*, tome III (1879) p. 402-404. Article anonyme.
- Cavedoni, C., *Tre lettere greco-latine una di Costantino Paleologo, ultimo imperatore bizantino, e due di Demetrio Paleologo, despota del Peloponneso, dirette a Borso, marchese d'Este, signore di Ferrara*, *Atti e Memorie delle RR. Deputazioni di Storia patria per le provincie Modonesi e Parmensi*, tome III (1865) p. 281-290.
- Cerasoli, Gregorio XI e Giovanna I, regina di Napoli, *Archivio Stor. per le Province Napoletane*, tome XXV (1900), p. 3-26.
- *Innocenzo VI e Giovanna I, regina di Napoli*, *ibid.*, tome 23 (1898) p. 3-21, 275-304.
- Delehay, H., *Deux Typica byzantins de l'époque des Paléologues*, *Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des sciences morales et politiques*, 2^e série, tome XIII, fasc. 4, Bruxelles, 1921.
- Del Giudice, G., *Codice diplomatico del regno di Carlo I e II d'Angiò*, tomes I-III, Naples, 1863-1902.
- *Diplomi di Carlo I d'Angiò riguardanti cose maritime*, Naples, 1871.
- Dellaville Le Roux, J., *Cartulaire de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100-1310)*, tomes I-IV, Paris, 1894-1906.
- Desimoni, C., *Actes passés à Famagouste de 1299 à 1301 par-devant le notaire génois Lamberto di Sambuceto*, *Archives de l'Orient latin*, tome II (1884). Documents, p. 3-120.
- *Notes et observations sur les actes du notaire génois Lamberto di Sambuceto*, *Revue de l'Orient latin*, tome II (1894), p. 1-34, 216-234.
- Eustratiadis, S., Ἱστορικὰ Μνημεῖα τοῦ Ἀθῶ, Ἑλληνικά, tome II (1929) p. 333-384.
- Finke, H., *Acta concilii Constanciensis*, tome Ier, Münster i. W., 1896.
- Gelzer, H., *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum*, ein Beitrag zur Byzantinischen Kirchen- und Verwaltungsgeschichte, *Abhandlungen der Philosophisch-philologischen Classe der Kön. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, tome XXI, p. 529-641, Munich, 1899-1901.

- Giomo, G., *Lettere di Collegio, rectius Minor Consiglio, 1308-1310, Miscellanea di Storia Veneta*, p. 269-403, Venise, 1909.
- *Regesto di alcune deliberazioni del Senato Misti, Archivio Veneto*, tome XXXI (1886) p. 179-200.
- Giudice, G. Del —, voir *Del Giudice*.
- Gottlob, A., *Aus der Camera Apostolica des 15. Jahrhunderts*, Innsbruck, 1889.
- Goudas, M. Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἀθῶ μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome III (1926) p. 113-134, tome IV (1927) p. 211-248.
- Ὁρισμὸς τοῦ δεσπότης Δημητρίου τοῦ Παλαιολόγου, Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 2^e série, tome III (1926) p. 35-48.
- Grégoire X, *Registres*, éd. J. Guiraud, Paris, 1892-1906.
- Hopf, Ch., *Veneto-byzantinischen Analekten, Sitzungsberichte des Phil.-Hist. Classe der Wiener Akademie*, tome XXXII, année 1859.
- Iorga, N., *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, tomes I-V, Paris-Bucarest, 1899-1915.
- Kouguéas, S., Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Ἑλληνικά, tome I^{er} (1928) p. 371-400.
- Kténas, Chr., Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν Ἀθῶ μονῆς Δοχειαρίου, Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome IV (1927) p. 285-311.
- Lamansky, V., *Secrets d'Etat de Venise*, Saint-Petersbourg, 1884.
- Lambros, Sp., Ἐγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῶν Ἀθηναίων, Athènes, 1906. Ouvrage publié comme troisième volume de la traduction de l'*Histoire d'Athènes* de Gregorovius.
- Langlois, V., *Documents pour servir à l'histoire des Lusignans de la Petite Arménie, Revue archéologique*, XVI^e année (1859) p. 109-116.
- Lingenthal, Zachariä von —, *Jus graeco-romanum*, tomes I-VII, Leipzig, 1856-1884.
- Luxoro, Al., Pinelli-Gentile, Gius., et Astengo, Ch., *Documenti riguardanti alcuni dinasti dell' Arcipelago, Giornale Ligustico di Archeologia, Storia e Belle arti*, tome V (1878) p. 345-372.
- Makusev, V., *Monumenta Historica Slavorum Meridionalium*, tome I^{er}, vol. I, Varsovie, 1874.
- Mansi, J.-D., *Sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio*, Nouvelle édition, 50 tomes, Paris, 1903-1927.
- Mas-Latrie, L. de —, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen âge, Mélanges historiques. Choix de documents*, tome III, Paris, 1880.
- *Documents concernant divers pays de l'Orient latin, Bibliothèque de l'École des Chartes*, tome LVIII (1897), p. 78-125.
- Mastrojanni, O., *Sommario degli atti della cancelleria di Carlo VIII a Napoli, Archivio Stor. per le Provincie Napoletane*, tome XX (1895) p. 48-63, 265-282, 517-542, 563-597.
- Miklosich, F. et Müller, J., *Acta et Diplomata graeca medii aevi*, tomes I-VI, Vienne, 1860-1890.
- Müller, Giuseppe, voir *Müller, J.*
- Müller, J., *Byzantinische Analekten, Sitzungsberichte der kaiser. Akademie der Wissenschaften, Philol.-Histor. Classe*, tome IX, Vienne, 1852.
- *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll' Oriente cristiano e coi Turchi*, Florence, 1879.
- *Historische Denkmäler in den Klöstern des Athos, Slavische Bibliothek oder Beiträge zur slavischen Philologie und Geschichte*, tome I^{er} (1851) p. 123-258.
- Noiret, Hip., *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète*, Paris, 1892.
- Papadopoulos-Kérameus, Ath., Διάφορα Ἑλληνικά γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Περτρούπολει Μουσείου τῆς Α. Ε. τοῦ κυρίου Nicolas Likhatcheff, ἐκδιδόμενα μετὰ παρατήματος καὶ προλόγου, Saint-Petersbourg, 1907.

- Petit, L. et Korablev, B., *Actes de Chilandar*, 1^{re} partie, *Viz. Vremennik*, tome XVII (1910) en appendice.
- Petit, L. et Regel, V., *Actes d'Esphigmenou*, *ibid.*, tome XII (1906) en appendice.
- Predelli, R. J., *I Libri Commemorativi*, tomes I-VII, Venise, 1876-1907. Voir aussi *Thomas-Predelli* (même rubrique).
- Quatre pièces relatives à l'Ordre teutonique en Orient, Archives de l'Orient latin*, tome II (1884). Documents, p. 168-169. Article anonyme.
- Regel, V., Христоулаъ Императора Андрея Палеолога 13. Апрель 1483 года, *Viz. Vremennik*, tome I^{er} (1894) p. 151-158.
- Riccio, C. Minieri, *Saggio di Codice Diplomatico. Supplemento I*, Naples, 1882.
- Sathas, Constantin, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen âge*, tomes I-IX, Paris, 1880-1890.
- Sigalas, A., Ὁρισμὸς Δημητρίου δεσπότης τοῦ Παλαιολόγου, Ἑλληνικά, tome III (1930) p. 341-345.
- Tafel et Thomas, *Griechische Original-Urkunden zur Geschichte des Freistaates Ragusa, Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften*, section philosophique et historique, tome VI (Vienne, 1851), p. 507-537.
- *Urkunden zur älteren Handels- und Staatgeschichte der Republik Venedig*, dans les *Fontes Rerum Austriacarum. Diplomata et acta*, tomes XII-XIV, Vienne, 1856.
- Thallóczy, L. de —, Jireček, C., et Sufflay, Em., *Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, tome I^{er}, Vienne, 1913.
- Thomas, G. et R. Predelli, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, tomes I-II, Venise, 1880-1899.
- Une lettre de l'impératrice Marie de Constantinople, Archives de l'Orient latin*, tome II (1884). Documents p. 256-257. Article anonyme.
- Urbain IV, *Registres*, éd. J. Guiraud, tomes I-III, Paris, 1901-1906.
- Wadding, L., *Annales Minorum*, tomes I-XXV, Rome, 1731-1886.
- Wolkan, R., *Der Briefwechsel des Eneas Sylvius Piccolomini*, tome I^{er}, Vienne, 1909.
- D. Armoiries, inscriptions, monnaies, sceaux.
- Boeckh, A., *Corpus Inscriptionum graecarum*, tomes I-IV, Berlin, 1828-1877.
- Constantopoulos, C. M., Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα ἐν τῷ Ἑθνικῷ Νομισματικῷ Μουσείῳ Ἀθηνῶν, *Journal International d'archéologie numismatique*, tome VII (1904) p. 161-176, 255-310.
- Gerola, G., *Uno stemma dei conti di Annonia nell' isola di Negroponte*, *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. série, tome XXXV (1918) p. 183-187.
- Lambros, Sp., Ὁ δικάφαλος ἀετὸς τοῦ Βυζαντίου, Νέος Ἑλληνομνημῶν, tome VI (1909) p. 433-473.
- Σφραγίδες τῶν τελευταίων Παλαιολόγων καὶ τῶν περὶ αὐτοὺς, Νέος Ἑλληνομνημῶν, tome I^{er} (1904) p. 416-432.
- Millet, Gabriel, *Inscriptions inédites de Mistra, Bulletin de Correspondance hellénique*, tome XXX (1906) p. 453-466.
- *Les inscriptions byzantines de Mistra, ibid.*, tome XXIII (1899), p. 97-156.
- Papadopoli, N., *Di alcune monete veneziane per Candia, Archivio Veneto*, tome II (1871) p. 419 et suiv.
- Petra, G. de —, *Catalogo del tesoretto di tornesi trovato in Napoli, Archivio Stor. per le prov. Napoletane*, tome XI (1886) p. 482-504.
- Schlumberger, G., *Monnaies, bulle et bague byzantines, Revue numismatique*, 3^e série, tome VII (1889) p. 261 et suiv.
- *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878.
- *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884.
- Thomopoulos, E., Χριστιανικά ἐν Πάτραις Ἐπιγράφαί, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome I^{er} (1883) p. 523-525.

II. — OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS

- Adamantiou, Ad., 'Εργασίαι εἰς Μυσθράν, Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, pour l'année 1906, Athènes, 1907.
 — Μυσθράς-Γεράκι, revue Παναθηναϊα, tome XVI (1908) p. 9-11.
 — Τὰ Χρονικά τοῦ Μορέως, Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, tome VI (1906) p. 453-675.
 Ady, Cecilia M., *Pius II, the humanist pope*, Londres, 1913.
 Amantos, C., Οἱ βόρειοι γείτονες τῆς Ἑλλάδος, Athènes, 1923.
 — Τὰ ἐθνολογικά ὀνόματα εἰς τοὺς Βυζαντινοὺς συγγραφεῖς, Ἑλληνικά, tome II (1929) p. 97-104.
 Andréades, A. M., *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin*, Byzantion, tome I^{er} (1924) p. 75-115.
 — *Deux livres récents sur les finances byzantines*, Byzantinische Zeitschrift, tome XXVIII (1928), p. 287-323.
 — Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Δημοσίας Οἰκονομίας, Athènes, 1918.
 Athénagoras, métropolitain de Paramythia, Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας, dans Θεολογία, tome VIII (1930) p. 228-252.
 Baluze, E., *Vitae Paparum Avenionensium*, nouvelle édition par G. Mollat, tomes I-II, Paris, 1916-1928.
 Beckmann, G., *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gotha, 1902.
 Bees, N. A., *Ein verkannter Dorfname in der Chronik des Georgios Phrantzes*, Byz.-Neugriechische Jahrbücher, tome VIII (1931) p. 261-265.
 — Μνεῖται τοῦ Ἀστρους κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας καὶ τὰ παρ' αὐτὸ κάστρα, Byz. Zeitschrift, tome XVII (1908) p. 92-107.
 — *Verzeichnis der griechischen Handschriften des Peloponnesischen Klosters Mega Spilaion*, Leipzig, 1915.
 Blanchet, A., *Les dernières monnaies d'or des empereurs de Byzance*, Revue numismatique, 1910, p. 78-90. Reproduit dans ses *Mémoires et notes de Numismatique*, tome II, p. 1-13, Paris, 1920.
 Bongars, Jacques de —, *Gesta Dei per Francos, sive orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani historia*, Hanovre, 1611.
 Borchgrave, Émile de —, *Croquis d'Orient : Patras et l'Achaïe*, Bruxelles, 1908.
 Bosio, Jacques, *Dell' Istoria della sacra religione et ill^{ma} militia di S. Giovanni Gerosolimitano*, tomes I-III, Rome, 1621.
 Boulting, W., *Aeneas Sylvius, man of letters, statesman and Pope*, Londres, 1908.
 Brătianu, G. I., *Les origines de la guerre de Curzola (1294-1299)*, tirage à part des *Mélanges d'histoire générale*, Cluj, 1927.
 — *L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des Républiques italiennes au XIII^e siècle*, Mélanges Diehl, tome I^{er}, Paris, 1930, p. 38-48.
 — *Notes sur le projet de mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue et Catherine de Courtenay*, Revue historique du Sud-Est européen, tome I^{er} (1924) p. 59-63.
 — *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, 1929.
 Buchon, J.-A., *Nouvelles Recherches historiques sur la principauté française de Morée*, tomes I-II, Paris, 1843.
 — *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles dans les provinces démembrées de l'Empire grec à la suite de la quatrième croisade*, I^{re}-II^e parties, Paris, 1840.
 — *Recherches historiques sur la principauté française de Morée*, tomes I-II, Paris, 1845.
 Caggese, R., *Roberto d'Angiò e i suoi tempi*, Florence, 1922.
 Cantù, C., *Histoire des Italiens*, traduction française par A. Lecombe, tomes XII, Paris, 1859-1862.

- Cappelli, A., *Giovanni ed Isaaco Argiropulo*, Archivio Storico Lombardo, II^e série, tome VIII (1891) p. 168 et suiv.
 Carabellese, F., *Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente*, Bari, 1911 (Commissione provinciale di archeologia e storia patria. Documenti e monografie, vol. X).
 Caro, G., *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, tome I^{er}, Halle a. S., 1895.
 Cavé, G., *Scriptorum ecclesiasticorum Historia Literaria*, tome II, Oxford, 1743.
 Cecconi, Eug., *Studi storici sul concilio di Firenze*, Florence, 1869.
 Cerone, Fr., *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, Archivio Stor. per le provincie Napoletane, tome XXVII (1902) p. 3-93, 380-456, 555-634, 774-852, tome XXVIII (1903), p. 153-212.
 — *La sovranità Napoletane sulla Morea e sulle isole vicine*, Archivio Storico per le Provincie Napoletane, tome XLI (1916) p. 5-64 et 193-226, tome XLII (1917) p. 5-67.
 Cessi, R., *Amedeo di Acaia e la rivendicazione dei domini Sabaudi in Oriente*, Nuovo Archivio Veneto, Nouv. Série, tome XXXVII (1919) p. 5-64.
 — *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo*, ibid., Nouv. Série, tome XXX (1915) p. 147-173.
 Chalandon, F., *Histoire de la domination normande en Italie et la Sicile*, tomes I-II, Paris, 1907.
 Chapman, C., *Michel Paléologue*, Paris, 1926.
 Chekrezi, C. A., *Albania, past and present*, New-York, 1919.
 Curtius, Ernest, *Peloponnesos, eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel*, tomes I-II, Gotha, 1851-1852.
 Darkó, E., *Περὶ τῆς ἱστορίας καὶ τῶν μνημείων τοῦ Μουχλίου*, Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, tome VI (1931) p. 22-29.
 Datta, *Storia dei Principi di Savoia del ramo d'Acaia*, tomes I-II, Turin, 1832.
 Delaville-le-Roulx, J., *La France en Orient au XIV^e siècle*, tomes I-II, Paris, 1886.
 — *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310-1421)*, Paris, 1913.
 Del Giudice, *La famiglia di Re Manfredi*, Archivio Storico per le Provincie Napoletane, tome V (1880) p. 21-95, 262-323, 470-547.
 Démétriou, Chr., Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας καὶ αἱ ὑπ' αὐτὴν ὑπαγόμεναι ἐπισκοπαὶ μέχρι τοῦ 18^{ου} αἰῶνος, dans Θεολογία, tome VII (1929) p. 139-151.
 Dendias, M., Ἑλένη Ἀγγελῖνα Δούκαινα, βασίλισσα Σικελίας καὶ Νεαπόλεως, Ἡπειρωτικά Χρονικά, I (1926) p. 219-294.
 — *Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pelagonie*, Mélanges Charles Diehl, tome I^{er}, Paris, 1930, p. 55-60.
 Diehl, Ch., *Byzance. Grandeur et décadence*, Paris, 1928.
 — *Études byzantines*, Paris, 1905.
 — *Figures byzantines*, I^{re}-II^e séries, Paris, 1925-1927.
 — *Manuel d'art byzantin*, 2^e édition, tomes I-II, Paris, 1925-1926.
 — *Mélanges Charles Diehl*, tomes I-II, Paris, 1930.
 — *Une république patricienne. Venise*, Paris, 1916.
 Dölger, F., *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Leipzig-Berlin, 1927.
 — *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, extrait de l'Archiv für Urkundenforschung, 1929.
 Donaver, F., *La Storia della Repubblica di Genova*, tome I^{er}, Gênes, 1913.
 Dragomanni, F. G., *Collezione di Storici e Cronisti Italiani editi e inediti*, tomes I-X, Florence, 1844-1849.
 Dragoumis, E., *Χρονικῶν Μορέως τοπωνυμικά, τοπογραφικά, ἱστορικά*, Athènes, 1921.

- Dräseke, J., *Byzantinische Hadesfahrten, Neue Jahrbücher für das Klassische Altertum*, tome XXIX (1912) p. 343-366.
- *Der Kircheneinigungsversuch des Kaisers Michael VIII Paläologos, Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, tome XXXIV (1891) p. 303 et suiv.
- *Plethons und Bessarions Denkschriften « über die Angelegenheiten im Peloponnes », Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur*, tome XXVII (1911) p. 102-119.
- *Zu Johannes Cantakuzenus, Byz. Zeitschrift*, tome IX (1900), p. 72-84.
- Du Cange, Ch., *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs François*, Paris, 1657.
- *Historia Byzantina*, Paris, 1680.
- *Illyricum vetus et novum, Posonii*, 1746.
- *Les familles d'outre-mer*, Paris, 1869.
- Duchesne, L., *Les anciens évêchés de la Grèce, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome XV (1895) p. 375-385.
- Durrieu, Pierre, *Les Archives angevines de Naples*, tomes I-II, Paris, 1886.
- Dvornik, F., *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926.
- Ebersolt, Jean, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923.
- Engel, A. et Serrure, R., *Traité de numismatique du Moyen âge*, tomes I-III, Paris, 1891-1905.
- Fabricius, J.-A., *Bibliotheca graeca*, éd. G. Harles, tomes I-XII, Hambourg, 1790-1809.
- Fallmerayer, Ph., *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, tomes I-II, Stuttgart, 1830.
- Faure, M. C., *Le dauphin Humbert II à Venise et en Orient, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, tome XXVII (1907) p. 509-562.
- Finlay, G., *A History of Greece*, éd. H. F. Tozer, Oxford, 1877.
- Foncemagne, *Eclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie; et particulièrement sur la cession que lui fit André Paléologue du droit qu'il avait à l'Empire de Constantinople, Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXVII (1751) p. 539-578.
- Gay, J., *Le pape Clément VI et les affaires de l'Orient*, Paris, 1904.
- Gédéon, M. I., *Πατριαρχικοί Πίνακες*, Constantinople, 1890.
- Gheyn, V. van den —, *Une lettre de Grégoire III, patriarche de Constantinople à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, V^e série, tome V (1903) p. 69-92.*
- Gerland, Ernest, *Neue Quellen zur Geschichte des Lateinischen Erzbistums Patras*, Leipzig, 1903.
- Gerola, G., *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno, Byzantion*, 6 (1931) p. 379-387.
- Gregorovius, F., *Ἱστορία τῆς πόλεως Ἀθηνῶν κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας*, traduite en grec par Sp. Lambros, tomes I-III, Athènes, 1904-1906.
- Hahn, J.-G., *Albanesische Studien*, tomes I-II, Jena, 1854.
- Halecki, O., *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930.
- Hertzberg, G., *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος*, traduction grecque P. Karolidès, tomes I-II, Athènes, 1906.
- Heyd, W., *Histoire du commerce du Levant au Moyen âge*, Leipzig, 1885.
- On a donné, en 1923, une réimpression de cet ouvrage.
- Hopf, Charles, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873.
- *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit*, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopädie*, tomes LXXXV-LXXXVI, Leipzig, 1867-1868. Voir aussi Hopf, Ch. (rubrique : *Sources, Documents*).
- Iorga, N., *Geschichte des osmanischen Reiches*, tomes I-V, Gotha, 1908-1913.

- Iorga, N., *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire, Académie roumaine. Bulletin de la section historique*, tome II (1914) p. 289-334. *Venise dans la mer Noire*, *ibid.*, p. 335-370.
- *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe, Byz. Zeitschrift*, tome XV (1906) p. 179-222.
- *Les Dardanelles : Reminiscences historiques, Académie roumaine. Bulletin de la section historique*, tome III (1915) p. 65-99.
- *Philippe de Mézières*, Paris, 1896.
- *Thomas III, marquis de Saluces*, Paris, 1893.
- *Un viaggio da Venezia alla Tana*, extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, tome XI, 1^{re} partie (1896).
- Iriarte, *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci manuscripti*, Madrid, 1769.
- István, Miskolczy, *Anjou Károlyi bilkani politikája, Acta litterarum ac scientiarum Regiae Universitatis Francisco-Josephinae, Sectio Philologico-historica*, tome I^{er}, fasc. 2, p. 57-80, Szeged, 1925.
- Jago, V., *Some observations in a monumental inscription in the Parish Church of Landulph, Cornwall, Archaeologia or Miscellaneous tracts relating to Antiquity*, tome XVIII (1817) p. 83-96.
- Jireček, C., *Albanien in der Vergangenheit, Österreichische Monatschrift für den Orient*, tome XL (1914) p. 15 et suiv.
- *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876.
- *Geschichte der Serben*, tomes I-II, Gotha, 1911-1918.
- Jordan, E., *Les origines de la domination angevine en Italie*, Paris, 1909.
- Jorga, N., voir Iorga, N.
- Jugie, M., *Voir Cabasilas, Nicolas* (rubrique : *sources narratives*).
- Kalligas, P., *Μελέται Βυζαντινῆς Ἱστορίας ἀπὸ τῆς πρώτης μέχρι τῆς τελευταίας ἀλώσεως*, 1205-1453, Athènes, 1894.
- Kambourglou, D., *Οἱ Χαλκοκονδύλοι*, Athènes, 1926.
- Karadja, C. J., *Une branche des Paléologues en Angleterre, Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, tome X (1923) p. 113-115.
- Kazazis, N., *Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων καὶ ὁ κοινωνισμὸς κατὰ τὴν Ἀναγέννησιν, Ἑθνικὸν Πανεπιστήμιον, Ἐπετηρίς*, 1902-1903, p. 5-48, Athènes, 1904.
- Kerofilas, C., *Amedeo VI di Savoia nell' impero Bizantino*, Rome, 1926.
- Kretschmayr, H., *Geschichte von Venedig*, tomes I-II, Gotha, 1905-1920.
- Krumbacher, K., *Ἱστορία τῆς Βυζαντινῆς Λογοτεχνίας*, trad. grecque par G. Sotériadès, tomes I-III, Athènes, 1897-1900.
- Kunstmann, Fr., *Studien über Marino Sanudo den älteren, Abhandlungen der Histor. Classe der Kön. Bayer. Akademie der Wissenschaften*, t. VII (1853).
- Lambros, Sp., *Αἱ εἰκόνες Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome III (1906) p. 229-242 et tome IV (1907) p. 238-240.
- *Δύο ἀναφοραὶ μητροπολίτου Μονεμβασίας πρὸς τὸν πατριάρχη, ibid.*, tome XII (1915) p. 257-318.
- *Ἐνθυμήσεων ἡτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη, ibid.*, tome VII (1910) p. 113-313.
- *Ἐπίγραμμα Κυριακοῦ τοῦ Ἀγκωνίτου, Ἐπετηρίς φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσός*, tome VII (1903) p. 39-48.
- *Ἡ ἐκ Πατρῶν εἰς Ῥώμην ἀνακομιδὴ τῆς κάρας τοῦ Ἀγίου Ὑ' Ἀνδρέου, Ν. Ἑλλην.*, tome X (1913) p. 33-79.
- *Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, tomes I-VI, Athènes, 1886-1908.
- *Κυριακὸς ὁ ἐξ Ἀγκῶνος ἐν Λακωνικῇ, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome V (1908). Voir aussi *Anecdote, Cyriaque d'—*, (rubrique : *sources narratives*).
- *Κωνσταντῖνος Παλαιολόγος Γραΐτζας, ὁ ἀμύντωρ τοῦ Σαλμενίκου, ibid.*, tome XI (1914) p. 260-288.
- *Μικταὶ Σελίδες*, Athènes, 1905.
- *Ὁ Κωνσταντῖνος Παλαιολόγος ὡς σύζυγος ἐν τῇ ἱστορίᾳ καὶ τοῖς θρύλοις, Νέος Ἑλληνομνήμων*, tome IV (1907) p. 417-466.

- Lambros, Sp., *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, œuvre posthume publiée par J. Voyatzidis, tomes I-IV, Athènes, 1912-1930.
- Τὰ τεῖχη τοῦ ἰσθμοῦ τῆς Κορίνθου κατὰ τοὺς μέσους αἰῶνας, Νέος Ἑλληνο-μνήμων, tome II (1905) p. 435-489.
- Τὸ ἔθος τοῦ μασχαλισμοῦ παρὰ τοῖς Μανιάταις τῶν Μέσων αἰώνων, *ibid.*, p. 180-186.
- Τρεῖς ἐπιστολαὶ τοῦ καρδινάλιου Βησσαρίωνος ἐν τῇ δημῳδαί γλώσσῃ, *ibid.*, tome V (1908), p. 19-39.
- Lascaris, Michel, *Vizantiske princeze u srednjevekovnoj Srbiji, prilog istoriji vizantiskosrpskih od kraja XII do sredine XV veka*, Belgrad, 1926.
- Lazzarini, V., *I titoli dei dogi di Venezia*, extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. Série, tome V, partie 2 (1903).
- Le Quien, M., *Oriens Christianus*, tomes I-III, Paris, 1740.
- Lingenthal, Zachariä von —, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, 3^e édition, Berlin, 1892.
- Longnon, Jean, *Les Français d'outre-mer au Moyen âge*, Paris, 1929. Voir aussi *Livre de la Conquête* (rubrique : Sources narratives).
- Loray, Terrier de —, *Un parlement de dames au XIII^e siècle*, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon*, année 1880, Besançon, 1881, p. 205-211.
- Manfroni, C., *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, *Atti della Società Ligure di Storia patria*, tome XXVIII (1898) p. 577-856.
- *Storia della marina italiana dal trattato di Ninfeo alla caduta di Costantinopoli*, Livorno, 1902.
- Marinescu, C., *Les relations d'Alfonse V, roi de Naples, avec Jean VIII Paléologue*, apud D. Anastasijević et Ph. Granić, *Deuxième Congrès international des études byzantines*, Belgrad, 1929, p. 162.
- *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon*, extrait du *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, tome XI (1924).
- *Tentatives de mariage de deux fils d'Andronic II Paléologue avec des princesses latines*, *Revue historique du Sud-Est européen*, tome I^{er} (1924) p. 139-143.
- Mas-Latrie, L. de —, *Les princes de Morée ou d'Achaïe*, Venise, 1882 (Monuments storici pubblicati della R. Deputazione Veneta di Storia patria, tome VIII).
- Mijatovich, Ch., *Constantine, the last emperor of the Greeks*, Londres, 1892.
- Miliarakis, A., *Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας*, Athènes, 1898.
- *Οἰκογένεια Μαμωνᾶ*, Athènes, 1902.
- Miller, William, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, traduction grecque par Sp. Lambros, tomes I-II, Athènes, 1909-1910.
- *Monemvasia, The Journal of Hellenic Studies*, tome XXVIII (1907) p. 229-241 et 300-301.
- Millet, G., *Portraits byzantins*, *Revue de l'art chrétien*, tome XLI (1911) p. 445-451.
- *Sur les sceaux des commerçants byzantins*, *Mélanges Schlumberger*, Paris, 1924, p. 303-327.
- Minieri Riccio, voir Riccio.
- Mirambel, A., *Étude descriptive du parler maniote méridional*, Paris, 1929.
- Mohler, L., *Eine bisher verlorene Schrift von Georgios Amirutzes über das Konzil von Florenz, Oriens Christianus*, nouv. série, tome IX (1920) p. 20-35.
- *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, tome I^{er}, Paderborn, 1923.
- Monferratos, A. G., *Οἱ Παλαιολόγοι ἐν Πελοποννήσῳ*, extrait de l'Ἑπετηρίδα τοῦ Ἑθνικοῦ καὶ Καποδιστριακοῦ Πανεπιστημίου, Athènes, 1913.
- Monnier, H., *L'ἐπιβολή, Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, tome XVI (1892) p. 125-164, 494-542, 637-672; tome XVIII (1894) p. 433-486; tome XIX (1895), p. 59-103.

- Mouchmov, N. A., *Particularités des monnaies bulgares*, *Byz. Zeitschrift*, 30 (1929-1930) p. 626-633.
- Muratore, Dino, *Una principessa Sabauda sul trono di Bisanzio, Giovanna di Savoia, imperatrice Anna Paleologina*, *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, IV^e série, tome X, Chambéry, 1909.
- Noblemair, G., *Histoire de la Maison des Baux*, Paris, 1913.
- Norden, W., *Das Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903.
- Paparrigopoulos, C., *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, nouvelle édition, tomes I-IV, Athènes, 1925.
- Parisot, V., *Cantacuzène, homme d'État et historien*, Paris, 1845.
- Pastor, L., *Geschichte der Päpste in Zeitalter der Renaissance von der Thronbesteigung Pius' II bis zum Tode Sixtus IV*, Freiburg i. B., 1891.
- Pecos, D., *Ὁ τελευταῖος τῶν Παλαιολόγων*, dans *Πανδώρα*, tome X (1860) p. 375-380.
- Pétridès, Ath., *Περὶ Ταϊνάρου (Cavo-Matapa), Λακωνικῆς καὶ τοῦ μεσαιωνικοῦ φρουρίου Μάτινης*, revue Παρνασσός, tome X (1886) p. 504-512.
- Phourikis, P. A., *Παρατηρήσεις εἰς τὰ τοπωνύμια τῶν Χρονικῶν τοῦ Μορέως*, Ἀθῆνᾶ, tome XL (1928) p. 26-59.
- Pierling, Le P., *La Russie et le Saint-Siège*, tome I^{er}, Paris, 1896.
- Radović, G., *La chronologie de la bataille de Rovine*, *Revue historique du Sud-Est européen*, tome V (1928) p. 136-139.
- *Novac despota Stevana s dvoglavnim orlovima*, *Prilozi*, tome IX (1929) p. 199-200.
- Radonić, I., *Über den Despoten Jovan Oliver und seine Frau Anna Maria, Glas de l'Académie royale serbe*, tome LXIV (1914).
- Riccio, C. Minieri, *Genealogia di Carlo II d'Angiò*, *Archivio Storico per le Province Napoletane*, tome VII (1882) p. 5-67, 201-262, 465-496, 653-684.
- *Il regno di Carlo I. d'Angiò*, *Archivio Storico Italiano*, 3^e série, tome XXIII (1897) p. 34-60, 223-341 et 423-440.
- *Il regno di Carlo I d'Angiò*, *Archivio Storico Italiano*, 4^e série, tome V (1880) p. 177-186 et 353-366.
- *La genealogia di Carlo I d'Angiò*, Naples, 1867.
- *Memorie della guerra di Sicilia*, *Archivio Storico per le Province Napoletane*, tome I^{er} (1876) p. 85-105, 275-315 et 499-530.
- Rodd, Ren., *The princes of Achaia and the Chronicles of Morea*, tomes I-II, Londres, 1907.
- Romanin, *Storia documentata di Venezia*, 8 volumes, Venise, 1912-1916.
- Rouillard, Germaine, *Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra*, *Mélanges Charles Diehl*, tome I^{er}, Paris, 1930, p. 277-289.
- Rubió y Lluch, A., *Contribució a la biografia de l'infant Ferrán de Mallorca*, *Estudis Universitaris Catalans*, tome VII (1913) p. 291-379.
- *Los Navarros en Grecia y el ducado Catalán de Atenas en la época de su invasion*, Barcelona, 1886.
- *Mitteilungen zur Geschichte der griechischen Sklaven in Katalonien im XIV. Jahrhundert*, *Byz. Zeitschrift*, tome XXX (1929-1930) p. 462-468.
- *Περὶ τῶν Καταλανικῶν φρουρίων τῆς Ἡπειρωτικῆς Ἑλλάδος*, trad. grecque, Athènes, 1912.
- Rühl, F., *Der Deutsche Orden in Griechenland, Nord und Süd, eine deutsche Monatschrift*, tome LXXXIX, p. 327-341, Breslau, 1899.
- Schlumberger, G., *Récits de Byzance et des Croisades*, première série, Paris, 1916.
- Schmitt, J., *Die Chronik von Morea*, Munich, 1889. Voir aussi *Chronique de Morée* (rubrique : sources narratives).
- Segarizzi, A., *Francesco Contarini politico e letterato Veneziano del secolo XV*, *Nuovo Archivio Veneto*, Nouv. série, tome XII, 1^{re} partie (1906) p. 272-306.

- Silberschmidt, M., *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des Türkischen Reiches nach Venezianischen Quellen*, Leipzig, 1923.
- Spors, Bruno, *Die Beziehungen Kaiser Sigmunds zu Venedig in den Jahren 1433-1437*, Kiel, 1905.
- Struck, A., *Mistra. Eine Mittelalterliche Ruinenstadt*, Vienne, 1910.
- Tarducci, F., *Gianfrancesco Gonzaga, signore di Mantova*, *Archivio Storico Lombardo*, III^e série, tome XVIII (1902) p. 33-88.
- Théotoky, Sp., 'Η πρώτη συμμαχία τῶν κυριάρχων κρατῶν τοῦ Αἰγαίου κατὰ τῆς καθόδου τῶν Τούρκων ἀρχομένου τοῦ ΙΔ' αἰῶνος, 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome VII (1930) p. 283-298.
- Thomopoulos, E., 'Ιστορία τῆς πόλεως Πάτρῶν, Athènes, 1888.
- Tozer, H. F., *A Byzantine reformer, The Journal of Hellenic Studies*, tome VII (1886) p. 353-380.
- Traquair, R., *Laconia. Mediaeval fortresses, The Annual of the British School at Athens*, tome XII (1906-1907) p. 258-276.
- Treu, M., *Demetrios Chrysoloras und seine hundert Briefe, Byz. Zeitschrift*, tome XX (1911) p. 115 et suiv.
- Typaldos, G. E., Οἱ ἀπόγονοι τῶν Παλαιολόγων μετὰ τὴν ἄλωσιν, Δελτίον τῆς 'Ιστορικῆς καὶ 'Εθνολογικῆς 'Εταιρείας, tome VIII (1922) p. 129-154.
- Vasiliev, A. A., *History of the Byzantine Empire, translated from the russian by Mrs S. Ragozin*, tomes I-II, Madison, 1928-1929.
- *Il viaggio del imperatore bizantino Giovanni V Paleologo in Italia, Studi Bizantini e Neoellenici*, tome III (1931) p. 153-193.
- *La cession au roi de France Charles VIII par André Paléologue de ses droits sur Byzance, Mélanges N. I. Kareev, Saint-Petersbourg*, 1914 (en russe).
- Vast, H., *Le cardinal Bessarion*, Paris, 1878.
- Vikélas, D., Περὶ Παλαιολόγων, Πανδώρα, tome XI (1860-1861) p. 23-24.
- Voyatzidis, J., Νέα πηγή Βυζαντινῆς ἱστορίας, Νέος 'Ελληνομνήμων, tome XVIII (1924) p. 85 et suiv.
- Τὸ ζήτημα τῆς στέψεως Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Λαογραφία, tome VII (1923) p. 449-456. Voir aussi Lambros, Sp., Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά.
- Xivrey, Berger de —, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de l'empereur Manuel Paléologue, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, tome XIX (1853) p. 1-201.
- Zakythinos, D. A., Μιχαὴλ Μάρουλλος Ταρχανιώτης, 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, tome V, (1928) p. 200-242.
- Zerlantis, Μηλγγοὶ καὶ 'Εξερῖται, Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, Hermoupolis, 1922.
- Zerlantis, P., Τάξις ἱεραρχικὴ τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ἀγίων τοῦ Θεοῦ ἐκκλησιῶν. 'Η μητρόπολις Ζαρνάτας καὶ αἱ ἐν Μάνῃ ἐπισκοπαί, Hermoupolis, 1922.

TABLE DES NOMS PROPRES

- Abraham, chef des troupes angevines envoyées en Achaïe, 50.
- Acarnanie, 104.
- Acciaiuoli, famille, 129, 148.
- Acciaiuoli, Ange, cardinal, 130³, 148.
- Acciaiuoli, Ange I^{er}, archevêque de Patras, 109.
- Acciaiuoli, Ange II, archevêque de Patras, 151, 151³.
- Acciaiuoli, Antoine I^{er}, 144, 198, 212.
- Acciaiuoli, Bartholomea, voir *Paléologue*, *Bartholomea*.
- Acciaiuoli, Donato, 136, 143¹.
- Acciaiuoli, Francesca, voir *Tocco*, *Francesca*.
- Acciaiuoli, Marie, femme d'Antoine, 212.
- Acciaiuoli, Nerio I^{er}, 132-134, 136, 139, 143, 144, 148, 150, 151, 155, 158, 200.
- Acciaiuoli, Nerio II, 198, 230.
- Achéloos, 104.
- Achmet, 246, 266.
- Acominate, Michel, 22, 303.
- Acrocorinthe, 259.
- Acropole, 146.
- Acropolite, Georges, 303.
- Adamantiou, Adamantios, 26, 63², 310.
- Ady, C., 310.
- Aegion, 147, 231, 234. Voir *Vositza*.
- Aenos, 286.
- Aétos, 206, 248, 254.
- Agathopolis, 84.
- Aidin, 91.
- Aix, 67, 108³.
- Akovā, ville du Péloponnèse, 53, 72, 78, 155. Voir *Mategriffon*.
- Akribé, 257.
- Ακριβή, voir le préc.
- Albanais, 22⁶, 101-105, 131, 174², 181, 185, 186, 196, 200, 218, 231, 233-235, 243, 247, 249, 249³, 250-253, 255, 256³, 257, 265, 266.
- Albanie, 50, 75, 88, 102, 280.
- Albesa, En Cartolomeu —, de Majorque, 87.
- Allemagne, 166, 167, 220, 263, 264.
- Allemagne, Dominique d'—, 159-160.
- Alemanno, Guarnieri, 48.
- Alexandre VI, Pape, 295.
- Alexandrie, 189.
- Alexis, grand primicier, 167⁴.
- Ali, fils de Khairuddin-pacha, 154.
- Alifi, Guillaume, 47.
- Alphée ou Alpheios, 35, 194, 200.
- Alphonse V le Magnanime, 232, 237, 239, 246, 254, 255⁵, 275, 277-282.
- Alyatès, Nicéphore, 15.
- Amantos, C., 310.
- Amédée VI, de Savoie, 110.
- Amédée VII, de Savoie, 135, 136, 136², 137, 138, 149, 149¹, 149⁵, 150, 150⁵, 151.
- Amiroutzis, Georges, 258⁶.
- Ancône, 222², 236, 263, 264, 288, 290, 297.
- Ancône, Cyriaque d'—, 122, 226, 229, 231, 235, 236, 303.
- Ancyre, 160.
- Andravidia, 34, 34⁴, 36, 38, 50, 65, 110.
- André, Apôtre, 208, 288.
- Andréadès, A. M., 142¹, 310.
- André, père de Saint-Léonce, 77.
- Andria, 146.
- Andrinople, 152, 256, 267, 285-287.
- Andronic II, voir *Paléologue*, *Andronic II*.
- Andronic III, voir *Paléologue*, *Andronic III*.
- Andros, 160.
- Androusa, 80, 147, 181, 185, 206, 270.
- Anemodouri, 195.
- Ange, Jean, 97.
- Ange, Théodore, 14.
- Angelocastron, 104.
- Angevins, 103, 104.

- Angleterre, 28, 159, 296, 297.
 Aninos, 65.
 Anjou, 44.
 Anjou, Charles I^{er} d'—, 35, 42, 44, 45, 45⁴, 46-52, 54-57, 59, 60, 60¹, 277.
 Anjou, Charles II d'—, 60, 61, 61 n., 62³, 63, 65, 66, 68, 69.
 Anjou, Louis I^{er} d'—, 147.
 Anjou, Philippe d'—, 46³, 47, 50, 53⁴, 57.
Annales Ianienses, 303.
 Antioche, Georges d'—, 21.
 Antoine IV, patriarche de Constantinople, 129.
 Apulie, 48, 49, 61. Voir aussi *Pouille*.
 Aquilée, 255.
 Aquitaine, 159.
 Arabes, 23, 85.
 Arachove, Grande —, 65.
 Aragon, 70, 115, 168, 171⁷, 232, 237, 246, 254, 275, 277, 278, 281, 295.
 Aragon, Fadrique d'—, 161.
 Aragonais, 279.
 Arcadie, 47, 58, 62, 65, 74, 78, 87, 120, 149⁵, 162, 258, 266, 269, 270, 270³.
 Archange, place du Péloponnèse, 206. Voir Saint-Archange.
 Archipel, 74-75.
 Argolide, 166.
 Argos, 14, 17, 18 n., 19, 110, 126, 130³, 131-139, 143, 144, 148, 154, 155, 157, 164, 169, 210.
 Argyropoulos, Jean, 170, 282, 283.
 Aria, François d'—, 254.
 Arimondo, Pierre, 158.
 Aristarchy-bey, 129².
 Arles, 67.
 Arménie, voir *Grande et Petite-Arménie*.
 Arménien, Joseph l'—, 97³.
 Arméniens, 97³.
 Arta, 104.
 Arundell, William, 296.
 Asan, André, 99.
 Asan, Andronic, 69³, 70, 71, 71¹, 72, 72 n., 73, 74, 77, 82.
 Asan, Démétrius, 258, 258⁵.
 Asan, Jacob, 99².
 Asan, Jean, 210.
 Asan, Jean, voir *Zaccaria, Jean*.
 Asan, Isaac, 99, 99².
 Asan, Manuel, Sophianos, 290.
 Asan, Matthieu, 245, 246, 256, 259, 259³, 260, 267, 268, 281, 283, 283⁷, 286, 287.
 Asan, Michel, 99.
 Asan, Michel, 281.
 Asan, Paul, 287.
 Asan, Thomas, 71¹.
 Asan, famille, 122.
 Asèn, voir *Asan*.
 Asie Mineure, 45, 52, 62, 77, 90-92, 126, 151, 152, 156, 157, 160, 245, 264.
 Asopos, fleuve, 256.
Assises de Romanie, 35⁴, 307.
 Astrici, 164, 164². Voir *Astros*.
 Astros, 78, 164, 164², 166.
 Athénagoras, 310.
 Athènes, 20, 20², 28, 36, 57, 60, 66, 73, 75, 104⁵, 115, 122, 126, 129, 133, 134, 136, 137, 139, 140, 143, 146, 148, 150, 154, 155, 169, 198, 199, 212, 230, 232.
 Attique, 78, 89, 105 n., 108³, 109, 120, 147, 205, 230.
 Aunoy, Erard d'—, 47, 49, 58.
 Aunoy, Geoffroy d'—, 62.
 Àversa, 54.
 Avrami, 163, 185.
 Axios, fleuve, 14. Voir *Vardar*.
 Bagdad, 126.
 Bahier, Pierre de —, 63¹.
 Bajazet, 128, 135, 138³, 151-154, 156-158, 160.
 Balbaio, Lope de —, 223, 274.
 Balkans, 141.
 Balls, Mary, 296.
 Baluze, E., 310.
 Barbara, marquise de Mantoue, 288.
 Bari, 50, 56.
 Barila, Trocha, 209.
 Barone, N., 307.
 Boronius, C., 307.
 Barres, Guillaume de —, 51.
 Basile I^{er}, empereur de Byzance, 23.
 Battaglia, Geoffroy de —, 59.
 Baudouin II, empereur de Constantinople, 28, 42, 45.
 Baux, François de —, 146.
 Baux, Jacques de —, 146-147.
 Beaufort, château de —, 19¹, 65, 67, 68.
 Beaumont, Dreux de —, 51, 51³, 53, 53⁴, 54 n.
 Beckmann, G., 310.
 Bees, N. A., 152⁵, 164², 307, 310.
 Bellmonte, Drogone di —, 51. Voir *Beaumont, Dreux de* —.
 Beaumont, Dreux de —.
 Bembo, André, 223.
 Bembo, Antoine, 130.

- Bembo, Marc, 43.
 Bénévent, bataille de —, 44.
 Benjamin, chancelier de la principauté d'Achaïe, 73.
 Béotie, 75, 78, 105 n., 146, 231, 256, 285.
 Bérenger, Raymond, 108, 108³.
 Bérrhoëa, 97, 152, 287.
 Bertolotto, G., 307.
 Bertrand, évêque d'Ostie, 68⁴.
 Bertrand, évêque de Salerno, 107.
 Bessarion, Cardinal Jean —, 120, 172², 190, 190⁴, 211, 226, 227, 228³, 262, 263, 265, 288, 290, 291⁶, 292, 297, 303.
 Bisaccia, 67.
 Blanchet, Adrien, 172³, 310.
 Blanco, 55.
 Bobali, Bolzo de —, 275.
 Boeckh, 102³, 309.
 Boissonade, J. F., 304, 305.
 Bokhalis, Manuel, 269.
 Bokhalis, Théodore, 141¹.
 Bologne, 218.
 Bonatto, Bartolomeo, 288.
 Bongars, J., 310.
 Borchgrave, E., 310.
 Borso, marquis de Ferrare, 283.
 Bosio, 159³, 310.
 Bosphore, 30, 31.
 Boucere, Gratien de —, 68.
 Boulting, W., 310.
 Bourbon, Louis de —, 109.
 Bourbon, Marie de —, 97, 109, 110.
 Bourgogne, 225, 231.
 Bourgogne, Henri de —, 59.
 Bourgogne, Louis de —, 70, 71.
 Braine-le-Comte, 61.
 Branas, famille, 167.
 Brancović, Georges, 218, 237, 239.
 Brancović, Lazare, 239, 275-276.
 Brancović, Militza, 240.
 Brătianu, G. I., 60³, 63¹, 310.
 Bretagne, Marie de —, 147.
 Brienne, Gautier de —, 75.
 Brindes, 51, 56, 65.
 Brom, G., 307.
 Brontochion, monastère de la Vierge Conductrice de —, à Mistra, 81, 82, 105, 164.
 Brunswick, Otton de —, Grübenhagen, 146.
 Bruyères, Geoffroy de —, 20, 34⁴, 47, 53, 54 n., 270.
 Brysis, 105.
 Brysis, 207, 240.
 Bucelet, château de —, 41.
 Buchon, A., 7, 18 n., 45³, 49², 54 n., 310.
 Bulgares, 59, 62, 71¹, 152.
 Bulgarie, 70.
 Burlace, Jean de —, 55.
 Cabasilas, Jean, 232.
 Cabasilas, Nicolas, 117, 303.
 Caboga, Nicolas de —, 239, 303.
 Caggese, R., 310.
 Calabre, 278.
 Calixte III, pape, 282, 283.
 Calophéros, voir Lascaris, Jean.
 Cambini, 249², 303.
 Cammelli, Gius., 115, 115⁵, 304.
 Canale, Marino da —, 303.
 Canale, Nicolas de —, 243, 251.
 Canosa, 54, 55.
 Cantacuzène, père de l'empereur Jean V, 68-70.
 Cantacuzène, Constantin —, Paléologue, 281.
 Cantacuzène, Démétrius, fils de Matthieu, 114, 117-119, 121, 125, 127, 161.
 Cantacuzène, Georges —, Paléologue, 221-222, 222².
 Cantacuzène, Hélène, voir *Paléologue, Hélène*, épouse de Jean V.
 Cantacuzène, Hélène, femme de Fadrique d'Aragon, 161.
 Cantacuzène, Jean VI, 24, 71, 74, 74³, 76, 78, 91, 94, 95, 95²⁻³, 96-99, 99², 100-103, 106-109, 114, 117, 303.
 Cantacuzène, Jean, fils de Matthieu, 117, 118², 248.
 Cantacuzène, Jean, gouverneur de Corinthe et de Vostitza, 228, 231, 231⁷.
 Cantacuzène, Manuel, despote de Mistra, 10, 95, 95², 96, 97, 97³, 98-102, 104-106, 108-115, 115⁵, 121, 126, 249.
 Cantacuzène, Manuel, chef de la révolte albanaise, 247-248, 250, 253, 258, 281².
 Cantacuzène, Marie, épouse de Nicéphore II d'Épire, 104.
 Cantacuzène, Matthieu, 95, 97³, 98, 100, 102, 102², 114, 115, 115¹, 115⁵, 116, 116², 117, 117¹, 118², 248.
 Cantacuzène, Michel, gouverneur impérial de Mistra, 32, 38, 39, 39¹⁻³, 68.

- Cantacuzènes, dynastie des —, 68, 93, 94, 100, 113, 115, 118, 118², 119, 120, 122, 124, 126, 127, 132, 249, 250.
 Cantacuzinopolis, 231. Voir *Lido-rikion*.
 Cantù, C., 310.
 Capello, Victor, 251-254.
 Capoue, 103.
 Cappelli, A., 311.
 Carabellese, G., 46 n., 49, 311.
 Caracciolo, famille, 291.
 Caramanie, 246.
 Carandulo, Nicolas, 157.
 Caravelle, Pierre, 88.
 Caravello, Marino, 130.
 Carceri, Pietro dalle —, 74.
 Carevas, Jean de —, 36. Voir *Catavas*.
 Caro, G., 311.
 Cassianus, *domicellus Constantino-politanus*, 111.
 Castellani, G., 303.
 Castille, 295.
 Catalans, 73, 75, 78, 90, 252.
 Catalogne, 87.
 Catavas, Jean de —, 36, 36³, 41.
 Cattilusio, Catherine, 216.
 Cattilusio, Dorino, 216.
 Cattilusio, Jacques, 161.
 Cattilusio, Palamède, 286.
 Cavallarios, Alexis, 40.
 Cavallarios, Michel, 40^a.
 Cave, G., 311.
 Cavedoni, C., 307.
 Cavo, Jean de lo —, 88, 89.
 Cayeux, Ansau de —, 51³.
 Cayeux, Ève de —, 51³.
 Cecconi, Eug., 299, 311.
 Céphalonie, 66¹, 70, 70³, 143, 144, 149³, 162, 192, 195³.
 Céphise, 73.
 Cerasoli, 307.
 Cerone, Fr., 46 n., 49¹⁻², 54, 61¹, 276⁴, 281², 311.
 Cesarini, Julien, 230, 237.
 Cessi, Robert, 133³, 136³, 150, 150⁵, 311.
 Chalandon, F., 311.
 Chalandritza, 66 n., 68, 209.
 Chalcocondyle, père de l'historien, 233.
 Chalcocondyle, Démétrius, 292.
 Chalcocondyle, Laonic, 89, 120, 153, 157, 159³, 170, 209⁴, 233, 236, 247, 249³, 261, 265, 266, 268³, 269⁴, 272, 273, 304.
 Chalcocondyle, Nicolas, 236. Voir le précédent.
 Chamarétos, Léon, 126.
 Champlitte, Guillaume de —, 13.
 Chapman, C., 311.
 Charbon, 35, 194. Voir *Alphée*.
 Charles III, roi de Naples, 147.
 Charles VII, le Victorieux, roi de France, 275.
 Charles VIII, roi de France, 294, 295.
 Charpigny, Guy de —, 57, 64.
 Charpigny, Hugues II de —, 68.
 Chartoularios, 75 n.
 Chartres, 46.
 Chauderon, Jean de —, 20, 50, 50⁵, 57, 62, 63³.
 Cheilas, Nicéphore, 190, 304.
 Chekrezi, C. A., 311.
 Chelmos, 34.
 Chersonèse, 167³.
 Chio, 45.
 Chioggia, 189.
 Chitiris, 233.
 Χιτῆρης, voir le précédent.
 Chloumoutzion, 207, 248, 255, 270.
 Choniate, Nicétas, 304.
 Christopoli, 280. Voir *Kavalla*.
Chronica Ragusina, 275, 304.
Chronique brève, 95², 196⁴, 260¹, 304.
Chronique de Monemvasie, 21, 304.
Chronique de Galaxidi, 304.
Chronique de Morée, 16, 16², 18, 19, 22, 25, 26, 26¹, 32, 36-38, 41-43, 45³, 46³, 47, 49¹, 53⁴, 106, 109, 304. Version grecque : 33³, 38², 39¹, 40³. Voir aussi *Libro de los Fechos et Livre de la Conquête*.
 Chrysoloras, Démétrius, 170, 173, 174, 304.
 Chrysoloras, Manuel, 166.
 Chypre, 87, 190.
 Chypre, Jacques de —, évêque d'Olenos, 72, 73.
 Cichus, Christophe, 283.
 Cingoli, 290.
 Cinsterne, 17, 19.
 Cirmen, 152.
 Cithéron, 256, 257.
 Civrano, Bernard, 244.
 Clarentza, 43, 51, 53, 59, 60¹, 62, 66, 69, 74, 111, 181, 184, 200, 203-205, 209, 209³, 211, 234, 239, 242.
 Clément IV, pape, 44-46.
 Clément V, pape, 66-67.

- Clément VI, pape, 91, 92.
 Clermont, ville du Péloponnèse, 40.
 Clermont, en France, 109.
 Coccarelli, Maiotto, 147.
 Conches, Hugo de —, 50.
 Conches, Jean de —, 50.
 Condio, docteur —, 182.
 Conradin, 47, 54 n.
 Constantin VII, Porphyrogénète, 22, 32⁵, 304.
 Constantinople, 7, 13, 15, 18-20, 24, 25, 27-30, 33, 39, 40, 42, 43, 45, 55, 56, 60, 62, 63, 63³, 72, 73, 74³, 77, 78, 80, 80⁴, 84, 85, 87, 88, 91, 93, 94, 98, 99, 102, 105, 107, 111, 112, 117, 120, 121, 124, 125, 129, 140⁵, 146, 147, 150, 158, 159, 161-163, 165¹, 170, 171⁷, 174, 181, 183, 192, 199, 200, 211, 213, 216, 216⁵, 217, 219, 220, 225, 230, 233⁵, 234, 240, 245-247, 250, 252, 258, 260, 270, 273, 275, 277, 278, 280, 293, 297.
 Constantopoulos, C., 309.
 Contarini, Andrea, 196.
 Contarini, François, 241¹.
 Contarini, Michel, 136.
 Contarini, Pierre, 69.
 Contarini, Priamo, 243-244.
 Corcondile, 65.
 Corfou, 45, 48, 146, 182, 270, 285, 287, 288, 290.
 Corinthe, 14, 17, 28, 34, 36, 39³, 63³, 64, 79, 122, 126, 131, 144, 144⁵, 145, 148, 155, 156, 158-160, 168, 169, 193-195, 198, 200, 227, 228, 231, 246, 256-260, 260¹, 267, 271, 272, 281-283.
 Corinthie, 14, 121, 257, 273.
 Cornaro, Pierre, 133.
 Corner, Jean, 223.
 Corner, Zorzi, 196.
 Cornwall, 295, 296.
 Coron, 28, 76, 80, 83, 85, 87, 108, 125¹, 130, 131, 133-136, 138, 139, 143, 155, 157, 163, 166, 169, 171, 171⁵, 172, 182, 183, 185, 186, 191, 192, 194, 199, 204, 210, 212, 218, 219, 221, 223, 223², 242-244, 250, 270.
 Coronais, 242.
 Correr, Jean, 207, 218, 219.
 Correr, Paul, 196.
 Correr, Philippe, 138.
 Cos, 33, 45, 108³.
 Coumans, 52, 52⁴.
 Courtenay, Catherine de —, 60, 61 n., 63.
 Courtenay, Philippe de —, 56, 60.
 Crema, Giannone da —, 264, 283.
 Crémone, Ianonus de —, voir le précédent.
 Crémonie, La —, 34. Voir Lacédémone.
 Crète, 23, 82, 85-87, 91, 141⁴, 166, 197, 219.
 Crève-cœur, château de —, 67.
 Crispo, François, 138.
 Crispo, Jean, 160.
 Critobule d'Imbros, 256³, 258, 259³, 260¹, 261, 268, 269⁴, 304.
Cronaca Riminese, 304.
Cronaca Zancaruola, 304.
Cronica Dolfina, 304.
 Curtius, E., 311.
 Cydonès, Démétrius, 107¹, 113, 113¹, 115, 116, 127, 130², 304.
 Damalas, 42, 281¹.
 Dandolo, André, 32², 304.
 Danemark, 210.
 Danizi, Paul, 143¹.
 Dardanelles, 30.
 Darkó, Eug., 304, 311.
 Datta, 311.
 Delehaye, H., 307.
 Del Giudice, G., 307, 311.
 Dellaville-le-Roulx, 97³, 108³, 159, 161¹, 307, 311.
 Démétriou, 311.
 Démonoïanni, voir *Eudémonoïanni*.
 Dendias, Michel, 15¹, 15⁶, 311.
 Denys, moine, 213.
 Desimoni, C., 307.
 Diakopton, 195.
 Diaseston, 206.
 Didymotique, 76, 287.
 Diedo, Alvise, 238.
 Diehl, Charles, 11, 30, 82, 126, 190³, 262¹, 311.
 Diplovataces, famille, 250.
 Disypatos, Georges, 213.
 Dysypatos, Jean, 220.
 Disypatos, Manuel, 239, 278.
 Dochiarion, couvent au Mont-Athos, 167.
 Dokeianos, Jean, 304.
 Dölger, Fr., 311.
 Donaver, F., 311.
 Doride, 232.
 Dorothee, métropolitaine d'Athènes, 129.
 Doušan, Étienne, 96, 96⁴, 97, 102-104.

Doxas, 270.
 Drachion, 206.
 Dragaš, Constantin, beau-père de Manuel II Paléologue, 153, 280.
 Dragasès, 230. Voir *Paléologue, Constantin XI*.
 Dragomanni, F., G., 311.
 Dragoumis, Étienne, 191, 26, 381, 393, 41, 311.
 Drama, 152.
 Dräseke, J., 312.
 Du Bois, Geoffroy —, Guillaume, 54, 55.
 Du Cange, 7, 312.
 Ducas, historien, 172, 233-235, 273, 304.
 Duchesne, L., 312.
 Durrieu, Pierre, 483, 312.
 Dvornik, F., 312.
 Dyovouniotis, 9.
 Dyrrhachion, 2062.
 Ebersolt, J., 312.
 Échinades, îles, 201.
Ecthesis Chronica, 304.
 Edrisi, 304.
 Égée, mer, 85, 91, 286.
 Élide, 110, 122, 200, 201, 258, 271, 285.
 Embrun, 67.
 Emo, Benoît, 192.
 Emo, Gabriel, 136.
 Engel, 142, 312.
 Enghien, Guy d'—, 110, 132.
 Enghien, Marie, 132, 133.
 Ephraïm, chronographe byzantin, 18, 304.
 Épire, 14, 15, 45, 59, 61 n., 62, 631, 655, 75, 103, 104, 199-202, 204, 205.
Epirotica, 304.
 Ertogroul, 89.
 Eski-Adalia, 80. Voir *Side*.
 Étolie, 104.
 Eubée, 27, 664, 91, 108, 127, 134, 168, 169, 212, 2811. Voir *Nègrepont*.
 Eudémonoianni, famille, 77.
 Eudémonoianni, pirate de Monemvasie, 88.
 Eudémonoianni, Georges, 172, 242, 2431.
 Eudémonoianni, Jean, 265.
 Eudémonoianni, Nicolas, 169, 188, 189, 195.
 Eudémonoianni, Sophianos, 228.
 Eugène IV, pape, 224, 225, 230, 2317, 237.

Eugénikos, Jean, 120, 2012, 2052, 211, 2283, 304.
 Eugénikos, Marc, 1452.
 Eustratiadis, S., 307.
 Euthyme II, patriarche de Constantinople, 174.
 Evrenos-beg, 152, 155-157.
 Fabri, Umberto, 150.
 Fabricius, 1163, 312.
 Fallmerayer, J.-Ph., 7, 18 n., 312.
 Famagouste, 87.
 Fano, 189.
 Faure, M., 312.
 Fayella, Reynald de —, 51.
 Ferdinand, infant de Majorque, 70.
 Ferdinand Ier d'Aragon, 168.
 Ferdinand V, le catholique, 295.
 Ferdinand, d'Aragon, duc de Calabre, 278.
 Ferrare, 275, 283, 284.
 Ferrières, Pierre de —, 631.
 Filelfe, François, 292, 304.
 Finke, H., 307.
 Finlay, G., 312.
 Florence, 136, 198, 218, 221, 238, 275-277, 289.
 Florence, concile de —, 191, 213, 224, 241, 2586.
 Florentins, 238, 275-277, 289.
Flores Historiarum, 304.
 Foncemagne, 312.
 Foscari, François, 220, 238, 243.
 Foscari, Fr., 162.
 Foscolo, André, 181.
 Foscolo, Nicolas, 163.
 Fossat, Élie de —, 159, 160.
 Foucherolles, Gérard de —, 159.
 Fourmont, Michel, 106, 127.
 France, 243, 264, 275, 282, 294.
 Franco, Oliverio, 184, 200.
 Francopoules, famille, 250.
 Francopoules, gouverneur de Grévenon, frère de Manuel, 129.
 Francopoules, Léon, 206, 217.
 Francopoules, Manuel, 129, 138, 166.
 Francopoules, Nicolas, 265.
 Frangipani, Guillaume, 74.
 Franke, Jean, 210.
 Frédéric II, roi de Sicile, 61 n.
 Frédéric III, roi de Sicile, 115.
 Galata, 98.
 Galaxidion, 232.
 Galiano, Nicolas de —, 51.
 Galilée, 97.
 Gallipoli, 152, 267.
 Garantoni, Christophe, 224.
 Gardalévos, 53, 534.

Gardiki, 110, 111, 196, 269, 270.
 Gardiki, haut —, 195.
 Gasmules, 25.
 Gastitza, 206.
 Gay, Jules, 922, 312.
 Gazès, Démétrius, 138.
 Gédéon, M., 312.
 Gelzer, H., 307.
 Gémistos, Andronic, 240.
 Gémistos, Démétrius, 240.
 Gémistos, Georges, voir Pléthon, Georges.
 Gênes, 30, 31, 88, 136, 181, 252, 254, 255.
 Gênois, 29-31, 322, 334, 85, 86, 88, 1071, 181, 182, 251, 252.
 Georges « le philosophe », destinataire d'une lettre de Démétrius Cydonès, peut-être Georges Pléthon, 1131, 127.
 Georgio, Fantino, 156.
 Gerace, 232, 282.
 Gérina, 69.
 Gerius, R., 1162.
 Gerland, E., 312.
 Gerola, Gius., 1182, 309, 312.
 Géronthré, 24.
 Gezo, François, 1715.
 Gheyn, J. Van den —, 225, 312.
 Ghisi, Barthélemy, 72, 74.
 Ghisi, Georges Ier, 68.
 Gibraltar, 14.
 Gilopoules, Syryannis, 110.
 Giomo, G., 308.
 Giovanni, Palamède de —, 159.
 Giresme, Renaud de —, 159.
 Giustiniani, Antoine, 2971, 304.
 Giustiniano, Orsato, 189.
 Glemona, Richard de —, 192.
 Gobellinus, 304.
 Golfe, 134, 158, 182.
 Gondola, Marin de —, 239.
 Gonzaga, Jean-François, 219.
 Gonzaga, Louis III, 290, 291.
 Gottlob, A., 308.
 Goudas, M., 308.
 Gradenigo, Pierre, 73.
 Gradenigo, Pietro, baile d'Eubée, 108.
 Graitzas, Constantin Paléologue —, 272, 273.
 Grande-Arménie, 973.
 Gravina, 71.
 Gravina, Jean de —, 71, 74, 75.
 Grégoire III, patriarche de Constantinople, 213, 225. Voir *Mamas, Grégoire*.

Grégoire X, pape, 55, 56, 308.
 Grégoire XI, pape, 107, 111, 114, 1495.
 Grégoras, Nicéphore, 72 n., 91, 96, 113, 116, 304.
 Grégoras, Démétrius Mamonas —, 228.
 Gregorovius, F., 1303, 1323, 312.
 Grendon, Gautier de —, 159.
 Grévenon, 129, 271.
 Grimani, Pierre, 125, 1251.
 Grisi, 191, 194.
 Guéraki, 19, 191, 24, 53. Voir aussi *Hiérakion*.
 Guercio, Guillaumin, 52, 522.
 Guindazzo, Ligorio, 71.
 Guillard, R., 72 n., 112, 116, 304.
 Guy-Antoine, comte d'Urbino, 219.
 Hahn, J.-G., 312.
 Hainaut, Florent de —, 61, 61 n., 62-65, 655, 66, 664, 67, 70, 88.
 Hainaut, Mahaut de —, 70, 71.
 Hainaut, Isabelle de —, voir *Villehardouin, Isabelle de*.
 Halecki, O., 312.
 Hall, 61.
 Hardicourt, Eustache, d'—, 57.
 Haste, Eustache, 159.
 Hebrus, 152.
 Heisenberg, A., 1171, 303.
 Hélène, fille du despote d'Épire Michel II, épouse de Manfred de Sicile, 15, 151, 45.
 Hélène, fille d'Ivan III et de Zoé Paléologue, 291.
 Hélikouvounon, 162.
 Hellespont, 30.
 Hélos, 41, 229.
 Henri II, roi de France, 101.
 Henri, infant, 278.
 Heredia, Jean Fernandez de —, 158.
 Hermitianos, Jean, 2907.
 Hermonymos, Ch., 305.
 Hertzberg, G., 312.
 Héxamilion, 143, 156, 167-170, 175, 191, 193-196, 1964, 197, 202, 212, 218, 226, 227, 230, 231, 233-235, 246.
 Heyd, W., 312.
 Hiérakarios, 75 n.
 Hiérakion, 17. Voir *Guéraki*.
Histoire politique de Constantinople, 287, 305.
 Hohenstaufen, dynastie, 44. Voir aussi *Manfred*.
 Hongrie, 230, 237, 258.

Hongrois, 154, 266.
 Hopf, Charles, 7, 8, 26, 35, 41-43, 49¹, 57⁶, 63¹⁻³, 129⁸, 134⁸, 149⁶, 153, 154, 157⁶, 162⁸, 166, 186-188, 201¹, 246⁸, 308, 312.
 Hospitaliers de Rhodes, 108, 111, 147, 158, 160-162, 165, 170, 193.
 Voir aussi *Saint-Jean de Jérusalem*, ordre de —.
 Humbert II, dauphin de Viennois, 74², 92.
 Hunyadi, Jean, 230, 235, 237.
 Hydra, 32³.
 Iagros, Marc, 211.
 Iakoub-pacha, 156, 157.
 Imbros, 286.
 Innocent IV, 107.
 Insula, Petrus de —, 61 n., 63¹.
 Voir aussi *Isle*, *Pierre de l'—*.
 Ionienne, mer, 270³.
 Ioniennes, îles, 200.
 Iorga, Nicolas, 130¹, 189, 308, 312-313.
 Iriarte, 313.
 Isabelle I^{re}, la Catholique, 295.
 Isas, 271.
 Iscat, Hugo, 46.
 Isidore, métropolitain de Monemvasie et de Kiev, 173, 174, 174², 305.
 Isle, Pierre de l'Isle, 61 n., 63¹.
 Isova, 35, 37.
 Isthme, 131, 155, 156, 168, 170. Voir aussi *Héxamilion*.
 Istvan, Miskolczy, 45⁴, 313.
 Ithamar, voir *Thamar*.
 Ithomé, 206, 270.
 Ivan III, de Russie, 291.
 Ivry, Galeran d'—, 48, 49¹, 57, 58.
 Jacques II, roi d'Aragon, 70.
 Jacques, évêque latin d'Argos, 130³, 144, 148.
 Jagari, Andronic, 245.
 Jagellon, Alexandre, roi de Pologne, 291.
 Jago, V., 313.
 Janina, 192, 195⁵, 218¹.
 Jannitza, 62, 206.
 Jean I^{er}, archevêque de Patras, 68.
 Jean III, Asên, roi des Bulgares, 70.
 Jean XXII, pape, 75.
 Jeanne I^{re}, reine de Naples, 107, 110, 110⁶, 146.
 Jérusalem, 22.
 Jireček, C., 313.
 Joinville, Nicolas de —, 71.
 Joinville, Philippe de —, 76.

Jordan, E., 313.
 Jorga, voir *Iorga*.
 Joseph, ben Joshua, 305.
 Jugie, M., 303, 313.
 Juifs, 199.
 Justinien, le Grand, 169.
 Kalamata, 56, 62, 63, 63⁸, 147, 206, 245, 265, 270.
 Kalavryta, 35, 35⁶, 64, 159, 207, 211, 260, 265, 270.
 Kalligas, P., 99², 313.
 Kambouroglou, D., 313.
 Kapsaloi, 105.
 Karadja, Const., 295⁴, 313.
 Karystos, 33.
 Karytaine, 20, 34⁴, 35, 38, 41, 47, 53, 53⁴, 72, 74, 77, 78, 265, 270.
 Kastriménon, 271.
 Kastritzi, 164².
 Kastritzi, 265, 266, 269, 270.
 Katavolénos, Thomas, 268.
 Kavakès, famille, 250.
 Kavakès, Andronic, 88.
 Kavakès, Manuel, 193, 196.
 Kavakès, Michel, 229.
 Kavalla, 152.
 Kazazis, N., 313.
 Kenchréai, 168, 234.
 Képiana, 66 n.
 Kerofilas, C., 313.
 Khairreddin-pacha, 154.
 Khamousan, 266, 268, 271, 272.
 Kiev, 174².
 Kivérion, 139.
 Kladas, Corcodile, 270.
 Königsberg, 210.
 Korakas, 185.
 Kossovo, 152.
 Kouguéas, S., 308.
 Kounoupitza, Agridi de —, 36.
 Kresthéna, 36.
 Kretschmayr, 313.
 Krumbacher, K., 313.
 Ktésas, Chr., 308.
 Kunstmann, F., 313.
 Kynégos, localité, 185.
 Kyparissia, 270³.
 Lacédémone, 28, 34, 41, 46, 53, 82, 236, 266.
 Laconie, 14, 20, 23, 24, 32, 33, 33⁶, 41, 89, 115, 120, 121, 126, 187, 206, 212, 219, 229, 268, 269.
 Ladislav, roi de Naples, 147, 151, 162.
 Ladislav VI, roi de Hongrie et de Pologne, 230, 231, 237.
 Lagonessa, Philippe de —, 49, 51, 57, 59, 60¹.

Lamansky, V., 86, 308.
 Lambros, Sp., 9, 41², 105 n., 136², 138⁵, 143¹, 145², 150⁶, 151³, 165², 169³, 170⁶, 175¹, 176², 190⁴, 200¹, 220⁴, 226³, 276⁴, 290⁵, 290⁷, 293⁴, 303, 308, 309, 313-314.
 Lamentation de Constantinople, 305.
 Lampoudios, 98, 99, 101.
 Lampoudios, gouverneur d'Astros, 164.
 Lampsakos, 15.
 Landulph, 295, 296.
 Langlois, V., 308.
 La Roche, Guillaume de —, 57.
 La Roche, Guy de —, 20.
 Lascarides, 14.
 Lascaris, Alexis, gouverneur de Patras, 228, 228³.
 Lascaris, Andronic, 207.
 Lascaris, Athanase, 242, 243, 276, 276⁴, 277-279, 283.
 Lascaris, Constantin, 293², 305.
 Lascaris, Démétrius, 250.
 Lascaris, Eudocie, 42.
 Lascaris, Jean —, Calophéros, 107¹, 135, 149, 149⁵.
 Lascaris, Manuel, Paléologue —, 138.
 Lascaris, Michel, 97 n., 240³, 314.
 Lascaris, Mlle Pol., 11.
 Lascaris, Théodore I^{er}, 140⁶.
 Lascaris, Théodore II, 14, 42.
 Latran, 231⁷.
 Laure, la Grande —, au Mont-Athos, 167.
 Laval, 294.
 Lazzarini, V., 314.
 Lecce, 75.
 Lemnos, 130², 286, 286⁴.
 Lentino, Thomas de —, 71.
 Léoncel, Bertrand de —, 67.
 Léontarion, 155, 157, 196, 226, 236, 266, 267, 269.
 Léontarios, 201.
 Léontarios, Démétrius, 201².
 Léontaris, Andronic Bryenne —, 284.
 Lépante, 104, 208, 234. Voir aussi *Naupaktos*.
 Le Quien, M., 314.
 Lesbos, 45, 161, 216.
 Lescure, Raymond, 159.
 Lesnovo, 96, 96⁴.
 Leucade, 70³, 201, 240.
 Leutron, 265.
 Levadia, 146.
 Lianort, 62.

Libro de los Fechos, 32⁴, 33³, 34⁴, 36, 37, 39², 39³, 39⁵, 40⁶, 54 n., 62¹, 65⁸, 69⁸, 72, 106, 107, 109, 305.
 Lidorikion, 231, 232.
 Liedekerke, Engilbert de —, 64.
 Liedekerke, Gautier de —, 64.
 Ligouri, 281¹.
 Ligurie, 31, 182.
 Lingenthal, Zachariä von —, 162³, 308, 314.
 Liodora, 35.
 Lioša, Pierre, 104.
 Lissardois, Sance de —, 193.
 Listraina, 271.
Livre de la conquête, 33³, 391², 40⁵, 41¹, 63¹, 63³, 305.
 Lluch, Rubió y —, 70², 87, 105 n., 147², 315.
 Lluria, Roger de —, amiral catalan, 89, 90.
 Lluria, Roger I^{er} de —, gouverneur du duché catalan d'Athènes, 108, 109.
 Longnon, Jean, 26, 63³, 314.
 Lor, Gautier de —, 108.
 Loray, Terrier de —, 20³, 314.
 Loredano, capitaine général du Golfe, 134.
 Loredano, Alvisé, 230, 237.
 Loredano, Bernabo, 182, 183.
 Loredano, Jacques, 252.
 Loredano, Jean, 163.
 Loria, voir *Lluria*.
 Louis, roi de Naples, 107.
 Loukanis, Nicéphore, 248, 256, 261, 270.
 Lucca, Ptolémée de —, 48, 305.
 Lucensis, Ptolemaeus, voir le précédent.
 Lusignan, Guy de —, 97, 97³, 109.
 Lusignan, Hugues de —, 109, 110.
 Lusignan, Isabelle de —, 97, 97³.
 Lusignan, Jean II, 190.
 Lusignan, Pierre I^{er} de —, 97³.
 Luxoro, A., 308.
 Lycurgue, 115.
 Lyon, 67.
 Lyon, Concile de —, 55, 55², 56.
 Lysimachia, 167³.
 Macédoine, 13-15, 94, 152, 256, 280.
 Machéras, Léonce, 97³, 305.
 Macrénos, le parakimomène, 33, 33²⁻³, 40, 42.
 Macrénos, Constantin, 33².
 Macris, Guillaume, 67.
 Macris, Makarios, 211.

- Maëstricht, 29.
 Magne, 17, 22, 23, 89, 90, 134, 206, 219, 247, 265. Voir aussi *Maïna*.
 Magno, Stefano, 240⁶, 305.
 Magyars, 152.
 Mahomet I^{er}, 192.
 Mahomet II, 233⁵, 245, 247, 248, 250, 256-260, 260¹, 261¹, 266-269, 271, 272, 274, 278, 285-287.
 Mahomet, général turc, 268, 270, 273.
 Mahomet-pacha, nom turc d'André, fils de Manuel Paléologue, 292.
 Mailly, famille, 63².
 Maïna et Maïne, 17, 23, 219, 219³.
 Majorque, 70, 87.
 Makrychéros, Georges, 88.
 Makry-plagui, 40, 40¹, 41, 42.
 Makusev, V., 308.
 Malaspina, Sabba, 305.
 Malatesta, Battista, de Montefeltro, 189.
 Malatesta, Cléopé, femme du despote Théodore II, 188-190, 190⁸, 299-301.
 Malatesta, Pandolphe, 202, 208, 209, 219.
 Malée, cap, 22, 88.
 Malipiero, Perazzo, 133, 134, 134⁵, 135.
 Malvasie, 22. Voir *Monemvasie*.
 Malvoisie, 22. Voir *Monemvasie*.
 Mamas, Grégoire —, Mélissène, 213. Voir *Grégoire III*.
 Mamonas, famille, 77, 125-127, 128⁵.
 Mamonas, pirate de Monemvasie, 88.
 Mamonas, Grégoire, 186-187.
 Mamonas, Paul, 127, 128, 153, 187.
 Manfred, de Hohenstaufen, roi de Sicile, 15, 28, 44, 45.
 Manfroni, C., 314.
 Manges, monastère à Constantinople, 99.
 Maniatis, Constantin, 88.
 Maniatochori, 191, 194.
 Maniotes, 23, 90, 173.
 Manolada, 110.
 Manrique, Don Pedro —, 293.
 Mansi, J.-D., 308.
 Mantinée, 258.
 Mantoue, 202, 219, 288, 290.
 Mantoue, Assemblée de —, 262, 262², 263, 264, 282.
 Marays, Vincent de —, 67.
 Marc, le moine, 145.
 Marc, chanoine, 207, 213⁶.
 Marche, 263.
 Marie, impératrice de Constantinople, 80⁴.
 Marinescu, C., 314.
 Marseillais, 200-201.
 Martin V, pape, 188, 189, 191, 193, 207, 211, 224, 299, 301.
 Martoni, Nicolas, 144-145, 305.
 Marullus, Michel —, Tarchaniote, 294.
 Marzano, Thomas, 69, 69⁷.
 Mas-Latrie, L. de —, 308, 314.
 Mastrojanni, O., 308.
 Mategriffon, 72, 78. Voir aussi *Akova*.
 Matthieu, envoyé patriarchal à Naples, 278.
 Maurice, empereur, 21.
 Mauro, famille, 149⁵.
 Mauro, Érar, 149⁵.
 Mauro, Étienne, 74, 149⁵.
 Mauro, Lucie, 149⁵.
 Mauro, Nicolas, 68.
 Mavropapas, famille, 250.
 Mavropapas, Léon, 65.
 Maximos, métropolitain de Patras, 129.
 Mazaris, 168, 170, 173, 305.
 Meaux, Milon de —, 55.
 Mégara, 108, 108³, 109, 139.
 Mega-Spilaion, couvent de —, 105.
 Meldis, Milone de —, voir *Meaux*, Milon de —.
 Mélik, 39, 39⁵.
 Mélissène, Léon, 212.
 Mélissène, Nicéphore, 206, 212.
 Mélissène, Nicolas, 206.
 Mélissènes, famille, 122, 126.
 Melpignano, Adam de —, 222.
 Mercati, S. G., 299, 301¹.
 Mesopotamites, gouverneur de Cisterne, 19, 19³.
 Messénie, 13, 80, 120, 121, 123, 124, 126, 147, 148, 157, 161, 199, 206, 212, 217, 223, 229, 243, 244, 246, 252, 254, 258, 265, 268, 270, 271, 285.
 Métropole, église à Mistra, 82.
 Mexia, Nunyo, 281-282.
 Miani, Marc, 202, 217.
 Michel II, despote d'Épire, 14, 15, 45.
 Michel VIII, voir *Paléologue*, Michel VIII.
 Michel, fils de Nicéphore II d'Épire, 60¹.
 Michiel, Jean, 89.
 Micronas, Georges, 67.
 Micronas, Jean, 67.
 Mijatovich, Ch., 314.

- Miklosich et Müller, 308.
 Milan, 264, 273, 275, 282, 283, 291.
 Miliarakis, A., 128³, 314.
 Milingues, 32, 32⁵.
 Miller, W., 87³, 187, 314.
 Millet, G., 9, 81, 97, 97³, 165¹, 309, 314.
 Mineurs, ordre des —, 28, 108.
 Minotto, Marc, 69.
 Mirambel, A., 314.
 Misistra, 142. Voir *Mistra*.
 Mistra, 7, 10, 17, 23-25, 27, 32, 38, 41, 41¹⁻², 47, 48, 50, 53, 58, 61-63, 63³, 64, 66 n., 67, 69, 71, 72 n., 73, 73¹, 77, 80-83, 97, 97³, 99, 102², 104-106, 112-115, 118², 119, 120, 123-125, 127, 135, 138, 140, 142¹, 143, 145, 147, 150, 159, 160, 162, 163², 164, 165¹, 171, 172, 174, 176, 178, 180, 184-186, 188-190, 193, 195-197, 199, 200, 202-204, 207, 209, 211, 214, 217, 217³, 218, 219, 223, 225-228, 230, 232, 234-241, 241 n., 242, 244, 245, 248, 249, 251, 260, 266-268, 279-282, 285.
 Modon, 28, 43, 69, 80, 83, 85, 87, 97³, 108, 110, 130, 131, 133-136, 138, 139, 143, 155, 157, 166, 169, 171, 173, 182, 183, 185, 186, 191, 192, 194, 199, 204, 210, 212, 218, 223, 224, 237, 238, 242-244, 250, 251, 254, 270, 287.
 Modonais, 244.
 Mohler, L., 314.
 Mollo, Ponte —, 288.
 Monachus Patavinus, 305.
 Moncada, Matthieu, 108.
 Monemvasie, 14, 16-18, 21, 22, 22⁴, 23, 24, 32-34, 41, 53, 79, 79³, 80, 80¹, 80⁴, 83-90, 99, 120-122, 125-128, 153, 159, 162, 165, 173, 186-188, 214, 215, 246, 258, 267, 268, 274, 285, 289.
 Monemvasie, André de —, 88.
 Monemvasie, Cosmas de —, 88.
 Monemvasie, Guillaume de —, 88.
 Monemvasiotes, 22, 84, 85, 87, 128⁶, 214, 215, 274.
 Monferrat, Boniface de —, 13-14.
 Monferrat, Sophie de —, 188.
 Monferratos, A., 9, 134³, 162³, 314.
 Monnier, H., 314.
 Mont-Athos, 116², 167, 170⁵, 241 n., 286.
 Montescaglioso, 146.
 Morcheto, pirate, 89.
 Moro, Laurent, 243.
 Morosini, Marc, 69.
 Morosini, Paul, 244.
 Morosini, Victor, 135.
 Mostenitza, 210, 210¹.
 Mota, Bertrand de —, 144, 144².
 Motitza, 75.
 Mouchli, 66 n., 71¹, 258, 258⁵, 266.
 Mouchmov, N., 315.
 Mountra, 82.
 Mourad I^{er}, 108, 152.
 Mourad II, 192, 196, 208, 213, 216, 220, 230, 232-234, 245.
 Moutils-les-Tours, 294.
 Mula, Bernardo da —, 134.
 Müller, Gius., 276⁴, 308.
 Mulvius, pont, 288.
 Muntaner, Ramon, 305.
 Muratore, D., 315.
 Musachi, Jean, 305.
 Myloi, 202, 218.
 Naillac, Philibert de —, 159, 161.
 Naples, 9, 42, 44-49, 49¹, 50, 52, 53, 54, 54 n., 56, 57, 57⁵, 58-60, 60¹, 61, 63¹, 65, 66, 68, 69, 71, 71¹, 74, 76, 89, 103, 104, 107, 110, 147, 151, 237, 239, 246, 254, 270, 275, 277-282, 294, 295.
 Naples de Roumanie, 89. Voir *Nauplion*.
 Narbonne, Pierre de —, 149.
 Narni, 288.
 Naupaktos, 104, 208, 234. Voir aussi *Lépante*.
 Nauplie, 14, 32, 120, 123, 124, 126, 135, 164, 169, 210, 243, 244, 252.
 Nauplion, 14, 17, 18 n., 89, 110, 132-135, 139, 166.
 Navagiero, André, 305.
 Navarin, 109, 110, 147, 270.
 Navarrais, 126, 130, 134-137, 143, 146, 147, 147², 148, 149, 151, 155, 156, 158, 161, 162, 172, 176, 180-185, 195, 199, 200.
 Naxos, 33, 138, 160.
 Négrepont, 29, 66, 74, 89, 168. Voir aussi *Eubée*.
 Nemnitza, 65.
 Neocastro, Barthélemy de —, 90, 305.
 Néocastron, 206, 246.
 Νέον Λειμωνάριον, 305.
 Néo-Patras, 67, 115, 152, 232.
 Nésion, 206.
 Neuilly, Jean de —, 20.
 Neuilly, Marguerite de —, 20, 41¹.
 Nicée, Empire de —, 14.
 Nicéphore I^{er}, despote d'Épire, 59, 60¹, 61 n., 62, 63¹, 65³.

Nicéphore II, despote d'Épire, 104.
 Nicéphore, proèdre de Lacédémone, 82.
 Nicolas IV, pape, 60.
 Nicomédie, 84.
 Nicopolis, 159.
 Niklasdorf, Jean de —, 210.
 Nikli, 20, 39, 41, 53, 66 n., 202, 218.
 Nimpha, Bernard de —, 28.
 Nivelet, de —, famille, 19.
 Nivelet, Jean de —, 24, 53.
 Noblemaire, G., 315.
 Noire, mer —, 31, 119, 120, 124, 187, 201, 205, 216, 217, 226, 237.
 Noiret, H., 308.
 Nomikos, Vasilakès, 81¹, 305.
 Norden, W., 315.
 Normands, 85.
 Notaras, Luc, 262¹.
 Nuremberg, 264.
 Nymphaeum, traité de —, 31.
 Obilić, Miloš, 152.
 Offida, Luc d'—, 191, 301, 302.
 Οἰτύλον, 228.
 Olénos, 29, 72, 76.
 Oliva, 73. Voir le précédent.
 Oliver, Jean, 96, 96⁴, 97³, 102.
 Oliver, Maria, 96⁴, 97 n.
 Olwer, Nicolau, d'—, 147¹.
 Omar, 246, 248, 251, 260, 266.
 Omar-beg, 128. Voir *Oumour-beg*.
 Ooryphas, Nicétas, 85.
 Oréos, 66⁴.
 Oria, Nicolas d'—, 70.
 Orsini, Isabelle, 238.
 Orsini, Jean I^{er}, 70³.
 Orsini, Richard, 66¹.
 Osimo, 290.
 Osorno, 293.
 Ostie, 68⁴.
 Otrante, 58¹.
 Otrante, Nicolas d'—, 55.
 Oumour-beg, émir d'Aidin, 91, 103.
 Ouroš, Étienne III, 96⁴.
 Ouroš, Syméon, « Paléologue », 104.
 Ovčepolje, 96.
 Oxy, 234.
 Pachomios, le Brontochite, 81.
 Pachy, 195.
 Pachymère, Georges, 17-19, 33³, 33⁵, 40³, 41-43, 63¹, 305.
 Pagano, Eustache —, de Nocera, 71.
 Palaiocastron, 216.
 Palatia, 35.
 Paléologue, gouverneur de Vitylon, 228.

Paléologue, André, fils de Thomas, 290-293, 293³, 293⁴, 294, 295, 297¹.
 Paléologue, André, petit-fils de Thomas, *alias* Mahomet-pacha, 292.
 Paléologue, Andronic II, 33², 40³, 44, 60, 61, 61 n., 62, 63, 66, 77, 80-86, 102, 122, 215.
 Paléologue, Andronic III, 33², 77, 103, 104.
 Paléologue, Andronic, fils de Manuel II, 188.
 Paléologue, Anne, épouse de Jean VIII, 184, 188.
 Paléologue, Bartolomea, femme de Théodore I^{er}, 132, 132³, 143, 151, 166.
 Paléologue, Catherine, épouse de Thomas, 290.
 Paléologue, Catherine, épouse d'André, 293, 295, 297¹.
 Paléologue, Camilio, d'Angleterre, 296.
 Paléologue, Constantin, despote de Morée, empereur de Byzance comme Constantin XI, 119, 120, 124, 188, 202-208, 208⁷, 209, 211-213, 213⁸, 214-217, 217³, 220-222, 224, 226-229, 229³, 230-240, 240⁵, 240⁸, 241, 241 n., 242, 243, 245, 247, 251, 275, 279, 281, 283, 285, 292.
 Paléologue, Constantin, frère de Michel VIII, 33, 33³⁻⁴, 36-39, 40¹, 40⁵, 43. Il prit l'habit et mourut sous le nom de Callinicos, 33⁴.
 Paléologue, Constantin, fils d'André, 297¹.
 Paléologue, David, nom de moine de Démétrius, 287.
 Paléologue, Démétrius, beau-père de Matthieu Cantacuzène, 102.
 Paléologue, Démétrius, despote de Morée, 119, 120, 188, 216, 216⁵, 241, 241¹, 242-246, 246⁵, 247, 248, 252, 256, 258, 259-261, 263, 265-268, 274, 275, 275¹, 276, 276⁴, 277, 277¹, 278-283, 285-287.
 Paléologue, Démétrius, Dermocaïte, 229.
 Paléologue, Dorothée, d'Angleterre, 296.
 Paléologue, Eudocie, 42.
 Paléologue, Eugénie, d'Angleterre, 296.
 Paléologue, Ferdinand, d'Angleterre, 296.

Paléologue, Hélène, Cantacuzène, épouse de Jean V, 125, 159.
 Paléologue, Hélène, épouse de Manuel II, 242.
 Paléologue, Hélène, fille de Thomas, épouse de Lazare Brancović, 239, 240, 275.
 Paléologue, Hélène, fille de Théodore II, 190.
 Paléologue, Hélène, fille de Démétrius, épouse de Mahomet II, 260, 278, 282, 287.
 Paléologue, Hypomoné, nom monastique d'Hélène Paléologue, Brancović, 240.
 Paléologue, Irène, épouse de Matthieu Cantacuzène, 102.
 Paléologue, Irène, fille de Michel VIII, 70.
 Paléologue, Jean V, 94, 99, 100, 112, 114, 115, 117, 126, 167⁴.
 Paléologue, Jean VII, 128, 161.
 Paléologue, Jean VIII, 119, 175, 175¹, 180, 180⁴, 181, 183, 184, 188, 200, 202-207, 210, 212, 213, 213⁸, 216-220, 222, 224, 238, 240, 241, 277, 285.
 Paléologue, Jean, frère de Michel VIII, 15.
 Paléologue, Jean, petit-fils de Thomas, 292.
 Paléologue, Jean, deux membres de la famille d'Angleterre, 296, 297.
 Paléologue, Marie, d'Angleterre, 296.
 Paléologue, Manuel II, 118², 119, 121, 125, 128, 130, 130², 131, 141, 153, 154, 159, 159³, 160-174, 174², 175, 175¹, 176, 179, 180, 183, 184, 186, 191-193, 195, 199, 202, 203, 212, 285, 299, 305.
 Paléologue, Manuel, fils de Thomas, 290-292.
 Paléologue, Michel VIII, 7, 15, 16, 18, 25, 27-29, 29³, 31-33, 39, 42, 44, 45, 48, 52, 55, 56, 59, 60, 70, 83, 86, 205, 215, 274, 285.
 Paléologue, Michel IX, 60, 61 n., 63, 81, 82, 102².
 Paléologue, Prosper, d'Angleterre, 296.
 Paléologue, Théodore I^{er}, despote de Morée, 105, 117-119, 121, 123-128, 128⁵, 129, 130², 131, 131³, 132-136, 136², 137-140, 142-151, 151³, 153-159, 159³, 160-162, 162³, 163-165, 165¹⁻², 166, 169, 187, 199, 200, 249.

Paléologue, Théodore II, despote de Morée, 119, 120, 124, 128⁵, 165, 165¹, 166, 168, 170, 172, 175, 176, 180, 181, 184, 186, 188-190, 190⁸, 190¹⁰, 191-195, 198, 199, 201, 202, 204, 205, 205², 206, 207, 207⁴, 212-215, 217, 217⁴, 218-220, 224-226, 234, 241, 275¹, 299, 301.
 Paléologue, Théodore, quatre membres de la famille d'Angleterre, 295-296.
 Paléologue, Théodoret, nom de moine de Théodore I^{er}, 164.
 Paléologue, Thomas, despote de Morée, 119, 120, 141¹, 184, 188, 204, 206, 207, 209, 211, 213, 214, 222, 226, 229²⁻³, 232, 235, 236, 239, 241-245, 247, 248, 251, 252, 254, 255, 258, 260, 261, 261¹, 262-268, 270, 274-277, 277², 279, 281-283, 285, 287-292, 295-297.
 Paléologue, Xéné-Maria, femme de Michel IX, 60.
 Paléologue, Zoé, femme du despote Démétrius, 287.
 Paléologue, Zoé, fille de Thomas, épouse d'Ivan III, nommée, après son mariage, Sophie, 291, 291⁸.
 Paléologues, dynastie, 7, 9, 10, 33², 70, 78, 81, 83, 99, 100, 113, 118-125, 141, 161, 172, 182, 192, 202, 205-207, 220, 221, 226, 238, 247, 250, 256, 258, 261, 262, 267, 282, 284-286, 293, 295-297, 297¹.
 Palisse, Hugues de La —, 71.
 Pamphylie, 80.
 Pantocrator, monastère à Constantinople, 165¹, 211.
 Papadopoli, N., 309.
 Papadopoulos-Kerameus, A., 229¹, 308.
 Paparrigopoulos, C., 315.
 Paris, 294.
 Parisot, V., 99³, 315.
 Parori, Vierge de —, à Mistra, 127.
 Paros, 33.
 Pastor, L., 315.
 Patras, 28, 64, 68, 74, 76, 104, 107, 109, 110, 122, 129, 129², 134, 155, 163, 183, 184, 193, 195, 201, 206, 208, 209, 209³, 212, 228, 229, 234, 242, 248, 258, 260, 264, 265, 271, 288.
 Paul II, pape, 255, 290-292.
 Pazeniki, 258.
 Pecos, D., 315.
 Pédéma, 206.

- Pédiatès, 207.
 Pélagonie, 15, 15⁵, 19, 42.
 Pepagomenos, famille, 250.
 Pepelenizta, monastère de —, 229.
 Peralta, Galceran, 147.
 Peribleptos, église à Mistra, 82.
 Pernot, Hubert, 11.
 Pérouse, 290.
 Pesaro, 209.
 Petit, L., 309.
 Petra, G. de —, 309.
 Petite-Arménie, 97, 97³, 109.
 Pétridès, Ath., 315.
 Phanaras, 62.
 Phanarion, 207, 240, 281¹.
 Phare, 90.
 Philanthropénos, famille, 122, 250.
 Philanthropénos, amiral byzantin, 31, 33.
 Philanthropénos, dignitaire byzantin, 62.
 Philanthropénos, Alexis, gouverneur de Mistra, 52.
 Philanthropénos, Alexis, Ange —, 152⁵.
 Philanthropénos, Manuel, Ange —, 152, 152⁵.
 Philès, Alexis, 33, 40, 42.
 Philès, Manuel, 81¹, 305.
 Philès, Théodore, 15.
 Philippe, empereur latin de Constantinople, 56.
 Philippe, le Bon, duc de Bourgogne, 225.
 Philippopoli, 152.
 Philothée, patriarche de Constantinople, 105, 115¹.
 Phlious, 257, 273.
 Phocas, Nicéphore, 23, 85.
 Phocide, 165, 231, 256.
 Pholoé, 200.
 Phourikis, P. A., 22⁵, 315.
 Phrantzès, famille, 250.
 Phrantzès, Georges, 21, 84², 89, 120, 153, 157, 159³, 169, 171⁷, 180, 180⁴, 184, 187, 188, 205-208, 209³, 209⁷, 212, 213, 213⁶, 216, 228, 230, 238, 239, 259³, 260¹, 261, 269⁴, 270, 277², 286, 291, 296, 305.
 Phtiotide, 256.
 Pie II, pape, 255, 261¹, 262-264, 274, 288, 289, 305.
 Piémont, 149.
 Pierling, P., 315.
 Pierre IV, roi d'Aragon, 115, 116.
 Pierre, Sir —, 63, 63³.
 Pierre, le Boiteux, rebelle, 247.
 Pincens, Jacques, 261¹, 263, 290.
 Pinde, 120, 205, 231.
 Pirée, le, 22.
 Pisani, Philippe, 136.
 Pizzicolti, 235. Voir *Ancône*, *Cyriaque d'—*.
 Platon, 178, 180.
 Platynteris, 63³.
 Pléthon, Gémistos, Georges, 7, 120, 122, 127, 141, 175, 175¹, 176-178, 178³, 179, 180, 190, 207, 226, 227, 236, 240, 247, 265, 305-306.
 Polianon, 206.
 Polidori, F.-L., 303.
 Pologne, 237.
 Πολύφρων, 257.
 Pons, Pierre de —, 105 n.
 Port-Junch, 109. Voir *Navarin*.
 Porto, Geoffroy de —, 66.
 Porto-Longo, 270, 287.
 Portugal, 239.
 Pouille, 54, 76. Voir aussi *Apulie*.
 Predelli, R., 309.
 Prilembey, 232.
 Prinikon, 228.
 Prinitza, 35, 37, 38, 39³, 39⁵, 41, 43.
 Prinli, Benoît, 242.
 Proinokokkas, 269.
 Protokynégos, 74.
 Protokynégos, 74⁶.
 Protopsaltès, 75 n.
 Provana, Bertino, 150.
 Provence, 44, 51.
 Pseudo-Codin, 306.
 Quirini, Jean, 69.
 Radojičić, G., 153³, 315.
 Radonić, I., 96⁴, 315.
 Ragusains, 222, 222³, 239, 240¹, 275, 276, 288.
 Raguse, 221, 222¹⁻², 239, 275, 288.
 Ral, 155. Voir *Ralli*, *Raoul*.
 Ralli, Georges, 287.
 Ralli, Nicolas —, Issès, 283.
 Ramnucino, Alamanno, 292.
 Raoul, Démétrius, 155.
 Raoul, Manuel, 250.
 Raouls, famille, 122, 167.
 Ravenne, Florio de —, 183.
 Recoura, Georges, 7, 307.
 Regel, W., 174², 305, 309.
 Rémy, Girard de —, 65.
 Resti, Alvise de —, 239.
 Restius, J., 306.
 Rhodes, 87, 91, 108, 111, 158, 159³, 165, 170.
 Riccio, C. Minieri —, 61 n., 75, 309, 315.

- Richolichi, 19.
 Robert, roi de Naples, 69, 71, 76.
 Robert, baile du royaume de Sicile, 60.
 Rodd, Sir Renn., 19¹, 20², 26, 315.
 Roger, archevêque de Patras, 76.
 Rogoi, 104.
 Romanie, 17, 19, 19⁵, 30, 45, 50, 51³, 67, 69, 75, 89, 91, 92, 187, 194.
 Romanin, 315.
 Rome, 46, 55, 112, 224, 226, 241, 255, 285, 288, 290-295.
 Rossotas, Jean, 229.
 Rouillard, Germaine, 11, 315.
 Roupeli, 257.
 Rousseau, Jean-Jacques, 178.
 Rovine, 153³.
 Rozières, Gautier II de —, 53.
 Rubió, voir *Lluch*.
 Rühl, F., 210, 315.
 Russie, 291, 293.
 Sabbadini, R., 303.
 Sabran, Isabelle de —, 70.
 Saint-Ange, cardinal de —, 230, 237.
 Saint-Archange, 181.
 Saint-Augustin, ordre de —, 191, 301, 302.
 Saint-Blaise, méthochion du monastère de Brontochion, 105.
 Saint-Démétrius, église à Mistra, dite Métropole, 82.
 Saint-Denys, monastère au Mont-Athos, 170⁵.
 Saint-Élie, 202, 218.
 Saint-Exupéry, Pierre de —, 146.
 Voir Saint-Supéran, Pierre de —.
 Saint-Georges, château de —, 65, 72, 78, 265, 270.
 Saint-Jean, méthochion du monastère de Brontochion, 105.
 Saint-Jean, ordre de —, de Jérusalem, 72, 73, 87, 146, 158, 160, 162. Voir aussi Hospitaliers de Rhodes.
 Saint-Léonce, 77.
 Saint-Lie, Gilles de —, 57.
 Saint-Louis, roi de France, Louis IX, 28, 44.
 Saint-Memmie, Henri de —, 46.
 Saint-Nicolas, au Figuier, 64.
 Saint-Nicolas, de Mesikli, 38.
 Saint-Nikon, le Metanoite, 23, 306.
 Saint-Omer, château de —, 211, 271.
 Saint-Omer, Jean de —, 41¹.
 Saint-Omer, Nicolas II de —, 57.
 Saint-Omer, Nicolas III, de —, 66, 67.
 Saint-Paul, couvent au Mont-Athos, 286⁴.
 Saint-Sauveur, 74, 149⁵.
 Saint-Séverin, 289.
 Saint-Simon, Claude-Henri, 178.
 Saint-Supéran, Marie de —, 162.
 Saint-Supéran, Pierre Bordo de —, 135, 146-148, 151, 153-156, 162.
 Saint-Théodore, église à Mistra, 82.
 Saint-Willibald, 22, 306.
 Sainte-Hélène, château de —, 67.
 Sainte-Sophie, église à Mistra, 106, 114.
 Sakellarios, 75 n.
 Salerno, 107.
 Salik, 39.
 Salmenikon, 271-273, 273⁶.
 Salona, 66, 69, 161.
 Salvarion, 270.
 Sambuceto, Lamberto di —, 87.
 Samos, 45.
 Samothrace, 286.
 San Christofol, nom de navire catalan, 87.
 Sanseverino, François de —, 110, 110⁶.
 Sansovino, 303.
 Sant'Andrea, della Valle, 288.
 Santa Croce, Philippe de —, 50.
 Sanudo, Marino, Torsello, l'ancien, 16, 20², 37, 39⁵, 44, 88⁴, 90, 103, 306.
 Sanudo, Marino, le jeune, 47⁴, 196, 197, 306.
 Sanudo, Nicolas, 74, 75.
 Sapikos, 38, 38¹.
 Σαπημένον, 38¹.
 Sapolivadon, 38¹.
 Saracino, 129³.
 Sarakénopoulos, 129, 129³.
 Sarakénopoulos, Jean, 129³.
 Sarrasins, 50.
 Saravale, 208.
 Σαρωνικός, 169.
 Sardes, 213.
 Sathas, C., 253⁴, 255¹, 309.
 Savoie, 110, 135, 149, 150, 151.
 Savoie, Anne de —, épouse d'Andronic III, 94.
 Savoie, Philippe I^{er} de —, 66-68, 68⁴.
 Schefer, Ch., 102¹.
 Schlumberger, Gustave, 142, 247, 309, 315.

Schmitt, J., 26, 38¹, 315.
 Scholarios, Georges, 77, 190¹⁰, 234, 235, 306.
 Sclavonie, 50. Voir *Albanie*.
 Scorta, 36, 41, 65, 67, 68, 72, 74, 82, 245, 270³.
 Scythes, 174².
 Scythie, 98, 101.
 Segarizzi, A., 315.
 Séguin, Nicolas, 161.
 Seldjouks, 246.
 Selim I^{er}, 292.
 Selymbrie, 165¹, 216, 217.
 Sept-Puis, 32.
 Serbes, 71¹, 78, 100, 103, 104, 152.
 Serbie, 96, 102, 239, 294.
 Sergiana, 38, 39³, 68.
 Serrès, 128, 152-154.
 Serrure, 142.
 Servopoulos, Francoulis, 281-283.
 Sette pozzi, 32, 33⁵. Voir aussi *Sept-Puits*.
 Sforza, Bianca-Maria, 264, 273, 282.
 Sforza, François, 264, 282, 283.
 Sforza, Galéas-Maria —, 291.
 Sgouromallis, famille, 250.
 Sgouromallis, Georges, 63, 63²⁻³.
 Sgouromallis, Paléologue, 270.
 Sgouros, famille, 63¹.
 Sgouros, Léon, 14, 126.
 Sicile, 28, 44, 45, 60, 61 n., 69, 85, 90, 107, 115.
 Side, 80.
 Sidérocastron, 246.
 Sidéros, Jean, 76.
 Sienne, 291⁶.
 Sienne, Dothade de —, 264.
 Sigalas, A., 309.
 Sigismond, empereur d'Allemagne, 166, 167, 220, 220⁴.
 Sikyon, 234.
 Silberschmidt, M., 151⁴, 316.
 Sixte IV, pape, 291, 293.
 Skléros, Athanase, 18, 306.
 Skoplje, 271.
 Slaves, 23, 32, 62, 134. Voir aussi *Milingues*.
 Smyrne, 74.
 Soliman I^{er}, 161.
 Sophianos, famille, 77, 122, 250.
 Sophianos, Andronic, 149, 149¹.
 Sophianos, Démétrius, 156, 158.
 Sophianos, Paul, 88.
 Sotiriou, G., 240³.
 Sozopolis, 84.
 Spagnolo, Jean, 281, 281¹.

Spandonis, Théodore Cantacuzène —, 101, 102, 141¹, 306.
 Spanochori, 163, 185.
 Spanos, 65, 88.
 Spanos, Michel, 88.
 Sparte, 23, 82, 228, 236, 269. Voir aussi *Lacédémone*.
 Spata, Ghin Bua, 104.
 Specialis, N., 306.
 Spercheios, 155.
 Sphrantzès, famille, 250.
 Spinello, Matteo —, di Giovenazzo, 46, 306.
 Spinola, Conrad, 71.
 Spitali, 206.
 Spors, B., 316.
 Stella, 164, 164². Voir aussi *Astros*.
 Stratégopoulos, Alexis, 15.
 Struck, A., 97³, 316.
 Sumoroso, Gauthier de —, 58, 58¹, 59.
 Superan, Jean, 73.
 Sylvius, Aeneas, 262. Voir *Pie II*.
 Syrie, Pierre de —, 63¹.
 Syropoulos, Sylv., 306.
 Tafel, 309.
 Tagliacozzo, bataille de —, 35, 46³, 47, 53⁴.
 Talay, Guillaume de —, 110.
 Tarducci, F., 316.
 Tarente, 51, 146, 238.
 Tarente, Marguerite de —, 146.
 Tarente, Philippe II de —, 61 n., 63¹, 68, 68⁴, 69, 75.
 Tarente, Philippe III de —, 109, 110, 146.
 Tarente, Robert de —, 107, 109.
 Tarsos, 257.
 Tavia, 184, 184³, 196.
 Taygète, 23, 32, 34, 82, 206.
 Tégée, 258.
 Terra di Lavoro, 49.
 Terre Sainte, 85.
 Thallóczy, L. de —, 309.
 Tamar-Angela, fille de Nicéphore I^{er} d'Épire, 61 n., 63¹.
 Thasos, 167, 167⁴, 286.
 Thèbes, 27, 51, 104⁵, 108, 109, 111, 212, 230.
 Théotoky, Sp., 91², 316.
 Thermésion, 139.
 Thessalie, 13, 51, 52⁴, 103, 152, 155, 157, 196, 245, 248, 256, 280.
 Thessalonique, 13, 102, 130², 148, 152, 161, 167, 168, 280.
 Thomas, voir *Paléologue*, Thomas.
 Thomas, archidiacre de Modon, 43.

Thomas III de Stromoncourt, 66.
 Thomas, G., 309.
 Thomopoulos, E., 309, 316.
 Thrace, 152, 256, 286.
 Tiepolo, Jacques, 140⁶.
 Tiepolo, Lorenzo, 47.
 Timourleng, 160.
 Timourtach, 155.
 Tocco, Charles, 122, 143, 144, 146, 163, 180, 192, 195, 197-201, 203-206.
 Tocco, Francesca, femme du précédent, 143, 200.
 Tocco, Léonard II, 162, 205.
 Tocco, Léonard III, 240.
 Tocco, Madeleine, épouse de Constantin XI Paléologue, sous le nom byzantin de Théodora, 205, 211.
 Tocco, Théodora, voir le précédent.
 Tocco, Turno, fils naturel de Charles 201, 201¹.
 Toucy, Ancelin, de —, 40-42, 46, 50.
 Toucy, Narjon de —, 57⁵.
 Toucy, Philippe de —, 40, 42, 50-52.
 Toulouse, 159.
 Tourakhan-bey, 196-198, 212, 226, 234, 245, 246, 248, 254, 255, 260.
 Tournay, Geoffroy de —, 35, 35⁶.
 Tozer, H. F., 316.
 Trajectum, 29. Voir aussi *Maëstricht*.
 Trani, 50, 54.
 Traquair, R., 316.
 Trébizonde, 293, 294.
 Tremblay, Guy de —, 57, 57⁵, 59, 60.
 Tremouille, Guy de —, 57. Voir le précédent.
 Treu, M., 170³, 316.
 Trevisan, 134.
 Triballes, 71¹. Voir *Serbes*.
 Tripotamos, 69.
 Trogisio, Frédéric, 71-72.
 Troys, Frédéric de —, voir le précédent.
 Tsakonie, 53, 53⁴.
 Turcs, 39⁵, 40, 40⁵, 59, 62, 65, 90, 91, 91², 92, 94, 95, 101, 106-108, 108³, 109, 111, 113, 120, 121, 123, 124, 129, 131, 137, 138, 143, 146, 151, 152, 156-158, 161, 167, 169, 171, 176, 186, 188, 193, 196-199, 208, 210, 211, 224, 230-233, 237, 241, 244-248, 251, 253, 255, 257-260, 262, 264-268, 270, 272-274, 277, 280, 282-285, 288, 289, 297¹.
 Turcs, Seldjoucides, 126.
 Turin, 150, 150⁶, 165².

Turquie, 144.
 Typaldos, G. E., 297¹, 316.
 Tzamblacon, 265, 277².
 Tzamblacon, Jean, 277, 277².
 Urbain IV, pape, 27-29, 33⁴, 309.
 Urbain V, pape, 108², 114.
 Urbino, 219.
 Valachie, 152⁵.
 Valaques, 152, 231.
 Valérien, empereur, 169.
 Vallaresso, Nicolas, 138.
 Valois, Catherine de —, 75, 76.
 Valois, Charles de —, 61 n.
 Vardar, 14, 280.
 Varna, 231, 237.
 Varvassa, Bernard, 146.
 Vasiliev, A., 294⁴, 316.
 Vasilopotamon, 134, 135, 139, 160.
 Vast, H., 316.
 Vatatzès, Jean, empereur de Nicée, 14.
 Vatican, 291.
 Vatopédi, couvent au Mont-Athos, 286.
 Vaux, Guillaume de —, 59.
 Vaux, Jean de —, 72, 73.
 Véligosti, 34, 35, 40, 42.
 Véligourt, 34, 155. Voir le précédent.
 Vendramino, Pierre, 138.
 Venier, Dolfin, 193-195.
 Venier, Santo, 196.
 Venise, 9, 28, 30-32, 33⁵, 47, 59, 73, 73¹, 88, 92, 120, 123, 123¹, 124, 128, 130-134, 134², 135-139, 140⁵, 141, 143, 145, 149-151, 155-158, 163, 163², 164, 166, 168-171, 171⁶, 180-184, 186, 188, 191-196, 198, 199, 201, 203, 204, 209, 212, 217-220, 220⁴, 221-224, 232, 237-239, 242, 243, 245, 251, 252, 254, 274, 279, 289.
 Vénitiens, 13, 27, 28, 30, 85-87, 92, 99, 103, 107¹, 108, 121, 125-127, 130, 134, 137, 138, 143, 147, 149, 153, 154, 163-167, 170, 171, 171⁵, 172, 183, 185-188, 193, 194, 197, 200, 203, 207, 208, 210, 219-222, 224, 234, 244, 253, 264, 270, 281¹, 285.
 Veroli, Léonard de —, 45, 46.
 Vervéna, 65.
 Vianden, Henri de —, 29.
 Vienne, de France, 67.
 Vikélas, D., 316.
 Βικτωρίνος, 169.
 Villamastray, Perronet de —, 71.
 Villani, Jean, 306.

- Villehardouin, Agnès ou Anne de —, femme de Guillaume II, 15, 47, 51.
 Villehardouin, Geoffroy de —, 13.
 Villehardouin, Guillaume II de —, 14, 16-19, 19⁸, 20, 21, 23, 25, 27, 28, 29³, 32, 35, 36, 39, 40, 41², 44, 45, 45³, 46, 46³, 47, 49, 49¹, 50-53, 53⁴, 56-58, 60, 62, 70, 83.
 Villehardouin, Isabelle de —, 44, 47, 50, 53³, 61, 62, 65, 66, 70, 71.
 Villehardouins, dynastie, 59, 83, 184.
 Vinginti, Jean de —, 254.
 Virgile, 90.
 Visconti, Jean-Galéas, 150.
 Viterbe, 28, 45, 46, 57.
 Vitrititza, 105 n., 231, 232.
 Vitylo, 174², 228.
 Vogalé, la Vierge de —, 82.
 Volaterranus, Jacques, 295, 306.
 Vordonia, 265, 269.
 Vorvotia, 248.
 Vostitza, 64, 68, 147, 156, 195, 206, 231⁷, 234, 259, 260, 271, 272.
 Voir aussi *Aegion*.
 Vourlas, Jacques, 76.
 Voyatzidis, Jean, 9, 77, 316.
 Wadding, 263³, 309.
 Walincourt, Matthieu II de —, 42.
 Wharton, H., 116².
 Wolkan, R., 230, 309.
 Xivrey, Berger de —, 153, 153³, 316.
 Yolande, sœur de Frédéric III de Sicile, 61 n.
 Zaccaria, Asan, Andronic, 136.
 Zaccaria, Catherine, fille de Centurione II, épouse de Thomas Paléologue, 209. Voir aussi *Paléologue, Catherine*.
 Zaccaria, Centurione II, 162, 163, 163², 172, 175, 180, 181, 183, 184, 191-193, 195, 199, 200, 202, 204, 209, 222, 248, 255.
 Zaccaria, Étienne, archevêque de Patras, 163, 193.
 Zaccaria, Jean Asan —, connu aussi sous le nom de son père, Centurione Zaccaria, 248, 252, 254, 255, 255⁵.
 Zaganos, général turc, 267, 270, 271, 273.
 Zakythinos, D., 316.
 Zarnata, 206, 265.
 Zassès, Photius, 64.
 Zeitoun, 161, 161¹, 164.
 Zeno, Charles, 107, 109, 306.
 Zeno, Jean, 183.
 Zeno, Nicolò, 134.
 Zeno, Pierre, seigneur d'Andros, 160.
 Zeno, Pierre, ambassadeur vénitien, 164.
 Zeno, Renerio, 31.
 Zerlenti, P., 316.
 Zéssiou, Const., 81, 81², 82¹.
 Zichna, 152.
 Zilianaris, Nicolas, 67.
 Zonklon, 147, 156, 161¹.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DÉDICACE	5
PRÉFACE	7-II
CHAPITRE PREMIER. — <i>Les possessions byzantines de Morée du traité de Constantinople à la fondation du despotat (1262-1348)</i>	13-93
I. <i>Le traité de Constantinople et son importance</i> , 15-25.	
II. <i>Les guerres contre les Francs</i> , 25-77. III. <i>État intérieur</i> , 77-93.	
CHAPITRE II. — <i>Le despotat de Morée sous les Cantacuzènes (1348-1384)</i>	94-II8
I. <i>Manuel Cantacuzène</i> , 95-II3. II. <i>Matthieu Cantacuzène</i> , II4-II7. III. <i>Démétrius Cantacuzène</i> , II7-II8.	
CHAPITRE III. — <i>Le despotat sous les Paléologues (1383-1460)</i> ..	II9-284
I. <i>Théodore I^{er} Paléologue</i> , 125-165. II. <i>Théodore II Paléologue</i> , 165-204. III. <i>Théodore II, Constantin et Thomas Paléologues</i> , 204-225. IV. <i>Constantin et Thomas Paléologues</i> , 226-240. V. <i>Thomas et Démétrius Paléologues</i> , 241-284.	
CHAPITRE IV. — <i>Les derniers Paléologues en exil</i>	285-297
APPENDICE	299-302
BIBLIOGRAPHIE	303-316
TABLE DES NOMS PROPRES	317-334



1932. — Fontenay-aux-Roses. — Imprimerie LOUIS BELLENAND et FILS. — 43.399.
